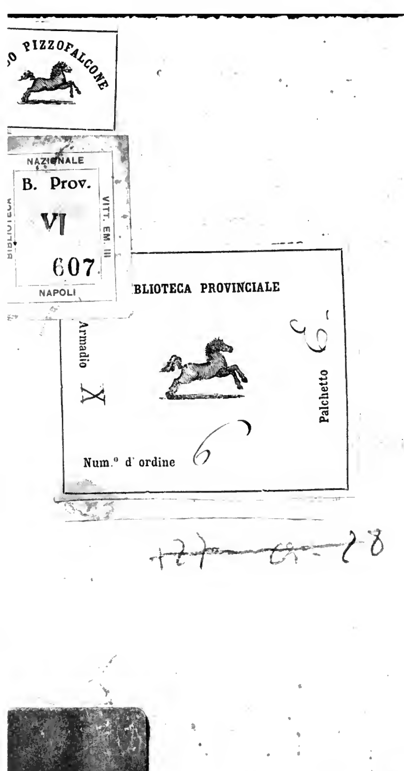




PIZZOFALCONE
NAZIONALE
B. Prov.
VI
607
NAPOLI
VITT. EM. III
BIBLIOTECA
BLIOTECA PROVINCIALE
Armadio
X
Palchetto
Num.° d' ordine

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS.

On trouvera des exemplaires complets de cet ouvrage, dans les trois formats, chez ARTHUS BERTRAND, libraire, rue Hautefeuille, n°. 23, à Paris.

Ce volume est le trente cinquième de la collection complète, composée de trois parties :

1°. L'Art de vérifier les dates avant l'ère chrétienne, 5 vol.

2°. — depuis l'ère chrétienne jusqu'en 1770, 18 vol.

3°. — depuis 1770 jusqu'à nos jours, 8 vol.

Ces trois parties forment en tout trente et un volumes in-8°., huit volumes in-4°. et six volumes in-folio, en y comprenant les trois volumes publiés par les Bénédictins.

Il y a de plus sur la Chronologie historique de l'Amérique, quatre volumes in-8°., formant un volume in-folio. Cet ouvrage est entièrement neuf, et les Bénédictins n'y ont eu aucune part. Il a été composé par M. le docteur B. Warden, et revu par M le marquis de Fortia, qui y a fait quelques additions. Cette Chronologie est un supplément indispensable à l'Art de vérifier les dates.

L'ART
DE VÉRIFIER LES DATES,

DEPUIS L'ANNÉE 1770 JUSQU'A NOS JOURS;

FORMANT LA CONTINUATION OU TROISIÈME PARTIE DE L'OUVRAGE PUBLIÉ, SOUS CE NOM, PAR LES RELIGIEUX BÉNÉDICTINS DE LA CONGRÉGATION DE SAINT-MAUR.

TOME DOUZIÈME.



A PARIS,
CHEZ A. J. DÉNAIN, LIBRAIRE,
RUE VIVIENNE, N°. 16.

IMPRIMERIE MOREAU, RUE MONTMARTRE, N°. 39.
1829.





CONTINUATION

DE

L'ART

DE VÉRIFIER LES DATES.

SUITE DE LA

CHRONOLOGIE HISTORIQUE

DE L'AMÉRIQUE.

RÉPUBLIQUE DE COLOMBIE.

La république de Colombia (1) (*Republica de Colombia*), comprenant l'ancienne vice-royauté de Santa-Fé, ou le nouveau royaume de Grenade, et la capitainerie générale de Vénézuéla, fut établie par le congrès de cette dernière province, assemblé à Santo-Tomas-de-Angostura, en vertu de la première loi fondamentale, le 17 décembre 1819, laquelle fut confirmée par une autre loi, du 22 juillet 1821, rendue par le congrès général constituant, réuni dans la ville d'El Rosario de Cucuta.

La Nouvelle-Grenade (2) (*Nuevo Reyno de Granada*) se

(1) Elle reçut ce nom en l'honneur de Christophe Colomb.

(2) Quésada, qui conquit le pays situé entre les Santa-Marta et la Magdaléna, l'appela royaume de Grenade, parce qu'il était né à Grenade en Espagne. On lui donna aussi le nom de *Castille d'Or*, à cause de la quantité de ce métal qu'on trouva

composait autrefois des royaumes de Bogota et de Tunja, et comprenait toutes les provinces situées entre le Guatémala, le Vénézuéla et le Pérou. Réorganisée en 1718, on y annexa les provinces dépendantes de la vice-royauté de Santa-Fé, savoir: Nuévo-Reyno, Tierra-Firma (1), et le Quito, qui avait jadis appartenu au Pérou. Cette riche contrée, située au centre de la zone torride, s'étend du nord au sud, depuis le 12° de lat. N. jusqu'au 5° 30′ de lat. S., et de l'est à l'ouest, depuis le 60° jusqu'au 76° 50′ de long. O. de Cadix. Elle embrasse cinq cents lieues de côtes le long de la mer du Sud, depuis le Golfo-Dulcé jusqu'à la baie de Tumbez, et trois cent cinquante, du côté de l'Océan-Atlantique, depuis le cabo de la Véla jusqu'au Rio-de-las-Culébras (2). La Nouvelle-Grenade forme aujourd'hui la partie occidentale de la Colombie, et est divisée en cinq départements, qui sont: Boyaca, Cundinamarca, Magdaléna, Cauca et l'Isthme.

L'ancienne *capitania générale de Caracas*, ou *provinces unies de Vénézuéla* (3), était autrefois formée de la partie orientale de la Terre-Ferme. Lors de la cession que Charles V en fit aux Welzers, nobles bourgeois d'Augsbourg, elle était bornée à l'est par la Maracapana, se terminait à l'ouest au cap de la Véla, et s'étendait le long de la mer l'espace d'environ deux cents lieues. Plus tard, on y ajouta la Nouvelle-Andalousie (*Nueva-Andalucia*), la Guiane et une partie du gouvernement de Rio-de-la-Hacha, et elle se

---

chez les naturels. Avant la conquête de Quésada, Vasco Coronado, gouverneur de la Nuéva-Galicia, avait donné le nom de *Granada* au principal village de *Cevola*.

(1) Ou *Terre-Ferme*. Ce pays fut ainsi nommé par les Espagnols qui le découvrirent, parce qu'ils espéraient y trouver un détroit communiquant d'un océan à l'autre. Les anglais donnent le nom de *Spanish Main*, ou de continent espagnol à la côte qui s'étend du golfe de Darien à Maracaïbo.

(2) *Semanario del nuevo reyno de Granada*, *Santa-Fe*, 1808. Selon Fernandez, le nouveau royaume de Grenade, pris dans toute son étendue, a 300 lieues de long, et un peu moins de large.

(3) Ou *Petite-Venise*. Cette province fut ainsi nommée par les compagnons d'Amérigo Vespucci, parce qu'ils y remarquèrent un village dont les cabanes étaient bâties sur des pieux pour les garantir des inondations du lac de Maracaïbo.

trouva ainsi augmentée de cent trente lieues de longueur sur 80 de largeur; elle s'étendait, depuis l'équateur, jusqu'au 12° de lat. N., et du 62° au 75° de long. O. de Paris. Ce pays comprenait, le long de la mer, la Nouvelle-Andalousie, ou province de Cumana, l'île de la Margarita, qui en est à huit lieues, Barcelona, Vénézuéla ou Caracas, Coro et Maracaïbo; dans l'intérieur, la province de Varinas, que limitaient les rivières de Santo-Domingo et d'Apure; et la province de Guiane, qu'arrosaient l'Orinoco ou Casiquiari, l'Atabapa et le Rio-Négro. On en a formé depuis peu les quatre départements de Maturin, Vénézuéla, Orinoco et Zulia.

L'ancien *royaume* ou *presidencia de Quito*, borné au nord par Santa-Fé, au sud par les provinces de Piura et de Chachapoyas du Pérou; à l'ouest, par l'Océan-Pacifique, et à l'est par le Marañon, qui le sépare des possessions portugaises, a environ six cents lieues de long de l'est à l'ouest, sur quatre cents de large du nord au sud. Le Quito occupe actuellement la partie sud-ouest de la Colombie, et comprend les trois départements de l'Écuador, de l'Asuay et de Guayaquil.

La *Guiane espagnole* s'étendait le long de la mer du Nord, depuis les bouches de l'Amazone jusqu'au-delà de celles de l'Orénoque, l'espace de cent vingt lieues, et embrassait tout le pays situé entre ces deux fleuves et le Rio-Négro, affluent du premier, qui communique avec le dernier par le Casiquiari, lequel sépare la Guiane du reste du continent. Elle est baignée par la mer, depuis le cap Nord (lat. 2° N.) jusqu'à l'Orénoque (lat. 8°). Son étendue de l'est à l'ouest est de plus de trois cents lieues, et du nord au sud de deux cents au moins. On estime sa surface à plus de 90,000 milles anglais carrés.

L'ancienne vice-royauté du royaume de la Nouvelle-Grenade se composait, 1°. du royaume de Terre-Ferme, qui renfermait les gouvernements de Panama, Portovélo, Véragua et Darien, et l'alcaldia mayor de Nata; 2°. du nouveau royaume de Grenade, qui comprenait les gouvernements de Cartagéna, Caracas, Popayan, Maracaïbo, Guayana, Cumana, Santa-Marta, Chocó, Antioquía, San-Faustino, San-Juan-de-los-Llanos, San-Juan-Jiron, Mariquita, isla de Puertorico, isla de la Margarita et isla de la Trinidad, et les *corregimientos* de Tunja, Bogota, Boza, Pasca, Panches, Guatavita, Zipaquira, Ubaté,

Coyaima, Muzo, Turméqué, Tensa, Duitama, Chivata, Paipa, Sogamoso, Neiva, Gaméza, Chita, Sachica, Vélez, San-Gil et Servita; et 3°. du royaume de Quito, qui était formé des gouvernements de Guayaquil, Jaen-de-Bracamoros, Esméraldes, Mainas, Quixos y Macos et Cuenca, et des *corregimientos* de Pasto, Xibaros, Ibarra, Tacunga, Ambato, Riobamba, Loxa, Zamora et Chimbo (1).

Limites. La Colombie s'étend le long de l'Océan-Atlantique depuis le Rio-Éséquébo, ancienne limite de la Guiane hollandaise, jusqu'au cabo Gracias-a-Dios, dans la province de Honduras, par le 15e dégré de latitude N., et comprend les îles de Margarita, San-Andrès, Viéja-Providencia et autres plus petites. La ligne de démarcation avec le Guatémala va du cabo Gracias-a-Dios au golfo Dulcé, mais n'a pas encore été déterminée avec exactitude. De là, la Colombie est baignée, à l'ouest, par l'Océan-Pacifique jusqu'à l'embouchure du Rio-Tumbez, par latit. 3° 34′ S., qui forme la frontière septentrionale du Pérou. De ce point, il a été tiré une ligne méridionale jusqu'au confluent du Catamayu et du Rio-Macara, qui a sa source dans le *Paramo* ou désert de Sabanilla, et sépare la province de Loja, dans la Colombie, de celle de Piura, dans le Pérou. La ligne suit ensuite la cime des Cordilières jusqu'à la source de la Guancabamba, passe de là à celle de la Chota, qu'elle descend jusqu'à sa jonction avec le Marañon, ou fleuve des Amazones, qui sépare la Colombie du Pérou, depuis Tomépenda jusqu'au confluent du Rio-Huahua ou Chacapoyas. De là, la ligne s'étend, au sud-est, vers les sources du Rio-de-la-Niévé, dans la paroisse de Chayavita, et par les parties méridionales du pays de Yurimaguas, traverse le Rio-Guallaga, par le 7e. dégré de latit. S., descend ensuite le Rio-Mamo jusqu'auprès de son entrée dans l'Ucayalé, et, passant au Yavari, longe son cours jusqu'au Marañon. A partir du confluent de cette rivière, le Marañon sert de limite entre la Colombie et le Brésil, jusqu'à celui du bras ou canal le plus occidental de la Yapura ou Caquéta, qui forme ensuite la démarcation entre ces deux pays jusqu'à la laguna de Gamoupi. De là, il part une ligne tracée vers le nord jusqu'à Loréto, où le Rio-Négro reçoit le Canabaris;

(1) *Diccionario geografico historico de las Indias Occidentales, ó América*, par Alcédo, tome V.

elle remonte ce dernier jusqu'à sa source, et suit la cime de la sierra de Yaraguaça ou Macaguaco, dont le revers occidental appartient à la Colombie, et celui de l'est au Brésil. La limite est ensuite formée par cette chaîne et celle de Pacuraimo, qui séparent les eaux tributaires de l'Orinoco de celles de l'Amazone, jusqu'aux sources du Rio-Sibroma ou Sibaroma, tributaire de l'Eséquébo, qui coule entre la Colombie et la Guiane anglaise, jusqu'à la jonction du Rio-Cuyuni. La ligne remonte ensuite ce dernier jusqu'au confluent de Macéroni, d'où elle se rend dans une direction nord au Rio-Pumaron, dont elle suit le lit jusqu'à son embouchure dans la mer au cap Nassau.

Selon M. de Humboldt, la Colombie aurait quatre-vingt-douze mille lieues carrées de vingt au dégré, savoir : la Nouvelle-Grenade, cinquante-huit mille trois cents, et le Vénézuéla, trente-trois mille sept cents (1). La Colombie s'étend environ 2,000 milles anglais le long de l'Océan-Atlantique, et 1,200 le long de la Mer-Pacifique.

En vertu de la première loi fondamentale, la république fut divisée en trois grands départements, ceux de Quito, de Cundinamarca et de Vénézuéla, dont le gouvernement fut confié à des chefs portant le titre de vice-présidents. Ceux-ci jouissant d'une trop grande autorité, le congrès de Cucuta jugea convenable d'établir une nouvelle circonscription territoriale, et partagea le Cundinamarca en quatre départements, et le Vénézuéla en trois, savoir : l'Orinoco, Vénézuéla, Zulia, Boyacá, Cundinamarca, Magdaléna et Cauca. Le Quito subit également une subdivision, on en forma les deux départements de l'Écuador et d'Asuay, dont le premier a pour chef-lieu Quito, et le second, Cuenca. Le département de l'Isthme comprend les provinces de Panama et de Véragua; celui de Quito, les provinces de Quijos, Pastos, Cuenca, Loja et de Maynas; et celui de Guayaquil embrasse son ancien territoire. On a depuis peu ajouté huit nouvelles provinces aux vingt-trois qui composaient la république lors de sa division par le congrès; ce sont Panama, Véragua, Pastos, Quito, Cuenca, Loja, Maynas et Guayaquil. Suivant le rapport du secrétaire du gouvernement, la Colombie comprenait, en 1827, douze

(1) Voyez la *Revolucion de la Colombia*, introd., p. 13 à 18; et *Voyages aux rég. équin.*, de M. de Humboldt, liv. IX, chap. 26.

départements, trente-sept provinces, trois cent vingt-six cantons, quatre-vingt-quinze villes, cent cinquante-quatre villages, mille trois cent quarante paroisses, et huit cent quarante vice-paroisses ou petits villages.

Le territoire de la république a été divisé de la manière suivante, en vertu des articles 8, 20, 26, 27 et 29 de la constitution, par un acte du congrès du 23 juin 1824.

Départements.	Provinces.	Capitales.	Cantons.
1. Orinoco.	Cumana.	Cumana *.	Cumana, Cumanacua, Aragua – Cumanes, Maturin, Cariaco, Carupano, Rio-Caribe et Guiria.
	Guayana.	Santo-Tomas-de-Angostura	Santo-Tomas-de-Angostura, Rio-Négro (1), Alto-Orinoco (2), Caura (3), Guayana, Viéja, Caroni, Upata, la Pastora, la Barcelonéta.
	Barcelona.	Barcelona.	Barcelona, Piritu, Pilar, Aragua, Pao, San-Diégo.
	Margarita.	La Asuncion	La Asuncion, el Norté.
2. Vénézuéla.	Caracas.	Caracas *.	Caracas, Guayra, Caucagua, Riochico, Sabana-de-Ocumaré, la Victoria, Maracay, Cura, San-Sebastian, Santa-Maria-de Ipire, Chaguarama, Calabozo.
	Carabobo.	Valencia.	Valencia, Puerto-Cabello, Nirgua, San-Carlos, San-Félipe, Barquisiméto, Carora, Tocuyo, Quibor.
3. Apuré.	Barinas.	Barinas *.	Barinas, Obispos, Mijagual, Guanarito, Nutrias, San-Jaime, Guanare, Ospinos, Araure, Pédraza.

Les villes marquées d'un astérisque (*) sont à la fois chefs-lieux des provinces et capitales du département.

(1) Chef-lieu Atabapo. (2) Chef-lieu Caicara. (3) Chef-lieu Moitaco

Départements.	Provinces.	Capitales.	Cantons.
	Apure.	Achaguas.	Achaguas, San-Fernando, Mantécal, Guadualito.
4. Zulia.	Maracaïbo.	Maracaïbo *.	Maracaïbo, Périja, San-Carlos-de-Zulia, Jibraltar, Puerto-de-Altagracia.
	Coro.	Coro.	San-Luis, Paraguana (1), Casigua, Cumarébo.
	Mérida.	Mérida.	Mérida, Mucuchies, Ejido, Bailadores, Lagrita, San-Cristobal, San-Antonio-de-Tachira.
	Trujillo.	Trujillo.	Trujillo, Escuqué, Bocono, Carache.
5. Boyaca.	Tunja.	Tunja *.	Tunja, Leiva, Chiquinquiri, Muzo, Sogamoso, Tensa (2), Cocuy, Santa-Rosa, Suata, Turmerqué, Garagoa.
	Pamplona.	Pamplona.	Pamplona, Villa-de-San-José-de-Cucuta, El-Rosario-de-Cucuta, Salazar, la Concepcion, Malaga, Jiron, Bocaramanga, Pié-de-Cuesta
	Socorro.	Socorro.	Socorro, San-Jil, Barichara, Charala, Sapatoca, Velez, Moniquira.
	Casanare.	Poré.	Poré, Arauca, Chiré ou Tamé, Santiago ou Taguana, Macuco, Nunchia.
6. Cundinamarca.	Bogota.	Bogota *.	Bogota, Funza, Meza, Tocaïma, Fusagasuga, Caquésa, San-Martin, Sipaquira, Ubaté, Choconta, Guaduas.

(1) Chef-lieu Puéblo-Nuévo. (2) Chef-lieu Guatéqué.

DÉPARTEMENTS.	PROVINCES.	CAPITALES.	CANTONS.
	Antioquia.	Antioquia.	Antioquia, Médellin, Rio-Négro, Marinilla, Santa-Rosa de-Osos, Nordest (1).
	Mariquita.	Honda.	Honda, Mariquita, Ibagué, la Palma.
	Neiva.	Neiva.	Neiva, la Purificacion, la Plata, Timana.
7. Magdaléna.	Cartagéna.	Cartagéna *.	Cartagéna, Barranquilla, Solédad, Mahates, Corosal, El-Carmen, Tolu, Chinu, Magangué, San-Bénitu-Abad, Lorica, Mompos, Majagual, Simiti, Islas-de-San-Andrès.
	Santa-Marta	Santa-Marta	Santa-Marta, Vallé-Dupar, Ocaña, Plato, Tamalamèque, Valencia-de-Jésus.
	Rio-Hacha.	Rio-Hacha.	Rio-Hacha, César (2).
8. Cauca.	Popayan.	Pupayan *.	Popayan, Almaguer, Caloto, Cali, Roldanillo, Buga, Palmira, Cartago, Tulua, Toro, Supia.
	Choco.	Quibdo.	Atrato (3), San-Juan (4).
	Pasto.	Pasto.	Pasto, Tuquerres, Ipialès.
	Buénaventura.	Iscuandé.	Iscuandé, Barbacoas, Tumaco, Micay (5), Raposo (6).
9. Istmo.	Panama.	Panama *.	Panama, Portobelo, Chorreras, Nata, Los Santos, Yabisa.
	Véragua.	Véragua.	Santiago-de-Véragua, Meza, Alanje, Gaime (7).
10. Écuador.	Pichincha.	Quito *.	Quito, Machachi, la Tacunga, Quijos, Esméraldas

(1) Chef-lieu Rémédios.
(2) *Id.* San Juan-de-César.
(3) *Id.* Quibdo.
(4) *Id.* Novita.
(5) Chef lieu Guapi.
(6) *Id.* La Cruz.
(7) *Id.* Rémédios.

DÉPARTEMENTS.	PROVINCES.	CAPITALES.	CANTONS.
	Imbabura.	Ibarra.	Ibarra, Otabalo, Cotacachi, Cayambé.
	Chimboraso	Rio-Bamba.	Rio-Bamba, Ambato, Guano, Guaranda, Alansi, Macas.
11. Asuay.	Cuenca.	Cuenca *.	Cuenca, Cañari, Gualaséo, Jiron.
	Loja.	Loja.	Loja, Zaruma, Cariamanga, Catacocha.
	Jaen-de-Bracamoros y Maynas.	Jaen.	Jaen, Borja, Jévéros.
12. Guayaquil.	Guayaquil.	Guayaquil *.	Guayaquil, Daule, Babahoyo, Baba, Punta-de-Santa-Eléna, Machala.
	Manabi.	Puerto-Viejo	Puerto-Viejo, Jipijapa, Monté-Cristi.

Telle est la circonscription territoriale des divers cantons, conformément aux provisions des articles 8, 20, 26, 27 et 29 de la constitution ; mais, pour ce qui regarde la juridiction des gouverneurs politiques et des administrateurs du trésor public, il suffira de réunir deux ou un plus grand nombre de cantons pour former un district, sous l'autorité d'un juge politique.

Si quelques-uns des cantons ci-dessus désignés n'ont pas de municipalités, faute de population ou pour tout autre motif, le pouvoir exécutif est autorisé à les annexer à un ou plusieurs cantons voisins, en avertissant toutefois le congrès, conformément à l'art. 155 de la constitution, sans préjudice cependant aux cantons dont le territoire et la population seraient plus considérables, et il y sera établi deux ou plusieurs juges politiques au choix du pouvoir exécutif.

Les chefs-lieux de cantons légalement constitués devront nommer une municipalité, et s'administrer conformément à cet article.

Le pouvoir exécutif fixera provisoirement les limites des cantons formés par cette loi, et celles des provinces et des départements, suivant les meilleurs renseignements qu'il possédera à cet égard ; il devra, en conséquence, consulter

les meilleures cartes et prendre les informations les plus correctes pour éclairer le congrès, qui procédera en définitive à la fixation de ces limites.

La province de Caracas est séparée de celle de Carabobo par une ligne qui commence à l'extrémité orientale de la paroisse de Cuyagua ; elle va ensuite directement de la mer au ponto de la Cabréra, près du lac de Tacarigua ou de Valencia, passe par la ville de Magdaléna, à l'ouest de Cura et de Calabozo à l'Apure, et embrasse tous les cantons désignés à l'article 4.

La nouvelle province de Carabobo, qui occupe le territoire ci-dessus, conserve les limites qu'elle avait relativement aux autres provinces limitrophes, à l'exception néanmoins des cantons de Guanave, Ospinos et d'Araure, qui sont réunis à la province de Barinas, la province de Carabobo aboutissant au bac de la rivière de Cojédès, près de Caramacate.

Le département du Quito est borné d'un côté par le Cuenca et le Guayaquil, et s'étend le long de la mer, depuis le port d'Atacames jusqu'à l'embouchure de l'Esméraldas, et de là à celle de l'Ancon, limite méridionale de la province de Buénaventura, sur la côte de la mer du Sud.

La nouvelle province de Manabi, dans le département de Guayaquil, occupe la partie du territoire d'Esméraldas dont la côte s'étend du Rio-Colonche à Atacamès inclusivement. Les limites intérieures sont celles qui séparaient autrefois la province de Quito de cette partie de l'Esméraldas.

Le département de Cauca est séparé de celui de l'Écuador par le Rio-Carchi, qui coule entre les provinces de Popayan et de Pasto.

Fait à Bogota, le 23 juin 1824.

Signés: José-Maria del Réal, président du sénat; José-Rafael Mosquera, président de la chambre des représentants; Antonio-José Caro, secrétaire du sénat; José-Joachin Suarès, secrétaire de la chambre des représentants.

Ratifié au palais du gouvernement, le 25 juin suivant, par Francisco de P. Santander, vice-président de la république, et le secrétaire d'État de l'intérieur, José-Manuel Restrépo (1).

(1) *Gaceta de Colombia*; Bogota, 4 juillet 1824, 14e année de l'indépendance.

La limite nord-ouest de Véragua a été considérée comme formant l'extrémité du territoire colombien; mais, par un décret du gouvernement du 5 juillet 1824, il déclare que la côte de Mosquito fait partie du territoire de la république, en vertu de la déclaration formelle de San-Lorenzo, en date du 31 novembre 1803, par laquelle le territoire a été définitivement annexé à la ci-devant royauté de la Nouvelle-Grenade, comme la séparant de la capitainerie générale de Guatémala, à qui elle avait d'abord appartenu. Tout individu qui, en contravention de ce décret (1), formerait des colonies ou établissements sur la côte Mosquito jusqu'au cap Gracias-a-Dios inclusivement, sera passible des peines portées contre ceux qui s'emparent de force des propriétés nationales.

Sol. M. de Humboldt dit qu'une égalité de surface, connue sous le nom de *los llanos*, ou plaines, règne sans interruption depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'à la ville de Araure et à Ospinos, sur un parallèle de cent quatre-vingts lieues de long, et depuis San-Carlos jusqu'aux savanes de Caquéta, sur un méridien de deux cents lieues. Les *llanos* de Cumana, Barcelona et Caracas s'étendent depuis le delta de l'Orénoque jusqu'à la rive septentrionale de l'Apure, et renferment une surface de sept mille neuf cents lieues carrées; celle des plaines entre l'Apure et le Haut-Marañon est de vingt-un mille lieues carrées. Les sept provinces de la Terre-Ferme forment trois zones distinctes, qui ont une direction de l'est à l'ouest. On y trouve, 1°. des terrains cultivés le long du littoral et près de la chaîne des montagnes côtières; 2°. des savanes ou des pâturages, et 3°. au-delà de l'Orénoque, des forêts dans lesquelles on ne pénètre qu'au moyen des rivières qui les traversent.

M. de la Condamine observe qu'au-dessus de Borja et à quatre ou cinq cents lieues au-delà, en descendant le fleuve du Marañon, une pierre, un simple caillou est aussi rare que le serait un diamant.

Au centre de ces immenses plaines, qui s'étendent d'un côté vers la Guiane et de l'autre vers l'Océan-Pacifique, et à environ cent cinquante lieues de ses côtes, s'élève la grande chaîne des Andes, qui commence aux terres Magellaniques, traverse le Chili, le Pérou, la Nouvelle-Grenade et le Mexique, et va se terminer dans les régions arctiques.

(1) Du 25 juillet 1824.

Montagnes. Les montagnes de la Colombie sont la continuation des Andes du Pérou. Elles parcourent le pays du sud au nord, et à mesure qu'elles approchent de l'isthme de Panama, elles se resserrent et forment une chaîne étroite de peu d'élévation. Des ramifications qui s'en étendent, vers les côtes des Océans Pacifique et Atlantique, embrassent de nombreuses et fertiles vallées plus ou moins étendues. Le pic de Chimborazo, le plus élevé de la chaîne, qui est presque situé sous l'équateur, a vingt-un mille quatre cent quarante piés de haut. L'élévation moyenne des Cordilières de Caracas est de quatre mille cinq cents piés, bien qu'elle soit, en plusieurs points, de huit mille. La largeur en varie de dix à vingt lieues. La chaîne qui parcourt la province de Jaen-de-Bracamoros, par le 6e. dégré de latit. S., à 40 milles environ de l'Océan-Pacifique, s'étend sans interruption, sur une largeur de 50 milles jusqu'à Loja, sous le 4e. dégré 8′ de latit. S. Là, il s'en détache un chaînon qui va jusqu'au 2e. dégré 17′, où il se réunit à la chaîne principale, au groupe d'Asuay, et forme la vallée de Cuenca, qui a huit mille cent piés d'élévation au-dessus du niveau de la mer. A Asuay, la Cordilière se divise de nouveau en deux chaînes parallèles, qui, suivant le méridien, sont séparées par l'étroite vallée de Hambato. C'est dans ses montagnes que se trouvent les sommets élevés de Chimborazo, de Cayambur, de Capac-Urca, de Cotopacsi et d'autres, dont les volcans embrasés ont souvent détruit des villages entiers et porté au loin la désolation dans le pays environnant. La plaine où est bâtie la ville de Rio-Bamba, a une élévation de sept mille neuf cent vingt piés. Ces deux chaînes se réunissent encore à Otavalo et à Ibarra, où elles présentent un immense groupe de rochers, pour se séparer une troisième fois à Fulcan. Elles se dirigent de là vers le Rio-Guaitara, et se rejoignent à Pasto, où elles forment un pays montagneux, entrecoupé de profonds ravins et de rochers inaccessibles. Sous le 1er. dégré 15′ de latit., la Cordilière perd un tiers de sa hauteur, ses chaînes se confondent, et il en découle une infinité de ruisseaux qui, après avoir arrosé différentes vallées, vont se perdre dans la Patia. Au nord de celle-ci, la Cordilière des Andes se partage de nouveau et entoure la vallée de Popayan. La branche orientale reprend son élévation primitive, présente plusieurs sommets couverts de neige, et, étant arrivée sous le 1er. dégré 50′, se divise en deux chaînes d'une hauteur prodigieuse.

La principale, qui se dirige au nord-est et au sud de Santa-Fé de Bogotá, dans le *paramo* de Sumapaz, forme aussi deux chaînes distinctes et parallèles qui s'avancent vers le nord; l'orientale, la plus élevée, passe entre les eaux de l'Orénoque et celles de la Magdaléna, tandis que l'occidentale, moins haute, se rend dans une direction nord à la province de Socorro. C'est entre ces montagnes que sont situées la belle plaine de Bogota et les fertiles vallées de Ubaté, Simijaca, Chiquinquira, Sogámoso et autres. La Cordilière, se réunissant en une seule masse dans le *paramo* de Almorsadéro et de San-Urban, atteint presque la hauteur de la région des neiges. Là se trouvent les sources de la Chitaga, qui verse ses eaux dans le Rio-Javare, tributaire de l'Apure; celles de la Zulia, qui se jette dans le lac de Maracaïbo, et celles de la Sacatá, qui envoie les siennes à la Magdaléna, par le canal du Rio-Cañavéralès. La Cordilière se divise après en deux nouvelles chaînes. Celle de l'est, suivant la direction du nord-est, passe à Mérida, où elle s'élève quelquefois à la hauteur de la région des neiges; et après s'être avancée jusqu'à la province de Coro, elle prend tout à coup la direction de l'est, et va, en suivant la côte, se terminer dans la province de Cumana. La chaîne occidentale se dirige au nord par Ocaña, longe le lac de Maracaïbo, et aboutit à la côte à l'est de Santa-Marta, où ses sommets se perdent dans la région des neiges. Nulle part, sur toute la côte de Colombie, les montagnes n'atteignent à une si grande hauteur.

La Cordilière, qui commence dans le Popayan, et sépare les eaux de la Magdaléna de celles de la Cama, présente plusieurs sommets couverts de neige, et entre autres le célèbre *nevàdo* de Tolima, dans le Quíndio; sur une étendue de vingt lieues, jusqu'à Honda, on y rencontre de la neige; après cela son élévation diminue près de Antioquia, et elle s'affaisse graduellement à mesure qu'elle approche de Mompox, sur les bords du Rio-Cauca, où ces montagnes disparaissent entièrement. A l'est de cette chaîne majestueuse, on rencontre le beau fleuve de la Magdaléna, qui coule du sud au nord, en arrosant une large vallée et des plaines pour la plupart boisées, qui s'étendent jusqu'à la mer.

La chaîne des Andes, qui passe à l'ouest de Popayan, sépare les tributaires de la Cauca de plusieurs cours d'eau qui vont se perdre dans l'Océan du Sud. Une autre ramification moins élevée, située au nord-ouest, longe la Mer-

Pacifique, forme l'isthme de Panama, et, regagnant sa première élévation dans la province de Véragua, parcourt ensuite le Guatémala et le Mexique.

Une troisième chaîne suit la direction du méridien, entre Antioquia et Choco, sans atteindre nulle part la hauteur de la région des neiges, et aboutit au golfe du Mexique (1).

Tremblements de terre. Suivant une tradition indienne, le golfe de Cariaco devait son existence à un déchirement des terres accompagné d'une irruption de l'Océan.

Le 1er. septembre 1530, les côtes de Cumana et de Paria éprouvèrent de violentes secousses, et la mer, s'élevant de quatre brasses au-dessus de son niveau ordinaire, inonda toutes les plaines voisines. La terre s'ouvrit en plusieurs endroits, et la montagne du golfe de Cariaco fut fendue par le milieu. Les maisons furent renversées, ainsi que le fort, bâti, en 1521, à l'entrée du fleuve de Cumana, par Jacques de Castillon.

Le 11 juin 1641, la ville de Caracas souffrit beaucoup d'un tremblement de terre.

En 1644, un tremblement de terre se fit sentir dans presque tout le nouveau royaume de Granada, particulièrement dans le gouvernement de Popayan et de Cartagène. La petite ville de Pampelune fut presque détruite.

Un autre, ressenti dans le Quito, aux mois de mars et d'avril 1645, ruina entièrement la ville de Riobamba. Un autre, éprouvé dans la même province, et qui dura presque sans interruption du 25 au 28 avril, renversa plusieurs édifices publics et particuliers de la ville. Un troisième détruisit, en 1756, l'église et des maisons de Latacunga, et ensevelit un grand nombre d'habitants sous les décombres.

Le 21 octobre 1766, la ville de Cumana ressentit plusieurs secousses, qui la détruisirent et firent périr un grand nombre de ses habitants. La terre trembla toutes les heures durant quatorze mois.

Le tremblement de terre du 4 février 1797 ensevelit, dans l'espace d'une seconde, de trente à quarante mille Indiens du

(1) Voyez *Voyages de M. de Humboldt*. — La *Révolution de Colombie*, par M. Restrépo, introd., p. 19 et 25. — Don Francisco Caldas, *Discurso sobre la geografia de la Nueva-Granada*, publié dans le *Semanario del nuevo reyno de Granada*. — *Present state of Columbia*, chap. 5; M. Restrépo, *Revolucion de la Colombia*, lib. I, cap. 1.

district de Quito. Le sol s'ouvrit sur différents points, et il en sortit des torrents d'eau sulfureuse et bourbeuse. Le pic de Sicalpa tomba sur la ville de Rio-Bamba et l'écrasa, et des neuf mille habitants qu'on y comptait, il ne s'en échappa guère plus de quatre cents. L'écroulement de cette montagne arrêta aussi le cours de deux rivières. La température de l'air, qui était ordinairement de 66° à 68° Fah (19° à 20° Cent.) avant ce phénomène, descendit après à 40° et 45° Fah. (4° 1/2 à 8° Cent.)

Le 24 décembre 1797, Cumana fut ravagé de nouveau par un tremblement de terre, et presque tous ses édifices en pierre furent renversés.

En 1800, Maracaïbo et Lataeunga en éprouvèrent aussi quelques secousses. Porto-Cabello en ressentit au commencement de l'année suivante. La ville de Honda fut détruite par celle du 16 juin 1805, et Quito souffrit considérablement en 1808.

Le 26 mars 1812, le jeudi-saint, à midi sept minutes, un tremblement de terre ravagea toute la capitainerie, et ruina complètement les villes de La Guayra, Caracas, Barquisiméto et plusieurs autres.

La ville de Popayan, élevée de mille huit cents mètres au-dessus du niveau de la mer du Sud, fut en grande partie détruite par le tremblement de terre qui eut lieu, le 16 novembre 1827, à six heures du soir. Les rivières sortirent de leurs lits, et les habitants qui s'étaient réfugiés sur la Cauca furent contraints de s'en retirer. Le Purace fit irruption, et le village du même nom, qui est bâti près de son sommet, à deux mille six cent cinquante mètres d'élévation, fut totalement détruit.

Volcans. Toute la région montagneuse de la Colombie est volcanique, à partir de ses frontières méridionales jusqu'au 2e. degré 5′ de latit. N. Francisco Sanchez, habitant de Grenade, dans la province de Nicaragua, écrivit à la Cour, en 1538, qu'il existait, à trois lieues de cette ville, un volcan dans lequel il était descendu en compagnie avec plusieurs personnes. Il avait pénétré d'abord, à une profondeur de deux cent trente brasses, jusqu'à une excavation spacieuse, dans laquelle était une autre embouchure où il était descendu à plus de cent brasses. A cette distance, la lave bouillonnait avec force, et pour s'assurer si (comme il le pensait) la matière en ébullition était de l'or ou de l'argent, il y plongea une chaîne au bout de laquelle était placé

un morceau de fer. Toutefois, cette chaîne s'étant rompue, l'expérience ne put avoir lieu. Les juges de la nouvelle Cour de Panama ayant reçu ordre de faire examiner ce volcan, y envoyèrent des gens munis des instruments nécessaires. Ceux-ci reconnurent que la matière enflammée n'était autre chose que des pierres calcinées ou presque sulfureuses (1).

Le volcan de *Pichincha* fit éruption, en 1539, cinq ans après la fondation de Quito, sur le revers oriental de cette montagne. Son cratère, se trouvant du côté opposé, couvrit le désert d'Esméraldas de matières embrasées. Sa seconde éruption, en 1560, ne causa aucun dommage. Il n'en fut pas de même de celle du 17 octobre 1566, qui lança des pierres, des cendres et du sable sur la ville et les faubourgs, et détruisit les maisons, les habitants et les bestiaux des environs, jusqu'au *llano* ou plaine de Rumipamba. Une quatrième éruption, arrivée en 1577, eut des suites aussi désastreuses, et, le 27 octobre 1660, il y en eut une terrible, qui fut précédée et suivie de tremblements de terre. Durant plusieurs jours, le volcan vomit en si grande quantité et avec une telle force des pierres, de la cendre et du sable, qu'on s'en ressentit à Popayan, Barbacoas, sur la côte de Guyaquil, à Loja et dans les missions de Maynas. Depuis cette éruption, le Pichincha est resté tranquille, et l'on y entend seulement gronder de tems en tems un bruit souterrain.

Le volcan de *Cotopacsi* (2), situé dans le voisinage de Latacunga, détruisit, en 1593, plusieurs villages indiens. Il causa aussi d'immenses ravages en 1743 et 1744, dans le Valléviciosо et à Latacunga, combla le lit des ruisseaux et couvrit les plaines environnantes de cendres et de sable. Le 5 avril 1768, à cinq heures du matin, il y eut une autre éruption épouvantable qui inonda la plaine de matières embrasées et obscurcit l'air jusqu'à six heures du soir. Le bruit en fut entendu à Guayaquil, à 150 milles de distance, et les oiseaux, effrayés, quittèrent les bosquets pour se réfugier dans les maisons. La dernière éruption remarquable du Cotopacsi est celle du 2 avril 1808. Elle combla le lit de plusieurs rivières et lança au loin des matières en feu dans les plaines de Vallévicioso et de Latacunga.

(1) Herréra, déc. VI., lib. V., cap. 4.

(2) C'est le volcan le plus élevé que l'on connaisse. Il est à 18,891 pieds au-dessus du niveau de la mer.

En 1698, une éruption du volcan de *Carguairaso*, situé au sommet de l'Ambato, s'annonça par une violente secousse de tremblement de terre. Elle détruisit toutes les maisons, rendit stériles les campagnes voisines de Latacunga, et causa la mort de plusieurs habitants. Le *Jungu-ragua* fit aussi éruption le 3 avril 1777. Il lança une quantité considérable d'eau bouillante et des pierres d'une dimension prodigieuse, et ensevelit le *pueblo* de Baños. Le *Sara-Urcu* occasiona aussi de grands malheurs le 12 mars 1797, et le 10 septembre 1810, le *Cuiambe*, qu'on distingue de Quito, jeta des matières enflammées jusqu'à un point appelé *los Colorados*.

Rivières. Le *Marañon* ou *Amazone* (1), le fleuve le plus étendu de l'Amérique méridionale, sort du lac de Lauricocha (2), près de la ville de Guanuco, vers le 11ᵉ. dégré de latit. S. Il se dirige au nord, dans une étendue de 6°, jusqu'à Jaen-de-Bracamoros (5° 21′), et de là à l'est, presque parallèlement avec l'équateur, direction qu'il conserve jusqu'à son embouchure. Son cours, depuis Jaen, où il commence à devenir navigable, a une longueur de 30° de longitude, ou mille à onze cents lieues en suivant ses détours (3). Le Marañon reçoit un grand nombre d'affluents, dont plusieurs ont cinq ou six cents lieues de cours, et ne sont pas inférieurs au Danube ou au Nil. Ses principaux tributaires du nord sont le Napo, le Putumayo, le Yupura ou Caquta, et le Négro. Ceux du midi sont le Guallaga, l'Ucayale, la Madéra, la Topayos et le Xingu. Le Napo a environ six

(1) Au-dessus de l'affluent Négro ou noir. Le Marañon est connu par les Portugais sous le nom de *Rio de Solimoes*, ou rivière des Poisons, nom qu'on croit donné à cause des flèches empoisonnées dont les naturels de ses bords font usage. (*La Condamine.*)

(2) Plusieurs croient, dit de Ulloa, que l'Apurimal ou Ucayale est le véritable Marañon, parce que sa source est plus éloignée et que ses eaux en s'unissant forcent l'autre à changer de cours. Acuña croit que le Napo est le véritable Marañon. Cette rivière et le Coca venant de la Cordilière de Cotopacsi, après avoir couru un long espace, se joignent ensemble et se perdent dans le Marañon, après avoir parcouru 200 lieues en ligne droite de l'Occident à l'Orient.

(3) Selon La Condamine. De Ulloa dit que sa longueur, compris ses détours jusqu'à Jaen, est de plus de 200 lieues : de là jusqu'à son embouchure, sa longueur à l'est est de 30° de distance dans sa longitude, ce qui fait 600 lieues mesurées qu'on peut compter à 900, en y comprenant les tours et détours.

cents toises de large au-dessus des îles qui partagent ses bouches; et le Rio-Négro, à deux lieues de sa jonction, par latit. 3° 9′, en a mille deux cent trois.

Le Marañon, après son confluent avec le Chachapoyas et le Chinchipe (latit. 5° 30′ S.), s'ouvre un passage entre deux montagnes, où la violence de son courant et les sauts qui l'interceptent le rendent impraticable. Sa largeur au point où il devient navigable, mesurée par M. de La Condamine, est de cent trente-cinq toises, et il remarque que ses eaux paraissaient avoir baissé de quinze à vingt toises. Avec un cordeau de vingt-huit brasses, il ne rencontra le fond qu'au tiers de sa largeur; la vitesse d'un canot, abandonné au courant, était d'une toise un quart par seconde. Au-dessous de l'affluent de Santiago, le Marañon tourne à l'est, après deux cents lieues de cours au nord, et se creuse un lit, au milieu des Cordilières, entre deux murailles parallèles de rochers coupés presqu'à plomb, et qui n'a guère que vingt-cinq toises dans son plus étroit. Ce détroit se nomme le *Pongo*, ou porte de Manzérichè. Au confluent du Napo, il a neuf cents toises de large, et aux îles des anciens Omaguas, il prend un tel accroissement, qu'un seul de ses bras a quelquefois de huit à neuf cents toises. Après avoir reçu le Rio-Négro et la Madéra, sa largeur ordinaire est d'une lieue et de deux à trois aux endroits où il forme des îles. Dans le tems des inondations, il n'a plus de limites. Au-dessous du Xingu, on ne voit pas d'un bord à l'autre; et à Obidos, à cent cinquante lieues de la mer, il a mille brasses de largeur. Ses bouches orientale et occidentale sont séparées par l'île de Joanès ou de Marayo, qui a plus de cent cinquante lieues de tour. Son embouchure, depuis Zaparara, au sud, jusqu'au cap du Nord, est de quatre-vingt-quatre lieues. Par la force de son courant, le Marañon conserve la douceur de ses eaux pendant près de trente lieues en mer, lors du reflux. Le flux et le reflux de l'Océan parviennent jusqu'au détroit de Pauxis, à plus de deux cents lieues de son embouchure, et s'y font sentir de douze heures en douze heures. Au Para, la plus grande hauteur de ses eaux est de dix pieds et demi, et depuis Curupa, les bateaux ne marchent plus qu'à la faveur des marais. Suivant le père Acuña, le Marañon et ses tributaires arrosent un pays qui peut avoir quatre mille lieues de circuit (1).

(1) Voyez de Ulloa, *Relacion de viage, etc.*, et *Voyage de La Condamine*, lib. VI, cap. 5.

L'*Orinoco*, ou *Orénoque*(1), prend sa source près du 5e. degré de latit. N., et après un cours circuiteux d'abord sud-est, ensuite nord, et après nord-est, il verse ses eaux dans l'Atlantique, par cinquante canaux, presque vis-à-vis de l'île de la Trinidad. A Saint-Thomas, à quatre-vingt-dix lieues de son embouchure, il a 4 milles de large, et à cent lieues plus loin, il en a encore trois. Ce fleuve inonde régulièrement ses bords, depuis le mois d'avril jusqu'à celui d'octobre, quand ses eaux rentrent dans leur lit. Ses canaux embrassent une foule d'îles marécageuses, sur un espace de soixante milles, et sept seulement sont navigables, dont un pour de gros vaisseaux. Il existe, par la rivière Noire, une communication entre l'Orénoque et l'Amazone, qui forme peut-être la navigation intérieure la plus étendue que l'on connaisse (2).

La *Magdaléna* a un cours presque direct du nord au sud de 300 milles, et est navigable jusqu'à la ville de Honda, à cent soixante lieues de son embouchure.

Le *Rio-Méta* (3), affluent de l'Orénoque, qui traverse les vastes plaines de Casanare, est navigable jusqu'à la base des Andes de la Nouvelle-Grenade. Des barques la remontent ensuite jusqu'à quinze ou vingt lieues de Santa-Fé-de-Bogota; mais, attendu le mode imparfait de navigation, ce trajet exige plus de tems que le passage d'Europe en Amérique par le cap Horn.

La *Cauca* porte bateau l'espace de quarante lieues, jusqu'aux montagnes d'Antioquia, et l'*Atrato* jusqu'à Quibdo, capitale du Choro.

Lacs. Le lac de *Maracaibo*, qui communique par un canal étroit avec le golfe de Vénézuéla, a 150 milles de longueur, 90 de largeur et 450 de circonférence. Il est navigable pour de gros navires.

Le lac de *Valencia*, situé à 3 milles de la ville du même nom et à 18 de la mer, a 40 milles de longueur sur 12 de largeur. Il a une profondeur moyenne de douze à quinze bras-

(1) Nommé par les naturels *Hirinoco*, dont on a fait *Orinoco*, *Orénoque* et *Oroonoko*.

(2) Voyages de M. de La Condamine et de M. de Humboldt.

(3) Le cours de cette rivière dans le pays montagneux qui s'étend de Caracas à Santa-Fé, a été nivelé depuis peu par MM. Boussingault et Rivero.

ses, et est parsemé d'îles. Sa hauteur au-dessus de la mer est de deux cent vingt-deux toises.

Le lac de *Parima*, dans la Guiane, a environ 100 milles de long sur 50 de large.

Le lac de *Manrica* a 22 milles de long, du nord au sud, sur 6 de large. Il est situé à l'est de la Magdaléna, et l'extrémité méridionale en est à 11 milles E. de Ténérif. Ce lac reçoit de l'est les eaux de la Chamillar et de plusieurs autres rivières qu'il verse par deux canaux dans la Magdaléna. Le plus méridional de ces derniers passe à 8 milles au-dessous de Ténérif, et celui du nord à 4 milles plus bas.

Communication entre les deux Océans. Les cinq points qui offrent la possibilité de communiquer d'une mer à l'autre sont compris entre les 5e. et 18e. degrés de latit. N.; ce sont : l'isthme de *Téhuantépec* (lat. 16° 18′), entre les sources de la Chimalapa et du Rio-del-Passo, qui se jette dans le Rio-Huasacualco de Goazacoalcos; 2°. l'isthme de *Nicaragua* (lat. 10° 12′), entre le port de San-Juan-de-Nicaragua, à l'embouchure du Rio-de-San-Juan, le lac de Nicaragua et la côte du golfe de Papagayo, près des volcans de Granada et de Bombacho; 3°. l'isthme de Panama (lat. 8° 15′-9° 36′); 4°. l'isthme de *Darien*, ou de *Cupica* (lat. 6° 40′-7° 12′); 5°. le canal de la *Raspadura*, entre l'Atrato et le San-Juan-de-Choco (lat. 4° 58′-5° 20′) (1).

On a calculé que la navigation de Philadelphie à Nootka et à l'embouchure de la Colombie, qui est à peu près de cinq mille lieues marines, en prenant la route ordinaire par le cap Horn, sera diminuée d'au moins trois mille lieues, si le passage de Huasacualco à Téhuantépec pouvait être effectué par un canal.

Après des pluies abondantes, le ravin de Raspadura, dans le Choco, offre une communication pour des canots entre les sources de la rivière de San-Juan ou Naonama, qui débouche dans la mer du Sud, et la rivière de Quito, affluent de l'Atrato, qui se jette dans le golfe de Darien. La distance entre les embouchures de ces deux rivières est d'environ soixante-quinze lieues. Un moine du village de Zitara employa ses paroissiens à creuser ce ravin, et la communication a existé depuis 1788.

Climat. Les habitants comptent trois espèces de climats,

(1) M. de Humboldt, *Relation historique*, etc., liv. IX, ch. 26.

savoir : celui des *tierras calientes*, ou de la région chaude, qui comprend 1°. tout le pays situé à moins de deux mille piés au-dessus du niveau de la mer; 2°. les *templadas*, ou tempérées, qui embrassent toute la surface entre cette hauteur et celle de six mille piés, et 3°. les *frias*, ou région froide, qui commence à cette élévation.

On respire toujours la fraîcheur dans les montagnes, tandis que dans les plaines on éprouve une chaleur constante de 27 à 30° de Réaumur. La région intermédiaire des Andes, c'est-à-dire de huit cents à quinze cents toises au-dessus de l'Océan, jouit d'une température douce de 10 à 19°; mais, si l'on descend deux mille quatre cents toises, on passe rapidement des neiges polaires aux chaleurs du Sénégal (1). Le climat de la côte est en général malsain, et les fièvres jaune, bilieuse et intermittente y sont très-fréquentes. Néanmoins M. le colonel Duane (2) compare la Guaira à un paradis terrestre auprès de Madras ou de Batavia.

Règne minéral. — Mines d'or. Pédro Damien découvrit, en 1551, la mine royale de *San-Félipé-de-Buria*, dans la vallée de Nirgua (3). Elle fut abandonnée trois ans après, à cause de la révolte des noirs qui y travaillaient. Toutefois, l'année suivante, le gouverneur Villacinda fit reprendre les travaux et y bâtit la ville de Palmas, qui fut détruite peu après. On y fonda ensuite celle de Nirgua, dont les Indiens se rendirent bientôt maîtres; et, en 1557, on en établit une troisième sur les bords du Nirgua, sous le nom de Nouvelle-Xérès, que les mêmes Indiens forcèrent les Espagnols d'évacuer, en 1568.

Le capitaine Juan de Villégas découvrit, en 1552, une autre mine d'or sur une colline nommée *San-Pédro*, près d'une rivière du même nom, et Gabriel de Avila trouva celle de Nuestra-Señora, dans la province de Vénézuéla, en 1573.

Francisco Faxardo en reconnut une autre aux environs de la ville de San-Sébastian-de-los-Reyès. Collado voulut la faire exploiter, mais les ouvriers ne tardèrent pas à être égorgés par les indigènes.

---

(1) *Semanario del nuevo reyno, etc.*

(2) *Visit to Columbia in* 1822 *and* 1823.

(3) Voy. Oviedo, lib. III, cap. 8. Descubierse las minas de San Phelipe, el real de minas de San Phelipe de Buria.

Deux autres mines furent découvertes, en 1584, à Apa et à Carapa, non loin des bords du Tuy. On y commença des travaux, mais l'endroit était si malsain, qu'on fut obligé de les abandonner. On les chercha après, en 1606 et en 1698, sans pouvoir les trouver.

Le sol des vallées et des ravins de la contrée montagneuse d'Antioquia renferme beaucoup d'or qu'on se procure par le lavage. Le produit annuel en était, au commencement de la dernière révolution, de trois millions de dollars. Ce métal y existe à mille quatre cent cinquante toises au-dessus de la mer. On en recueille aussi dans le Choco, le Popayan, le Cauca, le Pamplona et la Neyva. Un esclave noir a trouvé dans la première de ces provinces un morceau d'or du poids de vingt-cinq livres.

La ville de Macas, au Quito, fut d'abord appelée *Sevilla-del-Oro*, à cause de ces riches mines d'or. Zamora assûre que le pays, situé entre la Magdaléna, la Cauca et les autres rivières qui descendent des Cordilières, abonde en or et en argent.

Platine. On trouve ce métal en grains dans le sol d'alluvion de la province de Choco, entre la Cordilière occidentale et l'Océan-Pacifique, et sur cette côte jusqu'à Barbacoas. Mais, faute d'habileté, d'acides et des appareils nécessaires, l'exploitation de ce précieux métal a été jusqu'ici sans succès.

Mercure natif. On en rencontre sur plusieurs points, dans la vallée de Santa-Rosa, au centre de la Cordilière, près du passage du Quindio, et à la ville de Azoguès près de la ville de Cuença.

Mines d'argent. Il en existe de très-riches dans la Végade-Supia, à l'extrémité septentrionale de la vallée de Cauca. Les mines de *Santa-Anna* et de la *Manta*, dans la province de Mariquita, furent exploitées à une époque très-reculée.

Mines de cuivre. Celles d'Aroa, près de l'extrémité septentrionale de la Cordilière de l'est, dans la province de Carabobo, appartiennent au général Bolivar. Il y en a d'autres à *Méniquera*, dans les montagnes, au nord de Tunja. On employait, en Espagne, le métal de la mine de Cocorote, qui fut découverte par don Alonso de Oviédo, à la fabrique des canons.

Mines de plomb. On en rencontre dans plusieurs parties de la Cordilière de l'Est, mais la seule que l'on exploite avec profit est celle de *Sogamoso*.

Mines de fer. On en trouve dans les régions montagneuses, voisines de la plaine de Bogota. M. Boussingault dit avoir rencontré, entre Tunja et Bogota, plusieurs masses de fer météorique très-ductile; une d'elles pouvait peser trente quintaux.

On trouve du *cobalt* dans la contrée de Macas.

La *houille* abonde dans le plateau de Bogota.

Mines d'émeraudes. Ces mines, qui sont situées dans la province de Muzos, à trois lieues nord-ouest de la ville de Trinidad, furent découvertes par le capitaine Juan de Pénagos. Le vice-roi du Pérou chargea, en 1764, don J. Antonio de Villégas y Avendano de les visiter. La veine, qui avait été perdue, ayant été retrouvée, on en reprit les travaux aux frais de la couronne. Les belles émeraudes vertes de ces mines sont fort estimées à Bogota.

On recueille du *natron*, ou du *carbonate de soude*, dans le lac de San-Juan-de-la-Lagunillas; et du nitre dans un territoire aride de la province de Tunja.

Salines. La saline d'*Araya* produisit, peu après la conquête, une grande quantité de sel. On y construisit, en 1622, le fort ou *Castillo de Santiago*, ou de la *Real Fuerte de Araya*, qui coûta près d'un million de piastres. Malheureusement le lac d'où l'on tirait le sel fut converti en golfe, en 1726, par une irruption de l'Océan.

Les principales salines établies le long des côtes sont celles de la *Punta de Araya*, près de Cumana, et de *Playa de Santa-Marta*, qui fournissent une quantité considérable de beau sel. Les salines de Cipaquira, qui sont élevées de neuf mille pieds au-dessus du niveau de l'Océan, en fournissent aux habitants du plateau de la Nouvelle-Grenade et des provinces adjacentes. L'établissement paie au gouvernement une somme annuelle de 120,000 dollars. Il existe aussi des salines à une lieue de Santa-Marta.

Sociétés pour l'exploitation des mines. La compagnie anglaise qui porte le nom de Bolivar s'est chargée de l'exploitation de la mine de cuivre d'*Aroa*, qui lui a été louée pour neuf ans, à partir du mois d'octobre 1824. Elle peut en renouveler le bail, et son capital s'élève à 500,000 livres sterling, partagés en dix mille actions de 50 livres chaque.

Une autre association anglaise, dite de la Colombie, entreprit d'exploiter toute espèce de mines dans cette république et sur d'autres points de l'Amérique espagnole. Elle possède un capital d'un million de livres sterling, partagé en dix mille actions de 100 livres chacune. Elle a com-

mencé ses opérations aux quatre mines d'argent principales du gouvernement, qui sont Santa-Anna, la Manta, San-Juan et Santo-Christo-de-las-Lajas, dans la province de Mariquita.

Le gouvernement autorisa de même une autre compagnie, appelée l'Association anglo-colombienne, à exploiter toutes les mines d'or, d'argent, de platine et de cuivre de la province de Cartagène. Son capital est de 1,500,000 livres sterling, divisé en quinze mille actions de 100 livres chaque.

M. Cochran, capitaine de la marine anglaise, obtint du congrès de Colombie, en 1823, le privilége exclusif de construire des machines pour rouler le cuivre, le long de la côte, depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'au golfe de Maracaïbo.

Le 1er. février 1827, le secrétaire d'état José-Maria del Castillo accorda une patente pour l'affinement du platine (*contrato para la afinacion de la platina*) au docteur Nicolas Mill, à Charles Thompson, à F. Morrison et à John Revering (1).

Pêche des perles. Le congrès concéda, en 1823, le privilége exclusif de pêcher des perles, à l'aide de machines, pendant dix ans, sur certains points de la côte de Colombie, à la ferme Rundell, Bridge et Rundell de Londres. Le gouvernement se réserva un cinquième des profits et la propriété des machines à l'expiration du bail. Ce privilége toutefois laissait aux indigènes la faculté de pêcher, comme par le passé, sur la côte de Cumana, et dans le bois du même nom.

Monnaies. Il y a deux monnaies dans la Colombie, l'une à Popayan et l'autre à Bogota.

Manufactures de poudre. Il en existe une à Quito et une autre auprès de Bogota. Le gouvernement afferme les *salpêtreries* à des particuliers qui préparent le nitre pour son compte. Cet arrangement a produit une réduction de 50 p. 0/0 dans le prix de la poudre.

Règne végétal. L'humidité et la chaleur de la Colombie sont extrêmement favorables à la végétation. La description des propriétés des productions utiles qui s'y trouvent, exigerait un volume entier, et les limites de notre article ne nous permettent pas même d'en donner la nomenclature.

Toutes les côtes de la Guiane, depuis l'Amazone jus-

(1) *Gaceta de Colombia*, 18 février 1827, n°. 279.

qu'au fond du golfe Triste, sur une étendue de près de trois cent soixante lieues, sont couvertes de forêts. Il en est de même des plaines vaseuses et des bords limoneux des rivières, où entre la marée, qui sont peuplées de mangliers. Les arbres forestiers arrivent dans les plaines à une grosseur prodigieuse. Le *ficus gigantea* y atteint une hauteur de cent cinquante piés et un diamètre de huit à dix. M. de La Condamine en mesura un que le courant du Marañon avait poussé sur le bord de ce fleuve. Sa longueur, entre les racines et les branches, était de quatre-vingt-quatre piés, et sa circonférence de vingt-quatre. Les arbres qui viennent dans la région moyenne, c'est-à-dire à l'élévation de huit cents à quinze cents toises au-dessus de la mer, sont d'une croissance inférieure; et plus haut, on ne rencontre que des arbrisseaux et des graminées. Les vastes forêts de Rio-de-la-Hacha et de Santa-Marta fournissent d'excellents bois pour les constructions maritimes; ce sont le *guachapéli*, le *robla*, l'*amarillo*, le *maria*, le *canélo*, le *mangle* (*palétuvier* ou *rhizophera mangle*) et le *balsamo y laurel* (1). On construit du tronc du *caob* des canots d'un seul morceau, de quarante à cinquante piés de long, destinés à la pêche ou à la navigation commerciale. On y trouve aussi le *moriche* ou *mauritia flexuosa*, dont les pédoncules des fleurs mâles, les fruits et la fécule qu'on recueille entre les fibres de son tronc servent de nourriture aux indigènes; l'*aloe disthica* de Carora, dont on fait d'excellents hamacs; le *bejuco*, qui abonde près de Cartagène; le *gommier* de Popayan, dont la résine sert à vernir les meubles et résiste à l'effet de l'eau bouillante; le *vijoha* (*heliconia*), dont on emploie les feuilles, à défaut de papier, pour faire des enveloppes; le *quinquina de l'Orénoque* (*cortex angostura*), *cortesa* ou *cascarilla de angostura*, appelé aussi *Bonplandia trifoliata*, dont l'écorce est bien connue dans le commerce; la *quina roxa* (*cinchona oblongifolia*) (*Mutis*), qui croît spontanément dans les montagnes de la Nouvelle-Grenade; la *vanilla* de l'Orinoco (*epidendron vanillæ*), d'une excellente qualité; la *sarsapailla* du Rio-Négro; la *cochenille* de Carora et de la vallée de Taupa; la *coca* ou *cuca* (*erythroxylon coca*), qui atteint en plusieurs endroits la hauteur d'un homme, et dont les feuilles se mâchent comme celles du bétel aux In-

(1) Le Blond, *Description de la Guiane*, publiée en 1814. — *Noticias secretas de America, etc.*, par J. A. de Ulloa, publiées par don David Barry, in-4°. Londres, 1826.

des; le *clavo* ou clou de girofle, qui abonde sur les bords du Marañon; la *canela de Macas*, qu'on dit supérieure à celle de l'Orient; le *chile* ou *capsicum*, qui n'est pas rare; le *yuca amarga* (*jatropha manihot*); le *platanos* ou *bananier* (*platano musa*), qui fournit la nourriture ordinaire des habitants de Guayaquil; le *cirier* (*myrica cerifera*) de Pamplona et de plusieurs autres pays, dont la cire ressemble à celle de la Louisiane; le *nopal*, qu'on trouve dans la vallée de Taupa; le *cacao* de Cucuta, qui est fort estimé, etc.

Les gommes, les résines, les baumes, tous les sucs enfin, dit M. de La Condamine, qui découlent par incision de diverses sortes d'arbres, ainsi que les différentes huiles qu'on en tire, sont sans nombre. L'huile d'un palmier, appelé *unguravé*, est, dit-on, aussi bonne que celle d'olive. Celle de l'*andiroba* donne une belle lumière sans odeur. Les Indiens s'éclairent en plusieurs endroits avec le copal entouré de feuilles de bananier. La résine élastique du *cahuchu* est commune sur les bords du Marañon, et sert au même usage. On en fait aussi des bouteilles, des bottes, des boules creuses, et des pompes de seringues qui n'ont pas besoin de piston.

La plus extraordinaire de toutes les productions végétales de la Colombie est l'*arbre de la vache* (*palo de vaca*), dont le suc présente un lait nourrissant. On le croit particulier à la Cordilière du littoral, depuis Barbula jusqu'au lac de Maracaïbo (1).

Règne animal. Lors de la formation des premiers établissements espagnols, les *pumas* ou tigres américains (*felis onca*, L.) étaient si féroces et si nombreux dans la vallée d'Upar et sur plusieurs autres points, qu'ils s'introduisaient de nuit dans les maisons et en dévoraient les habitants. On eut beaucoup de peine à garantir les animaux domestiques de leur attaque. Au dire de Herréra, un lion (*puma*) détruisit en une nuit plus de deux cents moutons. Les *sangliers* abondent aussi dans plusieurs parties du pays, et commettent de fréquents dégâts dans les plantations de maïs, de riz, etc. Les *singes*, dit La Condamine, sont le gibier le plus ordinaire et le plus du goût des Indiens de l'Amazone. « Dans ma navigation sur ce fleuve, » ajoute-t-il, « j'en ai tant

(1) *Galacto-dendrum ex familia Sapotearum*, selon M. Kunth, in *Humb. et Bon. Nova Genera*, tome III. Voyez aussi le *Voyage de M. de Humboldt*, liv. V, ch. 16. Laet parle également de cet arbre, lib. XVIII, cap. 4, et Acuña, ch. 50 et 51.

» vu et j'ai ouï parler de tant d'espèces différentes, que la » seule énumération en serait longue. »

Le *boa constrictor* se trouve dans plusieurs contrées. Les plus grands ont quarante piés de long. Piédrahita prétend qu'il existe, dans la province de San-Juan-de-los-Llanos, des serpents assez gros pour avaler un homme (1). Les autres serpents dangereux sont le cascabel ou serpent à sonnettes, la couleuvre ou coral, et des vipères munies de crochets venimeux.

L'insecte connu sous le nom de *culebrilla* s'introduit sous la peau et occasione souvent des convulsions et la gangrène. Les *termites* dévorent les livres. « Les fourmis, » dit M. de Humboldt (2), « abondent à tel point dans l'emplacement » de la ville de Placentia, que leurs excavations ressemblent à » des canaux souterrains, qui se remplissent d'eau pendant » les tems de pluie et deviennent très-dangereux aux édifices. » Les *mosquites*, suivant le même auteur, forment un nuage à quelques piés au-dessus du sol, à la mission des Maypures. La plupart des habitants quittent les villages pour aller coucher dans des îlots, au milieu des cataractes, où le nombre des insectes est moins grand; d'autres font un feu de broussailles dans leurs cabanes, et tendent leurs hamacs au milieu de la fumée. Ces insectes toutefois ne sont nombreux qu'en certains endroits. Le colonel Duane dit que, dans le cours de son voyage de la Guaira à Bogota, il ne vit de mosquites que sur les bords de la Magdaléna, et qu'il rencontra la mouche commune pour la première fois à Cartagène (3).

Au mois de décembre 1806, les plaines des *corregimientos* de Pastos et d'Ibarra furent ravagées par une multitude innombrable de *langostas*. En 1814 et 1815, ces insectes se répandirent dans le Patia, la vallée de Cauca, dans la paroisse de San-André (lat. 7° 31′ N.) et dans la province d'Antioquia, où ils n'avaient pas paru depuis 1706.

On trouve des caïmans ou crocodiles dans la Magdaléna, l'Amazone et dans la plupart de leurs affluents. Les plus gros ont de dix-huit à vingt piés de longueur. Dans le tems des inondations, ils entrent quelquefois dans les cabanes des Indiens et les enlèvent même de leurs canots.

---

(1) Voyez à ce sujet *el Semanario*, p. 147-152: *Memoria sobre las serpientes, etc.*, por D. Jorge Tadéo Zozana Meldonado de Mendoza.

(2) *Relation historique*, etc., tome V, chap. 16.

(3) *Visit to Colombia*, ch. 11.

TABLEAU STATISTIQUE DE LA

Départements.	Provinces.
Maturin	Margarita
	Cumana
	Barcelona
	Guayana
Orinoco	Barinas
	Apure
Vénézuéla	Carabobo
	Caracas
Sulia	Coro
	Maracoïbo
	Trujillo
	Mérida
Boyaca	Pamplona
	Socorro
	Tunja
	Casanare
Cundinamarca	Bogota
	Neiva
	Mariquita
	Antioquia
Magdaléna	Mompox
	Cartagéna
	Santa-Marta
	Riohacha
Istmo	Panama
	Véragua
Cauca	Popayan
	Choco
	Buénaventura
	Pasto
Écuador	Chimborazo
	Pichincha
	Imbabura
Asuay	Cuença
	Loja
	Manabi
Guayaquil	Guayaquil
12	37
	Totaux

Le recensement a été fait en juillet 1825. Bogota, 24

ÉPUBLIQUE DE COLOMBIE.

Cantons.	Cités.	Villes.	Paroisses	Vice-Paroisses	Population.	Sénateurs	Représentans.
2	1	1	6	»	14,690	»	1
8	4	4	34	»	35,174	4	1
6	2	2	42	»	36,147	»	2
9	3	6	63	»	16,310	»	2
10	3	7	47	»	87,179	4	3
4	2	2	16	»	22,333	»	1
13	6	7	60	»	159,874	»	4
16	3	13	74	»	166,966	4	6
5	1	»	32	»	21,678	»	1
5	2	3	17	102	25,944	4	6
4	1	3	18	169	32,551	»	1
5	2	8	22	266	41,687	»	2
9	3	6	34	»	66,126	»	2
7	1	6	39	»	135,081	»	5
9	2	8	84	3	189,632	4	6
6	3	1	26	4	19,080	»	1
11	4	6	83	4	188,695	»	6
5	3	1	33	»	45,157	»	2
5	4	»	33	5	51,339	4	2
6	5	3	48	»	104,253	»	4
5	3	2	31	5	31,237	»	1
11	1	9	68	18	89,426	»	3
4	4	2	44	»	44,395	4	2
2	1	1	11	7	11,925	»	1
6	4	2	29	»	66,119	»	2
4	3	1	28	»	33,966	4	1
12	8	4	49	99	87,994	»	3
2	2	»	9	26	17,250	4	1
5	2	3	12	14	18,336	4	1
2	1	»	26	46	27,435	»	1
5	»	4	49	36	123,272	»	4
4	1	1	70	39	151,111	4	4
2	»	2	24	16	56,818	»	2
4	1	3	20	9	76,423	»	3
4	1	3	20	19	34,471	4	1
3	1	2	4	126	17,450	»	1
6	1	2	17	211	56,038	4	2
226	89	118	1,321	1,224	2,402,662	52	91

août 1827. Le secrétaire de l'intérieur, signé Restrépo.

On a inséré dans ce tableau les rectifications qui ont été faites, depuis ce recensement, à la population du département de Cauca et à celle de l'Écuador; les changements qui ont eu lieu dans ce dernier département nous ont été communiqués par M. le capitaine Acosta.

M. Restrepo, ministre de l'intérieur de la Colombie, publie, dans son Histoire de cette république (1), un tableau de sa population, qu'il estime 2,717,142 habitants, en 1827. Dans ce nombre ne sont pas compris les indigènes qui vivent encore dans l'état sauvage, et qu'il fait monter à 200,000. Il prétend qu'au commencement de la guerre de l'indépendance, la population de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade s'élevait à 2,900,000 âmes, et que 400,000 périrent durant cette lutte. Voici le tableau qu'il en a dressé.

	Vénézuela.	Nouvelle-Grenade.	Présidence de Quito.	Totaux.
Blancs...	200,000	877,000	157,000	1,234,000
Indigènes...	207,000	313,000	393,000	913,000
Métis libres.	433,000	140,000	42,000	615,000
Esclaves...	60,000	70,000	8,000	138,000
Totaux...	900,000	1,400,000	600,000	2,900,000

M. de Humboldt, dans son *Voyage aux régions équinoxiales*, liv. IV, chap. 26, a calculé la superficie de Vénézuéla à 33,700 lieues carrées de 20 au degré, et sa population, en 1823, à 785,000 âmes; il évalue l'étendue de la Nouvelle-Grenade et de Quito à 58,250 lieues, et sa population à 2,000,000; ce qui donnerait, pour toute la Colombie, un total de 2,785,000 habitants.

M. Adrien Balbi porte, dans la *Balance politique du globe* (1828), la population de la Colombie à 2,800,000 habitants.

Population. La population de la Colombie se compose de blancs, d'Indiens, de métis, de mulâtres et d'esclaves, savoir :

(1) *Historia de la revolucion de la republica de Colombia*, par M. J. Restrepo, tome I, introduction. (Voyez note A.)

Indigènes, Indiens, race cuivrée.	720,000
Blancs, Européens et descendants d'Européens	642,000
Races mélangées de noirs, blancs et d'Indiens.	1,256,000
Total.	2,618,000 (1).

Selon M. Depons, la population de Vénézuéla, qui, en 1801, se composait de sept cent vingt-huit mille âmes, renfermait deux dixièmes de blancs, trois dixièmes d'esclaves, quatre dixièmes descendants d'hommes libres, et le reste était formé d'Indiens. Le nombre des esclaves employés dans la capitainerie de Caracas, tant pour la culture des terres que comme domestiques, s'élevait à la même époque à deux cent dix-huit mille quatre cents (2).

M. de Restrépo, ministre de l'intérieur, fait observer qu'il est impossible, faute de données suffisantes, de fixer exactement la proportion des races blanche, cuivrée, noire et mêlée. Il y avait, en 1827, un peu plus de cent mille esclaves, et le nombre des Indiens qui habitaient les forêts et les montagnes était d'environ deux cent mille.

Suivant M. de Humboldt, la Nouvelle-Grenade et le Quito comptaient, en 1823, deux millions d'habitans, et le Vénézuéla sept cent quatre-vingt-cinq mille; ce qui ferait en tout deux millions sept cent quatre-vingt-cinq mille. La première division avait trente-quatre individus par lieue carrée, et l'autre trente (3).

On a calculé que la Colombie, dont la superficie est de quatre-vingt-douze mille lieues carrées, pouvait nourrir une population de cent millions d'âmes.

A l'époque de la conquête de la Nouvelle-Grenade, de Vénézuéla et des autres pays qui forment la république de Colombie, ils étaient habités par de nombreuses tribus indiennes soumises au gouvernement de chefs nommés *caciques, quebis, tivas* ou *guajiros*. Le père Las Casas, évêque de Chiapa, dit, dans son mémoire sur les cruautés com-

(1) *Voyage aux régions équinoxiales*, par M. de Humboldt, liv. X, chap. 27.

(2) *Voyage de la Terre-Ferme*, tome II, p. 110.

(3) *Voyage aux rég. équin.*, liv. IV, chap. 26 et note B, p. 164.

mises par les Espagnols conquérants de l'Amérique, adressé au prince des Asturies, en 1552, que François de San-Roman, religieux franciscain, qui accompagna un capitaine, que le gouverneur de la Terre-Ferme avait envoyé dans l'intérieur de ce pays, y vit périr plus de quarante mille indigènes, et que huit cent mille environ furent exterminés par Arias et ses successeurs.

Le même auteur assûre, en partant du Vénézuéla, que les Allemands y ont mis à mort quatre ou cinq millions d'habitants, assertion qui me paraît exagérée, sur une étendue de quatre ou cinq cents lieues de pays; que la province de Popayan, celle de Cali et trois ou quatre autres, qui présentent une superficie de cinq à six cents lieues, avaient autrefois une population immense. On y comptait des villages de mille à deux mille âmes, et aujourd'hui, sur l'emplacement qui nourrissait deux mille habitants, il y a à peine cinquante familles.

Don Lucas de Piédrahita prétend que la contrée de Popayan renfermait six cent mille indigènes, lors de l'arrivée des Espagnols.

Suivant le père Manuel Rodriguez (1), le district de Quito en contenait deux cent mille dans une étendue de deux cents lieues.

Herréra dit qu'il y avait plus de vingt mille Indiens dans la province de Timana (2). Puis il ajoute que, durant la peste de 1539, qui enleva cent mille indigènes, il en fut aussi mangé plus de cinquante mille, et que la même année Francisco César en tailla en pièces une armée de vingt mille, dans la vallée de Goaca.

En 1540, la rougeole en emporta un grand nombre, et la petite vérole y exerça aussi, à différentes époques, de terribles ravages.

On lit dans la vie de San-Luis Beltram qu'il baptisa plus de quinze mille Indiens qui habitaient sur le revers des montagnes de Santa-Marta (3).

Depons évalue la population indienne de la capitainerie de Caracas à soixante-douze mille huit cents individus de tout sexe et de tout âge.

---

(1) *El Marañon y Amazonas, etc.*, liv. I, chap. 7.
(2) Déc. VI, lib. III, chap. 16.
(3) Don Antonio Julian, *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discurso III, § 1.

M. de Humboldt pense que les naturels ou habitants primitifs des deux provinces de Cumana et de Nuéva-Barcelona font près de la moitié de la faible population de ces contrées; que leur nombre peut être de soixante mille, dont vingt-quatre mille habitent la Nouvelle-Andalousie. Les missions des Capucins aragonais renferment quinze mille Indiens, la plupart de race Chaymas (1). Le même auteur dit que ces provinces offrent dans leur population actuelle plus de quatorze tribus indiennes. Dans la Nouvelle-Andalousie, ce sont des Chaymas, des Guaiquéries, des Pariagotos, des Quaduas, des Aruacas, des Caribes et des Guaraunos. Dans la Nouvelle-Barcelone, il y a des Cumanagotes, des Palenques, des Caribes, des Pintus, des Tomuzas, des Topocuares, des Chacopatas et des Guarives. De ces quatorze tribus, dix se regardent comme de race entièrement différente. M. de Humboldt croit distincts les Chaymas, les Guaraunos, les Caribes, les Quaduas, les Aruacas ou Arauaques, et les Cumanagotos; mais il hésitait à en dire autant des Guaiquéries, des Pariagotos, des Pintus, des Tomuzas et des Chacopatas. Les Chaymas habitent le long des hautes montagnes du Cocollar et du Guacharo, les rives du Guarapiche, du Rio-Colorado, de l'Arco et du Caño de Caripe. Ils ont les Cumanagotes à l'ouest, les Guaraunos à l'est, et les Caribes au sud.

Indiens. Pédro de Ciéça de Léon, un des conquérants du Pérou, observe que tous les peuples de l'Amérique se ressemblent tellement par la figure et par le teint, qu'ils paraissent tous être les enfants de mêmes père et mère. Les deux frères Ulloa, qui ont parcouru une grande partie de l'Amérique, ont adopté la même opinion; mais une connaissance plus exacte des nations dont nous avons présenté le tableau prouve qu'il existe parmi eux une différence essentielle de figure, qui ne dépend pas de la température du pays qu'ils habitent. Celle des mœurs résulte principalement de la nature du sol, des aliments, des transmigrations et du commerce qu'ils entretiennent, et c'est avec raison que La Condamine dit « que pour donner une idée exacte des habitudes américaines, il faudrait presque autant de descriptions qu'il y a de nations parmi eux ».

Bouguer, dans ses voyages au Pérou, les deux frères Ul-

(1) *Voyage aux rég. équin.*, liv. III, chap. 9.

loa, La Condamine et l'historien Robertson ont représenté les indigènes de ce pays comme imbéciles, gloutons, paresseux, indifférents, pusillanimes et poltrons à l'excès. On verra par le récit de leurs actions qu'ils sont loin de mériter ces imputations.

M. Restrépo, ministre de l'intérieur, dit aussi qu'ils étaient autrefois une race dégradée, esclave des prêtres et des magistrats, qui les fesaient fouetter publiquement pour la plus légère offense. Obligés de cultiver la terre en commun, ils ne songeaient jamais à l'améliorer, et c'était avec peine qu'ils pouvaient payer le tribut de 6 à 9 dollars, exigé de tous les Indiens mâles âgés de dix-huit à cinquante ans. Les *usguardas*, ou terrains communaux, viennent de leur être accordés en toute propriété (1). Leurs enfants sont admis dans les écoles primaires (2); et, par un décret du 14 mars dernier, il vient d'être créé quatre bourses pour eux dans chacun des colléges de Bogota, Caracas et Quito, et deux dans les autres; par une autre loi du 4 octobre 1821, le congrès a aboli le tribut auquel ils étaient assujettis.

Tableau des principaux peuples indiens de la Colombie. A l'arrivée des Espagnols dans la Grenade, le pays était si peuplé qu'ils en nommèrent les habitants *moscas* ou mouches. On y comptait alors plus de quatre-vingts nations différentes. La plupart n'existent plus aujourd'hui ; on ignore même leurs noms, à moins que quelque village ruiné ne le rappelle.

Les *Abanes* habitaient les bois de San-Juan au nord de l'Orénoque. Les *Achaguas* résidaient dans les plaines de la Cazanare et de la Méta, et dans les forêts qui bordent la rivière d'Éli. Les jésuites les réunirent en 1661, et en formèrent plusieurs villages. L'établissement des *Adöles* (branche de la nation Saliva) dans la plaine de San-Juan, près de la rivière de Sinaruco ou Sinarucu, fut détruit par les Caraïbes en 1684. Le père Antonio de Montéverdé convertit, en 1662, quelques peuplades des *Airicos*, qui occupaient les plaines de Casanare et de Méta, et les rives de l'Eli, à l'est des montagnes de Bogota.

Les *Alcoholades*, peuple docile qui habitait sur les bords du lac de Maracaïbo, furent exterminés par les *Weltzers* allemands, qui allèrent y chercher de l'or.

(1) Loi du 30 juillet 1824.
(2) Loi du 11 mars 1822.

Amazones. Les voyageurs et les auteurs qui se sont succédés pendant plus de deux siècles, ont affirmé l'existence des Amazones. On doit compter, parmi les principaux, Amérigo Vespucci, Orellana, Walter Raleigh, Schmidel, les pères Acuña, Artiédo et La Condamine. « Dans » le cours de notre navigation, » dit ce dernier, « nous » avons questionné partout les Indiens de diverses nations con» cernant ces femmes belliqueuses. Tous nous dirent qu'ils » avaient ouï leurs pères en parler, ajoutant mille particu» larités trop longues à répéter, qui tendent à confirmer » qu'il y a eu dans ce continent une république de femmes » qui vivaient seules sans avoir d'hommes parmi elles, et » qu'elles se sont retirées du côté du nord dans l'intérieur » des terres, par la rivière Noire ou par une de celles qui » descendent du même côté dans le Marañon. » Voyez *Omaguas.*

Les *Aruacas*, qui résident dans le pays au sud-ouest de l'Orénoque, entre la rivière Berbice et les montagnes de Sierra-Névada, dans la Guiane, descendent, dit-on, des Caribes (1).

Les *Atures*, qui demeuraient près des sources de l'Orénoque, ont presque disparu. M. de Humboldt dit qu'on ne les connaît plus que par les tombeaux de la caverne d'Ataruipe, qui rappellent les sépultures des Guanches, à Ténérif. Ils appartenaient, ainsi que les Guaguas et les Macos ou Piaroas, à la grande souche des nations Salivas, tandis que les Maipures, les Albanis, les Parénis et les Guaypunaves forment une même race avec les Cabres ou Cavères, célèbres par leurs longues guerres avec les Caribes (2). Il existait encore des familles Atures en 1767, du tems du missionnaire Gili.

Les *Bétoies* fondèrent, en 1717, un établissement sur la rivière de Casanare, sous la direction des jésuites.

Les *Bobures*, qui habitaient au nord du lac de Maracaïbo, maintinrent long-tems leur indépendance.

Les *Bodiguas*, les *Bondas* et les *Jeribocas*, qui vivaient dans les bois et les montagnes de Santa-Marta, livrèrent aussi de rudes combats aux premiers conquérants.

---

(1) *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discurso III, § 1: *De los Aruacos*.

(2) Voyez liv. VII, ch. 20 et 24.

Les *Cabres*, nation puissante du Bas-Orénoque, soutinrent des luttes opiniâtres contre les Caribes; vaincus enfin, ils furent presque tous exterminés.

Les *Caracas* habitaient autrefois à quinze lieues environ du lac de Tocarigua ou Tarigua. Armés de flèches empoisonnées, ils ne craignirent jamais les Espagnols à nombre égal.

Caribes. En 1520, le licencié Rodrigo de Figuéroa fut chargé par la Cour de décider quels étaient les peuples de l'Amérique méridionale que l'on pouvait regarder comme de race caribe ou cannibale, et quels autres étaient Guatiaos ou Indiens de paix. Il déclara de race caribe tous ceux qui dévoraient les prisonniers après le combat. Les habitants d'Uriapari, dans la province de Paria, furent prononcés Caribes; et les Uricanos, riverains du Bas-Orénoque, ou Urinuau, Guatiaos. Toutes les tribus qu'il désigna comme Caribes furent condamnées à l'esclavage. On pouvait les vendre ou leur faire une guerre d'extermination.

Les Caribes, proprement dits, habitent les missions du Cari, dans les llanos de Cumana, les rives du Cacera et les plaines au nord-est des sources de l'Orénoque. Selon M. de Humboldt, les Galibis (Caribis de Caïenne), les Tuapocas et les Cunaguaras, qui occupaient originairement les plaines situées entre les montagnes de Caripe (Caribe) et le village de Maturin; les Taoi, de l'île de la Trinidad et de la province de Cumana; et peut-être aussi les Guarives, alliés aux Palenques, sont des tribus de la grande et belle nation caribe.

En 1578 et 1580, les Caribes anthropophages de l'Orénoque remontèrent le long des rives du Guarico, en traversant les *llanos* ou plaines, et furent repoussés par un corps de troupes aux ordres de Garci-Gonzalès. « On aime, » dit M. de Humboldt, « à se rappeler que les descendants de » ces mêmes Caribes vivent aujourd'hui dans les missions » comme de paisibles cultivateurs, et qu'aucune nation sau- » vage de la Guiane n'ose traverser les plaines qui séparent » la région des forêts de celle des terres labourées. »

Cette nation n'habite aujourd'hui qu'une petite partie du pays qu'elle occupait lors de la découverte de l'Amérique. Elle occupe encore la province appelée par elle *Caribana*, et connue depuis sous le nom de Nouvelle-Andalousie australe, ou *Guayana-Maritania*, laquelle s'étend depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à celle du Marañon, en embrassant les colonies hollandaises d'Éséquibo, de Suri-

nam et de Berbice, et les possessions françaises de Caïenne. Cette race féroce et cannibale se divise en Caribes maritimes et méditerranés. Les premiers habitent les plaines et les côtes de l'Atlantique, et les autres la rive méridionale du Caroni. Ces derniers furent convertis par les jésuites en 1738. On peut évaluer à plus de trente-cinq mille les Caribes qui occupent les llanos de Piritu et les rives du Caroni et du Cuyùni ou Cuyum. Si à ce nombre, dit M. de Humboldt, on ajoutait les Caribes indépendants, qui vivent à l'ouest des montagnes de Cayenne et de Pucaraymo, entre les sources de l'Ésequebo et du Rio-Branco, on obtiendrait une masse totale de quarante mille individus de race pure, non mélangée avec d'autres races indigènes. Un grand nombre d'Indiens Caribes, qui habitent aujourd'hui les missions de Piritu, étaient fixés jadis au nord et à l'est du plateau d'Amana, entre Maturin, la bouche du Riu-Arco et le Guarapiche. En 1720, il y eut une migration générale des Caribes vers le Bas-Orénoque (1).

Les *Chimilas*, peuplade d'environ deux cents familles, résidaient dans les bois à l'est de la Magdaléna. Ils étaient la terreur de tous ceux qui naviguaient sur ce fleuve (2).

Les *Chinatos* vivaient dans les forêts, au nord-est de la ville de Pamplona.

Les *Chiricoas* habitaient à l'est des montagnes de Bogota, à l'entrée des plaines de Cazanare et de Métà. En 1664, on forma un établissement de ces Indiens à sept lieues de Puerto. Ils l'abandonnèrent en 1668, pour se retirer dans les montagnes; mais ils y retournèrent la même année.

Les *Chitanos* occupaient les bois au nord-est des montagnes de Bogota et les rives de l'Éle, du Cuiloto et de l'Arauca. Avec le secours des Jiraras, ils prirent et détruisirent la ville de las Palmas, en 1535.

Les *Choques* (Caribes) se tenaient dans les montagnes et les forêts de Fossa, près de la rivière de Berméjo.

Les *Cocamas*, tribu barbare, habitaient les bois du voisinage de l'Ucayale, au sud du Marañon, et près du grand lac qui porte leur nom, *la gran Cocama*. Le père Ramundo de Santa-Cruz en réunit un grand nombre à l'établissement

---

(1) *Voyage aux rég. équin.*, liv. V, chap. 16, et liv. IX, chap. 25.

(2) *Historia de Santa-Marta.*, disc. IV, § 1: *De la terrible nation de los Indios Chimilas.*

de Maria, sur le bord de la Gualhaga, en 1638. Ce sont eux qui tuèrent le père Francisco de Figuéroa (1), à l'embouchure de l'Apéna, en 1666.

Les *Cocinas* vivent à l'est, sur le territoire des Goahiros. Ils sont si lâches et si pusillanimes, dit M. Depons (2), que ceux-ci ont sur eux tout l'ascendant que donne la hardiesse sur la timidité. Ces sauvages sont à proprement parler les vassaux d'autres sauvages.

Cofanes. Le père Rafael Ferrer commença, en 1602, la conversion de ces Indiens, qui habitaient des montagnes du pays de Quito, à soixante lieues de la ville de ce nom. Il fut tué par eux en 1611 (3).

Les *Coiaimas* de la province de Popayan occupaient le territoire de la ville de Neiva. Ils étaient continuellement en guerre avec les Pijaos. Les jésuites les convertirent et en formèrent plusieurs établissements.

Cumanagotes. Ces Indiens civilisés demeurent dans les les missions situées à l'ouest de Cumana, où ils s'adonnent à l'agriculture. Au commencement du seizième siècle, ils habitaient les montagnes de Bergantin et de Parabolata. « Je n'ai pu savoir, » dit M. de Humboldt, « si les Indiens Piritus, Cochaymas, Chaeopatas, Tomuzas, » Topocuares, confondus aujourd'hui dans les mêmes villages » avec les Cumanagotes, et parlant leur langue, ont été ori» ginairement des tribus de la même nation. »

Curacicanas. Ce peuple, riverain de la Mariata et du Manipiare, affluent du Haut-Orénoque, est remarquable par le zèle avec lequel il s'adonne à la culture du coton. Dans une expédition dirigée par le père Valor, on trouva dans un de ses villages une grande maison, où y il avait plus de trente à quarante hamacs d'un tissu très-fin, du coton filé, des cordages et des instruments de pêche. Toutefois, les Indiens qui l'accompagnaient mirent le feu à la maison avant qu'il pût sauver ces produits de l'industrie des Curacicanas (4).

Dariens, *Albinos* ou *Blaffards du Darien*. Lionel Wafer, associé des flibustiers, a donné des renseignements sur une

(1) Le père Rodriguez, liv. IV, ch. 14.
(2) *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. IV.
(3) Le père Rodriguez, liv. I, chap. 10.
(4) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. VIII, chap. 24.

race singulière d'hommes, qu'il a vus à l'isthme de Darien. Ils avaient la taille fort petite, la constitution faible, le teint d'un blanc de lait fade, la peau couverte de duvet et de la couleur de craie blanche, ainsi que les cheveux, les sourcils et les cils. Ils pouvaient à peine supporter la lumière du soleil.

Encabellados. Ils vivaient au nord du Napo, dans le royaume de Quito, et furent ainsi appelés à cause de la chevelure longue et flottante que portent les deux sexes. Lorsque le capitaine Juan Palacios les découvrit, en 1635, ils étaient en guerre avec les nations voisines des Seños, Bécabias, Tamas, Chufias et Ramos. Les jésuites et les missionnaires de Saint-François-de-Sucumbios en convertirent quelques-uns (1).

Les *Guahibos* anthropophages, appelés *Guaiva* par eux-mêmes, et *Guajobos* et *Guahivos* par d'autres, habitent les bords de la Méta, et depuis les embouchures des rivières Paulo et Casanare, sur plus de cinquante lieues de distance. Le nombre s'en élève à quelques milliers. Beaucoup de fuyards des villages de Casanare et de l'Apuré se sont mêlés avec eux; ils leur ont communiqué l'usage de se nourrir de viande de bœuf et de se procurer des cuirs. Les métairies de San-Vicente, du Rubio et de San-Antonio ont perdu un grand nombre de leurs bêtes à corne par les incursions de ces Indiens. Ce sont eux aussi qui, jusqu'au confluent du Casanare, empêchent les voyageurs de coucher sur le rivage, en remontant la Méta (2).

Guagiros. Ce peuple guerrier, qui opposa une résistance si opiniâtre aux Espagnols, habitait la province de Santa-Marta, dans le voisinage de Pamplona et de Mérida. Il comptait alors soixante-dix mille individus, mais dans la suite il se trouva réduit par la guerre et les maladies à dix-sept mille ou vingt mille. Les évêques de Santa-Marta tentèrent à plusieurs reprises de vains efforts pour convertir ces Indiens. Ils se servent très-adroitement des armes à feu, dont les Anglais et les Hollandais leur firent connaître les premiers l'usage (3).

(1) Le P. Rodriguez, liv. I, chap. 10.

(2) M. de Humboldt, *Voyage*, etc., liv. VII, chap. 19.

(3) *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discurso XIII, § 1: *De la nacion Guagira.*

Les *Guaharibos* ou Indiens blancs, nommés *Guaribas blancos* par le père Caulin (*Corog.*, pag. 81), occupent une partie du pays montueux qui s'étend entre les sources de six affluents de l'Orénoque, savoir : le Padamo, le Jao, le Ventuari, l'Érévato, l'Aruy et le Paraguay (la Parima). Caulin les place aux sources du Caño Amaguaca; selon Gili, ils vivent plus au nord-est, près de la grande cataracte, au-dessus du Géhette et du Chiguire. Les quatre nations les plus blanches du Haut-Orénoque m'ont paru, peut-être, dit M. de Humboldt, les Guaharibos du Rio-Géhette, les Guainares de l'Ocamo, les Guaicas du Caño Chiguire et les Maquiritares des sources du Padamo, du Jao et du Ventuari. Les individus des tribus blanchâtres ont la stature, les traits et les cheveux plats, droits et noirs, qui caractérisent les autres Indiens. Il serait impossible de les prendre pour une race mêlée; quelques-uns d'eux sont, en même tems, très-petits; d'autres ont la taille ordinaire des Indiens cuivrés. Ils ne sont ni faibles, ni maladifs, ni albinos. Ils ne diffèrent des races cuivrées que par une peau beaucoup moins basanée.

Les *Guahiros*, ou Indiens libres, sont au nombre d'environ trente mille (1). Ils occupent un territoire, baigné par l'Océan-Atlantique, sur une étendue de trente lieues, et qui s'avance dans les terres sur un espace à peu près égal, entre les districts de Maracaïbo et de Rio-de-la-Hacha. Ce peuple, le plus féroce de cette côte, a repoussé jusqu'ici avec succès toutes les expéditions envoyées pour le subjuguer. Toutefois, cédant à l'influence de quelques moines de Valencia, ils avaient adopté plusieurs pratiques religieuses; mais un individu ayant été fouetté par ordre de ces missionnaires, pour avoir passé la nuit avec une femme, il n'en fallut pas davantage pour interrompre l'œuvre de leur conversion et leur faire prendre les armes. Ils détruisirent le village qu'ils avaient formé et en massacrèrent les habitants. Cet événement eut lieu en 1776, et depuis cette époque aucun missionnaire n'a osé pénétrer sur leur territoire, et le gouvernement espagnol n'a pas cru devoir entreprendre leur réduction. Ils entretiennent un commerce avec la ville

(1) Suivant M. de Humboldt. M. Hamilton, *Interior of Colombia*, tome I, p. 27, estime leur population à 40,000 individus, et dit qu'ils peuvent mettre sur pied 14,000 hommes parfaitement armés de fusils, de lances, d'arcs et de flèches empoisonnées.

de Rio-de-la-Hacha, où ils viennent échanger des chevaux et des bœufs contre des liqueurs spiritueuses qu'ils aiment passionnément ; ils trafiquent aussi avec les Anglais de la Jamaïque, auxquels ils fournissent des mules, des moutons, des peaux, du bois de teinture et des perles, pour du rhum, de l'eau-de-vie, des munitions et de petits objets d'ornement. Telle est leur réputation de perfidie, que ceux qui commercent avec eux s'avisent rarement d'aller à terre, et les négociants créoles eux-mêmes n'osent traverser leur pays sans être escortés et munis d'un passeport. Ils font souvent des incursions dans le district de Maracaïbo pour en enlever des chevaux et du bétail. On en arrêta quarante-neuf, en 1802, et on les retint comme ôtages dans les prisons de cette ville. Ces Indiens sont gouvernés par un cacique, auquel ils ont construit une citadelle sur un monticule appelé la *Téta* (la mamelle), à quelques lieues de la mer (1).

Les *Guaibas* résident à l'est de Santa-Fé, à l'entrée des *llanos* de Casanare et de Méta. Ils furent défaits, avec les Chiricoas leurs alliés, par les Achaguas, à la bataille de Guayapége, qui se livra en 1669. Les jésuites entreprirent leur conversion en 1650, et en 1664 ils étaient parvenus à en réunir un assez grand nombre dans un village. Toutefois, en 1668, ils s'enfuirent dans les bois, et allèrent former un établissement à sept lieues de Pauto.

Guaicas ou *Indiens nains*. Cette nation, que d'anciennes traditions placent depuis des siècles près des sources de l'Orénoque, habite à l'est de l'Esméralda. Les hommes, que M. de Humboldt mesura, avaient une taille moyenne de quatre piés sept pouces à quatre piés huit pouces, ancienne mesure de France. On lui assûra que toute la tribu était d'une extrême petitesse. « Il est bien remarquable, » dit-il, « que ces peuples se trouvent à côté des Caribes, qui sont » d'une taille singulièrement élancée. » Après les Guaicas, les Guainares et les Pirgnaves sont les Indiens les plus petits. On en rencontre aussi au nord-est de l'Esméralda, près du Rio-Cuyuni, dans les missions des capucins (2).

Les *Guapis* ou Guaipiés furent découverts, en 1542, par Herman Pérez de Quésada. Ils occupaient les forêts de Fosca et les rives du Papaméru.

(1) Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. 4.
(2) Caulin, p. 57.

Les *Guaguas*, nommés *Mapoge* par les Tamanaques, étaient autrefois très-belliqueux. Leur site originaire était sur les rives de l'Assiverú, que les Espagnols nomment *Cuchivéro*. Ces indigènes, alliés des Caribes, ont poussé leurs migrations à cent lieues au nord-est. « Je les ai souvent entendu nommer, » dit M. de Humboldt, « au-dessus de la bou» che de la Méta, et on assure que les missionnaires jésuites » en ont trouvé jusque dans les Cordilières de Popayan. »

Guaraunos (1). Cette nation, composée d'environ huit mille individus, occupe des îles d'une grande étendue, à l'embouchure de l'Orénoque, et a conservé jusqu'ici son indépendance. Elle fréquente les villages civilisés qui sont au nord et au sud du fleuve, pour y vendre du poisson et des hamacs. « Les nuages d'insectes qui couvrent leurs îles, » dit Depons (2), « les rendent inhabitables pour quiconque n'y » a pas reçu le jour. » Cette incommodité en a éloigné jusqu'à présent les missionnaires et les en éloignera encore long-tems. D'ailleurs, ces Indiens ne fesant aucune incursion sur le sol de la religion et de la loi, le gouvernement n'a pas cru devoir faire contre les Guaraunos des expéditions militaires auxquelles il a renoncé depuis plus de cent cinquante ans. Ces Indiens sont bons marins. Les gouverneurs de Cumana ont souvent appelé l'attention du ministère espagnol sur eux, mais toujours sans succès. Plusieurs familles de Guaraunos demeurent parmi les Chaymas, dans les missions des llanos de Cumana, et à Santa-Rosa-de-Ocopi. Il y a déjà quelques années, cinq ou six cents de ces indigènes sortirent de leurs marais et allèrent établir les deux villages de Zacupana et d'Imataca, sur les deux rives opposées de l'Orénoque, à vingt-cinq lieues du cap Barima.

Les *Guaticas* étaient des cannibales dont il n'existe plus le moindre vestige. Ils vivaient dans le voisinage de la ville d'Anserma. Les *Guaypunabis*, autre nation anthropophage du Haut-Orénoque, qui appartenait par sa langue à celle des Maypurès, occupaient d'abord les rives de l'Imirida, jusqu'à son confluent avec le Chamochiquini et le pays

(1) Ou *Guaraunu* : les Caribes les appellent *Varau*, et le chevalier Raleigh en parle sous les noms de *Tivitivas* et d'*Quaranetis*.

(2) *Voyage à la Terre-Ferme*, ch. IV; et M. de Humboldt, *Voyage aux rég. équin.*, tome I, p. 462-492, et tome II, p. 653.

montueux de Mabicore. Vers l'année 1774, leur *apoto* ou chef Macapu en conduisit une partie dans la contrée arrosée par l'Atabapo, et permit au missionnaire Roman d'en établir plusieurs familles à Uruana et près de la cataracte de Maypurès.

Les *Guayquéries* ou *Gualkéris*, nation de pêcheurs qui habite les rives de la Cumana, la province d'Araya et l'île de Sainte-Marguerite, appartenaient jadis aux Guaraunos. Les compagnons de Colomb ayant demandé leur nom dans la langue d'Haïti, ces Indiens, croyant qu'il était question de leurs harpons, faits avec le bois du palmier macana, répondirent *guaike*, *guaike*, c'est-à-dire *bâton pointu*. Ce nom fut changé depuis en celui de Guayquéries (1). Ce sont les plus habiles et les plus intrépides pêcheurs de ces contrées. Les jésuites entreprirent leur réduction en 1732.

Iraruros. Ces indigènes résidaient au nord de l'Orénoque, entre les rivières de Sinaruco et d'Apure. Les jésuites fondèrent quelques missions dans leur pays, en 1732.

Les *Lolacos*, descendants des Bétoyes, occupaient les bois au sud-est de l'Apure et au nord du Tamé. Les jésuites les réduisirent en 1716.

Les *Macaos*, ou *Piaroas*, appartiennent à la grande famille des Salivas. Il en existe plusieurs tribus : 1°. celle des Piaroas du Cataniapo; 2°. celle qui habite sur les bords du Ventuari, au-dessus du Rio-Mariata; 3°. une autre qui occupe ceux du Padamo, au nord des montagnes de Maraguaca; et une quatrième près des Guaharibos, vers les sources de l'Orénoque, au-dessus du Rio-Géhette, qui porte le nom de *Macos-Macos*. Les Piaroas du Ventuari ont été visités par le jésuite Fosnéri (2).

Manitivanos. Nation anthropophage du Haut-Orénoque.

Les *Maquiritares*, ainsi nommés d'un affluent de l'Orénoque, vivent avec les Macos, dans les savanes que parcourt le Padamo.

Maynas du territoire oriental du Quito. Ce peuple, découvert, en 1618, par les Espagnols, fut conquis par Diégo Vaca de Véga, qui reçut le titre de gouverneur de la vaste province de ce nom. Il se composait des Cocamés, des

(1) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. II, ch. 4. Sir W. Raleigh a décrit ces Indiens sous le nom de *Ouikéris*.

(2) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. VII, ch. 21.

Xiburos, des Panos, des Omaguas, des Aguanos, des Chamicuros, des Gaez, des Muniches, des Napéanos, des Atanabes, des Roamaynas et des Yurimaguas. Ces Indiens furent convertis, en 1686, par le père Fritz.

Les *Mocous* des montagnes de Mocoa étaient une nation paisible que les Espagnols employèrent à travailler dans les *lavaderos de oro* des *encomenderos* (1).

Morichales. Les Indiens de la Nouvelle-Andalousie ont reçu ce nom du palmier *moriche*, qui abonde dans le pays où ils rôdent, entre le Caño de Manano et le Rio-Guarapiche.

Motilones. Cette formidable et nombreuse nation habitait une vaste contrée, sur la frontière de Santa-Marta, qui confinait au nord à la ville de Maracaïbo, à l'est à celle de Mérida, au sud à celles de Cucuta et de Salazar-de-las-Palmas, et à l'ouest à Ocaña et à Tamalaméque, dans la province de Santa-Marta. On peut voir leur territoire de la montagne de Borotare, qui est à 4 milles d'Ocaña. Ces Indiens infestaient les routes qui conduisaient à ces établissements, et surtout celles des montagnes situées entre Pamplona et Mérida. Ils interceptaient aussi la navigation de la fameuse rivière de Sullia (2).

Les *Muzos*, qui occupaient la province du même nom, furent long-tems sous la domination des Nauras et des Moscas. Ils en secouèrent enfin le joug et les chassèrent de leur pays. Ces Indiens battirent, en 1539, le corps du capitaine Luis Lanchéro, et, en 1544, celui de Melchior Valdez.

Les *Omaguas* (3) forment un peuple nombreux et puissant, qu'on prétend descendre des Quixos. Ils sont connus sous différents noms, selon les pays qu'ils habitent. Quelques-uns de ceux qui vivaient dans les îles et sur les bords du Marañon ont émigré à la province de Vénézuéla, où ils se sont établis entre les rivières de Napo, Curaray, Négro et Putumayo. Ils sont en guerre continuelle avec leurs voisins. Les femmes de cette nation étaient les célèbres Ama-

(1) Voyez le père Rodriguez, liv. I, ch. 6.

(2) *Hist. de la prov. de Santa-Marta*, part. II, disc. IX : *De la nacion de los Indios Motilones*.

(3) Le P. Rodriguez les appelle *los Aguas, Llamados comunamente Omaguas, improprio nombre*; lib. II, cap. 10.

zones, qui tinrent tête aux troupes d'Orellana (1). Le jésuite allemand Samuel Fritz opéra leur conversion en 1686.

M. de La Condamine aborda, en 1743, à la mission de San-Joachin, où étaient réunies plusieurs peuplades indiennes, et surtout des Omaguas, nation, dit-il, autrefois puissante, qui peuplait encore, il y a un siècle, les îles et les bords de l'Amazone dans une longueur d'environ deux cents lieues au-dessous du Napo. Ils ne passent pas cependant pour originaires du pays, et il y a quelque apparence, ajoute le même voyageur, qu'ils sont venus s'établir sur les bords du Marañon en descendant quelqu'une des rivières qui ont leur source dans le nouveau royaume de Grenade, pour fuir la domination espagnole, lorsqu'ils en firent la conquête.

Les *Paeres*, nation anthropophage, vivaient dans les bois au nord de l'Orénoque et au sud de l'Apure, près des villes de Cartago et de Tumana. Ils défirent, en 1540, les soldats d'Anasco et de Juan de Ampudia, et, conjointement avec les Pijaos, ils détruisirent le puéblo de Caloto, près de Popayan (2). Les jésuites les convertirent en 1634.

Les *Palenques* étaient une nation peu nombreuse, mais féroce, qui résidait le long des bords de l'Orénoque, dans le voisinage des Guanos. On les nomma ainsi à cause des estacades qu'ils étaient dans l'habitude de construire pour leur défense.

Les *Pariagotos*, ou *Parias*, se sont fondus en partie avec les Chaymas de Cumana, et les autres ont été fixés par les capucins aragonais dans les missions du Caroni.

Les *Piritus* tirent leur nom du petit palmier épineux qui abonde dans leur pays. Ils occupaient, avec d'autres indigènes de la même province, une étendue de soixante-dix lieues de côtes. S'étant soumis aux Espagnols sans résistance, don Juan de Urpin y fonda la ville de Barcelone. Des missionnaires les visitèrent en 1656, et en répartirent environ douze mille dans quarante villages.

Pijaos. Cette tribu cannibale, s'étant réunie aux Manipos, attaqua et détruisit les villes de San-Vicente et de los Angéles.

(1) Voyez le P. Rodriguez, lib. II, cap 12 : *Tradicion de las Amazonas.*

(2) Voyez le P. Rodriguez, lib. I, cap. 3.

Quinchias. Autre peuple anthropophage du district d'Anzerma, découvert par Juan de Vadillo en 1537.

Les *Quixos*, las des mauvais traitements qu'ils recevaient des Espagnols, descendirent dans leurs canots chez les Aguas, qui leur donnèrent un asile. Ils apprirent à ceux-ci à vivre d'une manière plus policée.

Les *Salivas* habitaient la province de San-Juan-de-los-Llanos, entre la Méta et le Casanare. En 1684, après leur réduction par les jésuites, les Caribes saccagèrent leurs établissements.

Les *Supias* de Popayan étaient une tribu nombreuse, qui habitait les bois voisins de la ville d'Anzerma, où elle fut découverte par Juan de Vadillo, en 1537.

Les *Sutagaos*, alliés des Pijaos, résidaient entre les rivières de Pasco et de Sumapaz. Gonzalès Ximénès de Quésada pilla et détruisit la ville de leur nom en 1538.

Tamanaques. Ces indigènes, dont le nombre est considérablement réduit, habitent la rive droite de l'Orénoque, au sud-est de la mission de l'Encaramada, par le 7° et 7° 25' de lat.

Les *Tayronas*, un des peuples les plus nombreux et les plus puissants de la province de Santa-Marta, occupaient les montagnes et les vallées de leur nom. Leur chef tenait ordinairement sa Cour, ou plutôt son camp, à Pocigueyra. Ils possédaient aussi les villes de *Monguy*, *Aguaringua*, *Synunguey* et d'*Origuéca*. Ces Indiens belliqueux, surnommés les géants de Santa-Marta, repoussèrent victorieusement toutes les attaques des Espagnols, bien qu'ils n'eussent d'autres armes que des arcs, des flèches et des *macanas*. Ils quittèrent ensuite le pays qu'ils avaient si vaillamment défendu, ou, suivant l'historien Piédrahita, ils furent entièrement détruits. Mais don Antonio Julian pense que ceux qui survécurent aux guerres des Espagnols se mêlèrent avec d'autres nations (1).

Les *Téguas* de Tunja furent découverts, en 1537, par le capitaine Juan de San-Martin.

Les *Tunébos* résidaient dans la partie orientale des montagnes de Granada. Les missionnaires commencèrent leur conversion en 1661.

(1) *Hist. de la prov. de Santa-Marta*, Part. seg. disc. II, § *De la nacion de los Indios Tayronas.*

Tupes. Vers l'année 1721, des missionnaires jésuites, se rendant à Santa-Fé par la vallée d'Upar, rencontrèrent, près de la Sierra-Nevada, une troupe de Tupes, qui les accueillirent amicalement et les conduisirent à leurs huttes. Ces religieux, les trouvant bien disposés, entreprirent de les convertir. Suivant leur rapport, cette nation comptait plus de vingt mille familles (1).

Les *Xiburos*, ou *Xibaros*, habitaient jadis dans les bois de la province de Macas. Après leur conversion par les jésuites, ils détruisirent la ville de Logroño, et en emmenèrent les femmes espagnoles dans leurs établissements. Ces peuples occupent actuellement les bords de la rivière de Santiago-de-las-Montanas. « Autrefois chrétiens, » dit La Condamine, « et révoltés depuis un siècle contre les Espagnols, » pour se soustraire au travail des mines d'or de leur pays, ils » se sont retirés depuis dans des bois inaccessibles, s'y main- » tiennent dans l'indépendance, et empêchent la navigation » de cette rivière, par où l'on pourrait descendre commodé- » ment des environs de Loxa et de Cuenca. La crainte qu'ins- » pirent ces Indiens a obligé le reste des habitants de San- » tiago à changer deux fois de demeure, et depuis environ » quarante ans, à descendre jusqu'à l'embouchure de la ri- » vière, dans le Marañon. »

Les *Yaruros*, peuple indépendant et autrefois nombreux, habitent la rive droite de l'Apure, où ils vivent de la chasse et de la pêche. Quelques tribus vinrent se fixer au village que les missionnaires avaient bâti à Achagua, au sud du Rio-Payara. Ces Indiens sont renommés pour tuer les jaguars (*felis onca*, L.), dont ils viennent vendre les peaux dans les établissements espagnols.

Les *Mamatocos*, les *Masingas*, les *Chinguanazs* et les autres nations de Santa-Marta ont cessé d'exister.

M. de Humboldt a publié une liste de plus de deux cents peuplades de la Guiane, répandues entre les 2e. et 8e. degrés de lat. N., sur une étendue de pays un peu plus grande que la France. Suivant le voyageur Le Blond, les Indiens de la Haute-Guiane française occupent trente-deux villages, et parlent la même langue. « Leurs chefs, » dit-il, « m'ont donné la certitude que leurs *flécheurs* ou hommes » faits allaient à six cents; ce qui suppose une population

(1) *Id.*, disc. III, § 1: *De los Tupes.*

« d'environ quatre mille âmes. » Les plaines ou plateaux qu'ils habitent sont au moins à cent soixante-dix toises de hauteur perpendiculaire au-dessus du niveau de la mer (pag. 74).

Robert Harcourt donne, dans la relation de son voyage à la Guiane, en 1509, le tableau suivant des peuplades indiennes qui habitaient à cette époque sur le bord des rivières qui se jettent dans la mer, depuis le fleuve des Amazones jusqu'au Desséquébé, savoir :

1°. Les *Charibs*, qui résidaient sur l'Amazone, l'Arrapoco, affluent de ce fleuve, l'Arrawari, l'Apurwacca, le Wio, la Caiane, la Meccooria, le Courwo, le Manmanury, la Sinammara, l'Amanna, le Camoure ou Comawin, affluent de la Sélinama, la Sélinama ou Surennamo, le Surammo, le Coopannomy, l'Énéécare et le Matooronnéé, et le Quiowinne, tributaires du Desséquébé ;

2°. Les *Yaïos* et les *Charibs*, sur le Maicary et le Connawini ;

3°. Les *Arracoories*, sur le Cassipurogh et l'Arracow ;

4°. Les *Yaïos* et les *Arwaccas*, sur le Wiapoco et un petit golfe appelé Wianary ;

5°. Les *Arwaccas*, sur la Coomannoma, le Vracco, la Manhica, le Wapary, le Micowine et le Déméérare ;

6°. Les *Paragotos*, les *Yaïos*, les *Charibs* et les *Arwaccas*, sur le Marrawani ;

7°. Les *Arwaccas* et les *Charibs*, sur le Corétine, le Berébisse et le Desséquébé (1).

Constitution phisique. Suivant le témoignage des meilleurs historiens, les indigènes de ce pays étaient pour la plupart bien faits et d'une bonne stature. Quelques femmes se distinguaient par la beauté de leurs formes, particulièrement celles des Muscos et de la province d'Anzerma. La taille des Indiens varie chez les uns de quatre piés et demi à cinq piés, et chez les autres de cinq et demi à six piés. Ils ont les membres gros et musclés, la tête grosse, le visage large, le front étroit, les ieux assez petits, le nez pointu, la bouche très-fendûe, les lèvres épaisses, les cheveux noirs, lisses et longs, peu de barbe et peu de poils dans les autres

(1) *A relation of a voyage to Guiana, describing the climate, situation, fertility, provisions and commodities of that country, etc., performed by Robert Harcourt, etc.*, in-12. London, 1613.

parties du corps, et leur couleur est plus ou moins cuivrée selon la température du pays qu'ils habitent (1). « La taille » moyenne d'un Chaymas, » dit M. de Humboldt, » est d'un » mètre cinquante-sept centimètres ou quatre piés dix pouces. » Ils ont le corps trapu et ramassé, les épaules extrêmement » larges, la poitrine aplatie, tous les membres ronds et char» nus. Leur couleur, d'un brun obscur tirant sur le tanné, » est celle qu'offre toute la race américaine, depuis les pla» teaux froids de Quito et de la Nouvelle-Grenade jusqu'aux » plaines brûlantes de l'Amazone. Les Caribes se distinguent » par leur taille presque gigantesque, » continue M. de Humboldt, « de toutes les autres nations que j'ai vues dans le » nouveau continent. Je n'ai vu nulle part une race entière » d'hommes d'une taille plus élancée, de cinq piés six pouces » à six piés dix pouces. Leurs traits sont plus réguliers que » ceux des autres Indiens; leur nez est moins large et moins » épaté; les pommettes sont moins saillantes et la phisiono» mie moins mongole. Les femmes sont moins robustes et » plus laides que les hommes. Les Guahibos ont la taille as» sez svelte, les ieux grands et noirs, et quelques-uns ont de » la barbe »(2). Les femmes de ces contrées se délivraient souvent dans les champs, et allaient aussitôt après se plonger avec leur enfant dans le ruisseau le plus voisin. Elles l'enveloppaient ensuite de feuilles vertes du *vijaho* (*heliconia*), le portaient trois ou quatre jours dans les bras, et le déposaient après dans un berceau de jonc.

Caractère. Selon le père Las Casas, l'ami et le défenseur des Indiens, ceux de la Terre-Ferme étaient doux, sans orgueil, sans malice, duplicité ni ambition, soumis et fidèles à leur cacique et aux Espagnols quand ils étaient obligés de les servir. Leurs dispositions naturelles ont subi tant de changements et de modifications par suite de leurs guerres avec les Espagnols et de la perte de leur liberté, qu'on ne les prendrait plus pour le même peuple. Toutefois, on a la preuve certaine que plusieurs tribus différaient essentielle-

(1) Suivant les écrivains les plus anciens, les aborigènes de Paria, qui ne s'exposaient point aux rayons du soleil, étaient presque blancs, et avaient une longue chevelure blonde et flottante. *Pariæ incolæ albi, capillis oblongis, protensis, flavis; utriusque sexûs indigenæ albi velut nostrates, præter eos qui sub sole versantur.* (*P. Martyrus*).

(2) M. de Humboldt, liv. IX, ch. 25.

ment des autres par les habitudes, les passions et le caractère avant leur contact avec les Espagnols. Quelques-unes étaient anthropophages et en guerre continuelle les unes avec les autres. M. de Humboldt dit que les Otomaques sont un peuple inquiet, bruyant, effréné dans ses passions. Ils aiment à l'excès les liqueurs fermentées de manioc et de maïs et le vin de palmier, et se mettent dans un état affreux d'ivresse, on pourrait presque dire de démence, par l'usage de la poudre de *niopo* (1). Néanmoins, la plupart des naturels de l'Orénoque n'ont pas ce penchant désordonné pour les liqueurs fortes, que l'on trouve parmi ceux d'autres pays. Les Salivas sont un peuple doux et sociable, qui s'est facilement agrégé aux premières missions des jésuites (2). Acuña dit qu'il remarqua de fort bonnes inclinations, et une disposition douce et paisible, dans tous les Indiens de l'Amazone avec lesquels il eut quelque commerce. « Ils mangeaient, » dit-il, « et buvaient avec nous, et » nous donnaient même leurs cases pour nous loger, quoique » les naturels qui étaient avec nous leur fissent mille inso- » lences et mille insultes. »

Aliments. Plusieurs tribus subsistent entièrement de la chasse et de la pêche. Les productions végétales qu'ils cultivaient autrefois étaient le maïs, les fèves, le *yucca*, les patates et l'axi, dont ils fesaient deux ou trois récoltes par an. Les habitants des côtes et des bords des lacs et des rivières vivaient principalement de poisson; ils le fesaient sécher, le réduisaient en poudre et le conservaient dans des gourdes. Quelques peuplades étaient anthropophages. Les Goahiros, suivant M. Depons (3), le sont encore; ils mangent la chair des hommes que les événements de la mer jettent sur leurs côtes. Parmi ceux qui habitent l'intérieur du pays, il y en a très-peu qui dévorent leurs semblables. Les Guahibos, qui résident sur les rives de la Méta, font seuls exception. M. de La Condamine, qui visita le pays en 1743,

(1) Espèce d'acacia.

(2) *Voyage aux rég. équin.* — Voyez aussi Gumilla, tome I, cap. 13, et Gili, tome I, p. 57, et tome II, p. 44.

(3) L'évêque Monténégro dit qu'en cas de nécessité on peut manger de la chair humaine, sans qu'il y ait aucune espèce de péché, parce que ce n'est pas un mal en soi. (*Itinerario de Parrochos de Indios*, lib. IV, trat. 5, § 9, n°. 8.

dit qu'il n'y avait pas d'anthropophages le long des bords du Marañon, mais qu'il existait encore dans les terres, particulièrement du côté du nord, et en remontant l'Yupura, des Indiens qui mangeaient leurs prisonniers. La chair de l'Iguane et ses œufs sont un mêts fort estimé partout où cet animal abonde. Les Otomaques, dit M. de Humboldt, présentent un des phénomènes de phisiologie les plus extraordinaires; ils mangent de la terre pendant les inondations de l'Orénoque, qui durent deux ou trois mois, sans que leur santé en soit altérée. Cette terre argileuse, nommée *poya*, est préparée en boulettes de cinq à six pouces de diamètre. Nous avons trouvé dans leurs cabanes des monceaux de ces boulettes entassées en pyramides. Le reste de l'année, ils se nourrissent de poisson et de tortue (1). La plupart des Indiens mâchent les feuilles du *hoya* ou *coca*, auxquelles ils attribuent la propriété de donner de la force. Ils font aussi une liqueur enivrante avec du maïs, du yucca et de la racine de patate, et avec du miel et de l'eau. Les indigènes de l'Orénoque extraient du fruit du *séje* une boisson agréable et nourrissante, qui ressemble assez au lait d'amande. L'arbre de la vache fournit également aux habitants des contrées où il abonde un jus laiteux fort nourrissant (2).

« Les Omaguas, » suivant M. de La Condamine, « font grand » usage de deux sortes de plantes, le *floripondio* des Espagnols » et la *curupa*, pour se procurer par leur moyen une ivresse » qui dure vingt-quatre heures, et pendant laquelle ils ont » des visions fort étranges. Ils prennent aussi la curupa réduite » en poudre, comme nous prenons le tabac, mais avec plus » d'appareil. Ils se servent d'un tuyau de roseau, terminé en » fourche, et de la figure d'un Y; ils insèrent chaque branche » dans une narine; cette opération, suivie d'une aspiration » violente, leur fait faire une grimace fort ridicule aux ieux » d'un Européen qui veut tout rapporter à ses usages. » Les naturels de l'Amazone conservent les tortues dans un réservoir d'eau, et les y nourrissent de feuilles et de branches d'arbres pour les manger dans les tems de pluie, où ils ne

(1) *Voyage aux rég. équin.*, liv. VIII, ch. 24. On prétend qu'ils mêlent à la terre de la graisse de Caiman, ce qui empêche qu'elle ne leur fasse mal.

(2) Voyez *Productions végétales*, p. 26.

peuvent ni chasser ni pêcher. Le poisson est si abondant dans l'Amazone, que les Indiens disent qu'il vient s'offrir au plat de lui-même. Le lamantin, nommé *pége-buey*, fort commun dans toutes les rivières de la côte de Terre-Ferme, se trouve aussi dans ce fleuve depuis sa source jusqu'à son embouchure, et sert de nourriture aux peuples riverains (1). Quant à l'Orénoque, le père Gumilla dit qu'il produit une si grande quantité de tortues, qu'il serait aussi difficile de les compter que de compter les sables de ses rivages (2). Les naturels de la province de Guaymi, dans la Terre-Ferme, subsistaient durant plusieurs mois de l'année du fruit d'une espèce particulière de palmier qui ressemblait à la figue, et s'appelait *pigibaes* (3).

Habillements, parures, etc. Les Omaguas du territoire de Maynas avaient la bizarre coutume de presser entre deux planches le front de leurs enfants pour les faire ressembler à la pleine lune. Ils portaient des poids suspendus aux oreilles pour les faire descendre jusqu'aux épaules, et ils se fesaient des trous au cartilage du nez, aux lèvres et au menton, dans lesquels ils plaçaient des plumes et d'autres ornements. « Nous avons été surpris, » dit La Condamine, « de voir des bouts d'oreilles longs de quatre à cinq pouces, » percés d'un trou de dix-sept à dix-huit lignes de diamètre. » Ils mettent d'abord dans le trou un petit cylindre de bois » auquel ils en substituent un plus gros à mesure que l'ouverture s'agrandit, jusqu'à ce que le bout de l'oreille leur pende » sur les épaules. Leur grande parure est de remplir ce trou » d'un gros bouquet ou d'une touffe d'herbes et de fleurs qui » leur sert de pendant d'oreille. » Le tatouage est presque général parmi les Omaguas, et ils sont habillés lorsqu'ils sont oints et peints depuis les pieds jusqu'à la tête. Les Caribes se peignaient le corps et la figure avec de l'*arnoito*. Les femmes se fesaient des incisions aux joues, qu'elles noircissaient; se traçaient des cercles noirs et blancs autour des ieux, et passaient, dans des trous qu'elles se fesaient au cartilage du nez, l'os d'un poisson, un morceau d'écaille de tortue ou une plume de perroquet. Ils portaient aux bras et

(1) Voyez Acuña, ch. 25 et 26.

(2) *Hist. de l'Orénoque*, tome II, ch. 22; voyez aussi de La Condamine, p. 159.

(3) Melendez, tome III, liv. I, ch. 1.

aux jambes des colliers de dents de leurs ennemis. Les indigènes de la Guiane se servaient aussi de la même graine pour se tatouer. Ils fabriquaient également une peinture avec les pulpes du *bixa orellana*, mêlée à de l'huile d'œufs de tortue ou à la graisse de crocodile, et avec le piment noir du *caruto* ou *garipa americana*. Les Achaguas frottaient les nouveau-nés d'un oint bitumineux, et ensuite du jus de *jagua*, ce qui empêchait la croissance des poils, même aux sourcils. Les Panches de Paita se peignaient le corps avec le jus d'un fruit qui devenait noir, et se teignaient les dents de la même couleur avec les feuilles d'un certain arbre dont on ignore le nom.

Les nombreuses nations de Maynas allaient autrefois entièrement nues, et d'autres se couvraient seulement les parties nobles. Les hommes de Coro employaient à cet effet des gourdes, et les femmes un morceau de coton carré ou une feuille d'arbre; les Chaymas et autres nations de l'Orénoque y mettaient une bandelette de deux ou trois pouces de large, qui s'attachait à un cordon qui leur fesait le tour de la ceinture. « La plupart des peuples de la Guiane, » dit M. de Humboldt, « ceux même dont les facultés intellectuelles sont assez développées, qui cultivent des plantes alimentaires et qui savent tisser le coton, sont aussi nus, » aussi pauvres, aussi dépourvus d'ornements que les indigènes de la Nouvelle-Hollande. L'extrême chaleur de l'air, » les sueurs abondantes dont le corps est baigné à toutes les » heures du jour et une grande partie de la nuit, rendent l'usage des vêtements insupportable (1). »

Les Moscas étaient sans contredit le peuple le plus civilisé de la Grenade. Les hommes portaient une espèce de chemise en coton, et par-dessus un manteau carré de la même étoffe. Leurs cheveux, flottants sur les épaules, étaient divisés à la manière des Juifs, et ils avaient sur la tête un bonnet fait de la peau de quelque animal, orné de belles plumes et surmonté d'un croissant en or ou en argent. Ils portaient aux narines des *chaqualas* ou anneaux d'or et aux bras des bracelets de pierre ou d'os. Ils se peignaient le visage et le corps d'une espèce de couleur nommée *vija*, et avec le jus du *jagua*, qui leur donnaient une teinte noire. Les femmes avaient aussi un *chircarte*, ou

(1) *Voyage aux rég. équin.*, liv. VII, ch. 19.

manteau carré, retenu à la ceinture par une boucle, et sur les épaules un autre plus petit, appelé *tequira*, attaché sur la poitrine par une autre boucle en or. Elles portaient la chevelure flottante et se la teignaient noire avec une composition végétale.

Les naturels de Santa-Marta avaient des vêtements en coton de différentes couleurs adaptés au corps par une ceinture, ou simplement un manteau. Les femmes de Curaçe portaient des robes à capuchon, sans couture, qui leur descendaient aux pieds. Celles de Bogota et de Tunja se couvraient de manteaux de diverses couleurs et se paraient la tête de touffes de coton imitant des fleurs. Les caciques portaient sur la poitrine des plaques d'or, des bracelets aux bras et une espèce de mitre sur la tête. Les femmes de Cartama avaient de riches colliers en or, des anneaux aux oreilles et des grains d'or suspendus aux narines. Plusieurs chefs de Santa-Marta portaient des anneaux d'or (*argollus*) autour du corps. Il paraît que les ornements de ce métal étaient très-communs parmi ces peuples. Alfinger en trouva aussi beaucoup, en 1530, chez les Pocabaes et les Alcoholados. Les habitants des côtes possédaient des colliers et des bracelets en perles. Les Goahiros, dit Depons, conservent les habitudes qu'ils ont contractées sous la domination espagnole. Les femmes ont une espèce de robe qui descend un peu plus bas que le genou, et coupée de manière à ce que le bras droit reste nu. Les hommes portent une chemise fort courte, des culottes qui vont à moitié cuisse, et un petit manteau se trouve sur l'épaule. Cette parure est relevée dans l'un et l'autre sexe par beaucoup de plumes, par de la grenaille et par des morceaux d'or ridiculement attachés aux oreilles, au nez et aux bras.

Mariages. L'âge de puberté est de quatorze à quinze ans chez les garçons et de douze chez les filles, et ils peuvent dès lors contracter mariage. En général, les unions au premier et quelquefois au second degré de parenté sont défendues. Parmi les Muscos, lorsqu'une fille avait atteint sa seizième année, ses parents s'occupaient de lui chercher un époux sans jamais consulter son choix. Son futur lui fesait la cour pendant trois jours, lui offrait des présents et des ornements, pour lesquels elle lui donnait des coups en retour. Elle devenait à la fin plus traitable, et se mettait à faire les apprêts d'un repas auquel les parents et amis étaient invités. Les époux couchaient ensemble durant toute une

lune sans consommer le mariage, et, pendant le jour, le marié, aidé de la belle-mère, s'occupait de travaux agricoles. Chez les Caribes, les filles, arrivées à l'âge de puberté, portent autour des chevilles une espèce de brodequin en coton. On prétend que les Otomacos sont les seuls Indiens de la Nouvelle-Grenade chez lesquels la poligamie soit en usage. Il y a, suivant eux, de la folie à marier ensemble deux personnes sans expérience; aussi les jeunes gens épousent de vieilles veuves, et les vieillards qui ont perdu leurs femmes en prennent de jeunes.

Progrès dans les sciences et les arts mécaniques. Il paraît que plusieurs peuples indigènes avaient fait des progrès assez considérables dans les connaissances utiles. Ceux de Bogota et de Tunja avaient partagé le tems en mois et en années, le jour et la nuit en quatre parties, la semaine en trois jours, l'année ordinaire en vingt lunes, celle des prêtres en trente-sept, et chaque laps de vingt ans formait un cycle. Les Muscos se servaient de colonnes pour connaître les heures, et avaient un calendrier gravé sur pierre. Les Tayronas, qui habitaient la vallée du même nom, étaient la seule nation de la Nouvelle-Grenade qui possédât une fonderie de métaux. Les Moscas, qui défilèrent devant Gonzalo de Quésada et son armée, portaient des ornements en or de différentes espèces, tels que masques, une espèce de mitre, médailles, croissants, bracelets, lions (*pama*), et autres animaux. Les Espagnols trouvèrent à Santa-Marta deux petits lions en or et deux colonnes de marbre blanc, aussi bien travaillés que si elles sortaient des mains d'un artiste européen (2).

Les remèdes dont ils se servaient pour la guérison des maladies étaient extraits pour la plupart des plantes. Dans la vallée d'Upar et dans d'autres contrées, on prenait du tabac en poudre par le nez pour se guérir du mal de tête, de infusion de tabac pour se purger. La racine et la feuille du *orzonéra* étaient un préservatif contre la morsure d'un serpent ou de la vipère; on mangeait la première crue et on appliquait l'autre sur la piqûre. Le bain était un remède recommandé pour une foule de maladies.

(1) Pirahita, liv. I, ch. 4.

(2) Dr Antonio Julian, *Hist. de la prov. de Santa-Marta*, disc. X.

Les Morichiens, qui ont du goût pour la *musique*, possèdent une trompette en terre cuite de quatre à cinq piés de long, et plusieurs renflements, en forme de boucles, communiquent les uns avec les autres par des tuyaux étroits. Cette trompette donne des sons très-lugubres.

Les Caribes fesaient des coignées avec de l'écaille de tortue ou la mâchoire du lamantin, qu'ils fichaient dans un manche de bois, et se servaient aussi, à divers usages mécaniques, de dents de sangliers et de cornes d'animaux.

Les Maypures fabriquent de grands vases d'argile de deux piés et demi de haut. Ils sont faits à la main et ordinairement par des femmes.

Les Indiens couchent pour la plupart dans des hamacs en coton ou en fibres de plantes, suspendus à des branches d'arbres. Les Guaranos, qui occupent les marécages de l'Orénoque, pendent leurs cases au tronc du palmier moriche. « Ces peuples, » dit M. de Humboldt, « tendent des nattes en » l'air, les remplissent de terre, et allument sur une couche » humide de glaise le feu nécessaire pour les besoins de leur » ménage. Le palmier mauritia, l'arbre à vie des mission- » naires, ne procure pas seulement à ces Indiens une habita- » tion sûre pendant les grandes crues de l'Orénoque, mais il » leur offre aussi dans ses fruits écailleux, dans sa moelle fa- » rineuse, dans son suc abondant en matière sucrée, enfin » dans les fibres de ses pétioles, des aliments, du vin et du » fil propre à faire des cordes et à tisser des hamacs. »

Les Caribes demeurent dans des villages qui ressemblent à des camps européens. Leurs cabanes sont faites de pieux disposés circulairement et inclinés de manière à se réunir par en haut, et sont couvertes de feuilles de palmier.

Les cabanes des indigènes de Maracaïbo et du cap de la Véla étaient bâties sur des pieus, de sorte que les bateaux pouvaient facilement passer dessous. Celles des M[illegible]os étaient construites en terre ; elles avaient cent piés de long, et étaient étroites et arquées. Quelques habitations de caciques, comme celle de Chinchia, dans la province d'Anzermo, avait une cour entourée d'une clôture de joncs épais ou de cannes. Les Encabellados du Quito vivaient dans des huttes de paille d'une construction singulière. Ils élevaient aussi des abris temporaires formés des feuilles du *vijuro*, qui ont environ vingt pouces de long sur quatorze de large, et sont recouvertes d'une espèce de poudre qui les rend imperméables.

Les naturels de Las Palmas possédaient des *canots* de trente piés de long sur deux de large, faits d'un seul tronc d'arbre, et qu'ils conduisaient à l'aide de rames placées de chaque côté. Les *Guahibos* naviguaient sur la Méta avec des *radeaux* de douze piés de long et de trois de large, et capables de contenir deux ou trois personnes.

On voit encore un *chemin* ou chaussée de terre de quinze piés de hauteur, exécuté par les indigènes long-tems avant la conquête, et qui s'étend l'espace de cinq lieues à travers une plaine souvent inondée, située près du Hato de la Calzada, entre Varinas et Comagua (1).

Il existait dans la province de Quimbuya et dans plusieurs autres des ponts sur les rivières. Ils étaient faits en joncs ou en cannes consolidés par des osiers. A Popayan, on en trouva qui étaient formés de longues racines entrelacées les unes dans les autres, avec des charpentes mises en travers et attachées de chaque côté à des arbres. On passait les torrents sur des ponts suspendus, faits avec des fibres de plantes.

Les *armes* des Indiens sont ordinairement en bois, et consistent en dards, lances, *macanas* ou massues, arcs et flèches empoisonnées. Les Amazones se servaient de javelines ou de dards (*azagayas*) de bois très-dur et pointu, d'*estolicos* semblables à celles des guerriers du Pérou, et de *rodelas* ou boucliers de joncs, d'arcs et de flèches empoisonnées (2). Les lances, les massues et les dards sont ordinairement de bois d'ébène ou de palmier noir. Leurs flèches, armées de pointes de fer, perçaient d'outre en outre les Espagnols qui ne portaient pas de veste de coton. Le poison de leurs flèches était si actif, qu'il donnait la mort dans les vingt-quatre heures. Ils en essayaient ordinairement les effets sur une vieille femme ou un chien. Ce venin, à ce qu'il paraît, n'agit que quand il est mêlé avec le sang. Les contre-poisons sont le sel, et plus souvent le sucre. Le poison *curare*, le *béjuco* de Maracure, se recueillait en abondance à l'est de la mission d'Esméraldas, sur la rive gauche de l'Orénoque, au-delà du *Rio-Amaguaca*. Les Piraos et les Salivas excellaient dans sa préparation (3). Les

(1) M. de Humboldt, *Voy. aux rég. équin.*, liv. VI, ch. 17.
(2) Le P. Rodriguez, lib. II, cap. 9.
(3) Voyez M. de Humboldt, liv. VIII, ch. 24.

Musos creusaient des puits profonds dans lesquels ils fichaient des pieus pointus, pour blesser les ennemis qui y tombaient. Ils tendaient aussi des piéges à l'entrée du bois. Les femmes de la Nouvelle-Andalousie accompagnaient toujours leurs maris à la guerre, et combattaient vaillamment à leurs côtés. Martin Ambésus prit, en 1509, une jeune femme qui avait, dit-on, tué vingt-huit Espagnols. Les Panches, peuple anthropophage qui habitait le Gaiti, et tous les indigènes de la province d'Anzerma, portaient à la guerre les corps morts de leurs héros, enduits de bitume, combattaient en silence, plaçaient les têtes de leurs ennemis aux portes de leurs demeures, et concluaient la paix par l'intermédiaire des femmes. On prétend que, lorsque les Guagiros vont au combat, ils s'avancent à cheval jusqu'aux lignes ennemies, et que là ils coupent les jarrets de leurs chevaux pour s'ôter tout moyen de fuir. Les habitants de Bogota et de Tunja demandaient la victoire au soleil, à la lune et à des idoles durant un mois entier, avant d'entrer en campagne, et portaient au combat une de ces dernières. Vainqueurs, ils passaient le même espace de tems en actions de graces, et vaincus, ils restaient un mois à déplorer leur malheur. Plusieurs peuples du Haut-Orénoque élèvent pour se défendre une espèce de retranchement. Cuseru, chef des Guaypunabis, entoura sa maison et l'arsenal où il conservait ses arcs et ses flèches d'un fortin en terre et en bois. Les pieus avaient plus de seize piés de hauteur. Les Amazones se servent à la guerre d'une *estolica* ou planche d'une toise de long et de trois doigts de large. Ils fixent au bout un os fait en dent, sur lequel ils appuient leurs flèches pour bien ajuster, et les lancent avec tant de force et d'adresse qu'ils ne manquent jamais leur coup à cinquante pas. Ils emploient aussi des boucliers tissus de cannes fendues et garnies de peaux de lamantins. Les Caribes incendient les villages de leurs ennemis au moyen de mèches trempées dans de l'huile. Afin de rendre leurs enfants adroits au tir de l'arc, ils suspendent leurs aliments à une branche d'arbre, et ne leur permettent de les prendre qu'après qu'ils les ont atteints d'une flèche.

Chasse et pêche. Les Panches de la Paita et plusieurs autres nations se livraient avec succès à la chasse et à la pêche. Une de leurs manières de chasser consistait à entourer une étendue assez considérable de bois et à y mettre le feu, et ils tuaient à coups de flèches ou de massues le gibier qui

cherchait à se sauver. Les Espagnols furent témoins d'une de ces chasses à Guayaquil. Les bêtes sauvages et domestiques s'étant réunies, parvinrent à abattre une partie de la clôture et à s'échapper. Une sarbacane et une petite flèche de bois de palmier, garnie d'un petit bourrelet de coton qui remplit le vide du tuyau, sont l'arme de chasse des indigènes de l'Amazone. Ils la lancent avec le souffle à trente et quarante pas, et ne manquent presque jamais leur coup. Quoique nous eussions des fusils, dit M. de La Condamine, nous n'avons guère mangé sur la rivière de gibier tué autrement. Les Indiens avaient coutume de construire, en travers des rivières qu'ils voulaient pêcher, une espèce de digue en terre et en branchages, où ils ne laissaient qu'un passage étroit pour l'écoulement des eaux. Ils plaçaient en cet endroit un filet ou corbeille d'osier, et tuaient avec des bâtons les poissons qui s'y présentaient. Les indigènes de Bariquisiméto prenaient le poisson, dans les rivières de Hacarigua et de Borante, au moyen d'une décoction de la racine pilée de *barbasto* (1). Cette substance l'enivre et le rend si insensible, qu'on le prend facilement à la main. Elle ne produit toutefois aucun effet sur le caïman ou la tortue.

Religion. Les Moscas adoraient le soleil et la lune. Ils appelaient le premier *Zupé* et l'autre *Chia*. Ils croyaient à l'existence d'un souverain créateur, à l'immortalité de l'âme et à sa migration dans d'autres pays. Ils plaçaient dans la tombe des morts des ornements d'or, des vases à boire, un *atabla* et un tambour de basque pour les divertir dans les champs Élysées. Ces circonstances ont fait croire à Piédrahita que l'apôtre saint Barthélemy avait prêché l'Évangile dans ce pays Les habitants de la vallée d'Alibe rendaient aussi un culte au soleil. Les Musos n'avaient ni temples, ni autels, ni idoles; ils n'adoraient pas, comme leurs voisins, le soleil et la lune, parce qu'ils prétendaient être plus an-

(1) On se sert en Angleterre pour cette sorte de pêche de *cochlicus indicus*.

Les naturels de l'Amazone font usage pour pêcher du *cururuape* et de la *gujana-timbo*, deux plantes décrites par Piso, lib IV, cap. 88. Bancroft parle d'une autre nommée *hiarrée*, qui produit le même effet. Ces plantes toutefois ne sont pas nuisibles à l'homme. Le père Acuña assure qu'on peut prendre le poisson à la main dans le Marañon, sans user d'artifice.

ciens que ces astres. Ils adoraient deux hautes colonnes, nommées l'une la déesse mère, et l'autre la déesse fille, et dont la base de chaque était, dit-on, d'un quart de lieue de circuit. Il en existait encore une dans son entier au commencement du siècle dernier : le sommet de l'autre avait été emporté par la foudre. C'était au pied de ces colonnes qu'ils offraient leurs sacrifices, et ils mangeaient tout vifs ceux des Moscas qui hasardaient ce pélerinage (1). Ces peuples pleuraient pendant les éclipses. Les indigènes de Guaymi, dans la Terre-Ferme, reconnaissaient un Être suprême, qu'ils appelaient *Noncomala*, créateur du ciel, de la terre et de la lumière. Ils avaient aussi des divinités subalternes, et rendaient un culte tout particulier au dieu *Nubu*, dont le trône était placé sur une haute montagne. Les vieillards, les caciques et ceux qui devaient lui présenter les vœux de la patrie en approchaient d'un quart de lieue, et les autres s'en tenaient à la distance d'une demi-lieue. On trouva des idoles sur plusieurs points de Popayan, mais aucun lieu ou édifice consacré au culte. Les naturels en avaient des idées religieuses différentes. Les uns pensaient que leurs pères ressuscitaient, et d'autres que leurs âmes passaient dans le corps de leurs enfants. On remarqua, à Bogota et à Tunja, des temples dans les villes et les campagnes, et de petites chapelles ou ermitages le long des routes et dans les bois, où se fesaient des offrandes de bois, d'eau et de feu. Les sacrifices humains n'étaient pas en usage, si ce n'est à l'égard de quelques jeunes garçons, pris à la guerre, qui étaient immolés ; dans le temple aux acclamations du peuple on élevait les autres dans la maison du soleil jusqu'à ce qu'ils eussent atteint l'âge viril. A l'instar des Mexicains, ces peuples arrachaient le cœur aux victimes, le regardant comme l'offrande la plus agréable qu'ils pussent faire à leur dieu. Ils rendaient un culte à des rochers de forme remarquable, et leur offraient de l'or. Les principaux étaient ceux des bords de la rivière Zarbique, appelés *Furaténa*, qui ressemblent à des tours, et dont ils nommaient le plus grand *Téna*, ou mari, et le plus petit *Fura*, ou femme. La nation, nommée *Fuquène* ou *Tuquène*, et par les Espagnols

(1) Zamora, *Historia de la province de San-Antonio, etc.*, p. 267 : *Su adoratorio mas principal eran dos elevados pennassos en forma de hermosissimas columnas en cada una tendra de gruesso en sus cimientos, como un quarto de legua en circuito y de alto llegan hasta las nubes.*

Tinxaca, habitait sur de hautes montagnes qui dominent un lac ou marais (*laguna de Tinxaca*), dans la province d'Ubate, où se trouvait une île renfermant un temple dédié au soleil et desservi par cent prêtres ou sacrificateurs. On y voyait des idoles, des ours, des tigres, des reptiles et des oiseaux (1).

Les peuples de Ramirique, dans le district de Tunca, s'assemblaient dans une vaste caverne pour y offrir des sacrifices à une idole de bois représentant un énorme oiseau couvert de plumes de diverses couleurs. L'entrée de la caverne était fort étroite et artistement fermée par une pierre plate et carrée. De jeunes vierges consacrées à son culte y avaient leur demeure. On lui sacrifiait des enfants (2).

Langues. Le *chibcha* ou langue des Moscas, la plus répandue du royaume de Grenade, est aujourd'hui presque éteinte. Elle est surtout remarquable par la fréquente répétition des syllabes *cha*, *che*, *chu*. Bernardo de Luga en a publié une grammaire. Le caribe, le cumanagote et le chayma, qu'on regarde comme des dialectes distincts, sont les langues le plus en usage dans les provinces de Cumana et de Barcelone. « Chacune d'elles, » dit M. de Humboldt, « a son dictionnaire composé pour l'usage des missions, par les pères » Tauste, Ruiz Blanco et Broton. Le *Vocabulario y arte de la* » *lingua de los Indios Chaymas* est devenu extrêmement rare. » La grammaire du cumanagote, par le missionnaire Blanco, » fut publiée en 1683. » M. de Humboldt a le premier fait voir l'analogie qui existe entre l'idiome des Indiens Tamanaques et celui des Chaymas. Il a aussi comparé les mots *parenis* à des mots *maypures* (3).

M. de La Condamine dit que la langue des Omaguas est aussi douce et aussi aisée à prononcer, et même à apprendre, que celle des Yamoos est rude et difficile. Ces derniers ont des mots de neuf à dix syllabes. *Poettarrusorincouroac* signifie le nombre trois.

Telle était autrefois la variété des langages parlés dans le Popayan, que Bélalcazar fut quelquefois obligé d'avoir recours à trois interprètes différents pour obtenir des réponses à ses questions.

---

(1) Zamora, p. 344, corol. 1.
(2) Zamora, p. 315 et 316.
(3) Voyez liv. II, ch. 21.

Traditions. Deux cents ans avant l'arrivée des Espagnols, une dame, nommée *Comizagual*, ou tigre volant, à cause de sa profonde sagesse, visita la province de Cerquin. Elle était blanche comme une Espagnole, et versée dans l'art magique. Elle fixa sa résidence à *Césalcoquin*, où l'on adorait la grande pierre à trois figures hideuses, et grâce à cette idole, elle remporta des victoires et étendit considérablement ses États. Comizagual avait trois fils (quelques-uns disent des frères), quoiqu'elle n'eût jamais connu d'homme, parmi lesquels elle partagea son royaume, et leur donna d'excellents conseils pour le gouvernement de ses sujets. Sentant alors sa fin approcher, elle fit porter son lit dans sa demeure; aussitôt après, le tonnerre gronde et les éclairs brillent, et elle prit son essor vers le ciel sous la forme d'un bel oiseau. Comizagual introduisit parmi ses Indiens le culte des idoles, dont l'une se nommait le grand-père, et l'autre la grand'mère. Ils demandaient à celles-ci la santé, et s'adressaient à d'autres pour en obtenir des richesses, du soulagement dans le malheur, une bonne récolte, une abondance de toutes les choses nécessaires à la vie, et enfin la conservation de leurs enfants. Chaque individu contractait une alliance avec quelque animal ou oiseau, qui s'appelait *nagual* ou gardien, et quand l'un mourait, l'autre ne lui survivait pas.

Suivant les Musos de la Nouvelle-Grenade, la création eut lieu de l'autre côté de la Magdaléna, où un homme nommé *Are* tailla quelques figures d'hommes et de femmes en bois, qui, jetés dans la rivière, s'y animèrent. Les ayant ensuite mariés ensemble, il leur enseigna l'agriculture, et disparut après en avoir fait le premier peuple des Indes.

Suivant la tradition des Moscas, leur grand législateur *Bochica*, fils du soleil, homme blanc et barbu, et portant de longs vêtements, parut au milieu d'eux un jour qu'ils se disputaient concernant le choix d'un roi, et leur proposa *Huncahua*, qu'ils reconnurent aussitôt en cette qualité. Celui-ci conquit tout le pays, depuis les plaines de San-Juan jusqu'aux montagnes d'Opon, et donna à son royaume le nom de *Cundinamarca*. Ce fut lui qui inventa le calendrier et régla leurs fêtes, et après avoir vécu parmi eux l'espace de deux mille ans, il disparut tout à coup près de la ville de Hunca (Tunja). Le grand-prêtre, qui lui succéda, prit le titre de zaque, et les chefs, ses subordonnés, reçurent celui de *zippas*.

Gouvernement, lois et coutumes. Il n'existait ni seigneur ni cacique dans la vallée de Tocuyo, les montagnes de Coro, et dans plusieurs autres contrées; mais généralement parlant, les naturels de ces provinces obéissaient à des chefs. Les Moscas, qui avaient une forme de société régulière, étaient gouvernés par un roi électif ou *zarque*, qu'ils portaient sur une espèce de palanquin, entouré de ses gardes et de ses serviteurs, qui répandaient des fleurs sur son passage. Ils fournissaient à l'entretien de son gouvernement au moyen de taxes, et possédaient des tribunaux pour la répression des crimes. Les Omaguas avaient aussi fait des progrès dans la civilisation; ils portaient des vêtements; vivaient en société et réduisaient leurs prisonniers en esclavage. Les Caribes ne connaissaient, en tems de paix, d'autre suprématie que celle de la nature. Dans la guerre, ils obéissaient à des capitaines, qu'ils élisaient dans leurs assemblées générales. Dans le Bogota et le Tunja, les sujets avaient la plus grande vénération pour leurs seigneurs; il leur était permis de s'entretenir familièrement avec eux, sans toutefois les regarder en face, et ils étaient introduits en leur présence à reculons. On y plaçait au nombre des crimes capitaux le meurtre, le vol et la sodomie, et on punissait les délits moindres par l'amputation de la main, du nez ou de l'oreille. A Coro, on condamnait les sodomites à exécuter les travaux particuliers aux femmes, à moudre le blé, filer et apprêter les aliments. Les caciques avaient ordinairement plusieurs femmes. Le nombre n'en était pas limité, mais laissé au plaisir du chef. Celui de Bogota en entretenait quatre cents. Les seigneurs de la vallée de Tocuya avaient aussi un grand nombre de femmes, et pouvaient même se les choisir parmi leurs parentes les plus proches. Les lois concernant la succession variaient chez les différentes nations. Dans le Tunja et le Bogota, ce n'étaient pas les fils, mais les frères qui héritaient; toutefois, à défaut de ceux-ci, les fils recueillaient la succession de leurs pères. Dans l'Anzerma et plusieurs autres provinces, le fils de la femme principale était l'héritier. Chez les Musos, lorsque le mari mourait de mort naturelle, le frère le remplaçait et prenait sa femme, quand il n'était pas soupçonné d'avoir eu part à sa mort. Suivant Gumilla, les femmes caribes sont chargées des fonctions les plus viles, et il ne leur est même pas permis de manger en présence de leurs maris. Celles qui sont coupables d'adultère sont étranglées

devant tout le peuple, comme cela se pratiquait autrefois chez les Israélites.

Cérémonies funèbres. Chez la plupart des tribus de la Colombie, les amis et les parents du défunt étaient dans l'habitude de se réunir chez lui pour pleurer sa perte, pour célébrer en termes plaintifs ses hauts faits, et ensuite danser et boire la *chicha*. On plaçait ordinairement dans sa tombe ses armes, son trésor, des plats chargés de viandes et des cruches remplies de vin, et on enterrait vifs ses femmes et ses domestiques. Dans quelques provinces, on brûlait les corps, et dans d'autres on les desséchait au feu. Les montagnards de Coro les consumaient et en buvaient les cendres. Dans le Bogota et le Tunja, on retirait les entrailles et on mettait à leur place de l'or et des ornements; après quoi, on les ensevelissait dans un manteau. Dans l'Anzerma et le Cartama, on enterrait les morts dans les maisons, ou sur des collines, avec leurs vêtements, leurs femmes, etc. Le seigneur de Tampochi était enterré avec ses armes, son trésor, de la nourriture et de la boisson, et aux quatre coins de sa tombe on fichait des pieux qui supportaient des draperies. On trouva dans le Zénu, en creusant un champ voisin d'un temple, beaucoup d'or dans les sépultures des indigènes, qui étaient garnies de pierres larges formant une espèce de voûte. On plaçait les corps au-dessous, avec ses bijoux, ses armes, et quelques-unes de ses femmes et ses domestiques, des aliments et des vases pleins de liqueur. Ces tombeaux étaient pour la plupart couverts de gros arbres quand les Espagnols les découvrirent. On recueillit aussi une grande quantité d'or, d'émeraudes, de pierres précieuses et divers ornements en or, en cuivre et en bronze, assez artistement travaillés, dans les *guacas*, ou tombeaux de Santa-Marta (1).

Malgré l'abondance du bois dans ces contrées, les naturels de l'Orénoque, dit M. de Humboldt, ont aussi peu que les Scythes l'habitude de brûler les cadavres. Ils ne forment de bûchers qu'après un combat. Les Parécas brûlèrent, en 1748, non-seulement les corps des Tamanaques, leurs ennemis, mais encore ceux de leurs camarades restés sur le champ de bataille.

(1) Don Ant. Julian, *Historia de la provincia de Santa-Marta*, disc. X, § 1 et 2.

Dans les provinces de Paria et de Canogio et chez les Carias, on conservait les cadavres en les desséchant au moyen d'un feu lent, et on les enveloppait ensuite de feuilles d'arbres. Vasco Nuñez trouva chez le cacique Comogro une salle entièrement garnie de ces cadavres. Pierre Martyr rapporte, en parlant des habitants du port appelé depuis Santa-Marta, que l'on y conservait les cendres et les ossements des caciques, tantôt en les plaçant dans des urnes en terre cuite de couleur, et tantôt en les fesant sécher et les couvrant d'étoffes de coton enrichies de paillettes d'or.

Aucune trace de métaux précieux, dit M. de Humboldt, n'a été trouvée dans les cavernes qui, depuis les tems les plus reculés, servaient de sépulture aux indigènes de la Guiane. Partout où les rochers granitiques n'offrent pas de ces grandes cavités, dues à leur décomposition ou l'entassement des blocs, les Indiens confient le cadavre à la terre. Le hamac (*chinchorro*), espèce de filet dans lequel le défunt a couché pendant sa vie, lui sert de cercueil. On serre le filet fortement autour du corps, on creuse un trou dans la cabane même et l'on y dépose le mort. Je ne crois pas qu'il existe un *tumulus* dans la Guiane, pas même dans les plaines du Cassiquiare et de l'Esséquebo. On rencontre dans les savanes de Varinas, entre Myaguaí et le Caño de la Hacha, de vrais *tumulus*, qu'on appelle dans le pays les *serrillos de los Indios*. Ce sont des collines en forme de cônes, élevées en terre à mains d'hommes, et qui renferment probablement des ossements (1).

La caverne d'Ataruipé, qui s'ouvre sur la pente d'une montagne escarpée, a servi de tombeau à une peuplade aujourd'hui éteinte. M. de Humboldt y compta près de six cents squelettes entiers bien conservés; ils étaient repliés sur eux-mêmes, et disposés régulièrement dans une espèce de corbeille nommée *mapire*, faite avec des pétioles de palmier, et dont la grandeur était proportionnée à l'âge des morts. Près des paniers se trouvaient des vases peints de forme ovale, en argile à moitié cuite, dont les plus grands avaient quatre piés trois pouces de long sur trois piés de haut. Ils paraissaient contenir les os d'une même famille (2).

(1) Voyez *Voy. aux rég. équin.*, liv. VI, ch. 17 et liv. VIII, ch. 22.

(2) Voyez liv. VIII, ch. 24.

Le père Cardenas, missionnaire, trouva dans une caverne, chez les peuples de Suezca, plus de cent cinquante cadavres assis et placés en forme de cercle, qu'il fit porter dehors et brûler en présence des Indiens chrétiens.

1713. *Esclavage.* Par un article du traité d'Utrecht, en date du 13 avril 1713, S. M. Brit. s'obligeait, pour la *compagnie assientiste*, à introduire dans les Indes-Occidentales cent quarante-quatre mille nègres dans l'espace de trente ans. De son côté, S. M. Cath. s'engageait à faire fréter et équiper à Panama, ou autres ports de la mer du Sud, des bâtiments de quatre cents tonneaux pour transporter ces nègres dans tous les ports du Pérou et non ailleurs, et le produit de la vente desdits nègres devait être rapporté à Panama.

Dans le cours de quinze années, de février 1715 au 3 août 1730, on introduisit dans la seule province de Caracas mille sept cent quatre-vingt-douze *cabezas* (têtes). Dans les neuf années suivantes, du 6 novembre 1730 au 17 avril 1739, on en importa cinq mille quatre cent quatre-vingt-six (1).

Par une cédule du 28 septembre 1588, les hommes de couleur pouvaient obtenir la prêtrise s'ils avaient les capacités requises, et les femmes étaient admises à prendre le voile. Mais l'ordonnance du 7 juin 1621 défendit de conférer aux gens de couleur aucun emploi public, même celui de notaire; et les cédules royales du 23 juillet 1643 et du 23 mars 1654 déclarent que les hommes de couleur, même libres, sont incapables de servir dans les troupes de S. M. Enfin, la loi pragmatique de 1776 prohibait les mariages entre les blancs et les personnes de couleur. Une cédule du 14 mars 1797 permet aux affranchis d'exercer la médecine, et le décret de l'audience de Caracas les confirme dans ce privilége.

« On ne saurait nier, » dit M. de Humboldt (2), « la douceur de la législation espagnole, en la comparant au code » noir de la plupart des autres peuples qui ont des possessions dans les Indes. Mais tel est l'état des nègres dans des » lieux à peine défrichés, que la justice, loin de les protéger » efficacement pendant leur vie, ne peut même punir les » actes de violence qui ont causé leur mort. »

(1) *Real compania Guipuzcoana de Caracas*, p. 151.
(2) Voyez *Voy. aux rég. équin.*, lib. III, cap. 8.

En 1801, le roi voulant récompenser les services particuliers de trois de ses sujets de Venezuela, leur accorda le privilége d'importer dans cette province quatre mille noirs d'Afrique; mais (dit Depons) ce privilége n'avait encore reçu aucune exécution à la fin de 1803.

Suivant cet auteur, le nombre d'esclaves noirs, dans la capitainerie générale de Caracas, s'élevait à deux cent dix-huit mille quatre cents. Les individus affranchis ou nés de parents affranchis étaient estimés à deux cent quatre-vingt-onze mille deux cents.

Tout esclave pouvait se racheter en remboursant à son maître ce qu'il lui avait coûté, ou en lui comptant trois cents piastres fortes.

Le 19 décembre, cédule de la Cour d'Espagne pour l'abolition de la traite des noirs d'Afrique dans toutes les colonies espagnoles de l'Amérique.

1820, 11 janvier. *Décret concernant l'esclavage.* Le principe qu'aucun homme ne peut être la propriété d'un autre est solennellement reconnu; un terme sera fixé pour l'abolition de l'esclavage; on s'occupera de la civilisation des esclaves en employant plusieurs moyens, tels que d'apprendre à lire et à écrire à leurs enfants; de leur inculquer des idées de morale, d'industrie et de vertus publiques; de leur procurer les moyens de jouir de la liberté en leur enseignant quelque art ou quelque commerce utile. L'introduction de nouveaux esclaves sur le territoire de la république sera punie d'une amende de 1000 *pesos* par tête. Les esclaves fugitifs d'un pays étranger seront rendus à leurs maîtres, à cause du respect dû aux lois et aux usages de toutes les nations (1).

1821. *Loi touchant l'état des enfants des esclaves, leur affranchissement et l'abolition de la traite.* Les enfants des femmes esclaves nés après la publication de la présente loi, dans les capitales des provinces, sont libres. Les possesseurs d'esclaves seront tenus d'habiller, élever et nourrir lesdits enfants, qui devront, en retour, indemniser les maîtres de leurs mères, en leur consacrant leurs soins et leurs services jusqu'à l'âge de dix-huit ans. Afin d'empêcher la séparation des enfants et des parents, jusqu'à ce que ces derniers aient atteint l'âge de puberté, il est défendu de vendre aucun es-

(1) Correo del Orinoco, etc., n°. 51, 15 février 1820.

clave pour l'envoyer hors de la province où il réside. Le commerce d'esclaves destinés pour d'autres pays que la Colombie est totalement prohibé, ainsi que leur importation. Nul ne pourra mener avec soi plus d'un esclave comme domestique, et il sera obligé de le conduire avec lui. Tout esclave importé sur le territoire, en contravention à cette loi, sera libre de droit.

Il sera créé un fonds pour l'affranchissement des esclaves. Ce fonds se composera : 1°. d'un droit de 3 p. o/o sur la cinquième partie des propriétés de ceux qui viendront à décéder, laissant des descendants en ligne directe ; 2°. 3 p. o/o sur le tiers des biens des défunts laissant des ascendants légitimes ; 3°. 3 p. o/o sur la totalité des biens de ceux qui laisseraient des héritiers collatéraux ; et 4°. 10 p. o/o sur la totalité des biens qui seraient donnés par des testateurs à des légataires non parents.

Dans les jours de solennité nationale (les 25, 26 et 27 décembre), la commission d'affranchissement de chaque district délivrera autant d'esclaves que le permettra l'état des fonds entre ses mains, et les choisira parmi les plus honnêtes et les plus intelligents. Le prix alloué pour chacun d'eux sera fixé par des experts. Dans les cantons ou provinces où il ne se trouve point d'esclaves, le chef du département emploiera les fonds d'affranchissement à la libération d'esclaves appartenant à d'autres provinces. Enfin, s'il n'en existait aucun dans tout le département, la répartition de ces fonds sera faite par le président de la république.

Une loi rendue postérieurement déclara les esclaves admissibles au service militaire avec les restrictions et conditions jugées convenables par le gouvernement, et en indemnisant les maîtres sur les fonds d'affranchissement.

Le tribut des naturels est déclaré nul par une loi du congrès général, du 4 octobre 1821.

1825. Loi rendue le 14 février contre ceux qui s'occupent de la traite dans le territoire de la république de Colombie et dans l'étendue de sa juridiction maritime. Le vaisseau et la cargaison seront confisqués ; le capitaine et l'armateur, punis par un emprisonnement de dix années (1).

Gouvernement civil et ecclésiastique. Le capitaine-général de Caracas était aussi gouverneur et président de l'audience

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 177, 6 mars 1825.

royale et de tous les tribunaux, à l'exception de ceux du commerce et des deniers publics. Il était également chargé de toute la partie militaire et des relations politiques du pays. Il restait en fonctions sept ans, et recevait un traitement de 9,000 piastres fortes par an.

Chaque province avait un gouverneur particulier, dont l'exercice durait cinq ans. Il connaissait, en première instance, de toutes les affaires civiles et criminelles, et il avait, pour le guider dans les affaires contentieuses, un jurisconsulte, nommé et payé par le roi, qui portait le titre d'assesseur.

Le gouverneur de Vénézuéla, Villacinda, ayant ordonné peu de tems avant sa mort que les cabildos, au préjudice de son lieutenant-général, gouvernassent la province, chacun dans son district, jusqu'à l'arrivée d'un nouveau gouverneur, ceux-ci cherchèrent dans la suite à convertir ce privilége en droit, et envoyèrent en Espagne don Sancho Briséno, habitant de Truxillo, pour en demander la confirmation au roi. En conséquence, une cédule du 8 décembre 1560 institua les alcades ordinaires des villes et des cités gouverneurs de leurs districts respectifs, jusqu'à la nomination d'un autre gouverneur. Ce droit leur fut de nouveau reconnu par une cédule du 18 septembre 1676, qui porte que les alcades de la ville de Caracas gouverneraient toute la province aux mêmes droits et prérogatives que les titulaires.

Chaque cabildo avait deux alcades qui étaient nommés tous les ans, le 1er. janvier, par les régidors ; à la pluralité des voix ; et il était expressément défendu aux vice-rois, présidents et oïdors de mettre obstacle à leur libre élection. Les régidors étaient inamovibles, et le nombre en était proportionné à l'importance des villes où se trouvait le cabildo. Caracas en avait douze. Le gouverneur de la province était de droit président de tous les cabildos de son district. M. de Humboldt observe que « le gouvernement municipal, qui, d'après sa nature, doit être une des bases principales de la liberté et de l'égalité des citoyens, avait dégénéré, dans les colonies espagnoles, en une aristocratie municipale. Du tems de Charles-Quint et de Philippe II, l'institution des municipalités fut sagement protégée par la Cour. Des hommes puissants, qui avaient joué un rôle dans la conquête, fondèrent des villes et formèrent les premiers cabildos à l'instar de ceux d'Espagne. Peu à peu

» la concentration des pouvoirs affaiblit l'influence des » municipalités, et ces mêmes cabildos, qui, dans les seizième et dix-septième siècles (1) avaient le privilége d'administrer le pays par *interim*, après le décès d'un gouverneur, furent regardés par la Cour de Madrid comme des » entraves dangereuses pour l'autorité royale ».

Jusqu'en 1718, tout ce qui forme le district de l'audience de Charcas fesait partie de celui de Santo-Domingo. Le nouveau royaume de Grenade comprenait toute la Terre-Ferme. Caracas et ses dépendances furent soumis pendant quelque tems à l'audience de Santa-Fé. En 1786, cette ville eut une audience particulière, dont la juridiction s'étendait à tout le gouvernement du capitaine-général. Elle se composait d'un président, qui était le capitaine-général, d'un régent à 5,300 piastres fortes d'appointements ; de trois oidors à 3,300, de deux fiscaux à 3,300, d'un rapporteur à 500 et des droits, et d'un alguazil major sans traitement.

Le gouvernement nomma, en 1822, une commission chargée de rédiger un projet de *code civil et criminel*. « Rien, » dit M. Restrépo, « n'est plus imparfait que la jurisprudence » actuelle de la Colombie. Les lois des *Partidas*, faites du » tems des Maures; la *recopilacion castellana* et les *autos* » *acordados*; les lois des Indes, les ordonnances de Bilbao et » des intendants, les décrets contradictoires des monarques » arbitraires d'Espagne, la constitution républicaine et les » décrets du premier congrès général : telle est la législation » qui régit aujourd'hui la Colombie. C'est un véritable » chaos de lois, et les dernières abolissent presque entière- » ment tout le reste. Les procès civils durent quelquefois » plusieurs années, et ruinent les familles; et il n'est pas » de plus grand malheur pour un bon citoyen que celui de » se voir impliqué dans une affaire litigieuse. »

Organisation ecclésiastique. La capitainerie générale de Caracas comptait trois évêchés, savoir : le premier, établi le 4 juin 1542, à *Coro*, qui fut transféré, en 1636, à *Caracas*; 2°. celui de *Mérida de Maracaïbo*, suffragant du siége de Santa-Fé, qui fut formé, en 1777, de la partie la plus occidentale du diocèse de Caracas et de la partie septentrionale de l'archevêché de Santa-Fé; 3°. celui de *San-Thomé*

(1) Cedulas reales de 1560 et de 1675.

de Guiane, fondé en 1790, qui comprenait les provinces de Guiane et de Cumana et l'île de Sainte-Marguerite.

Les revenus de ces évêchés leur étaient assignés sur les dîmes. Les deux neuvièmes de la moitié allaient au roi, et le reste aux ministres du culte. L'évêque avait le quart du total. Celui de Mérida ne recevait guère que le quart des honoraires de l'évêque de Caracas, et celui de la Guiane avait un traitement fixe de 4,000 piastres fortes.

La Colombie renferme les deux archevêchés de Bogota et de Caracas, et dix évêchés, savoir : Quito, Cuenca, Maynas, Popayan, Panama, Cartagéna, Santa-Marta, Mérida, Antioquia et Guyana. Les siéges de Quito, Cuenca, Maynas et de Panama étaient autrefois suffragants de l'archevêché de Lima; et plusieurs districts de la province de Loja et du territoire de San-Juan-de-Bracamoros, dépendants de la république, étaient assujettis à l'évêché de Truxillo, au Pérou. Pour obvier à cette difficulté, on a proposé au pape d'ériger Quito en archevêché. L'évêque de Caracas, envoyé en Espagne par le général Morillo, y fut nommé à un siége; et ceux de Cartagéna et de Quito, étant opposés à la révolution, partirent aussi pour l'Europe. L'évêque de Popayan, Salvator Ximénès, a été depuis remis en possession de son diocèse, à cause des services qu'il rendit lors de la capitulation de Bettuécos, laquelle fit cesser les hostilités dans le sud. Un décret royal du cabinet de Madrid, du 11 juin 1817, autorisa le rétablissement des jésuites en Espagne et dans ses colonies de l'Amérique, et leur rendit leurs biens, maisons, colléges, etc.

Le congrès, par une loi du 14 septembre 1819, expulsa du territoire de la république tous les capucins attachés à la cause royale, et convertit leurs couvents en institutions d'éducation. Par une autre, du 28 juillet 1821, tout couvent de réguliers (*conventos de regulares*) qui comptait moins de huit *religiosos sacerdotes*, fut aussi supprimé; et, en 1823, quarante avaient été fermés en vertu de cette loi.

Le 14 octobre 1821, le congrès déclara le clergé subordonné au pouvoir civil, et, par un décret du 4 janvier suivant, il ordonna de pourvoir aux vacances dans les chapitres, de n'accorder aucun bénéfice ecclésiastique sans l'autorisation préalable de l'autorité exécutive; que les archevêchés et évêchés resteraient vacants jusqu'à ce que les négociations avec le Saint-Siége fussent terminées; que le

clergé régulier de la Colombie serait indépendant de toute influence étrangère, etc.

Le congrès promulgua, le 28 juillet 1824, une autre loi par laquelle le pouvoir exécutif, du consentement du sénat, est investi du droit de présenter les candidats aux dignités ecclésiastiques.

Le 24 septembre 1824, le pape adressa aux évêques d'Amérique une bulle ou lettre encyclique, dans laquelle « il les exhortait à unir leurs efforts pour tâcher de ramener leurs troupeaux à l'obéissance au commandement du Seigneur, qui place les rois sur le trône, et rattache par des liens indissolubles la conservation de leurs droits et de leur autorité au bien-être de la sainte Église (1) ».

M. de Restrépo, ministre de l'intérieur, dit que le clergé séculier et régulier a rendu d'importants services à la cause de l'indépendance. Les franciscains, si long-tems ennemis des jésuites, et les uns des autres, sont aujourd'hui grands admirateurs de la révolution ; mais ce n'est, suivant M. Duane, que parce qu'ils ambitionnent le monopole exclusif de l'instruction publique et qu'ils espèrent par ce moyen faire servir la révolution à leurs desseins (2).

État de différents ordres religieux, dans la Colombie, en 1824.

Santo-Domingo	242
San-Francisco	424
Agustinos calzadas	150
— dezcalzos	111
La Merced	152
San-Juan-de-Dios	61
Betlémitas	11
Total	1151 (3).

En 1827, le clergé séculier de la république de Colombie consistait en deux évêques, quatre-vingt-quatre prébandiers, huit cent quatre-vingt-douze curés et beaucoup d'autres ecclésiastiques ; le nombre total était de mille six cent quatre-vingt-quatorze. Il y avait cinquante-un monastères qui ren-

(1) Gazette de Madrid, du 10 février 1825. Voyez note B.

(2) Voyez *Visit to Columbia*, par M. Duane, ch. 5.

(3) Rapport du ministre de l'intérieur, à l'ouverture de la session de 1827. Voyez page 85.

fermaient neuf cent quarante-cinq moines et quatre cent trente-deux novices. On y comptait trente-trois couvents, où se trouvaient sept cent cinquante religieuses et mille quatre cent trente-six novices (1).

Missions. En janvier 1551, le roi d'Espagne publia un rescrit pour établir des maisons d'instruction chez les Indiens, à l'effet, dit le père Touron, de mieux assûrer la liberté de la prédication contre l'humeur ou les caprices des commandants et des gouverneurs particuliers (2).

En 1563, il fut fondé un couvent à Pamplona pour fournir des prédicateurs aux vallées de Surata, de Camora, de Capucho, des Locos, des Arbolédas, des Guacamayas. de Suzacon et aux peuples qui habitent sur la rivière de Chicamocha (3).

En 1585, des religieuses de Saint-François formèrent un couvent à Mariquita, et contribuèrent beaucoup à la conversion des différentes nations situées sur les deux rives de la Magdaléna, les Pantagores, les Camanées, les Guarinoes et les Gualies.

Missions du Vénézuéla. Une cédule royale, du 21 mai 1658, ayant permis d'établir des missions dans le Vénézuéla, six capucins de l'Aragon partirent à cet effet pour Caracas. On doit à ces religieux la fondation de plusieurs villes et villages, savoir : San-Francisco-Xavier, la Divina-Pastora, San-Francisco, San-Joseph, San-Carlos, Arauré, San-Juan-Bautista-del-Pao, Mayquétie, etc., et la civilisation des Indiens de tout le Vénézuéla, jusqu'aux rives de l'Orénoque, et celle des Goamos, des Atatures, des Cucaros, des Guarivos, des Chiricoas, des Goaranaos, des Otomacos, des Amaibos, des Zaruros, des Chirigas, des Atapaimas, des Dazaros, des Cherréchènes, des Zaparipas, des Goaigoas, des Guires, des Gayones, des Tamanacos et des Atysacaimas, qui tous avaient une langue particulière ou un dialecte différent. Cette mission, dit Depons, a mis la dernière main à la civilisation de toute la province de Vénézuéla, jusqu'aux rives de l'Orénoque, où il était impossible de pénétrer avant qu'elle n'en eût ouvert le chemin (4).

Mission de l'Orénoque. Les premiers missionnaires qui se

(1) *Gaceta de Colombia*, 29 septembre 1824.

(2) VI[e] partie, chap. I[er] de son *Hist. gén. de l'Amérique*.

(3) Touron, tome XIII, p. 352.

(4) Depons, *Voy. à la Terre-Ferme*, tome II, p. 130.

rendirent à la Guiane pour travailler à la conversion des Indiens, furent les pères jésuites Ignacio Llauré et Julian de Vergara. Ils y arrivèrent vers l'année 1576, et y restèrent trois ans, jusqu'à la dispersion des néophites par une expédition hollandaise aux ordres du capitaine Janson. D'autres missionnaires y vinrent ensuite de Catalogne, en 1687, et, pendant l'espace de quinze ans qu'ils y séjournèrent, ils établirent trois *pueblos* dans la province et deux dans l'île de la Trinidad. Ils eurent pour successeurs d'autres religieux catalans qu'une cédule royale autorisa à former des établissements en Guiane et sur les bords de l'Orénoque. Les premiers puéblos qu'ils réunirent furent ceux de Suay, Amaruco et de Caroni. Ils poursuivirent leurs travaux jusqu'en 1752, et furent secondés par les pères Joseph Gumilla et Bernardo Rotello, qui avaient entrepris la réduction des Guayquires et posé les fondements du *pueblo de la Concepcion-de-Uyapi*, le premier de ceux qui furent ensuite formés sur les rives de l'Orénoque sous le nom de *misiones de Carbruta*. Le gouverneur de Cumana, don Carlos de Sucre, visita, en 1734, la province de Guyana, accompagné de trois prélats des communautés de *Padres obseruantes*, capucins et jésuites, et traça la ligne de démarcation entre les différentes missions. Don Joseph Solano, membre de la commission royale des limites, après avoir exploré l'immense contrée du Haut-Orénoque et du Négro, exposa les difficultés que les jésuites auraient à surmonter pour réduire les habitants des vastes forêts, dont le pays était couvert, et il fut publié en conséquence un ordre royal qui en confiait la conversion à des capucins andalous, depuis le Randal de Maypures, en embrassant tout le Haut-Orénoque et le cours du Rio-Négro, jusqu'aux frontières des Portugais.

Chaque religieux de la province de Piritu ou Barcelona, ou de la partie inférieure de l'Orénoque, recevait 150 piastres fortes par an; ceux de la partie supérieure de ce fleuve et du Rio-Négro en avaient 200; ceux de la mission de Cumana, de la côte de Paria et du Bas-Orénoque, 111; ceux de la province de Varinas, 50; ceux de Maracaïbo et de la partie inférieure de la Guiane, 150 (1).

Missions de Santa-Maria. Ces missions, qui s'étendaient de Cumana jusqu'à l'extrémité de la côte de Paria, sur une

(1) Depons, *Voy. à la Terre-Ferme*, tome I, p. 140, et tome II, p. 130.

distance de cinquante à cinquante-cinq lieues le long des bords du Rio-Guarapiche, furent fondées et administrées par des capucins aragonais; c'étaient 1°. la mission de *Santa-Maria*; 2°. celle de *San-Francisco*; 3°. *San-Antonio*; 4°. *San-Fernando*; 5°. *San-Lorenzo*; 6°. *San-Félix*; 7°. *San-Juan-de-Cotua*; 8°. *Santa-Ana*; 9°. *Catuaro*; 10°. *Santa-Cruz*; 11°. *Casanay*; 12°. *Guaypanacuar*; 13°. *San-Joseph*; 14°. *el Rincon*; 15°. *Pilar*; 16°. *San-Francisco-de-Chacaracuar*; 17°. *Cocuizas*. Toutes ces missions payaient tribut à la couronne d'Espagne. Les autres, de fondation plus moderne, et que des circonstances fâcheuses fesaient exemter de ces tributs, étaient les missions 1°. de *Caripe*; 2°. de *Guanaguana*; 3°. *Caycara*; 4°. *Guayuta*; 5°. *Punseres*; 6°. *Teresen*; 7°. *Coyquar*; 8°. *Irapa*; 9°. *Soro* et *Amacuro*; 10°. *Santa-Barbara*, sur le Rio-Amaño; 11°. *Sitio-de-Maturin*; 12°. *Cutaquar*, sur la côte de Maracapana. Ces missions renferment aussi quatre *pueblos d'encomienda*, savoir: 1°. *Macarapana*; 2°. *Murigitar*; 3°. *Aricagua*; et 4°. *Arenas*, qui sont administrés par des *curas clerigos*. Les indigènes de ces missions sont la plupart Chaimas; il y a aussi des Cores, des Taxares et des Uriaparias (1).

Missions de Piritu, ou misiones de doctrinas de la purisima concepcion de Piritu. Ces missions, situées à l'ouest de celles de Santa-Maria, s'étendaient du Rio-de-Cumana, ou Manzanares, à l'Unare, sur un espace de vingt-cinq lieues de l'est à l'ouest, le long des côtes, et de cinquante du nord au sud, jusque près des bouches de l'Orénoque. Sous l'épiscopat de don Fernando Lobo, évêque de Rico, dont la province de Piritu dépendait, il fut décidé qu'on emploierait la voie de la douceur pour en réduire les indigènes. En vertu d'une cédule, publiée à cette occasion en 1652, huit religieux franciscains partirent d'Espagne sous la conduite de frère Juan de Mendoza, et arrivèrent à Cumana le 8 mai 1656. Ils établirent d'abord la *Concepcion-de-Piritu*, à une demi-lieue de la mer et à dix de la ville de Barcelona, laquelle consistait principalement d'Indiens Piritus et Chacopatas. Les pères *observantes* fondèrent dans la province, en moins de vingt ans, de 1661 à 1680, seize *pueblos de doctrina*, qui tous payaient tribut à la couronne d'Espagne, et quatorze *pueblos* de missions, outre les villes d'*Aragua* et

(1) Antonio Caulin, lib. I, cap. 2.

de *Pao*(1). Cinq chefs embrassèrent le christianisme et firent écrire au pape Clément IX pour l'assûrer de leur obéissance.

Ces *pueblos* étaient la *Concepcion-de-Spiritu*; *Santa-Clara-de-Zapata*, qui était composé de Piritus; *San-Miguel-de-Araveneycuar*, qui fut formé de Piritus et de Cocheymos; *San-Antonio-de-Clarines*, peuplé de Piritus; *Nuestra-Señora-del-Pilar*, de Cumanagotes; les *pueblos* de *San-Juan-Evangelista* et de *San-Lorenzo-de-Aguariacuar*, d'Indiens Characuares, Topocuares et Cumanagotes; *San-Buenaventura* et *San-Diégo-de-Chacopata*, de Cumanagotes et de Chacopatas; *San-Francisco* et *San-Bernardino*, de Chacopatas; *San-Pablo* et *San-Joseph*; *San-Juan-del-Guarive*; *San-Juan-Evangelista-del-Turuyo*; *San-Juan-Capistrano-del-Puruey*; *Pueblo-de-los-Poruelos*; *Araguita*; *Chupaquir* et *San-Matheo*.

Les Caribes indépendants brûlèrent plusieurs de ces villages en 1681, 1697 et 1720. La petite vérole y exerça aussi de grands ravages à différentes époques. On y comptait, en 1792, dix-neuf villages de missions, habités par mille quatre cent soixante-cinq familles ou six mille quatre cent trente-trois individus; et seize villages de *doctrina* qui renfermaient mille sept cent soixante-six familles, ou huit mille cent soixante habitants. Les terres cultivées (*labranzas*), appartenant à ces trente-cinq villages, contenaient six mille cinq cent cinquante-quatre *almudas*, et ils possédaient mille huit cent quatre-vingt-trois vaches (2).

Les pères capucins (*los RR. PP. capuchinos de la provincia de Cathaluña*) convertirent dans l'espace de trente-quatre ans, à dater de 1687, vingt *pueblos* indiens dans le voisinage de Santo-Tomé-de-Guayana et dans la province dépendante de Cumana, savoir: ceux de *Caroni*, *Santa-Maria*, *Cupapuy*, *Palmar*, *San-Antonio*, *Alta-Gracia* et de *Divina-Pastora*, qui se composaient de Pariagotos; *Miâmo*, *Carâpo*, *Morocûri*, *Guasipâti*, *Caruâsi*, *Cumâmo* et *Topequén*, habités par des Caribes; *Ayma*, *Puedpa* et *Agury*, par des Guâyças; *Santa-Ana* et *Monte-Calvario*, par des Aruâcas, des

(1) Le P. Caulin, dans son *Historia Corografica natural y evangelica de la Nueva Andalucia*, donne une description particulière de tous ces établissements, lib. I, cap. 2, et lib. III, cap. 1-21, sous ce titre: *De las misiones que han pasado de las provincias de Espana, lugares que han fundado, y almas que han reducido à nuestra santa fé catholica, en las apostolicas misiones de Piritu.*

(2) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. III, ch. 9.

Caribes et des Guaraunos; *San-Pédro*, *Barinagotos* et la *villa de San-Antonio-de-Upata*, qui est peuplée par des Espagnols.

Le gouverneur don Manuel Centurion forma aussi dans le même territoire six *pueblos* indiens, savoir : *Maruanta*, qui était habité par les Guaraunos; *Panapána*, par les Caribes; *San-Joseph*, par les Arinagotos; *Santa-Barbara*, *Santa-Rosa* et *San-Juan-Baptista*, par les Spurocotos et les Zapáras; et les deux *pueblos* espagnols de *ciudad de Guirrr* et de la *villa de Barceloneta*, dans le Paragua (1).

Missions de Caroni. Les établissements des capucins du Rio-Caroni, formés en 1724, renfermaient, en 1797, seize mille six cents Indiens qui vivaient paisiblement dans des villages. Il n'y en avait à la même époque que six cent quarante sous le régime des observantins. « Cette différence » résulte, » dit M. de Humboldt, « de la vaste étendue et de » l'excellence des pâturages sur les rives du Caroni, de l'U» patu et du Cuyuni, de la proximité des bouches de l'Oré» noque et de la capitale de la Guiane aux missions des ca» pucins; enfin, du régime intérieur, de l'activité indus» trielle et de l'esprit mercantile des moines catalans (2). »

Missions de Cabruta (*misiones de Cabruta*). Ces établissements, au nombre de six, furent formés en 1733 et années suivantes, près des bouches de l'Orénoque, par les pères Joseph Gumilla et Bernardo Rotella, pour arrêter les incursions des Caribes, qui enlevaient les naturels du pays pour les vendre comme esclaves aux Hollandais et aux Portugais. Au nord du fleuve se trouvaient les *pueblos* de *Cabruta* et de *Borja*, et au sud ceux d'*Encaramuda*, *Urbana*, *Carichána* et le *Raudal-de-los-Atures*, qui étaient composés de Cabres, de Maypures, de Guamos, d'Otomacos, de Tamanacos, de Salivas et d'Atures. Plusieurs autres *pueblos* furent détruits par les Caribes (3), et le nombre des habitants, avant la dernière guerre, n'était que de deux cent vingt-six.

Mission d'Uresana. Cette mission consiste en un petit village indien adossé à une haute montagne granitique, et situé par lat. N. 7° 8', et par long. O. 69° 40' de Paris. Il est habité par les Otomacos (4).

---

(1) Ant. Caulin, *Hist. de la Nueva Andal.*, lib. I, cap. 2.
(2) *Voyage*, etc., lib. VIII, ch. 24.
(3) Voyez le P. Caulin, lib. I, cap. 2.
(4) M. de Humboldt, liv. VII, ch. 24.

Mission de Carichana. Cette mission est à trois quarts de lieue des habitations des Salivas, dont la demeure plus ancienne paraît avoir été sur la rive occidentale de l'Orénoque, entre le Rio-Vichada et le Guavire, et entre le Rio-Paute et la Méta. On rencontre aujourd'hui ce peuple, non-seulement à Carichana, mais aussi dans les missions de la province de Casanare, à Çabapuna, à Guanapalo, à Cabiuna et à Macuco. La mission salive, sur la Vichada, fut détruite par les Caribes (1). Celle du village de Macucó fut fondée, en 1730, par le père jésuite Fray-Manuel Roman. Le nombre de ses habitants est d'environ mille trois cents. A l'Orénoque, les trois villages de Pararuma, de Castillo ou Marumarutu et de Carichana furent fondus en un seul, celui de Carichana. Le père Caulin y compta, en 1759, environ quatre cents Salivas. A cette époque, la *fortaleza de San-Francisco-Xavier* et ses trois batteries existaient encore. Lorsque M. de Humboldt visita le village, en 1800, il n'y trouva que cent cinquante habitants, et quelques cabanes construites en terre glaise (2).

Mission des Atures. Le petit village de *San-Juan-Népomucéno-de-los-Atures* fut fondé par le jésuite Francisco Gonzalès. On y avait d'abord réuni des Atures, des Maypures, des Abanis et des Quirupas, au lieu desquels, dit M. de Humboldt, nous ne trouvâmes que des Guahibos et quelques familles de Mahas, les Atures ayant presque entièrement disparu (3).

Les *missions des Maypures*, situées près du raudal de ce nom, renfermaient, du tems des jésuites, six cents habitants, parmi lesquels il y avait plusieurs blancs. Sous le régime des observantins, la population se réduisit à moins de soixante (4).

Mission de San-Fernando. L'expédition chargée de déterminer les limites du pays, et commandée par Ituriaga et Solano, voulant s'approcher des possessions portugaises,

(1) Casani, *Hist. gén.*, ch. 26.

(2) Voyez liv. VI, ch. 19.

(3) Liv. VII, ch. 24. — Voyez aussi Gili, tome I, pag. 334. En 1767, ce missionnaire n'en trouva plus qu'une vingtaine dans le Raudal de ce nom.

(4) Voyez M. de Humboldt, liv. VII, ch. 21. La longitude de cette mission, établie par ce voyageur, est de 70° 37' de Paris, et sa lat. 5° 13' N. Il remarque que l'erreur des cartes les plus récentes est d'un demi-degré de long. et d'un quart de lat.

pénétra, en 1756, jusqu'au confluent de l'Atabapo et du Guaviare, où elle rencontra des Indiens Guaypunabis ou Vipunabis. Iturriaga les ayant gagnés par des présens, en forma la mission de *San-Fernando-de-Atabapo*, près du confluent de l'Orénoque, du Guaviare et de l'Atabapo. Le missionnaire de cet endroit a le titre de président des missions de l'Orénoque, et les vingt-six religieux qui résident sur les rives du Rio-Négro, du Cassiquiare, de l'Atabapo, du Caura et de l'Orénoque, sont sous ses ordres. Il dépend à son tour d'un gardien du couvent de Nuéva-Barcélona, ou *colegio de la Purisima-Concepcion-de-propaganda-fide*. (1).

Mission de Santa-Barbara. Elle consiste en un petit village de cent vingt habitants, situé un peu à l'ouest de l'embouchure du Rio-Ventuari. Le père Francisco Valor la visita, en 1800, et M. de Humboldt y trouva quelques traces d'industrie (2).

Missions de Mainas. Ces établissements s'étendaient le long du bord occidental du Marañon, depuis le *Pongo*, ou détroit de Manzeriche, jusqu'au village de Loréta de Ticunas, et, au sud, jusqu'à la rivière de Yavari, et sur une étendue de deux cent quatre-vingt-huit lieues de l'est à l'ouest. Borja, la première de ces missions, et plusieurs autres, furent fondées, en 1639, par le R. Gaspard de Cuxica et Lucas de la Cuéva. Le père Fritz convertit ensuite plusieurs nations voisines, et, en 1681, les missions du Marañon renfermaient dix-huit réductions, dont plusieurs de mille, d'autres de neuf cents, et quelques-unes de cinq cents, en tout quinze mille habitants. Celles de Mainas et de Quixos comptaient, en 1745, quarante villages ou *pueblos*, et douze mille huit cent cinquante-trois individus, dont neuf mille huit cent cinquante-huit baptisés et deux mille neuf cent trente-neuf catéchumènes (3).

(1) Voyez M. de Humboldt, liv. III, ch. 6; liv. VII, ch. 22, et liv. VIII, ch. 24.

(2) Liv. VIII, chap. 24.

(3) Voyez le rapport de l'évêque de Quito, don Andrès de Parédès y Almendariz, dans la *Noticias secretas de America*, part. II, chap. 4, où il y a un résumé de l'origine et des progrès des missions Maynas. Voyez aussi l'Histoire du père Rodriguez : *El Marañon y Amazonas* (lib. V, cap. 14 et 16) et l'*Indice cronologico peruano*. Rodriguez décrit les quatre *partidas*, ou districts des missions Maynas, formées par les pères Juan Ximénès, Francisco Fernandès, Pédro de Carcérès, et Pédro Lucerno, et publie les noms des missionnaires de 1638 à 1680.

ÉTAT DES MISSIONS DE PIRITU DANS LA PROVINCE

NOMS DES 38 VILLAGES DESSERVIS PAR LES RELIGIEUX OBSERVANTINS. Parmi ce nombre, 17 sont de *mission* et 21 de *doctrina*.
La Purissima-Concepcion de Piritù (D)
San-Antonio de Clarinès (D)
Nuestra-Séñora-del-Pilar (D)
Santa-Catharina de Séna-del-Carito (D)
Jésus-Maria-Josef de Càiguà (D)
San-Miguel (D)
N. S. P. S. Juan de Hoère (D)
San-Pablo-Apost. de Huère (D)
San-Lorenzo de Huèrp (D)
San-Andrès-Apollin. de Onoto (D)
Nuestra-Séñora-del-Ampara de Pozuèlos (D)
San-Diégo (D)
Santo-Domingo de Guzman de Araguita (D)
San-Juan-Capistrano de Pururey (D)
San-Bernardino (D)
San-Josef de Curataquiche (D)
San-Mathéo-Ap. y Evangélista (D)
San-Viecnté-Ferrer de Carapa (M)
Santa-Gertrudis-del-Tigre (M)
Nuestra-Séñora-del-Socorro-del-Cari (M)
La Puris.-Concepcion dè Tavaro (M)
San-Pédro-Apollin. de la Puerta (D)
La Divina-Pastora de Guàicupa (M)
Santiago; ó Santa-Cruz de Orinoco (D)
San-Juan-Baut. de Mùcuras (M)
La Asuncion de Atapiriri (M)
San-Simon-Apollin. de Moquète (D)
Santa-Clara de Arivi (M)
San-Pédro-Régulado de la Candélaria (M)
San-Luis-Obispo de Arivi (M)
Santo-Christo de Pariaguan (M)
Santa-Cruz de Cachipo (M)
Santa-Aña de Orocopiche (M)
San-Joaquin-del-Parire (M)
Nuestra-Séñora de la Candélaria de Chamariapa (D)
Santa-Rosa de Viterba de Ocopi (M)
Nuestra-Séñora de Dolorès de Quiamàre (M)
San-Buénavèntura de la Margarita (M)

(1) Ce tableau et les deux suivants sont extraits du tome IIIe. du

DE NUEVA-BARCELONA, EN 1799 (1).

POPULATION.			ÉPOQUES de fondation.	Baptêmes.	Morts.	Mariages.
Mariés.	Non mariés, adultes.	Enfants.				
366	259	660	1575	120	64	27
422	776	458	1667	115	93	25
558	542	1,019	1674	204	108	46
200	220	241	1798	»	»	»
526	775	547	1667	118	50	34
260	397	360	1661	60	42	19
152	193	112	1875	57	30	16
204	306	438	1680	101	68	21
307	504	645	1675	61	30	10
46	56	102	1687	28	9	8
53	85	82	1687	17	4	4
58	42	95	1688	23	11	5
41	38	53	1690	16	10	4
133	264	200	1680	40	22	10
252	254	296	1675	72	55	7
172	185	196	1679	47	28	12
308	309	545	1715	84	60	20
143	71	341	1793	34	20	13
70	74	105	1794	44	27	8
134	198	188	1761	33	8	11
98	113	143	1771	31	10	6
128	175	195	1794	14	4	8
51	42	86	1754	28	8	7
50	25	97	1796	28	8	10
43	44	66	1754	33	4	10
71	54	86	1754	24	6	4
31	28	69	1799	»	»	»
72	91	76	1755	24	14	9
33	25	50	1755	17	8	5
41	89	95	1755	12	7	8
142	190	286	1744	51	4	11
109	164	252	1749	54	14	7
243	368	422	1735	66	13	18
284	380	423	1724	63	20	15
181	126	351	1742	47	12	9
417	411	261	1724	104	47	23
63	107	114	1748	20	14	8
105	188	264	1721	44	22	10
6,579	8,180	10,019	»	1,934	961	468
24,778						

Voyage aux régions équinoxiales de M. le baron de Humboldt. Note C.

Cet état de la population a été communiqué à M. le baron de Humboldt, par le président des missions de Piritù. Il n'y a parmi ces 24,778 habitants que près de 1500 blancs (Espagnols) et mulâtres : tout le reste est de pure race indienne. Un dénombrement de 1792, que l'on croyait plus exact, donnait dans seize *pueblos de mission* :

Indiens, 2196 familles, ou	8,284 âmes.
Blancs et mulâtres libres, 247 familles, ou	1,351
Dispersos (isolés hors des villages). . .	2,543
	12,178

Dans seize *pueblos de doctrina* :

Indiens, 4,944 familles, ou	17,967 âmes.
Blancs et mulâtres, 51 familles, ou . .	246
Dispersos.	40
	18,253

Par conséquent dans tous les villages soumis au régime des moines observantins, dans la province de Nuéva-Barcelona :

Indiens.	26,251 âmes.
Espagnols	1,597
Dispersos.	2,583
Total. . . .	30,431

État des missions de l'Orénoque, du Cassiquiare et du Rio-Négro, dans la province de la Guiane espagnole, en 1796.

	Ames.		Ames
San-Félipe	52	San-Pédro-Alcantara .	226
San-Miguel	102	La Piédra	163
San-Baltasar. . . .	80	Platanar	356
Esméralda	92	Réal-Corona	609
Santa-Barbara . . .	94	Tapaquiré	429
San-Fernando . . .	226	Borbon	342
Maypurès	48	Cerro del Morro . .	150
Carichana	100	Orocopiché	558
Caño de Tortuga . .	117	Buénavista	230
Uruana	505	Aturès	47
Encaramada.	412	San-Carlos	272
Cuchivéro	329	San-Francisco-Solano.	442
Ciudad-Réal	403	Tomo	155
Guaciparo	98	Tuamini	119
Uruana	100	Quirabuéna	60
Guaraguarayco. . .	132	Maroa.	79
Aripao	84	Vaciva	87
		Total. . .	7,298

ÉTAT des missions de Caroni dans la Guiane espagnole, en 1797.

	Âmes.
Cupapui	872
Santa-Rosa de Cura	925
Santa-Clara de Yaruapana	228
Aycaba	178
San-Pédro de las Bocas de Paragua	550
Santa-Magdaléna de Currucay	200
S.-Sérafin de Abarataymé	273
Miamo	287
Gumamo	512
Villa del Barcéloneta	414
Puéblo de los Dolorès de Maria	301
Nuestra-Señora del Ros. de Guatipati	732
San-Josef de Ayma	630
San-Juan-Baptista de Avéchica	514
Santa-Cruz del Monté-Calvario	429
Santa-Ana de Purisa	504
Nuestra-Señora de los Angélès	341
San-Buénaventura de Guri	663
Divina-Pastora	498
Tupuquéri	566
Palmar	608
San-Antonio de Usiatano	685
San-Fidel del Carapo	753
Santa-Eulalia de Murucuri	613
Puéblo del San-Francisco del Alta-Gracia	951
Nuestra-Señora de Bélen de Tumerémo	333
Caruaché	400
Upata	667
San-Miguel de Uuala	487
Carony	699
Total	16,102

ÉTAT du Clergé régulier et séculier de la Colombie en 1824.

DIOCÈSES.	Évêques.	Municipalités ecclésiastiques.		Curés propriétaires.				Totaux
Archévêché de Bogota.	»	12	8	281	13	118	54	486
Id. de Caracas	»	5	»	105	12	98	2	222
Évêché de Guayana.	»	»	»	21	1	13	5	40
Id. de Mérida	1	4	4	96	»	51	1	157
Id. de Santa-Marta.	»	2	5	38	3	23	»	71
Id. de Cartagéna	»	3	4	73	3	67	16	166
Id. de Panamá	»	3	1	31	8	32	5	80
Id. de Popayan	1	3	1	61	7	143	44	260
Id. de Quito	»	8	6	123	2	109	40	288
Id. de Cuenca	»	9	5	46	1	49	11	121
Totaux	2	49	34	875	50	703	178	1891

TABLEAU DES ORDRES RELIGIEUX.

ORDRES RELIGIEUX.	Saint-Dominique.		Saint-François.		Augustins chaussés.		Augustins déchaussés.				De San Juan de Dios.		Bethléémites.	
	Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.		Prêtres.	Totaux.
Bogota	35	23	44	43	21	18	49	45			6	29		313
Tunja	15	11	11	4							1	3		45
Leiva	8	4			8	2	8	5			1	2		38
Chiquinquira	4	4												15
Santo EccéHomo	8	4												12
Cartagéna	12	2	14	3							1	4		36
Guayaquil	10	2	15	2	6	2			11	3	1	3		55
Quito	28	39	67	46	29	36			50	47			8	350
Harra	4		4	2	2				3	1				16
Pasto	5		[illegible]		4				7					16
Tacunga	9		8		4				1					22
Ambato	1		4	4					1					10
Riobamba	4		4		4				4					16
Cuenca	8		11		8				10				3	40
Loja	8		8		6				3					25
Caracas	12	2	31	8					9					62
Sogamoso			10	2										12
Panama			17				4							21
Popayan			12	9										21
Cali			15	6										21
Cartago			10	1										11
Guaranda			1											1
Otavalo			8											8
Porto-Viéjo									1					1
Barbacoas									1					1
Honda											1	2		3
Mompox												1		1
Santa-Marta												1		1
Médélin											1	1		2
Vélez											1	2		3
Tot^x. particuliers.	178	91	294	130	92	58	61	50	101	51	13	48	11	1178
Totaux généraux.	269		424		150		111		152		61		11	1178

Il y a dans la Colombie seize couvents de prédicateurs, ou de Saint-Dominique, vingt de l'ordre de Saint-François, dix d'Augustins chaussés, trois d'Augustins déchaussés, douze de la Merci, dix d'hospitaliers de Saint-Jean-de-Dieu, et deux de Bethléémites; en tout soixante-treize couvents.

TABLEAU DES COUVENTS, RELIGIEUSES, NOVICES, INDIVIDUS CLOITRÉS DE LA COLOMBIE, EN 1824.

ORDRES ET COUVENTS.	De Carmélites.		De Sainte-Claire.		De la Conception.		De Sainte-Gertrude.		De Sainte-Agnès.		De Saint-Dominique.		De Saint-Augustin.		De Sainte-Catherine.		TOTAUX.
	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	Religieuses professes.	Novices, Élèves, etc.	
Bogota	19	33	33	71	43	77	36	35	20	70							437
Tunja			38	94	34	76											242
Leiva	22	33															55
Pamplona			20	27													47
Médellin	18	7															25
Popayan	16	10											20	70			116
Quito	35	12	38	131	33	129									23	67	468
Harra					15	28											43
Pasto					29	63											92
Riobamba					12	17											29
Cuenca	22	34			22	34											112
Loja					27	27											54
Cartagena	17	9	10	6													42
Panama					10	14											24
Caracas	18	7			59	94					20	3					201
Trujillo											17	37					54
Mérida			19	24													43
Totaux particuliers	167	145	158	353	284	559	36	35	20	70	37	40	20	70	23	67	
Totaux généraux	312		511		843		71		90		77		90		90		2,084

Il y a dans la Colombie neuf couvents de Carmélites, six de Ste-Claire, dix de la Conception, deux de St-Dominique, et un de Ste-Gertrude, de Ste-Agnès, de St-Augustin, de Ste-Catherine. Total, vingt-un couvents.

Maladies. Les côtes des deux Océans sont en général insalubres; mais les régions hautes et montagneuses jouissent d'un climat on ne peut plus favorable à la santé. Suivant les observations de M. de Humboldt, les peuples à peau basanée, les noirs bien acclimatés et les Indiens arrivent à une heureuse vieillesse sous la zone torride. Il rencontra non loin de Victoria une négresse, esclave créole, plus que centenaire. La fièvre jaune, appelée *vomito prieto*, ou vomissement noir, n'est connue qu'à Porto-Cabello, à Cartagéna et à Santa-Marta, où Gastelbendo l'observa et la décrivit en 1729. Le premier chirurgien de l'hôpital royal du premier de ces ports dit à M. de Humboldt qu'il avait vu entrer dans les hôpitaux, depuis sept ans, de six à huit mille personnes attaquées de cette cruelle maladie. En 1793, la flotte de l'amiral Ariztizabal perdit près du tiers de ses équipages par cette épidémie (1). En 1576, une maladie épidémique ravagea le pays de la Nouvelle-Grenade, et en enleva, dit-on, deux millions d'indigènes. La petite vérole, avant l'introduction de l'inoculation, en 1766, emportait beaucoup d'habitants dans la vallée de Caracas. En 1580, elle dépeupla presque entièrement la province de Vénézuéla. Les 27 octobre 1821 et 22 mars 1822, il fut créé une commission *conservadora de la vacuna*, composée de quatre membres, sous la présidence du secrétaire d'état. L'administrateur a un traitement de 600 *pesos*, et son aide 300. L'affection appelée *elephantiasis* règne dans plusieurs parties du pays, surtout auprès de Cartagène, où il a été établi un hospice pour les personnes qui en sont atteintes. Il en renfermait, en 1815, au-delà de cinq cents, dont la plupart y furent brûlés lors de l'incendie du bâtiment, ordonné, dit-on, par le général Moralès. Ceux qui parvinrent à s'échapper répandirent la maladie aux environs. Cet hôpital vient d'être rétabli, et il a été fondé à Céro un lazaret, destiné à recevoir ceux des habitants de Socorro, Pamplona, Tunja, Casanaré, Bogota, Neyva et de Maréquipa, qui en seraient affectés (2). Le *cotos* ou goître est fort ordinaire dans les vallées tempérées, dans les plaines de la Magdaléna, de la Méta et de l'Apuré, et près des sommets glacés des montagnes. On le remarque surtout à Truxillo, et à Anciso, il attaque une personne sur dix, et les hommes plutôt que les

(1) *Voyage aux rég. équin.*, liv. IV, ch. 11, et liv. V, ch. 16.
(2) Rapport de M. Restrépo.

femmes. Les enfants auxquels ils donnent le jour sont le plus souvent imbéciles (1). Alcédo l'attribue à la qualité de l'eau, qui est fortement imprégnée de métaux.

Organisation municipale actuelle. Le territoire de la Colombie a été divisé en douze départements, subdivisés en provinces; ces dernières l'ont été en cantons et ceux-ci en paroisses.

Chaque *département* est gouverné par un *intendente*, ou magistrat, nommé par le président, avec l'approbation du congrès, et qui est chargé de l'administration de la justice, de la police, des finances, et, en tems de guerre, de la surveillance de tout ce qui a rapport à l'armée. C'est lui qui transmet les décrets du pouvoir exécutif aux gouverneurs des diverses provinces du département; il exécute les ordres qui lui sont envoyés par les secrétaires d'état, auxquels il doit rendre compte de leur exécution; il est juge de toutes les Cours civiles et criminelles qui sont sous sa juridiction; mais on peut appeler de sa décision à la Cour suprême du district dans lequel est situé son département. Toutes les fois que l'intendente diffère d'opinion avec l'assesseur ou le jurisconsulte chargé de l'assister, l'affaire est portée devant la Cour suprême.

Lorsque la charge d'intendant est confiée à un militaire, celui-ci n'a le commandement des troupes qu'autant que le président juge nécessaire de le lui donner, pour le maintien de la tranquillité et du bon ordre.

L'intendant reçoit un traitement de 6,000 dollars; son assesseur 2,000, et son secrétaire 1,200.

Les *provinces* sont régies par un gouverneur, subordonné à l'intendant, mais qui a les mêmes attributions que lui quant à l'administration de la justice et de la police. S'il n'est pas lui-même gradué en droit, on lui adjoint un assesseur pour le guider. Le traitement du gouverneur est proportionné à l'étendue et à l'importance de la province qu'il administre. Il est ordinairement de 3,000 dollars par an, et celui de son assesseur de 800. Les provinces qui renferment le chef-lieu du département n'ont d'autre gouverneur que l'intendant.

Un officier, qui a le titre de *juge politique*, préside aux *cantons*. Il reçoit un traitement en sa qualité de percepteur d'une partie des revenus publics.

(1) Le colonel Duane, *Visit to Columbia*, ch. 25.

Les *paroisses* sont soumises à deux magistrats ou *alcades*, nommés tous les ans par le cabildo du canton, et dont les fonctions sont gratuites.

Instruction publique. La fondation de *l'université de Caracas*, autorisée par le pape, le 19 août 1722, et confirmée par Philippe V, eut lieu le 11 août 1725. Les statuts en furent approuvés par le roi le 4 mai 1727. L'établissement du collége précéda de soixante ans celui de l'université. Son principal fondateur fut l'évêque Antoine Gonzalès d'Acuña, qui mourut en 1682. Les deux institutions n'eurent qu'un capital de 47,748 piastres fortes, produisant un revenu de 2,387 piastres, qui était affecté au traitement de douze professeurs.

On comptait en 1802, au collége et à l'université de Caracas, soixante-quatre pensionnaires et quatre cent deux externes. Il y avait douze chaires, savoir : deux de philosophie, quatre de théologie, deux de controverse, une de philosophie morale, une de théologie positive, une de droit civil, une de droit canon, et une de médecine. L'université accordait des diplômes de bacheliers licenciés et de docteurs. Le serment exigé des gradués était qu'ils maintiendraient l'immaculée Conception, qu'ils n'enseigneraient ni ne pratiqueraient le régicide ou le tyrannicide, et qu'ils défendraient la doctrine de saint Thomas.

L'université de Santa-Fé de Bogota fut établie par ordre de Philippe III, en 1610; et, en 1651, l'évêque Christobal Torres y fonda, avec l'approbation de Philippe IV, le collége de Santa-Maria-du-Rosaire. Ce prince affecta une rente annuelle de 5,000 ducats à l'entretien de ses professeurs, qui étaient au nombre de quinze, savoir : cinq pour l'enseignement de la théologie, cinq pour celui du droit civil et économique, et cinq pour les beaux-arts et la médecine.

La ville de Quito possédait deux universités : l'une, celle de *San-Gregorio-Magno*, dirigée par les jésuites, qui fut fondée sous Philippe II, en 1586, et qui reçut, en 1621, les mêmes priviléges que celle de Salamanque, et celle de *San-Tomas-de-Aquino*, qui fut établie par les Dominicains.

Le général Bolivar, par un décret rendu à Bogota, le 17 septembre 1819, convertit le couvent de cette ville, qui avait été abandonné par les capucins, en un collége destiné à l'éducation des orphelins et des enfants pauvres, dont les pères avaient perdu la vie en combattant pour la patrie. On devait leur enseigner la grammaire, les principes de la re-

ligion et de la morale, le dessin, la logique, les mathématiques, la physique, la géographie et l'art de lever les plans. Le directeur et l'instructeur doivent être nommés par le gouverneur, et les fonds affectés à l'institution furent de 24,000 *pesos*.

Une loi, du 28 juillet 1821, enjoint l'établissement de colléges dans chaque province de la Colombie, et une autre, du 2 août suivant, ordonne qu'il soit fondé des écoles primaires dans toutes les paroisses. Les anciens colléges furent maintenus et encouragés. Il y en avait deux à Quito, un à Popayan, deux à Bogota, deux à Caraças et une à Mérida. D'autres ont été formés depuis à Boyaca, Tunja, San-Simon, Ibagua, Antioquia, Médélin, Loja et San-Gil. Les 3 et 5 octobre 1821, il fut fondé une *école à la Lancaster*, dans la ville de Lujan, et une junte protectrice de cette méthode d'instruction (*junta protectora de la escuela de Lancaster*).

Le 20 janvier 1824, Santander, vice-président de la république, prescrivit, par un décret, l'adoption d'un sistème uniforme d'éducation dans les colléges et autres établissemens d'instruction.

Il y avait, en 1827, trois universités et vingt colléges. Chaque province doit avoir son collége, et il a été alloué à cet effet un fonds de 10,000 dollars par an, perçus sur les revenus des propriétés confisquées, de tous les monastères qui comptaient moins de huit moines (1). L'université centrale de Bogota possédait à la même époque des chaires de phisique, de législation universelle, de phisiologie, de mathématiques, d'histoire naturelle et d'économie politique.

Un *collége militaire* fut fondé, le 28 juin 1822, dans le troisième département. Quarante jeunes gens, pris parmi les orphelins des militaires ou des magistrats, morts au service de l'État, y sont élevés aux frais du gouvernement.

Le 8 février 1791, don Manuel Socorro Rodriguez publia

---

(1) Voyez 1°. 28 juillet 1821. *Ley sobre el establicimiento de escuelas de niños en los conventos de religiosas.* — 2°. 2 Août. *Ley sobre establicimiento de escuelas de primeras letras para los niños de ambos sexos.* — 3°. 6 Août. *Ley sobre aplication à la ensenanza publica de los bienes de conventos menores.* — 4°. 6 Août. *Ley sobre establicimiento de Colegios o casas de educacion en las provincias, reforma de las constituciones y planes antiguos y formacion de otro nuevo uniforme en toda la republica.*

le premier numéro d'un journal intitulé *Periodico de Santa-Fé;* et, le 3 janvier 1808, parut celui du *Semanario de la Nueva Granada*, par Caldas.

Le 14 mars 1814, le gouvernement de Cartagène institua des *archives publiques*, destinées à perpétuer les noms et les hauts faits de tous les patriotes qui se sont distingués dans la guerre de l'indépendance.

En 1816, un français, nommé Delpech, établit le premier une *imprimerie* à Caracas.

Le 6 août 1821, il fut publié un décret prescrivant la conservation des *lettres autographes* (*coleccion autografa*) des citoyens qui ont rendu des services à leur pays. Elles seront recueillies et déposées dans la bibliothèque publique.

Il fut rédigé divers règlemens les 7, 21 et 22 septembre, et le 13 novembre 1822, pour l'établissement d'une *bibliothèque nationale*. Elle fût placée sous la direction de don Saturnina Seguirola.

Les 8 et 16 avril 1822, on fit des règlements pour *l'académie de médecine.*

L'inquisition retarda beaucoup les progrès des sciences à la Colombie. Elle interdit l'étude de la chimie à Bogota, et s'opposa à la publication des ouvrages de botanique du célèbre Mutis.

Le docteur don Miguel Joseph Sanz, créole de Valence et avocat, chargé de rédiger les lois municipales de la ville de Caracas, s'exprime en ces termes dans un discours sur l'éducation publique : « On croit, » dit-il, « généralement » que toute la science se trouve dans la grammaire latine de » Nébrija, dans la philosophie aristotélique, dans les ins- » tituts de Justinien, dans la *Curia philippica*, dans la théo- » logie de Gonet, dans celle de Zarraga; qu'il suffit de faire » des mémoires, de dire la messe, d'avoir les cordons de » docteur au chapeau, ou d'être en habit de prêtre ou de » moine, et que la décence défend de travailler la terre, et » ordonne de mépriser les arts mécaniques et utiles. On » porte l'uniforme militaire par pure ostentation ; on tra- » duit mal le français pour salir la langue espagnole ; on » se fait recevoir avocat pour gagner sa vie; on reçoit les » ordres sacrés pour acquérir quelque considération ; et on » fait dans un couvent vœu de pauvreté, précisément pour » s'en garantir (1) ».

(1) Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. 3.

Dans chaque paroisse il y a des écoles primaires pour les enfants des deux sexes, dont cinquante-deux suivent le sistème de Lancaster (1827). Dans quatre cent trente-quatre écoles on enseigne encore d'après l'ancienne méthode. Il y a dix-neuf mille sept cent neuf enfants dans ces diverses écoles (1).

Agriculture. Les productions de la Colombie sont aussi variées que ses climats. Dans les plaines formant les côtes des deux Océans, et dans les vallées élevées à moins de trois cent cinquante toises au-dessus du niveau de la mer, on cultive tabac, coton, canne à sucre, maïs, cacao, café, indigo, bananier, yuca, iguame, raisins, et une grande quantité d'excellents fruits.

Dans les vallées tempérées, de trois cent cinquante à huit cents toises au-dessus du niveau de la mer, on recueille café, canne à sucre, maïs, yuca, patata, etc., toutes les herbes potagères et des grains de différentes espèces.

Enfin, de huit à neuf cents toises au-dessus de la mer, où commencent les froides régions de l'*Écuador* jusqu'à la ligne des neiges éternelles, c'est-à-dire dans une hauteur de deux mille quatre cents, on cultive principalement le froment, le maïs et l'orge.

« Le sol de la Victoria, dit M. de Humboldt, élevé de deux cent soixante-dix à trois cents toises au-dessus de l'Océan, produit beaucoup de beau froment. Un arpent donne généralement trois mille à trois mille deux cents livres de blé, produit deux à trois fois plus grand que celui des pays au nord. On sème en décembre, et la récolte se fait le soixante-dixième ou le soixante-quinzième jour (2) ».

Enfin, ce pays produit la plupart des céréales et des fruits de l'Europe, en même tems que presque tous les végétaux et racines des Indes-Occidentales.

En 1774, la culture de l'indigo fut introduite avec succès dans les vallées d'Aragoa.

Le cotonnier et le cacaotier sont des productions indigènes.

(1) Rapport du ministre de l'intérieur, à l'ouverture de la session de 1827.

(2) M. de Humboldt, *Voyage aux régions équinoxiales*, liv. V, cap. 15.

Les tabacs de Cumana et de Barinas sont des plus aromatiques.

Animaux domestiques. Depuis le village de Pao, dans la province de Cumana, jusqu'à Mérida, c'est-à-dire dans une étendue de plus de cent cinquante lieues est et ouest sur une largeur de quarante lieues, on trouve des *hates* plus ou moins considérables de mulets, de bœufs et de chevaux. Beaucoup d'habitants de Caracas ont de ces sortes de propriétés éloignées de huit à dix jours de la ville où ils résident. On achète les mulets à quatorze ou quinze piastres : la bête à corne ne vaut que dix francs.

Depons compte dans les plaines de Caracas, depuis les bouches de l'Orénoque jusqu'au lac Maracaïbo, douze cent mille bœufs, cent quatre-vingt mille chevaux, et quatre-vingt-dix mille mulets. Il évalue à cinq millions de francs le produit des troupeaux, en ajoutant à la valeur de l'exportation le prix des cuirs consommés dans le pays (1).

D'après des documents officiels, l'exportation des cuirs de toute la *capitania general* s'élevait annuellement, pour les Antilles seulement, à cent soixante-quatorze mille cuirs de bœufs, et onze mille cinq cents de chèvres.

Le seul port de la Guayra a exporté de 1789 à 1792, annuellement, soixante-dix à quatre-vingt mille cuirs enregistrés (2).

« D'après les renseignements que j'ai pu me procurer (dit M. de Humboldt) on a embarqué, pendant les années 1799 et 1800, à Barcelone, huit mille; à Porto-Cabello, six mille ; à Carupano, trois mille mulets pour les îles espagnoles, anglaises et françaises. J'ignore, ajoute-t-il, l'exportation précise de Burburata, de Coro, et des embouchures de Garapiche et de l'Orénoque; mais je pense que les steppes immenses de Cumana, de Barcelone et de Caracas ne fournissent pas moins de trente mille mulets par an au commerce avec les Antilles. En évaluant chaque mulet au prix d'achat de 25 piastres, cette branche de commerce rend près de 3,700,000 francs, sans y comprendre le fret des bâtiments (3).

1819, 30 janvier. *Décrets et réglements relatifs à l'agricul-*

(1) Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, tome I, p. 10.
(2) M. de Humboldt, lib. VI, cap. 17.
(3) *Idem*, lib. IV, cap. 2.

ture, à des cessions faites à des étrangers, à la répartition des terres devenues biens de l'État, etc. Projet d'établir une province sous le nom de Nuéva-Erin, avec une capitale appelée Nuéva-Dublin. Cette nouvelle province ferait partie de la république de Vénézuéla, et serait soumise aux lois du congrès général, avec le droit de se gouverner intérieurement par une assemblée reconnaissant l'autorité générale de l'Union. On propose pour ses limites la démarcation suivante: du confluent du Mariano avec l'Oricono jusqu'à celui du Rio-Caroni avec le même fleuve Orinoco, y compris toutes les îles que renferme ce dernier. La première de ces limites s'étendra depuis le point le plus occidental jusqu'au point le plus méridional de *la Sondo de Barceloneta*, et ensuite par une ligne jusqu'à la Guiane portugaise, qui formera sa frontière au midi; bornée à l'est par la démarcation des Guiânes française, hollandaise et anglaise; au nord-est, par l'Océan entre la Guiane anglaise et l'embouchure du Mariano, ou affluent O. de l'Orinoco.

Les colons jouiront de la liberté de conscience, et seront exemts de tout devoir militaire pendant l'espace de dix ans. Les instruments aratoires, les habits et les provisions nécessaires à leur usage seront libres de toute contribution pendant le même espace de tems (1).

1819, 29 avril. Décret qui place l'exportation des bestiaux sous la surveillance du gouvernement suprême, et prohibe la sortie du territoire, des vaches et des veaux.

6 mai. *Réglements provisoires par l'administration des missions de Caroni* (20 articles). Ces missions continueront à être divisées en quatre districts, sous un corrégidor et un vice-corrégidor, investis du pouvoir suprême exécutif et qui connaîtront, en première instance, de toutes les affaires civiles et criminelles. Le premier résidera dans la ville de Upata, où il sera établi une municipalité composée de cinq régidors, dont il sera président de droit. On formera des écoles, et les Indiens pourront librement élever des animaux, cultiver toute espèce de produit et se livrer à quelque art ou industrie que ce soit. Les vieillards infirmes, les veuves et les orphelins recevront des secours. Les natifs et

(1) Signé par *Thomas Noulan*, *Charles Herring*, *Richard Jeffrey* et *William Walton*, agents de la compagnie anglaise. Corréo del Orinoco, n°. 29. 1er. mai 1819.

les étrangers ont la faculté d'y former des établissements ; enfin, il y aura dans chaque *pueblo* un terrain d'une lieue carrée réservée à l'État et dont le revenu sera affecté à des travaux publics (1).

12 mai. *Décret du souverain congrès relatif à la vente des biens nationaux et à un emprunt* (cinq articles). Le pouvoir suprême exécutif peut disposer de quinze cents lieues des terres appartenant à la république, pour l'avantage de l'indépendance et de la liberté nationales. La lieue comprend cinq mille *varas castellanas* (4,238 mètres). Le prix sera réglé contradictoirement avec l'acquéreur ; mais ce prix ne pourra être au-dessous d'une piastre forte pour cent cinquante *varas* carrées. Le pouvoir exécutif est autorisé à contracter un emprunt de 3 millions de piastres fortes sur les revenus de l'État (2).

1822, 18 décembre. Décret qui permet aux troupes de ligne en non activité de s'occuper de travaux agricoles.

1823. Loi sur les terres incultes (*tierras baldias*). Afin d'encourager les émigrés d'Europe et des États-Unis à s'établir dans la Colombie, le premier congrès constitutionnel décréta, le 11 juin 1823, que le gouvernement exécutif mettrait tous ses soins à amener ce résultat ; qu'en conséquence, il serait mis à sa disposition deux ou trois millions de *fanegadas* de terres appartenant à l'État, mais sous la condition qu'il n'en serait pas accordé plus de deux cents à une seule famille ; que dans la distribution desdites terres, l'exécutif pourra déroger aux dispositions de la loi sur l'aliénation des terrains incultes ; qu'il prendra tous les arrangements nécessaires à l'égard de la situation, de l'organisation et des divers règlements qui pourront engager les colons à accepter ses offres, ainsi qu'à l'égard des priviléges dont ils jouiront. Tous les individus fesant partie des familles qui se fixeront ainsi sur le territoire de la Colombie, seront naturalisés de fait et jouiront des droits de citoyen, sauf les exceptions réservées par la constitution en faveur des indigènes, ou de ceux qui ont acquis certains droits par une résidence de plusieurs années dans la république. Ces colons devront être, pour la plupart, laboureurs ou artisans.

(1) L'exécution de ce décret fut ordonnée, le 8 mai, par le général Bolivar.

(2) *Correo del Orinoco*, n°. 31. 15 mai 1819.

1823. En vertu d'un décret du vice-président, tout étranger, voulant profiter du bénéfice de la loi ci-dessus, devra se présenter au gouverneur ou à l'intendant de la province où il sollicite la permission de s'établir, et déclarer à quelle nation il appartient, le nombre des membres de sa famille, sa profession ou occupation, et celle qu'il est dans l'intention d'exercer à l'avenir. Les terrains accordés ou vendus seront mesurés par un ingénieur désigné par le gouverneur. Les frais de cette opération et des actes nécessaires seront prélevés sur le prix de vente, lorsque les terres seront vendues ; ou payées par le gouverneur, lorsqu'elles seront cédées par l'État. Le gouvernement pourra accorder les exemtions qu'il jugera convenables à certains individus, en raison du dégré d'utilité de leur commerce ou profession. Les gouverneurs auront soin de fournir aux colons les parties de ces terres incultes les mieux situées, dans le voisinage des ports et des rivières navigables, et dans des positions salubres et élevées.

29 octobre. Contrat de vente et cession, en vingt-sept articles, par le gouvernement colombien, à M. Pierre-François Paravey et compagnie, banquiers à Paris, et Michel-Jean-Simon de Bossey, propriétaire du canton de Vaux, en Suisse, de la toute propriété de deux cent mille *fanegadas* (deux acres et demi anglais) de terrains en friche, qui devront être peuplés par des Européens ou des Américains du nord, savoir :

Cent vingt mille dans le département de Magdaléna, ci.	120,000
Dans la province de Niéva	40,000
Dans celle de Casanaré	40,000
	200,000

Prix de chaque, six réaux de Plata, monnaie actuelle courante à la Colombie (1).

28 novembre. Autre contrat de cession à MM. Herring, Graham et Powles, de Londres, de deux cent mille *fanegadas*, dont cinquante mille dans la province de Caracas ; cent mille dans le cercle de la ville de Mérida et de Puéblo de Santana, province de Truxillo ; et cinquante mille dans

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 182.

la province de Choco. Les établissements devront commencer dans dix-huit mois, à dater de la signature du contrat, et être peuplés de cultivateurs, d'artisans et de mécaniciens.

1824, 29 juillet. Loi qui déclare confisquées, au profit de la république, les propriétés situées dans son territoire et appartenant à des sujets espagnols.

1825, 28 avril. Loi qui affecte un million de *pesos*, provenant d'un emprunt, à l'encouragement de l'agriculture.

Loi sur l'aliénation des terres en friche. Tous les terrains en friche, non encore concédés, ou qui, l'ayant été, sont redevenus propriétés de la république, seront vendus, savoir: dans les provinces maritimes, à raison de 2 dollars par *fanegada* (deux acres et demi anglais), et dans celles intérieures, à raison d'un dollar pour la même étendue de terrain. Ceux qui désireront faire l'acquisition de ces terres devront s'adresser aux gouverneurs des provinces.

Ces ventes de terrains ont produit, en 1826, 4,477 dollars.

Une compagnie s'est formée en Angleterre, sous le titre de *Société colombienne d'agriculture, etc.*, avec un fonds de 1,300,000 l., divisé en 13,000 actions de 100 l. chaque. Cette compagnie a acquis la possession de terrains dans la Colombie d'une étendue de plus d'un million d'acres anglais, dont les deux tiers ont été accordés gratuitement par le gouvernement, et le reste a été acheté au prix déterminé par la loi sur *l'aliénation des terres incultes*.

Les possesseurs jouiront des exemtions, droits et priviléges accordés par la loi du 11 juin 1823.

1826. Décret du secrétaire de l'intérieur F. P. de Santander, du 30 décembre 1826.

Toutes les compagnies ou individus qui auront contracté avec le gouvernement pour la colonisation des *tierras baldias*, et qui n'auront encore commencé aucun établissement le 1er. juillet 1828, perdront tous leurs droits et priviléges sur les terres qui leur auront été cédées, et le gouvernement en disposera comme il le jugera à propos (1).

Le ministre Restrépo assure que la moitié de la superficie de la Colombie, comprenant quatre-vingt-douze mille lieues carrées, est composée de ces *tierras baldias*, appartenant au gouvernement (2).

---

(1) *Gaceta de Colombia*, 14 janvier 1827, no. 274.

(2) *Revolucion de la Columbia*, introd., p. 198.

Armée. En vertu d'un règlement du 6 juillet 1768, un régiment composé de douze compagnies, et fort de dix mille sept cent soixante-dix-huit hommes, fut établi à Caracas. On y forma aussi, en 1771, un bataillon de milices pour les blancs, un de gens de couleur, et un escadron de blancs. On en mit aussi sur pied de semblables à Maracaïbo et dans les vallées d'Arroya. La force armée s'élevait alors à treize mille cinquante-neuf hommes.

Pendant la guerre de la révolution, on comptait sous les armes environ trente-trois mille hommes, dont vingt-six mille d'infanterie, cinq mille de cavalerie et deux mille d'artillerie.

Toute la population mâle, âgée de dix-huit à trente ans, est assujettie à la conscription. La durée du service est de cinq ans, mais on a la faculté de se faire remplacer. On enrôle indistinctement les Indiens, les noirs et les métis. Les soldats reçoivent une livre de viande, une livre de pain et quatre onces de riz par jour.

L'armée actuelle se compose de trente-deux mille cinq cent soixante-six hommes, savoir :

Infanterie.	25,750 hommes.
Cavalerie.	4,296
Artillerie.	2,520

L'infanterie se compose de vingt-cinq bataillons de ligne et de cinq de troupes légères, et la cavalerie de vingt-quatre escadrons, et de six de la garde; dix-huit de ces escadrons sont de ligne, et les six autres de hussards. Le corps de l'artillerie consiste en vingt-quatre compagnies de cent hommes chacune et de cinq officiers, en tout deux mille cinq cent vingt hommes, y compris quatre cents manœuvres employés dans les arsenaux. L'infanterie légère et l'artillerie sont armées de carabines; la cavalerie de ligne porte des lances, et les hussards des carabines, des sabres ou des lances.

La milice est formée de tous les hommes de seize à quarante ans. Elle est répartie en treize bataillons d'infanterie organisés comme ceux de l'armée active, et dont dix appartiennent aux départements de Magdalena, Panama et Quito. Il y a en outre sept compagnies d'artillerie de cent hommes chacune, et environ cinquante mille hommes en compagnies détachées, dont quarante mille pourraient être régulièrement organisés en cas de besoin. La cavalerie ir-

régulière, qui compte vingt escadrons, présente un effectif de huit mille cinq cent quatre-vingt-dix hommes.

Les arsenaux renferment environ vingt mille fusils, presque tous de fabrique anglaise.

L'armée prête le serment de fidélité à la constitution, exigé par le décret du 20 septembre 1821.

1820, 6 janvier, Loi concernant la répartition des propriétés nationales entre tous ceux qui ont bien mérité de la patrie, suivant leur rang et leurs services.

A un général en chef	25,000 dollars.
A un général de division	20,000
A un général de brigade	16,000
Colonel	10,000
Lieutenant-colonel	9,000
Major	8,000
Capitaine	6,000
Lieutenant	4,000
Sous-lieutenant	3,000
Sergent	1,000
Caporal	700
Soldat	500

Le 28 septembre 1821, autre loi confirmative de la précédente.

Marine. Sous le régime colonial, il n'y avait aucun établissement maritime. Celui de la république, dans les premières années de son origine, ne se composait guère que de quelques bricks et goëlettes, commandés par l'amiral Brion et montés par des marins étrangers. Dans le compte rendu par le ministre de la marine, en 1823, il est dit que le congrès avait supprimé l'amirauté et remis en vigueur les ordonnances navales de l'Espagne, et que le gouvernement avait armé dix-neuf navires, dont six corvettes, sept brigantins et six goëlettes. C'est cette escadre qu'on employa au blocus de Puerto-Cabello et de Maracaïbo, et à protéger en même tems le commerce dans les deux mers. Quarante-cinq bateaux plats défendaient les embouchures des grands fleuves. Ces bâtiments sont montés et commandés par des étrangers à défaut de marins nationaux. Le gouvernement a assimilé les différens grades de la marine à ceux de l'armée de terre, tant pour le rang que pour les autres avantages et prérogatives. Par ce moyen, il a fait disparaître la différence énorme qui existait entre la solde des officiers supérieurs et celle des simples officiers et des marins.

Une loi, passée récemment dans le congrès, exigeant que les équipages des vaisseaux de guerre fussent composés de plus de moitié de Colombiens, il a été formé un régiment d'infanterie de marine. On vient aussi d'établir un arsenal maritime à Cartagéna.

Commerce. En 1574, la compagnie des Indes établit une *armada real del Oceano*, et, en 1643, la Cour d'Espagne équipa une flotille destinée à protéger les côtes, ports et le commerce des Indes occidentales, et qui consistait en douze vaisseaux et deux patâches (1).

La nouvelle Grenade, par sa position géographique, paraît appelée à jouer un rôle important parmi les nations commerçantes du monde. Située sous l'équateur, à égale distance du Méxique, de la Californie au nord, et du Chili et de la Patagonie au sud, elle occupe le centre du nouveau continent. Jusqu'en 1700, toutes les marchandises expédiées pour l'Amérique étaient importées par Portobélo et la Véra-Cruz. Panama était aussi un grand entrepôt; mais, suivant le rapport de don Ulloa, le commerce de contrebande y excédait de beaucoup le commerce régulier.

En 1811, après l'adoption de la constitution, le gouvernement avait accordé une réduction de quatre pour cent en faveur des marchandises anglaises; mais, par une loi de 1826, le congrès a adopté un sistême uniforme des droits pour tous les articles importés dans la république, à l'exception toutefois de ceux appartenant à des nations qui ont conclu des traités de commerce avec la Colombie, lesquelles paieront les droits stipulés dans lesdits traités (2).

Il a été formé, à Bogota, un *tribunal spécial de commerce*, qui connaît de toutes les affaires commerciales. Il se compose de quatre négociants sous la présidence d'un alcade, et prononce sans appel sur toutes les causes où la somme en litige n'excède par 500 dollars. Quand elle excède cette somme, les parties peuvent en appeler à la Cour supérieure du district.

La valeur totale des produits exportés de l'ancienne *capitania* générale de Caracas, était de près de 6 millions de

(1) *Armada real de la guarda de las Costas de Barlovento y seño Mexicano. De la Calle*, cap. I, § 36.

(2) *Mensagéro argentino*, numéros 107 et 110, du 15 octobre 1826.

piastres, suivant M. de Humboldt, et il est assez probable, ajoute-t-il, que la consommation des denrées d'Europe et d'autres parties de l'Amérique atteignait à peu près la même somme dans les tems paisibles qui ont suivi immédiatement la révolution (1).

Le 24 juillet 1827, le congrès décréta que le port de Buénaventura, sur la côte de l'Océan-Pacifique, sera désormais un port libre, et qu'en conséquence les navires de toutes les nations pourront y entrer et sortir librement, sans payer aucun droit d'importation ni d'exportation, ou quelque autre que ce soit. Ne sont pas compris dans cette disposition les navires des États en guerre avec la Colombie (art. 1er). Les lois relatives à la défense d'exporter l'or, l'argent et le platine, en poudre ou en lingots, et celles concernant la traite des esclaves, restent en vigueur. Les habitants de la ville de Buénaventura sont exemts de toute contribution quelconque pendant l'espace de trente années. Cette faveur ne s'étend point aux autres places du district (art. 2 et 3). La ville de Buénaventura paiera seulement les droits municipaux, dont le produit sera appliqué à des objets de police (art. 4). Le canton de Rapozo, dont les limites ont été définies, jouira du même privilége pendant une pareille période de trente ans (art. 5).

Le 26 septembre, le congrès arrêta les droits à percevoir sur les marchandises importées dans les ports de la république. Ces droits varient, suivant les objets, de 15 à 35 pour 100. Sont exceptés tous les livres quelconques, les cartes, les gravures, les tableaux, les instruments de phisique, d'agriculture, et tous ceux qui peuvent être utiles à la navigation, aux arts et aux sciences (2)

Navigation à vapeur. Un Allemand, nommé Elbers, a obtenu le droit exclusif de navigation au moyen de bateaux à vapeur, dans le fleuve de la Magdaléna, durant vingt ans, aux conditions suivantes : il s'est engagé, 1°. à en entretenir un nombre suffisant pour le commerce de ce fleuve; 2°. de porter gratuitement la malle, et les troupes et objets appartenant au gouvernement, à un prix déterminé; 3°. d'améliorer la navigation entre la Magdaléna et Cartagéna, soit en élargissant ou en creusant le canal actuel, ou en en

(1) M. de Humboldt, *Voy. aux rég. équin.*, liv. IV, chap. 26.
(2) Columbia, vol. II, p. 254.

construisant un nouveau entre Barrancas et Mahatès, pour que la communication avec Cartagéna n'éprouve d'obstacle dans aucune saison de l'année; 4°. d'améliorer aussi les moyens de communication par eau entre la Magdaléna et la Santa-Marta, et d'établir une route partant de tel point du fleuve qu'il jugerait le plus commode pour l'érection des magasins destinés à recevoir les marchandises expédiées pour l'intérieur; 5°. de ne prendre pas plus de 12 dollars par ballot de 250 livres, pour le transport des marchandises, et de commencer ses opérations dans l'espace d'une année. Le gouvernement exempta du service militaire toutes les personnes à son emploi.

Elbers a ouvert une route de Guaduas, endroit placé sur l'ancienne ligne de communication entre Bogota et Honda, à Peñon de Conéjo, à sept lieues au-dessous de Honda et trente de Bogota, où ses bateaux à vapeur s'arrêteront.

Les *bonjos* et les *champans*, employés jusqu'ici pour transporter les marchandises dans l'intérieur, portent quatre-vingts charges de deux cent cinquante livres, et sont conduits par vingt-quatre hommes. Ils mettent soixante-dix jours à remonter la rivière de Barrancas à Peñon de Conéjo, qui sont éloignés de six cents milles. Le fret est de seize dollars par charge. De petits bâtiments de transport pour les passagers font le trajet en un mois. Les plus grands de ces champans ont soixante pieds de long sur sept de large, et le pont est à deux pieds au-dessus de l'eau. Il y a au centre une espèce de tente qui a six pieds six pouces de haut. Le bateau est fait de bambous couverts de feuilles de palmier et retenus par des osiers, et est monté par vingt-deux hommes munis de perches de vingt pieds de long.

Le congrès a aussi accordé au colonel James Hamilton, officier au service de Colombie, le privilége exclusif de navigation, pendant dix ans, sur l'Orinoco et ses tributaires, au-dessus de la ville d'Angostura. Deux bateaux à vapeur qu'il avait achetés en Angleterre, n'étant arrivés à leur destination qu'en 1826, le pouvoir exécutif lui retira le privilége.

En 1824, deux citoyens des États-Unis, MM. Manhand et Suckley, obtinrent le droit de navigation exclusive, au moyen de bateaux à vapeur, sur le lac Maracaïbo, la Zulia et ses tributaires.

Une compagnie, qui s'est formée depuis peu à Caracas, sous le nom de *Sociedad empendadora*, ou société d'entre-

prise, vient d'être autorisée à construire un *chemin ferré* du port de Laguira à la ville de Caracas.

Finances. Le ministre des finances José-Maria Castillo expose, dans son rapport du 5 mai 1823, que les Colombiens sont maintenant affranchis de l'*alcabala*, ou taxe sur les substances nécessaires à la vie et aux arts; que l'impôt sur la propriété foncière et sur les productions étrangères est réduit à deux et demi pour cent; que le tribut onéreux exigé des indigènes est aboli; que ces légions de douaniers qui rançonnaient les pauvres et trompaient les riches ont disparu, et avec eux cette multitude d'administrateurs qui absorbaient les quatre cinquièmes de ce qu'on enlevait aux contribuables, et ces percepteurs sans nombre qui détournaient à leur profit les neuf dixièmes des sommes versées par le peuple dans le trésor public.

En vertu des lois du 6 octobre 1821, on organisa des administrations dans les départements, dans les provinces et dans les chefs-lieux de canton; on établit des douanes, des monnaies, des manufactures de tabac, etc. « Nos neveux, » ajoute le ministre, « auront de la peine à croire qu'un ennemi formidable ait été vaincu et qu'une puissante république se soit formée sans autre ressource qu'un revenu annuel de cinq millions de dollars et un emprunt qui n'a point excédé un million. »

La loi du 27 septembre 1822 ayant prononcé la continuation du monopole des tabacs, on établit de nouvelles fabriques à San-Gil et à Casanaré. Celui des liqueurs spiritueuses fut aboli par une loi du 4 octobre suivant.

« Le gouvernement, » continue M. Castillo, « ne doit désormais compter, pour ses besoins, que sur le produit de l'impôt direct, toute contribution indirecte présentant le caractère d'*infirmités cachées*, de *fourberies* et de *soustractions frauduleuses*. »

Le président Bolivar, voulant acquitter les dettes les plus urgentes de l'État et faire un fonds pour les besoins du moment et ceux à venir, jusqu'à l'établissement d'un revenu régulier, ne crut pas devoir attendre l'installation du congrès constitutionnel, et envoya le señor Zéa en Angleterre pour y négocier un emprunt de cinq millions sterling. Zéa ne put en obtenir que deux, dont il traita avec MM. Herring, Graham et Powles. Le gouvernement colombien devait recevoir 80 livres sur 100, l'intérêt à 6 pour 100

payable par semestre, et l'on devait en distraire 1 pour 100., à l'effet de former un fond pour la liquidation de la dette.

Zéa acquitta plusieurs engagements de la Colombie avec une partie de cet emprunt, et employa l'autre à acheter les objets dont elle avait besoin. Cependant le gouvernement constitutionnel rendit un décret par lequel il déclarait que les pouvoirs délégués à Zéa ne l'autorisant pas à se mêler de matières de finances, il refusait de reconnaître l'emprunt, bien que les pouvoirs de cet envoyé fussent signés du président et contre-signés par le secrétaire des relations extérieures. Zéa mourut sur ces entrefaites, et le señor Révenga, qui le remplaça, n'ayant pas mission de reconnaître l'emprunt, et se voyant sur le point d'être poursuivi par les créanciers de la république, sollicita son rappel. Le señor Hurtado succéda à celui-ci en qualité de ministre. La Colombie se trouvant à cette époque dans le plus grand dénuement, chargea deux riches négociants, MM. Montoya et Arrublas, d'aller négocier un nouvel emprunt en Angleterre. Ils réussirent auprès de MM. Goldschmidt et compagnie, avec lesquels ils contractèrent pour 4,750,000 livres sterling, moyennant 85 pour cent, avec intérêts à 6 pour 100, payables tous les six mois, et le gouvernement s'engageant à affecter un fonds annuel au rachat de la dette à l'expiration de trente ans. En conséquence de ce traité, ces banquiers anglais furent nommés agents de la république pour tout ce qui concernait ses relations commerciales avec l'Angleterre, et agents spéciaux et commissaires pour le paiement de l'intérêt de l'emprunt et la direction du fond d'amortissement; ils devaient recevoir pour leurs services deux pour cent de commission et le remboursement de leurs frais. La république s'engageait à ne négocier d'autre emprunt en Europe ni ailleurs, pendant deux ans, sans leur approbation, et après ce délai, leur maison devait avoir la préférence. Les conditions de ce contrat furent reçues avec défaveur à la Colombie, et on y nomma une commission spéciale de finances pour les examiner et en rendre compte au congrès. Le résultat de cette investigation fut, 1°. que le pouvoir exécutif s'était acquitté du devoir que lui avait imposé le législateur par son décret du 30 juin 1823, en l'autorisant à négocier un emprunt de trente millions de dollars; 2°. qu'il fallait ratifier celui qu'il avait contracté avec MM. Goldschmidt et compagnie; 3°. qu'on devait rejeter

les huitième et dixième articles, parce que les commissaires n'avaient pas le droit de leur accorder les conditions qu'ils renferment; 4°. que la commission de deux pour cent et l'acquittement des frais étant exorbitants et contraires à l'usage, il serait bon de prendre d'autres arrangements à cet égard; 5°. que le pouvoir exécutif devait rendre ses agents (aussi bien que le señor Hurtado, s'il avait pris part à la transaction) responsables des pertes qu'ils avaient causées à la république et qu'ils estimaient à 1,276,660 dollars.

MM. Montoya et Arrublas firent une réponse à ce rapport, et le 1er. mai 1825, le gouvernement ratifia l'emprunt, en modifiant toutefois les articles 8 et 9. Il affecta au rachat de la dette étrangère, 1°. le produit net des droits sur le tabac; 2°. le huitième des recettes de la douane; 3°. le montant intégral du prix de vente ou de location des terres incultes; 4°. les revenus provenant du fermage et de la vente de toutes les mines appartenant à l'État; et 5°. les fonds de tous les *censos* ecclésiastiques dont on pourra faire l'acquisition par la suite.

Le gouvernement s'occupa aussi de la dette intérieure, au paiement de laquelle il consacra, 1°. les recettes sur les hypothèques et les séquestrations de biens confisqués; 2°. les revenus provenant de la propriété des majorats; 3°. ceux des terres et autres propriétés que la loi du 1er. juillet 1824 déclare nationales; 4°. les revenus des propriétés et des bénéfices ecclésiastiques qui n'ont été ni aliénés ni vendus; 5°. les revenus des biens de l'inquisition qui sont encore à la disposition du gouvernement; 6°. les fonds provenant des propriétés saisies et condamnées; 7°. le produit net de l'impôt du timbre; 8°. les recettes sur les déclarations d'hypothèque et l'enregistrement des actes et titres; 9°. le montant des droits d'enchères; 10°. le neuvième des dîmes qui devaient être consolidées; 11°. dix pour cent sur toutes les recettes municipales; 12°. la partie des dîmes allouées aux dignitaires ecclésiastiques, et aux canonicats, prébendes et diaconats qui viendront à vaquer dans les différentes cathédrales de la Colombie; 13°. les amendes prononcées pour infraction ou non exécution de contrats en vertu desquels il a été accordé des priviléges exclusifs; 14°. les revenus et biens affectés au collége des nobles de Madrid.

Suivant le calcul de Pembo, les revenus de la Nouvelle-Grenade ont produit, en 1811, 3,273,000 *pesos*, et on porte à 2,032,500 ceux de la capitainerie de Caracas; total,

5,305,500 *pesos*. Du 1er. juillet 1825 au 30 juin 1826, les recettes de ces deux provinces ont été de 9,156,732 *pesos*, c'est-à-dire 3,851,232 de plus qu'en 1811 (1).

Tableau des dépenses de la Colombie en 1827.

Département des relations extérieures. . . .	69,369 dollars.
de l'intérieur.	526,886
de la guerre.	4,307,797
de la marine.	912,721
des finances.	579,047
Intérêt de la dette.	1,800,000
Un pour cent pour le fond destiné à la liquidation de ladite dette.	300,000
Total.	8,495,820

1470. *Gouvernement des caciques.* Le premier cacique de Bogota(2)(*zippa*, ou grand seigneur), nommé *Saguanmachica*, est célèbre dans l'histoire. Son règne, d'après le calcul lunaire des habitants, commença vers l'année 1470. Guerrier brave et habile, il vainquit les *Fusagasugàes* à *Parca*, et fit ensuite une irruption sur le territoire de *Guatabita*, qui demanda des secours à *Michua*, roi de *Tunja*. Ce dernier envoya aussitôt un officier au *zippa* pour demander raison de cet acte d'hostilité; mais cet envoyé ayant été mal reçu, Michua marcha avec quarante mille hommes vers les frontières de Bogota. Saguanmachica, à la tête de cinquante mille hommes, s'avança de son côté sur les confins du royaume de Michua qui fut défait à *Choconta*. La perte fut grande de l'un et de l'autre parti, et les deux chefs perdirent la vie dans la mêlée.

1490. Le second *zippa* de Bogota fut *Néméquené*, qui, avec une force de 40,000 hommes, soumit la province de Fusagasuga et ensuite celle de *Zipaquira*, à dix ou douze lieues au nord de Santa-Fé. Dans le même tems, la province de Guatabita déclara la guerre à celle d'Ubaque, qui fut vaincue par le *zippa* à la bataille de Portachuélo. Peu après, Néméquené défait les troupes de la province d'*Ebate* à *Boqueron*, nomme son père gouverneur de cette nouvelle conquête et fait punir le cacique d'Ubaque. Les caciques de Tunja et

(1) *Gaceta de Colombia*, 29 avril 1827. n°. 289.
(2) Nommé *Bacatà* par les indigènes.

Sogamoso se liguèrent contre lui; mais ils furent complètement battus à la bataille de *las Bueltas* (1).

1498. *Don Christophe Colomb* découvrit, dans son troisième voyage exécuté en 1498, les îles de la Trinidad, de la Margarita, Coche et Cubagua, les embouchures de l'Orinoco, et côtoya le continent l'espace de cinquante lieues, vers la Punta-de-Araya. Quatre ans après, il reconnut d'autres parties de la côte, et le port de *Porto-Belo* (2). Il appela le pays où il aborda pour la première fois terre de Paria, du nom que lui donnaient les indigènes. C'est le même qui a été connu depuis sous la dénomination de Tierra-Firme, ou Terre-Ferme (3), de Nouvelle-Castille (4) et de Castilla-del-Oro (5). Colomb nomma ensuite Terre-Ferme la partie du continent située entre l'île de la Trinidad et l'isthme de Panama.

Voyage d'Alonso de Ojéda et d'Americo Vespucci. Ojéda, un des capitaines qui avaient accompagné Christophe Colomb dans son second voyage, se fit délivrer par Juan Rodriguez de Fonséca, chargé de la direction des affaires des Indes, l'autorisation de reconnaître les îles de la Terre-Ferme, ou tout autre pays qu'il pourrait rencontrer, à la condition de ne point passer sur les terres du roi de Portugal, ni sur celles visitées par Colomb, jusqu'à l'année 1495. La découverte du Nouveau-Monde et le bruit de ses richesses se répandirent alors dans toutes les provinces d'Espagne et y encouragèrent l'esprit d'aventures. Ojéda, aidé de quelques négociants de Séville, équipa quatre navires, et ayant pris avec lui le célèbre pilote biscaïen *Juan de la Cosa*, et *Americo Vespucci*, natif de Florence, négociant versé dans la science de la cosmographie et de la navigation, il mit à la voile du port

(1) Voyez les détails de ces guerres dans le deuxième livre de Piedrabita, de sa *Conquista del nuevo reyno de Granada*.

(2) Selon Gomara et d'autres auteurs, Colomb reconnut toute la côte de Terre-Ferme jusqu'au cap de la Vela; mais Oviedo assure qu'il ne la cotoya que jusqu'à la pointe d'Araya. (Voyez les voyages de Colomb, dans le IXe. vol. de l'*Art de vérifier les dates* et la *Collection des voyages et des découvertes des Espagnols, etc.*, par M. Navarette, traduit par MM. Verneuil et de la Roquette.

(3) Colomb l'appela ainsi, parce qu'il y avait vainement cherché un canal de communication entre les deux mers.

(4) Les marins de Colomb lui donnèrent ce nom, qui était celui de leur patrie.

(5) A cause de l'or que l'on y trouva.

de Santa-Maria le 20 mai 1498. Après une heureuse traversée de vingt-sept jours, il aborda à la côte de Paria. Il fit monter un bon nombre de ses gens dans des chaloupes, et les envoya vers le rivage, qui était couvert de naturels; mais à peine eurent-ils pris terre, que ceux-ci les regardant avec étonnement, s'enfuirent dans les montagnes. Ojéda longea la côte pour chercher un abri, et, après deux jours de navigation, il arriva à un bon port, où les indigènes étaient accourus de toutes parts pour admirer ses navires et ses équipages. Quarante soldats bien armés descendirent à terre, et firent des signes de paix et d'amitié aux Indiens, dont plusieurs vinrent traiter avec eux. Ils leur donnèrent des sonnettes, des miroirs et des ceintures, et, comme la nuit approchait, ils regagnèrent leurs vaisseaux. Le lendemain matin, au lever de l'Aurore, le rivage était couvert d'Indiens des deux sexes, et plusieurs s'étaient jetés à la nage pour aller à la rencontre des Espagnols. C'étaient des hommes de moyenne taille et bien proportionnés, qui avaient le visage large et le teint roux, et n'avaient d'autres poils sur le corps que des cheveux. Leurs habitations étaient en commun et faites en forme de cloches; elles pouvaient contenir une soixantaine de personnes, étaient construites en bois et recouvertes de feuilles de palmier. Ils dormaient dans des hamacs de coton suspendus entre des arbres. Le poisson et la racine d'yuca (*jatropha manihot*, Linné), dont ils fesaient du pain, constituaient leur nourriture principale; ils mangeaient aussi la chair de leurs ennemis.

Ojéda longea la côte et envoya souvent ses gens à terre pour explorer le pays. Il s'arrêta devant un village composé de vingt six cabanes bâties sur pilotis et communiquant ensemble au moyen de ponts-levis; et leur trouvant de la ressemblance avec celles de Venise, il nomma l'endroit *Vénézuéla*, ou petite Venise. Les habitants vinrent dans douze canots reconnaître les navires, en firent le tour et se dirigèrent ensuite vers une montagne, d'où ils retournèrent peu après avec seize jeunes filles, qu'ils distribuèrent en nombre égal aux quatre bâtiments. D'autres personnes, quittant leurs habitations, vinrent à la nage au-devant des Espagnols, tandis qu'on apercevait près du village de vieilles femmes qui poussaient des cris affreux et s'arrachaient les cheveux. Ce fut, à ce qu'il paraît, un signe convenu; car aussitôt les jeunes filles sautèrent à la mer, et les hommes dans les canots s'éloignèrent après avoir décoché leurs flèches contre

les navires. Ceux qui nageaient étaient aussi armés d'une lance qu'ils cachaient dans l'eau le plus qu'ils pouvaient. Les Castillans se mirent à leur poursuite dans des chaloupes, coulèrent à fond plusieurs de leurs canots, tuèrent une vingtaine de ceux qui les montaient, et en blessèrent un grand nombre. Ils prirent deux des jeunes filles et trois hommes, dont l'un parvint à s'échapper à la nage. Les Espagnols eurent cinq blessés.

Ojéda cotoya encore quatre-vingts lieues jusqu'à la terre de Paria, où il rencontra un peuple qui avait des coutumes et un langage différent de ceux qu'il avait vus jusqu'alors. Plus de quatre mille personnes réunies sur le rivage s'enfuirent dans les montagnes à l'approche des barques. Les Espagnols y trouvèrent des cabanes de pêcheurs, et des fourneaux pour rôtir le poisson. Le lendemain, au point du jour, il en reparut quelques-uns sur la côte, qui y attendirent les Castillans et leur donnèrent à entendre par signes que ces habitations du voisinage de la mer n'étaient pas leur demeure habituelle, et qu'ils en avaient d'autres à trois lieues de là, qu'ils les invitaient à venir visiter. Ojeda permit à vingt-trois de ses gens bien armés de les y accompagner, et ceux-ci y passèrent trois jours dans les danses, les chants et les réjouissances. Ils furent suivis à leur retour d'une foule d'individus des deux sexes, et plus de mille montèrent sur les vaisseaux ou nagèrent autour sans pouvoir se lasser de les admirer. Ojéda, voulant les épouvanter, fit jouer l'artillerie d'un des navires. A ce bruit, ils se précipitèrent tous dans les flots; mais, voyant rire les Castillans, ils reprirent confiance, retournèrent à bord et y passèrent toute la journée.

L'escadre partit de Paria pour se rendre à la Margarita. Elle visita ensuite la province et le golfe de *Coquibaçao* (*Vénézuéla*), et à la hauteur du cap, qui reçut le nom de *la Véla*, elle reconnut une chaîne d'îles qui s'étendait de l'est à l'ouest, sur une longueur assez considérable, et à une partie desquelles fut donné le nom de *Gigantes*. Ojéda visita un village de *Cumana*, situé à l'entrée d'un golfe qui s'avançait de quatorze lieues dans les terres, et alla de là dans un autre, appelé *Maracapana*, où il fut accueilli d'une manière fort amicale par les habitants. Il y fit radouber ses navires et construire un brigantin. Pendant les trente-sept jours que durèrent ces travaux, les indigènes lui fournirent du pain, du gibier et du poisson, et les Espagnols qui par-

coururent les villages voisins n'eurent qu'à se louer des égards qu'on leur témoigna. Ces indiens se plaignirent des insulaires d'une île peu éloignée, qui fesaient des incursions fréquentes dans leur pays et en enlevaient les habitants pour les manger. Ojéda promit de les venger. En conséquence, il prit à son bord sept d'entre eux pour lui servir de guides, et, après sept jours de route, il arriva en vue des îles de la Guadeloupe, la Dominique, etc. S'étant approché de l'une d'elles, il vit quatre cents Caribes, armés de flèches et de boucliers et disposés à s'opposer au débarquement. Il s'avança toutefois, et ordonna une décharge d'artillerie et d'arquebuses, qui en tua un grand nombre et dispersa le reste. Ces Indiens, remis de leur frayeur, retournèrent à la charge, et, après avoir résisté pendant deux heures à quarante Castillans, s'enfuirent de nouveau dans les montagnes. Le lendemain, ils se présentèrent avec des forces plus considérables; mais battus une seconde fois, avec perte d'un homme tué et de vingt blessés, ils se retirèrent en laissant vingt-cinq prisonniers au pouvoir des vainqueurs, dont cinquante-sept avaient eu part au combat. Après cela, Ojéda passa à l'Española, où il arriva le 5 septembre, et retourna de là en Espagne, après un voyage de cinq mois (1).

(1) Selon Herréra, Ojéda cotoya quatre cents lieues, c'est-à-dire deux cents à l'est de Paria, où il relâcha premièrement, et deux cents de cette côte au cap de la Véla. (Voyez decad. I, lib. IV, cap. 1, 2 et 3.) Vespucci voulut faire croire que son voyage avait duré treize mois, qu'il avait longé le rivage du Nouveau-Monde l'espace de huit cent soixante lieues, et était revenu directement à Cadix, sans relâcher à Española, avec deux cent vingt Indiens captifs. Par ce moyen, il s'attribua, au préjudice de Colomb, la gloire d'avoir découvert l'Amérique. (Voy. *Vita e lettere d'Americo Vespucci, nobile Fiorentino, raccolte ed illustrate dall' abate Angelo-Maria Bandini*, Firenze, in-8°., 1745; et *Richerche istorico-critiche circa ulle scoperte d'Americo Vespucci, etc.*, compilate da Francesco Bartoluzzi, Firenze, in-8°., 1789.—*Esame critico del primo viaggio di Américo Vespucci al Nuovo-Mondo*, de G. Galeani Napione 1810.)

Américo Vespucci naquit à Florence, le 9 mai 1451; il se trouva à Séville lors du départ de la deuxième expédition de Colomb, dont il désira ardemment partager les découvertes. D'après les lettres qu'il adressa à Pierre Soderini et à Laurent de Médicis, il aurait exécuté son voyage en 1497. Il serait parti de Cadix le 10 mai, aurait abordé à la Terre-Ferme après trente-sept jours de route,

1499. *Voyage de Pedro Alonso Niño, surnommé le Noir.* Ce navigateur était né à Moguer, et avait accompagné Colomb, lors de la découverte de Paria. Voulant aller lui-même chercher des perles dans de nouveaux pays, il demanda et obtint la permission d'entreprendre un voyage à cet effet, à condition qu'il ne pénétrerait point dans les contrées reconnues par Christophe Colomb, et qu'il n'en approcherait même pas de cinquante lieues. *Luis de la Guerra*, de Séville, et le pilote *Christobal de la Guerra*, son frère, étant venus

---

et serait revenu à Cadix le 15 octobre 1498, après un voyage de treize mois. Il ajoute que l'année suivante, au mois de mai, il partit de nouveau de cette ville, relâcha à la côte d'Amérique, et, après avoir fait nombre de découvertes, que son équipage, mécontent de sa longue navigation et de la petite portion de vivres qu'on lui distribuait, commença à murmurer et l'obligea à reprendre la route de Castille. Il y rapporta des perles et des pierreries, et emmena deux cent trente-deux esclaves. Son second voyage avait aussi duré treize mois. Vespucci exécuta un troisième voyage sous les auspices d'Emmanuel, roi de Portugal, pour découvrir de nouvelles terres, et particulièrement l'île de *Trapobane*, qu'on croyait située entre la mer de l'Inde et celle du Gange. Il mit à la voile le 10 mai 1501, avec trois navires, prit possession de plusieurs îles, et revint le 28 novembre 1502, après un voyage de dix-huit mois et dix-huit jours. Étant parti, pour la quatrième fois, avec six bâtiments du roi de Portugal, le 10 mai 1503, pour chercher un passage aux Indes, il aborda à la baie de Tous-les-Saints, sur la côte du Brésil, et y construisit un fort, où il laissa une garnison de vingt-quatre hommes. Il retourna au Portugal, le 8 juin 1504, après treize jours de navigation. Il fit son dernier voyage au service d'Espagne, en qualité de pilote-majeur, avec Jean Diaz de Solis, Vincent Yanez Pinzon et Jean de la Cosa. Ce fut alors qu'il donna son nom à l'Amérique.

Il paraît bien prouvé, d'après le témoignage de Herrera et d'autres historiens dignes de foi, que le premier voyage exécuté par Américo Vespucci n'a eu lieu qu'en 1499, c'est-à-dire un an après la découverte du continent américain par Christophe Colomb; mais on ne saurait lui contester le titre de grand navigateur, et l'honneur d'avoir, le premier, donné des notions exactes sur le pays et ses habitants. (Voyez le Nouveau-Monde et navigations faictes par Emeric de Vespuce, Florentin, des pays et isles nouuellemēt trouvés, auparauat icongneuz, tant en l'Etiope q'Arrabie, Calichut et aultres plusieurs régions estranges. Translaté de ytalien en langue françoyse, par Mathurin de Redouer, licēsie es loys. Imprimé à Paris par Phelippe Lenoir, en 1513; quatre-vingt-huit feuillets.)

se joindre à lui, ils s'embarquèrent au port de San-Lucas, à bord d'une caravelle équipée à leurs frais et montée par trente hommes, quelques jours après le départ d'Ojéda. Ils suivirent la même route que son expédition, se dirigeant vers le sud, et arrivèrent, presque en même tems, en vue des côtes de Paria et de Maracapana. Les indigènes leur ayant montré des dispositions pacifiques, ils y descendirent, nonobstant l'ordre de la Cour, et coupèrent du bois de Brésil (*palo Brasil*). De là ils se dirigèrent vers le golfe nommé, par Ojéda, *de las Perlas*, et les îles de Margarita, de Coche et de Cubagua, et y recueillirent une grande quantité de perles. Les *Guaiqueries*, qui les reçurent avec amitié, en échangèrent contre des grains de chapelets, des couteaux, de petits miroirs et d'autres babioles semblables.

Niño poussa sa navigation jusqu'à la Punta-de-Araya, et aborda à la côte des *Cumanagotos*. Les habitants en allaient entièrement nus; et se couvraient seulement les parties naturelles avec une espèce de calebasse retenue par un cordon à la ceinture. Ils avaient les dents fort blanches et mâchaient continuellement une certaine herbe. Leur peau était enduite d'une matière ressemblant à de la poix, et qu'ils prétendaient les rendre plus sains et plus robustes. Ils portaient des perles en colliers, et suspendues au nez et aux oreilles. Ils les cédèrent avec empressement pour des sonnettes, des bracelets, des anneaux et des épingles, dont ils parurent faire grand cas.

Niño continua sa route le long de la côte jusqu'à l'endroit où est maintenant située la ville de Coro, près de la province de Vénézuéla, et à cent trente lieues au-dessous de Paria et de la Boca-del-Drago. Il entra dans une baie semblable à celle de Cadix, où il fut bien accueilli par une cinquantaine de naturels, qui lui donnèrent les perles qu'ils portaient aux bras et au cou en échange d'objets de peu de valeur. De là il cingla vers un village nommé *Curiana*, où les habitants, réunis en grand nombre, les invitèrent à débarquer. Il n'osa d'abord, attendu le peu de monde qu'il avait; mais s'étant assuré de la simplicité de ces Indiens, il consentit à descendre à terre, et passa vingt jours dans leur village. Pendant cet intervalle, ils lui fournirent en abondance de la venaison (*carne de venados*), des lapins (*conejos*), des oisons ou canes (*anseres anados*), des perroquets (*papagayos*), du poisson et du pain de maïs. Il s'y tenait régulièrement des marchés de ces provisions. Ces Indiens possé-

daient des cuves, des cruches, des pots, des écuelles, des plats et des vases de différentes formes. Ils portaient, outre des colliers de perles, des ornements en or représentant des grenouilles et divers insectes, qu'ils allaient se procurer à six journées de chez eux, dans la province de *Curi na Cauchieto*. Niño s'y rendit. Les habitants vinrent au-devant de lui dans des canots, montèrent sur son navire et lui offrirent de l'or, des ornements, des singes et des perroquets de plusieurs couleurs. Ils portaient aussi des perles, dont ils ne voulurent point se défaire. Les Espagnols voulurent ensuite pénétrer plus avant; mais ils furent forcés de se replier devant plus de deux mille guerriers entièrement nus et armés d'arcs et de flèches, qui les attendaient sur le rivage (1). L'expédition retourna alors à Cumana, où il reçut le même accueil qu'auparavant. Ces peuples croyaient avoir eu bon marché des Castillans en leur donnant, pour des bagatelles, plus de cent cinquante marcs de belles perles, dont quelques-unes étaient grosses comme des avelines; elles avaient seulement le défaut d'avoir été mal percées, parce que les Indiens ne connaissaient pas encore l'usage du fer. Niño remonta de là à Boca-del-Drago, et longea la côte jusqu'à la Punta-de-Araya, où il découvrit la fameuse saline qui porte ce nom, à douze ou quinze pas de la mer. Il mit ensuite à la voile pour l'Espagne, et après deux mois de navigation, il entra dans un port de Galice, le 6 février 1500, avec une riche cargaison d'or, de perles et de bois de Brésil (2). Accusé, ainsi que son frère, d'avoir caché des perles, et par conséquent fraudé les droits du roi, le gouverneur Hernando de la Véga, seigneur de Grajal, les fit arrêter, en vertu de l'édit qui avait défendu à tout navire d'approcher à plus de cinquante lieues des terres découvertes par Christophe Colomb (3).

1499-1500. *Voyage de Vincent Yanez Pinzon.* Ce naviga-

(1) Suivant Herréra. Plusieurs auteurs disent que les Espagnols furent attaqués par les Indiens, montés dans leurs pirogues, mais qu'ils furent dispersés à coups de canon.

(2) Quelques auteurs prétendent que la cargaison consistait en grains, de la casse, et quatre-vingt-seize livres de perles : *considerable cantitad de perlas*, dit Oviedo, *que fueron las primeras que tributo à nuestra España este occidente*.

(3) Herréra, décad. I, lib. IV, cap. 5. — Oviedo, part. I, lib. I, cap. 2. — *Le Nouveau-Monde*, ch. 108-123, édit. de Pa-

teur, qui avait accompagné Christophe Colomb dans son premier voyage, obtint du roi l'autorisation de parcourir les parages que ce dernier n'avait pas visités. Il équipa à cet effet quatre caravelles, et partit du port de Palos avec son neveu Ariez Pinzon, le 18 novembre 1499. Il arriva, le 13 janvier 1500, aux îles du Cap-Vert, et prenant la direction du sud, il franchit la ligne équinoxiale le 26 du même mois, et aborda peu après au cap, qu'il nomma *Calo-de-Consolation* (1), sur la côte du Brésil, par le 8° 1/2 de lat. S. Il y grava sur l'écorce d'un pin la date de la découverte du pays, les noms du roi et de la reine, et en prit possession pour la couronne de Castille. Il alla ensuite débarquer un peu plus haut vers le nord, à l'embouchure d'une rivière, où les Indiens tuèrent huit ou dix de ses gens. De là il cotoya vers l'ouest et arriva aux bouches du grand fleuve, qu'il appela *Maranham* (Marañon). Il en calcula la largeur à trente lieues, et ayant remarqué que ses eaux conservaient leur douceur l'espace de quarante lieues, après s'être rendues à l'Océan, il l'appela *mer d'eau douce*. Il enleva une trentaine d'habitants pour les vendre comme esclaves, et longeant de nouveau le rivage, il rencontra un autre fleuve qu'il nomma *Rio-Dulce* (*Yupari*). Après avoir suivi les côtes sur une étendue de six cents lieues, au sud-est du golfe de Paria, il repassa la ligne. Sous le 10° de lat. N. il eut le malheur de perdre deux de ses navires et leurs équipages dans une tempête. Il continua sa route vers l'Española, où il relâcha le 23 juin; et ayant de là mis à la voile pour l'Espagne, il y arriva à la fin de septembre, après un voyage de dix mois et demi. Il rapporta vingt esclaves, trois mille livres de bois de Brésil, du bois de Sandal et d'autres productions du pays (2).

1500. *Voyage de Diégo Lépé*. Peu après le départ de Pinzon, Diégo de Lépé, natif de Palos de Moguer (3), partit

ris, de 1536, où se trouvent des détails curieux sur le pays et les habitants. — *P. Martyrus*, dec. I, lib. IX. — *Gomara*, lib. II, cap. 75. — *Benzoni*, lib. I, cap. 10. — Le P. Caulin, *Hist. de la Nueva-Andalucia*, lib. II, cap. 3.

(1) C'est le cap actuel de San-Augustin.

(2) *Grynœus: de Navigatione Pinzoni*, cap. 112 et 113, p. 119 et 120. — *Herréra*, decad. I, lib. IV, cap. 6. — *P. Martyrus*, dec. I, lib. IX. — *Gomara*, lib. II, cap. 85. — *Galvano*, p. 34 et 35. — Le *Nouveau-Monde*, ch. 111 et 112.

(3) Ville appartenant au comte de Miranda.

de ce port avec deux navires, toucha à l'île del Fuego, dans le groupe du Cap-Vert, et de là navigua d'abord au sud, et puis à l'est, doubla le cap de San-Augustin, et ayant relâché un peu plus loin, il prit possession du pays au nom du roi de Castille. Il grava son nom sur un arbre d'une grosseur prodigieuse (1). De là il passa au fleuve Marañon, où il entra; mais les habitants, chez lesquels les trente-six hommes que Pinzon débarqua avaient répandu la terreur, se trouvaient sous les armes pour défendre leur pays. Les Castillans en tuèrent un grand nombre et en prirent plusieurs. Après cette affaire, qui coûta la vie à dix de ses gens, Lépé cotoya la Terre-Ferme et arriva à Paria, où les naturels se mirent aussi en mesure de lui résister. Il leur livra combat, en tua et en prit plusieurs (2).

Au mois de novembre 1501 (3), il obtint la permission de faire un nouveau voyage de découverte avec quatre navires, moyennant qu'il abandonnerait à Leurs Altesses Royales la moitié des profits de l'expédition (4). Comme les historiens n'en font pas mention, il est probable qu'il mourut avant de l'exécuter.

1501. *Voyage de Rodrigo de Bastidas.* Le bruit des richesses que renfermait l'Amérique décida une foule d'Espagnols à aller tenter la fortune dans ce nouvel hémisphère, et particulièrement les habitants de Triana, dont la plupart étaient marins. De Bastidas, natif de cette ville, obtint de la Cour l'autorisation d'aller à la recherche de l'or et des perles. S'étant associé avec Lédesma et plusieurs autres pour équiper deux navires, il fut nommé capitaine, et partit de Cadix, le 1er. janvier 1501, ayant à son bord le célèbre pilote Juan de Cosa. Il suivit la première route tracée par Colomb jusqu'aux Antilles, se dirigea de là vers le golfe de Coquibocon ou de Vénézuela, descendit plus bas le long de la côte et découvrit toute celle de la province de Darien, où sont actuellement situées les villes de Santa-Marta, Cartagéna et Nombre-de-Dios, sur une étendue de cent trente

(1) On dit que seize hommes ne pouvaient l'embrasser en se tenant par la main.

(2) Lépé toucha sans aucun doute, dit M. Navarette, à Española, pour retourner en Espagne. Il leva et traça une carte de ses découvertes.

(3) Suivant Herréra, M. Navarette dit en 1500.

(4) Herréra, décad. I, lib. IV, cap. 7 et 12.

lieues. Il appela port *del Retrete* celui de Nombre-de-Dios, et donna des noms à Cartagena et aux îles avoisinantes. Ayant recueilli beaucoup d'or et de perles, Bastidas résolut de retourner en Espagne; mais, contraint de relâcher au golfe de Xaragua en Española, il y perdit ses navires qui étaient entièrement rongés des vers. Chemin fesant pour se rendre à Santo-Domingo, dont il était éloigné de soixante-dix lieues, il fut arrêté par Francisco de Bobadilla, sous prétexte qu'il s'était procuré de l'or et des perles des naturels de Xaragua. Relâché peu après et envoyé en Espagne avec l'amiral Colomb, pour payer le quint dû au trésor royal, de Bastidas reçut en récompense de ses services une pension de 50,000 *maravédis*, qui lui fut payée dans la province de Darien, où il se retira (1).

1501. *Deuxième voyage d'Alonzo de Ojéda et d'Américo Vespucci.* Ces deux navigateurs partirent de nouveau de Cadix en 1501, et étant arrivés au golfe d'Uraba, ils résolurent de bâtir à son entrée une forteresse destinée à protéger leurs découvertes. Un navire, qu'ils détachèrent pour longer la côte, aborda au port del Retrète (2), qu'avait découvert Bastidas. Sur ces entrefaites, les marins, mécontents de la distribution des vivres, arrêtèrent Ojéda, lui mirent les fers aux pieds, et le conduisirent à Yaquimo, dans l'île Espagnole (3).

1508-1510. *Troisième voyage de Alonzo de Ojéda et de Diégo de Nicuésa.* Ojéda obtint du roi la concession des terres formant la province connue sous le nom de *Nueva-Andalucia* (4) (Nouvelle-Andalousie), et qui s'étendaient depuis le cap de la Véla jusqu'à la moitié du golfe de Uraba. La partie située depuis l'autre moitié du golfe jusqu'au cap

(1) Herréra, déc. I, lib. IV, ch. 11.

(2) C'est le port *Escribanos* où Colomb aborda le 26 novembre 1503.

(3) Herréra, déc. I, lib. IV, cap. 11.

(4) Cette contrée était connue des naturels sous le nom de Guayana, et des Espagnols, sous celui de gouvernement de la Serpa. Elle comprenait Paria, Guayana et Caribana, et s'étendait à plus de trois cents lieues, depuis l'île de Margarita jusqu'au cap Pinion, où la côte septentrionale du Marañon. Elle avait à peu près la même largeur, et elle était alors habitée par plus de trente nations différentes. (Voyez Herréra, *Novus Orbis*, cap. 8. — *Historia corografica de la Nueva-Andalucia*, par le P. Caulin.)

de Gracias-à-Dios, fut donnée à Diégo de Nicuésa, sous le nom de *Castilla-del-Oro* ou Castille-d'Or. Le roi mit, en même tems à la disposition de ces deux gouverneurs l'île de Jamaïca, d'où ils devaient tirer des vivres et les autres ressources qui leur seraient nécessaires. Ceux-ci s'engageaient à bâtir quatre forteresses, c'est-à-dire deux sur leur territoire respectif. On leur garantissait la jouissance, pendant dix ans, des mines qu'ils pourraient découvrir, sous la condition de payer au trésor royal le dixième de leurs bénéfices, la première année; le neuvième, la seconde année; le huitième, la troisième; le septième, la quatrième; le sixième, la cinquième, et le quint pour les cinq autres. Ils ne devaient payer aucun impôt ou subside pendant quatre ans, et on leur permettait à chacun d'emmener deux cents hommes de Castille jusqu'à l'Española, et d'en prendre dans cette île six cents autres. Ils devaient mener avec eux quarante Indiens en qualité de maîtres mineurs (*maestros de sacar oro*) pour servir d'instructeurs. Enfin, après avoir peuplé le pays qui leur était concédé, ils avaient la permission de revenir en Castille sur des navires qu'ils se procureraient à Española, pourvu qu'ils n'en prissent pas plus de deux à chaque voyage.

Les nouveaux gouverneurs déposèrent un cautionnement dans les mains de l'évêque de Placencia, à l'effet de garantir l'exécution de ces conditions. Le capitaine Juan de la Cosa, Biscaïen, fut nommé *alguacil major* du gouvernement d'Ojéda, avec la survivance pour son fils; et le gouvernement d'Española reçut l'ordre de fournir tous les Indiens nécessaires au service de l'expédition.

Ojéda s'embarqua à l'île de Béata, voisine de celle d'Española, avec trois cents hommes, parmi lesquels se trouve le fameux Francisco Pizarro (1), et, se dirigeant vers le sud, il arriva en peu de jours à Cartagéna, nommé par les Indiens *Carùmari*. Les naturels, qui avaient déjà été maltraités par Christobal Guerra et autres, qui étaient descendus sur cette côte sous prétexte de trafiquer paisiblement, ne voulurent consentir à aucun arrangement avec Ojéda, quoique les Indiens à l'Española, qui entendaient leur langue, leur con-

(1) Hernando Cortez s'était aussi engagé dans cette expédition, mais une tumeur survenue à son genou l'empêchait de s'embarquer.

seillassent d'écouter les Espagnols et de renoncer à l'idolâtrie, la sodomie et aux vices dont ils se souillaient. Ojéda voulant employer les moyens de persuasion, leur fit déclarer que les très-hauts et puissants monarques de Castille et de Léon l'avaient envoyé comme leur capitaine et leur messager pour instruire les peuples barbares; qu'en cette qualité, il leur apprenait que Dieu avait créé le ciel et la terre et un homme et une femme dont tous les autres étaient les descendants; que depuis cinq mille et tant d'années, toutes les générations s'étaient nécessairement divisées et dispersées dans plusieurs royaumes et provinces, afin de trouver le moyen de subsister; que Dieu avait confié à saint Pierre le salut de tous les hommes, lui commandant d'établir son siége à Rome, comme le lieu le plus propre pour les gouverner, avec la faculté de l'établir en toute autre partie du monde, et de soumettre à son autorité les chrétiens, les Maures, les Juifs, les Gentils et autres sectaires; que cet envoyé de Dieu avait reçu le nom de pape, mot qui veut dire grand et admirable, père et gardien, parce qu'il est le père et le gardien de tous les hommes; que cette autorité s'est toujours maintenue et se continuera toujours; que l'un des pontifes qui lui a succédé comme seigneur du monde a fait donation des îles et Terre-Ferme de l'Océan aux rois de Castille, Ferdinand et Isabelle, et à leurs héritiers; et qu'en vertu de cette donation, Sa Majesté Catholique en étant roi et seigneur, elle avait envoyé des délégués pour prêcher l'Évangile et enseigner les mistères de la foi parmi les Indiens. Si vous les recevez parmi vous, ajoutait Ojéda, on vous laissera libres, vous et vos enfants, et Sa Majesté vous accordera plusieurs priviléges et exemtions; mais si vous refusez, je vous ferai la guerre à toute outrance, vous attaquerai avec toutes mes forces, et vous obligerai à vous soumettre au joug de l'Église et du roi. Je m'emparerai de vos femmes et de vos enfants et les rendrai esclaves, et comme tels, je les vendrai et en disposerai comme Sa Majesté l'ordonnera. Je prendrai vos biens et je vous ferai tous les maux imaginables. Enfin, je proteste que les malheurs qui résulteront de votre résistance seront de votre faute et non pas de celle du roi ni de la nôtre (1).

(1) On s'est étendu sur cette instruction, parce que c'était dans les mêmes termes que s'exprimaient tous les navigateurs es-

C'était d'après l'ordre du roi, et avec le consentement des docteurs en théologie, qu'Alonzo Ojéda voulait faire la guerre contre les Indiens et réduire en esclavage ceux qui ne voudraient pas reconnaître les dogmes de la foi. Il eut recours à la voie de la douceur, et offrit à échanger divers objets; mais le peuple robuste, fier et vaillant auquel il s'adressait, ne voulut pas accepter ses offres. Juan de la Cosa proposa alors d'aller fonder un établissement dans le golfe d'Uraba, où les Indiens étaient moins hostiles; mais Ojéda préféra réduire par les armes ceux de Cartagéna. Ces peuples se présentèrent au combat armés de boucliers ronds, d'épées faites avec un bois très-dur et de flèches empoisonnées: ils opposèrent d'abord beaucoup de résistance; mais forcés de céder, les Espagnols en tuèrent un grand nombre et en prirent soixante, qui furent envoyés à bord des navires. On poursuivit les fuyards jusqu'à un village nommé *Yurbaco*, dont les habitants s'étaient retirés dans les montagnes. Les Espagnols ayant alors commis l'imprudence de se disperser, les Indiens se jetèrent à l'improviste sur eux et en tuèrent soixante-dix, parmi lesquels se trouvait Juan de la Cosa. Un seul échappa à cet horrible carnage. Cependant les Castillans qui étaient restés sur la flotte ne recevant aucune nouvelle d'Ojéda, longèrent la côte dans des barques pour le découvrir. On le trouva caché parmi les *manglares* ou mangliers (*rhizophora mangle*), près de la mer. Il avait l'épée à la main, et son bouclier avait, dit-on, trois cents marques de flèches. Ayant vu presque tous ses gens tués, il avait par une fuite rapide évité le même sort.

Sur ces entrefaites, on annonça l'arrivée de Diégo de Nicuésa, avec une flotte composée de sept caravelles et montée de sept cents hommes d'équipage. Ojéda, qui avait eu des différends avec lui à Española, craignant son ressentiment, ordonna à ses gens de le laisser seul et de retourner à leurs navires. Ceux-ci allèrent à la rencontre de Nicuésa dans des chaloupes, et l'ayant informé des malheurs de leur chef, le prièrent de ne plus songer à leur ancienne querelle. Il y consentit de bonne grâce, et s'étant réconcilié avec Ojéda, ils ne pensèrent plus tous deux qu'à venger la mort de leurs compatriotes. A cet effet, ils marchèrent pendant la nuit à

pagnols, lorsqu'ils abordaient sur une terre inconnue dont ils voulaient s'emparer au nom de Sa Majesté Catholique. (*Herrera*.

la tête de quatre cents hommes pour surprendre le village de Yurbaco, qui était composé de cent cabanes. Ils divisèrent leur troupe en deux colonnes, et étaient arrivés à peu de distance du village, lorsque les Indiens, avertis de leur approche par les cris de gros perroquets rouges, appelés *guacamayas*, sortirent en toute hâte; mais un grand nombre tomba sous le fer des Castillans et le reste se retira dans les cabanes auxquelles on mit le feu. Hommes, femmes et enfants, tout périt dans les flammes (1).

Les soldats se mirent alors à piller; la part du butin qui échut à Nicuésa et à ses gens s'éleva à 7,000 *castillans* (2). On trouva près d'un arbre le corps de Juan de la Cosa, si enflé par l'effet du poison, qu'il ressemblait, dit Herréra, à un hérisson tout percé de flèches. Les deux capitaines revinrent au port, et Ojéda partit avec sa flotte pour la partie du golfe d'Uraba qui était l'objet de son entreprise. Poussé par des vents contraires, il fut forcé d'ancrer dans une petite île près de la côte de Cartagéna, et à trente-cinq lieues de cette ville. Il y trouva de l'or, et prit quelques Indiens. Ensuite, il chercha sans succès la rivière de Darien, ce qui le décida à camper et à jeter sur des montagnes les fondements d'une ville à laquelle il donna le nom de *villa de San-Sebastian* (3).

Ojéda n'ayant que peu de monde et apprenant que les habitants de cette terre étaient fort belliqueux, se décida à bâtir une forteresse palissadée. Il envoya un de ses navires à Española avec les Indiens captifs et l'or qu'il avait pris, afin de se procurer un renfort d'hommes, d'armes et de munitions.

En même tems, Diégo de Nicuésa s'étant embarqué à Cartagéna à bord d'une caravelle pour se rendre à Véragua, donna ordre au commandant des navires et des brigantins

(1) Selon Herréra. D'autres disent que quelques-uns s'échappèrent au commencement de l'action, et que six enfants furent sauvés et faits esclaves.

(2) Ou *pesos* valant 4 liv. 10 s.

(3) C'est la seconde qu'on bâtit en Terre-Ferme. La première fut fondée dans la Véragua, par l'amiral Christophe Colomb. Pendant qu'on cherchait des matériaux pour la construction des édifices, un caïman saisit une jument par la cuisse, et l'ayant attirée dans l'eau, la dévora.

de le suivre. Le capitaine *Lopé de Olaño*, qui commandait un des brigantins, se sépara de lui, et ayant rencontré les navires dans le *Rio-de-Lagartos*, connu depuis sous le nom de *Rio-de-Chagre*, il y fit décharger les vivres et les cargaisons dans le but de faire croire que Nicuésa était perdu, et d'engager ses gens à lui obéir comme son lieutenant. Voulant trouver un lieu plus commode pour bâtir une ville, il se mit dans une barque pour remonter le Rio-de-Belen (1); mais elle coula à fond, et quatorze de ses gens furent noyés. Il se sauva avec quelques autres qui savaient nager, et passa de là avec les brigantins à la rivière de Véragua, à quatre lieues de l'autre, pour chercher de l'or. Plusieurs de ses hommes y périrent de fatigue et de faim. Olaño revint à la rivière de Belen; et des debris des navires il fit construire une caravelle, dans l'intention de se rendre à l'île Española. Pendant qu'on y travaillait, les vivres s'épuisèrent, et les Espagnols souffrirent tellement de la faim, qu'ils furent réduits à manger les juments et leurs poulains. De leur côté, les gens de Nicuésa ne souffraient pas moins. Étant retourné sur la côte pour se joindre à Olaño, il entra dans une rivière où la caravelle s'enfonça dans le sable et y resta.

L'équipage ne tarda pas à être dénué des choses les plus nécessaires à la vie. Nicuésa prit alors la résolution d'aller par terre vers l'ouest à la recherche de la malheureuse île de Véragua, qui lui avait tant coûté. Quatre marins eurent ordre de longer la côte avec la chaloupe de la caravelle. Après avoir passé un grand nombre de rivières et de ruisseaux, ils rencontrèrent une île déserte, et désespérant de trouver des secours, ils résolurent de retourner à l'endroit d'où ils étaient partis. Nicuésa et ses gens allaient d'un cap à l'autre sans autre ressource que des herbes et quelques poissons, et ne pouvant même pas se procurer d'eau douce, dont l'île manquait. Ils essayèrent à en sortir sur des radeaux construits de branches d'arbres, mais en vain; car ils n'avaient pas de rames, et ceux qui savaient nager n'avaient plus la force de lutter contre les courants, qui les auraient entraînés dans la haute mer. Les quatre marins de sa chaloupe arrivèrent au lieu où se trouvait Lopé de Olaño, et

(1) Ou *Bethléem*, ainsi nommé par l'amiral Colomb, parce qu'il y mouilla le lundi 9 janvier, jour de l'Épiphanie, 1503.

lui peignirent la triste situation de Nicuésa et de ses gens. Quoique Olaño craignît le ressentiment de Nicuésa, il lui renvoya le brigantin avec les quatre marins, qui portaient de l'eau douce, des bourgeons de palmes et autres choses pour ceux qui étaient encore vivants. Pendant le séjour que Nicuésa fit dans cette île, plusieurs de ses gens moururent de soif. Il s'embarqua avec le monde qui lui restait à bord du brigantin, et étant arrivé à la rivière de Bélen, où était Lopé de Olaño, il l'arrêta comme traître et le condamna à mort. Les amis qu'Olaño pria d'intercéder pour lui se jetèrent aux genoux de Nicuésa pour obtenir sa grâce, lui peignirent les malheurs qu'ils avaient soufferts dans ce voyage, pendant lequel il était déjà mort quatre cents de leurs compagnons, et lui représentèrent que ceux qui restaient ne valaient guère mieux. Nicuésa, touché de leurs supplications, donna la vie à Olaño, mais avec l'intention de l'envoyer prisonnier en Castille. Voyant chaque jour succomber quelqu'un des siens, il forma la résolution de pénétrer plus avant dans le pays pour piller les villages et les habitations des Indiens. Ceux-ci prirent les armes avec la détermination de chasser les Espagnols et de les exterminer s'ils le pouvaient. Cependant il en périssait tous les jours de faim et de maladie. Trente qui cherchaient des vivres rencontrant le corps d'un Indien, le mangèrent, quoiqu'il fût déjà corrompu, et en moururent. Nicuésa résolut alors d'abandonner ce lieu fatal pour aller plus avant vers l'est. Comme ses gens avaient semé le peu de maïs qu'ils avaient trouvé, ils le prièrent d'attendre sa maturité, mais il ne voulut pas accéder à leur demande. Il embarqua le plus grand nombre dans les deux brigantins et dans la caravelle que Lopé de Olaño avait fait construire. Il laissa le reste dans le pays sous le capitaine Alonzo Nuñez, qu'il avait nommé son sergent-major. Après avoir cotoyé quatre lieues, un marin nommé *Grégoire Ginoues* se souvint d'un port qui devait être près de là, et qu'il avait visité lors du voyage de Christophe Colomb, et qu'il y avait une ancre à moitié couverte de sable près d'une source d'eau douce. On cingla vers cet endroit, que l'amiral avait nommé Porto-Bélo, et on y trouva et l'ancre et la fontaine. Malheureusement, vingt Castillans qui allèrent chercher des provisions y furent tués par les Indiens. Nicuésa passa à un autre port, à six ou sept lieues vers l'est, dont les habitants, nommés *Chuchureyes*, paraissaient mieux disposés. Il jugea l'endroit

convenable, y bâtit un fort qui fut appelé *Puerto y Ciudad de Nombre-de-Dios* (1).

Nicuésa prit possession du pays voisin avec son épée, et commença les travaux du fort. Il y employa tous ses gens, qu'il forçait même d'aller à Porto-Bélo pour en apporter sur leurs épaules des vivres et les matériaux nécessaires à la construction. Plusieurs succombèrent à l'excès de la fatigue. Deux cent quatre-vingt-cinq individus, qu'il avait pris à Española, ayant été tués tous dans des escarmouches avec les Indiens, il ne lui resta bientôt qu'une centaine d'hommes pour former l'établissement de la ville; encore étaient-ils dans l'état le plus déplorable. Ceux qui étaient restés à Bélen ne souffraient pas moins; car pendant cinq mois qu'ils y séjournèrent, ils furent réduits à manger des crapauds, des grenouilles, des lézards et de l'écorce de palmier (*palmitos*), dont ils fesaient une espèce de gâteau. Nicuésa leur envoya enfin la caravelle qui les ramena à Nombre-de-Dios. En même tems, il détacha Gonzalo de Badajos avec vingt hommes pour surprendre des Indiens qu'il destinait à Española. Dans plusieurs rencontres, il y eut des morts de part et d'autre; mais les Indiens finirent par se retirer et renoncèrent à ensemencer leurs terres. Les Espagnols souffrirent alors tellement de la faim et de la maladie, que le nombre en diminuait tous les jours, et que pas un n'avait la force de faire la sentinelle pendant la nuit.

Nicuésa avait expédié un de ses parents à Española, à bord de la caravelle, pour chercher mille porcs et d'autres provisions qu'il avait laissées dans le port de Yaquimo; mais l'amiral s'opposa à ce qu'il les enlevât.

Pendant ce tems, Alonzo de Ojéda, qui s'était fortifié à San-Sébastian, dans le golfe d'Urabà, ayant appris, par des Indiens captifs, qu'il y avait dans le voisinage un puissant roi, appelé *Tirufi*, qui avait beaucoup d'or, résolut d'aller le visiter. Il rencontra sur sa route une foule d'Indiens qui tuèrent un grand nombre de ses gens avec des flèches empoisonnées. Ceux qui en étaient frappés moururent comme enragés. Les Castillans, forcés de rebrousser chemin, tentèrent encore une seconde sortie pour se pro-

(1) Nicuésa ayant résolu d'y habiter, dit : *Paremos á qui en el nombre de Dios* : demeurons ici, au nom de Dieu. Le premier amiral avait nommé le port *Puerto de Bastimentos*, ou de vivres.

curer des vivres; mais ils éprouvèrent une si vigoureuse résistance, qu'ils furent obligés de se retirer dans la forteresse et n'en osèrent plus sortir. Réduits alors à se nourrir d'herbes et de racines, ils en mouraient chaque jour de maladie et d'épuisement. Dans cet état de détresse, un navire arriva à leur secours, chargé de *cazabi* (*pan de cazabi*) et de porcs, ayant à bord soixante-dix hommes aux ordres de *Bernadino de Talavéro*, natif de la *Villa-de-Yaquimo* d'Española, qui, au sortir de prison, avait résolu de quitter l'île et avait trouvé le moyen de s'emparer du navire qu'il montait et qui appartenait aux Génois. Ojéda paya en or les vivres qu'il apporta. Cependant les Indiens continuèrent d'attaquer les Castillans, et en estropièrent plusieurs. Ojéda lui-même fut frappé à la cuisse d'une flèche qui passa de part en part, et dont il se guérit en y appliquant deux plaques de fer rouge.

Les vivres que Bernadino de Talavéro avait apportés étant épuisés, les Castillans furent en butte à de nouvelles privations. Ils se concertèrent ensemble pour partir sur les brigantins. Ojéda résolut d'aller lui-même à Española avec le navire de Talavéro, pour s'y procurer des vivres. Il promit à ses gens de revenir dans cinquante jours, autrement leur permettant, dans le cas contraire, de quitter le fort et de se retirer où bon leur semblerait. Tous furent contents de cet arrangement. Ayant nommé pour lieutenant Francisco Pizarro, jusqu'à l'arrivée du bachelier Encise, auquel il avait donné la charge de sergent-major, il s'embarqua avec Talavéro et la plupart des soixante-dix hommes que ce dernier avait amenés, et qui ne voulurent pas demeurer avec ceux d'Ojéda. Il chercha vainement à aborder à Española; il toucha à l'île de Cuba et débarqua dans la province de Xagua. Là, Ojéda et Talavéro se disputèrent le commandement. Les compagnons du dernier s'étant déclarés pour lui, ils jetèrent le premier dans les fers. Un grand nombre d'Indiens d'Española, qui s'étaient réfugiés à Cuba, craignant que les Espagnols ne fussent venus pour les subjuguer, leur disputèrent les armes à la main l'entrée de leurs habitations. Les Espagnols, incapables de résister, prirent leur route le long de la côte de la mer, à dessein d'approcher plus près d'Española. Ayant fait plus de cent lieues, ils rencontrèrent un grand marécage (*gran cienaga*), dans lequel ils cheminèrent d'abord pendant deux ou trois jours, avec de la bourbe jusqu'aux genoux. Ce marais aug-

mentant en largeur et en profondeur, ils y marchèrent encore huit ou dix jours, enfoncés quelquefois jusqu'à la ceinture. Ils n'avaient, pour satisfaire leur soif, qu'une eau limoneuse, et d'autre nourriture qu'une petite quantité de cazabi et de racines crues de l'*axi* ou *batatas* (1). Ils passèrent la nuit sur des racines de mangles (*arboles mangles*). Enfin, l'eau devint si profonde, qu'ils furent forcés de se mettre à nager, et que ceux qui ne le pouvaient pas se noyèrent. Il fallait trente jours pour traverser ce marais de trente lieues d'étendue, et la moitié de l'expédition y succomba. Les autres, trouvant un chemin frayé, le suivirent environ la distance d'une lieue, jusqu'à un village indien appelé *Cuybà*, où ils furent bien accueillis par le cacique. Ojéda avait fait vœu de poser une image de la Vierge, que l'évêque Juan Rodriguez de Fonséca lui avait donnée, au premier village qu'il rencontrerait. Il la donna au cacique, qui la plaça dans un ermitage ou *oratorio* orné de toile de coton (*panos de algodon*), où les Indiens lui chantaient des chansons de réjouissances qu'ils appelaient *areytos*, et dansaient au son de leur voix.

Les Castillans, s'étant remis de leur fatigue, passèrent dans la province de *Macaca*, où ils furent encore bien reçus. Ils y apprirent qu'il y avait des Castillans dans la Jamaïca, distante d'environ vingt lieues. Pédro de Ordas s'offrit d'aller faire connaître au commandant de cette île leur malheureuse situation, et partit dans un canot que lui fournit le cacique, avec des Indiens pour le diriger. Étant arrivé dans l'île, il fit un récit de tout ce qu'ils avaient souffert au capitaine Juan de Esquivel, qui envoya une caravelle au secours de ces infortunés, sous la conduite de Panfilo de Narvaez. Esquivel, oubliant les menaces faites contre lui par Ojéda, l'accueillit bien et le logea dans sa propre maison. Après quelques jours, Ojéda partit pour Española. Talavéro et les autres, n'y osant pas retourner, restèrent à la Jamaïca; mais l'amiral ayant fait conduire ce dernier dans son île, l'envoya au supplice. Quelques tems après, Ojéda mourut de maladie et si pauvre, qu'il ne laissa pas de quoi payer les dépenses d'enterrement. Il demanda à être inhumé au bas de la porte du monastère de S. Francisco.

(1) *Convolvulus batatas*, L.

Cependant les gens qui étaient restés dans l'Urabà, ayant passé les cinquante jours fixés par Ojéda, résolurent de s'embarquer dans les brigantins; toutefois, comme ils n'étaient pas assez grands pour contenir soixante hommes, ils convinrent de rester encore jusqu'à ce que leur nombre fût diminué, soit par la faim, la maladie, soit par les flèches des Indiens; ce qui ne tarda pas à arriver. Quatre juments, qu'ils avaient conservées pour leur défense, furent tuées, coupées en morceaux et salées, pour servir de provisions pendant le voyage. Ils s'embarquèrent, et ayant choisi pour capitaine du brigantin Francisco Pizarro, et un Valenciennois pour commander l'autre, ils mirent à la voile après un séjour de six mois dans ce lieu. Arrivés à environ vingt lieues de l'île Fuerté, un coup de mer engloutit le dernier en vue de l'autre. Pizarro continua son voyage pour Cartagéna, rencontra le bachelier Encise, qui s'y rendit avec un navire et un brigantin portant cent-cinquante hommes, douze juments, quelques chevaux et des cochons. Encise le força de le suivre à Urabà; mais avant de quitter Cartagéna, comme il fallait pourvoir d'eau son navire et radouber la barque, il débarqua quelques marins. Les Indiens, prenant ceux-ci pour les troupes d'Ojéda et de Nicuésa, s'apprêtèrent à les attaquer; mais l'interprète leur ayant dit que c'étaient d'autres hommes qui ne voulaient pas les inquiéter, ils posèrent leurs arcs et leurs flèches, et apportèrent aux Castillans du pain, du maïs, du poisson salé et une sorte de liqueur dont ils fesaient usage. Encise partit pour l'Urabà avec le brigantin de Francisco Pizarro; toutefois, à l'entrée du port, son grand navire toucha sur un banc à la pointe orientale, et périt avec les chevaux et les munitions. L'équipage eut à peine le tems de se sauver presque nu dans les brigantins et la barque. Les vivres vinrent bientôt à manquer, et les Espagnols furent contraints de manger des bourgeons de palmes. Dans leur détresse, ils trouvèrent un secours qu'ils n'attendaient pas; c'était des troupeaux d'une espèce de porcs sauvages (*pecari*) particuliers au pays, et dont ils se nourrirent pendant quelques jours. Cependant, comme il fallait se ménager d'autres ressources, Encise sortit avec cent hommes. Trois Indiens qu'il rencontra décochèrent leurs flèches et blessèrent autant d'individus. Les Castillans, voyant que les Indiens avaient brûlé la forteresse et les trente cabanes qui l'environnaient, demandèrent à quitter cette terre fatale. Vasco Nuñez de Balboa

déclara qu'il se souvenait que, dans un voyage précédent qu'il avait fait dans ces parages avec Rodrigo de Bastidas, ils étaient entrés dans ce golfe, et que, du côté occidental, ils avaient débarqué et reconnu un village sur le bord d'une grande rivière dont l'eau était fraîche, que le pays avoisinant abondait en villes, et que les habitants ne fesaient point usage de flèches empoisonnées. Ce récit ranima l'espérance parmi les Castillans, qui en reconnurent bientôt la vérité. Cette rivière était celle que les Indiens nommaient *Darien*. Les naturels, sous les ordres de leur chef *Cémaco*, se retirèrent à l'approche des Espagnols, et ayant mis leurs femmes et leurs enfants en lieu de sûreté, se postèrent derrière une montagne, au nombre de cinq cents. Les Castillans firent vœu à la Vierge, si elle leur accordait la victoire, de nommer la première bourgade du village qu'ils bâtiraient *Santa-Maria del Antigua* (1), en l'honneur d'une image appelée *del Antigua*, qui se conservait dans une église de Séville. Ils s'engagèrent aussi à envoyer un pèlerin dans cette ville, pour lui offrir de leur part quelques présents d'or ou d'argent. En même tems, ils jurèrent à Encise de combattre sans craindre la mort. Armés d'épées, de lances et de boucliers, ils attaquèrent les Indiens avec une telle impétuosité, que ceux-ci furent bientôt mis en fuite. Les Castillans entrèrent dans leurs villages, qu'ils trouvèrent pleins de vivres. Le lendemain ils pénétrèrent plus avant dans le pays; les habitants se retirèrent à leur approche, laissant leurs vases et autres ustensiles de ménage, et de la toile de coton, dont les femmes se servaient pour en faire des jupes fort courtes. On trouva chez eux une quantité de coton filé et en pelottes, un bon nombre de pièces d'or dont ils ornaient la poitrine, les oreilles et les autres parties du corps. Les pièces pesaient dix mille poids d'or pur.

Après cette affaire, Encise fit venir le reste des soldats du côté oriental du golfe. Vasco Nuñez de Balboa, qui avait acquis un grand crédit parmi eux, agissait seulement avec ses amis pour s'affranchir de l'autorité d'Encise. Il prétendait que depuis qu'ils étaient hors des limites du gouvernement d'Ojéda, il n'avait plus d'autorité sur eux. En même tems Encise défendit, sous peine de la vie, de trafiquer

(1) Cette ville, nommée *Santa-Maria del Antigua* de *Darien*, fut bientôt abandonnée.

avec les Indiens. Les soldats crurent qu'il voulait s'approprier tout l'or; et tous, d'un commun accord, résolurent de lui ôter le commandement. Ils l'en privèrent en effet, et se choisirent des huissiers et un juge de police. Vasco Nuñez de Balboa et Zamudio furent élus pour le premier office, et Valdivia pour l'autre. Bientôt plusieurs se repentirent d'avoir exclu Encise du gouvernement, et commencèrent à se séparer des autres; de sorte qu'il se forma trois partis. Les uns voulaient établir Encise dans sa charge jusqu'à ce que le roi eût nommé un gouverneur; d'autres disaient qu'ils devaient obéissance à Diégo de Nicuésa, parce qu'ils se trouvaient dans les limites de sa concession de terres; les autres soutenaient que l'élection de Balboa était bonne et valable.

Pendant ces contestations, Rodriguez Enriquez de Colménarès arriva avec deux navires chargés de vivres, et ayant à bord soixante hommes. Le capitaine aborda au port de Santa-Marta, à cinquante ou soixante lieues de celui de Cartagéna, que les Indiens appellent *Gayra*, et y avait fait débarquer de ses gens pour prendre de l'eau. Comme ils remplissaient leurs barriques, ils furent attaqués à l'improviste par soixante-dix Indiens, et quarante-sept furent atteints de flèches empoisonnées; il n'y en eut qu'un qui ne mourut pas de sa blessure. Colménarès relâcha à Darien au milieu du mois de novembre 1510, et donna des vivres aux soldats qui consentirent à obéir à Nicuésa. Député auprès de ce chef avec Diégo de Albitès et le bachelier Corral, il se rendit à Nombre-de-Dios, où il le trouva, avec soixante de ses gens, dans la plus affreuse misère, sans vêtements, nu-piés et mourant de faim. Colménarès remplit sa mission avec empressement; mais Nicuésa déclara qu'on devait reprendre tout l'or à ceux qui l'avaient acquis en cette terre sans son consentement, et insistait pour la punition des coupables. Cette déclaration, également faite par Lopé de Olaño, retenu prisonnier, et par d'autres, les Espagnols de Darien, excités par Nuñez de Balboa, le refusèrent pour gouverneur. Sur ces entrefaites, Nicuésa, après avoir visité quelques petites îles qui étaient sur la route, et où il prit quelques Indiens, se présenta devant le port de Darien. Il aperçut Vasco Nuñez avec beaucoup de Castillans, dont l'un, qui portait la parole pour les autres, lui cria de ne point descendre à terre et de s'en retourner à son gouvernement de Nombre-de-Dios. Nicuésa resta tout interdit, tou-

tefois, après avoir repris courage, il les pria, mais inutilement, de lui permettre de débarquer, les assurant qu'ils pourraient faire ce que bon leur semblerait. En attendant, il jeta l'ancre près du port. Le lendemain ils le laissèrent descendre à terre afin de le prendre; mais comme il était très-bon coureur, il se sauva le long du rivage. Vasco Nuñez se repentit de sa conduite, empêcha les soldats de le poursuivre, et prit même son parti. Nicuésa les supplia de l'admettre du moins dans leur compagnie : il leur dit qu'il se résignait à rester enchaîné parmi eux, plutôt que de mourir de faim ou de périr par des flèches empoisonnées. Il cherchait à exciter leur pitié en leur rappelant que douze mille Castillans avaient péri dans ce voyage; mais il n'y eut que Nuñez qui prit son parti. Francisco Bénitès s'étant écrié qu'on ne devait point recevoir un homme si méchant que Nicuésa, Nuñez lui fit donner sur-le-champ cent coups de fouet. Cependant, comme il prévoyait ne pouvoir résister à la fureur des soldats, il engagea Nicuésa de se retirer à bord des brigantins. Les mécontents eurent alors recours à la ruse pour s'en emparer; ils feignirent de le recevoir pour gouverneur, et le gardèrent dès qu'il fut entre leurs mains. On lui ordonna de partir, sous peine de la vie, et de ne jamais reparaître dans le pays. Nicuésa soutenait qu'ils étaient dans les limites de son gouvernement, que personne ne pouvait y demeurer sans sa permission, et les menaçait de la vengeance divine; mais on ne l'écouta point, et il fut mis à bord du plus mauvais brigantin, avec dix-sept hommes des cent-soixante qui lui étaient restés fidèles. Il mit à la voile, et on ignore s'il se perdit en mer ou fut tué par les Indiens. Nicuésa avait découvert 260 milles de pays à partir de Nombre-de-Dios jusqu'aux rochers de Darien (1).

1511. *Gouvernement de Vasco Nuñez de Balboa.* Nuñez de Balboa, assuré de l'appui des soldats, accusa le bachelier Encise d'avoir usurpé l'autorité en prenant le titre de sergent-major, sans que cette nomination, faite seulement par Ojéda, eût été ratifiée par le roi. Il l'arrêta, confisqua ses biens, et ensuite le mit en liberté à condition qu'il passerait en Castille ou à Española par la première occa-

(1) *Herréra*, dec. I, lib. VII, cap. 14, 15 et 16. — *Idem*, dec. I, lib. VIII, cap. 1, 2, 3, 5, 6, 7 et 8. — *Gomara*, lib. II, cap. 58. — *P. Martyrus*, dec. III, lib. VI.

sion. En même tems il fit partir le sergent Zamudio pour l'Espagne, afin de donner des renseignements au roi sur la colonie qu'il avait établie. Il envoya aussi son ami Valdivia à Española, chargé d'un riche présent d'or pour le trésorier Pasamonté qui avait grand crédit à la Cour. Les deux messagers s'embarquèrent avec Encise dans une petite caravelle, touchèrent à Cuba, et se rendirent de là à Española. Zamudio et Valdivia s'embarquèrent pour la Castille, où ce dernier fut chargé de suivre le procès d'Encise.

Cependant les Indiens de Darien vinrent porter aux Castillans du maïs et d'autres provisions, afin de connaître leur force. Pour les exciter à quitter ces lieux, ils leur dirent que, dans la province de *Coybà*, distante de trente lieues, il y avait quantité d'or et de vivres. Vasco Nuñez envoya Francisco Pizarro avec six hommes pour découvrir le pays. Ayant remonté la rivière l'espace de trois lieues, il rencontra quatre cents Indiens commandés par le cacique *Cémaco*, qui leur lancèrent des flèches et des pierres et en blessèrent quelques-uns. Mais les Castillans en étant venus aux mains, en tuèrent cent cinquante avec leurs épées, et en blessèrent beaucoup d'autres. Le reste s'enfuit, et les Castillans revinrent au village avec perte d'un seul homme, nommé *Francisco Hernan*.

Nuñez ayant appris qu'il y avait beaucoup d'or à quelques lieues de distance, toujours vers la province de Coyba, dont le cacique s'appelait *Caréta*, s'y rendit avec cent hommes. Les Indiens s'enfuirent à son approche, et il fut forcé de revenir à Darien. Il se décida alors à envoyer deux brigantins prendre les Castillans qui se trouvaient à Nombre-de-Dios. En remontant la côte ils relâchèrent à un port qui appartenait au cacique de Coyba, et où il y avait deux Castillans entièrement nus et la peau peinte en rouge. Ils avaient quitté le navire de Nicuésa un an et demi auparavant pour éviter une punition qu'ils avaient méritée, et avaient été pris par les Indiens. Quoique le même sort eût dû les faire vivre en bonne intelligence, ils avaient toujours été en querelle; et un jour s'étant battus à l'épée, l'un d'eux, nommé *Juan Alonso*, blessa l'autre, et fut créé pour ce fait, par le cacique Caréta, conseiller et capitaine dans les guerres contre ses ennemis. Ces deux hommes vinrent à bord des brigantins, et racontèrent que cette terre abondait en or; et que si Nuñez y débarquait avec ses hommes, il y avait de quoi les enrichir tous. Les commandans retournè-

rent alors à Darien pour donner cette bonne nouvelle à Vasco Nuñez, qui en fut transporté de joie. Il renvoya sur-le-champ les navires pour ramener le reste des Castillans de Nombre-de-Dios, et prépara une expédition composée de cent trente hommes pour marcher contre Caréta. Nuñez s'embarqua à bord des brigantins avec ses hommes, et débarqua au pays du cacique, à environ trente lieues de Darien. Caréta, à qui il demanda des vivres, répondit qu'il en avait donné volontiers aux Castillans qui étaient venus autrefois chez lui, mais qu'à présent il n'avait plus rien à offrir; qu'il faisait la guerre contre un cacique voisin nommé *Ponca*, ce qui avait empêché ses gens de s'occuper des travaux d'agriculture. Nuñez feignit alors de s'en retourner; mais, revenant vers minuit, il attaqua le village de tous côtés, fit un grand carnage des Indiens, prit le cacique Caréta, ses deux femmes, ses enfants et d'autres personnes, les envoya par terre à Darien, et chargea les brigantins de vivres. Caréta pria Nuñez de le laisser retourner chez lui: il promit de faire tout ce qu'il pourrait pour lui fournir des provisions, et s'engagea à rester toujours son ami. Il lui offrit pour femme une de ses filles qui était fort belle. Il demanda aussi quelques secours pour continuer la guerre contre son ennemi Ponca, afin que ses gens eussent le moyen d'ensemencer leurs terres. Nuñez accepta ses offres et sa fille, et il le mit en liberté. Il l'accompagna même avec quatre-vingts hommes dans une expédition contre Ponca, qui, n'osant pas résister, abandonna ses possessions et se retira dans les montagnes. Nuñez prit tous les vivres et tout l'or qui était caché, et se retira sur le bord de la mer. Ensuite il visita une province voisine appelée *Comagre*, qui était située au pied d'une haute montagne et avait douze lieues d'étendue. Elle était gouvernée par un cacique du même nom. *Jura*, un des seigneurs et parent de Caréta, fut envoyé pour proposer la paix. Comagre, accompagné de sept enfants mâles, vint au-devant des Castillans, les logea dans son village, leur promit des vivres avec des hommes et des femmes pour les servir. La maison de ce cacique avait cent cinquante pas de long sur quatre-vingts de large. Elle était bâtie sur des piliers fort gros, entourée d'une muraille de pierre entremêlée de pièces de bois vers le haut en façon de lambris, et si bien construite que ce travail surprit les Castillans. La cabane était divisée en plusieurs pièces. Dans les unes se conservaient les vivres, la venaison, etc.; d'autres,

en forme de cuisine, contenaient des vases de terre et plusieurs sortes de liqueurs blanches et claires faites avec du maïs, des racines, des fruits, d'une espèce de palmier et d'autres ingrédients. Les Castillans trouvèrent ces liqueurs assez bonnes. Dans une grande salle secrète se trouvaient les corps morts de leurs parents, secs et couverts de robes de coton entremêlées de pièces d'or, de perles et de pierres précieuses. Ils séchaient ces corps au feu pour les rendre incorruptibles. Après le repas, le fils aîné de Comagre présenta, en signe d'amitié, à Nuñez et à Colménarès, en leur qualité de principaux chefs, soixante-dix esclaves et des lames d'or bien travaillées, qui pouvaient peser 400 *pesos*. Le quint pour le roi ayant été prélevé, le reste fut partagé parmi les soldats, qui se disputèrent pour avoir les meilleures pièces. Le chef, témoin de leurs différends, fit remettre les poids et l'or dans la balance; et, frappant du poing le côté où se trouvait l'or; il dit que, si les chrétiens avaient, pour si peu de chose, quitté leur pays et traversé tant de mers pour venir inquiéter des gens paisibles; s'ils avaient tant d'envie d'acquérir de l'or, il leur indiquerait une province où ils pourraient satisfaire leurs désirs; mais que, pour réussir, il leur faudrait plus de monde, parce qu'ils auraient affaire à de puissants rois qui sauraient bien défendre leurs États; qu'ils rencontreraient premièrement un cacique éloigné de là de seize soleils, qui possédait beaucoup d'or; qu'après avoir passé quelque tems ils verraient une grande mer (la mer du Sud), où naviguaient des barques à voiles et à rames, un peu moins grandes que les leurs; et qu'après cette mer ils trouveraient un peuple (les Péruviens) qui buvait et mangeait dans des vases d'or.

Nuñez fit repartir Valdivia (1) pour communiquer à l'amiral cette heureuse nouvelle. Ayant passé quelques jours dans ce pays, il se hâta de retourner à Darien, afin de rassembler mille hommes et y faire les préparatifs nécessaires pour l'expédition qu'il méditait. Toutefois, avant de quitter Comagre, il le fit baptiser, et lui donna le nom de *Charles* en l'honneur du prince d'Espagne. A son arrivée à Darien, il trouva Valdivia qui y était venu à bord d'une caravelle char-

(1) Cet envoyé fut naufragé sur les îles Cayman, près de la Jamaïque; et voulant passer à la Terre-Ferme, il tomba entre les mains d'un cacique, qui le tua.

gée de vivres. La rivière s'étant débordée à la suite d'une violente tempête, les semences furent submergées, et les Espagnols ne tardèrent pas à ressentir de nouveau les horreurs de la famine. Nuñez résolut de renvoyer Valdivia à Española pour s'y procurer des vivres et communiquer à l'amiral et aux officiers royaux les renseignements fournis par le cacique et par deux interprètes castillans qui avaient appris la langue du pays. Il demanda mille hommes pour continuer ses découvertes, et ajouta qu'il avait déjà tué trente caciques, et qu'il était décidé à tuer tous ceux qu'il prendrait, parce que, ayant peu de monde, il ne trouvait point de meilleur expédient. Il rappelait qu'il avait expédié, pour le compte du roi, 300 marcs d'or (15,000 *pesos*), et que plusieurs de ses gens en avaient envoyé à leurs parents en Castille. Enfin, il les invitait à considérer le profit immense que la cause de Dieu et de Son Altesse retirerait de cette entreprise. Valdivia partit à bord de la caravelle qu'il avait amenée, et Nuñez se mit en mesure de chercher des vivres sur les terres de ses voisins. Il dirigea d'abord ses pas, au commencement de l'année 1512, vers la province du cacique Dabayba, où les Indiens lui dirent qu'il y avait un temple rempli d'or. Il choisit cent soixante hommes les plus déterminés qu'il embarqua à bord de deux brigantins, et ordonna à Colménarès d'en prendre le tiers et de remonter une belle rivière qui était deux fois plus grande que celle de Darien, et qui en était éloignée de neuf lieues vers la partie orientale. Dabayba, informé par ses espions que Nuñez allait l'attaquer, s'était retiré chez Camuco, cacique de Darien. Les Castillans pénétrèrent dans ce pays et y trouvèrent une quantité de filets pour chasser les bêtes fauves, etc. Nuñez, s'imaginant qu'ils servaient à prendre du poisson, appela cette rivière *Rio-de las-Redes*. Il s'empara aussi de deux grands canots et de plusieurs plus petits, de cent arcs, d'une grande quantité de flèches, et s'y procura des pièces d'or pour la valeur de 7,000 castillans. Satisfait de cette prise, il descendit vers le golfe d'Uraba, où ces deux grandes rivières se déchargent. Là, il s'éleva une tempête, et ceux qui étaient dans les canots avec l'or périrent. Nuñez essaya alors de regagner la grande rivière, et arriva à une terre dont le cacique se nommait *Turiù*, et où il trouva Colménarès avec des vivres. Ayant remonté le fleuve l'espace de douze lieues, ils rencontrèrent une île qu'ils appelèrent *Caña-Fistola*, ou de la Casse, parce qu'il y avait une grande abondance de ce

fruit, dont ils mangèrent si avidement qu'ils faillirent en mourir. Ils passèrent à la droite de cette île et arrivèrent à un affluent dont l'eau était fort noire; et, quoiqu'ils n'en sussent pas la cause, ils l'appelèrent *Rio-Negro.* Ils le remontèrent cinq ou six lieues, et reconnurent, sur les terres d'un seigneur nommé *Abenamechy*, un village qui contenait bien cinq cents maisons éloignées les unes des autres. Les habitants se sauvèrent; mais se voyant poursuivis ils choisirent une position et se préparèrent à la défense. Ils étaient armés de *manacas* ou épées de palmiers, et de bâtons dont les bouts étaient brûlés. Toutefois, ils ne purent résister à la charge des Castillans et s'enfuirent. Les principaux chefs furent pris avec Abénaméchi qui avait été grièvement blessé. Nuñez quitta Colménarès avec la moitié de ses gens, remonta de l'autre côté de la rivière, et rencontra un autre affluent qui prenait sa source à vingt lieues de l'île *Caña-Fístola.* Près de là était la seigneurie du cacique *Abibeyba*, qui est entrecoupée de lacs et de montagnes. Les cabanes en bois de ce peuple étaient bâties sur des arbres élevés. Elles avaient des chambres et des cabinets où vivaient séparément le père, la mère et les enfants de chaque famille. Ces maisons avaient deux échelles, dont l'une conduisait jusqu'à la moitié de l'arbre, et l'autre jusqu'à la porte de la chambre. Les échelles étaient faites d'une espèce de canne plus grosse que le corps d'un homme. Pendant la nuit on les tirait en haut. Ils gardaient les vivres dans les chambres; mais, comme les vents agitaient les arbres, ils tenaient leurs vins sous terre dans des vaisseaux. Par ces moyens ils vivaient et dormaient en sûreté sans craindre les animaux féroces, et particulièrement les *tigres*, dont il y avait quantité aux alentours. Lorsque les seigneurs voulaient prendre leurs repas, les valets étaient si adroits à descendre et à monter ces échelles, qu'ils ne tardaient pas plus que s'ils eussent été du buffet à la table. A l'arrivée des Castillans, le cacique Abibeyba fit lever les échelles. Ceux-ci l'invitèrent à haute voix à descendre; mais il n'y voulut pas consentir : il les pria de le laisser en repos chez lui, puisqu'il n'avait offensé personne. Les Espagnols insistèrent en le menaçant, s'il refusait de descendre, d'abattre les arbres avec des haches, d'y mettre le feu et de les brûler tous. Le cacique répondit que ses sujets se méfiaient des Castillans et lui conseillaient de ne pas descendre. Ceux-ci commencèrent alors à couper les arbres du cacique, qui fut forcé de sortir de son habitation

avec ses femmes et ses deux fils. Les Castillans lui demandèrent s'il avait de l'or. Il répartit qu'il n'en avait point, parce que ce métal lui était inutile ; que, s'ils en désiraient, il irait en chercher dans les montagnes situées au-delà de l'une d'elles qu'il leur montra. Cette offre fut acceptée. Il laissa pour ôtage sa femme et ses deux fils : il promit de revenir dans quelques jours, mais on ne le revit plus. Nuñez continua à suivre la rivière. Tous les villages étaient déserts sur ses bords. La crainte d'être attaqué le décida à retourner à la rivière Noire pour rejoindre Colménarès. A son arrivée, il apprit que Baya et neuf autres de ses gens qui s'étaient débandés avaient été tués à l'entrée du village d'un cacique nommé *Abrayba*. Ce dernier avait accueilli chez lui Abénaméchi et Abibeyba, et tous trois avaient juré de se venger. En conséquence, ils rassemblèrent six cents hommes et marchèrent au combat en poussant des cris effroyables. Les Castillans les reçurent avec une décharge d'arbalètes, les attaquèrent ensuite avec leurs lances et leurs épées, et les tuèrent tous à l'exception des chefs et d'un petit nombre d'autres, qui furent envoyés à Darien pour labourer la terre et porter le bagage.

Nuñez, de retour dans son gouvernement, résolut d'aller à Darien et de laisser Bartolemé Hurtado, avec trente soldats, au village d'Abénamékey et à la rivière noire, pour conserver le pays et empêcher les Indiens de se réunir ; mais peu après, vingt-un de ces soldats étant tombés malades, furent embarqués dans un grand canot avec vingt-quatre Indiens captifs. Poursuivis par quatre canots montés par les gens du cacique Cémaco qui leur decochèrent des épées de bois et des dards dont les pointes étaient brûlées, quelques-uns furent tués, et les autres se noyèrent dans la rivière : deux seulement s'échappèrent sur des pièces de bois couvertes de branches d'arbres que l'eau entraînait. Ils se rendirent en hâte auprès de Hurtado pour l'avertir de cet événement, et il jugea prudent d'aller rejoindre ses compagnons à Darien. Il avertit ceux-ci d'un complot concerté par cinq caciques, qui devaient se réunir à un jour fixe avec tous leurs sujets pour les attaquer. Les chefs étaient Abibeyba, Cemaco de Darien, Abrayba, chez qui les Castillans n'étaient pas encore allés, Abénaméchi, seigneur de la rivière Noire, qui avait eu le bras coupé, et Dabayba. Nuñez, de son côté, fut instruit de ce projet par une Indienne qui l'aimait, et dont le frère, sujet de Cémaco, lui avait révélé le secret. Il

lui apprit qu'ils avaient préparé cent canots pour attaquer les Castillans par eau, et qu'ils avaient transporté beaucoup de vivres au village de *Tichiri*. Nuñez mit à profit les conseils de cette Indienne, appela son frère auprès de lui, sous prétexte de traiter de sa rançon, et, l'ayant appliqué à la torture, lui fit tout avouer. Il partit ensuite à la tête de soixante-dix hommes d'élite, et donna ordre à Colménarès de rembarquer avec soixante autres dans quatre canots; d'emmener le frère de l'Indienne pour lui servir de guide, et de pénétrer dans le village de Tichiri. A trois lieues delà, il rencontra le capitaine-général de l'armée et d'autres chefs, avec beaucoup de gens, et les prit la plupart prisonniers. Le général fut condamné à être tué à coups de flèches, et les principaux chefs furent pendus pour intimider les autres. Il trouva le village plein de vivres; et, dans la vue de résister aux efforts des Indiens acharnés, il éleva une forteresse en bois.

Après la réduction de cette province, Nuñez songea à retourner en Castille pour rendre compte au roi du résultat de son expédition; mais ses gens ne voulurent pas le laisser partir. Ils choisirent à cet effet *Juan de Caycedo*, ancien contrôleur de l'armée de Nicuésa, et Rodrigo Enriquez de Colménarès, qui avait été chargé de porter au roi la part qui lui avait été réservée. Les Indiens, sachant que rien ne plaisait tant aux Castillans que de leur parler d'or, leur marquèrent tous les endroits où ils croyaient qu'il en existait. Un entre autres prétendit qu'il y avait une rivière où on le pêchait avec des filets. On l'envoya en Castille, afin de le faire parler au roi. Le bruit s'en répandit par tout le royaume, et un grand nombre d'individus s'offrirent pour aller à cette pêche. Cette circonstance fit que le nom d'Andalousie, qui avait été donné d'abord à cette province, fût changé en celui de *Castillo del Oro*. Vers la fin d'octobre, les envoyés partirent de Darien sur un petit brigantin; et après une traversée de trois mois, ils arrivèrent à Cuba où ils furent bien accueillis par les Indiens de cette ville. Huit jours après (1513), ils abordèrent à Española, où des navires étaient prêts à partir pour la Castille. Ils s'y embarquèrent et arrivèrent à la Cour, où Encise les avait devancés.

Après le départ des commissaires de Darien, il s'éleva de nouvelles contestations. Hurtado abusait de son autorité pour maltraiter ses compagnons. Ceux-ci, indignés de sa conduite, choisirent pour capitaine *Alonso Pérez de la Rua*.

Ils voulurent ensuite arrêter Nuñez et lui ôter le gouvernement; mais averti à tems de leur projet, il fit jeter son rival dans les fers. Les caciques prirent les armes pour le délivrer. Nuñez se présenta sur la place avec ceux qui ne l'avaient pas encore abandonné. Les plus sages des deux partis représentèrent que, s'ils s'entretuaient ainsi les uns les autres, les vainqueurs ne manqueraient pas d'être achevés par les Indiens. On convint de cesser les hostilités, à condition que Perez serait mis en liberté. Cependant, le lendemain, les conjurés s'emparèrent d Hurtado, qui fut aussitôt délivré par ses amis. Ils résolurent néanmoins de retenir Nuñez prisonnier, sous prétexte qu'il ne distribuait pas l'or et les esclaves selon le mérite des individus : leur but était de lui ôter dix mille Castillans pour les partager entre eux. Nuñez, informé de leur dessein, sortit de la ville, sous prétexte d'aller à la chasse, laissant les mécontents maîtres de s'approprier cette somme. Pérez la distribua d'une manière très-inégale, et ceux qui tenaient encore pour Nuñez furent tellement offensés, qu'ils voulurent tuer les conjurés. Ils arrêtèrent Alonso Pérez, le bachelier Corral et quelques autres des principaux fauteurs, et les écrouèrent dans la forteresse.

Au milieu de ces troubles, il arriva deux navires ayant à bord cent cinquante Castillans et beaucoup de vivres, sous le commandement du capitaine *Christobal Serrano*. Ces navires étaient expédiés d'Española par l'amiral Colomb pour secourir la colonie de Darien, et le trésorier Pasamonté envoyait, par la même voie, à Vasco Nuñez une commission de capitaine-général. Ce dernier, investi de cette charge, résolut de pénétrer plus avant dans le pays pour agrandir son gouvernement. Il délivra ceux qu'il avait emprisonnés et se les réconcilia. Ce succès, toutefois, ne fut pas de longue durée; car le bachelier Encise s'étant plaint hautement à la Cour des torts de l'usurpateur Vasco Nuñez, le roi indigné donna ordre qu'il fût jugé selon les formes du droit et condamné à tous les dommages, frais et dépens envers Encise, et qu'ensuite il serait jugé criminellement lorsqu'il pourrait entendre sa défense.

Nuñez, voyant sa perte assurée, songea à entreprendre la découverte de l'autre mer comme le seul moyen de sauver sa réputation. Pour cet objet, il choisit cent quatre-vingts Castillans des plus déterminés, dont ceux qui venaient d'arriver furent la meilleure partie. Il prit mille Indiens de

service et nombre de chiens d'attache, et les embarqua tous à bord d'un brigantin et de dix canots d'une bonne grandeur. Étant parti de Darien au commencement de septembre 1513, il navigua jusqu'à la terre du cacique Caréta, dont la fille l'accompagnait. Il fut reçu avec amitié par ce cacique, qui lui apporta jusqu'à cent dix pésos d'or, et se contenta de prendre en échange des grains, des chapelets, des miroirs, des sonnettes, et quelques haches de fer que les Indiens trouvaient fort utiles pour couper du bois. Caréta lui fournit des vivres et des gens pour porter les bagages de ses soldats. Nuñez se dirigea ensuite vers une haute montagne et entra sur le territoire d'un puissant chef, appelé *Quaréqua*, qu'il trouva disposé à lui disputer le chemin. Le cacique avait assemblé ses gens de guerre armés d'arcs, de flèches et d'instruments pour lancer des bâtons en forme de dards et brûlés par le bout : ils portaient en outre des massues de palmier plates et très-dures, avec lesquelles ils frappaient à deux mains. Des Indiens se présentèrent aux Castillans pour leur demander ce qu'ils voulaient, et les invitèrent à se retirer. Ces derniers refusant de les écouter, le seigneur parut à la tête de ses gens, vêtu, à la manière d'autres chefs, d'une veste de coton ; les autres étaient entièrement nus. Ils commencèrent l'attaque avec ardeur et en poussant des cris effroyables. Nuñez fit tirer quelques coups d'escopettes et d'arbalètes qui tuèrent plusieurs individus, et le reste, épouvanté par le jeu et par le bruit des détonations, prit aussitôt la fuite. Les Castillans les poursuivirent l'épée dans les reins, et, à l'aide des chiens qu'ils lâchèrent contre ces malheureux, six cents demeurèrent sur la place, et entre autres le cacique et plusieurs des principaux chefs. Les autres se sauvèrent, et l'on fit aussi des prisonniers dans le village. Il tomba au pouvoir des Espagnols une foule d'autres captifs, au nombre desquels se trouvaient le frère du cacique et des chefs habillés en femme. Nuñez pensa qu'ils étaient adonnés à la sodomie, et les fit déchirer par les chiens, sans que rien cependant justifiât cette cruauté (1).

On pilla le village et on y trouva beaucoup d'or. Quelques Castillans y tombèrent malades de faim et de lassitude. Nuñez demanda des gens pour le guider et porter le bagage,

(1) Selon Herréra; Gomara dit le contraire.

et continua sa route. Après vingt-cinq jours de marche (1), à partir de la terre de *Ponca*, il arriva au sommet des montagnes le 25 septembre et découvrit la mer du Sud. À cette vue, il se jeta à genoux et rendit grâce à Dieu. Ensuite il prit possession de cette mer au nom du roi de Castille et de Léon, et, pour prouver sa découverte, il coupa des arbres, planta des croix, entassa une quantité de pierres, et grava sur de gros arbres, avec la pointe d'un couteau, les noms de ses souverains. Étant descendu des montagnes pour explorer le pays du côté de la mer, il apprit qu'il y avait près de là un village bien peuplé, dont le chef, qui se nommait *Chiapès*, se préparait à lui résister. Il le rencontra, en effet, peu de tems après, ordonna une décharge de mousqueterie et lâcha les chiens. Les Indiens, effrayés d'un bruit qui ressemblait au tonnerre, du feu et de l'odeur de la poudre qu'ils croyaient sortir de la bouche de leurs ennemis, furent facilement dispersés. Un grand nombre périt sous le fer des Castillans et fut déchiré par les chiens; le reste échappa par la fuite. Nuñez députa quelques prisonniers auprès de Chiapès, pour l'assûrer que, s'il voulait être son ami, il ne lui ferait aucun mal, mais que, s'il refusait, les Castillans ne lui laisseraient pas un homme en vie. Chiapès craignit que ceux-ci ne vomissent encore contre lui des éclairs, des tonnerres et des foudres; il se soumit à tout. Il apporta tout l'or qu'il possédait et qui se montait à 400 pésos. Nuñez l'accueillit amicalement et lui donna des miroirs, des sonnettes, des grains de chapelet, des ciseaux et des haches. Ensuite il congédia les gens de Quaréquà, en leur fesant quelques présents dont ils furent contents, et envoya chercher les Castillans qui étaient restés malades dans leur village.

Il detacha, en même tems, le capitaine Francisco Pizarro, Juan de Escaray et Alonso Martin de Don Benito, avec douze hommes, pour reconnaître la côte de la mer. Alonso Martin y parvint au bout de deux jours, et trouva deux canots à sec sans voir aucune apparence d'eau; mais bientôt le flux arriva et enleva les canots à six pieds de hauteur. Le long de cette côte la marée monte et baisse de six heures en six heures, et sa hauteur y est de dix-huit-piés, de sorte que les grands navires restent à sec à la distance d'une bonne demi-lieue.

(1) La distance n'était que de six journées.

Lorsque les Castillans furent arrivés de Quaréquà, Nuñez invita le cacique Chiapès à l'accompagner avec une partie de ses gens. Il laissa dans le village quelques Castillans qui avaient les pieds foulés, et prit le chemin de la mer avec quatre-vingts soldats. Là, il entra (le 29 septembre) dans l'eau jusqu'à la ceinture, armé d'une épée et d'un bouclier, et dit à ses compagnons : « Vous êtes témoins que je prends » possession de cette mer et de tout ce qui en dépend, au » nom des rois de Castille et de Léon, et je proteste qu'avec » cette épée je leur en conserverai le domaine. » Il embarqua son monde dans deux canots appartenant à Chiapès, et passa une grande rivière pour aller au village d'un autre cacique, appelé *Cocurà*. Ce chef se présenta pour lui résister; mais ayant vu plusieurs de ses gens frappés mortellement à ses côtés, il prit la fuite. Nuñez envoya après lui quelques gens de Chiapès pour lui offrir son amitié, le menaçant, s'il la refusait, de lui faire subir le même traitement qu'à ceux qui avaient voulu résister. Cocurà, persuadé que les chrétiens étaient invincibles, alla trouver leur chef, lui présenta 650 pésos d'or et fit sa paix.

Nuñez retourna au village de Chiapès, d'où il partit bientôt pour examiner un golfe qui paraissait s'étendre fort avant dans les terres. Chiapès chercha à l'en dissuader, à cause du danger qu'il y avait de naviguer dans cette saison (octobre, novembre et décembre); mais Nuñez rejeta ce conseil en disant que Dieu l'aiderait. Chiapès consentit à l'accompagner pour lui prouver sa fidélité. Ils s'embarquèrent avec quatre-vingts hommes et nombre de rameurs indiens dans neuf canots, et entrèrent dans ce golfe, le 29 septembre, jour de *San-Miguel*, ce qui lui fit donner ce nom. A peine avaient-ils quitté le rivage, que la mer devint furieuse. Pour empêcher les canots d'être submergés, les Indiens les lièrent avec des cordes deux à deux et trois à trois, et étant arrivés à l'abri d'une petite île, ils y débarquèrent et les lièrent à des pointes de rocher et à des tiges d'arbrisseaux. Pendant la nuit l'île fut inondée, et ils se trouvèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture. Le lendemain la mer se retira, mais les canots avaient été brisés ou entr'ouverts en plusieurs endroits, et tous étaient remplis de sable et d'eau de mer. Le manque de vivres rendit bientôt leur situation des plus critiques. Dans cette extrémité, ils arrachèrent les écorces d'arbrisseaux et les mâchèrent avec des herbes pour boucher les fentes et les ouvertures de ceux des

canots qui n'étaient pas entièrement brisés. Ils s'y rembarquèrent tous épuisés de besoin, pour chercher dans un recoin de ce golfe le seigneur d'une terre appelée *Tumaco*. Sur le refus qu'il fit de les recevoir, Nuñez donna ordre aux plus robustes de l'attaquer, et aidés par les chiens affamés, ils en eurent bientôt tué un grand nombre; le cacique lui-même fut blessé. Chiapès envoya de ses gens pour l'avertir de la force des Castillans; mais Tumaco refusa de les écouter. Chiapès lui en députa d'autres pour le prévenir comme ami que, s'il ne se rendait auprès de Nuñez, il ne pouvait pas échapper de ses mains. Le cacique se décida alors à envoyer son fils. Nuñez lui fit de grandes caresses, lui donna une chemise et quelques présents, et lui permit ensuite de retourner chez son père. Le troisième jour, Tumaco vint avec une suite nombreuse. Chiapès lui dit que les Castillans étaient étrangers, mais de bons amis, et qu'il était raisonnable de les aider. Tumaco, gagné par cette assurance, s'adoucit et fit venir un présent qui pesait 614 *pesos* de l'or le plus estimé, 240 grosses et belles perles et beaucoup d'autres plus petites. Les Indiens, pour tirer ces perles des huîtres, exposaient celles-ci au feu, et il en résultait que leur blancheur naturelle était considérablement détériorée. Les Castillans leur ayant indiqué le moyen de les ouvrir, Tumaco envoya de ses gens pour en prendre davantage : au bout de quatre jours, ils en apportèrent 12 marcs. Nuñez apprit de ces deux caciques qu'à cinq lieues de là il y avait une île dans l'enceinte de ce golfe où l'on pêchait des perles aussi grosses que des fèves. Il voulut y passer sans perdre de tems; mais les caciques lui conseillèrent de différer son voyage jusqu'au commencement de l'été, lorsque la mer serait tranquille. Nuñez suivit cet avis. Le cacique Tumaco lui dit que la côte était sans fin et lui montra qu'elle tirait vers le Pérou; qu'il y avait partout grande abondance d'or, et que les naturels du pays se servaient de certains animaux (le lama) pour porter leur bagage. Nuñez, enchanté de cette nouvelle, résolut de retourner à Darien pour y attendre l'été. Il prit congé des deux caciques, qui le quittèrent avec regret. Leur ayant recommandé les Castillans malades, il partit avec des Indiens pour porter les bagages, prit une autre route afin de découvrir plus de terres, et arriva dans la seigneurie d'un autre cacique, appelé *Téochàn*, qui, trop faible pour résister, vint au-devant de lui avec un présent de mille castillans d'or en lames bien fabri-

qués et de deux cents perles très-fines. Il fournit des vivres à l'expédition, et persuada à Nuñez de congédier les Indiens de Chiapès, auxquels il donna des vivres pour le voyage. Il régala les Castillans pendant trois jours, les pourvut des provisions nécessaires, et chargea des Indiens, sous les ordres de son fils aîné, de porter les fardeaux. Celui-ci les conduisit par la terre de *Poncrà*, cacique puissant et ennemi de Téaochan, qui, à l'approche des Espagnols, se retira dans les montagnes. Dans cette route les Castillans manquèrent d'eau en plusieurs endroits, et ils eussent péri de soif si les guides n'en avaient pas trouvé au coin d'une vallée. Il n'était pas resté un seul habitant au village de Poncra; mais on y découvrit 3,000 pésos d'or. Nuñez envoya quelques-uns de ses gens auprès de ce chef pour l'inviter à revenir et lui offrir son amitié. Il le menaçait, en cas de refus, d'aller le chercher et de le faire dévorer par ses chiens. Poncra, épouvanté, se hâta d'obéir avec trois autres chefs, ses vassaux. Ce cacique ne ressemblait nullement aux autres Indiens: il était fort laid et mal proportionné. Plusieurs caciques étant venus se plaindre à Nuñez des maux que Poncra leur avait fait souffrir, et celui-ci refusant de dire où il avait pris son or, il fut livré aux chiens avec ceux qui l'accompagnaient. Les Castillans restés chez Chiapès se mirent en route dès qu'ils furent en état de supporter les fatigues du voyage. Les Indiens qui les accompagnaient les conduisirent sur les terres d'un cacique nommé *Bononiamà*, qui les logea, leur donna 2,000 pésos d'or et les mena à Nuñez, auquel il donna de nouveaux renseignements sur le Pérou.

Après avoir resté trente jours dans le village de Poncra, Nuñez partit avec les gens du cacique Téauchan, et suivit les bords de la rivière de Comagre, laquelle donne son nom à la région et à la terre du même cacique, dont le fils parla aussi du Perou. Il passa ensuite par de hautes montagnes où il n'y avait que très-peu d'habitations. Après trois jours de marche, il arriva au village d'un cacique nommé *Buchebucà*, qui s'était sauvé avec ses sujets. Les Téaochanais, les ayant trouvés dans un bois, apprirent d'eux qu'ils s'étaient enfuis parce qu'ils n'avaient pas assez de vivres à offrir. Ils apportèrent quelques vases et des lames d'or. Deux jours après, il passa par des villages dépeuplés, où les vivres commencèrent à manquer. Un autre cacique, nommé *Chioriso*, qui habitait les montagnes, envoya à Nuñez trente lames d'or, qui pesaient 1,400 castillans, et reçut

cun, dit Herréra, s'estima le plus heureux des hommes.

Nuñez chargea un de ses amis, qui l'avait toujours accompagné, Pédro d'Arbolancha, natif de Bilbao, d'aller rendre compte au roi de la découverte de la mer du Sud, et lui présenter, en même tems, les perles les plus précieuses. Ce messager partit au commencement de mars, et arriva à bon port à sa destination.

Juan-Rodriguez de Fonséca, évêque de Burgos, et le grand commandeur Lopé de Conchillos, qui gouvernait alors les affaires du Nouveau-Monde, le présentèrent au roi, qui fut ravi des bonnes nouvelles et des richesses qu'il lui apportait; il ordonna à l'évêque de Burgos de récompenser Vasco Nuñez des grands services qu'il lui avait rendus.

Après le départ d'Arbolancha, Nuñez envoya Andrès de Garabito avec quatre-vingts hommes, pour déterminer la distance qu'il y avait de Darien à la mer du Sud. Nuñez, dans son voyage, était allé par mer jusqu'à la terre de Caréta; Garabito suivit le cours de la rivière *Trépadéra* jusqu'aux montagnes, et descendit par une autre rivière à la mer du Sud; comme il avait ordre de faire des esclaves, il prit sur ses bords les caciques *Chaquinà*, *Chacucà* et *Tamahè*, dont les terres étaient voisines de la côte. Ce dernier s'échappa pendant la nuit; mais voyant son frère, ses parents et ses sujets prisonniers, il retourna se livrer aux Castillans pour se sauver avec les autres; il porta à Garabito un présent d'or fin et une jeune Indienne d'un phisique fort agréable, qu'il dit être sa fille, et qu'il le pria d'accepter pour femme. C'était pour cela qu'il donna à ce cacique le nom de *Suégro*, ou beau-père; ensuite il le mit en liberté avec ses parents.

Nuñez envoya encore le capitaine Hurtado avec quarante autres soldats, contre les caciques *Bénamaguèy* et *Abraybè*, qui avaient refusé obéissance. Ce capitaine entra sur leurs terres, prit plusieurs Indiens, enleva beaucoup d'or et d'autres objets de valeur, et réduisit les provinces (1).

1513. *Nouvelles ordonnances concernant les Indiens; massacre des deux frères dominicains Juan Garcès et Francisco de Cordòba, par les naturels de Cumana.* De nouvelles ordonnances, divisées en trente deux chapitres, prescrivaient aux Espa-

(1) Herréra, déc. I, lib. IX, cap. 1, 2, 3, 6, 7 et 13. — *Idem*, déc. I, lib. X, cap. 1, 2, 3, 4, 5 et 6. — Gomara, lib. II, cap. 62, 63 et 64.

gnols qui avaient reçu des Indiens en partage de leur fournir des vivres, de leur construire des *bohios* ou cabanes, et de détruire celles qu'ils occupaient auparavant, pour leur ôter le désir d'y retourner. Elles enjoignaient en outre de procéder à ce changement avec douceur, et de faire servir les images et les ornemens des églises à la conversion des idolâtres. Les Castillans qui possédaient cent cinquante Indiens devaient apprendre à lire et à écrire à l'enfant qui montrerait le plus de dispositions, afin qu'il pût enseigner les autres, et les enfants des caciques, âgés de moins de treize ans, devaient être admis, pendant quatre ans, chez les religieux franciscains pour y apprendre la lecture, l'écriture et les éléments de la langue latine. L'on décréta des peines contre quiconque emploierait les Indiens à porter des fardeaux, attendu que les animaux domestiques, propres à cet usage, s'étaient déjà fort multipliés. On décida que ceux qui travaillaient aux mines d'or n'y seraient occupés que cinq mois de l'année ; que les femmes enceintes ne seraient assujetties à aucun travail; qu'un maître ne pourrait se servir des Indiens des autres, ni fustiger les siens, ni les mettre en prison, et enfin qu'il y aurait dans chaque village deux visiteurs chargés de prononcer sur le sort de ceux qui mériteraient des châtiments.

Le père *Fr. Pédro de Cordoba* obtint du roi la permission de passer, avec des religieux de son ordre, dans la Terre-Ferme, pour y prêcher l'Évangile aux habitants, et on devait lui fournir à Española tout ce qu'il demanderait pour cet objet. Toutefois, avant de choisir le lieu le plus convenable à la fondation d'un monastère, il envoya, pour sonder les dispositions des indigènes, trois religieux qui devaient débarquer sur la côte de la Terre-Ferme la plus voisine, c'est-à-dire à environ deux cents lieues. C'étaient les pères *Antonio Montésino*, *Francisco de Cordova* et *Juan Garcès*. Le premier tomba malade à l'île de San-Juan, et y resta. Les autres continuèrent leur route, et allèrent aborder à la Terre-Ferme. Ils s'arrêtèrent dans un village sur la côte de Cumana, où ils furent bien accueillis, et les marins qui les avaient amenés les y laissèrent. Peu de tems après, il se présenta un navire pour acheter des perles. Les Indiens s'empressèrent de fournir des vivres à l'équipage, et le seigneur du lieu, auquel les chrétiens avaient donné le nom d'*Alonso*, accepta l'invitation que lui fit le capitaine de venir dîner à son bord. Il monta dans la chaloupe, sous les

auspices des religieux, avec sa femme et une suite de dix-sept personnes; mais à peine eut-il mis le pied sur le pont, que le navire déploya ses voiles, et l'équipage, l'épée à la main, empêcha ce malheureux de se jeter à l'eau. Les habitants du village, croyant les religieux complices de cette perfidie, voulurent les massacrer sur-le-champ. Mais ceux-ci s'excusèrent de leur mieux, et parvinrent à les apaiser par la promesse de leur faire rendre leurs compagnons au bout de quatre lunes. Un autre navire arriva sur ces entrefaites, et le capitaine, auquel on raconta les détails de cette affaire, offrit d'en donner avis à Española, et d'obtenir la reddition des Indiens. Les religieux écrivirent en même tems à leur prélat, Pédro de Cordova, que, si Alonso et ses gens n'étaient pas renvoyés avant quatre mois, leur perte était assûrée. Malheureusement les juges d'appel de Santo-Domingo avaient acheté ces Indiens pour leur compte, et refusèrent de s'en dessaisir. Le capitaine qui les avait vendus se sauva dans le monastère de la Merci, et les Indiens n'étant pas rendus dans le tems convenu, les religieux furent massacrés.

On avait bâti, pour la commodité de la pêche des perles, un village dans la petite île de Cubagua (1). Comme cette île ne renfermait pas d'eau potable, les Espagnols étaient obligés d'en aller chercher sur la côte voisine de Terre-Ferme. Il en résultait des démêlés continuels avec les Indiens, et les Espagnols en enlevaient toujours quelques-uns pour les vendre à Española (2).

1514. *Expédition de Nuñez contre les naturels du pays arrosé par le Rio-Grande.* Pendant que Nuñez attendait les pouvoirs de Castille, il apprit que des Indiens étaient entrés dans la terre voisine du fleuve qui se décharge dans le golfe d'Uraba par sept bouches, et qui, à cause de sa grandeur, fut appelée *el Rio-Grande-de-San-Juan*, que ces Indiens vivaient dans les marécages, et trouvaient, dans les montagnes voisines, quantité d'or qu'ils échangeaient contre les choses nécessaires à la vie. Nuñez résolut d'aller les visiter. Ayant embarqué trois cents soldats sur des brigantins et des canots, il remonta le fleuve l'espace de douze lieues, et traversa

(1) A six lieues au N. de la Punta de Araya et de la côte de Guaranáche.

(2) Herréra, déc. I, lib. lib. IV, cap. 14 et 15.

plusieurs lacs bordés de grosses cannes et de roseaux, et où l'on voyait la nuit une infinité de chauve-souris. Il arriva en vue des montagnes, mais ne put y pénétrer, à cause des marécages. Là, les Castillans virent approcher un grand nombre de canots montés par des Indiens armés d'arcs et de flèches empoisonnées, qui, après les avoir déchargés, se réfugièrent dans les canots de ces lacs si étroits, qu'il était impossible de les y suivre. Les Castillans continuèrent à remonter le fleuve jusqu'à un endroit où il forme une espèce de lac, au milieu duquel était une petite île couverte de cabanes et occupée par quatre mille Indiens. Ceux-ci se présentèrent au combat et blessèrent mortellement, avec leurs flèches, plusieurs Castillans. Nuñez se retira à quelque distance pour rassembler tout son monde, et ayant ordonné une décharge générale d'escopettes, les Indiens prirent aussitôt la fuite. Toutefois, voyant les Castillans entrer dans leurs maisons, où ils avaient laissé leurs femmes et leurs enfants, ils revinrent sur leurs pas et firent pleuvoir sur eux une grêle de flèches et de dards. Nuñez, blessé avec un grand nombre des siens, crut devoir battre en retraite, et retourna à Darien (1).

Administration de Pédrarias Davila. Le roi ayant appris la mort d'Alonso Ojéda, de Diégo de Nicuésa et de Juan de la Cosa, et les divisions qui existaient entre les Castillans de Darien, nomma Pédrarias Davila gouverneur du pays. Il lui enjoignit de traiter les Indiens avec clémence, et de rendre compte de son administration à Vasco Nuñez de Balboa. Sur ces entrefaites, Calcédo et Colménarès arrivèrent avec les renseignements fournis par le fils de Comagre, concernant l'autre mer et les richesses qu'elle renfermait. Cette nouvelle se répandit bientôt dans toute la Castille, et lorsque Pédrarias arriva à Séville, il trouva deux mille jeunes gens de famille noble et bien équipés, qui demandèrent à l'accompagner. Il en engagea quinze cents, et le roi accorda 54,000 écus pour les dépenses de l'expédition. Il nomma Juan de Quévédo évêque de Santa-Marta-del-Antigua-del-Darien, et lui adjoignit un certain nombre de prêtres.

Dans les instructions qu'il reçut du roi pour le gouvernement de Darien et de la Castille del Oro, Pédrarias devait

(1) Herréra, déc. I, lib. X, cap. 9.

établir des villages dans les situations les plus favorables pour faciliter les découvertes d'autres pays. Les habitants déjà établis ne devaient payer aucun droit jusqu'à son arrivée, et seulement le quint après. Les Indiens amis ne devaient être assujettis à aucune taxe ou imposition pendant vingt ans. Il avait ordre d'envoyer en Espagne du bois de Brésil (*cœsalpinia echinata*), qui était jugé meilleur que celui d'Española, de ne point emmener avec lui les enfants de ceux qui auraient été punis par l'inquisition, ni de ceux qui auraient été brûlés, et s'informer si cette province avait été découverte par Christophe Colomb.

Le roi fit dresser une carte marine pour la navigation aux Indes, par Juan Dias de Solis et Juan Vespuccii. On prépara dix-sept navires bien pourvus de diverses armes, telles que des arquebuses, des arbalètes, des épées, des lances, des piques, des boucliers de Naples faits de bois des Canaries, et des casaques de toile de coton piquée (*escaupiles*). Les appointements de Pédrarias furent fixés à 366,000 *maravédis* par an; on lui accorda, en outre, une subvention de 200,000, pour l'aider à payer les frais de l'expédition. Un médecin devait recevoir 50,000 *maravédis*; un chirurgien et un pharmacien, chacun 30,000; trente hommes de pié pour veiller dans les forteresses, chacun 11,430; le mestre-de-camp Hernando de Fuenmayer, 100,000; le lieutenant-général, 6,000 par mois; les capitaines, 4,000; aux soldats, 2 ducats par mois, et les caporaux, 3. Juan d'Albornoz fut nommé surintendant de la pêche. Pédrarias reçut ordre de s'emparer des corsaires français qu'il rencontrerait. Il était porteur de dépêches pour l'amiral et les officiers royaux d'Española, pour Diégo Vélasquez, gouverneur de Cuba, et pour les gouverneurs des îles de San-Juan et de Jamaïca, qui devaient lui fournir des vivres et tout ce dont il aurait besoin. Il menait avec lui le père Juan de Quévédo, franciscain, évêque de Terre-Ferme, nombre de missionnaires du même ordre, des ecclésiastiques, Juan de Ayoro pour lieutenant, Juan de Espinosa pour alcade-major, Encise pour *alguazil-major*, ou grand prévôt, et quatre officiers royaux, dont l'un était Gonzalo Fernandez d'Oviédo y Valdez, en qualité de contrôleur des mines et des fontes d'or.

Pédrarias partit de San-Lucar, le 12 avril 1514 (1), avec

(1) Peu de jours avant l'arrivée d'Arbolancho.

dix-sept navires et quinze cents hommes; mais ayant essuyé une tempête presque au sortir du port, il perdit deux navires, et fut contraint d'y retourner. Il remit à la mer le 14 mai, et aborda à l'île de Goméra pour prendre de l'eau et du bois. De là il fit voile pour la Dominica, située à la distance de cinq cents lieues, et y arriva après une navigation de vingt-sept jours. Il y débarqua avec ses gens pour la reconnaître; mais les Indiens, armés de flèches empoisonnées, se préparant à l'attaquer, il continua sa route vers la Terre-Ferme, et alla relâcher au port de Santa-Marta. Les habitants, qui avaient déjà vu des Castillans, entrèrent dans l'eau jusqu'à la ceinture pour empêcher le débarquement, et tuèrent deux hommes à coups de flèches. Toutefois, quelques coups d'escopettes les firent bientôt retirer. Les Espagnols les poursuivirent jusqu'au premier village, où ils prirent toutes les femmes et les enfants qui n'avaient pu se sauver. Les guerriers revinrent à la charge; mais ils furent encore repoussés. Quelques escadrons pénétrèrent ensuite plus avant dans l'intérieur du pays. Ils sommèrent les Indiens qu'ils rencontrèrent de devenir chrétiens et d'obéir au roi de Castille; mais ceux-ci leur répondirent le plus souvent par une nuée de flèches. Les Castillans pillèrent alors leurs cabanes, où ils trouvèrent des objets en or, des émeraudes et autres pierres précieuses enchâssées d'or, un peu d'ambre, quantité de filets, de couvertures de coton, des plumes de diverses couleurs, des vases pour conserver l'eau et le vin, et d'autres vaisseaux de terre peints et de diverses formes. Pédrarias mit en liberté les prisonniers, en leur donnant quelques babioles.

La flotte, étant sortie de Santa-Marta pour aller au port de Cartagéna, éprouva un gros vent et des courants qui la contraignirent de passer outre, et elle aborda à l'île *Fuerté* (1), à cinquante lieues de Darien.

Vers la fin de juillet, la flotte pénétra dans le golfe de Urabà, pour se rendre à Darien, à une lieue et demie de la mer. Pédrarias envoya un messager à Nuñez, pour l'avertir de son arrivée en qualité de gouverneur. Il fut fort étonné de trouver le commandant vêtu d'une camisole de coton, d'un caleçon et de souliers de corde, et dont la demeure

(1) Sur la côte de Cartagéna, près l'embouchure de Sinu, vis-à-vis la pointe de Piédras.

était une case couverte de feuilles. Celui-ci lui témoigna sa satisfaction de cette circonstance, et l'assùra que tous ses gens étaient prêts à le recevoir et à lui obéir, bien qu'il eût alors avec lui quatre cent cinquante soldats vaillants et infatigables. Malgré cet acte de soumission, Pédrarias le déposa, lui donna pour successeur le licencié Espinosa, sergent-major, le jeta dans les fers, et le condamna à une amende de quelques millions de castillans, en expiation de la mort de Nicuésa et des torts qu'il avait eus envers le bachelier Enrise et autres. Nuñez paya cette somme et recouvra sa liberté. Pédrarias, guidé par ses conseils, se disposa à établir trois villages dans les terres des caciques Comagre, Pocorosa et Tubanamà. Cependant les provisions de la flotte commençaient à diminuer, et il était impossible de s'en procurer pour tant de monde. D'un autre côté, les cabanes étaient entourées de marécages qui occasionaient des maladies dont un grand nombre d'Espagnols moururent. Pédrarias quitta alors Darien, pour camper à une petite distance sur les bords du fleuve *Corobari*, où il tomba malade lui-même, et chaque jour la faim et la maladie enlevaient plusieurs de ses gens, qui étaient réduits à se nourrir d'herbes et de racines. Plusieurs demeuraient sans sépulture, parce que les vivants n'avaient pas la force de les enterrer. Il en périt environ sept cents dans l'espace d'un mois. Dans cette extrémité, le gouverneur permit à ses principaux officiers de retourner en Castille, et à d'autres d'aller avec Diégo Vélasquez. Cependant sa santé s'étant rétablie, il envoya le capitaine Luis Carrillo, avec soixante hommes, fonder un village sur les bords d'un fleuve situé à sept lieues de Darien, et qu'on appela *Rio-de-las-Anadès;* mais on n'y trouva ni Indiens ni vivres, et l'entreprise échoua. Pédrarias, loin de se décourager, ordonna à son lieutenant général, *Juan de Ayora*, d'aller avec des hommes qu'il avait amenés et une partie des anciens, chercher le plus d'or qu'il pourrait, et bâtir trois villages fortifiés dans les terres de Pocoròsa, de Comagre et de Tubanamà. Ayora s'embarqua avec ses gens dans un navire et trois ou quatre caravelles, et relâcha au port de Comagre, à vingt-cinq ou trente lieues de Darien. Il expédia aussitôt le capitaine Francisco Bécerra, avec cent cinquante hommes, vers la mer du Sud, pour découvrir une situation propre à asseoir un établissement. Cet officier y arriva par un chemin beaucoup plus court que celui qu'avait pris Nuñez, et estima à

vingt-six lieues seulement la distance d'une mer à l'autre.

Après le depart de cette expédition, Juan de Ayora donna ordre à Garci-Alvarez de mettre les malades à bord des navires, et d'aller l'attendre au port du cacique Pocorosa. Il se rendit en même tems auprès du cacique Ponca, et quoique reçu par ce dernier en qualité de confédéré, il s'empara de tout l'or qu'il trouva dans sa cabane. Il passa ensuite chez Comagre, qui lui donna de l'or et des vivres; mais de Ayora, non content de ces présents, lui enleva ses femmes. Il emmena aussi celles de Pocorosa, qui s'était retiré dans les bois pour l'éviter. Ce dernier, craignant de tomber entre ses mains, revint peu après, avec autant d'or qu'il en pouvait porter, afin de l'engager à lui rendre ses femmes; mais l'Espagnol le conduisit dans la terre de Tubanamà, dans l'espoir de l'épouvanter, ainsi que les autres caciques, par la vue de ce chef prisonnier. Tubanamà, fidèle à ce qu'il avait promis à Nuñez, donna aux Castillans de l'or et des pierreries. Malgré ce bon accueil, tous les gens de sa maison furent faits esclaves. Tubanamà, indigné, quitta alors le camp espagnol, et ayant appelé ses sujets et ses voisins à son secours, il vint fondre sur Ayora; mais trop faible pour se défendre contre les épées et les chiens, il se retira. De Ayora construisit un fort de terre et de branchages, dans lequel il laissa *Hernan Pérez de Ménésès*, avec soixante soldats, pour protéger son flanc, et conserver sa communication avec Francisco Bécerra, et retourna vers Garci Alvarez, qui l'attendait avec ses navires dans la rivière appelée *Santa-Cruz* (*Fanum S. Crucis*), et là il jeta les fondemens de la ville du même nom, et y établit des juges de police et des officiers, selon les instructions qu'il avait reçues de Pédrarias; mais cette ville fut bientôt détruite par les Indiens.

1515. Le capitaine Luis Carrillo, ne trouvant pas avantageuse la pêche de las Anadès, abandonna cette situation, et employa les plus robustes de ses gens à la chasse des Indiens dans la terre de *Abrayba*, cacique de la province appelée *Ceracanà*. Les cabanes (*barbacoas*) de ceux-ci étaient bâties sur des arbres au milieu de l'eau. Ils s'y défendirent quelque tems avec des bâtons. Les Castillans réussirent à s'emparer de sept de ces cabanes, et prirent plus de quatre cents individus qu'ils se partagèrent, après quoi ils retournèrent au village de las Anadès et de là à Darien. Après le retour de Carrillo, Pédrarias envoya Vasco Nuñez chercher l'idole de *Dobayba* sur les bords du fleuve de Darien. Nuñez

s'embarqua avec deux cents hommes dans plusieurs canots. Il avait à peine mis le pied sur le territoire des *Gugùres*, que ces peuples sortirent dans un grand nombre de pirogues et surprirent les Castillans, dont la moitié fut tuée ou noyée. Carrillo fut du nombre des tués. Nuñez, blessé à la tête, gagna la terre avec le reste de ses gens. Les Indiens les poursuivirent et les combattirent jusqu'à la nuit, que Nuñez mit à profit pour opérer sa retraite. La récolte du maïs de ce pays ayant été détruite par les langoustes (*langosta*), il jugea impossible de s'y maintenir. Il prit, en conséquence, sa route par les montagnes et les vallées, et revint à Darien.

Vers le même tems, Pédrarias envoya son neveu à *Zénù* et aux mines de *Turifi*, à trente lieues à l'est de Darien. S'étant embarqué avec quatre cents hommes dans deux caravelles, le jeune Pédrarias resta trois mois sans oser pénétrer plus de six lieues dans le pays. Un cacique lui dit que ces mines étaient à trois journées de là, et proposa de l'y conduire. Il refusa cette offre, ainsi que celle de plusieurs caciques qui vinrent lui demander la paix. Dans une rencontre avec les Indiens, il eut quinze Castillans tués et trente blessés qui moururent de leurs blessures. Il quitta ce pays et amena à Darien cinq cents captifs, parmi lesquels se trouvait ce cacique qui lui avait indiqué la situation des mines. Ces Indiens furent vendus dans les îles à un prix élevé.

Le bruit se répandit à son retour que la province de Zénù abondait en or, et était remplie de sépultures où était tout l'or que les morts avaient possédé durant leur vie. Le bachelier Encise s'y rendit à l'invitation de Pédrarias, et rencontra deux caciques, qu'il somma de lui obéir comme représentant le Roi de Castille. Ceux-ci lui répondirent qu'il n'y avait qu'un seul Dieu qui gouvernât le ciel et la terre; que le pape donnait ce qui n'était pas à lui; que le roi qui demandait et qui acceptait des largesses devait être un fou, puisqu'il prenait des choses qui appartenaient à un autre; que, si Encise voulait entrer chez eux, ils mettraient sa tête au bout d'un bâton, comme ils avaient fait à d'autres de leurs ennemis qu'ils lui montrèrent; qu'ils étaient propriétaires de ces terres et qu'ils n'avaient pas besoin d'eux. Encise renouvela sa demande et les menaça en vain de la guerre et de l'esclavage. Il attaqua alors leur village et s'en empara ainsi que de l'un de ces caciques. Cette affaire coûta la vie à deux Castillans.

Juan de Ayora ayant appris qu'il y avait vers l'ouest un seigneur très-riche, nommé *Sécativa*, y envoya Gamarra par mer avec quelques soldats, pour s'emparer de ses gens et de ses richesses, sous prétexte de lui demander obéissance au roi de Castille. Sécativa, informé de ce projet, plaça en lieu sûr les femmes et les enfants de ses sujets, et se portant en embuscade près du village, il attaqua à l'improviste les Castillans, dont un petit nombre n'eut que le tems de regagner leurs barques. Les Indiens exercèrent mille cruautés sur les prisonniers, dont ils réussirent à s'emparer. Ils leur firent couler de l'or fondu dans la bouche, en disant : Mange de l'or, chrétien. Ensuite ils les coupèrent en morceaux, et suspendirent leurs ossements dans les temples comme des trophées.

De Ayora, irrité du résultat de cette expédition, ordonna d'arrêter le cacique Pocorosa, de piller son village et ses terres, et d'emporter tout l'or qu'il pouvait avoir. Mais Pocorosa fut averti de ce projet par un Castillan de Nuñez, appelé *Eslava*, que cette trahison indignait. Ayora, encore une fois trompé dans son attente, retourna à Darien, où il déroba un navire et retourna en Castille.

En même tems, le capitaine Garci-Alvarez, qui était resté avec ses gens à Santa-Cruz, fesait des incursions dans les villages circonvoisins. Pocorosa, serré de près, assembla tous ses gens et ses amis, et attaqua de nuit les Castillans, dont la plupart furent blessés; mais les flèches dont ils étaient atteints n'étant pas empoisonnées, ils furent bientôt en état de combattre l'épée à la main. Les Indiens, armés de bâtons brûlés par les deux bouts, combattirent vaillamment, et après deux heures de mêlée, tous les Castillans furent tués avec leur capitaine, à l'exception de cinq, qui, profitant du jour qui venait de paraître, se sauvèrent et arrivèrent à Darien. La ville de Santa-Cruz fut ainsi dépeuplée six mois après son établissement. Il n'y resta qu'une seule femme castillane, que Pocorosa prit pour lui.

Cependant le roi voulant récompenser Vasco Nuñez des services qu'il avait rendus, lui donna le titre d'*adelantado de la mer du Sud*, qu'il avait découverte, et, en outre, le gouvernement des provinces de Panama (1) et de Coy-

(1) On dit que Tello de Gusman y débarqua en 1515, et qu'il y trouva beaucoup d'Indiens employés à la pêche, qui lui firent

ba (1). Ce titre excita la jalousie de Pédrarias et de ses amis. Bientôt après, Garabito arriva de l'île de Cuba avec soixante Castillans pour prendre les ordres de Vasco Nuñez. Il avait l'espoir que le roi lui donnerait des pays situés près de la mer du Sud pour y former des établissements. Garabito aborda à six lieues du port de Darien, et avertit secrètement Nuñez de son arrivée; mais Pédrarias le fit prisonnier, l'enferma dans une cage de bois, et refusa même à l'évêque de Darien de l'envoyer achever la découverte de la mer du Sud. Il confia ce soin au capitaine *Gaspar de Moralès*, son valet ou parent, natif de Ségovia, et mit à ses ordres soixante Castillans, pour passer dans les îles que les Indiens appellent de *Térarergui*, nommées ensuite *de las Perlas*, et particulièrement à celle de *Isla-Rica*. Moralès prit la route que Vasco Nuñez avait suivie, et arriva à la côte du Sud, dans la terre d'un cacique appelé *Tutibrà*, qui lui donna quatre canots. Il y laissa le capitaine *Peñalosa* avec la moitié de son monde, partit avec les autres pour le village d'un autre cacique, nommé *Tunàra*, qui l'accueillit comme ami et lui fournit beaucoup de vivres. Ce lieu étant plus commode pour passer aux îles, il s'embarqua, accompagné de Francisco Pizarro, dans de grands canots conduits par les sujets des caciques Chiapès et Tumaco. Une tempête dispersa les canots pendant la nuit; mais le lendemain matin ils se retrouvèrent à une de ces îles. Les habitants célébraient alors une de leurs fêtes, et selon leur coutume, les hommes étaient séparés des femmes. Les Castillans étant descendus dans l'endroit occupé par ces dernières, voulurent s'en emparer. Les Indiens vinrent aussitôt fondre sur eux avec des dards brûlés par les bouts et en blessèrent quelques-uns; mais effrayés à la vue des chiens qu'on lâcha contre eux, ils prirent la fuite. Toutefois, préférant la mort à la

---

entendre que le mot *Panama* signifiait, dans leur langue, un endroit qui abonde en poisson : *lugar adonde se toma mucho pescado*. Sous le gouvernement des caciques, Panama comprenait les provinces suivantes, savoir : Caréta, Aila, Comagre, Chiam, Coyba, Chame, Chine, Nata, Tobre, Irota, Haylia, Burica et Escotia.

(1) Ile située sur la côte de Véragua, à la distance de cinq lieues de la pointe Blanca. Nuñez avait demandé cette île, croyant qu'il y avait une grande quantité de perles et d'or.

perte de leurs femmes et de leurs filles, ils renouvelèrent le combat, mais avec aussi peu de succès.

Moralès passa de là à la plus grande de ces îles, dont le roi sortit avec tous ses gens pour l'empêcher de débarquer. Celui-ci, repoussé quatre fois, revint autant de fois à l'attaque. Les Indiens qui accompagnaient les Castillans lui ayant dit qu'ils étaient invincibles, qu'ils avaient vaincu Ponca, Pocorosa, Quaréca, Chiapès, Tumaco et autres, le cacique demanda la paix, et fit apporter un petit panier de jonc rempli de riches perles qui pouvaient peser 110 marcs. Moralès donna à ce chef des haches de fer, dont il fut enchanté. Il mena Moralès et quelques-uns de ses gens dans une petite tour de bois d'où on découvrait toute la mer, et leur montrant la terre qui se prolonge vers le Pérou, il leur dit : « Regardez cette vaste mer et toutes ces îles qui dépen- » dent de mon empire ; elles seront à votre service aussi long- » tems que vous serez mes amis. Je prise votre amitié plus » que les perles, et jamais vous n'en manquerez. » Il s engagea à payer au roi de Castille 100 marcs de perles par an, consentit à être baptisé sous le nom de Pédrarias avec tous ceux de sa maison, fournit des canots aux Castillans pour retourner en Terre-Ferme, et les accompagna jusqu'aux bords de la mer, d'où ils retournèrent à Darien.

Il y avait une si grande quantité de cerfs et de lapins dans cette île, qu'on les tuait à coups de bâton. On y fesait du pain de maïs et de yucca. Ses productions, en général, étaient semblables à celle de Comagre ; l'île de *Teràrequi*, située à 5 degrés de l'équateur, abondait en vivres et en poissons. Les sujets du cacique Pédrarias se livraient à la pêche des perles, qui sont plus grosses sur les côtes de l'île que partout ailleurs. Montes dans un canot et munis seulement d'une crosse en osier, au bout de laquelle était attachée une pierre, et d'une besace adaptée autour du cou pour recevoir les écailles, il plongeaient quelquefois à la profondeur de six piques. Les huîtres tiennent si fortement à la roche ou les unes aux autres, qu'il est difficile de les en détacher. Aussi les pêcheurs qui s'obstinaient trop long-tems perdaient la respiration et se noyaient, et d'autres étaient mangés par les gros poissons, tels que les *tiburones* ou marrages (*le squale marteau*) et les *mantas* (1). Quelques-unes

(1) Mot qui signifie couverture. Ce poisson, qui ressemble à la

de ces huîtres contenaient vingt et jusqu'à trente perles.

Le capitaine Peñalosa s'étant emparé des biens du cacique *Tutibrà*, celui-ci résolut de se venger par sa mort et celle de Moralès : tous les caciques des environs, au nombre de dix-huit, épousèrent la querelle. Gaspar de Moralès, à son arrivée en Terre-Ferme, envoya Bernardin de Mora ès pour en avertir Peñalosa et ses gens, et lui ordonna de retourner à Darien. Bernardin fut parfaitement accueilli au village du cacique. Les Castillans furent logés dans une de ces maisons; mais, lorsqu'il les sut plongés dans un profond sommeil, il y fit mettre le feu. Quelques uns furent brûlés, et les autres échappèrent. Le cacique *Chirucà*, qui accompagnait Moralès, s'enfuit avec son fils. Toutefois, ayant été atteint peu après et soumis à la torture, ils revelèrent le complot. Moralès, épouvanté du danger qu'il avait couru, chargea Chirucà d'aller chez tous les caciques, avec ordre de les lui amener l'un après l'autre, sous prétexte de leur communiquer quelque chose d'important. La crainte d'être livré aux chiens decida Chirucà à s'acquitter de cette commission. Les caciques vinrent séparément, et tous furent chargés de chaînes. En même tems, Peñalosa arriva avec ses gens, et Moralès marcha contre les Indiens qui attendaient impatiemment leurs caciques. Francisco Pizarro se mit à la tête de l'avant-garde, les attaqua pendant la nuit, et au point du jour il avait déjà tué sept cents Indiens. Moralès abandonna alors aux chiens tous les caciques, y compris Chirucà.

Moralès ayant appris que, vers la partie orientale du golfe de San-Miguel, il y avait un cacique puissant appelé *Biru*, résolut d'aller le visiter. Il arriva chez lui la nuit et mit le feu à ses cabanes qui étaient de paille. Biru s'échappa, rassembla ses gens et revint attaquer les Castillans; mais, après un combat opiniâtre, il fut forcé à la retraite. Moralès retourna au village de Chirucà, où, après s'être défendu jusqu'à la nuit contre les sujets de quinze caciques, qui l'assaillirent à la fois, il fut contraint de reprendre le chemin de Darien. Les Indiens le poursuivirent pendant neuf jours. Un Castillan, frappé d'un dard, mourut sur-le-champ; et un autre, blessé, se pendit de crainte de tomber entre les mains de l'ennemi.

---

raie, enveloppe ces malheureux plongeurs et les écrase contre le fond. (*D. Ulloa.*)

Sur ces entrefaites, le capitaine Francisco de Valléjo reçut ordre de marcher, avec soixante-dix hommes, contre les Indiens d'Uraba qui avaient poussé leurs incursions jusqu'aux portes de Darien. Étant arrivé vers les *Ranchos* de Badillo, à trois lieues d'Urabà, il les attaqua dans la nuit et les mit en fuite, mais non sans avoir perdu beaucoup de Castillans, qui furent blessés de flèches empoisonnées. Ces Indiens se joignirent à d'autres et revinrent à la charge. Les Castillans, incapables de résister, regagnèrent la côte par où ils étaient entrés, et passèrent la rivière de las Redès, toujours harcelés par les Indiens. De ces soixante-dix hommes, il en périt quarante-huit, et la plupart des blessés moururent quelque tems après.

Pédrarias, affligé de ces revers, fit embarquer le capitaine Francisco Bécerra à bord d'un navire, avec cent quatre-vingts hommes, trois pièces de canon, quarante arbalétriers et vingt-cinq arquebusiers, et lui enjoignit de pénétrer dans la province de *Zénù*. Cet officier aborda à la côte d'Uraba et avança à travers des bois jusqu'au Zénù, fleuve large et profond qui baigne le principal village du pays. Les habitants témoignèrent d'abord des dispositions pacifiques, et laissèrent passer tranquillement la moitié des Castillans dans les canots. Il leur avait tendu des embuscades de deux côtés, et tous y perdirent la vie. Un jeune Indien, domestique d'un Castillan, qui échappa au massacre, apporta cette triste nouvelle à Darien.

Le roi, par de nouveaux ordres arrivés à cette époque, recommanda à Pédrarias d'avoir soin de la conversion des Indiens et de les traiter humainement, de tenir constamment ses gens occupés, d'établir des villages dans des situations salubres, d'empêcher que les travaux des mines ne fussent inquiétés par les Indiens, de lui envoyer une carte du pays, et de ne rien entreprendre sans le consentement de l'évêque, de Vasco Nuñez et des officiers royaux. En même tems (20 juillet 1515), le roi accorda des priviléges à la ville de *Santa-Maria-del-Antigua-de-Darien* (*Betica aureaua*), et lui donna pour armes un écu dans un champ rouge avec un château doré au milieu, et au-dessus la figure du soleil. Au-dessus on voyait un tigre, à droite et à gauche un crocodile, et pour devise la *Imagen de nuestra señora del Antigua.*

Le 16 octobre, Nuñez écrivit au roi pour l'informer des malheurs survenus dans son gouvernement. Pédrarias chargea

Tello de Gusman de faire des découvertes vers l'ouest le long de la côte de la mer du Sud, avec les gens que de Ayora avait laissés. Il partit avec quelques soldats que Pédrarias lui avait donnés, et trouva les Castillans tellement pressés, qu'ils n'osaient pas même sortir, afin de se procurer des herbes pour manger. Leur capitaine Ménésès, perdant tout espoir d'être secouru, avait pris la résolution plusieurs fois d abandonner ce fort et de se retirer à Darien; mais les Indiens le cernèrent de si près, qu'il n'osait pas sortir. Il fut délivré par l'arrivée de Tello de Gusman, et passa avec lui sur les terres des caciques Chépo et Chépauri. Etant informé que les Indiens s'assemblaient pour l'attaquer, il conclut la paix avec le principal cacique, qui lui fit un bon accueil. En cet endroit, un jeune Indien, suivi de quelques autres, vint trouver Gusman, et lui dit que cette seigneurie lui appartenait de droit, attendu que son père en avait été le légitime possesseur. Il le pria de lui prêter main forte pour en prendre possession, et promit de lui donner autant d'or que celui qui la possédait actuellement. Gusman, sans examiner si ce que cet Indien lui dit était vrai ou non, le fit pendre à un arbre et mit aussi à mort les sept capitaines qui l'accompagnaient. Après cette expédition, il se rendit à Panama, où il ne trouva que quelques cabanes de pêcheurs (*casas de pescadores.*)

Le capitaine Diégo de Albitez partit de ce dernier endroit avec quatre-vingts Castillans pour pénétrer dans la province de Chagré, située à dix lieues de distance. Les habitants de plusieurs villages qu'il parcourut étaient plongés dans le sommeil; mais il ne voulut ni les piller ni les captiver. Le cacique, par reconnaissance, lui présenta 12,000 pésos d'or. Albitez lui en demanda davantage, et lui donna un grand sac à remplir Le cacique, indigné, répondit qu'il y mettrait des pierres d'un ruisseau qui coulait près de là; qu'il n'avait plus d'or, et qu'il n'en fesait pas croître. Albitez, confus, se retira sans lui faire aucun mal.

Albitez se joignit à Tello de Gusman dans la terre du cacique Pacora, et se mit en marche pour retourner à Darien. Attaqué à Tubanamà par une multitude d'Indiens, il fut obligé de battre en retraite et de se rendre à sa destination à travers les terres de Pocorosa. Les Castillans de cette île étaient tellement découragés, qu'ils ne songeaient plus qu'à mettre leur vie en sûreté. Pédrarias, du consentement de l'évêque, ordonna des prières publiques pour apaiser la co-

lère divine. Albitez, que ces expéditions avaient enrichi, résolut de profiter de ces circonstances fâcheuses pour demander un gouvernement dans la mer du Sud. Dans cette intention il expédia seulement un marin, *André Niño*, pour suivre ses intérêts auprès de la Cour, et lui donna 2,000 pésos d'or pour snn voyage.

Pédrarias ayant formé une expédition pour pacifier la partie de l'isthme qui est la plus resserrée entre les deux mers, en donna le commandement au capitaine *Gonzalo de Badajos*. Celui-ci s'embarqua avec cent trente hommes à bord d'un navire, vers la fin du mois de mars. A leur arrivée à Nombre-de-Dios, les soldats, frappés de l'horrible spectacle des cadavres des Castillans, qui y avaient péri de faim, firent des difficultés pour passer outre; mais, pour leur ôter tout espoir de retour, Badajoz renvoya le navire à Darien, et les obligea ainsi à le suivre. Il traversa les hautes montagnes de *Capira;* et, passant dans les terres du cacique *Tatanaguà*, il l'attaqua à l'improviste, le fit prisonnier, et lui enleva 6,000 pésos d'or. Il s'empara ensuite d'un autre cacique fort riche, nommé *Tatarachérubi*, chez lequel il trouva 8,000 pésos d'or. Celui-ci, toutefois, parvint à s'échapper de ses mains. Tatanaguà ayant offert pour sa rançon autant d'or qu'on lui en avait pris, Badajoz le mit en liberté.

Cependant Tatarachérubi, voulant se venger du capitaine espagnol, revint avec un présent d'or, et lui dit, que, près de là, il y avait un cacique fort riche, appelé *Nata*, qui n'avait pas grand monde avec lui. Badajoz y envoya trente Castillans sous les ordres du capitaine *Alonso Pérez de la Rua*, qui, comme à l'ordinaire, attaquèrent les Indiens pendant la nuit; mais au point du jour, ils se trouvèrent au milieu de plusieurs villages dont Nata était le seigneur. Les Castillans, trop engagés pour tourner le dos, attaquèrent avec courage le principal de ces villages et s'emparèrent du cacique. Se croyant alors en sûreté, ils se mirent à chercher de l'or, et en recueillirent pour une valeur de plus de 10,000 castillans. Ils prirent en même tems les femmes et les enfants qui n'avaient pu échapper. Les Indiens s'assemblèrent sous la conduite du frère du cacique prisonnier; et armés de *macanas*, ou bâtons brûlés par les bouts, de dards et de pierres, ils vinrent fondre sur les Castillans, qui, se voyant serrés de près, se retirèrent dans la maison du cacique, qu'ils menaçèrent de tuer s'il ne fesait retirer ses gens, ce qu'il fit à l'instant. Pérez de la Rua demanda alors au frère du caci-

que de reconnaître le roi de Castille pour son souverain; mais l'Indien répondit avec la plus grande simplicité qu'il n avait jamais vu dans ce pays d'autres hommes qu'eux; que, si le roi de Castille passait un jour par là, il lui donnerait volontiers des vivres, de l'or et des femmes. Badajoz mit en liberté le cacique, qui lui fournit 15,000 *pésos d'or*. Les Castillans résolurent de passer l'hiver dans la ville de Nata, située près de la mer du Sud, et qui était la demeure ordinaire du cacique.

Deux jours après, les Castillans allèrent attaquer un cacique appelé *Escoliù*, qu'ils prirent avec ses femmes et 9,000 pésos d'or. Continuant leur route vers l'occident, à plus de deux cents lieues de Darien, ils arrivèrent sur les terres d'un cacique appelé *Biruquète*, et d'un autre nommé *Totonaguà*. Ce dernier lui donna 6,000 pésos en joyaux et en grains d'or, dont quelques-uns pesaient deux castillans. Plus loin ils en rencontrèrent un autre appelé *Taracúri*, de qui ils tirèrent 8,000 pésos d'or. De là ils passèrent à la terre de *Pananòmi*, qui s'était enfui; et à six lieues plus loin, vers l'ouest, ils visitèrent un village nommé *Tabor*, et ensuite celui du cacique *Chérù*, où ils enlevèrent encore 4,000 castillans. De sorte que Badajoz ramassa, pendant ce voyage, 80,000 castillans.

Après le départ de Gonzalo de Badajoz, Pédrarias, indécis s'il devait croire les nouvelles apportées par le jeune Indien, concernant le sort de Francisco Bécerra, résolut de l'aller chercher lui-même; mais ses gens craignaient les flèches empoisonnées des sauvages, et ne voulaient le suivre ni à Uraba ni vers le Zénù. Pédrarias leur persuada qu'il allait faire une guerre sanglante contre Pocorosa et d'autres caciques de ces provinces, et bientôt plus de trois cents se présentèrent pour l'accompagner. Il les embarqua à bord de trois ou quatre navires. Les pilotes firent voile vers l'ouest jusqu'à la nuit, qu'ils changèrent de route et abordèrent à Caribana, suivant l'ordre de Pédrarias. Les Castillans entrèrent dans le village avant le jour et mirent le feu aux cabanes. Les Indiens, surpris, perdirent un grand nombre des leurs, qui furent brûlés ou tués en cherchant à s'échapper des flammes.

Ceux qui parvinrent à se sauver s'armèrent de leurs flèches, et chargèrent avec fureur les Castillans, qu'ils forcèrent à se rembarquer. Toutefois, ceux-ci emmenènent quelques prisonniers, qui confirmèrent la nouvelle de la mort de Bécerra.

Pédrarias cotoya alors soixante lieues jusqu'au port

d'*Acla* (1), où il débarqua avec tous ses gens, et construisit un fort en terre et en bois. Il donna ensuite ordre à Espinosa, son sergent-major, de marcher avec quelques cavaliers contre Pocorosa. Une maladie, toutefois, l'obligea bientôt à retourner à Darien, et il laissa à sa place le capitaine *Gabriel de Rojas*, natif de Cuellar.

Cependant Gonzalo de Badajoz avait quitté la terre de Chirú pour aller à la recherche du cacique *Parizao Pariba*, nommé par les Castillans *Paris*, mais dont le véritable nom était *Cutara*. Averti de l'approche des Castillans, celui-ci s'était retiré avec ses gens dans les montagnes, et avait laissé seulement quelques esclaves dans le village. Badajoz lui envoya dire que, s'il ne revenait pas, il irait le chercher et le traiterait comme il avait fait des autres. Le cacique, intimidé par cette menace, lui fit hommage de quatre paniers pleins de plaques d'or, dont les Indiens s'ornaient la poitrine, les oreilles et les bras, et qui pouvaient valoir de 40 à 50,000 castillans. Les corbeilles, faites d'écorce de palmier, étaient doublées en peau de daim; elles avaient trois palmes de long, deux de large et un tiers de haut. Les chefs qui les apportaient pressèrent Badajoz de recevoir ce présent de la part des femmes du cacique, et de l'excuser s'il n'était pas venu lui rendre visite, parce qu'il était retenu par une affaire importante. Badajoz répondit qu'il acceptait son présent, et que désormais il le traiterait en ami.

Le cacique, rassuré, retourna avec ses gens au village, et la seconde nuit, Badajoz, qui avait feint de se retirer, se présenta de nouveau. Le cacique se sauva, mais les Castillans prirent les femmes, quelques hommes et trente ou quarante pésos d'or. Cutarà résolut de se venger de cette perfidie, assembla tous ses guerriers, et se mit en embuscade, pendant qu'un Indien, se donnant pour chasseur, alla dire aux Castillans que près de là il y avait un seigneur très riche. Badajoz, enchanté de cette nouvelle, se dirigea pendant la nuit vers l'endroit indiqué, avec une partie de ses soldats, et au point du jour il se trouva au milieu de misérables cabanes sans habitants.

Cutarà, ayant réussi à diviser les Castillans, fit mettre le feu au village, où se trouvaient ceux qui étaient sortis, et la plupart furent blessés avant que les autres fussent venus à

(1) Voyez page 164.

leurs secours. Les Indiens, au nombre de quatre mille, les serrèrent de près et les forcèrent de se concentrer au milieu de la place du village. Là, ils les cernèrent complètement et apportèrent du bois et de la paille pour les brûler tous. Dans cette extrémité, les Castillans, qui s'étaient retranchés derrière des tas de corps morts, s'ouvrirent, l'épée à la main, un passage à travers leurs ennemis, et cherchèrent leur salut dans la fuite, laissant soixante-dix morts et tout le bagage et l'or que quatre cents Indiens portaient. Les quatre-vingts qui échappèrent avaient été si maltraités, que plusieurs avaient trois ou quatre et quelques-uns onze dards dans le corps. Badajos fit coudre leurs plaies et y appliqua un onguent fait avec de la graisse des Indiens brûlés, et leurs chemises fournirent des bandages.

Il embarqua ceux qui étaient le plus grièvement blessés dans des canots, et marcha le long du rivage avec les autres. Chemin fesant, ils furent surpris une nuit par un grand reflux de marée. Les plus agiles montèrent sur des arbres. Ceux qui ne purent les imiter eurent de l'eau salée jusqu'à la ceinture et y périrent pour la plupart. Ils étaient dans cette triste situation, lorsque Nata vint les attaquer avec les Indiens, et les aurait exterminés si la nuit ne fût survenue. Ils mirent l'obscurité à profit pour construire quelques radeaux sur lesquels ils descendirent jusqu'à la mer, où ils rencontrèrent les canots. Continuant leur route, tantôt par mer, tantôt par terre, ils arrivèrent à la province du cacique *Chamé*, qui vint au-devant d'eux à la tête de ses guerriers. Ce chef traça une ligne sur le sol, et jura que, s'ils la dépassaient, il les tuerait tous, mais qu'il leur fournirait ce dont ils avaient besoin.

Les Castillans n'avaient alors, dit Herréra, que le ciel pour couverture, la terre pour chambre et la mer comme refuge. Le cacique leur apporta toutes sortes de vivres. Badajos laissa prendre un peu de repos à ses soldats, et ayant recommandé les blessés à Chamé, il passa la nuit avec quarante hommes dans l'île des Perles. Il en surprit le cacique prisonnier, mais le relâcha moyennant une bonne somme d'or. Badajos, de retour à l'endroit où il avait laissé les blessés, se remit en route et rencontra le cacique *Tabor*, qui avec trois cents hommes voulut lui disputer le passage. Il fut repoussé néanmoins, ainsi qu'un autre chef, nommé *Piruquete*. Les Castillans, enfin, arrivèrent à une entrée de la mer, nommée *de las Almejas* ou des Moules, d'où l'on

aperçoit l'île de *Taboga*, située à dix ou douze lieues de distance. Badajos y passa avec ses gens et s'empara du cacique qui y commandait. Pendant les trente jours qu'il y séjourna, il eut quelques escarmouches avec les Indiens. Ayant alors guéri ses blessés et mis le cacique en liberté, il quitta cette île avec 7,000 pésos d'or et quelques perles pour retourner à Darien. Il entra dans le village du cacique Chipo, où il prit quelques Indiens; mais plusieurs Castillans y furent blessés, et Alonzo Pérez de la Rua y fut tué. Il gagna ensuite les terres de Tubanama et de Pocorosa, où le licencié Espinosa avait déjà pénétré, et les trouva abandonnées de leurs habitants. De là il prit la route de Darien, et y rentra après de nouvelles fatigues.

1516. Peu après, Pédrarias Davila envoya à Espinosa un renfort de cent trente hommes, sous la conduite du capitaine *Valenzuela*. Celui-ci débarqua à l'île de Bastimentos, où il prit quelques Indiens, et ensuite à la Terre-Ferme, où il détruisit le navire pour ôter aux Castillans tout espoir de retourner. A son arrivée sur les terres de Comagre et de Pocorosa, il rencontra trois mille Indiens prêts à l'attaquer, mais qui prirent la fuite à la vue des chevaux, qu'ils voyaient alors pour la première fois. Il se mit à leur poursuite et en tua un grand nombre à coups de lance; d'autres furent déchirés par les chiens, et les prisonniers furent pendus et eurent les mains et le nez cassés par ordre d'Espinosa.

De là il passa à la terre du cacique *Chiru*, et entra de nuit dans le village. Nata s'en échappa, et revint avec ses guerriers attaquer les Castillans: mais effrayé par les chevaux, il se retira. Espinosa, maître du village, l'entoura d'une palissade de pieus, et le cacique, ne pouvant plus résister, consentit à la paix.

Espinosa, ayant appris qu'un autre cacique, nommé *Escolia*, demeurait près de là, envoya contre lui cinquante soldats, sous *Bartolomé Hurtado*, qui le surprit pendant la nuit, le pilla et l'amena prisonnier.

De là, Espinosa prit la route par les terres de *Catará*, et arriva au fleuve de *Cocabira*, où il croyait trouver l'or qui avait été enlevé à Badajos. Le capitaine Diégo Albitès conduisait l'avant-garde, qui était composée de quatre-vingt-dix soldats. Près d'un bois, il rencontra une vingtaine d'Indiens qu'il défit; mais aussitôt après il en sortit plus de quatre mille avec le cacique *Catará* à leur tête. Ils combattirent vaillamment; plusieurs Indiens avaient été tués, et

l'on comptait déjà beaucoup de blessés de part et d'autre, lorsqu'Espinosa arriva avec les chevaux et les chiens. Les Indiens épouvantés se sauvèrent dans les bois.

Hurtado rencontra en cet endroit Valenzuéla qui, avec cent trente soldats, cherchèrent Espinosa de tous côtés. Les deux corps réunis se trouvèrent assez forts pour mépriser toutes les forces des Indiens. Diégo de Albitès passa, avec soixante soldats, dans la terre du cacique *Quema*, qui se préparait à se défendre; mais Albitès le détermina à faire la paix et à lui dire où était le trésor de Badajos. Trois caciques, accompagnés de vingt Espagnols, lui apportèrent dans cinq corbeilles pour la valeur de 80,000 castillans. Espinosa, voulant s'approprier le reste, passa dans la province du cacique *Chicacotia*, où il apprit qu'après son départ, le cacique de *Copèche* avait fait mourir Pédro de Arivala et Michel Sanchez. Le pays abondait en vivres de toute espèce. Espinosa hiverna dans cette province, y bâtit une église et baptisa quantité de femmes et d'enfants; mais les guerriers de la nation, résolus de chasser les Espagnols, s'assemblèrent au nombre de plus de vingt mille. On en vint aux mains le jour de la Transfiguration, et après un rude combat, les naturels furent dispersés.

Espinosa sortit de Nata, le 9 juillet, pour se rendre chez le cacique Escolia, et envoya le capitaine Valenzuéla dans la province de Guarari, pour y construire quelques canots. En même tems, il expédia les deux qu'il avait, sous la conduite des capitaines Hernando Poncé et Bartolomé Hurtado, pour explorer la côte vers l'est. Après quelques rencontres avec les insulaires, ils vinrent avec douze nouveaux canots des Indiens, de l'or et d'autres dépouilles.

Les Castillans n'ayant plus que des racines pour subsister, se mirent en marche pour les provinces de *Pocoá* et de *Tabiana*, accompagnés de deux frères du cacique Escolia. Ces derniers étaient grands comme des géants, et l'un avait une barbe touffue, chose remarquable parmi les Indiens. Ils arrivent à leur destination après trois jours de marche, et réduisent ces seigneurs à l'obéissance. Un des exercices de cette peuplade était le jeu de balle. Espinosa voyant que toutes les provinces se mettaient contre lui, songea à retourner à Darien. A cet effet, il traversa les terres de *Chaninà*, qui avait menacé Vasco Nuñez. Ce chef l'attaqua avec toutes ses forces, mais fut mis en déroute. Espinosa trouva à Comagre le capitaine Christophe Serrano, que Pédrarias

avait envoyé pour pacifier cette province. De là il passa à Ocla, où il rencontra Vasco Nuñez de Balboa, qui lui fournit des provisions, et il arriva à Darien avec plus de deux mille esclaves et les quatre-vingt mille pésos d'or qu'avaient perdus Gonzalo de Badajos et Louis de Mercado. Après le partage de ces richesses, les Castillans oublièrent tout ce qu'ils avaient souffert, et se livrèrent à la passion du jeu. Ils y risquaient leurs esclaves. Pédrarias en jouait, dit-on, jusqu'à cent à la fois. Dans ce voyage, Espinosa découvrit cent cinquante lieues de côtes.

De leur côté, les capitaines Hernando Poncé et Bartolomé Hurtado longeant le golfe d'Osà, à environ quatre-vingt-dix lieues de Nata, pénétrèrent jusqu'à la terre de *Chiuchetes*, qu'ils trouvèrent en bon état de défense, et où ils ne s'arrêtèrent pas. Après avoir suivi la côte l'espace d'environ cinquante lieues, ils rencontrèrent un golfe de plus de vingt lieues d'étendue, rempli de petites îles dont nous avons déjà parlé. Il offrait un port admirable, appelé *Chira* par les Indiens, *San-Lucar* par les Castillans, et nommé ensuite port de *Nicoya*, du nom du cacique de ce pays. Les habitants parurent sur les rivages avec de petites trompettes et des cornets pour témoigner qu'ils se préparaient au combat; mais tous prirent la fuite au bruit de quelques coups de canon tirés des navires. Les Castillans retournèrent alors vers Espinosa, qui avait reçu ordre de Pédrarias de laisser Hernando Poncé dans Panama.

L'évêque de Darien ménagea une réconciliation entre Pédrarias et Nuñez. Pédrarias lui promit en mariage sa fille aînée doña Maria, qui était en Castille, et le chargea d'aller jeter les fondements d'une ville à Acla. Nuñez s'embarqua à Darien avec quatre-vingts hommes à bord d'un navire, et étant arrivés à ce port, il trouva Gabriel de Rojas dans le fort avec très-peu de monde, et redoutant les attaques des Indiens, il donna à l'endroit le nom de *Villa de Acla* (1). Nuñez nomma des lieutenants et des magistrats pour gouverner la nouvelle ville, et obligea les habi-

(1) Dans la province de Darien, sur la côte de la mer du Sud, à l'entrée du golfe d'Uraba, et vis-à-vis des îles de Pinos, par lat. 8° 56'. On y construisit (1516) un fort pour sa défense; mais, seize ans après, l'établissement fut abandonné par toute la population espagnole, à cause de son insalubrité.

tants de faire labourer la terre par leurs esclaves. Espinosa s'y arrêta lors de son retour de la terre du cacique Paris. Nuñez, qui désirait avoir une partie de sa troupe pour renfort, le suivit à Darien, et obtint de Pédrarias deux cents soldats. Il s'embarqua avec eux dans trois petits navires. Il se proposait d'agrandir la ville et d'y construire des bâtiments propres à naviguer dans la mer du Sud; mais, à son arrivée, il apprit que Diégo Albitès, son lieutenant, qu'il avait laissé à sa place, était allé à Española pour demander la permission de bâtir un village à Nombre-de-Dios, afin de faire des découvertes dans l'Océan-Pacifique. Celui-ci retourna ensuite à Darien sur un navire qu'il avait acheté, avec une soixantaine d'hommes, et donna pour prétexte de son excursion qu'il avait voulu se procurer des vivres et des hommes.

En même tems, Nuñez envoya un neveu de Diégo d'Albitès, nommé *Compañon*, avec cinquante soldats, à la rivière de las Balsas, pour voir si on pouvait y construire quelques navires. Celui-ci trouva, en effet, la situation commode. Il attaqua sur sa route quelques caciques, qui lui résistèrent sans grande perte d'un côté ni d'autre. Pendant son absence, Nuñez avait fait couper et préparer le bois nécessaire à la construction de quatre brigantins. Il expédia de nouveau Compañon avec trente nègres esclaves et quelques Castillans, vers les montagnes situées à douze lieues de distance, afin d'y former une espèce de dépôt pour ceux qui durent porter, sur leur dos, les bois, les ancres, les câbles et les cordages, les ferrements et les armes. Ces travaux coûtèrent la vie à beaucoup d'Indiens.

1517. Le bois transporté ainsi sur les bords de la rivière de las Balsas ne suffisait pas pour la construction de deux brigantins. Nuñez divisa ses gens en trois compagnies, ordonna à la première de couper et scier le bois; à la seconde, de transporter d'Acla, à la distance de vingt-deux lieues, les fers, les clous, les câbles et cordages, et à la troisième, d'aller chercher des vivres pour l'expédition. On reconnut bientôt que le bois provenant du voisinage de la mer ne pouvait servir aux constructions navales. Néanmoins Nuñez ne perdit point courage, et il en fit couper le long de la rivière. On commençait à travailler avec ardeur aux brigantins, lorsqu'on éprouva un autre accident. La rivière se déborda et entraîna une partie du bois. Le surplus resta em-

bourbé dans la vase, et les travailleurs furent forcés de monter sur les arbres pour sauver leur vie. D'un autre côté, ceux qui avaient été chercher des vivres ne revenaient pas. Nuñez, affligé de ces contre-tems, retourna à Acla pour s'en procurer. Cependant Hurtado, qu'il avait envoyé à Darien pour prendre des ancres et des cordages, revint avec soixante hommes que lui donna Pédrarias; et Francisco Compañon, qui avait passé la rivière sur un radeau, arriva aussi avec une quantité considérable de provisions. Nuñez reprit courage, et retourna à la rivière de las Balsas, où il fit construire deux navires qu'il envoya à la grande île des Perles, pour chercher des vivres pendant qu'on construisait les deux autres brigantins. Sur ces entrefaites, il reçut une lettre de Diégo de Déça, archevêque de Séville, gouverneur du prince don Juan, qui lui donnait avis que, s'il poussait ses découvertes vers l'ouest, il rencontrerait des Indiens avec des lances et des armures; mais que, s'il allait vers l'est, il trouverait de grandes richesses et de nombreux troupeaux de bétail. Nuñez, profitant de ces renseignements et de ceux qu'il obtint des Indiens captifs, s'embarqua avec plus de cent hommes, et se dirigeant vers l'est, navigua vers le cap ou pointe de Piñas, à environ vingt-cinq lieues au-delà de celui du golfe de San-Miguel. Il y remarqua un si grand nombre de baleines, que les marins n'osèrent en approcher et passèrent à un autre cap. Nuñez aborda à la terre d'un cacique nommé *Chicama*, et vengea la mort des gens de Gaspard de Moralès qui y avaient été tués.

Nuñez quitta la terre de Chicama et retourna à la rivière de las Balsas, où il reprit la construction de ses navires. Il fut forcé de faire venir d'Acla le fer, la poix, et autres choses nécessaires qui manquaient pour les achever. Sur ces entrefaites, il reçut avis qu'un gentilhomme de Cordoue, nommé *Lopé de Sosa*, venait prendre possession de la terre ferme, dont il avait été créé gouverneur. Il se promit bien de ne pas perdre le fruit de son entreprise.

En même tems, le facteur *Juan de Tabira* obtint de Pédrarias la permission d'aller chercher les richesse que l'on disait être dans le temple de l'idole de Dobayba. Avec l'argent qui lui appartenait et le quint du trésor royal, il fit construire trois brigantins, et acheta un certain nombre de canots des habitants de Darien. Il prit à bord soixante Castillans et des Indiens, et remonta la rivière non sans difficulté, à cause de la rapidité de son courant. Étant arrivé

près de Dobayba, il rencontra trois grands canots remplis d'Indiens qui l'attaquèrent, lui tuèrent un homme et en blessèrent plusieurs. Le reste se retira à bord des brigantins. En même tems, les pluies qui venaient de tomber dans les montagnes firent déborder les rivières à tel point, que des arbres disparurent entièrement sous les eaux. Le canot où se trouvaient le facteur et le visiteur Juan de Biruès, fut renversé et ils se noyèrent. Ceux qui savaient nager se sauvèrent; et, ayant élu pour chef Francisco Pizarro, ils revinrent à Darien, vers la fin de 1517.

Pédrarias, affligé de cette perte, voulut consoler ses gens en leur donnant l'espoir de tirer de grandes richesses d'une nouvelle expédition contre le cacique *Abruyme*. Pizarro, qui en fut nommé capitaine, se rendit par terre dans ce pays, où il ne trouva ni or, ni esclaves, ni vivres; et ses gens, pressés par la faim, furent forcés de manger sept chevaux qu'ils avaient menés avec eux à leur retour à Darien.

Quelques jours après, Diégo Albitès arriva avec une grande quantité d'or et beaucoup d'esclaves qu'il avait pris sur la côte de Nombre-de-Dios, et dans les provinces de Chagre et de Véragua.

En même tems, le licencié *Gaspar de Espinosa* reçut de Pédrarias l'autorisation d'entreprendre une nouvelle expédition pour découvrir des terres inconnues. D'après ses mémoires, il découvrit cette fois plus de quatre cents lieues de côte en suivant la même route qu'il avait déjà prise. Il peupla *Nata* sous le nom de *Santiago de Natà de los Cavalleros* (1), la première ville que les Castillans eussent construite sur la côte du Sud.

Cependant Pédrarias, mécontent de Nuñez dont il redoutait l'ambition, l'invita à se rendre auprès de lui dans l'île de *las Tortugas*. Celui-ci, laissant ses navires sous la surveillance de Francisco Compañon, alla le trouver sans défiance. Il ne fut pas plutôt arrivé, que Pédrarias le fit arrêter dans la maison de Castañéda, et donna ordre à Espinosa de le mettre à mort, sous prétexte qu'il s'était rendu coupable de haute trahison en usurpant les terres du domaine de la couronne. En conséquence, il fut décapité à Santa-Maria, ainsi que ses compagnons Valdérabano, Bo-

(1) Les Indiens l'ayant brûlée, il la rétablit, et on lui donna le titre de ville.

tillo, Hernandez, Munez et Arguillo. Balboa n'avait que quarante-deux ans. Cette exécution fut désapprouvée de tous les Castillans, qui firent à ce sujet des plaintes amères contre Pédrarias. Les deux hiéronimites, qui gouvernaient alors Hispaniola et dont l'autorité s'étendait sur tous les gouverneurs des Indes, témoignèrent un vif ressentiment contre lui, et lui mandèrent, au nom du roi, d'y envoyer tout l'or qu'il avait pris du cacique Paris, et de ne rien faire désormais sans le conseil des chapitres de Darien.

Vers ce tems, l'évêque de Darien s'embarqua pour la Castille, à l'effet de rendre compte de son gouvernement. Il visita, à son passage par l'île de Cuba, le gouverneur Diégo de Vélasquez, qui lui offrit de l'aider de son crédit, pour lui faire obtenir le gouvernement de la Terre-Ferme, et lui donna 15,000 écus.

Pédrarias ordonna à Diégo de Espinosa de prendre avec lui quelques soldats qui se trouvèrent dans la province de Pocorosa, et d'aller à Panama, où il voulait former un établissement pour ouvrir une communication entre les deux mers. Lui-même retourna à Acla, s'embarqua sur les navires de Nuñez, et navigua jusqu'à l'île de Taboga. Ayant rencontré à son retour Espinosa, qui n'avait rien fait à Panama, il s'embarqua avec cent cinquante soldats dans un des navires et quelques canots, pour l'envoyer chercher le reste de l'or que les Indiens avaient repris à Badajoz. Espinosa laissa le navire à l'embouchure de la rivière, et la remontant dans les canots à une certaine distance, il débarqua et cacha ses gens dans le creux d'une montagne pendant la nuit. A la pointe du jour, il entra dans le village dont le cacique venait de mourir. On avait réuni autour de son corps une quantité de pièces d'or, qui pouvaient monter à 30,000 pésos, dont une partie avait appartenu au défunt, et l'autre à Badajos. Espinosa s'empara de ce trésor, qui devait être enterré avec le cacique Paris, et regagna son navire. Il députa quelques prisonniers indiens auprès du nouveau cacique pour le décider à lui faire visite, et il y vint en effet avec un présent en or, pour payer la rançon des prisonniers.

De là, Espinosa pénétra dans les terres du cacique *Paruquéta*, pour prendre du maïs et d'autres vivres, et passa ensuite à Panama, où se trouvait Pédrarias. Celui-ci voulut y fonder un établissement; mais ses gens refusèrent tous de lui obéir. Alors, pour les contraindre à le seconder, il donna l'ordre

de déterrer tout l'or qu'Espinosa avait apporté, et qui avait été enfoui; de le remettre au cacique et de se préparer à retourner en Europe. Ce moyen lui réussit, et Diégo d'Espinosa, ainsi que le reste de l'expédition, consentit à former l'établissement. On y jeta, en 1518, la fondation de la ville de Panama (1), *Panama* ou *Punamium,* dans la baie du même nom. Il répartit entre les premiers habitants tous les villages des Indiens voisins. Ayant appris que Lopé de Sosa venait prendre possession de son gouvernement, et qu'en sa qualité d'intendant de justice, il devait lui demander compte de ses actions, il passa à Darien et y déclara qu'il avait été nommé procureur du roi par les soldats et par les habitants de Panama. Il voulut s'embarquer pour la Castille, mais les habitants de Darien l'en empêchèrent. Alors il envoya Espinosa, avec trente hommes, faire des découvertes à l'ouest de cette ville, et l'autorisa à partager tout l'or et le butin qu'il se procurerait entre ses gens et ceux qui demeurèrent à Panama. Toutefois, avant l'arrivée de Pédrarias à Darien, les magistrats de cette ville avaient donné la permission à Diégo de Albitès de former un établissement dans la Véragua, et celui-ci était parti avec un brigantin et une caravelle. Ayant abordé à l'île de Bastimento, il y fut bien accueilli par le cacique. Avant d'arriver à Véragua, il entra à l'improviste dans le village d'un cacique, qu'il fit prisonnier; mais les habitants qui s'échappèrent prirent les armes et combattirent vaillamment les Castillans. Le cacique obtint sa liberté et celle de ses gens, moyennant 3,000 pésos d'or et trente esclaves. Albitès, continuant sa

(1) Lat., 8° 57' (selon les observations de don Ulloa); long., 81° 50' O., capitale de la province du même nom. En 1521, elle obtint le titre de ville de l'empereur Charles V. En 1538, on y établit une nouvelle *audiencia* et chancellerie devant servir de Cour d'appel pour toutes les parties de l'Amérique du Sud. Elle avait aussi pour objet la conversion des Indiens; et elle ordonna qu'ils ne paieraient d'autres impositions que celle qu'ils donnaient auparavant à leurs caciques; qu'ils ne seraient point obligés de travailler aux mines, et que les noirs seraient employés à cet effet.

Cette ville devint le dépôt de tout le commerce du Chili et du Pérou. La vieille Panama, qui était située à quatre milles à l'est de la nouvelle ville, fut prise, occupée et réduite en cendres par des flibustiers commandés par le capitaine Morgan, en 1670. En 1737, Panama fut incendiée. Les maisons étaient de bois. Il y avait autrefois quatre couvents et un collége des jésuites.

route, aborda au port que Diégo de Nicuésa avait nommé Nombre-de-Dios. Il y débarqua, avec l'intention de former un établissement à l'endroit appelé *el Cerro-de-Nicuésa;* mais le mauvais état de son navire l'obligea de retourner à l'île de Bastimentos, où il échoua. Parurata, seigneur de cette île, lui donna des canots pour passer en Terre-Ferme dans la province du cacique Capira. Celui-ci, déjà incommodé par les Castillans de Panama et par d'autres qui arrivèrent de la côte septentrionale, se mit sous la protection d'Albitès. Ce dernier retourna à la baie de Nombre-de-Dios, pour y établir la ville du même nom (*Théopolis*) (1), et ouvrir une communication entre les deux mers (2).

1518. Lopé de Sosa aborda à Darien, vers la fin de 1518, avec quatre navires montés de trois cents hommes; mais il mourut aussitôt après son arrivée.

1519. *Expédition de Gil Gonzalez Davila. Découverte de la côte de Nicaragua.* Le gouvernement espagnol avait fort à cœur de découvrir une nouvelle route pour aller aux Moluques. Le pilote Andrès Niño prétendait la connaître, et se fit donner une commission royale, en vertu de laquelle il était autorisé à exécuter un voyage vers l'ouest de mille lieues, par terre ou par mer, en s'écartant quelquefois de deux cents lieues vers le sud, afin de découvrir un détroit pour passer aux Moluques, et reconnaître celles de ces îles qui se trouvaient comprises dans les limites des possessions espagnoles. Il fut convenu que la moitié des frais de l'expédition serait payée par le roi, et l'autre par Niño; que la vingtième partie des profits du voyage serait affectée à la

(1) Située au fond de la baie à laquelle elle donne son nom, à trente milles E. de Portobélo. La situation basse et humide de cette ville fit mourir tant d'habitants, que le roi Philippe II, d'après l'avis du Conseil des Indes, ordonna qu'elle fût transférée à Portobélo. Lat., 9° 33' N.; long., 51° 55' O. L'ingénieur Bautista Antonéli fut chargé de cette opération. Herréra dit que, pendant les vingt-huit premières années de l'occupation du Pérou par les Espagnols, il en mourut plus de quarante mille de maladies malignes, et autant dans la ville de Nombre-de-Dios.

(2) Herréra, déc. I, lib. X, cap. 10, 11, 13 et 15. — *Idem*, déc. II, lib. I, cap. 3, 4, 6, 12 et 13. — *Idem*, déc. II, lib. II, cap. 1, 2, 11, 13 et 14. — *Idem*, déc. II, lib. III, cap. 3, 4, 5 et 6.

rédemption des captifs et à d'autres œuvres pies, et le reste partagé entre le roi et le pilote, et enfin que les navires de Vasco Nuñez seraient mis à sa disposition, avec douze pièces d'artillerie, à Darien.

Gil Gonzalez, natif d'Avila, trésorier de l'île Española, fut nommé capitaine-général de l'armada, et Lopé de Sosa reçut ordre de lui fournir toute l'assistance en son pouvoir. Il partit avec trois navires dans la direction d'Acla, où il arriva au commencement de 1519, et s'occupa aussitôt de la construction d'autres bâtiments. On fut obligé d'aller chercher le bois nécessaire dans de hautes montagnes; et sur deux cents hommes qu'on y envoya, cent vingt moururent de fatigue et de maladie. Gonzalez réussit néanmoins à achever ses constructions et gagna l'île des Perles; mais quarante jours après, au moment où il se disposait à entreprendre son voyage de découvertes, il trouva que ses navires étaient pourris. Cet accident lui fut très-sensible, sans cependant lui faire perdre courage. N'ayant pas assez de travailleurs, il pria Pédrarias de lui fournir des secours. Comme sa réponse ne fut pas favorable, il l'alla trouver à Darien et lui notifia les instructions du roi. Pédrarias lui donna alors quelques Castillans et des Indiens d'Acla et de Nombre-de-Dios pour porter ses vivres, avec lesquels Gonzalez s'en retourna aux îles des Perles pour reprendre ses travaux.

Ayant équipé avec peine quatre navires à l'île de Tararéqui, dans le golfe de San-Miguel, il y embarqua un bon nombre d'Indiens, quelques chevaux, des armes, des vivres et de la mercerie, et mit à la voile, le 21 janvier 1522, accompagné du pilote Andrès Niño. Après avoir navigué une centaine de lieues vers l'ouest, il commanda à celui-ci de l'aller attendre à quatre lieues de là, et débarqua avec cent hommes, dans une île de dix lieues de long sur six de large, située à dix lieues en mer, où la pluie, qui tombait par torrents, le contraignit de s'arrêter quinze jours. Il y construisit néanmoins des radeaux, sur lesquels il passa au golfe de *San-Vicente*, où il rencontra Niño. Il l'envoya faire des découvertes avec deux des navires, et laissant les deux autres dans le golfe, il se mit en marche avec cent hommes et quatre chevaux. Il arriva bientôt chez le cacique *Nicoya*, qui se convertit et reçut le baptême. Dix jours après, tous ses vassaux, au nombre de six mille, suivirent son exemple. Nicoya présenta à Gonzalez 14,000 pésos d'or de treize carats, et six idoles de ce métal d'une coudée de hauteur; et

celui-ci lui donna en échange des objets de peu de valeur.

Gonzalez, ayant appris qu'il demeurait, à cinquante lieues de là, un autre grand seigneur, nommé *Nicaragua*, partit, contre l'avis des Indiens, pour lui rendre visite. Il se fit précéder d'un messager, qu'il chargeait de lui dire qu'il désirait être son ami, lui enseigner la foi chrétienne, et l'engager à obéir au roi de Castille; mais que, s'il s'y refusait, il emploirait la force pour le soumettre. Quatre seigneurs du cacique vinrent lui répondre que, « préférant la paix, Nicaragua acceptait son amitié, et embrasserait aussi la foi chrétienne, si elle lui semblait bonne ». Ce cacique accueillit favorablement les Castillans, et leur offrit 25,000 pésos d'or bas. Gonzalez lui donna en échange une chemise de toile, un bonnet rouge, et d'autres articles, dont il fut fort content. Le prêtre qui accompagnait les porteurs de ces présents, lui déclara que sa religion était une pure idolâtrie, et que, pour se sauver, il devait se conformer aux préceptes de Jésus-Christ, et renoncer à l'ivrognerie, à la gourmandise, à la sodomie, aux sacrifices humains, et à l'usage de la chair humaine. Le cacique se convertit avec 9,000 de ses sujets. Il demanda au prêtre s'il avait connaissance du déluge qui noya toute la terre, et s'il en arriverait un second; si la terre serait détruite; si le ciel devait tomber; à quelle époque et comment le soleil et la lune perdraient leur lumière et leur mouvement; quelle était la grandeur des étoiles; qui les fesait mouvoir et les guidait dans leur cours, etc. Il s'informa aussi de la cause de la nuit et du froid, et blâma l'auteur de la nature de ce que la clarté et la chaleur ne duraient pas toujours, et de ce que la vie des hommes était si courte. Où va l'âme, demanda-t-il, lorsqu'elle sort du corps? Le saint-père de Rome, vicaire de J.-C., dieu des chrétiens, meurt-il comme les autres mortels? L'empereur de Castille, dont vous faites un si bel éloge, est-il mortel? Gonzalez tâcha de répondre à toutes ces questions; mais ce qu'il eut le plus de peine à lui démontrer, ce fut la nécessité de renoncer à faire la guerre et à s'adonner aux femmes. Toutefois, il déclara être satisfait, consentit à recevoir le baptême, et ordonna de renverser les idoles.

Cependant Gonzalez, voulant pénétrer jusqu'au pays que Cortez venait de conquérir, continua sa marche, et rencontra un grand nombre d'Indiens, qui témoignèrent beaucoup de surprise à la vue des barbes et des habits des Castillans et à celle de leurs chevaux. Le cacique principal,

appelé *Diriangen*, vint au-devant d'eux avec cinq cents hommes sans armes, et dix-sept femmes couvertes de plaques d'or, dix enseignes et des trompettes. Diriangen toucha dans la main de Gonzalez, et tous les hommes de sa suite en firent autant, lui présentant chacun un ou deux poulets d'Inde (*gallipago*). Les femmes lui offrirent chacune vingt haches d'or, à quatorze carats, qui pesaient les unes dix-huit pésos et les autres davantage. Gonzalez ayant demandé au cacique où il allait et qui il cherchait, il répondit qu'il était venu voir qui ils étaient, parce qu'on lui avait dit qu'ils portaient des barbes et qu'ils étaient montés sur des animaux extraordinaires. Gonzalez le complimenta, accepta ses présents et lui en donna en échange en l'invitant à se faire chrétien. Le cacique demanda trois jours pour consulter sa femme et ses prêtres. Il les employa à faire des préparatifs d'attaque contre les Castillans, et, le 17 avril, pendant une extrême chaleur, leur camp fût assailli par trois ou quatre mille Indiens, vêtus de pourpoints en toile de coton piquée, et armés de casques, de boucliers, d'épées, de flèches et de dards. Le combat fut opiniâtre. Les Espagnols, après avoir eu sept des leurs blessés et un enlevé, retournèrent à la charge pendant que les Indiens ramassaient leurs morts, et les mirent en fuite. Après cette affaire, Gonzalez n'ayant pas assez de monde pour pénétrer plus avant, jugea à propos de se retirer vers la mer. Il repassa par la peuplade de Nicaragua, où il fut de nouveau attaqué par une multitude de naturels, et harcelé constamment dans sa marche jusqu'à son arrivée à San-Vicenté, où Andrès Niño venait d'arriver, après avoir découvert trois cent cinquante lieues de pays et en avoir parcouru six cent cinquante, à partir du point de départ. Gonzalez avait cheminé par terre, le long de la côte, et quelquefois dans l'intérieur, l'espace d'environ deux cent quatre-vingts lieues. Il avait côtoyé depuis le *Cabo-Blanco* jusqu'à *Chorotéga*, avait reconnu le golfe de *Papagaios*, *Nicaragua*, le fleuve de la *Poséçion*, la *Bahia-de-Fonséca*, qu'il appela ainsi en l'honneur de l'évêque de Burgos, président des Indes, et l'île de *Pétronita*, à qui il donna le nom de sa nièce. Gonzalez baptisa, ou fit baptiser trente-deux mille deux cent soixante-quatre individus, et rapporta de son expédition 112,524 pésos d'or bas, et 145 de perles. Il retourna à Panama pour y chercher des Castillans, afin de peupler Nicaragua.

La *laguna*, ou lac de Nicaragua, parut aux Castillans une

chose merveilleuse, soit à cause de son étendue, des îles dont elle est semée, et des peuplades qui résident sur ses bords. Ils l'appelèrent *mar dulce*, ou mer douce, parce qu'elle avait un flux et un reflux, et *désaguadéro*, ou égout, parce qu'elle communiquait avec la mer du Nord.

Le volcan de *Masaïa* excita aussi vivement la curiosité des Castillans, qui s'imaginèrent que c'était de l'or qui y bouillait. Ce volcan, situé au sommet d'une montagne peu élevée, à trois lieues de la ville de Grenade, avait une bouche d'une demi-lieue de circonférence et d'une profondeur de deux cent cinquante brasses. On n'y rencontrait ni arbustes, ni herbes, mais seulement quelques nids d'oiseaux. Une autre bouche, qui ressemblait à une mardelle de puits, avait une portée d'arc de diamètre. On y voyait le feu à cent cinquante toises de profondeur; il s'élevait souvent et jetait une vive clarté, mais il n'en sortait jamais que des flammes et de la fumée. Le frère *Blas de Iniesta*, de l'ordre de Saint-Dominique, et plusieurs Castillans, y descendirent pour l'observer, à l'aide de sangles et de paniers. Pour savoir si c'était du métal qui y bouillonnait, ils y plongèrent une cuiller attachée à une chaîne, laquelle fut fondue en fort peu de tems, avec plusieurs anneaux de cette dernière. Ils y passèrent la nuit, exposés à une grande chaleur, et le lendemain, ils remontèrent, non sans beaucoup de difficulté (1).

1519. *Expédition de Bartolomé de Las Casas.* Bartolomé de Las Casas proposa au Conseil du roi un moyen d'établir la bonne intelligence entre les Castillans et les naturels de la côte de Cumana. Il consistait à réunir dans l'espace de deux ans tous les Indiens, au nombre de plus de dix mille, dans une étendue de mille lieues de pays, à cent lieues au-dessus de Panama et du fleuve nommé *Rio-Dulce*, maintenant le territoire et le fleuve de los Aruacas, en descendant la côte. Le roi devait retirer de cet arrangement 15,000 écus de rente, les trois premières années; 30,000 la quatrième, et enfin 60,000 la dixième. Las Casas s'engageait à faire bâtir trois villages, à les fortifier et à les peupler chacun de cinquante Castillans; et à envoyer des expéditions dans l'intérieur pour reconnaître le cours des fleuves, et les en-

(1) Herréra, déc. II, lib. IV, cap. 5 et 7.

droits où il pouvait y avoir de l'or. Il avait demandé une étendue de mille lieues de pays, pour pouvoir chasser Pédrarias de la Terre-Ferme; mais on ne lui en accorda que trois cents, c'est-à-dire depuis Paria jusqu'à Santa-Marta. Ce territoire toutefois n'avait pas de bornes dans l'intérieur.

Las Casas demanda en outre, 1°. qu'on lui adjoignît douze religieux dominicains et franciscains (*frailes dominicos y franciscos*), pouvant servir de missionnaires, et dix Indiens d'Española; 2°. qu'on renvoyât chez eux d'Española tous les indigènes qu'on y avait amenés de la Terre-Ferme et des îles voisines; 3°. que les cinquante Castillans, destinés à peupler les villages, jouissent de la douzième partie des rentes royales, et pussent en disposer en faveur de leurs héritiers; 4°. qu'ils fussent bien pourvus d'armes et équipés en cavaliers avec des éperons dorés; 5°. qu'ils fussent exempts de tributs pour toujours; 6°. qu'en cas de mort d'un de ces Castillans, Las Casas eût la nomination de son successeur; et 7°. que les Indiens de ces villages ne fussent astreints à aucun service. Cette capitulation fut signée et enrégistrée au Conseil des Indes. Las Casas en sollicita long-tems une expédition, qui lui fut enfin accordée.

Cependant plusieurs personnes nouvellement arrivées des Indes présentèrent des mémoires au grand chancelier pour démontrer que tout ce que proposait Las Casas était impraticable. On l'appela, en conséquence, devant une assemblée de Castillans, pour lui communiquer les objections faites contre son projet, et qui étaient au nombre de trente. On disait que les Indiens étaient idolâtres, anthropophages, sodomites, paresseux, mélancoliques, poltrons, sans mémoire, menteurs, inconstants, impies, cruels, en un mot incorrigibles. Las Casas réfuta tous ces reproches, et proposa de contribuer lui-même pour 20 à 30,000 écus à l'établissement projeté; et pour prouver qu'il lui serait facile de tenir ses engagements à l'égard du revenu qu'il assûrait au roi, il fit observer à l'assemblée que l'expédition de Pédrarias avait coûté 54,000 écus à la couronne, et que ce capitaine en avait retiré, dans l'espace de six ans, un million d'or, dont il n'avait donné au roi que 3,000 pésos, et que les officiers royaux s'étaient partagé le reste.

Juan Quévédo, évêque de Darien, arriva à Barcelone pendant ces contestations, et se déclara aussi contre Las Casas. Ce dernier n'avait pour lui que les favoris flamands du

Conseil et le docteur Méta, évêque de Badajoz, qui reprocha à celui de Darien de n'avoir point prononcé de censures ecclésiastiques contre Pédrarias, ses capitaines et les officiers royaux, en raison de leur conduite oppressive et tirannique.

Le roi ayant donné audience à Quévédo et à Las Casas, le premier déclara que, d'après l'expérience qu'il avait acquise durant un séjour de cinq ans parmi les Indiens de Terre-Ferme, il n'hésitait pas à affirmer qu'ils étaient naturellement esclaves, et qu'ils fesaient si grand cas de l'or, qu'il était impossible de le tirer de leurs mains. Las Casas exposa, au contraire, que ces indigènes étaient susceptibles de recevoir la foi et de pratiquer toutes les vertus sociales, pourvu qu'ils y fussent amenés par la douceur et non par la violence ; et qu'ils étaient naturellement libres sous des chefs qui les gouvernaient suivant leurs coutumes.

Un religieux franciscain d'Española, qui avait prêché à Barcelone contre la cruauté exercée à l'égard des insulaires de cette île, parla aussi devant le roi en leur faveur. Il fut soutenu par Diégo Colomb, amiral des Indes, qui déclara le tableau que ce religieux venait de tracer d'une exacte vérité. L'évêque de Terre-Ferme, qui voulut ensuite prendre la parole, fut invité à présenter par écrit ce qu'il avait à dire. Il rédigea donc deux placets: l'un contre Pédrarias, et l'autre, dans lequel il indiquait les remèdes les plus propres à guérir les maux qui désolaient la Terre-Ferme. Il proposait, entre autres choses, d'y envoyer une personne (l'adélantado Vélasquez), qui, en protégeant les Indiens, y dépenserait 15,000 écus de son bien. Cette proposition toutefois n'eut point de suite, attendu que son auteur fut enlevé peu de tems après par une fièvre maligne.

Après de nombreuses contestations sur la manière de traiter les Indiens, et sur le mode le plus efficace d'opérer leur conversion, il fut convenu d'employer la voie de l'Évangile et les paroles de paix et d'amour, au lieu de la guerre et de la servitude. On confia à Las Casas celle des naturels de la partie de la Terre-Ferme qui s'étend de la province de Paria à celle de Santa-Marta, deux cent soixante lieues de l'est à l'ouest, le long des côtes de l'Océan. Après la signature de cette capitulation, qui eut lieu le 19 mai 1620, il partit pour Séville avec deux cents laboureurs, afin de s'occuper des préparatifs de son voyage, et trois navires, équipés par les officiers de la maison de *Contractation*

(*casa de la Contratacion*) furent mis à sa disposition (1).

Sur ces entrefaites, *Alonso de Ojéda* (2), natif de Cubagua, y avait armé une caravelle et avait fait voile vers la côte, située à sept lieues de là. Il débarqua au port de Chiribichi, où les dominicains avaient fondé un monastère appelé Santa-Fé, qui ne renfermait alors que deux religieux, les autres s'étant rendus à Cubagua pour y exercer leur ministère. Ojéda y fut bien accueilli, et les moines l'accompagnèrent auprès du cacique *Maraguey*, homme d'un caractère fier, mais prudent. Il lui demanda par écrit de lui indiquer les naturels de son pays qui mangeaient de la chair humaine. Le cacique répondit avec colère qu'il n'en connaissait pas, et se retira sans vouloir en entendre davantage. Ojéda partit alors et côtoya jusqu'au village de Maracapana, à quatre lieues de là, où il fut parfaitement reçu du cacique, que les Espagnols avaient appelé *Gil Gonzalez*, du nom de son ami, le maître des comptes de l'île Española. Il partit de là avec quinze ou vingt de ses gens pour visiter les *Tagérès*, qui habitaient dans les montagnes à trois lieues de distance. Il n'eut qu'à se louer de ces Indiens, qui lui vendirent cinquante charges de maïs et autant d'hommes pour les transporter à Maracapana. Arrivés au village, les Tagérès se jetèrent à terre pour se délasser, mais voyant les Espagnols les entourer pour les faire prisonniers, ils se levèrent épouvantés, et quatorze parvinrent à se sauver; les trente-six autres furent conduits à bord du navire. Le cacique toutefois se vengea de cette perfidie sur Ojéda et six Castillans, que ses sujets tuèrent à la sortie du village. Le reste gagna la caravelle à la nage; les Indiens engagèrent de nouveau le combat dans leurs canots, mais furent forcés de se retirer.

Le cacique de Maracapana accusa les religieux d'être complices de la trahison de Ojéda, parce qu'ils lui avaient fourni le papier et l'encre, se rendit au monastère et les massacra à coups de hache. Ses gens tuèrent aussi leur cheval, coupèrent les orangers et autres arbres fruitiers, brisèrent la cloche et les croix et mirent le feu au couvent (3).

Lorsqu'on eut appris cette nouvelle à Cubagua, on expé-

(1) Herréra, déc. II, lib. IV, cap. 2 et 6.

(2) On ne sait, dit Charlevoix, s'il était parent du capitaine de ce nom, dont nous avons déjà raconté les entreprises.

(3) Herréra, déc. II, lib. IX, cap. 8 et 9.

dia deux ou trois barques armées pour châtier les Indiens; mais les troupes à bord n'osèrent débarquer. L'amiral, averti de ce malheur à son arrivée à Española, convoqua l'audience royale (*real audiencia de la isla Española*), et il y fut décidé qu'on punirait le cacique Maracapana, qu'on transporterait les indigènes du Cumana à Santo-Domingo, pour repeupler cette île : on embarqua à cet effet trois cents soldats espagnols dans cinq navires, aux ordres du capitaine *Gonzalez de Ocampo*.

Cependant Las Casas arriva à bon port à l'île de San-Juan-de-Puerto-Rico, où il eut la douleur d'apprendre le massacre des deux religieux et la destruction de leur monastère, et la mort de quatre-vingts Castillans, qui avaient été tués par les Indiens de Cumana, de Curiati, de Névéri, etc., qui agissaient de concert avec les Tagérès et les naturels de Chiribichi et de Maracapana, qui se disposaient à aller attaquer Cubagua. Cette nouvelle lui causa de vives inquiétudes, qui furent encore augmentées par l'arrivée, à San-Juan, de l'expédition de Ocampo. Las Casas l'invita à ne point débarquer et lui montra les instructions royales, d'après lesquelles il devait soumettre les Indiens par la douceur. Ocampo répondit qu'il était forcé d'exécuter ses ordres, et continua sa route (1). Alors Las Casas acheta à crédit un navire pour 500 pésos, et se rendit à Española pour donner connaissance de ses pouvoirs à l'amiral et à l'audience. Les laboureurs qu'il avait amenés restèrent dans l'île, dispersés dans les granges des colons espagnols. Il présenta ses lettres à l'amiral, aux juges d'appel et aux officiers royaux, et demanda le rappel de Ocampo. L'audience promit d'examiner l'affaire; mais, comme le navire de Las Casas n'était plus en état de tenir la mer, on fut obligé de le condamner, ce qui apporta un nouveau délai à son entreprise.

Une guerre entre le cacique de Urraca et les Castillans vint sur ces entrefaites ajouter un nouvel obstacle à l'expédition de Las Casas. Le cacique qui commandait dans les montagnes voisines de Véragua était un guerrier habile, qui, dans toutes les rencontres qu'il avait eues avec les Espagnols, en avait tué ou blessé plusieurs. Espinosa résolut de le punir. Il sortit de Panama avec deux navires, des soldats et deux ou

(1) Selon Herréra, Ocampo et Las Casas étaient amis. Gomara dit le contraire.

trois chevaux. Il longea la côte occidentale pour dompter les Indiens des îles de Zébaco, qui sont au nombre de trente et se trouvent à soixante lieues de Panama. Ceux-ci s'étant soumis à son arrivée, il débarqua sur la côte de la Terre-Ferme une compagnie de gens de guerre, aux ordres de Francisco, qui, dans les différentes rencontres qu'ils eurent avec les Indiens, furent tous ou tués ou blessés.

Espinosa ayant appris de ces insulaires que les montagnes, de Urraca abondaient en or, fit voile de ce côté. Le cacique averti de son approche, mit les femmes, les enfants et les infirmes en lieu de sûreté, et alla se poster avec ses guerriers au pied d'une montagne, où il attendit les Espagnols. Il les attaqua avec une telle furie, que tous eussent péri, sans l'arrivée opportune de Hernando de Soto avec trente cavaliers. Les Indiens, à la vue de ce renfort, se retirèrent dans les montagnes, où la cavalerie des Espagnols leur devenant inutile, ils n'osèrent les suivre. Espinosa jugea prudent d'opérer sa retraite le plus secrètement possible à la faveur de la nuit; mais il ne put échapper à la vigilance de Urraca, qui le poursuivit sans relâche et l'enferma dans un défilé périlleux, d'où les Espagnols, par un effort extraordinaire, s'ouvrirent un passage, l'épée à la main, à travers les Indiens. Espinosa se rembarqua et côtoya *Santa-Marta*, l'une des îles dont nous venons de parler. De là, il passa à la terre de *Borica*, où il aborda. Une multitude de naturels se présentèrent pour lui livrer combat; mais lorsqu'ils virent avancer les chevaux, ils craignirent d'être dévorés, et prirent la fuite. Les Castillans emportèrent le village, le pillèrent et emmenèrent les femmes et les enfants. Toutefois le cacique étant venu, les larmes aux ieux, prier Espinosa de lui rendre les prisonniers, il les lui remit aussitôt.

Espinosa, ayant appris de ce cacique qu'il y avait près de là un autre seigneur, détacha *Francisco Compañon*, avec cinquante soldats, pour attaquer son village à l'aube du jour. Ce chef, qui s'attendait à la visite des Castillans, leur opposa une si vigoureuse résistance, qu'ils furent forcés à la retraite. Toutefois, honteux de lâcher pied, ils retournèrent à la charge et repoussèrent les Indiens jusque dans leur village, qui était entouré d'une barrière en bois. Ils y pénétrèrent néanmoins, tuèrent un grand nombre d'ennemis, et emmenèrent d'autres captifs à Espinosa.

Ce capitaine dirigea ensuite ses pas vers la province de

Acaribia. Les habitants lui livrèrent combat; mais à la vue des chevaux, ils s'enfuirent précipitamment. Après cet avantage, Espinosa revint à Pariquéta ou Nata, contrée fertile, entourée par les montagnes de Urraca ou de Véragua, qu'on supposait renfermer beaucoup d'or. Voulant obtenir de Pédrarias l'autorisation d'employer les naturels des provinces voisines à jeter les fondements de la ville de Nata, il y laissa Francisco Compañon avec la cavalerie, et partit pour Panama. Pendant son absence, le cacique appela aux armes tous les naturels du pays, et serra si étroitement le camp des Espagnols, que ceux-ci n'osaient en sortir pour chercher les racines nécessaires à leur subsistance jusqu'à l'arrivée d'un navire, lorsque Urraca crut devoir se retirer.

Pédrarias, qui était à bord, résolut de le suivre avec cent cinquante fantassins et de l'artillerie, et se fit accompagner de Francisco Pizarro, en qualité de capitaine de sa garde. Urraca, soutenu d'un autre cacique nommé *Exquéguà*, l'attendit dans les montagnes, où le combat ne tarda pas à s'engager. Les Indiens soutinrent le choc avec courage durant toute la journée, et il fallùt une décharge de l'artillerie pour les mettre en déroute. Urraca se replia sur les bords de la rivière d'*Atra*, où il se retrancha, et recruta ses forces de tous les Indiens qui accouraient des bords des deux Océans. Pédrarias l'y ayant suivi, Urraca eut recours à la ruse pour le tromper. Il plaça des embuscades sur différents points, et posta quelques hommes sur son passage, pour lui indiquer des endroits où il y avait de l'or. Pédrarias y envoya aussitôt *Diégo de Albitès*, avec une quarantaine de soldats; mais ceux-ci, attaqués à l'improviste, furent tous blessés et contraints de prendre la fuite. Albitès retourna encore avec soixante hommes dans les montagnes; n'y trouvant point d'Indiens, il revint sur ses pas; et, au moment où il traversait une plaine entrecoupée par une rivière, il vit tout à coup une multitude de naturels qui se disposaient à lui en disputer le passage. Il y eut beaucoup de blessés de part et d'autre; mais enfin les Indiens opérèrent leur retraite.

1520. Pédrarias envoya peu après des détachements de troupes contre *Bulabà* et *Musa*, qui avaient aidé Urraca dans ses expéditions. Il leur recommanda toutefois de ne pas commettre d'hostilités sur leur territoire, de crainte de les trop irriter; et, de son côté, il employa le reste des troupes à jeter les fondements de la ville de Nata (*Nan-*

tium) (1). Il partagea entre les Espagnols une soixantaine de naturels, qui demandèrent à s'y établir, et les employa à bâtir les maisons, à labourer la terre et à pêcher; mais ils y furent si maltraités, qu'ils se sauvèrent presque tous. Cependant Urraca ne cessait de harceler les Espagnols nuit et jour, et ceux-ci, pour se venger, firent des excursions sur ses terres, et livrèrent au pillage et aux flammes tout ce qu'ils y rencontrèrent (2).

Le roi d'Espagne ayant donné ordre de peupler Santa-Marta, dans la Terre-Ferme, *Rodrigo de Bastidas* conclut, le 15 décembre 1521, un traité avec le Conseil du roi, par lequel il s'engageait à y établir, dans l'espace de deux ans, un village de cinquante habitants, dont quelques-uns auraient des femmes. Afin de l'encourager dans cette entreprise, on lui accorda la lieutenance de la première forteresse qu'il bâtirait, et la permission de prendre, aux îles de Española, San-Juan et Santiago (Jamaïque), les gens et les bestiaux dont il aurait besoin, et *Juan de Ledesma* fut nommé contrôleur de l'expédition (3).

Le Conseil du roi s'occupa aussi, en même tems, du gouvernement de Castillo-del-Oro, et de la ville de Panama. Sur la demande de *Francisco de Lizaur*, procureur de cette dernière, il manda à Pédrarias de Avila de faire cultiver les terres voisines, de crainte qu'elle ne souffrît de la disette, et lui enjoignit de traiter avec tous les égards possibles Gil Gonzalez de Avila, qui se préparait à entreprendre un voyage de découverte du côté de l'ouest, dans l'espoir de trouver un chemin qui conduisît aux Moluques. Le Conseil investit Pédrarias du pouvoir de démettre de leurs emplois ceux qui maltraiteraient les Indiens, et de lever des contributions sur les habitants, à l'effet de construire des routes et des ponts, et envoyer des procureurs en Castille. Dans le but de favoriser cette nouvelle ville, le roi ordonna que ceux qui y mèneraient leurs femmes et leurs enfants, auraient un passage libre, ne paieraient aucun impôt ni subside, et que les pauvres malades seraient soignés

(1) Elle fut ainsi appelée du nom du cacique à qui appartenait la terre. Détruite, en 1529, par les Indiens, elle fut reconstruite en 1531.

(2) Herréra, déc. II, lib. IX, cap. 16 et 17.

(3) Herréra, déc. III, lib. I, cap. 14.

dans l'hospice de Panama. Il promit également que le quint de la couronne serait accordé en prime à ceux des habitants qui équiperaient des navires pour découvrir de nouvelles terres du côté de l'est, et qu'il leur serait fourni tous les matériaux nécessaires à la réparation des bâtiments employés dans cette navigation.

On défendit les courses des esclaves (*esclavos negros*), comme étant fort préjudiciables aux Indiens, et l'on promit une exemtion de subsides et d'impôts, durant dix années, à ceux qui porteraient des vivres à Castillo-del-Oro. On confirma à cette ville les limites tracées par le gouverneur, en réservant au centre un espace de trois lieues, pour y établir une peuplade. On n'exigea de ses habitants, pendant dix ans, que le dixième de l'or qui y serait recueilli; on les autorisa à trafiquer avec les naturels, et on y introduisit de la monnaie d'argent et de billon (*vellon*) (1).

Pour encourager, autant que possible, la conversion et la civilisation des indigènes, on permit à chaque individu qui retournerait en Castille, d'emmener avec lui un Indien ou une Indienne de ceux qui lui étaient échus en partage, pourvu qu'ils y vinssent de bon gré. On donna à Panama le titre de ville, des priviléges et des armes; on nomma des *régidors* ou magistrats (2), et on envoya à Darien un nouvel évêque (3), qui reçut ordre de bien traiter les caciques et leurs sujets.

Dans le pays dont le roi avait confié le gouvernement à Las Casas, on fesait, 1°. la pêche des perles (*pesqueria de las perlas*) à Cubagua, où les habitants d'Española tenaient leurs escouades d'Indiens esclaves (*quadrillas de esclavos*); 2°. le commerce de l'or (*rescate del oro*) sur toute cette côte, jusqu'à la province de Vénézuéla et au-delà; 3°. la traite des esclaves; 4°. la guerre contre les Indiens, pour les ré-

(1) Les Castillans avaient fait usage jusqu'alors de lames d'or très-minces.

(2) Le capitaine *Gonzalo de Badajoz*, le capitaine *Rodrigo Enriquez de Colménarès*, *Rogel de Loris*, *Pasqual de Andagoya*, *Martin Estete*, *Bénito Hurtado*, *Luis de la Rocha*, et *Francisco Gonzalez*. Le licencié *Hernando de Salaya* fut nommé, à la même époque, lieutenant de Pédrarias, à la résidence de Panama, avec 150,000 maravédis de traitement.

(3) *Frai Vicente Péraça*, de l'ordre de Saint-Dominique, natif de Séville. Herréra, déc. III, lib. I, cap. 16.

duire à l'esclavage. L'audience d'Española, persuadée que personne n'était plus capable que Las Casas de tirer parti des avantages que présente ce pays, entra en accommodement avec lui, et il fut convenu que les bénéfices de l'expédition seraient partagés en vingt-quatre parts, savoir : six pour les droits de la couronne, six autres pour Las Casas et les cinquante cavaliers aux éperons dorés, trois pour l'amiral, quatre pour les auditeurs de l'audience royale, trois pour le trésorier, le maître des comptes et le contrôleur des deniers, et les deux autres pour les greffiers de la Chambre des Indes; mais il fut aussi convenu que ceux qui auraient part aux bénéfices devaient aussi contribuer aux frais de l'entreprise. En conséquence, il fut convenu de mettre à sa disposition cent vingt hommes choisis du corps de Gonzalez de Ocampo, qui était allé châtier les naturels de Cumana, pour continuer la guerre contre les anthropophages, qui ne voulaient recevoir ni la foi, ni l'amitié des Castillans.

Ces arrangements étant pris, Las Casas partit de Saint-Domingue, au mois de juin 1521, avec une escadre bien armée, et abondamment pourvue de munitions de guerre et de bouche, et de marchandises pour faire le commerce d'échange avec les Indiens. Il toucha à San-Juan-de-Puerto-Rico, pour y prendre les deux cents laboureurs qu'il y avait laissés; mais il n'en trouva pas un seul, parce que le besoin les avait contraints à se disperser dans les habitations du pays.

Cependant Ocampo, qui était abordé à l'île de Cubagua, y laissa trois des navires, et se rendit avec les deux autres à l'embouchure du fleuve de Cumana, et le remonta à deux milles de la mer. Arrivé devant Cumana, il cacha ses soldats à fond de cale, à l'exception de cinq ou six dont il avait besoin pour la manœuvre, et dit aux Indiens qu'il venait d'Espagne. Ceux-ci soupçonnaient qu'il avait fait voile de Haïti; néanmoins il réussit à les séduire par des présents, du vin et du biscuit, et le cacique Gil Gonzalez (1) et plusieurs de ses sujets montèrent à son bord avec confiance. Ils n'y eurent pas plutôt mis le pied, que les soldats sortirent de leur retraite et les mirent aux fers. Le cacique se défendit avec courage, et reçut la mort en combattant. Ocampo en

(1) Le même qui avait pris part à la défaite de Ojéda.

fit pendre plusieurs aux vergues, et réserva les autres pour les employer dans les mines. Il envoya ensuite chercher les navires qu'il avait laissés à Cubagua, et étant débarqué à l'endroit où Ojéda avait été massacré, il livra divers combats aux indigènes, et en prit un grand nombre qu'il dirigea sur Saint-Domingue. Les chefs, hors d'état de lui résister, implorèrent la paix, et l'aidèrent à construire la ville de *Nueva-Toledo*, à environ demi-lieue de l'embouchure du fleuve de Cumana.

Sur ces entrefaites, Las Casas aborda à la Terre-Ferme, et rencontra Gonzalez de Ocampo et ses gens, qui étaient dans la plus grande détresse. Il leur communiqua la teneur de sa commission, mais ne put parvenir à retenir un seul des soldats, qui s'en retournèrent à Española avec Ocampo. Les religieux d'un monastère construit depuis peu dans ces parages, possédaient un fort beau jardin, où l'on voyait des orangers, des vignes et des plantes potagères. Las Casas fit construire à côté une vaste maison en bois (*la casa y fortalesa del licenciado Casas*), pour y renfermer les objets qu'il avait apportés. Par l'entremise de ces religieux et d'une Indienne appelée *Marià*, qui savait un peu l'espagnol, il informa les habitants qu'il était député par le nouveau roi de Castille pour les assûrer de son amitié; et afin de se concilier leurs bonnes graces, il leur donna quelques articles de peu de valeur. Les Espagnols de Cubagua échangeaient avec les naturels de cette côte du vin contre de l'or. Ceux-ci s'enivraient avec la liqueur, et s'entretuaient. Las Casas songea d'abord à aller à Cubagua, pour mettre fin à ce commerce; mais, d'après le conseil des religieux, il préféra passer à Española, pour demander un ordre à cet effet. Il s'embarqua pour cette île à bord d'un navire chargé de sel, et laissa pour capitaine *Francisco de Soto*, natif d'Almédo, avec ordre de garder dans le port ses deux navires, dont l'un s'appelait *San-Sebastian*, et l'autre une fuste moresque (*fusta de moros*), que les Indiens nommaient *cent pieds*. Il l'autorisa néanmoins, en cas de danger, de se transporter à Cubagua avec les hommes et les effets. De Soto ne suivit pas ses instructions. Après le départ de Las Casas, il expédia les navires pour se procurer de l'or, des perles et des esclaves, et il se trouva trop faible pour repousser une attaque des Indiens. Ses gens se retranchèrent dans la maison, qui était défendue par quatorze petites pièces de campagne; mais la poudre, étant humide, ne put servir, et il fallut

l'exposer au soleil pour la faire sécher. Au même moment, les naturels arrivèrent, et se disposèrent à mettre le feu à la maison. Deux ou trois Castillans y trouvèrent la mort, et les vingt autres eurent le bonheur de gagner un canot, dans lequel ils descendirent le fleuve et gagnèrent la pointe d'Araya, où ils s'embarquèrent dans les navires pour Saint-Domingue. Soto fut percé d'une flèche empoisonnée.

Les Indiens détruisirent le couvent, tuèrent un petit mulet qui s'y trouvait, et arrachèrent tous les arbres et les plantes du jardin, et se disposèrent ensuite à aller attaquer les Espagnols à Cubagua. Antonio de Florez, qui en était alcade-major, avait à ses ordres trois cents hommes bien armés, deux caravelles et plusieurs barques. Il n'osa néanmoins livrer combat, et préféra se retirer à Española, leur abandonnant des vivres, du vin et quantité d'objets de valeur. Le père Las Casas, voyant s'évanouir toutes ses espérances, se retira chez les dominicains, et cédant à l'invitation qu'ils lui firent de rester dans leur monastère, il prit l'habit de leur ordre (1).

---

(1) Herréra, déc. III, lib. II, cap. 3, 4 et 5.

Bartolomé de Las Casas était fils de Francisco de Casas, qui accompagna Christophe Colomb aux Indes en 1493. Bartolomé naquit à Séville en 1474, Ovando l'emmena avec lui à Española en 1502, et il fut ensuite employé comme conseiller par Diégo Vélasquez, à l'île de Cuba. Ordonné prêtre à Santo-Domingo, en 1510, il retourna en Espagne, en 1517, pour dénoncer à la Cour les cruautés exercées contre les Indiens, et en fut nommé *protecteur universel*. Il prit, en 1522, l'habit des prédicateurs dominicains, et revint, pour la quatrième fois en Espagne, en 1530. Ayant obtenu de l'empereur un diplôme favorable, il parcourut successivement la Nouvelle-Espagne, Guatémala, Nicaragua et le Pérou. En 1539, il fut envoyé à la Cour pour demander de nouvelles lois, et refusa, en 1544, l'évêché de Cuzco, pour accepter celui de Chiapa. Il repartit pour le Nouveau-Monde, et en juillet 1547, il se rendit à son diocèse. N'y étant pas bien reçu, il donna sa démission, et repassa pour la sixième fois en Espagne, où il se fixa à Valladolid. C'est là qu'il publia l'ouvrage dédié à Philippe II, dans lequel il assure que les Espagnols avaient fait périr plus de quinze millions d'Indiens. Il mourut à Madrid en 1566.

On a accusé ce courageux défenseur de l'humanité d'avoir coopéré avec les conseillers flamands, en 1517, à obtenir, pour les Espagnols résidant aux Indes, la permission d'y faire venir des noirs d'Afrique, à l'effet de soulager les Indiens occupés aux tra-

1520. Fondation de la *ciudad de Santa-Inès-de-Cumana* (*Cumenium* ou *Cumàna*) par le capitaine *Gonzalez de Ocampo*, dans une plaine de sable, près l'embouchure du golfe de Cariaco, sur les bords du Rio-Manzanarès, à un quart de lieue de la mer (1).

1521. *Expédition du capitaine Jacome de Castellòn.* Cependant l'audience d'Española résolut de châtier les naturels de Cumana et de reprendre l'île de Cubagua. Elle leva à cet effet un corps de troupes, qu'elle mit, avec celles qui l'avaient si lâchement abandonnée, à la disposition de Jacomé de Castellòn. Ce capitaine mit à la voile avec quatre ou cinq navires, s'empara de Cubagua sans résistance, et y ayant laissé une partie de son monde, pour continuer la pêche des perles, il passa à l'embouchure du fleuve de Cumana, où il s'établit pour assûrer l'eau à ceux qui étaient demeurés dans l'île, et envoya plusieurs détachements pour donner la chasse aux indigènes. Ceux-ci en tuèrent un grand nombre, et ramenèrent une foule de prisonniers, dont on pendit les plus coupables. Ensuite, par l'entremise du cacique don Diégo, il fut accordé une amnistie aux révoltés, et tous rentrèrent dans l'obéissance. Castellòn bâtit à cet endroit une forteresse en pierre, qu'il appela *Nueva-*

vaux des mines et de l'agriculture. Toutefois, dans l'*Apologie de Las Casas*, par M. l'ancien évêque de Blois, ce savant auteur fait voir que les Espagnols y amenèrent des esclaves, qu'ils avaient achetés aux Portugais, dès le commencement de leur établissement à Saint-Domingue. Cette dissertation, lue à l'Institut le 12 mai 1804, se trouve dans le tome IV des *Mémoires de la classe des sciences morales et politiques de l'Institut*, et à la fin des *Œuvres de Las Casas*, par J. A. Llorente, 2 vol. in-8°. Paris, 1822.

(1) Lat., 10° 27' N.; long., 66° 30' O. de Paris; à 12 lieues de Margarita et 50 de Vénézuéla, et près de 100 lieues à l'est de la Guayra. En 1646, la population n'excédait pas cent cinquante Espagnols, non compris les noirs et les mulâtres.

Le 21 octobre 1766, cette ville fut entièrement détruite par un tremblement de terre, et le 14 décembre 1797, les trois quarts en furent encore détruits par une autre secousse. Selon M. de Humboldt, la population, en 1802, excédait à peine 18 a 19,000 âmes. En 1810, elle était de 30,000. (Depons.)

Le port de Cumana, dit M. de Humboldt, est une rade qui pourrait recevoir les escadres de l'Europe entière. (Voyez *Voyage au nouveau continent*, etc., lib. II c. 4.)

Cadiz. La pêche des perles prit dès lors un tel accroissement sur cette côte, que, pendant sa durée, le profit s'en éleva à plus de deux millions (1).

1522. *Continuation de la guerre avec le cacique Urraca.* Pédrarias, croyant qu'il y avait beaucoup de monde à Panama, envoya le capitaine Bénito Hurtado pour en prendre une partie, afin de former un établissement dans la province de Chiréqui. Les peuples de ce pays, de Varéclas, de Burica, et ceux du golfe de Osa, qui occupaient un territoire de plus de dix lieues d'étendue, consentirent à la paix par crainte des Espagnols; mais, après deux ans d'une cruelle servitude, ils se soulevèrent et jurèrent la ruine de l'établissement. Urraca crut alors le moment favorable pour renouveler la guerre. Toutefois Francisco Compañon, qui commandait à Nata, désespérant de le vaincre, lui proposa la paix, et l'invita à venir conclure en personne. Le cacique confiant se rendit auprès de lui; mais à peine y fut-il arrivé, que Compañon, qui convoitait ses richesses, le chargea de chaînes et l'envoya à Nombre-de-Dios. Quelques mois après, il parvint à se sauver, et ayant réuni une armée, composée des guerriers des rivages des deux mers, il leur représenta qu'il ne fallait pas donner aux chrétiens un seul instant de repos. Après avoir pris mes terres, ajoutait-il, mes seigneuries, mes femmes, mes enfants, mon or, ils ont violé la foi jurée; combattons-les sans relâche; il vaut mieux mourir en défendant notre patrie que de vivre en guerre perpétuelle et dans des fatigues insupportables. Tous promirent de vaincre ou de périr. Urraca, profitant de ces dispositions, les mena contre Nata. Les Espagnols firent une sortie dans laquelle il fut tué beaucoup de monde de part et d'autre, sans résultat. La guerre traîna en longueur pendant neuf ans, au bout desquels les Indiens, découragés, se mirent sous la protection des Castillans, à l'exception toutefois d'Urraca, qui ne voulut jamais se rendre (2).

1524. *Voyage de Gil Gonzalez de Avila à las Ybuéras.* Ce capitaine ayant expédié d'Española pour la Castille cinq navires commandés par *Juan Pérez de Rézaval*, et à bord desquels il y avait 50,000 pésos d'or, le quint du roi, 488 marcs de perles communes, et 610 de fines, du sucre, des cuirs et de la casse, songea à reprendre la découverte du passage

(1) Herréra, déc. III, lib. II, cap. 5.
(2) Herréra, déc. III, lib. IV, cap. 9.

entre les deux mers par le golfe de las Ybuéras. Il écrivit au roi pour solliciter le gouvernement des terres et provinces de la mer du Sud qu'il avait reconnues, et celui des îles, côtes et terres de la Mer-Douce, depuis la rivière de San-Pablo, le long de la mer du Nord, jusqu'à la plage du golfe de Cosa, s'engageant d'acquérir d'immenses richesses pour la couronne. Après avoir expédié ces dépêches, il partit avec tout le monde qu'il put rassembler pour las Ybuéras. Son intention était, dans le cas où il ne pourrait rencontrer de détroit entre les deux Océans, de tenter le passage par terre. Pédrarias, informé de son dessein, chargea le capitaine Herréra d'aller prendre des hommes et des chevaux à Española, et de venir occuper les provinces de Nicaragua avant l'arrivée de Gil Gonzalez. Herréra décida *Juan de Basurto* à se joindre à lui, et retourna à Panama avec quelques soldats et des chevaux; mais il y arriva trop tard, car Pédrarias avait déjà embarqué, pour Nicaragua, Francisco Hernandez de Cordova, capitaine de sa garde, et plusieurs autres officiers. Toutefois, pour récompenser Herréra, il lui offrit la commission, qu'il accepta, d'aller reconnaître les parages de la mer du Sud, du côté de l'est.

Cependant Pédrarias, qui avait exploré le pays jusqu'au golfe de San-Lucar, prétendit aussi avoir découvert le Nicaragua avant Gil Gonzalez, et en réclama la possession à ce titre. En conséquence, il avait ordonné à Hernandez d'établir une ville, appelée *Brusélas* ou Bruxelles, sur le bord du détroit douteux (*Estrecho-Dudoso*), dans le territoire d'Urutina (*asiento de Urutina*), qui était borné d'un côté par *los llanos* ou plaines, d'un autre par la mer, et d'un troisième par la Sierra-de-las-Minas, ou la montagne des mines.

Hernandez pénétra à trente lieues plus avant, dans la province de *Néquéchéri*, où il fonda sur le rivage du lac la nouvelle ville de *Grenade* (1) (*la nueva ciudad de Granada* ou *Granata*), et y bâtit un fort et une église. De cet endroit, il passa à la province d'*Ymabite*, où il fit transporter un brigantin en pièces avec lequel il reconnut tout le lac de Nicaragua, et se confirma dans l'opinion que ses eaux communiquaient avec la mer du Nord. (Herréra, déc. III, lib. V, c. 12.)

(1) Dans la province de Nicaragua, à 16 lieues de Léon, 24 de Réaléjo, et 90 de Guatémala. Cette ville fut saccagée, en 1687, par le pirate Édouard David.

Un officier, qu'il chargea d'aller explorer le pays avec plusieurs hommes, s'y avança de quatre-vingts lieues, et le trouva très-peuplé. Des religieux qui l'accompagnaient persuadèrent à plusieurs naturels de se laisser baptiser. Hernandez fit part à Pédrarias du résultat de son voyage, et l'avertit que des Castillans rôdaient çà et là dans le voisinage.

Sur ces entrefaites, Gil Gonzalez de Avila, s'étant procuré des vivres à Santo-Domingo, mit à la voile pour Honduras, et se promit bien de passer à Nicaragua, malgré l'opposition de Pédrarias. Étant arrivé devant Guaimura, la première province de las Ybuéras, il voulut aborder au *Puerto-de-Cavallos* (1), mais en fut empêché par le mauvais tems, qui le poussa jusqu'au Golfo-Dulcé. Le pays voisin lui parut montueux et aride; néanmoins il résolut d'y former un établissement à un endroit qu'il nomma *San-Gil-de-Buénavista*. Les Indiens toutefois s'y opposèrent, et lui ayant représenté la terre de Honduras comme préférable sous le rapport de son étendue et de sa fertilité, il s'y rendit et campa entre le cap de *Camaron* et celui de *Truxillo*. Francisco Riquelmo resta à San-Gil avec quelques hommes. Gonzalez se mit ensuite à chercher la route de la mer du Sud, et entra à Toréba dans la vallée d'*Ulancho*, où il apprit que Hernandez de Cordova, qui n'était pas éloigné, avait expédié le capitaine Soto avec quelques hommes pour reconnaître le pays. Gonzalez marcha de nuit vers l'endroit où il se trouvait, et passa plusieurs de ses gens au fil de l'épée, tout en criant paix pour l'empereur. Soto voulut s'échapper avec plusieurs soldats; mais, atteint par Gonzalez, il fut désarmé et obligé de lui livrer 130,000 pésos d'or (2).

1524. Hernandez, informé de ce désastre, résolut d'empêcher Gonzalez de pénétrer plus avant. Dans ce dessein et pour se mettre aussi à l'abri des Indiens, il alla fonder, au centre de la province d'Ymabita, la ville de *Léon* (3), où il éleva également une forteresse et une église.

De son côté, Gonzalez craignant d'être attaqué par Fernandez, relâcha les prisonniers, mais garda l'or et se replia sur le Puerto-de-Cavallos, où il apprit que Christobal de

(1) Il le nomma ainsi, parce qu'il fut obligé d'y jeter quelques chevaux à la mer.

(2) Herréra, déc. III, lib. V, cap. 12.

(3) Voyez l'article *Guatémala*, tome IX, p. 340 et 360.

Olid venait de débarquer. Celui-ci, à son arrivée, prit possession du territoire voisin au nom du roi d'Espagne, et y bâtit la ville *del Triunfo-de-la-Cruz* (*Fanum S. Crucis*) (1).

1525. *Ordres du roi concernant le gouvernement de la Terre-Ferme.* Les habitants ne cessaient de faire des plaintes contre Pédrarias de Avila, et le roi, pour leur donner quelque satisfaction, écrivit à l'évêque et au gouverneur qu'il fallait approuver les mariages entre les Castillans et les Indiens; 2°. faire desservir l'office divin par les enfants des Castillans nés dans le pays; 3°. de forcer les hommes mariés à vivre avec leurs femmes; 4°. qu'il en serait envoyé d'Espagne; 5°. qu'il serait bon de former çà et là des peuplades de chrétiens pour accélérer la conversion des infidèles; 6°. que les alcades résidassent dans leurs peuplades respectives pour y administrer la justice; 7°. que les procès où la somme en litige n'excèderait pas cinq pésos fussent jugés par les gouverneurs ou les juges résidents, et lorsqu'elle la dépasserait, par l'audience royale d'Española, et que les décisions des juges subalternes, jusqu'à la somme de 20,000 maravédis, fussent sans appel; 8°. que les officiers royaux n'entreprissent aucun commerce, et ne se fissent accompagner par d'autres que ceux qui étaient à leur solde; 9°. enfin que Rodrigo de Bastidas fût forcé d'exécuter ses engagements à l'égard de l'établissement de Santa-Marta.

1525. *Établissement de Santa-Marta.* En 1521, don Rodrigo Bastidas, natif de Séville, reçut de Charles V le gouvernement de Santa-Marta. Il passa à l'île Española où il embarqua un grand nombre de colons et beaucoup de bétail, et, continuant son voyage, il arriva au lieu de sa destination le 29 juillet, jour dédié à Santa-Marta, et y jeta la fondation de la ville du même nom (2) (*Fanum Sanctæ*

(1) Entre le port de la Sal et la rivière de Tian. (Herréra, déc. III, lib. V, cap 12.

(2) Santa-Marta, capitale de la province du même nom, est située par lat. 11° 15' N. et long. 76° 28' O. de Paris, sur les bords de la petite rivière Manzanarès, dans un territoire sablonneux, environné de montagnes et de rochers. Elle servit de dépôt militaire aux Espagnols pendant la conquête de la Nouvelle-Grenade; et devint, en 1529, le siége d'un évêché, qui fut supprimé par le pape Paul IV en 1562, et rétabli en 1577 par Grégoire XIII. Son port, défendu par trois châteaux, le Morro, Bétin et San-Fernando, peut contenir une flotte nombreuse, et la ville est abon-

Marthæ), qui s'étendit ensuite à toute la province (1).

Bastidas nomma des juges et des directeurs (*alcades i régidores*), et se concilia l'amitié des Indiens de Guayra et Zaganga, qui résidaient à une lieue de là. Il marcha ensuite contre les Bondas, à quatre lieües plus loin, entre Santa-Marta et Bondigua, les défit et en rapporta une grande quantité d'or. Les soldats voulaient qu'il fût partagé parmi eux, mais Bastidas le destina à acquitter les frais de l'expédition. Son lieutenant, *Pédro de Villafuerté*, qui ambitionnait le commandement, profita du mécontentement des troupes, entra dans une conspiration avec cinq individus (2), et le poignarda dans son lit. Bastidas, blessé seulement, fut laissé pour mort, et son mestre-de-camp, *Rodrigo Alvarez Palomino*, qui avait servi au Mexique, lui donna du secours. Il le nomma son lieutenant et capitaine-général, et Villafuerté, trompé dans son attente, s'enfuit avec quelques soldats dans la vallée d'Upar. Là, il perdit plusieurs des siens dans diverses rencontres avec les naturels, et eut l'œil crevé d'un coup de *macana*. Il se décida alors à regagner la mer pour chercher un navire à bord duquel il pourrait s'embarquer, et fut bien accueilli du cacique de *Ramada*, qui habitait à trente lieues est de Santa-Marta, par l'influence d'un jeune Castillan qui y avait été envoyé pour apprendre la langue du pays. De là, il se dirigea vers Santa-

damment pourvue d'eau par la rivière de la Guayra. Il y existait avant la révolution deux couvents, l'un de franciscains et l'autre de dominicains. Cette ville fut saccagée en 1543 par le pirate Robert Baal; en 1555, par le corsaire français Pierre Braques; et en 1596, par Francis Drake, qui la réduisit ensuite en cendres. Adrian-Juanès Pater, général de la compagnie des Indes occidentales, s'en rendit maître en 1629, et enleva toute l'artillerie du fort de San-Juan. En 1655, William Gauson en fit le siége avec deux mille hommes et la détruisit de fond en comble. Rebâtie peu après, elle fut de nouveau pillée, en 1672, par des corsaires anglais et français. Pop., sept à huit mille habitants.

(1) Piédrahita, *de la Conquista del nuevo reyno de Granada*, lib. III, cap. 1. On y voit les noms des fondateurs.

Antonio Julian, *Historia de la provincia de Santa-Marta*, discur. II, §. 1.

Herréra, dec. III, lib. VII, cap. 2.

Florez de Ocariz, preludio 351, p. 61.

(2) *Montésinos, de Lébrija; Montalvo, de Guadalaxara; Pédro de Porras, de Sévilla; Serna et Samaniégo.*

Marta, et se remit entre les mains de l'adélantado. Celui-ci s'embarqua peu après pour Santo-Domingo, et, ayant abordé à Cuba (1526), y mourut de ses blessures. Palomino, élu gouverneur par les soldats, envoya à Española Villafuerté et Porras, qui y furent pendus par ordre de l'audience royale, qui confia provisoirement le gouvernement de Santa-Marta à *Pédro de Badillo.*

1525. *Administration de Pédro de Badillo.* Il équipa trois navires, à bord desquels il embarqua trois cents hommes, et fit voile avec son lieutenant, *don Pédro de Hérédia,* natif de Madrid. Palomino, averti de son approche, se disposa à lui résister. Hérédia lui demanda à traiter avec lui, dans l'intention de le tuer, s'il était favorisé des soldats, et il chargea un officier portugais, le capitaine *Hernan Baez,* d'exécuter ce projet, en côtoyant vers *los Ancones de Taganga* et *Concha.* Les soldats toutefois se saisirent de lui et le pendirent. Alors Hérédia regagna ses vaisseaux, et passa à Guayra-la-Robada, au-delà de Ramada. Palomino le suivit le long de la côte pour l'empêcher de prendre terre; mais une négociation ayant été entamée entre eux par l'entremise de deux prêtres, Badillo consentit à se départir de la moitié de ses droits, et retourna à Santa-Marta. Les deux chefs travaillèrent alors de concert à pacifier le pays. Palomino forma le dessein de pénétrer jusqu'à la rivière du Sud, et prit avec lui quarante fantassins et quinze chevaux. Arrivé sur le bord d'une rivière qui descendait de la Sierra-Névada, et qui était considérablement grossie par les pluies, il résolut de la traverser à cheval, s'y enfonça et ne reparut plus. On croit qu'il fut dévoré par un crocodile. Cette rivière a depuis porté le nom de *Palomino.*

Padillo prit alors le commandement de l'expédition, passa la rivière dans des canots, et arriva à Orino (*las Sabanas de Orino*) qu'occupaient les Guagiros, où il partagea l'or qui avait été recueilli sur la route, et dont chaque soldat eut trente-trois pésos. De là, il pénétra à l'ouest, dans la grande vallée d'Upar; et rencontra, à deux lieues de Zazaro (1), deux corps nombreux d'indigènes qui voulurent l'envelopper. Padillo les attaqua, leur tua beaucoup de monde, et força le reste à s'enfuir dans les montagnes; mais,

(1) Selon Herréra; Piédrahita écrit *Zézaré.*

jugeant ces Indiens fort belliqueux, il crut devoir retourner à la Ramada (1).

1526. Sur ces entrefaites, le gouverneur Pédrarias d'Avila se mit en marche, vers le commencement de l'année 1526, pour se rendre à Nicaragua, où nous avons déjà dit qu'il avait envoyé Francisco Hernandez de Cordova. Il apprit, sur sa route, que Fernand Cortez se proposait aussi de visiter le Nicaragua, que Pédro de los Rios était nommé gouverneur de Castillo del Oro, et que Hernandez de Cordova avait formé un complot contre lui. Il donna ordre d'arrêter ce dernier à Léon, et lui trancha la tête.

Administration de Pédro de los Rios. Les lettres du roi portaient, 1° que le nouveau gouvernement se composerait de toutes les provinces de celui de Pédrarias, à l'exception de celles de Paria, de Véragua, et du pays découvert par Vincent Yanez Pinzon et Juan Diaz de Solis; 2° qu'il fallait en traiter les indigènes comme des sujets libres de la couronne, et non comme des esclaves, parce qu'ils ne l'étaient plus de droit; les instruire dans la foi catholique, et surtout ne leur donner aucun sujet de se révolter; 3° qu'il était nécessaire, pour faciliter le commerce des épiceries, d'établir un comptoir à Panama, et un autre sur la côte du Nord, pour le transport des marchandises d'une mer à l'autre; 4° qu'il s'en rapporterait toujours aux conseils et avis de l'alcade-major et du licencié *Salmeròn*, homme versé dans la connaissance du droit et des lois, et qui était chargé de la vérification des comptes de Pédrarias; 5° qu'il partagerait les terres suivant le mérite des individus; 6° qu'il ne laisserait entrer dans le pays ni avocat ni procureur, afin d'éviter les procès; et 7° qu'il punirait les voleurs avec plus de rigueur que les lois ne l'ordonnaient (2).

1527. *Administration de Diégo Lopez de Salcédo dans la province d'Hibuéras* (3) (Honduras). Ce gouverneur fut envoyé d'Espagne pour s'instruire des usages, de la reli-

(1) Herréra, déc. III, lib. VIII, cap. 9.— Piédrahita, lib. III, cap. 1.

(2) Herréra, déc. IV, lib. IV, cap. 2.

(3) Ainsi nommée à cause de la grande quantité de gourdes qu'on y trouva; nommée aussi *Honduras* ou profondeurs, par quelques Espagnols qui, ayant côtoyé une grande partie de la côte sans rencontrer de port, rendirent grâces à Dieu de les avoir sauvés de ces *honduras*.

gion et des moyens des Indiens habitants de cette province, afin de parvenir plus facilement à leur conversion. Ces peuples, qui ressemblaient à ceux d'Hispaniola, étaient moins civilisés que les Mexicains. Ils adoraient trois idoles principales, placées dans leurs temples les plus importants : l'une était à quatre lieues de Truxillo; une autre dans une ville à vingt lieues de distance; et la troisième, dans une île sise à quinze lieues de cette dernière. Ces statues, revêtues de robes de femmes, étaient faites d'une pierre verte ressemblant à du marbre. Chaque temple était desservi par un prêtre, homme de condition, nommé *Papa*, qui laissait croître ses cheveux jusqu'à la ceinture, et qui était chargé d'instruire les enfants des seigneurs du pays, et de faire connaître au peuple les réponses de la divinité. Hernando de Saavédra ayant renversé l'une de ces idoles dans le feu, le prêtre fut si étonné de voir qu'elle ne parlait pas et qu'elle n'anéantissait pas les assistants, qu'il demanda qu'on lui coupât la chevelure et qu'on le reçût chrétien. Le cacique témoigna aussi le désir d'être baptisé. Profitant de ces dispositions, le gouverneur fit venir des religieux franciscains, tira des îles une grande quantité de bétail, et enseigna l'agriculture aux Indiens. Cependant, ayant résolu de réunir la province de Nicaragua à son gouvernement, il employa les naturels pour porter les bagages, et beaucoup d'entre eux périrent de faim et de fatigue. D'autres, qui ne voulurent pas l'accompagner, furent cruellement mis à mort. Cet acte révolta tous les habitants du pays par où il passait : ils prirent les armes ou s'enfuirent dans les montagnes. Salcédo réussit à s'emparer de la province de Nicaragua, et à en chasser *Pédro de los Rios*, qui y était venu dans le même dessein.

Vers ce tems, les colons de Nicaragua, ou nouveau royaume de Léon, adressèrent au roi une pétition, par laquelle ils demandèrent qu'on leur donnât un gouverneur particulier, qu'on les autorisât à bâtir des villes dans la vallée de Ulancho (*valle de Ulancho*), qu'on comprît dans le gouvernement de Nicaragua les mines et la montagne de *Liquidambar*, ainsi nommée à cause de la quantité d'arbres de cette espèce qui y croissaient. Ils affirmaient, dans leur rapport, que la distance entre *Cabo de Honduras* et la ville de Léon était de soixante-dix lieues du nord au sud, et que cette route ouvrirait une communication sûre et facile entre les deux mers; que les mines situées dans la vallée étaient si

riches, que si elles eussent été bien exploitées, on en retirerait un produit de 200,000 pésos d'or fin à 22 carats, en un espace de deux mois.

Pendant le voyage de Salcédo à Nicaragua, tout fut dans la confusion à Truxillo; les magistrats, dans des vues d'intérêt personnel, cherchèrent par tous les moyens à s'emparer d'Indiens libres, pour les vendre comme esclaves (1).

1527. *Découverte du Rio de los Lagartos* (2). Avant son départ pour Nicaragua, Pédro de los Rios avait envoyé le capitaine Hernando de la Serna, avec le pilote *Corco*, le licencié *Juan Salmeron*, alcade-major, et un régiment de la ville de Panama, afin de reconnaître le Rio de los Lagartos, en commençant au point le plus proche de Panama, c'est-à-dire à six lieues, jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord. Ils achevèrent cette exploration en six jours. Pendant ce trajet de vingt-six lieues, la rivière était navigable, quoique embarrassée en certains endroits par des arbres qui y avaient été entraînés par les torrents qui se précipitaient des montagnes.

A son embouchure, elle avait quatre à cinq brasses de profondeur; et près de là deux petits ruisseaux lui apportaient le tribut de leurs eaux. Les navires pouvaient remonter à douze lieues de la mer; les bateaux plats et les canots y naviguent au-dessus de cette distance. Cette rivière abondait en poissons(3), et on rencontrait sur ses bords, qui sont très-fertiles et couverts de pins et de palmiers, des daims, des coqs d'Inde et des oies sauvages. Plusieurs endroits pou-

(1) Herrera, déc. IV, lib. I, cap. 7.

(2) Cette rivière, ainsi nommée parce qu'elle est infestée par l'*Alligator*, est aussi appelée *Chagre*. Elle prend sa source dans les montagnes près la vallée de Pacora, et après un cours circuiteux, elle se jette dans la mer du Nord; son embouchure fut découverte en 1510 par Lopé de Olano. Elle est navigable pour les grands navires sans quilles appelés *Chatas* jusqu'à l'établissement de *Cruces*, où les douanes royales étaient établies. Les commerçants préféraient ce canal à la route hérissée de rochers de Porto-Bélo à Panama, et on avait établi trois forts à l'entrée de cette rivière pour sa défense.

(3) A une certaine saison de l'année, elle est remplie d'une si grande quantité de petits poissons d'un goût excellent et de la grandeur d'une épingle, appelés *titier*, qu'on les pêche dans des paniers.

vaient recevoir avantageusement des colonies. Enfin, du côté de Nombre-de-Dios, à cinq lieues de Rio, était Porto-Bélo, port sûr et commode; et à six lieues de là, l'île de Bastimentos, où les vaisseaux venant de Castille pouvaient se refaire. On ne rencontra aucun Indien pendant la route.

Il fut ensuite reconnu, par le capitaine Serna, Alvaro del Guyo et Francisco Gonzalez, régidors de Panama, que, depuis le point où les bâtiments pouvaient décharger leur cargaison dans la mer du Sud, jusqu'à celui où il était possible d'embarquer les marchandises sur les navires venant de la mer du Nord, la distance n'était que de neuf lieues et était praticable pour les charrettes (1).

Nomination de Pédrarias d'Avila au gouvernement de Nicaragua. Pédrarias d'Avila, depuis long-tems gouverneur de Darien, et ensuite de Panama, fut élevé, en 1527, au gouvernement de Nicaragua. La commission royale portait que les gouverneurs de Panama et Hibuéras ne pouvaient intervenir dans les affaires de sa province, ni empêcher les Espagnols d'y passer. Le roi nomma, en même tems, l'évêque Diégo Alvarez de Osório, avec les instructions et les pouvoirs nécessaires pour protéger et convertir les Indiens. A son arrivée à Nicaragua, Pédrarias ayant appris que les magistrats de cette ville avaient fait incarcérer Diégo Lopez et Gabriel de Roxas, mit ce dernier en liberté, et le chargea d'accompagner le lieutenant *Martin Estète*, qui allait, avec cent cinquante hommes, découvrir le *Désaguadéro*, petite rivière qui sort du lac Nicaragua et se jette dans la mer du Nord.

1528. Estète se dirigea par le *cap de Gracias-à-Dios*. Il avait emporté avec lui le fer à marquer les esclaves (*hierro de los esclavos*), qui avait été renfermé par ordre du roi dans une caisse fermée de trois serrures, et il s'empara d'un grand nombre d'Indiens qu'il mit tous à la chaîne; l'un de ces malheureux ne pouvant plus se traîner, on lui trancha la tête plutôt que de couper son collier de fer (*argolla*). Ces actes de cruautés exaspérèrent les Indiens, qui résolurent d'attaquer à la fois *el puéblo de las Minas* et les villes de Léon et de Grenade. Les Espagnols, préparés à cette attaque, leur tuèrent beaucoup de monde.

(1) Herréra, déc. IV, lib. I, cap. 9.

Établissement de Cabo de Gracias-à-Dios (1) *par Estète et Roxas.* Ce dernier, qui était resté à Nicaragua, fut deux fois attaqué par les Indiens, qu'il repoussa en leur fesant essuyer une grande perte; cependant il jugea prudent de se fortifier par des palissades.

Les Indiens étaient tellement maltraités par les Castillans, qu'ils ne cohabitaient plus avec leurs femmes depuis deux ans, de crainte de donner le jour à des enfants esclaves. Ayant consulté leurs idoles pour savoir de quelle manière ils pourraient se débarrasser de ces étrangers, la réponse fut que les dieux feraient venir la mer pour les submerger; mais que les Indiens périraient en même tems que leurs ennemis.

1527. *Administration du facteur Juan de Ampuez, gouverneur de Coro* (*tierra de Coro*), *nommée par les Indiens Coriana.* Le Conseil de Santo-Domingo, voulant garantir les Indiens de la Terre-Ferme des brigandages des corsaires qui partaient de cette île, résolut d'y envoyer des gouverneurs. Il nomma pour la province de Coro, de laquelle on avait reçu des renseignements favorables (2), *Juan de Ampuez.* Celui-ci s'embarqua avec soixante hommes, et à son arrivée, il se lia d'amitié avec un cacique puissant, nommé *Manauré,* seigneur de tout le pays environnant, qui était très-peuplé. Il fonda avec son aide, le 26 juillet 1527, la ville de *Santa-Ana-del-Coro* (3), dans une plaine bien boisée, à une lieue

---

(1) Dans la province de Honduras; agrandi en 1536 par Gonzalo de Alvarado, à trente lieues de la ville de Valladolid ou de Comayagua. Il possédait autrefois deux couvents.

(2) Alonso de Ojéda y avait abordé. Alcédo dit par erreur que Coro fut établie en 1529. Voyez Herréra, déc. IV, lib. VI, cap. 1; Piédrahita, lib. III, cap. 2. Cet auteur écrit *Coto, ciudad de Coto, valle de Coto.*

(3) *Corum, Corva, Coriana, Vénétiola, Corduba Germanorum.* Lat., 11° 24' N.; long., 72° 8' O. de Paris (Purdy). A quatre vingts lieues O. de Caracas, trente-trois N. de Barquisiméto et cinquante-cinq de Maracaibo. Elle fut d'abord peuplée par des Allemands sous la conduite de Nicolas Féderman, qui la nomma Cordoba pour la distinguer d'une ville du même nom, fondée par Gonzalo de Ocampo, dans la province de Cumana. Le pays abondant en productions végétales devint bientôt un entrepôt considérable. La ville fut le siége d'un évêché de 1532 jusqu'en 1636, époque à laquelle il fut transféré à Santiago de Caracas, par l'évê-

de la mer. Ce fut le premier établissement que formèrent les Espagnols dans cette partie de la Terre-Ferme.

Exploration de la rivière Lagartos, ou des Caïmans, nommée ensuite Chagre par le capitaine Hernando de la Serna, qui la descendit depuis Crucès, vers sa source, jusqu'à son embouchure dans la mer du Nord, qui est par les 9° 15′ N. et 295° 6′ de longit. E., comptée du méridien de Ténériffe (1).

1528. *Plan de communication entre les deux mers par quatre routes différentes.* L'empereur désirait toujours trouver un chemin pour aller aux Moluques. On s'était assûré qu'il n'y avait pas de détroit entre le golfe d'Uraba et le canal de Nicaragua; on proposa alors de passer de l'une à l'autre mer par quatre chemins différents, savoir : 1°. en descendant le lac, qui est praticable pour de gros bateaux, quoiqu'on y rencontre plusieurs écueils dangereux, et fesant ensuite un canal de quatre lieues de ce lac à la mer du Sud; 2°. le long de la rivière de los Lagartos, qui prend sa source à cinq ou six lieues de Panama, et creusant un canal qui traverserait les plaines entre cette rivière et la mer; 3°. par la rivière de Véra-Cruz, jusqu'à Tecoantépec, où des bateaux peuvent aller d'une mer à l'autre; 4°. par le passage de Nombre-de Dios à Panama, lequel ne serait pas difficile à exécuter. Enfin, on assûrait qu'il n'y avait que vingt-cinq lieues du golfe d'Uraba à San-Miguel, et bien que l'établissement d'un passage en cet endroit présentât de nombreux obstacles, ils n'étaient pas au-dessus de la puissance du roi d'Espagne (2).

que don Juan Lopès de la Mata. (Oviédo, lib. I, cap. 5.) Le gouvernement y eut son siége jusqu'en 1576, que le gouverneur Pimentel choisit pour sa résidence la ville de Caracas. Elle fut saccagée par les Anglais en 1567. On y installa, en 1799, un commandant militaire avec un traitement de 2,000 piastres. La population est environ de dix mille individus de toutes couleurs.

A deux milles au N. de Coro est un isthme de vingt lieues de long sur une lieue de large, qui unit la presqu'île de Paragonâ au continent. A quatorze lieues environ du port de Coro sont les îles de Curaçao, Oruba et Bénayré : la première a quinze lieues de terre, et les deux autres ont chacune sept lieues. Ampuez s'en rendit maître.

(1) De Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. III, cap. 1. L'embouchure du Chagre fut découverte, en 1610, par Lopé de Olano.

(2) Herrera, déc. IV, lib. III, cap. 3.

Alvaro de Saavédra soutenait le projet d'ouvrir une communication de l'une à l'autre mer à travers l'isthme de Darien. Ce projet attira même sérieusement l'attention du gouverneur espagnol; mais José de Acosta s'y opposa, sous prétexte que les deux Océans n'étant pas à la même hauteur, l'entreprise était impraticable et pourrait même avoir un résultat fâcheux.

1528. *Cession de la province de Vénézuéla.* Les *Veltzers*, riches négociants d'Augsbourg, qui avaient avancé une forte somme à l'empereur Charles V, reçurent en paiement la propriété de cette province, depuis le cap de la Véla jusqu'au gouvernement de Maracapa, sur une étendue de plus de trente lieues, y compris toutes les îles voisines, à l'exception des trois dont nous avons déjà parlé. Ils s'engagèrent d'achever la conquête du pays, d'y former deux établissements et d'y construire trois forts dans l'espace d'un an; d'employer à cet effet au moins trois cents hommes, et d'y amener cinquante mineurs allemands pour exploiter les mines dans les provinces occupées par les Castillans. Il fut stipulé que les concessionnaires pourraient réduire les naturels à l'esclavage, s'ils refusaient de se soumettre, et acheter ceux qui étaient captifs, à condition de payer le quart du prix au domaine. L'empereur, de son côté, promettait que le titre d'adélantado serait héréditaire dans la famille des Veltzers, leur accordait quatre pour cent sur tout ce qui proviendrait du pays, 400,000 maravédis d'appointement et de pension au chef de l'entreprise, et la moitié à son lieutenant. Il exempta du droit d'entrée toutes les provisions de bouche qu'ils importeraient d'Espagne, et les autorisa à prendre aux îles sous le Vent autant d'animaux domestiques qu'ils le voudraient. Il leur abandonna aussi en propriété douze lieues carrées de terrain (1).

1529. *Expédition de Garcia de Lerma, nommé gouverneur de la province de Santa-Marta.* Ce gouverneur, natif de Burgos et gentilhomme de bouche de l'empereur Charles V, avait à ses ordres le lieutenant-général Arbolancha, Villalobos, Escobar, Muños, Ponce Bénavidès, Carranca, Juan de Cespédès, Gaspar Gallégo, Juan et Pédro

(1) Oviédo, cap. 4. *Capitulan los Belzares la conquista y poblacion de esta provincia*, etc. — Herréra, déc IV, lib. IV, cap. 8.

de Lerma, ses parents, tous officiers de distinction. Il était accompagné des pères Thomas Ortiz et Antonio de Montésinos, protecteur des Indiens. Il se dirigea d'abord sur Bonda, district soumis par le capitaine Rodrigo Alvarez Palomino; de là à la vallée de Buritica, dont les Indiens lui apportèrent un peu d'or. Ayant ensuite traversé les montagnes, il passa par deux grandes villes nommées, l'une *Bézinqua*, et l'autre *Aguaringa*, et s'avança sans obstacle jusqu'à *Pozigueyca* (1), autre ville assez considérable, et de là à la vallée de *Coto*, située entre des montagnes à deux lieues de la mer et occupée par une population nombreuse. Il retourna ensuite à Santa-Marta. Quelques-uns de ses gens recueillirent une bonne quantité d'or dans le territoire appelé la *Ramada*; d'autres en emportèrent la valeur de 60,000 *castillanos* en or, de la vallée de *Tayróna* (2), six ou sept lieues (3) de Santa-Marta. Un troisième parti, qui avait pénétré dans la vallée de Mongay, fut très-maltraité; le gouverneur lui-même, qui était retourné à Pozigueyca, y fut attaqué par une nation de Caraïbes avec tant de furie, que ses troupes furent forcées de fuir, abandonnant leur bagage (4).

Cette année, toutes les maisons de la colonie de Santa-Marta, excepté celle du gouverneur, qui était en pierre, furent détruites par un incendie allumé pendant la nuit par des noirs révoltés. Les habitants, n'ayant pas eu le tems de sauver leurs richesses ni leurs provisions, se trouvèrent dans la position la plus déplorable jusqu'à ce qu'on fut parvenu à se procurer un peu de maïs, apporté par les naturels. Bientôt après, un navire arriva chargé de *cazabi* et de viande.

1530. *Deuxième expédition de Garcia de Lerma.* Après leur défaite de Pozigueyca, les Castillans rebâtirent les maisons qui avaient été brûlées; mais ayant reconnu que la force ne pouvait prévaloir contre les Indiens, de Lerma fit la paix avec quelques-uns d'entre eux. Toutefois, voulant

---

(1) Piédrahita dit *Posigueyca, ciudad famosa de los Tayrónas.*

(2) Mot équivalent à *fragua* ou forge. (Piédrahita.)

(3) Herrera, déc. IV, lib. V, cap. 11. Le même auteur, déc. V, lib. II, cap. 5, place Tayrona à dix-huit lieues de la même cité.

(4) Piédrahita, I p.; lib. III, cap. 1. Cet auteur dit que quinze Espagnols furent tués et beaucoup de chevaux.

venger l'affront reçu à Pozigueyca, il envoya contre cette place un détachement de trois cents hommes, sous les capitaines Cardozo et Juan Muñoz; ceux-ci l'attaquèrent à la pointe du jour et y mirent le feu; cependant les Indiens les contraignirent à se retirer avec perte.

Un autre détachement envoyé à la vallée de Coto (*valle de Coto*) ne fut pas plus heureux; Garcia de Lerma y ayant pénétré lui-même avec toutes ses forces, fut repoussé et perdit beaucoup de monde. Afin de faire oublier ces revers, il résolut de partager le district d'Eupari ou Upar entre les quinze principaux officiers. A leur arrivée, ils virent que tous les villages indiens avaient été brûlés par Ambrosio de Alfinger; s'étant avancés dans un autre district, ils le trouvèrent également ruiné. Ils continuèrent leur route jusqu'à Tamalamèque, et là, un d'eux, le capitaine Cardozo, réussit à intimider les habitants, qui firent la paix et lui apportèrent un peu d'or, lui en promettant davantage s'il voulait les aider dans une expédition contre les habitants d'une autre ville, appelée *Zipuaza*, près la grande rivière de Magdaléna (Rio-Grandé de la Magdaléna), et la lagune de *Zapatosa*, lesquels s'étaient emparés de leur cacique, lui avaient crevé les ieux et le retenaient prisonnier. Les Castillans y ayant consenti, s'y rendirent par terre avec cent cinquante Indiens; le reste traversa les lacs dans trois cent cinquante canots. Zipuaza, attaqué par terre et par eau, ne put résister; les Espagnols s'y procurèrent beaucoup d'or; cependant, n'ayant pas trouvé le produit aussi avantageux qu'ils l'espéraient, ils firent conclure la paix entre les deux villes et retournèrent à Tamalamèque, et de là à Santa-Marta (1).

1529-31. *Expédition de Ambrosio Alfinger.* Les Veltzers ayant nommé cet officier gouverneur de leur colonie, et *Bartolomé Sayller* son lieutenant, ils arrivèrent à Coro vers le commencement de l'année 1529, avec trois navires ayant à bord quatre cents hommes de pied (2) et plus de quatre-vingts chevaux. Avec ces forces, Alfinger se rendit facilement maître du pays, et contraignit Ampuez à en sortir, lui laissant cependant les trois îles de Curaçao, Oruba et Bonayre. Alfinger donna tous ses soins à l'établis-

(1) Herréra; déc. IV, lib. V, cap. 11; et déc. VII, cap. 6. — Piédrahita, I p., lib. III, cap. 2.

(2) Oviédo en donne les noms des principaux officiers.

sement de la colonie, à la pacification des villes sur les bords du lac de *Maracaïbo* (1), et à l'exploitation des mines de Camara. Malgré les conseils de plusieurs officiers qui connaissaient le pays et les endroits les plus favorables à des établissements, il s'avança vers l'ouest par la route de *Cupiare*, traversa la Sierra de los Ilotos, et pénétra jusqu'à la vallée d'Eupari ou Upar, et, sans considérer si ce territoire appartenait au gouverneur de Santa-Marta, il le traversa jusqu'au Rio-Grandé, s'emparant de beaucoup d'Indiens des deux sexes, qui périrent en route sous les fardeaux dont on les accablait. Étant arrivé en vue de Tamalamèque, ville considérable où il ne put entrer, il continua sa route vers une ville du même ordre, et rencontra un parti d'Indiens qui lui tua quelques hommes. De là, il retourna dans le district de Tamalamèque, et s'avança par les montagnes jusqu'au Rio-Grandé. Il remonta ensuite un de ses affluents, nommé Rio de Lebrixas ou Lebrijas, et s'engagea de nouveau dans les montagnes, où il perdit quelques soldats dans des rencontres avec les Indiens.

Dans une seconde excursion (1530), Alfinger s'avança avec cent quatre-vingts soldats d'abord vers le pays des Pocabuyos (2), et de là chez les Alcoholados; ces Indiens lui fournirent 21,000 *castillanos* en or, que vingt-cinq hommes, sous le capitaine Vascona, furent chargés de porter à Coro. Ayant pris un chemin différent de celui par lequel ils étaient venus, ils s'égarèrent, et se trouvèrent

---

(1) À quatre lieues O. de la ville de Coro. Il tire son nom de celui d'un cacique de ce district. Sayller l'appela Vénézuéla, parce qu'il y trouva plusieurs maisons bâties sur pilotis comme celles de Venise. Sa longueur du nord au sud est d'environ cent trente-deux milles, et de quatre-vingt-dix milles dans sa plus grande largeur; les frégates et les bilandres peuvent y naviguer. Il est formé par les eaux de plusieurs rivières, savoir : la Pamplona ou Zulia et la Chama, qui descendent des *sierras* de Mérida; le Motatan, qui prend sa source dans les montagnes désertes de Serrada; la Paurate, qui coule de l'ouest des sierras de Ocaña; le Catumbo, l'Arinas, le Rico de Oro, le Torondoy et le Sucui, qui viennent aussi de l'ouest. Ce lac contient deux petites îles nommées l'une de las Palomas, l'autre Vigia. Dans les hautes marées, les flots du golfe de Vénézuéla entrent dans ce lac, dont les eaux ont alors un goût saumâtre. Il est peuplé de maniti d'une grosseur plus qu'ordinaire, et il abonde en excellent poisson.

(2) Selon Herréra. Piédrahita écrit *Pocabuzès*.

dans une telle détresse, qu'ils furent réduits à manger un Indien. Ils enterrèrent leur or, et tous moururent; à l'exception d'un seul, nommé Francisco Martin, qui, après avoir erré pendant trois ou quatre ans parmi les sauvages, fut retrouvé par les Espagnols. Après le départ de Vascona, Alfinger reçut encore 40,000 *castillanos* en or, partie comme rançon des prisonniers, et partie en présents. A son retour, il courut un grand danger dans une vallée qui prit son nom (*valle de Ambrosio*).

Continuant ses excursions (1531) dans le but de se procurer de l'or, il avait de fréquents engagements avec les Indiens; ce qui fatiguait ses troupes et les disposait à la mutinerie. Il voulait cependant reconnaître la partie située le long du Rio de la Magdaléna, dont on vantait beaucoup les richesses, et y envoya une expédition vers la fin de l'année 1531, sous les ordres des capitaines *Juan de Cespédès* et *San-Martin*. Après une marche de dix ou douze jours, ils traversèrent la rivière dans quelques brigantins de Garcia de Lerma, et s'avancèrent dans le pays jusqu'à ce qu'ils furent arrêtés par les eaux et des marais impraticables. Ils revinrent à Santa-Marta après un voyage pénible de quinze mois.

1532. Le gouverneur Alfinger quitta de nouveau la ville de Coro pour continuer ses expéditions, et s'avança fort avant du côté du midi, laissant partout sur son passage des traces de dévastation et de pillage. Dans un engagement avec les Indiens de Rabicha, il reçut une blessure à la gorge qui le força à revenir à Coro, et des suites de laquelle il mourut la même année (1).

Le capitaine *Juan de San-Martin*, élu par les soldats pour remplacer Alfinger, traversa les montagnes appelées depuis *Arévalo*, et descendit dans la vallée de Cucuta.

(1) Oviédo, lib. I, cap. 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7 et 8.
Herréra, déc. IV, lib. IV, cap. 1; lib. VII, cap. 6.
— V, lib. II, cap. 2.
Fray Pédro Simon, not. II, cap. 3.
Piédrahita, lib. III, cap. 2 et 4. Selon Herréra et d'autres auteurs, Alfinger mourut à Coro: mais Piédrahita affirme qu'il est mort dans la vallée de Chinacota, province des Chitaréros. *Llego á penetrar el valle de Chinacota, donde fue sepultado dexando al valle su nombre por sobrenombre, y padron perpetuo de sus atrocidades.*

Ayant rencontré un espagnol nommé *Francisco Martin*, qui avait épousé la fille d'un cacique, il arriva de province en province jusqu'à Coro (1532), où il annonça le désastre d'Alfinger et de son expédition.

Juan Aléman, gentilhomme de sa nation, fut reconnu en qualité de gouverneur; mais il mourut peu après, sans avoir rien fait qui soit digne d'être rapporté.

1531-32. *Expédition de don Diégo de Ordas dans l'Orénoque*. Cet officier, né à Castroverde, dans le royaume de Léon, avait pris part, avec Fernand Cortez, à la conquête du Mexique et de la Nouvelle-Espagne (1). L'empereur l'autorisa à soumettre environ deux cents lieues de pays vers l'est, à partir du cap de la Véla et de la baie de Vénézuéla, où étaient les Allemands, à pousser ses découvertes jusqu'au Marañon (2), sans traverser les possessions des Portugais, et le nomma gouverneur de ces terres, adélantado et capitaine-général de toutes les contrées dont il ferait la découverte, avec un traitement annuel de 725,000 maravédis (3). Il lui était aussi permis de fonder un hôpital, de former des établissements dont les habitants devaient jouir de tous les priviléges de sujets, de construire quatre forts aux endroits qu'il jugerait convenables; de percevoir la vingtième partie des droits royaux, si elle n'excédait pas 1000 ducats par an; d'embarquer cinquante noirs esclaves; de prendre à la Jamaïque vingt-cinq chevaux et juments; et on lui accorda 300,000 maravédis pour acheter de l'artillerie et les munitions nécessaires. On lui recommanda surtout d'observer les ordonnances royales concernant la conversion des Indiens.

Diégo de Ordas nomma Gil Gonzalez alcade-major, Gé-

(1) L'empereur Charles V lui permit de placer dans ses armes un volcan enflammé, parce qu'il était descendu dans le cratère du Popocatépetl.

(2) Selon Herréra. Cet historien et plusieurs autres, ignorant la géographie du pays, donnèrent le nom de Marañon à l'Orénoco. Suivant l'*Histoire de Terre-Ferme*, par Pédro Simon, le gouvernement et la conquête de Ordas s'étendaient du port et *enseñadas* de Burburata au Rio-Orinoco, le long de la côte de Vénézuéla et de la Nouvelle-Andalousie.

(3) Il devait payer sur cette somme un alcade-major, un médecin, un chirurgien, un apothicaire, trente fantassins et dix cavaliers.

ronimo Ortal trésorier, Hernando Sarmiento inspecteur des fonderies, et Hernando Carrizo *contador*; il se rendit à Séville pour y faire ses préparatifs, et partit du port de San-Lucar au commencement de 1531, avec quatre cents hommes de troupes et six cents autres personnes, à bord de deux bons navires et d'une caravelle. Il relâcha à l'île de Ténériffe, où il passa un contrat avec les trois frères Silvas, principaux habitants de l'île, pour emmener deux cents naturels des Canaries. De là il fit voile pour sa destination, et entra dans las Bocas de los Dragos, où il perdit son lieutenant Juan Cortéjo, et quelques hommes qui s'étaient écartés de son navire. Côtoyant ensuite le Paria, il arriva à un des ports du Golfo-Tristé, se mit en mesure de commencer sa conquête, et pénétra par une des embouchures de l'Orénoco. Toutefois, ayant appris des Indiens Parias qu'il y avait des Espagnols à dix lieues de là sur les terres du cacique *Uriapari* (1), il expédia une centaine d'hommes sous les ordres de son trésorier Géronimo Ortal, pour les empêcher de se fixer dans les limites de son gouvernement. Ortal mit à la mer avec les Indiens, et après quelques heures de navigation, il arriva à une maison fortifiée (*casa fuerta*), occupée par vingt-cinq soldats du gouverneur Sédéno, aux ordres du capitaine Juan Gonzalez. Ordas prit possession de cette forteresse (2), et réprimanda sévèrement Gonzalez de ce qu'il s'était établi dans ses possessions. Celui-ci voulut défendre les droits de son légitime gouverneur; mais ses soldats, heureux de pouvoir sortir d'un endroit où ils étaient cernés de toutes parts par des Indiens ennemis, refusèrent de faire cause commune avec lui. Ordas résolut de les employer à explorer les nombreuses îles formées par les canaux de l'Orénoco, près de son embouchure dans la mer, parce qu'elles lui semblaient devoir offrir des ressources à l'expédition. Il gagna l'amitié de quelques-uns des principaux caciques par des présents de couteaux et d'autres objets de peu de valeur, et entreprit la construction de trois brigantins et autres petits navires, avec lesquels il se proposait de continuer ses découvertes. Sur ces entrefaites, arriva à la forteresse un navire portugais, dont le commandant enjoignit à Ordas de discontinuer ses travaux. Celui-ci ne tint

(1) Yuripari ou Viapari.

(2) M. de Humboldt place la forteresse de Paria entre le Guarapiche et l'embouchure du Caño Manamo.

aucun compte de cet ordre, pénétra dans le fleuve par sa grande bouche appelée de Navios, et ensuite Boca de Varima, et remonta jusqu'à trente-cinq lieues de son embouchure. Cependant, plus de trois cents (1) de ses gens avaient déjà péri par la faim, la piqûre des insectes et les maladies, et les autres étaient si faibles et épuisés, qu'il leur semblait impossible de pouvoir continuer le voyage. Le gouverneur n'en poursuivit pas moins sa route. Ayant été bien reçu au puéblo de Uriapari, qui renfermait quatre cents *casas*, il débarqua son monde, et l'établit dans des tentes à quelque distance de là. Ses efforts pour vivre en bonne intelligence avec les naturels furent en pure perte. Ils tuèrent cinq de ses soldats, et en blessèrent plusieurs dans le voisinage de son camp, et il fut obligé de recourir aux armes pour les punir. Il marcha en conséquence contre le *puéblo*; mais les habitants, enivrés de *chicha* (*liqueur de maïs*), l'attaquèrent avec furie, et lui tuèrent beaucoup de monde. Il se retira dans l'intention de renouveler le combat le jour suivant. Les Indiens, informés de son projet, mirent le feu au village, et s'embarquèrent dans la nuit avec leurs femmes et leurs enfants. Le gouverneur, ne pouvant se procurer de provisions pour les quatre cents hommes qu'il avait avec lui, songea à quitter le pays, et ayant appris des guides indiens (*aruacas*) qu'il existait un puéblo de *Caroaos* (2) sur l'autre rive, à quelques lieues de là, il continua à remonter le fleuve, et se trouva bientôt en vue de l'établissement. Les habitants opposèrent d'abord de la résistance; mais, convaincus bientôt de la supériorité des Espagnols, ils acceptèrent la paix et leur apportèrent des provisions. Juan Gonzalez, qui avait été chargé d'explorer le pays avec une vingtaine d'hommes, revint annoncer qu'il avait visité la province de Guayana, et y avait été parfaitement accueilli des habitants. Ordas embarqua son monde pour pénétrer plus avant; mais, ayant brûlé avant de partir les *casas* des principaux Caroaos avec les personnes qu'elles renfermaient, sous prétexte qu'elles avaient formé le complot d'égorger tous les Castillans, il indisposa contre lui tous les indigènes du pays. Après quelques jours de navigation, l'expédition arriva au terri-

(1) Herréra dit qu'il perdit soixante-dix hommes avant d'arriver au village d'Uriapari.

(2) Nommé aussi *Caroa* et *Carota*.

toire des *Araguacois*, passa avec difficulté le *Raudal de Camiséta*, et s'arrêta près du *Raudal de Curichana* (1), non loin du *Rio-Meta* (*Métacuya*), à environ cent soixante lieues à l'ouest de Santo-Thomé de la Guayana. Là, les courants rendaient impossible le passage des brigantins, et les habitants, armés de flèches empoisonnées, accouraient de toutes parts pour s'opposer aux Espagnols. Le gouverneur, pour les disperser, débarqua la cavalerie aux ordres du mestre-de-camp Alonso de Herréra. Les Indiens, frappés de terreur à cette vue, s'enfuirent après avoir mis le feu aux bois des environs, pour tâcher de suffoquer les Espagnols dans la fumée, ou de les faire périr dans les flammes. Ce moyen toutefois ne leur réussit pas. Gonzalez ramena deux prisonniers, qui dirent qu'il y avait beaucoup d'or sur la rive opposée. Mais la multitude d'Indiens dont il se voyait environné, le manque de provisions, et la nécessité de pourvoir aux besoins des malades qu'il avait laissés à Uriapari, décidèrent Ordas à y retourner. La flotte, entraînée par le courant, regagna en peu de jours ce *pueblo*, où une partie des malades était morte faute de provisions. Ordas prit le reste à bord, et partit pour le fort de Paria. Les murmures de ses soldats et le défaut de vivres lui démontrèrent la nécessité qu'il y avait de continuer ses découvertes par terre, et il se disposait à partir, lorsqu'il reçut ordre de restituer la maison forte qu'il prétendait être dans les limites de son gouvernement, ainsi que la contrée de Terre-Ferme qui appartenait aux Espagnols de la Nouvelle-Cadix, dans l'île de Cubagua. Mécontent de n'avoir pu fonder de colonie, il cingla, par l'avis de Domingo Vélasquez, vers Cariaco, et fut poussé jusqu'à Cumana, où ses gens l'abandonnèrent. De là, il se rendit à Cubagua, et ensuite à Hispaniola avec Pédro de Ortiz Matienzo, premier juge de Cubagua, pour soumettre leurs prétentions à l'audience royale. Cette Cour décida en faveur du gouverneur, l'autorisa à continuer ses découvertes, et à passer en Espagne pour cet objet (2).

---

(1) Selon le père Caulin. M. de Humboldt pense qu'il a confondu le Raudal de Cariven avec celui de Camiséta, et qu'on pourrait en inférer qu'Ordas est parvenu jusqu'au Raudal d'Aturès. (Voyage au Nouveau Continent, etc., liv. VIII, ch. XXIV.)

(2) Fray Pédro Simon, *Segunda Noticia historial de las con-*

1531. *Juan Cortéjo*, lieutenant de Ordas, tenta de pénétrer par les bouches de l'Orénoque; mais son navire se brisa sur les rochers, et il marcha dans l'intérieur du pays avec trois cents hommes, qui furent tous tués par les Indiens.

Expédition de Géronimo de Mélo, gentilhomme portugais, en 1531. Étant arrivé à Santa-Marta, il proposa de passer au-delà de la Magdaléna, ce que personne n'avait encore osé tenter à cause de la rapidité du courant. Le gouverneur Garcia de Lerma lui donna deux navires. Arrivé sur la barre, le pilote Liaño et un autre marin refusaient d'avancer; mais Mélo ayant menacé de les tuer, ils franchirent cet endroit périlleux, et pénétrèrent trente-cinq lieues au-delà de la rivière. Mélo retourna au bout de trois mois à Santa-Marta, où il mourut bientôt après, ainsi que le gouverneur Lerma. Le docteur Infanté, successeur de ce dernier, fut obligé, pour prévenir un soulèvement, de reléguer plusieurs de ses gens à Bonda et dans d'autres endroits (1).

1532. *Expéditions exécutées d'après les ordres du gouverneur, le docteur Infanté, oidor de Santo-Domingo.* Le docteur Infanté, qui avait remplacé de Lerma par *interim* dans le gouvernement de Santa-Marta, y arrive au mois de septembre. Voyant que ses soldats, pauvres et mécontents, montraient des dispositions à la sédition, il envoya un détachement sous le capitaine *Ribera* à la Ramada, et un autre sous le capitaine *Cardozo*, pour faire une excursion au-delà du pays. Celui-ci eut plusieurs escarmouches avec les Indiens, qui lui tuèrent trois hommes. En revenant, il fut attaqué, à Pozigueyca, par un parti de natifs qu'il mit en fuite, et rapporta à Santa-Marta une grande quantité d'or. Le détachement envoyé à la Ramada revint en même tems. Infanté ayant reçu un renfort de cent hommes d'Hispa-

---

quistas de Tierra-Firme, cap. 17-26. — Caulin, *Historia de la Nueva-Andalucia*, lib. II, cap. 5 et 6. — Herréra, déc. IV, lib. X, cap. 9 et 10, et déc. V, l. I, cap. 11.

C'est Ordas qui le premier a fait connaître le mot *Orinoco* ou *Orénoco*, qui est une corruption d'*Orinaca*; nom que porte ce fleuve au-dessus de la Meta; depuis le confluent de cette dernière jusqu'à son embouchure, il s'appelait *Uriaparia*.

(1) Herréra, déc. IV, lib. X, cap. 7. — Piédrahita, lib. III, cap. 2.

niola, expédia de nouveau deux détachements dans la même direction et sous les mêmes capitaines. Celui sous le capitaine Ribéra s'avança jusqu'au gouvernement de Vénézuéla; l'autre, sous Cardoso, se dirigea sur la province d'*Argollas*, qui reçut ce nom à cause des colliers et des anneaux d'or que portaient les naturels. De là, après avoir fait quinze lieues à travers le territoire nommé *Pepes*, ce dernier arriva sur les bords du Rio-Grandé. A Pozigueyca, il réussit à attirer dans une embuscade un parti considérable de ces irréconciliables Indiens, qu'il détruisit. Les Argollas refusèrent de faire la paix; mais il fut plus heureux auprès des *Mastes*, qui le conduisirent chez les *Agrias*. Pour retourner à Santa-Marta, il repassa par le pays des *Mastes*, traversa ensuite celui des Caribes, qui le suivirent de près, et entra dans le territoire de Chimila. Cardoso, qui avait en son pouvoir le cacique de Pozigueyca et son frère, les mit en liberté en leur fesant quelques petits présents. Il passa de la sorte sans difficulté par ce pays, et revint à Santa-Marta avec son butin, qui fut partagé entre les soldats. Infanté passa ensuite (1534) à Española, laissant son gouvernement à son lieutenant Antonio Bézos (1).

1532-1533. *Expédition du gouverneur D. Pédro de Herédia. Fondation de Cartagéna.* Cet officier, né à Madrid, avait servi long-tems dans la province de Santa-Marta. Il obtint le gouvernement de la province de *Calamàri*, qu'on n'a pu encore découvrir ni conquérir à cause du caractère guerrier des habitants. Le territoire qui lui fut consigné s'étendait entre les deux grandes rivières de la Magdaléna et de Darien jusqu'à l'équateur. Ayant fait voile d'Espagne (1532) avec un galion et deux caravelles, montés par une centaine d'hommes (2), il relâcha à Española pour prendre des provisions, après quoi il continua sa route jusqu'au continent, où il arriva (15 janvier 1533) à un port, nommé alors *Calamàri* (*terre des écrevisses*), qu'il appela *Cartagéna*, parce qu'il ressemblait au port du même nom en Espagne. Ayant débarqué ses hommes et ses chevaux, il fit élever quelques huttes, le 21 janvier, et jeta les fonde-

(1) Herréra, déc. IV, lib. VII, cap. 6 et 7; et lib. X, cap. 8; et déc. V, lib. IX, cap. 5. — Piédrahita, lib. III, cap. 3 et 4.

(2) Herréra et Piédrahita en donnent les noms.

ments de Cartagéna (*Carthago Nova*, ou *ciudad de Cartagena das Indias*). Les Espagnols pénétrèrent ensuite dans l'intérieur du pays, et ne tardèrent pas à rencontrer des Indiens ennemis, qui se retirèrent à leur approche dans leur ville de Calamâri, défendue par une palissade faite de grands arbres épineux. Les Castillans marchèrent de là sur une autre ville appelée *Canapote*, dont les hommes et femmes, armés de flèches empoisonnées et de *macanas*, ou dards de bois brûlé, se battirent avec acharnement. Les Castillans revinrent peu après à Cartagéna avec plusieurs prisonniers (1) : l'un d'eux, ayant offert à Hérédia de le mener à de grands et riches villages, le suivit jusqu'à un lac (*cienaga* ou *laguna*), appelé *Tesca*, rempli de caïmans et de poissons, et de là à un grand bois (*arcabuco*, ou bosquet), où l'Indien chercha à lui échapper. Continuant leur route, les Castillans arrivèrent en vue d'une ville où ils furent attaqués par une multitude d'Indiens (*Turbacos*) qui furent dispersés par la mousqueterie et la cavalerie, et obligés de se retirer dans leur place, qu'ils avaient entourée de deux ou trois fortes palissades ; mais les Espagnols les en délogèrent facilement. Ils y trouvèrent un peu d'or, des vivres et des hamacs (*hamacas*). Hérédia eut dans cette action son armure criblée de flèches. Un soldat fut mortellement blessé et un autre tué. Il retourna ensuite à Cartagéna.

Après avoir pris quelque repos, le gouverneur poursuivit ses découvertes le long de la côte sans être inquiété. Ayant recueilli de l'or sur les bords de la Magdaléna, il retourna à la vallée de *Zamba*, et ensuite à Cartagéna, où un navire, commandé par le capitaine *Juan del Junco*, venait d'arriver avec un renfort de cent hommes, et deux hommes et une femme du pays pour servir d'interprètes. Avec ces nouvelles troupes, qui portaient ses forces à une centaine de cavaliers et autant de fantassins, il traversa les bois et les marais jusque près d'une ville appelée *Zenù*, où, grâce à l'indiscrétion d'un prisonnier, esclave du cacique, il découvrit dans les bois deux coffres contenant plus de 20,000 *castellanos* en or, et plus de 15,000 dans un trou de cent pas de largeur, appelé *Bohio*, ou *Casa del Diablo*, ou Bouche du Diable. Le même Indien, interrogé pour savoir où il y

(1) Un de ces naturels donna des renseignements de l'expédition de Alonso de Ojéda, dans la même province, en 1510.

avait encore de l'or, indiqua un tombeau d'où l'on en tira pour une valeur de 10,000 *castellanos*. Hérédia retourna ensuite (1533) par Zénú à Cartagéna, où il trouva beaucoup d'Espagnols. Quelques jours après, il en arriva plus de trois cents, sous la conduite d'un capitaine, qui furent eux-mêmes bientôt suivis d'autres colons. La ville de Cartagéna (1) ne tarda pas à devenir un établissement important; et les affaires spirituelles furent réglées par les soins du *P. Tomas de Toro*, dominicain, qui en fut le premier évêque.

1534. Après avoir fondé Cartagéna et avoir découvert une grande partie de cette province, l'*adélantado* Pédro de Hé-

(1) Lat., 10° 25' N., et 77° 50' long. O. de Paris. (De Ulloa, et *Conn. des tems.*) Cette ville fut fondée en 1533, sur le site de Puéblo des Indiens de Calamari, sur les bords d'une belle baie de deux lieues de longueur. Cartagéna fut érigée en évêché en 1534 par le pape Clément VII, et on y construisit une magnifique cathédrale. Le tribunal de l'inquisition y fut installé en 1610. Avant la dernière révolution elle possédait neuf ou dix couvents de moines, et un collége de jésuites. En 1544, quelques aventuriers français se rendirent maîtres de la ville. En 1585, elle fut saccagée par le capitaine Drake, vingt-trois ans après qu'elle eut été fortifiée, et dix ans après par le pirate Robert Baat. En 1695 elle fut emportée de nouveau par Ducasse et les flibustiers, et deux ans après (1697), par une escadre française sous le commandement de M. de Pointis; mais en 1741 elle fut vainement assiégée par l'amiral Vernon (voyez ces expéditions). En 1815 elle se rendit, faute de vivres, aux Espagnols pacificateurs, et en 1821 elle fut reprise par les troupes républicaines. Ses armes sont une boîte sur un fond d'or avec un lion rampant de chaque côté. La ville est approvisionnée d'eau au moyen de citernes appelées *aljibes*. L'entrée ou porte en est défendue par une demi-lune et des bastions : le château de San-Félipé de Barancas couronne une éminence, et cinq autres châteaux rebâtis en 1654 garnissent la baie. Population, quarante mille habitants.

Il existe une communication naturelle par eau entre Cartagéna et Barancas pour des bateaux plats, pendant la saison pluvieuse, qui dure ordinairement trois mois. Barancas-Nuéva, sur la rive gauche de la Magdaléna, a une population de mille individus. La malle est transportée de Barancas à Hondo, l'espace de huit cents lieues, en moins de quinze jours, dans des barques légères montées par quatre hommes munis de perches.

Herréra, déc. V, lib. II, cap. 3. — Pédro de Ciéga de León, *Crónica del Peru*, part. I, cap. 24. *De la fundacion de la ciudad de Cartago.* — Piédrahita, part. I, lib. III, cap. 3 et 4. — De Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. II, cap. 2.

rédia envoya son frère, *Alonso de Herédia*, pour rétablir la ville de *San-Sébastian de Buenavista* (1), près le golfe de Darien ou d'Uraba (*culata de Uraba*), dans le gouvernement de Cartagéna. La ville fondée dans le même lieu par Alonso de Ojéda, en 1509, avait été abandonnée par les Espagnols, qui allèrent habiter Panama.

La même année, fut fondée, par le même Alonso de Hérédia, la ville de *Santiago de Tolù* (*Tolum*), sur les bords du Rio-Catàrrapa, sur les terres du cacique Tolu, dans la province de las Balsillas, à six lieues de la mer et à vingt de Cartagéna (2).

En même tems, l'adélantado jeta les fondements de la ville de *Maria* (*Mariopolis*), dans une vaste plaine (*zabanas*), à environ trente-deux lieues au sud de Cartagéna.

1534. *Fondation de la ville de San-Francisco de Quito* (3) par Sébastian de Bélalcazar, après avoir défait les habitants de ce pays en diverses rencontres (4).

Fondation de la ville de Rio-Bamba (5) dans le *corrégimiento* du même nom, province de Quito, par Diégo de Almagro (6).

---

(1) Fondée par Alonso de Ojéda. Lat. N., 7° 5'. Elle était assise à une demi-lieue de la mer. La conquête du Pérou la fit abandonner par ses habitants, et il n'en reste plus que quelques ruines. Voyez Herréra, déc. V, lib. II, cap. 3, et Piédrahita, part. I, lib. III, cap. 4.

(2) Par lat. 9° 30' N., long. 77° 59' O. de Paris (Fidalgo). Cette ville fut saccagée à plusieurs reprises par des pirates anglais et français. Florez de Ocariz, 51, p. 120. — Piédrahita, part. I, lib. III, cap. 4. Cet auteur dit : « *Por quienes han passado tan adversas fortunas con las invasiones de los corsarios que casi está destruida* ». Voyez Herréra, *Descripcion, etc.*, p. 34

(3) Cette ville est située par 0° 13' de lat. aust., et le 298° 13' de long. E. du méridien de Ténérife, sur le revers oriental de la partie occidentale des Cordilières des Indes (de Ulloa), à 80° 50' long. O. de Paris.

(4) La population de Quito est d'environ soixante-quinze mille âmes. Voyez l'article *Pérou*, vol. X, p. 233.

(5) Située par 1° 41' lat. mér. à l'ouest de Quito, province de Chimborazo.

(6) En 1802, la ville de Rio-Bamba renfermait une population d'environ vingt mille habitants; elle avait été détruite par le tremblement de terre de 1797.

1535. *Expédition de Géronimo de Ortal dans la province de Paria.* Après la mort de Diégo de Ordàs, le roi chargea son trésorier, Géronimo de Ortal, natif de Sarragosse, en Espagne, de continuer la conquête de la Nuéva-Andalucia, et lui conféra le titre de gouverneur de Paria (1). Ortal, ayant terminé ses préparatifs à Séville, partit de ce port, au commencement de l'année 1535 (2), avec deux gros navires et cent soixante Andalousiens, dont plusieurs étaient de haute distinction (3). Il relâcha aux Canaries, cingla ensuite vers l'île de Trinidad, où il arriva après une heureuse traversée, et entra dans las Bocas de los Dragos, où il trouva Alonso de Herréra avec vingt hommes renfermés dans le fort de Paria et mourant de faim. Ortal lui offrit le grade de lieutenant-général qu'il accepta, et l'envoya reconnaître tout le pays arrosé par le Viapari (Orinoco), et acheva la découverte de l'Orinoco et de la Méta. De son côté, de Ortal se rendit à Cubagua, où le capitaine Aldérète venait de débarquer avec cent cinquante recrues. Il en prit cinquante et quelques chevaux, et se dirigea vers Maracapana et Névéri, où il fut obligé d'attendre de nouvelles troupes, avant de pouvoir s'emparer d'une province appelée *Meta,* qu'on disait être fort riche. Antonio Sédéño, aidé des naturels de Cubagua, ayant expédié des détachements par la même route pour la côte des Perles, il en résulta de violentes contestations avec les gens de Ortal.

Herréra, après avoir passé treize mois à construire des barques, entre la Punta-Barima et le confluent du Caroni, entra dans le Rio-Orinoco avec cinq brigantins et une caravelle, deux cents soldats et quelques chevaux. Il éprouva plus de difficultés que de Ortal à y pénétrer, à cause des inondations, et il poussa jusqu'au puéblo Uriapari, où il se

---

(1) Il obtint cette faveur par l'influence du grand commandeur (*comendador mayor*) de Léon, bien que, pour occuper cette charge, il fallût être né sujet des rois de Castille et de Léon.

(2) Suivant Caulin; Herréra dit 1533, et Pédro Simon vers la fin de 1534.

(3) Les principaux d'entre eux étaient *Miguèl Holguin*, *Luis Lanchéro*, *Juan de Castro*, *Alvaro de Ordàs*, *Juan de Villanuéva*, *Moràn*, *Pedro de Céa*, *Pédro de Porras*, *Pedro Fernandez*, *Gaspar de Santa-Fé*, *Antonio de Ganté*, *Christoval de Angulo*, *Aldérété* et *Antonio Garcia*. Tous s'imaginaient qu'ils allaient habiter un paradis terrestre.

disposa à hiverner. Ce village était rebâti; mais les habitants, en guerre avec les Caribes, s'étaient retirés, à l'approche des Espagnols, fort avant dans les terres. Herréra n'y trouvant pas de vivres, remonta jusqu'au pueblo de Caroa, qui était également abandonné. Les Indiens avaient émigré, après son incendie par Ortal, dans l'intérieur du pays. Il se mit en route de Caroa, vers le milieu de l'année, et navigua jusqu'au *Rio de la Ranaca* (1), où il aperçut quelques villages sur la droite. Il y débarqua un détachement qui ne tarda pas à être arrêté dans sa marche par une multitude d'Indiens armés d'arcs et de flèches, d'épées de bois et de boucliers de cuir. Les Castillans gagnèrent une plaine, y attendirent l'ennemi de pied ferme, le mirent dans une déroute complète et s'emparèrent de toutes leurs provisions, dont l'expédition avait le plus grand besoin. Après quinze jours de repos, les Espagnols reprirent leur voyage. En passant près de la rivière de *Caxavàna* (2), ils remarquèrent un bon nombre de pirogues, que les Indiens qui les montaient abandonnèrent à leur vue, pour se réfugier dans un bois voisin de la côte. De Ortal les fit attaquer en queue par un parti de mousquetaires et d'archers qui les chassèrent de ce poste et en tuèrent près de quatre cents. Les Espagnols eurent trois hommes tués et plusieurs blessés. Quelques-uns de ceux qui furent pris dirent, pour sauver leur vie, qu'ils n'étaient pas de la tribu des Caribes, mais de celle des *Ytocos*. On en tira des renseignements sur le pays voisin de la Guyana et de la province plus distante de Méta, dont les habitants étaient riches et portaient des vêtements.

Herréra garda quelques-uns de ces Indiens pour lui servir de guides; l'un, entre autres, qui se disait fils du capitaine d'un pueblo nommé *Caburùto* (3), à deux lieues du fleuve. Il résolut de se rendre à cet endroit. Chemin fesant, il rencontra un corps nombreux d'indigènes armés de flèches, qu'il repoussa, après quoi il continua sa route vers Caburùtu. Le cacique informé de son approche entra en fureur, et lui envoya dire que, s'il ne sortait sur-le-champ de son territoire, il l'y forcerait à la tête de ses guerriers.

(1) Herréra.
(2) *Idem*.
(3) La première mission des pères jésuites.

Herréra l'assûra qu'il ne lui voulait aucun mal; qu'il venait traiter avec lui de la rançon de son fils captif, et ne lui demandait que des provisions. Le cacique érou lui apporta alors du maïs, des cassaves, des patates et autres racines, l'accompagna jusqu'au fleuve et le quitta fort amicalement. Herréra pénétra, après plusieurs jours de navigation, au *Raudal de Carichana*, ou chutes, qui avaient arrêté Diego de Ordàs; nonobstant la violence des courants, il parvint à les faire franchir par ses barques, et entra le même jour dans la bouche du Rio-Méta (*Estero de Meta*).

Les Castillans prirent terre en cet endroit, cachèrent leurs barques parmi les arbres, et, après avoir franchi de vastes marais en portant leur bagage sur les épaules, ils découvrirent un pays cultivé et des habitations (1). Les indigènes, ayant placé les femmes et les enfants dans les bois, s'avancèrent courageusement contre les Espagnols. Ils étaient armés de dards, de lances et de *macanas*; mais, après un court engagement, ils lâchèrent pied, et furent poursuivis jusqu'à un village où il y avait des vivres, dont les vainqueurs s'emparèrent. Herréra s'occupa ensuite de chercher un site commode pour passer l'hiver, et fut arrêté par une rivière. Dix de ses gens la traversèrent à la nage avec leurs armes, et, ayant découvert sur l'autre rive un village considérable, revinrent en donner avis. Toute l'expédition franchit la rivière sur des radeaux (*balsas*), et se dirigea vers le village, dont les habitants s'étaient enfuis dans les bois. Elle s'y procura du grain et des provisions de différentes espèces, et résolut d'y séjourner l'hiver. Les Indiens, instruits de leur détermination, formèrent le projet de les en déloger. Une sentinelle ayant quitté son poste afin d'aller couper du bois pour une femme qu'il avait laissée à sa place, les Indiens s'introduisirent dans les lignes sans avoir été aperçus, et tombèrent sur les Castillans; mais, repoussés et attaqués à leur tour, ils laissèrent beaucoup de monde sur le champ de bataille. Les Espagnols eurent plusieurs hommes tués, dont trois avec des flèches empoisonnées. Leur commandant périt dans cette affaire, et fut pleuré de tous ses soldats.

Avant de mourir, Herréra nomma pour son successeur don Alvaro de Ordàs, cousin du feu gouverneur. Ce capi-

(1) Des *Xaguas*.

taine convoqua aussitôt un Conseil qui, après avoir pris en considération les obstacles qui se présentaient, le grand nombre d'Indiens ennemis, lequel grossissait tous les jours, et le mauvais état de la route et de la saison, reconnut la nécessité de regagner les navires. Dans leur marche rétrograde, les Espagnols furent réduits à manger leurs chevaux. Au moment où ils allaient mettre en mer, un vent contraire s'éleva et submergea une des barques, et quatre d'entre eux furent tués par un parti de cannibales. Ils s'embarquèrent sur les trois autres barques et firent voile pour Paria, dont ils trouvèrent le fort ruiné et le pays entièrement désert.

Le gouverneur Ortal avait ordonné à *Agustin Delgado* de se transporter sur les bords du Névéri, et de s'y établir à deux lieues de Maracapana. En conséquence de ces instructions, Delgado avait pris avec lui cent hommes de Cubagua et de Margarita, et était allé y construire une maison fortifiée (*casa fuerte de tapieria*) (1), au grand regret de ses soldats. Il exécuta de là plusieurs courses dans le pays, et poussa jusqu'à un district renfermant des villages bien pourvus de provisions, dont il se rendit maître à la suite de légères escarmouches avec les naturels. Il réussit néanmoins à se concilier l'amitié des caciques, qui lui donnèrent de l'or en échange de présents de peu de valeur.

Sur ces entrefaites, les gens de Delgado furent surpris, désarmés et chassés par un détachement des troupes de Antonio Sédéño, qui lui-même éprouva le même sort peu de tems après.

De son côté, Géronimo de Ortal poursuivait ses découvertes dans l'intérieur, lorsque ses soldats, à l'exception de dix, l'abandonnèrent pour aller joindre Nicolas Féderman, qui commandait à Vénézuéla. Ortal se dirigea alors avec ceux qui lui étaient restés fidèles vers la maison forte de Névéri; mais, ayant appris que Sédéño venait d'y débarquer avec beaucoup de monde, il fit voile pour Cubagua.

Sédéño, maître du pays, remporta une éclatante victoire sur les Indiens, en prit un grand nombre qu'il envoya à Cubagua, et s'empara de leur ville où il trouva beaucoup d'or. Pendant la nuit, des couguars vinrent dévorer les cadavres des Indiens laissés sur le champ de bataille; il en pénétra même plusieurs dans les huttes des Espagnols, d'o

(1) *Asiento de San-Miguel de Neveri.*

ils emportèrent plusieurs hommes dans les bois pour les manger : ce qui mit Sédéño dans la nécessité d'allumer des feux et d'entourer le camp de palissades (1).

1535. *Expédition et découvertes de Sébastian de Bélalcazar, gouverneur de Quito, dans la province de Popayan. Fondation de la ville de Guayaquil (Guajachilium).* Sébastian de Bélalcazar, voulant ouvrir une communication commerciale de Quito à la mer, alla fonder une colonie, sous le nom de *ciudad de Santiago de Guayaquil*, à l'ouest de Puerto-Viéjo, sur le golfe de Charopoto ; il nomma des alcades et des régidors, désigna Diégo Daza pour gouverner et revint à Quito. La conduite des Castillans exaspéra tellement les Indiens, que ceux-ci se liguèrent contre eux, les surprirent et les massacrèrent, à l'exception du gouverneur et de quatre ou cinq autres, qui parvinrent à gagner Quito. Guayaquil fut reconstruite, en 1537 (2), par Francisco de Orellana, sur la rive occidentale du fleuve du même nom, et ensuite transférée à l'endroit nommé Ciudad-Viéja (3).

---

(1) Pédro Simon, *Tercera Noticia historial de la conquista de Tierra-Firme*, cap. XX-XXX ; et quarta noticia, cap. I-X. — Caulin, *Historia de la Nueva-Andalucia*, lib. II, cap. 7. — Herréra, déc. V, lib. V, cap. 6 ; lib. VI, cap. 15 ; lib. VII, cap. 1 ; lib. IX, cap. 6 et 7, et lib. X, cap. 16.

(2) Selon quelques auteurs, Guayaquil fut premièrement fondée, en 1533, par don Francisco Pizarro, sur le golfe de Charopoto. De Ulloa prétend (lib. IV, cap. 4) que, d'après d'anciens mémoires conservés dans les archives de cette ville, sa fondation suivit immédiatement celle de Picéra, établie en 1532 ; et, quoique l'époque n'en soit pas tout-à-fait certaine, il est néanmoins hors de doute que cette ville est la seconde fondée par les Espagnols, non-seulement dans cette province, mais même dans le royaume du Pérou.

(3) En 1693, Guayaquil fut rebâtie dans le lieu qu'elle occupe actuellement sur la rive occidentale du fleuve du même nom. Lat., 2° 11' S. (de Ulloa) ; long. O de Cadix, 73° 23', et de Paris, 82° 16' * (*Conn. des tems*) ; à deux cent trente-cinq lieues de Callao, deux cent vingt de Panama, quatre-vingt-dix-huit de Quito, et quarante de Paita. Cette ville couvre un terrain d'une demi-lieue carrée. Elle était gouvernée autrefois par un corrégidor nommé par le roi pour cinq ans, et sous l'autorité de l'audience de Quito. Elle possédait trois couvents et un collége de jésuites. Elle est défendue par trois forts ; les maisons étant toutes en bois,

* Selon Oltmanns, 82° 18' ; selon Purdy, 82° 3'.

1536. *Découverte du pays de Popayan et fondation de la ville du même nom.* Sébastian de Bélalcazar, ayant trouvé un chemin de Quito à la mer du Sud, à la baie de San-Matéo, résolut d'en chercher un autre qui conduirait à la mer du Nord, à travers le pays des caciques *Calambaz* et *Popayàn*, deux frères qui possédaient une contrée fertile et abondante en or. Étant parti de Quito avec trois cents Espagnols, tant d'infanterie que de cavalerie, et tous bien approvisionnés et équipés, il s'avança sans obstacle jusqu'à *Otabàlo*, où il rencontra les caciques *Pastos* et *Patiàs*, qui refusèrent ses présents et son amitié, et se retirèrent à son approche, emportant toutes leurs provisions. Après plusieurs jours d'une marche pénible et quelques combats avec les naturels, il arriva à la capitale de la province, résidence du seigneur de Popayan (1). Bélalcazar ayant reconnu que de ce lieu à un affluent du Rio-Grandé, distant de quatorze lieues, le pays présentait une plaine sans bois et bien arrosée, avec de belles prairies, des terres labourables, des arbres fruitiers et entre autres l'*aguacates*, dont le fruit est excellent, résolut de s'y établir, et y jeta, en 1536, les fondements de la ville de *Popayan* (2) (*Popajanum*), qui devint le chef-lieu du gouvernement de cette province.

---

elle fut la proie de dix incendies; et en 1692, 1707 et 1764, elle fut entièrement réduite en cendres. Elle souffrit aussi des attaques des pirates Jacob Hermite Clerk en 1624, Édouard David en 1687, et William Dampier en 1707. Le 31 juillet 18[illegible], la province de Guayaquil fut incorporée dans la république de Colombie; le 4 août suivant, elle fut constituée en département, et le 31, on y rétablit le *consulado* du port. On y compte vingt mille habitants, dont une grande partie d'origine européenne.

(1) Cette belle province était bornée au nord par celle de *los llanos* de Niéva, au nord-est par celle de Cagualan, à l'ouest par le pays de Raposo, et au sud-est par celui de Pastos de Quito, et comprenait cent vingt-huit lieues du nord au sud, et près de cent de l'est à l'ouest. Selon Piédrahita, elle renfermait plus de six cent mille Indiens, dont les principaux étaient les Pijaos, les Omaguas et les Paèces.

(2) Lat., 2° 26′ N. (*Conn. des temps*), 2° 25′ suivant de Ulloa; long. 79° O. de Paris; à deux cents lieues de Santa-Fé, et cent quatre-vingts de Quito. Le 25 octobre 1538, elle reçut le titre de cité avec des armes représentant un soleil éclairant une ville entourée de deux rivières, avec un arbre au-dessus, et un du côté de chaque rivière; pour orle, quatre croix de Jérusalem (Florez de Ocariz, 53, p. 121). En 1547, cette ville fut érigée, par le pape Paul III,

Dans les diverses expéditions que Bélalcazar entreprit pour chercher des provisions, il découvrit les territoires des *Xamundi*, des *Timbos, Aguales, Guamba, Polindera, Palace, Tembio* et *Colaza*, tous peuples guerriers, anthropophages et possédant beaucoup d'or d'une qualité inférieure. Il reconnut ensuite le pays qui s'étend jusqu'à *Cali* (1), chez les Indiens *Gorrones*. Dans toutes ces excursions, les Castillans durent se frayer un passage par la force. Bélalcazar découvrit aussi les deux sources de la grande rivière de la Magdaléna : l'une à cinq lieues et l'autre à quatorze lieues de la ville de Popayan. La même année, Bélalcazar passa dans les provinces de *Ayma* et de *Ancerma*, et de là dans celle de *Tymana*, occupée par les Indiens *Paeces* et *Pijaos*, où le capitaine *Pédro de Añasco* jeta, d'après ses ordres, le 18 décembre 1538, les fondements de la ville de *Tymana* (2), à quarante lieues sud-est de Popayan. Ce pays abondait en coton, pita, coca et miel (3).

1536. *Fondation de Ténérife* (*Tenériphes*), ville de la province de Santa-Marta, dans le nouveau royaume de Grenade, sur le bord oriental de la Magdaléna, latit. 9° 45′ N., et long. 76° 59′ O. de Paris, et à quarante lieues sud-ouest de Santa-Marta, par le capitaine *Francisco Enriquez* (4).

---

en évêché suffragant de Santa-Fé. Le Rio del Molino baigne cette ville, dont les rues sont larges et tirées au cordeau; les maisons sont en briques. En 1735, beaucoup furent détruites par un tremblement de terre. Cette ville possédait autrefois trois couvents, un collége de missionnaires, un hôpital de bethlémites, deux monastères et un collége de jésuites avec un séminaire collégial. Trois de ces couvents ont été supprimés par une loi du congrès de Cucuta de l'année 1821. Population en 1802, vingt-cinq mille individus; en 1827, de sept à huit mille. La plupart des habitants descendent des conquérants ou des premiers colons

(1) Voyez la fondation de cette ville ci-après.

(2) Appelée dans l'origine Guacamallo; lat., 2° 14′ N., à vingt-quatre lieues de la source de la Magdaléna, à quarante sud-est de Popayan, et à soixante de Santa-Fé. (Florez de Ocariz, 66, p. 121.) Cet auteur dit que la ville fut fondée par le capitaine Juan de Anasco; Herréra dit par Pédro.

(3) Herréra, déc. V, lib. X, cap. 13, et déc. VI, lib. III, c. 16. Piédrahita, part. I, lib. IV, cap. 1 : *Belalcazar descubre à Popayan, y fundadas las villas de Cali y Timana*, etc.

(4) Cette ville, autrefois considérable, n'est plus aujourd'hui qu'un village fort pauvre.

1536. *Fondation de la ville de Santiago de Cali* (*Calium* ou *Calis*), sur les rives de la Cauca, dans le pays des Indiens Gorrones, par *Miguel Lopez Muñoz.* Sa situation n'étant pas salubre, elle fut transférée ensuite à quelque distance de là par son fondateur. Elle est située sous le 3e. dégré 34′ de lat. N., à vingt-neuf lieues de Popayan et vingt-huit du port de Buénaventura. Cali reçut ses armes le 17 juin 1559, et le 24 juillet suivant, le roi lui conféra le titre de ville royale, *muy noble y real ciudad.* (Florez de Ocariz, 54; pag. 121.) Selon cet auteur et Piédrahita, elle fut fondée en 1536; Herréra dit en 1537. *Descripcion*, cap. 18.

1535-1536. *Expédition de don Pédro-Fernandez de Lugo, gouverneur des Canaries* (*adelantado de Canaria*). Ayant appris que le gouvernement de Santa-Marta était vacant, par la mort de Garcia de Lerma, il envoya son fils, don Alonso-Luis de Lugo, en Espagne, au commencement de l'année 1535, pour solliciter de la Cour l'autorisation de réunir une force de mille cinq cents hommes d'infanterie (1) et deux cents de cavalerie, pris en Espagne et dans les îles Canaries, afin de conquérir toute la province de Santa-Marta, située entre celles de Cartagéna, de Vénézuéla et du Cabo de la Véla. Ce traité ayant été conclu, il fit voile pour Santa-Marta, où il arriva au mois de janvier 1536, accompagné de son lieutenant-général Ximénès de Quésada, natif de Grenade, Antonio-Ruiz de Orjuéla, mestre-de-camp, et des capitaines don Diégo de Cardona, don Pédro de Portugal, Diégo de Urbina, Diégo Lopez de Haro, Alonso de Guzman, Gonzalo Suarès Rondon. Après quinze jours de repos, il entra en campagne et offrit la paix aux habitants de Bonda (*los Tayrònas*), qui la refusèrent. Il marcha alors avec mille deux cents hommes contre cette ville, qui, après une longue résistance, fut abandonnée par ses habitants.

Dans l'attaque contre Bonda, trente Castillans ayant perdu la vie, les naturels, fiers de cet avantage, refusèrent de faire la paix; en conséquence, l'adélantado envoya son fils *don Pédro Fernandez de Lugo*, le mestre-de-camp et trois capitaines, avec un fort détachement, contre les Tayrònas. Les Espagnols occupèrent la vallée du même nom, et éprouvèrent une résistance opiniâtre à l'entrée d'un défilé où

(1) *Escopeteros, Arcabuceros, Ballesteros et Rodeleros.*

deux capitaines et une vingtaine d'hommes furent blessés. Cependant don Pédro força le passage et attaqua Maribare, cacique de la Ramada, auquel il enleva, suivant son rapport, des objets d'or pour une valeur de 2,500 pésos. Les soldats, qui estimaient cette prise à plus de 30,000 pésos, se mutinèrent contre lui.

De retour à Santa-Marta, don Pédro fut envoyé, par l'adélantado, à la recherche d'un détachement envoyé par le gouvernement de Vénézuéla; mais il ne put le rencontrer, et il eut le malheur de perdre, dans cette occasion, vingt hommes qui périrent par la famine; voyant le mécontentement régner parmi les soldats, il les quitta et s'embarqua pour l'Espagne.

L'adélantado partit sur ces entrefaites pour explorer le Rio-Grandé de la Magdaléna; mais ses progrès furent si lents, que dans le cours de quatre à cinq mois il n'avait pas découvert plus de cinquante lieues en ligne droite (1).

1536. *Découverte du pays de Quixos* (*Tierra de los Quixos i la Canela*), par le capitaine *Gonzalo Diaz de Pineda*, que Bélalcazar avait envoyé pour reconnaître le cours de la Magdaléna et les terres adjacentes (2).

Expédition du capitaine Francisco César, dans la province de Cartagéna. S'étant dirigé à l'est, il s'enfonça dans les montagnes d'*Abibé* (3), qui en certains endroits, ont jusqu'à vingt lieues de large; dans ce trajet, les hommes et les chevaux furent tellement incommodés par les buissons et les racines des arbres, qu'ils éprouvèrent beaucoup de difficultés à marcher; et vers le sommet, la côte devint si escarpée, qu'on fut obligé de faire un chemin avec du bois et de la terre. Malgré cette précaution, il y périt beaucoup d'hommes et de chevaux. Il n'y avait dans ces montagnes ni habitations ni fourrage; mais dans les vallées, on se procura en abondance toutes sortes de vivres et de fruits. Arrivés dans la vallée de *Gouca*, les Castillans, quoique réduits à soixante-trois, battirent une armée de vingt mille Indiens (4). Après cette victoire, César découvrit près

(1) Herréra, décad. V, lib. IX, cap. 3, 4 et 5. — Piédrahita, part. I, lib. 3, cap. 5.

(2) Herréra, décad. V, lib. X.

(3) Selon Herréra; Piédrahita écrit *Abide*.

(4) Quoique ce fait soit attesté par Herréra, il paraît exagéré.

d'un temple un grand tombeau (1), d'où il tira 30,000 pésos d'or. Cette pénible expédition dura dix mois, au bout desquels ce capitaine revint à San-Sébastian, ayant perdu soixante hommes.

1535-1537. *Expédition de George Von Speir* (2) (nommé gouverneur de Vénézuéla par les Belçares) *et de son lieutenant Nicolas Féderman.* Nicolas Féderman, qui se trouvait à Coro après le désastre d'Alfinger, y ayant reçu des renseignemens sur les perles qu'on trouvait au Cabo de la Véla, et sur l'or qu'on disait exister dans cette province, passa en Castille pour en obtenir le gouvernement. Il éprouva un refus motivé sur son caractère impérieux et turbulent. Cependant, comme ses services n'étaient pas à dédaigner, il fut nommé lieutenant-général de George de Speir qui eut le commandement en chef. Cette expédition composée de quatre cents hommes levés dans l'Andalousie et dans le royaume de Murcie, ayant éprouvé une tempête dans la traversée, fut obligée de relâcher à San-Lucar et à Cadix, et se trouva réduite de moitié. Mais les pertes furent réparées aux Canaries, et elle débarqua à Coro. Le plan d'opération de Speir consista à pénétrer dans la province par deux points. Lui-même, à la tête de deux cents hommes, devait traverser les plaines de Carora à l'est de Coro, tandis que Féderman, après avoir réuni le plus grand nombre d'hommes et de munitions qu'il pourrait à Santo-Domingo, devait s'avancer vers l'ouest; par une autre partie de la *Serrania* de Carora ou les plaines de Vénézuéla, afin de reconnaître les vallées les plus secrètes de la province. Partant de la cité de Coro au mois de mai, avec quatre cents hommes, dont cent cavaliers qui vinrent de l'île Española, il prit le chemin d'Alfinger.

Voyez Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 4. — Cet auteur dit : *Que vieron una celestial vision; que favorecia à los christianos, el bienaventurado apostol Santiago, etc.* Voyez aussi Piédrahita, part. I, lib. IV, cap. 2.

(1) Il paraît qu'il y avait beaucoup de tombes semblables dans cette vallée. Il y existait une tradition qui disait qu'après le départ des Espagnols, les chefs indiens ayant offert des sacrifices extraordinaires à leur divinité, le diable leur apparut sous la forme d'un tigre et leur dit que les Espagnols venaient de derrière la mer, et qu'ils ne tarderaient pas à reparaître pour conquérir le pays; qu'ainsi il se préparassent à se défendre.

(2) Herréra écrit *George de Spira.*

vers le midi. Après une marche de deux cents lieues, Francisco de Vélasco, espagnol, qu'il avait choisi pour lieutenant, essaya de faire mutiner les soldats. Le chef lui ôta sa commission et le laissa dans les bois sans lui infliger d'autre punition. Dans le journal de son voyage, dédié au roi d'Espagne, Speir se vantait d'avoir fait près de cinq cents lieues dans l'intérieur du pays, jusqu'au pays des *Choques* (1); mais on estime sa course, dit Herréra, à vingt-cinq seulement, comptant du lieu de sa première découverte. Son voyage avait duré environ trois ans. Il revint à Coro avec quatre-vingts hommes seulement, et y mourut bientôt après, le 12 juin 1540.

Nicolas Féderman, lieutenant de Speir, avait ordre de le suivre après avoir établi une colonie près le Cabo de la Véla. Partant au mois de juin à la tête de deux cents hommes d'infanterie et de cavalerie, il se dirigea vers le Rio-Grandé, pénétra dans la vallée de Tucuyo, et découvrit la province de *Barèquizéméto* près la rivière du même nom. Il passa l'hiver à Tucuyo (3), et y laissant *Francisco Vanegas* pour gouverner, il continua son voyage (déc.) à travers les montagnes, malgré les ordres qu'il avait reçus du gouvernement, et après de grandes fatigues, il arriva dans le *nouveau royaume de Grenade*.

1536. *Découverte du pays arrosé par la grande rivière de Magdaléna.* Gonzalo Ximénès de Quésada, ayant reçu du gouverneur de Lugo l'ordre d'explorer les bords du Rio de

---

(1) Il pénétra par les montagnes de Mérida, traversa l'Apure et le Méta près de leurs sources, et arriva sur les bords du grand Rio-Papanière ou Caquéta. Entre autres choses extraordinaires racontées par Speir, est celle d'un temple du soleil, et d'un couvent de vierges semblable à ceux du Pérou, dans un village qui prit ensuite le nom de la *Fragua*, et qui est situé dans les savanes nommées *San-Juan de los Llanos*.

(2) Voyez la fondation de la ville du même nom en 1545.

(3) Cette vallée, entourée de montagnes, a une lieue et demie de long sur une demi-lieue de large. Voyez la fondation de Nueva-Ségovia en 1552.

Florez de Ocariz, preludio 37, p. 71. *Lista de la gente que se quedo del general N. Federman*, etc. — Herréra, décad. V, lib. IX, cap. 5; décad. VI, lib. III, cap. 15. — Oviedo, lib. I, cap. 12, 13 et 14. — F. Pedro Simon, not. III, cap. 13. — Piedrahita, lib. III, cap. 4. Cet auteur écrit Fédreman et Tocuyo.

la Magdaléna, se mit en marche au mois d'avril 1536, avec six cents fantassins et cent cavaliers. En même tems, une flotille appareilla, à Santa-Marta, pour naviguer dans cette même rivière; mais les navires qui la composaient ayant été dispersés par une tempête, ceux qui les montaient se dirigèrent, les uns vers Cartagéna, d'où ils se rendirent au Pérou; et les autres rejoignirent Ximénès, qui avait suivi la rive gauche du fleuve, et était arrivé, après des fatigues inouïes, à une ville appelée *Tora* ou *puéblo de los Brasos* (1), à environ cent cinquante lieues de la mer. Pendant l'hiver qu'il y séjourna, il y remarqua des blocs de sel, en forme de pains de sucre, qui étaient apportés par la rivière d'un pays que les Indiens lui indiquèrent comme très riche. Ayant pris avec lui cent soixante-dix hommes des plus agiles, il marcha pendant cinquante lieues au milieu des montagnes arides d'*Opon*, et descendit dans la plaine d'où l'on tirait le sel, au grand étonnement des habitants, qui lui fournirent néanmoins des vivres en échange d'objets de peu de valeur. Cette contrée était bien peuplée et abondait en maïs, fruits et gibier. Continuant sa route, il arriva au bout d'un jour de marche sur les frontières d'une province soumise à un puissant seigneur nommé *Bogotà* (2), qui, à la tête d'une troupe nombreuse, voulut d'abord lui disputer le passage, mais qui prit la fuite à l'aspect de la cavalerie, après avoir perdu beaucoup de monde. Bogotà venait de terminer la construction d'une ville, dont les maisons étaient bien bâties, et où il y avait un palais pour lui avec douze portes et poternes; auprès étaient deux enclos placés à quelque distance l'un de l'autre. Les Espagnols se procurèrent dans cette place des provisions et de la viande salée. Le lendemain, douze Indiens couverts de manteaux noirs, et ayant sur la tête des coiffures de même couleur, apportèrent à Ximénès de l'or et de la venaison de la part de leur chef, et demandèrent la permission de rendre les derniers devoirs à leurs camarades morts dans les combats. Ils se retirèrent dans un lieu consacré, et chantèrent pendant deux heures et demie sur le ton le plus lamentable. Ximénès les invita à engager leur seigneur à devenir son ami, les menaçant, s'il s'y refusait, de brûler la ville; mais le cacique ne voulut pas y

(1) Ainsi nommé de la réunion de plusieurs courants.

(2) Ce cacique pouvait, dit Herréra, mettre soixante mille hommes en campagne.

consentir. En conséquence, Ximénès s'avança vers *Chia*, qui était la résidence ordinaire du fils aîné de Bogotà, qu'il trouva abandonnée. De là, il envoya le capitaine *Cardoso*, avec des guides, pour surprendre un des Indiens qui avaient quitté leurs habitations, et dont trois cents, tant hommes que femmes et enfants, furent capturés et amenés au camp. Bogota et Chia persistant dans leur refus d'entrer en arrangement avec les Espagnols, les capitaines Cespédès et San-Martin furent détachés à la poursuite du premier, qu'on disait être à trois lieues de là; mais ils ne purent le rencontrer, et revinrent avec deux cents prisonniers des deux sexes, qu'ils avaient saisis dans une autre ville. Après cette expédition, beaucoup d'Indiens accoururent journellement pour échanger de l'or, des émeraudes et des vivres; mais une nuit, ils essayèrent de mettre le feu aux tentes. Ximénès, après avoir traversé toute la province de Bogotà, expédia les mêmes officiers avec chacun trente hommes, pour explorer le pays situé au-delà. Ceux-ci découvrirent la nation des *Panches*, qui étaient séparés de leurs voisins par des montagnes couvertes de bois. Ximénès voulant ensuite connaître le pays des émeraudes, revint sur ses pas, jusqu'à une vallée appelée depuis *de la Trompéta*, et envoya le capitaine *Valenzuéla*, avec un fort détachement, pour en visiter la mine (1) qui se trouvait à quinze lieues de distance, sur une montagne aride du district de *Samaduco*, dont les habitants vinrent échanger de l'or, du coton et du plomb.

Le capitaine Cardoso se mit en route avec deux Indiens, qui avaient offert de le conduire chez le cacique *Tunja*, dont on vantait les richesses; arriva au lieu de sa résidence, et s'empara de sa personne et de son trésor, consistant en or, émeraudes, habits et des espèces de chapelets. Les Indiens voulurent le défendre, mais ils furent repoussés avec perte. Tunja fut mis en liberté, à condition qu'il livrerait le reste de son trésor qu'il avait caché.

Le capitaine Valenzuéla ayant rapporté que, du haut de la montagne, il avait découvert de vastes plaines, Ximénès s'y transporta lui-même, et ordonna à San-Martin de vi-

---

(1) Ces émeraudes, trouvées dans les veines d'une terre argileuse et couleur bleu de ciel, étaient parfaitement octogones et très-estimées.

siter ces plaines; mais celui-ci ne put les traverser à cause de l'épaisseur des forêts, et des rivières qui s'opposaient à son passage. Ximénès reçut aussi des informations sur les deux caciques *Sagamoso* et *Duitama*, qui demeuraient à trois journées de là. Il marcha contre eux : mais le premier s'étant retiré, il revint sur les terres du second, et trouva, dans des lieux consacrés, de l'or pour une valeur de 40,000 pésos, dont une grande partie était façonnée en forme de couronnes, d'aigles et d'autres oiseaux. Vivement attaqué dans sa marche par les Indiens, il les dispersa néanmoins, et revint à Tunja, avec 191,294 pésos d'or fin, 37,283 d'or moyen et 1515 émeraudes.

Un puissant cacique, qui demeurait près de Tunja, manda aux Espagnols que, s'ils ne quittaient le pays à l'instant, il les massacrerait tous, ferait des boucliers de la peau de leurs chevaux, et des chapelets pour ses femmes de leurs dents. Il ne tarda pas à paraître avec une multitude de naturels, armés de pieux en bois brûlé, d'épées, de dards et de frondes. Après un combat sanglant, les Indiens, culbutés par la cavalerie, furent forcés de livrer le passage.

Ximénès, informé que le seigneur de Bogotà s'était retiré dans un de ses villages, y marcha au point du jour, dans l'espoir de le surprendre; mais ses guerriers avaient eu le tems de s'armer, et Bogotà s'échappa au milieu du tumulte, après avoir été blessé et avoir perdu son manteau. Il se réfugia dans un bois voisin, où il mourut de sa blessure. Les Indiens retrouvèrent son corps, déjà à demi-dévoré par les oiseaux de proie.

Son successeur, *Sagipa*, consentit à accepter l'amitié des Espagnols, s'ils voulaient l'aider dans une guerre contre les *Panches*, qui se nourrissaient de chair humaine (*comedores de carne humana*). Cette offre ayant été acceptée, les Panches furent vaincus et deux de leurs villes furent brûlées.

Après cette expédition, Ximénès demanda à Sagipa tous les trésors de son prédécesseur Bogotà; mais n'ayant apporté que 4,000 pésos, il fut mis à la torture et périt dans les tourments.

Ximénès essaya en vain de se frayer un passage à travers les vastes plaines dont il connaissait l'existence. Il tourna alors ses armes contre les Panches qu'il soumit; les uns par la crainte, d'autres par la douceur. Satisfait du pays qu'il avait découvert, et qui comprenait les seigneuries de Bogota

et de Tunja, il le nomma *nuevo reyno de Granada* (1), ou nouveau royaume de Grenade (*novum regnum granatense*); et y fonda le 6 août 1538, jour de la Transfiguration, la *ciudad de Santa-Fé de Bogota* (*Bogothia*) qui en devint la capitale (2).

(1) Le royaume, qui commençait au-delà des montagnes d'Opon, avait environ cent trente lieues de long, sur vingt à trente de large. Il était divisé en deux provinces, Bogota et Tunja. Le nouveau royaume de Grenade proprement dit, qui forme maintenant une partie de la république de Colombie, embrasse, 1°. la province de Popayan; 2°. San-Juan de los Llanos; 3°. Santa-Marta et Cartagéna; 4°. Santa-Fé de Bogota et Antioquia.

(2) Lat., 4° 35'; long., 76° 32' (Humboldt). Elle est située sur le penchant de deux collines, et arrosée par les deux petites rivières San-Francisco et San-Agustin, affluents de la Funza, qui descendent des montagnes et traversent les couvents qui portent ces noms. Les douze premières maisons furent bâties en l'honneur des douze apôtres. La ville fut ensuite divisée en vingt-cinq *manzanas* ou carrés de maisons isolés sur la longueur, et en douze sur la largeur; les rues, bien alignées, ont douze verges espagnoles de large. Elle eut le titre de cité, le 27 juillet 1548; et le 27 août 1565, le roi Philippe II * lui conféra le titre de « très-noble et très-fidèle cité», et lui donna pour armes un écu avec un aigle noir sur champ doré, ayant une grenade ouverte dans chacune de ses serres; pour orle, quelques branches d'or sur champ d'azur.

En 1561, le pape Pie V en fit le siége d'un évêché métropolitain, ayant pour suffragants les évêchés de Cartagéna, Caraças, Popayan, Panama, Santa-Marta et Mérida de Maracaibo. 1605, création d'une cour des comptes.

Cette ville possédait autrefois sept ou huit couvents; quatre monastères de femmes, et trois colléges considérables: 1°. celui de Santo-Tomas, fondé en 1621, et une université par l'autorité pontificale et royale; 2°. celui del Rosario, fondé en 1652, avec quatre communautés établies pour les enfants des officiers. Le collége des jésuites était le plus magnifique et le plus célèbre des édifices consacrés à la religion, si l'on excepte celui de Jésus à Rome (Alcédo). Outre les couvents et monastères, cette ville contenait vingt-huit édifices publics, ayant dans l'intérieur des chapelles et oratoires particuliers, et, en 1772, une bibliothèque publique. En 1724, on supprima l'audiencia et la chancellerie royale établie en 1549, mais elles furent rétablies en 1739. En 1780, création d'une direction des revenus royaux; il y existe une cathédrale, d'architecture corinthienne, bâtie en 1814, sur les

* Selon Piédrahita; Alcédo et autres auteurs disent par l'empereur Charles V, le 3 décembre 1548.

1537-1538. *Expédition du licencié Juan de Padillo, oidor de l'audience.* Pendant le courant de l'année 1536, Padillo avait été envoyé à Cartagéna en qualité de juge dans l'affaire de don Pédro de Hérédia, gouverneur de cette ville. Un rapport du capitaine César, qui prétendait qu'il existait des tombeaux remplis d'or dans la vallée de Goaca, alluma sa cupidité, et il résolut d'en tenter la découverte, et d'aller de là chercher encore de plus grands trésors au Pérou. Dans ce but, il réunit, à Sébastian de Buéna-Vista, une expédition forte de trois cent cinquante espagnols, d'un grand nombre de noirs et d'Indiens, et de cinq cent douze chevaux. Il dépensa pour cet armement plus de 100,000 pésos. Lorsqu'il fut terminé, il partit de Buéna-Vista en février 1537 (1), avec plusieurs officiers de distinction (2), et pendant un an que dura ce voyage, ses gens souffrirent des maux incroyables. Les habitants d'une ville soumise au cacique *Cirichia* s'étaient enfuis où ils espéraient trouver des vivres, en emportant tout ce qu'ils possédaient. Les Castillans, qui depuis long-tems ne se nourrissaient que de chiens et de chevaux morts, étant arrivés près d'une grande rivière, y trouvèrent un grand vase rempli de viande. Leur faim était telle, qu'ils s'aperçurent seulement avoir mangé de la chair humaine en trouvant une main d'homme au fond de ce vase. Padillo avait parcouru pendant plus d'un an les provinces de Uraba, de Darien et une partie de celle de Choco, et après il découvrit la vallée de Burutica, riche en minéraux. Enfin, après avoir cherché vainement à gagner la mer du Sud, il arriva à Cali, où il fut bien reçu et secouru par Lorenzo de Aldana. Il avait perdu dans cette fatale expédition quatre-vingt-douze Espagnols et cent dix-neuf chevaux, outre les Indiens et les nègres; et il n'en rapporta

---

plans d'un Colombien indigène; trente-trois églises, monastères et couvents; un collége où l'on enseigne le latin, les mathématiques, la phisique, la philosophie morale et la théologie, une école d'après la méthode de Lancaster; une école de minéralogie et un théâtre. Population actuelle, quarante mille habitants.

Piédrahita, part. I, lib. VI, cap. 1, 2 et 4. — Florez de Ocariz, preludio 35, pag. 61. *Lista de los que consiguieron el descubimiento*, etc.

(1) Piédrahita.

(2) Francisco César, son lieutenant; Juan de Valoria, mestre-de-camp; don Alonso de Montemayor, enseigne royal; les capitaines

que 2,600 pésos d'or, dont le partage donna à chacun 5 pésos et demi.

Après s'être reposé quelque tems à Cali, Padillo se proposa d'établir des colonies dans la province de *Burutica* (1); mais ayant été prévenu par Aldana, il marcha avec une partie de sa troupe vers Popayan, afin de gagner la mer du Sud (2).

Rencontre des généraux Quésada, Bélalcazar et Féderman. Fondation des villes de Vélez et Tunja. Ximénès, ayant divisé les terres de son nouveau royaume entre ses gens, résolut d'aller en Espagne pour rendre compte au roi de ses découvertes et de ses conquêtes. Il avait aussi trouvé un nouveau chemin conduisant au Rio-Grandé à travers le pays des Panches, sans être obligé de repasser les montagnes d'Opon. Pendant qu'il fesait ses préparatifs de retour, il envoya son frère Hernan Pérez de Quésada à la découverte d'un pays voisin, qu'on disait abonder en or et en argent; et sur le rapport de quelques Indiens, qui l'informèrent qu'il y avait des Espagnols de l'autre côté de la rivière, il la traversa avec peu de monde, et rencontra Bélalcazar qui, à la tête de cent trente hommes, se dirigeait sur Bogota; et plus loin, dans la grande plaine vers Pasca, cent cinquante hommes sous Nicolas Féderman, qui venait de la province de Vénézuéla. Les trois troupes n'étaient pas à plus de six lieues l'une de l'autre. Ne voulant pas disputer la possession du pays, Ximénès proposa à Féderman une portion de terre et une certaine quantité d'or, et l'invita à l'accompagner en Espagne, où ils feraient valoir devant le roi leurs prétentions réciproques. Cette offre ayant été acceptée, on convint que les Espagnols venus de Vénézuéla resteraient dans ce royaume, et que la moitié des gens de Bélalcazar se retirerait à quatre-vingts lieues, pour établir une colonie dans la vallée de *Neiva*.

Les commandants firent alors les apprêts de leur voyage, et construisirent des brigantins pour descendre la rivière. Avant de quitter le nouveau royaume, Ximénès donna ordre

---

don Antonio de Ribéra, Melchor Suez de Naba, Alvaro de Mendoza, Alonso de Saavédra, et plusieurs autres cavaliers.

(1) Selon Herréra. Buritica, selon Piédrahita.

(2) Herréra, décad. VI, lib. VI, cap. 4. — Piédrahita, part. I, lib. IV, cap. 2.

de bâtir deux autres villes à vingt-deux lieues de Bogota; l'une à *Vélez* (1), à plus de trente lieues de Santa-Fé, et l'autre à *Tunja* (2), à vingt-deux lieues de Bogota et douze de Vélez.

Les brigantins étant terminés, les trois commandants, avec trente autres personnes, descendirent le Rio-Grandé, et après avoir touché à Cartagéna, ils se rendirent en Espagne (3).

1538. *Voyage de Antonio de Sédéño.* Sédéño, étant parti pour découvrir la province de Méta, fut surpris dans sa marche par le licencié Frias, envoyé contre lui par le Conseil d'Hispaniola pour l'arrêter, comme coupable d'avoir quitté l'île de Trinidad qu'il était chargé de soumettre et d'être entré dans le territoire d'un autre gouvernement. Sédéño le fit prisonnier, renvoya les cent hommes qui l'accompagnaient, et continua à s'avancer dans les provinces d'*Anapuya* et de *Orocomay*, où il fut reçu amicalement. Toutefois, à son entrée dans le pays de *Gotoguaney*, il fut obligé d'enlever un fort construit en bois, dont les pieus

(1) Vélez (ciudad de) (*Velia Nova*), fondée, le 3 juin 1539, par le capitaine Martin Galiano, s'éleva d'abord dans le district d'Ubaza, près de la rivière de Sarabita ou Suarez, au pié de la montagne d'Opon. Elle fut ensuite transférée à son emplacement actuel, dans le pays des Indiens chipataès, par lat. 5° 40' N. et long. 76° 26' O. de Paris (Alcédo), à vingt-cinq milles N.-O. de Tunja, et à trente lieues de Santa-Fé. C'est la seconde ville du royaume, quoiqu'elle ne renferme, suivant Alcédo, que deux mille cinq cents habitants; elle possédait, avant la dernière guerre, deux couvents si pauvres, dit Alcédo, qu'à peine pouvaient-ils entretenir chacun deux individus.

(2) Tunja (ciudad de) (*Tunnium*), ainsi appelée d'un ancien cacique du pays, fut fondée le 6 août 1539, jour de la Transfiguration, par le capitaine Gonzalo Suarez Rondon; Charles V lui conféra le titre de ville, le 9 mars 1541. Elle s'élève sur une éminence, dans une vallée où le roi avait coutume de tenir sa Cour; par lat. N. 5° 26', et long. O. 76° 6' de Paris (Humboldt), à 54 milles N.-N.-E. de Santa-Fé. Ses armes étaient celles de Castille et de Léon, savoir: une grenade, un aigle noir à deux têtes et une couronne d'or. Elle renfermait, avant la révolution, trois couvents et trois ermitages. Un grand nombre des premiers conquérants se fixèrent à Tunja, dont la population est actuellement réduite à quatre cents familles. (Alcédo.)

(3) Herréra, décad. VI, lib. III, cap. 13 et 14; lib. V, cap. 5. — Piédrahita, part. I, lib. VI, cap. 4 et 5.

étaient entremêlés de joncs, de manière à ne laisser que de petites ouvertures placées de distance en distance, par où les Indiens lançaient des flèches empoisonnées. La chaleur étant excessive, Sédéño fit cesser l'attaque, et la renouvela le lendemain avec succès. Les Indiens ayant eu beaucoup de morts, l'évacuèrent en bon ordre, placèrent au centre leurs femmes, leurs enfants et leurs effets, et se retirèrent sur une montagne couverte d'une épaisse forêt, sans se laisser entamer par les Espagnols. Ayant passé quelques jours en cet endroit pour soigner les malades et les blessés, Sédéño s'avança par le 12° de latitude nord, à travers une plaine déserte, coupée par les rivières. Il y trouva du gibier; mais le pain étant venu à manquer, ses soldats se mutinèrent, et il n'apaisa la sédition qu'en fesant pendre un des révoltés avec le capitaine *Ochoa*. Il passa de là dans la province de *Catuparo*, où il y avait du maïs en abondance. Il résolut d'y rester l'hiver; mais, étant tombé malade, il y mourut. *Juan Fernandez*, choisi pour le remplacer, ne lui survécut pas long-tems. Les soldats formèrent alors le projet de retourner, en se dirigeant par la boussole. Ils cheminèrent d'abord dans un pays plat où ils furent souvent attaqués par les Indiens; et, après avoir parcouru une plaine de sable où ils faillirent mourir de soif, ils se divisèrent en deux troupes, dont l'une, sous *Gér. Reinoso*, atteignit Vénézuéla, et l'autre, sous *Diégo de Losada*, gagna Cubagua (1).

Expédition de Lorenzo Aldana dans la province de Popayan. Fr. Pizarro, prétendant que toute la contrée, depuis Pasto, sous l'équateur, jusqu'au détroit de Magellan, était comprise dans son gouvernement, chargea Lorenzo de Aldana de se rendre maître de ses provinces qu'il voulait donner à son frère Gonzalo. Il devait aussi s'emparer de Sébastian de Bélalcazar, qui avait soumis une partie de ce pays, et continuait ses découvertes dans le Popayan.

Arrivé à Quito, Aldana arrêta deux des principaux amis de Bélalcazar, les envoya prisonniers à Lima, et s'avança ensuite vers Popayan, à la tête de quarante soldats mécontents de marcher contre leur ancien chef. Une grande disette régnait alors dans cette ville. Les Indiens, dans le but d'affamer les Espagnols, ne voulaient plus labourer la terre, et les deux partis ne vivaient que d'herbes, de reptiles, de

(1) Herrera, décad. VI, lib. III, cap. 16, et lib. V, cap. 8.

sauterelles, etc. Enfin, la famine devint telle, que les naturels se mangeaient les uns les autres. En vain les Espagnols les pressaient de semer leur grain. Ils répondaient qu'ils étaient satisfaits de se dévorer ainsi et d'avoir pour sépulture les estomacs de leurs compatriotes. Cet état affreux fut encore augmenté par une peste ou maladie maligne. Hernan Sanchez Morillo, habitant de Popayan, rapporte qu'il rencontra sur la route un Indien portant sept mains attachées à une corde, et qu'il vit une vingtaine de naturels saisir douze enfants dans un champ, les mettre en pièces et les dévorer : beaucoup d'horreurs semblables furent commises pendant cette disette. Herréra et d'autres historiens rapportent que plus de cinquante mille Indiens s'entre-dévorèrent, et que cent mille périrent de la peste, malgré les efforts du député gouverneur *Francisco Garcia de Tobar*.

Aldana n'ayant plus trouvé, à Popayan, Bélalcazar, qui s'était embarqué pour l'Espagne, s'avança jusqu'à Cali, où il se procura des vivres pour les habitants de Popayan, qui le nommèrent leur père et leur sauveur. Les Indiens, voyant alors qu'ils ne pouvaient réussir à affamer les Espagnols, recommencèrent à labourer leurs terres.

Aldana ayant fait connaître sa commission, et étant bien reçu à Quito, Cali, Pasto et Popayan, commença à songer à la conversion des Indiens. Il partagea les terres entre ceux qu'il jugea le mériter le plus, et envoya les autres s'établir dans la province d'Anzerma, découverte par Bélalcazar. Il confirma Pédro de Anusco dans le commandement de la colonie qu'il avait fondée à Tymanà. Enfin, Jorge de Robledo eut ordre d'établir la nouvelle colonie d'Anzerma (1) (*Ancerum Castrum*, ou *Ancermia*), nommée d'abord *la ciudad*

(1) Ancerma, ou Anserma * (ciudad de Santa-Ana). Cette ville fut bâtie le 8 juillet 1538, sur les rives de la Cauca, dans la province de Popayan, à cinquante lieues N.-E. de Popayan. Lat., 4° N.; long., 75° O. de Paris. Les Indiens Tapuyas, Guatiaos, Quinchias et Supias habitaient autrefois dans son voisinage.

Alcédo prétend que la ville d'Ancerma fût fondée en 1532.

Voyez Pédro de Cieça de Léon, *Cronica del Perú*, part. I, cap. 16.

* Ce mot vient de *ancer*, qui signifie sel dans le langage des Indiens. (Florez de Ocariz, 56, pag. 121.—Herréra, déc. VI, lib. VI, cap. 1, 4, 5 et 6.)

Santa-Ana de los Caballeros, à cause du grand nombre de cavaliers qui assistèrent à sa fondation.

1539. *Pasto* (*ciudad de San-Juan de*) (*Pastum*, ou *Fanum S. Juan ad Pastos*), établie le 17 juillet 1539, dans la vallée Guacanquer, par le capitaine Lorenzo de Aldana, en vertu d'une commission qu'il avait reçue à cet effet de Gonzalo Diaz de Pinédo, qui la tenait du marquis Pizarro. Cette colonie fut ensuite transférée dans la vallée de Tris, où elle prit le nom de *Villa Viçosa de Pasto* (1).

1539, 1340 et 1341. *Voyage de Jorge Roblédo, et ses découvertes dans les provinces de Picara, Paucora, Poso, Quinbaya*, etc. Etant parti de Cali, il traversa la plaine arrosée par le Rio de la Magdaléna, sur lequel il fit descendre son bagage jusqu'à une ville appelée *del Pescado*, ou du Poisson. Durant sa marche, un soldat qui avait tué sa femme, s'étant enfui vers Tymanà, fut rencontré par des Indiens qui le dévorèrent. Roblédo trouva dans cette province beaucoup de provisions. Les naturels s'enfuirent devant lui; mais il fit plus de deux cents prisonniers qui furent humainement traités et renvoyés chez eux. Cette circonstance amena la soumission des caciques, qui lui apprirent que, vers la mer du Nord, il y avait des hommes avec des chevaux qui ravageaient le pays. Roblédo, se doutant qu'ils étaient venus de Cartagéna, donna aussitôt des ordres pour chercher un lieu convenable à l'établissement de sa colonie. Le capitaine Ruiz Vanégas, chargé de cette commission, partit avec vingt cavaliers, et, ayant gravi la chaîne de *Umbra*, observa les mouvements des Castillans. Ces hommes avaient été envoyés de Cartagéna, l'année précédente, sous les ordres de Luis Bernal, pour arrêter Badillo, en conséquence des plaintes faites contre lui par l'adélantado Pédro de Hérédia. Roblédo établit sa colonie sur une éminence appelée *Guarina*; mais les Castillans de Cartagéna étant venus se ranger sous son commandement, la ville fut, peu de tems après, transférée sur la montagne de Umbra.

Roblédo voulant engager les caracas ou seigneurs à se

(1) Lat., 1° 13' N.; long., 79° 1' O. de Paris (Humboldt); située sur une éminence au milieu d'une plaine étendue, cinquante lieues S.-O. de Popayan, et soixante N.-E. de Quito, Pasto avait autrefois une paroisse, quatre couvents, un collége de jésuites, un monastère de femmes et deux ermitages. Population, environ sept mille habitants. Voyez Herréra, déc. VI, lib. VII, cap. 1.

soumettre paisiblement, envoya *Suer de Nava*, avec cinquante hommes, dans la province de *Caramanta*, avec ordre d'user des moyens de douceur envers les habitants que ce capitaine réussit à pacifier. Ruiz Vanégas, de son côté, découvrit un temple où nombre d'Indiens s'étaient retirés avec beaucoup de richesses et 12,000 pésos d'or. Il s'en empara et rendit presque tout aux propriétaires. Ce désintéressement amena la paix avec les habitants de la vallée d'*Apia*. Instruit qu'un chef nommé *Ocuzca*, qui s'était enfui, avait concerté, avec un autre appelé *Umbruza*, un plan pour attaquer la nouvelle ville d'Ancerma, Robledo y retourna et parvint à ramener la paix. Il s'attacha ensuite à reconnaître le pays en-deçà des Cordilières jusqu'au nord d'Ancerma, et envoya cinquante hommes sous *Gomez Hernandez*, pour découvrir la province de Choco. Celui-ci, arrivé à la *montaña de Cima*, trouva les habitants vivant dans des cabanes construites sur des arbres. Un soldat entra dans une de ces habitations, et saisit une Indienne qui, pour échapper à l'esclavage, se précipita du haut des rochers. Après plusieurs jours d'une marche pénible, où ils n'avaient d'autre nourriture que le fruit appelé *pixibaès*, les Espagnols arrivèrent sur les bords d'une rivière qui coulait au nord, et qu'ils prirent pour celle de Darien; mais là ils furent forcés de battre en retraite devant une multitude d'Indiens qui les poursuivirent un jour entier, et ce fut avec beaucoup de peine qu'ils parvinrent à regagner Ancerma.

D'un autre côté, le capitaine Ruiz Vanégas s'occupait à soumettre *Pirsa* et *Sopia*. Les naturels avaient creusé de grands trous recouverts d'herbe et de gazon, et dans lesquels ils avaient planté des pieux très-aigus. Un cheval qui y tomba découvrit le piége. Battus en plusieurs rencontres, ils finirent par faire la paix.

1540. Robledo, décidé à étendre ses découvertes de l'autre côté du Rio de la Magdaléna, partit d'Ancerma avec environ cent hommes. Arrivé au port de *Irra*, il fit passer le bagage et les chevaux sur des radeaux; les soldats se plaçaient entre deux poutres fermées aux extrémités avec deux traverses en bois. Un Indien nageant en tête tirait la machine après lui, tandis qu'un autre était chargé de la pousser par derrière. Ce fut d'une manière aussi nouvelle et aussi dangereuse, dit Herréra, qu'ils traversèrent une rivière des plus rapides.

Robledo trouva les caciques de la province de Carrapa

disposés à la paix, et en reçut des bijoux et des vivres. Il y séjourna un mois, pendant lequel il apprit qu'au-delà des Indes il y avait un riche pays nommé *Arby*, et il obtint aussi des renseignements sur *Picara*, *Paucora* et *Poço*, provinces riches. Robledo se mit en marche avec la résolution de combattre ceux qui refuseraient son alliance. Les seigneurs de Carrapa lui fournirent quatre mille guerriers. Avec ce renfort, il entra dans une province encore plus considérable que celle qu'il quittait. Les Indiens voulurent résister; mais bientôt, mis en fuite, ils furent poursuivis par les Carrapas, qui prirent les uns prisonniers, tuèrent les autres, et mangèrent les vivants et les morts. On envoya alors des propositions de paix, et les seigneurs qui les acceptèrent, apportèrent en gage de leur soumission une grande quantité d'or. Ayant ainsi réduit Picara, Robledo s'avança sur Poço, dont les habitations touchaient au Rio-Grandé. Là, il fut attaqué par les Indiens, au nombre de huit mille, qui, ayant été battus, se retranchèrent sur un rocher avec leurs femmes et leurs enfants. L'ayant fait entourer par les alliés, les Espagnols le gravirent et lâchèrent les chiens qui mirent en pièces beaucoup de ces malheureux; d'autres qui, pour se sauver, se jetèrent du haut du rocher, tombèrent entre les mains de leurs cruels ennemis, les Picaras et les Carrapas, qui massacrèrent hommes, femmes et enfants, et les dévorèrent tout sanglants. Rentrés dans leurs quartiers avec plus de deux cents charges de chair humaine, ils en envoyèrent des portions en présent à leurs compatriotes. La nouvelle de cet épouvantable événement jeta la terreur dans toute la contrée, et les chefs s'empressèrent de faire la paix et d'apporter de l'or et d'autres présents. Robledo ayant alors congédié les Indiens de Picara et de Carrapa, s'avança, avec ceux de Poço, contre Paucora, dont le chef, *Pinoma*, fit sa soumission, et fournit des vivres et des présents. Sur ces entrefaites, un soldat espagnol s'étant plaint de ce que les Indiens de Poço avaient dérobé quelques porcs, Robledo les accusa d'avoir rompu la paix, et chargea Suer de Nava de les châtier. Les Paucoras, ravis de voir les Espagnols tourner leurs armes contre leurs anciens ennemis, s'assemblèrent au nombre de trois mille, et marchèrent avec les Castillans, brûlant et détruisant tout sur leur passage; et, ayant fait deux cents prisonniers, ils les emmenèrent chez eux avec l'intention de les manger. Après cette affaire, les porcs furent retrouvés et la paix fut réta-

blie. Robledo quitta alors Pancora, et se dirigea à l'ouest vers une grande province appelée *Arma*, qu'on disait renfermer beaucoup d'or. Les habitants, après avoir tenu conseil et résolu de tenter la fortune contre le puissant ennemi qui les attaquait, se portèrent sur une montagne d'où ils firent rouler de grosses pierres sur la tête des Espagnols, qui néanmoins parvinrent au sommet et en chassèrent les Indiens. Plusieurs de ceux qui furent pris portaient des ornements d'or, des plumes et des plaques du même métal, dont quelques-unes les couvraient de la tête au pied. Cet endroit fut appelé pour cette raison *Sierra de los Armados*, ou *montagne des hommes armés*. Les campagnes étaient cultivées en maïs et en *yucca*, et le *pixibaès* y croissait en abondance.

Les villages, bâtis la plupart sur le sommet ou le penchant des collines, renfermaient des maisons rondes et spacieuses, et pouvaient contenir quinze ou vingt mille habitants. On trouva plus loin les Indiens préparés à défendre le passage d'une montagne beaucoup plus difficile pour les chevaux que la première. Robledo leur ayant envoyé faire des propositions pacifiques, ils répondirent que les Espagnols n'avaient pas le droit de les piller, tandis qu'ils vivaient paisiblement dans leur pays, et accompagnèrent cette réplique d'une volée de dards et de pierres. Robledo les attaqua aussitôt avec son infanterie et ses chiens, et la cavalerie ayant trouvé un passage pour monter, les Indiens lâchèrent pied. Après ce nouvel échec, les caciques conclurent la paix et envoyèrent les présents d'usage, à l'exception d'un des plus puissants, nommé *Maytama*, qui demeurait de l'autre côté des montagnes. Robledo envoya contre lui *Sosa* avec cinquante hommes. Les naturels, toutefois, n'opposèrent aucune résistance. Robledo, arrivé lui-même le lendemain, s'établit dans la maison de Maytama, qui suivit bientôt l'exemple général. Ayant ainsi tout pacifié, il bâtit le *puéblo de la Pascua*, et étendit ses découvertes dans les environs.

Le capitaine Jorge Robledo passa ensuite dans la province de *Quimbaya* (1), où il se proposait de fonder une colonie; mais ses gens s'y étant opposés, il chercha un endroit plus convenable; et dans sa marche un cacique indien, *Tacu-*

(1) De quinze lieues de long sur dix de large, depuis le Rio-Grande jusqu'aux Cordillières.

rumbi, lui apporta en présent une coupe d'or estimée 700 pésos, et plusieurs autres morceaux du même métal. Enfin, il trouva une riche contrée qui s'étendait jusqu'à la grande vallée de Cali, et y bâtit une ville (1540) qu'il nomma *Cartago* ou *Carthage* (1) (*Carthago Parva*), parce que ses soldats étaient originaires de Carthagène en Espagne, et il distribua entre eux le territoire voisin.

Après avoir établi cette colonie, Roblédo soumit encore divers districts nouvellement découverts, et envoya Alvaro de Mendoza au sommet de montagnes couvertes de neige pour reconnaître ce qu'il y avait au-delà. Cet officier découvrit des chemins pour descendre dans l'autre vallée.

Ayant ensuite reconnu l'autorité de Bélalcazar, qui avait été nommé adélantado de ces provinces, Roblédo entra dans celle du *Paucora* avec quatre-vingts fantassins et vingt cavaliers. De là, il chargea un capitaine, à qui il donna la moitié de son monde, de franchir les montagnes de neige et de visiter la vallée de *Arby*; mais, après une marche pénible de plusieurs jours, ayant attaqué sans succès une ville située dans cette vallée, ce détachement fut obligé de se retirer. Roblédo suivit alors la chaîne de ces montagnes, et arriva dans la province de *Arma*, dont il somma les principaux chefs de venir le trouver. Il n'en parut que deux, accompagnés d'un vieillard portant une longue barbe (2) et des cheveux gris (chose qui ne s'était pas encore vue), et un beau jeune homme qui avait la figure peinte de jaune, de bleu et de noir, et le corps enduit d'une sorte de résine odoriférante et couvert d'une poudre appelée *bixa*, dont ces peuples se servent pour se garantir du soleil. Le vieillard lui offrit un vase d'or, et le jeune homme une longue baguette à laquelle pendaient plusieurs plaques du même métal. Pendant ce trajet, quelques chevaux furent perdus, et les naturels ayant pris des Indiens qui étaient au service des

(1) Lat. N., 4° 44'; long., 78° 26' O. de Paris (Humboldt); à vingt-cinq lieues N.-E. de Popayan. Elle s'éleva d'abord entre les rivières Otún et Quindiu; mais étant trop exposée aux incursions des Indiens, Pijaos et Pinaes ont cru devoir la transférer, vers la fin du dix-septième siècle, sur les bords de la Viéja, affluent de la Cauca. Elle avait pour armes trois couronnes impériales et un soleil; on y compte quatre églises. Population, six mille âmes. (Alcédo.)

(2) *Con barba dilatada y blanca.*

Espagnols, les tuèrent et les firent ensuite rôtir ou bouillir. De Arma, Roblédo passa à un grand puéblo qu'il nomma *la Pasqua* (1); de là à Puéblo-Blanco, et, ayant soumis les Indiens ennemis, il se rendit, après avoir traversé un désert de quinze lieues, dans la province de *Zernéfána*, dont les habitants prirent d'abord les armes; mais ceux qu'on avait recapturés ayant été mis en liberté, tous rentrèrent dans la tranquillité. *Juan de Fradès*, envoyé avec vingt hommes pour découvrir le Rio-Cauca, parcourut plusieurs villages dont les habitants passèrent de l'autre côté du fleuve. Il prit toutefois des prisonniers et du coton qui servait à faire des armures. Le même Fradès étant allé ensuite à la recherche d'autres villes qu'on disait situées au pied des montagnes, en découvrit une à peu de distance, dont les habitants s'étaient réunis au nombre de plus de mille; mais, au moyen d'un interprète, il n'y eut pas de combat, et il reçut même des vivres de ces Indiens qui le conduisirent à leur ville, qui fut appelée de la *Sal* (1), à cause du sel gris qu'on y trouve en abondance.

Roblédo avait marché sur le *puéblo de las Péras* et en avait trouvé les naturels préparés à se défendre. La difficulté du terrain rendant la cavalerie inutile, Alvaro de Mendoza les attaqua avec de l'infanterie, et leur fit plusieurs prisonniers; mais, à son retour il fut arrêté par quatre mille Indiens (*Gandulès*) qui s'étaient munis de cordes pour lier les Espagnols, de couteaux tranchants pour les couper en pièces, de vases pour les faire cuire; mais l'interprète réussit à conclure la paix, moyennant la reddition des prisonniers.

Après la réduction de la province, Roblédo ordonna à *Géronimo Luis Texélo* de traverser la chaîne de montagnes avec douze chevaux et vingt hommes de pied. A son arrivée dans la vallée, Texélo trouva les natifs sous les armes, et, dans le combat qui eut lieu, six Castilians furent blessés. Les Indiens toutefois prirent la fuite, et le lendemain, étant revenus à la charge, ils furent encore mis en déroute avec une perte considérable. Roblédo rejoignit Texélo peu après, et l'expédition se procura, dans cette province, nommée *Aburra*, et par les Espagnols vallée de *San-Bartolomé*,

(1) Parce qu'il y célébra la fête de la Résurrection.

(2) *Que llamaran de la Sal por la mucha que hallaron labrada en pilones*. Piédrahita.

une grande quantité de maïs, de haricots, de fruits, des chiens indiens et des lapins.

Robledo, ne voyant plus que des déserts, repassa, le 24 août, les montagnes de neige, et, après six jours de marche, il arriva sur les bords d'une rivière (la *Cauca*); où il vit des pains de sel de la hauteur d'un homme (*altos panès de sal como la estatura de un hombre*, Herréra), et prit dans une ville voisine beaucoup d'habits de coton, dont les soldats se vêtirent. Le cacique l'informa qu'à peu de distance il y avait un pays important par sa population et ses richesses, et lui offrit des guides pour l'y conduire.

Le capitaine Vallejo s'y dirigea avec quelques hommes. Après un trajet de huit jours à travers des montagnes arides où il souffrit beaucoup du froid, il fut arrêté par une rivière profonde sur laquelle était une espèce de pont formé par un arbre de quatre-vingts pieds de long et de la largeur de six corps d'hommes avec des claies et des parapets d'osier. Les Espagnols ayant traversé ce pont, et ensuite un autre d'une construction semblable, rencontrèrent, à deux lieues de là, des corps nombreux d'Indiens. Ils se replièrent vers le premier pont où ils trouvèrent des Indiens occupés à le couper avec des haches de caillous (*hachas de pedernal*). Ce pont était si étroit qu'on ne pouvait y passer qu'un à un, et plusieurs Castillans furent tués, et le reste plus ou moins blessé. Etant parvenus à gagner l'autre pont, ils envoyèrent demander du secours et des vivres au commandant, et, en attendant, ils mangèrent les chevaux qui avaient été tués par les naturels. Ces derniers furent eux-mêmes si maltraités, qu'ils ne songèrent pas à poursuivre les Espagnols.

Robledo résolut alors d'entrer dans cette province avec tout son monde, au moyen de radeaux (*balsas de cañas gordas*) faits avec de fortes cannes liées avec des osiers; il traversa la rivière (la Cauca) : ce travail lui demanda huit jours. Parvenu sur l'autre bord, il ne put le suivre directement, et fut obligé de passer à travers des rochers escarpés où deux chevaux périrent, et fournirent de la nourriture à ses gens pendant quelques jours. La première province dans laquelle ils entrèrent se nommait *Curumè*. Les habitants livrèrent combat, mais ils prirent la fuite après avoir essuyé une forte perte. Robledo s'avança de là dans les provinces de *Hébexico*, *Penco*, *Purruto* et *Guaramy*; et, ayant employé vingt jours à les parcourir, il revint à Curumè, où il avait laissé Alvaro de Mendoza. Il revint à Hébexico;

mais enfin, las de combattre, il se détermina à établir une colonie et fonda (1541) la ville de *Santa-Fé d'Antioquia*(1) (*Antioquia Nova*) sur la rive orientale de la Cauca, au nom du roi et du gouverneur Bélalcazar, choisit des alcades et partagea les terres entre ses soldats.

Pendant le séjour de deux mois qu'il fit dans ce lieu, il fut impossible d'amener les Indiens à des arrangements pacifiques. En conséquence, le capitaine Valléjo marcha avec quarante hommes sur la ville de *Guamas*, l'attaqua avant le jour à la faveur de feux de paille que les habitants avaient allumés et qui servirent à guider les Espagnols, qui les battirent facilement et en tuèrent un grand nombre. Ils entrèrent ensuite dans la place abandonnée où ils prirent quantité d'or et de vêtements de coton. Quelques prisonniers, interrogés pourquoi ils refusaient la paix, répondirent que leurs caciques seuls n'en voulaient point; que d'autres Espagnols avaient été à Nori et à Buritica, à trente-quatre lieues de là, et n'avaient fait aucun mal (2).

En même tems, Antonio Pimentel réduisait la province de *Péqui*. Dans cette expédition, les chevaux ne purent être employés, à cause de la difficulté du terrain, et on les remplaça par des chiens qui savaient distinguer les Indiens amis et ennemis.

Lorsque Robledo eut fondé les colonies d'Antioquia, Cartago et Ancerma, il pensa qu'il avait assez fait pour ne plus être sous les ordres d'un autre; et, le 8 juin 1542, il partit pour Cartagéna, avec douze hommes, traversa les vallées de Nori et de Guaca, à trente lieues d'Antioquia, et, deux jours après, il entra dans les montagnes d'Abibé, où il s'égara. Dans sa marche vers l'ouest, un noir reconnut une rivière qui se jette dans celle de Darien. Huit jours après, Robledo rencontra un pêcheur indien qui répétait *San-Sé-*

(1) Elle fut transférée l'année suivante, par Juan de Cabréra, lieutenant de Bélalcazar, à la vallée de Nori, sur les bords du Rio-Tonuzco, à environ deux lieues de la Cauca. Lat., 6° 36' N. et 78° 25' O. de Paris (M. Restrépo); à plus de cent lieues N.-E. de Popayan, et non loin de Cerro de Buritica. Elle eut le titre de cité, le 1er avril 1544; et on y établit le siége du gouvernement, qui comprenait les villes de Zaragosa, Cazéres, Guamoco, Arma, etc. — Voyez Florez de Ocariz, 61, p. 122; Piedrahita, lib. IX, cap. 2.

(2) C'était probablement les gens de Juan de Badillo.

bastian, *San-Sébastian*, et lui indiqua de la main la direction de cette ville (1), qui n'était qu'à quinze lieues de là. Le capitaine Alonso de Hérédia, frère de l'adélantado de ce nom qui y commandait, s'empara de l'or qu'avait apporté Robledo, prétendant de plus que la ville d'Antioquia était située dans le ressort de Cartagéna; il intenta un procès et s'embarqua pour l'Espagne. Ce dernier, toutefois, trouva moyen d'envoyer *Pédro de Ciéça de Léon* à Panama, pour réclamer contre cette injustice. Robledo fut décapité, le 5 octobre 1546, par ordre de l'adélantado Bélalcazar.

Après son départ, don Pédro de Hérédia se rendit à Antioquia, fit arrêter les autorités et s'en déclara gouverneur. Toutefois, il ne tarda pas à être lui-même saisi par le capitaine Juan de Cabréra, au nom de l'adélantado Bélalcazar. Cabréra jugea la situation de la ville, au milieu de montagnes escarpées et arides, peu favorable; et la rapprocha de la rivière qui arrose la vallée de Nori. Il retourna alors sur ses pas, et ramena prisonnier Hérédia à Bélalcazar, qui l'envoya à Panama pour y être puni d'avoir usurpé les droits d'un autre.

L'adélantado, convaincu que les Indiens de la province de Arma ne pourraient être contenus que par l'établissement d'une ville, fonda celle de *Santiago de Arma* (2) (*Armæ*) dans la province du même nom, sous la direction du capitaine *Miguel Muñoz*.

Cependant Hérédia, ayant été acquitté par la Cour de Panama, conçut le projet de se venger de Bélalcazar. Il réunit à Cartagéna un fort détachement d'infanterie et de cavalerie, et revint de nouveau s'emparer d'Antioquia, dont il fut chassé une seconde fois (3).

1540. *Expédition de Pasqual de Andagoya*. Ce capitaine ayant obtenu une commission royale pour soumettre le pays aux environs du *Rio de San-Juan*, sur les bords de la mer

(1) Fondée par l'adélantado Hérédia, dans la culata de Uraba.

(2) Par lat. 5° 33′ N., à cinquante lieues N.-E. de Popayan, et à seize d'Ancerma. On l'a transportée peu après sur les bords de la Cauca, où l'on en voit encore les ruines.

(3) Herrera, décad. VI, lib. VI, cap. 6; lib. VII, cap. 1; lib. VIII, cap. 2 et 4; décad. VII, lib. IV, cap. 5, 6, 7, 8 et 9. Piédrahita, lib. VII, cap. 7, et lib. IV, cap. 2, 5 et 6; lib. XI, cap. 1.

du Sud, partit de Panama avec une *armada*, et arriva dans une baie où une infinité de petites rivières venaient se jeter des montagnes. Il se dirigea ensuite sur Cali, et pendant sa route il perdit tous ses chevaux. Il fut bien reçu dans cette ville, et y apprit que le capitaine Jorge Robledo avait fondé celle de Santa-Ana de los Cavalléros. Il envoya le capitaine Miguel Muños en prendre possession, et lui ordonna de changer son nom en celui de San-Juan. Il s'établit lui-même à Popayan, où craignant le retour de Bélalcazar, il se couvrit de toutes sortes de crimes pour mettre les habitants dans ses intérêts (1).

La condition des Indiens était alors si déplorable, qu'ils allaient se pendre ou s'étrangler de désespoir dans les bois; et comme ils n'avaient ni cordes ni lacets, ils fesaient des liens avec leurs propres cheveux.

1539. *Sébastian de Bélalcazar* sollicite le gouvernement de Popayan; et le roi, en considération de ses services, et aussi pour mettre un frein aux vues ambitieuses de Pizarro, lui donne le gouvernement de toute cette province, avec Guacallo et Neyba, jusqu'aux frontières de San-Francisco del Quito, et toutes les parties adjacentes sous le nom de *provincias de Popayan* (*Popajanensis Tractus*). Le titre d'adélantado lui fut aussi conféré avec les prérogatives qui y étaient attachées. Devenu ainsi indépendant de toute autorité, hors celle du roi et de la Cour de Panama, il eut ordre de ne pas permettre à Gonzalo Pizarro de s'introduire dans le territoire, et d'en chasser Pasqual de Andagoya, s'il y pénétrait sous le prétexte de reconnaître le Rio de San-Juan. Bélalcazar arriva à Panama et s'y embarqua pour Cali, où il fut reconnu par les magistrats. Son premier soin fut d'arrêter Andagoya, qu'il envoya à Popayan. Il fit ensuite signifier ses pouvoirs au capitaine Jorge Robledo, et ordonna que la ville de Santa-Ana de Anserma ne serait pas appelée San-Juan de Anserma. Robledo lui ayant répondu qu'il était prêt à lui obéir, Bélalcazar se disposa à faire de nouvelles découvertes à travers le Rio-Grande, et distribua des terres à ceux qui l'avaient bien servi.

1541. Sur ces entrefaites, *Géronimo Lebron*, gouverneur de Santa-Marta, prétendant que le nouveau royaume de

(1) Herrera, décad. VI, lib. VII, cap. 2; lib. VIII, cap. 4 et lib. IX, cap. 1. — Piedrahita, lib. VIII, cap. 2.

Grenade était dans sa juridiction, s'y avança avec des troupes par le chemin qu'avait suivi Quésada, et où il perdit beaucoup des siens. Sa réputation était si mauvaise, que les habitants refusèrent de l'admettre comme gouverneur. Cependant, à son arrivée à Vélez, il fut reçu par les autorités; mais éprouvant de l'opposition de la part du capitaine Hernando Pérez, et n'étant pas reconnu par les magistrats de Tunja et de Santa-Fé, il consentit à retourner à Santa-Marta avec Pérez et Juan de Junco. A son arrivée, il les fit arrêter comme traîtres, au moment où ils allaient s'embarquer pour l'Espagne (1).

1540. *Expéditions de Pédro Lopez et de Juan de Ampudia.* Le bruit des richesses du nouveau royaume de Grenade inspira à des marchands espagnols le désir d'ouvrir un commerce avec ce pays. Un d'eux, Pédro Lopez, accompagné du capitaine *Pédro Osorio,* partit de Popayan avec une petite troupe composée de seize soldats et de noirs, et s'avança vers Bogota; mais ayant pénétré à la *Québrada de Apirmà*, dans la province des *Yalcònes*, qui confine celle de Paez, il fut tué avec tout son monde, et dévoré par les Indiens.

Un autre détachement, sous les ordres du capitaine *Pédro de Añasco*, qui était parti de la ville de Timana pour Popayan, éprouva le même sort, à l'exception de deux individus, dans la vallée de Aquirga.

Afin de châtier ces Indiens, le capitaine *Juan de Ampudia* marcha contre eux avec soixante chevaux, les attaqua et les mit en déroute; mais le combat s'étant renouvelé, ce capitaine fut tué, et ses gens obligés de regagner Popayan pendant la nuit (2).

1540. *Établissement de la villa de Santa-Cruz de Mompox* (3) (*Momposium*), dans la province de Cartagéna, sur la

(1) Florez de Ocariz, preludio III, p. 74. *Lista de la gente que quedo en el nuevo reyno*, etc.

Herréra, décad. VI, lib. IX, cap. 1. — Piédrahita, lib. VIII, cap. 5 et 6.

(2) Herréra, décad. VI, lib. VIII, cap. 3 et 4. — Piédrahita, lib. VIII, cap. 2.

(3) Lat., 9° 14' N.; long., 76° 47' O. de Paris (Humboldt). Cette ville, qui fut originairement un village indien, devint en 1540 l'entrepôt du commerce de l'or provenant des vallées dont les eaux forment la Cauca et la Magdaléna. Avant la révolution, elle

rive occidentale de la Magdaléna, à soixante-dix lieues S. O. de Cartagéna, par Géronimo de Santa-Cruz, qui lui donna son nom d'après la permission d'Alonso de Hérédia (1).

1539-1544. *Expédition de Gonzalo Pizarro, et voyage du capitaine Francisco de Orellana.* Bélalcazar, après avoir soumis le Popayan, apprit d'un Indien qu'il existait sur le continent américain un pays si abondant en or, que ses compatriotes fesaient des armes de ce métal. Cette contrée, qu'il désignait par le nom de *Cundinamarca*, reçut celui de *Dorado*, à cause de ses richesses supposées. Il dit que la ville de *Manoa* (2) *del Dorado* était située sur le bord d'un lac appelé Parime, au centre de la Guiane; que le reste de la famille des Incas s'y était réfugié, et qu'elle renfermait des trésors immenses. Le récit de cet Indien décida Bélalcazar à se rendre en Espagne pour y solliciter la concession de ce pays.

D'un autre côté, Gonzalo Pizarro, gouverneur des provinces septentrionales du Pérou, au nom de son frère, entendit aussi parler d'une riche vallée appelée *Dorado*, et d'autres provinces, dont les hommes portaient à la guerre des cuirasses d'or. Il résolut d'en entreprendre la conquête, et prépara, à cet effet, une expédition qui lui coûta cinquante mille castillans d'or. Il partit de Quito vers la fin du mois de décembre 1539, avec deux cents fantassins espagnols, une centaine de cavaliers, plus de quatre mille In-

---

possédait trois couvents et un collége de jésuites, et elle ne renferme guère aujourd'hui que huit cents habitants, * la plupart noirs et *Sambos*. Mompox, située dans une île formée par la Magdaléna, la Cauca et San-Jorge, a été souvent inondée par la crue des eaux de la Magdaléna; particulièrement en 1662, que les habitants furent obligés de se sauver dans des canots. On a depuis obvié à cet inconvénient, en y construisant une muraille ou digue d'un mille et demi de longueur, sur vingt pieds de hauteur et trois d'épaisseur. Florez de Ocariz dit que Mompox fut fondée en 1539.

(1) Voyez Piedrahita, part. I, lib. V, cap. 7. M. Mollien dit (vol. 1, p. 40.) que le goître est presque général à Mompox, de trente à quarante ans.

(2) *La ciudad de Manoa que mejor debe llamarse mania, con sus montes mazizos de Oro* (Minaña, *Hist. de España.*)

* L'auteur de *Noticia sobre la geografia*, dit que Mompox a une population de huit à dix mille habitants.

diens amis; et quatre mille vaches, moutons et porcs. Il prit sa route par le pays de los Quixos (1), et traversa les Cordilières, où il périt de froid une centaine d'Indiens. Pizarro se vit dans la nécessité d'abandonner ses bestiaux, et de cheminer à travers d'épaisses forêts jusqu'à la vallée de Zumaque, à cent lieues de Quito, où il rencontra pour la première fois des habitants qui lui fournirent quelques provisions. Là, il fut rejoint par une cinquantaine de cavaliers aux ordres de *Francisco de Orellana*, qu'il nomma son lieutenant-général, et appliqua plusieurs des naturels à la torture pour en tirer des renseignements sur le pays del Dorado (2). Pendant deux mois qu'il séjourna à Zumaque, il plut continuellement. Il en partit enfin avec seulement soixante-dix soldats; s'avança dans la direction de l'Est, et, arriva, après plusieurs jours de marche, au pays de Coca, où il s'arrêta un mois et demi à attendre le reste de son monde. Le cacique de l'endroit lui dit que, s'il descendait la rivière, il trouverait une contrée fertile et un peuple couvert de plaques d'or. Cette nouvelle ranima son espoir; il prit congé du cacique auquel il donna une belle épée, et se mettant à la tête de sa cavalerie, il suivit le cours de la rivière durant quarante-trois jours, sans rencontrer ni gués, ni canots pour la franchir, obligé souvent de passer des ruisseaux à la nage, et dénué de provisions. Il arriva enfin à une partie de la rivière encaissée par des rochers de deux cents brasses de hauteur, et où sa largeur n'était que de vingt pieds. Il y jeta un pont de bois, et la passa avec ses troupes. Le chemin de l'autre côté n'était pas meilleur, ni les vivres plus abondans. Il construisit un brigantin pour porter ses malades, les bagages, et environ cent mille livres d'or, et en confia le commandement à Francisco de Orellana, à qui il ordonna de ne pas s'éloigner de lui. Dans cette route, Pizarro et ses gens furent réduits à se nourrir de fruits sauvages et de racines. Il résolut en conséquence d'envoyer Orellana chercher des vivres, et lui adjoignit cinquante hommes dans cette intention. Celui-ci gagna le milieu de la rivière de Coca, qui prend plus bas le nom de Napo, et se laissant

(1) Ce pays, qui avait quarante lieues de long sur vingt de large, formait la borne septentrionale des conquêtes de l'Inca Guaynacapa.

(2) Il en fit brûler quelques-uns et déchirer d'autres par les chiens. (Herrera.)

aller au courant, fit plus de cent lieues sans le secours de voiles ou de rames. Ayant rencontré une rivière plus vaste, il ne douta plus qu'elle ne fût celle si long-tems cherchée sans succès, et prit la résolution de s'abandonner à son cours le dernier jour de décembre 1540. Il prétexta l'impossibilité de remonter, et le danger qu'il y aurait de mourir de faim s'ils y attendaient l'armée; mais il nourrissait intérieurement l'espoir de devenir un jour propriétaire de tout le pays qu'il parcourait. Ses compagnons, toutefois, montrèrent de l'opposition à ses projets. Gaspard de Carjaval, religieux dominicain, et Hernando Sanchez de Vargas, gentilhomme de Badajoz, l'accusèrent publiquement d'outrepasser les ordres de son général, et lui en firent d'amers reproches. Orellana s'en inquiéta peu; à l'aide des officiers, ses amis, il gagna les soldats, et une fois sûr de leur appui, il arrêta Vargas, le débarqua à terre sans vivres ni armes, et continuant sa navigation, il déclara hautement qu'il devait tout à lui-même et à son roi, et rien à Gonzalo Pizarro; que la fortune l'avait conduit à la plus belle découverte qui eût jamais été faite dans le Nouveau-Monde, celle de cette grande rivière, qui, coulant de l'ouest à l'est, ouvre une communication entre les mers du Nord et du Sud; qu'il avait le projet d'aller en Espagne demander le gouvernement de cet immense pays, et promettait à tous ses soldats des places et des récompenses. Tous consentirent alors à le suivre, et donnèrent son nom au fleuve.

Orellana fut porté par le courant du fleuve à raison de vingt à vingt-cinq lieues par jour. Ses provisions, toutefois, s'épuisèrent bientôt, et ses gens se virent réduits à manger leurs ceintures et leurs semelles bouillies avec des herbes. Cependant, le 8 janvier, il arriva à un village, où il trouva des dindons, des perdrix, du poisson et d'autres vivres en abondance; et treize seigneurs, portant de grands panaches en plumes et des plaques d'or sur la poitrine, vinrent lui rendre visite. Orellana s'y arrêta pour construire un brigantin, qui fut achevé en trente-cinq jours (1). S'étant remis en route, il descendit pendant plus de deux cents lieues sans rencontrer ni cabanes, ni habitans, jusqu'au

(1) Les Espagnols se servirent de coton pour le calfater; les Indiens leur fournirent du goudron; mais on ignore d'où ils tirèrent le fer, dont deux hommes fabriquèrent deux milles clous.

village du chef Aparia, qui le reçut avec amitié, et lui recommanda, en le quittant, de prendre garde aux *Amazones* ou *Coniapayara*, dans le pays desquelles il allait entrer. Il continua son voyage le 24 avril, et pendant une navigation de quatre-vingts lieues, il n'eut qu'à se louer des naturels. Les bords du fleuve devenaient si élevés et si escarpés à mesure qu'il avançait, qu'il finit par ne pouvoir plus débarquer. Le 12 mai, il parvint à la province de *Machiparo*, limitrophe de celle d'*Aomégua*, et y fut poursuivi deux jours entiers par deux mille Indiens, montés dans des canots, et armés de boucliers faits de peaux de caïmans, de manatis et d'antas. Il leur livra combat, et eut dix-huit hommes de blessés. De ce nombre fut Pédro de Ampudia, qui mourut peu après de sa blessure. Plus loin il aperçut sur le rivage environ dix mille indigènes. Il traversa ensuite un pays inhabité l'espace de deux cents lieues, et aborda à un village à trois cent quarante lieues de Paria, où il se procura des vivres, du fruit et du biscuit fait avec du maïs et du yucca. S'étant rembarqué, il passa, le dimanche après l'Ascension, à deux lieues du confluent d'une grande rivière où il y avait trois îles, et qu'il appela, pour cette raison, *Rio de la Trinidad*. Les eaux d'une autre qu'il doubla peu après étaient si noires, qu'on les distinguait de celles de l'Orellana pendant vingt lieues. Le pays qu'il parcourut, sur une étendue de cent lieues, était riche et peuplé, et il y vit des moutons semblables à ceux du Pérou. Il entra alors sur le territoire d'un chef nommé *Paguana*, où il en vint plusieurs fois aux mains avec les indigènes. Le 7 juin, il visita un village où il ne vit d'abord que des femmes, les hommes n'y ayant paru que le soir. Orellana traversa ensuite une contrée bien peuplée, et parvint à une ville de la province des *Picotas*, où il remarqua des têtes d'hommes fichées sur des perches. Le 22 du même mois, il traversa plusieurs villes et villages habités par des pêcheurs, qui lui fournirent des provisions. A quelque distance de là il fut attaqué par des Indiens, tributaires des Amazones, commandés par dix ou douze de ces femmes. Elles étaient grandes, robustes et blondes; elles portaient les cheveux en tresses, allaient toutes nues, jusqu'à la ceinture, et étaient armées d'arcs et de flèches (1). Les Espagnols en tuèrent sept ou huit,

(1) C'est de là que vient le nom de ce fleuve, qui était connu

et le reste prit la fuite. Toutefois, voyant qu'elles se réunissaient en grand nombre, il crut prudent de continuer son voyage. Il calculait alors avoir parcouru au-delà de quatorze cents lieues.

Orellana aborda, le jour de la Saint-Jean, à un pays fertile, bien peuplé, et de cent cinquante lieues d'étendue, qu'il nomma *San-Juan*. Il passa ensuite auprès de plusieurs îles, d'où sortirent plus de deux cents pirogues, montées chacune de trente ou quarante Indiens, que les Espagnols tinrent à l'écart à coups de fusil et d'arbalète. Plusieurs de ces îles, qui paraissaient très fertiles, pouvaient avoir cinquante lieues de long. Un prisonnier déclara que toutes les terres, sur une étendue de cent lieues, appartenaient à un seigneur nommé *Caripuna*, qui possédait beaucoup d'argent. Orellana remarqua, pour la première fois, le flux de la marée en cet endroit. Comme il manquait de provisions, il envoya quelques soldats à terre pour s'en procurer. Gaspar de Soria y fut tué. A son arrivée dans un pays populeux, qui obéissait à un seigneur appelé *Chipayo*, il fut de nouveau assailli par deux flottilles de pirogues, et perdit encore un homme. Il débarqua néanmoins pour faire des vivres, fut attaqué par les Indiens, et contraint de passer dix-huit jours dans un bois à réparer son bâtiment. Il remit à la voile le 8 août, et après de nouveaux dangers, arriva à l'embouchure du fleuve, entra par le golfe de Paria dans la mer du Nord le 26, côtoya la terre ferme, et aborda, le 11 septembre, à l'île de Cubagua, sans savoir où il était (1). La navigation d'Orellana dura huit mois, et, suivant son estimation, il avait fait dix-huit cents lieues, depuis l'endroit où il s'était embarqué sur l'Amazone, jusqu'à l'Océan, bien que le cours de ce fleuve, en ligne directe, n'ait pas plus de sept cents lieues.

Gonzalo Pizarro, étant arrivé au grand affluent du fleuve

---

auparavant sous celui de Marañon. Orellana, pour donner plus d'éclat à sa découverte, publia que ces femmes n'avaient point de maris; qu'elles exterminaient leurs enfants mâles; et qu'elles se rendaient, en certains tems de l'année, aux frontières de leurs voisins pour choisir des amants. Il paraît, d'après sa relation, qu'il avait rencontré ces femmes près de l'entrée de l'affluent Négro.

(1) Acuña prétend qu'il doubla un cap (le cap du Nord) à deux cents lieues de la Trinidad, et qu'il vogua droit à cette île.

où Orellana devait l'attendre, prit la résolution de retourner à Quito, dont il était éloigné de plus de quatre cents lieues. Il y rentra après un voyage de dix-huit mois, dans lequel il perdit les deux tiers de ses gens par la faim et les maladies (1).

Cependant Orellana acheta un navire et partit pour l'Espagne, à l'effet de donner connaissance de sa découverte, et de solliciter le gouvernement des pays qu'il avait reconnus. Il y apporta 200,000 marcs d'or et quantité d'émeraudes que Gonzalo Pizarro lui avait confiés avec le commandement du brigantin. La Cour lui accorda sa demande, et l'on donna le nom de *Nueva-Andalucia*, ou Nouvelle-Andalousie, (*Bætica Nova*, ou *Vandalicia Nova*), à la province qu'il devait gouverner. Elle mit trois navires à sa disposition, lui permit de bâtir des forts, de former des établissements et de prendre possession de tout le pays au nom du roi d'Espagne. Orellana réunit plus de quatre cents hommes, presque tous nobles; il s'embarqua le 11 mai 1544 (2), à San-Lucar, sur quatre navires; mais étant arrivé aux Canaries, après une navigation longue et pénible, la plupart de ses gens l'abandonnèrent (3). Il séjourna trois mois à Ténérife, et deux au cap Vert; après quoi il continua sa route avec trois navires. L'eau vint à manquer peu après son départ, et tout son monde aurait péri s'il ne fût tombé des pluies abondantes. Il éprouva constamment des vents contraires, et perdit dans une tempête un bâtiment, à bord duquel il y avait soixante-dix hommes et onze chevaux. Les deux autres gagnèrent l'embouchure du Marañon; et, ayant touché à deux îles, s'y procurèrent quelques provisions. Orellana remonta le fleuve l'espace de cent lieues, et prit terre pour construire un brigantin des débris d'un de ses navires, et cinquante-sept de ses gens moururent de faim en cet endroit. Le reste pénétra trente lieues plus avant; mais l'autre navire, ayant rompu son câble, devint complètement inutile. On le dépeça, et trente personnes travaillèrent durant dix

(1) Ses soldats furent obligés de manger les chevaux et les chiens. Des neufs cents chiens qu'ils avaient en partant, il n'en restait à leur retour que deux de vivants.

(2) Suivant Herrera. Acuña dit qu'Orellana resta plus de sept ans en Espagne, et qu'il s'embarqua vers la fin de 1549.

(3) Quatre-vingt-dix-huit de ses gens moururent, deux mois après, aux îles du cap Vert, et cinquante y restèrent malades.

semaines à en faire une barque. Le cacique du pays leur fournit quelques vivres et les accompagna jusqu'aux îles de *Marribiuque* et *Caritan*, et un autre les conduisit à trente lieues plus haut. Cependant la barque commença à faire eau, et Orellana, après avoir passé trente jours à chercher le courant principal, et avoir vu dix-sept des siens succomber sous les flèches des Indiens, ne put supporter tant de malheurs; il tomba malade et mourut. Sa veuve et le reste de l'expédition descendirent le fleuve, et, après avoir été jetés sur la côte de Caracas, gagnèrent enfin l'île de Margarita (1).

1541. *Fondation d'Alta-Gracia* (*Alta-Gratia*), chef-lieu de la province de Sutagaos, dans le nouveau royaume

---

(1) Voyez une relation de la navigation d'Orellana, datée du 30 janvier 1543, qui fut envoyée par Gonzalo Oviédo d'Hispaniola au cardinal Bembo. — Herréra, décad. IV, lib. VI, cap. 3; décad. VI, lib. 8, cap. 6 et 7; lib. IX, cap. 2, 3, 4, 5 et 6, et décad. VII, lib. IV, cap. 8 et 9; cet auteur dit avoir tiré des renseignements sur les Amazones, des mémoires mêmes de l'expédition. — Pédro de Ciéca, cap. 40. — Zarate, lib. IV, cap. 4 et 5. — Gomara, lib. II, cap. 86, 87 et 143. — Garcilasso de la Véga, lib. III, cap. 2, 3 et 4. — Acuña, *en el Marañon y Amazones*, lib. II, cap. 10. — Pizarro et Orellano, *Vida de G. Pizarro*, cap. 2. — Southey's *History of Brazil*, vol. 1, ch. 4.

Les anciens historiens espagnols, P. Martyr, Oviédo, Pédro Ciéca et Zarate avaient appelé ce fleuve du nom de Marañon, dès l'année 1513. Garcilasso de la Véga, Herréra et autres ont fait de l'Amazone et du Marañon deux fleuves différents. Le père Rodriguez (lib. I, cap. 5.) discute la question de savoir *si los Amazonas el Marañon y el rio Orellano son diversos ò uno mismo*.

Pierre Martyr, dans ses décades (I. l. 9.) imprimées en 1516, rapporte que Yanez Pinzon arriva, en 1500, à un fleuve appelé Marañon.

Zarate (*Hist. du Pérou*, lib. IV, cap. 4.) dit qu'il tire son nom du capitaine espagnol Marañon, et cependant il n'existe aucune trace de ce capitaine dans les histoires des découvertes de ces pays.

D'autres historiens supposent que ce nom lui fut donné par allusion aux démêlés des gens de P. de Orsua, lesquels sont exprimés par le mot *marañas*, ou parce qu'ils s'égarèrent dans une multitude d'îles qui formaient un labyrinthe de canaux (*Enmarañados*). (De Ulloa, lib. VI, cap. 5.)

de Grenade, par les capitaines Pédro Ordoñez de Cévallos, Juan Lopez de Herréra et Diégo Sotélo (1).

Fondation de Malaga (*Malaca Nova*), ville de l'ancienne province de Chitaréros, située près de la rivière Téquia, dans le nouveau royaume de Grenade, par Géronimo de Aguado, d'après les ordres de Hernán Pérez de Quésada, mais détruite peu après par les Indiens (2).

Fondation de la ciudad de Santiago de las Atalayas (*Fanum S. Jacobi ad speculum*), capitale de la province de San-Juan de los Llanos, par Gonzalez Ximénès de Quésada, en 1541, au retour du voyage qu'il entreprit pour découvrir la province imaginaire de Dorado. Dépeuplée peu après, elle fut rebâtie par le gouverneur Anciso, sur les bords de la rivière d'Aguaména, à neuf lieues de Pore (3).

1542. *Fondation du puéblo del Barbudo* (*Barbatum*), sur les bords du Rio-Grandé de la Magdaléna, dans la province de Malébueis, par Francisco Enriquez, d'après les ordres de l'adélantado D. Alonzo Luis de Lugo (4).

Fondation de Loyola (*Lojola*), qui portait le titre de *Santa-Cruz*, par Juan de Salinas, en 1542, dans la province de Jaen de Bracamoros, royaume de Quito. Elle s'élevait près des villages des Indiens Chumbiuamas, sur le bord du Vériel, par lat. 4° 45′ S. à treize milles S.-E. de Valladolid (5).

---

(1) Selon Coléti, elle fut fondée en 1540. Latit. N., 7° 40′; long. O. de Paris, 68° 27′ (Purdy).

(2) Voyez Piédrahita, part. I, lib. IX, cap. 3.

(3) Florez de Ocariz dit qu'Atalaya fut établie, en 1588, par le capitaine Pédro Dazo, détruite par les Indiens, et reconstruite par don Alonzo Carrillo.

(4) Herréra, décad. VII, lib. I, cap. 9. Cet auteur dit que ce puéblo fut fondé en 1541; selon Piédrahita, il le fut l'année suivante, et on lui avait donné le nom de Malébueis, mais que les Espagnols l'appelaient Puéblo del Barbudo, parce que le cacique de cette province avait une barbe comme eux : *Los Españoles despreciando el antiguo lo llamaron el pueblo del Barbudo, por quanto el cacique, que en il hallaron, tenia barbas como los Españoles.* Part. I, lib IX, cap. 5.

(5) Ce n'était plus qu'un hameau habité par des Indiens, en 1743, lorsque de La Condamine y passa.

1541. *Expédition du capitaine Hernan Pérez de Quésada, pour découvrir le Dorado.* Cet officier ayant appris qu'au-delà des montagnes à l'ouest du nouveau royaume de Grenade, il existait des trésors en or, en argent et en émeraudes, se mit en route, le 1er septembre 1541, avec deux cent soixante-dix Espagnols (1); près de deux cents chevaux, cinq mille Indiens Moxcas, et tout ce qui lui était nécessaire. Il traversa d'abord un désert de cinquante lieues d'étendue, entrecoupé de marais, où plusieurs esclaves et vingt-cinq chevaux furent perdus. Il entra ensuite dans la vallée appellée de *Nuestra-Señora*; après laquelle il marcha encore cinquante lieues le long de la chaîne des montagnes (2). Se dirigeant toujours vers l'ouest, il arriva chez les Indiens *Macos*, où il fit une halte de huit jours; il s'avança de là jusqu'à la rivière *Papamène*, sur les bords de laquelle vivait une autre peuplade nommée *Guaipis*; rencontra plus loin les *Choques* ou mangeurs d'hommes, et se trouva, après une marche de neuf jours, en vue du Rio-Berméjo ou Rivière-Rouge (d'où Jorge de Speir venait de partir) à environ cinq cents lieues de la mer du Nord. Au-delà de cette rivière, s'étendait un pays inconnu à ses guides, où le seul chemin praticable conduisait à la montagne de *Tagacca*. Après avoir fait trente lieues dans cette direction, il fut forcé de redescendre dans la plaine, et erra pendant plusieurs jours, obligé de se frayer un passage et de construire des ponts, sans autre nourriture que des racines; pour surcroît de malheur, les soldats commencèrent à tomber malades, et plusieurs moururent. Une ville appellée *del Sacramento*, qu'ils visitèrent sur la route, ne put leur fournir aucun secours, et en traversant la *vallée de la Canéla de los Quixos*, il en mourut un grand nombre de faim. Enfin, ils parvinrent à une ville nommée de la *Frigua*, ou de la Forge, dans laquelle ils se procurèrent quelques provisions et y séjournèrent deux mois. Quésada se mit en route, et ne pouvant passer les montagnes, il revint sur ses pas et suivit une rivière qui le conduisit jusqu'à la vallée de *Moçoa*, située

(1) Lope Montalvo de Lugo, lieutenant-général; les capitaines de cavalerie Baltazar Maldonado, Juan de Céspédès, Pédro Galéano et Juan Muñoz de Collantes; les capitaines d'infanterie Martin Yañez Tafur et Diégo Martinez, et dix ou douze capitaines.

(2) Jorge de Speir, gouverneur de Vénézuela, avait déjà passé par cette route.

entre ces mêmes montagnes et dont les Indiens défendirent les principaux passages où la cavalerie ne pouvait agir. Il avança ainsi avec difficulté jusqu'au pays d'*Achibichi*; et après seize mois de fatigues incroyables, il se trouva enfin dans la vallée de *Cibundoy*, sur les limites de la ville de Pasto, dépendant du gouvernement de Bélalcazar. Il avait fait deux cents lieues depuis la province de Macos, au milieu de forêts, de déserts et de marais; et il avait perdu pendant ce trajet quatre-vingts Espagnols, cent dix chevaux et presque tous les esclaves. Quésada, avec le reste de son expédition, reprit le chemin du nouveau royaume de Grenade (1).

1541-1543. *Expédition de Felipe de Urre* (2). Après la mort de Jorge Speir, son successeur, le docteur Infanté, ayant laissé le gouvernement de la province de Vénézuéla, sous l'autorité arbitraire des alcades, l'audiencia d'Española jugea convenable d'appeler aux fonctions de gouverneur l'évêque don Rodrigo Bastidas. Celui-ci, aussitôt qu'il fut revêtu du pouvoir, envoya le capitaine *Pédro de Limpias* faire une incursion vers les bords du lac Maracaïbo, dans laquelle ce chef s'empara d'environ quinze cents Indiens qui furent vendus comme esclaves à Coro.

Vers le même tems, l'évêque nomma pour son lieutenant-général Felipe de Urre, gentilhomme allemand, parent de Belcarès, et qui avait fait partie de la malheureuse expédition de Jorge Speir. Il s'adjoignit Bartolomé Belcar comme mestre-de-camp, Sébastian de Amezqua et Pédro de Artiaga, en qualité de capitaines, et se mit à la tête d'une expédition forte de cent hommes d'infanterie et de trente de cavalerie (3), bien armée et approvisionnée. Étant parti de Coro en juin 1541, il arriva après avoir longé cinquante lieues de côte auprès de Burburata et de là à l'embouchure du Baréquizéméto. En suivant les traces de Féderman et quelquefois celles de Jorge de Speir, il gagna le *puéblo* nommé par ce dernier *Nuestra-Señora*, et par Féderman la *Fragua*, où fut fondée

(1) Herréra, décad. VII, lib. IV, cap. 12. — Piédrahita, part. I, lib. IX, cap. 3.

(2) Nommé par Herréra *Felipe de Utèn*, et par Piédrahita, *Felipe de Utre*.

(3) Ce nombre est fixé d'après Piédrahita. Herréra dit seulement une centaine d'hommes; mais cet auteur ne donne point les détails de cette expédition, qui sont relatés tout au long dans Piédrahita

dans la suite la ville de San-Juan de los Llanos. De Urre cherchait un lieu propre à passer l'hiver, afin de s'assurer de la nature du pays et de ses habitants, quand il apprit que Hernan Pérez de Quésada avait suivi la même route avec plus de deux cent cinquante fantassins et de deux cent cavaliers. Considérant qu'avec une force si supérieure devant lui, il avait peu de chances de faire de nouvelles découvertes, de Urre voulait se frayer un autre chemin; mais ses soldats insistèrent pour suivre celui qu'avait pris Quésada. En conséquence, il traversa les plaines qui entourent la *Punta de los Pardáos*, où il prit ses quartiers d'hiver, dans l'espoir de découvrir les provinces de Dorado; trompé dans son attente, il leva son camp et prit une autre direction, afin de découvrir la ville de *Macatoá* et le pays des *Oméguas* (1), dont il avait entendu parler (1543). Après une marche pénible, il arriva à Macatoá (2) située sur les bords du Guayvare, dans la province de San-Juan de los Llanos, dépendant du nuévo réyno de Granada. Le cacique reçut l'expédition d'une manière amicale; et elle trouva des ressources dans ce pays, abondant en maïs, *cazabe*, poisson et gibier.

Ce cacique ayant donné des renseignements précis sur les guerriers Oméguas, de Urre résolut de marcher contre eux. Le cacique l'accompagna avec cent *Gandules*, et, après une marche de cinq jours, ils arrivèrent au premier village de cette nation, contenant environ cinquante cabanes (*casas*); plus de quinze mille guerriers y étaient rassemblés et le combat s'engagea; malgré l'énorme disproportion du nombre, la victoire resta aux Espagnols. Cependant de Urre jugea prudent de retourner à Macatoá, et de là au puéblo de Nuestra-Señora, afin de faire tous les préparatifs nécessaires à la conquête des Oméguas (3).

1542-1543. *Expédition de D. Alonso Luis de Lugo.* En 1539, D. Alonso obtint, en vertu d'un traité fait avec son père, le gouvernement de Santa-Marta et du Nuévo-Reyno, sous la condition expresse de ne point réduire les Indiens à

---

(1) Aussi nommés Aomaguas, Omaguas et Ditaguas.

(2) Capitale du territoire du même nom. Elle contenait autrefois huit cents familles. Les maisons étaient propres; et les rues, bien alignées, aboutissaient à des places spacieuses. (Alcédo.)

(3) Piédrahita, lib. X, cap. 2 et 5. — Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 16.

l'esclavage, excepté ceux pris dans une guerre justement entreprise. A son arrivée à Santa-Marta (mars 1542), il résolut d'arrêter les incursions des Malébueis, en formant un établissement espagnol dans la province de ce nom, qui avait été découverte par le licencié Santa-Cruz, gouverneur de Cartagéna. L'exécution de ce projet fut confiée au capitaine *Gonzalo Pérez*, qui, aidé de Francisco Henriquez, soldat de confiance, et d'une cinquantaine d'Espagnols, forma en moins de quatre mois un établissement (*población*), auquel il donna le nom de la province, mais qui depuis fut appelé *puéblo del Barbudo*, à cause du cacique dont la figure ressemblait à celle d'un Castillan. Il devint très-difficile de défendre ce village contre les attaques réitérées des Malébueis.

L'adélantado, ayant passé à Santa-Fé de Bogota, ordonna au capitaine *Hernando Valdez*, qui était à la tête de deux cents hommes, d'explorer le cours du Rio-Grandé; et le capitaine *Luis Lanchéro*, que Quésada avait envoyé avec quarante hommes pour maintenir la paix, fut chargé de parcourir la province des Muzos et des Colimas. Après ces dispositions, D. Alonso fit lui-même les préparatifs d'une expédition destinée à reconnaître le pays arrosé par le Rio-Magdaléna. Il équipa plusieurs brigantins aux ordres du mestre-de-camp Juan Ruiz de *Orjuéla*, avec lequel il devait se retrouver au *puéblo de Sampallon* sur les bords du fleuve, et se dirigea par terre par la vallée d'Upar et Los Llanos, à la tête de trois cents Espagnols, deux cents chevaux et d'un grand nombre d'Indiens fesant l'office de valets d'armée. L'expédition n'atteignit pas son but, à cause de la guerre active et sanglante qui éclata alors à l'instigation d'un Indien appelé *Francisquillo*. L'adélantado arriva à Vélez le 3 mai 1542, avec soixante-quinze hommes et trente chevaux, débris de sa malheureuse entreprise. Peu après, il fut accusé d'avoir annulé les partages (*repartimientos*) faits par les Quésadas, d'avoir accaparé les tributs et dilapidé les deniers royaux dans son gouvernement de Santa-Marta; Miguel Diaz de Armendariz fut chargé d'informer sur sa conduite et de faire un rapport contre lui (1).

(1) Florez de Ocariz, preludio 43, pag. 67. *Gente que quedo en el nuevo reyno*, etc. — Herréra, décad. VI, lib. VII, cap. 3; décad. VII, lib. I, cap. 7; lib. IV, cap. 17. — Piédrahita, lib. IX, cap. 5 et 6; lib. X, cap. 1 et 3.

1543. *Une escadre française surprend Santa-Marta et Cartagéna.* Le gouvernement français, voulant détruire les établissements espagnols en Amérique, équipa une escadre composée de quatre bâtiments de guerre et d'une patache, qui firent voile de La Rochelle sous les ordres de *Robert Baal.* Cette flotte entra dans le port de Santa-Marta, le 16 juillet, à la faveur du pavillon espagnol qu'elle avait arboré. Les habitants ayant abandonné la ville, les Français y pénétrèrent au nombre de quatre cents, bien armés; et, après huit jours de pillage, ils l'abandonnèrent en y mettant le feu. Luis de Manjarrès en était alors gouverneur. L'escadre se dirigea aussitôt après sur Cartagéna, et étant entrée dans la *Boca-Grandé*, dans la nuit du 25 au 26 du même mois, s'empara de la ville qui fut de même saccagée. Baal prit 45,000 pésos d'or dans le trésor royal, et ayant séjourné huit jours dans la ville, il fit voile pour aller attaquer la Havane, capitale de l'île de Cuba; mais ayant été repoussé avec une perte de quinze hommes, il traversa le détroit de Bahama et revint en France (1).

1544. *Bataille de Sarbé entre les Espagnols et les Muzos.* Les Indiens étant en hostilité ouverte contre les Espagnols, l'adélantado Lugo donna ordre au capitaine *Melchor de Valdès* de marcher contre eux avec cent hommes d'infanterie et de cavalerie. A peine cette expédition avait pénétré sur le territoire des Muzos qu'elle fut attaquée par plus de quatre mille archers de cette nation (*gandulés flecheros*). Le passage était tellement étroit, que deux hommes seulement pouvaient y marcher de front. Les Espagnols, accablés dans cette position par une grêle de flèches, furent obligés de plier et se retirèrent en désordre jusque sur les bords du Rio-Sarbé. Encouragé par ce premier succès, les Muzos, aidés des Indiens les plus guerriers de cette province, résolurent de tenter une seconde fois la fortune. Dans le combat qui suivit, trente Espagnols furent tués et plusieurs blessés. Les Muzos perdirent plus de cinq cents des leurs; mais Valdès fut forcé d'évacuer leur territoire (2).

1545. Par ordre de Lopé Montalvo, à qui l'adélantado Lugo avait confié le gouvernement, le capitaine *Diégo Mar-*

(1) Herréra, décad. VII, lib. VII, cap. 13. — Piédrahita, lib. X, cap. 1.
(2) Piédrahita, lib. X, cap. 4.

tinez fut envoyé avec cent soixante hommes pour punir et soumettre les Muzos ; mais, après deux combats opiniâtres et sans succès, il revint sans avoir accompli sa mission (1).

Le capitaine *Juan de Cespédès* est chargé par l'adélantado Luis de Lugo de réparer les dommages causés par l'expédition française sous Baal et de châtier les Indiens rebelles.

1544 (avril). *Fondation de la ville de Tocaïma.* (*Tocaima.*) Avant de partir pour l'Espagne, don Alonso-Luis de Lugo chargea le capitaine Hernan Vénégas, cavalier de Cordova, d'aller bâtir chez les Indiens Panches une ville capable de les contenir dans l'obéissance. Cet officier, ayant trouvé une situation agréable sur les bords de la grande rivière Pati ou Funza (*Bogota*, *affluent de la Magdaléna*) y jeta les fondements de la ville de Tocaïma (2), et divisa entre ses soldats les terres de ce territoire, qui renfermait les provinces de *Savandija*, *Santa-Aguéda*, *Maréquita* et *Victoria*. Vénégas découvrit, en même tems, les premières mines d'or de la Savandija et Vénadillo.

La même année, *Hernando de Valdès* fonda sur les bords de la Magdaléna : 1°. la *ciudad de San-Miguèl de las Palmas* (*Fanum S.-Michaelis ad Palmas*) au nord de Santa-Fé, afin de protéger les communications avec le nouveau royaume de Grenade (3) ;

2°. La *ciudad de Santiago de Sampallòn* (4), (*Fanum S. Jacobi ad Sampallos*) à quarante lieues de l'*asiento* de Ténérife, quatorze de Tamalamèque et soixante-dix de l'embouchure de la Magdaléna (5).

Fondation de la ciudad de Tamalamèque (6) (*Tamala-*

---

(1) Piédrahita, lib. X, cap 6.

(2) 4° 16' lat. N., 77° 19' long. O. de Paris (Alcédo) ; à quinze lieues O. de Santa-Fé, sur la route conduisant à Honda, Maréquita, Néiva et Popayan, dans la juridiction de Maréquita, et près le confluent de la rivière Pati avec la Magdaléna. Voyez Piédrahita, lib. X, cap. 4.—Herréra, décad. VII, lib. IX, cap. 4. Population, sept cents habitants (Alcédo). En 1673, elle fut détruite par une inondation et transportée dans un lieu plus élevé.

(3) C'est maintenant un pauvre hameau

(4) Ainsi nommée des Indiens *Sompallòn*. Cette ville était à peine achevée, qu'elle fut détruite par les Indiens; il n'en reste plus que la place. (Voyez Salazar de las Palmas.)

(5) Herréra, décad. VII, lib. IX, cap. 6.

(6) Par lat. 8° 40' N., long. 76° 30' O. de Paris, à l'endroit où

meca, Palmaria), dans la province de Santa-Marta, sur les bords de la Magdaléna, par le capitaine *Luis de Manjarrès*, d'après les ordres du juge de résidencia, Miguel Diaz (1).

1545. *Expédition de plusieurs corsaires français sur la côte de la Terre-Ferme et à Santa-Marta.* Vers le commencement de cette année, quatre navires français et une petite gabarre arrivèrent à la pêcherie des perles sur la côte de Terre-Ferme, et s'emparèrent de cinq navires qui étaient à l'ancre dans le port de Rio de la Hacha. Les habitants s'étaient retirés en emportant le trésor du roi et tout ce qu'ils possédaient de plus précieux, et n'avaient laissé qu'un petit nombre d'hommes pour défendre la ville. On conclut un arrangement par lequel les Espagnols consentirent à racheter soixante-dix noirs aux Français, et à payer, pour une partie des navires capturés, une rançon de 40,000 ducats. Les corsaires se rendirent de là à Santa-Marta, où ils prirent plus de 100,000 pésos dans le trésor royal, et se firent donner en outre 1,000 ducats pour ne pas brûler la ville. Les colons, pour ne plus être exposés à de semblables déprédations, se transportèrent sur les bords du Rio de la Hacha, dans une situation commode, où il y avait en abondance du bois et de l'eau dont ils manquaient dans la première (2).

Fondation de la ville de N.-S. de los Remédios, ou del Rio de la Hacha. (*Haccium*) (3).

Fondation de *la ciudad de Salamanca*, nommée

Ximénès de Quésada avait formé, en 1539, l'établissement de Barbudo, à soixante-cinq lieues de Santa-Fé et à vingt de Ténérife. Une colonie espagnole s'y établit ensuite, et elle fut élevée au rang de ville, en 1561, par les soins du gouverneur, Bartolomé Davila. (Herréra, décad. VII, lib. IX, cap. 7.) Tamalamèque, d'abord appellée Sampallon et Las Palmas, fut fondée, selon Coléti et Alcédo, en 1544, par le capitaine Lorenzo Martin.

(1) Herréra, déc. VII, lib. IX, cap. 7.

(2) Piédrahita, lib. X, cap. 7. — Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 18.

(3) Lat., 11° 33' N.; long. O. de Paris, 75° 19' (Fidalgo); à environ quarante lieues à l'est de Santa-Marta. La Hacha a été plusieurs fois saccagée par les flibustiers. *Hacha asi llamado por aver dado una de hierro al guaxiro que se lo descubrio à los nuestros en ocasion, que por aquellos arenales caminaban sedientos.* — Piédrahita, tom. X, cap. 7.

aussi *Ramada* (*Ramapolis*), par le capitaine Luis de Manjarrès, dans la province de Santa-Marta, sur les bords de la Enéa, et à trente lieues de Santa-Marta.

Fondation de Tucuyo. Assassinat de Philippe de Urre. Le licencié *Corvajal*, nommé gouverneur de Coro par le parlement de Santo-Domingo, arrivé dans cette ville, en chassa les meilleurs habitants, dépouilla les autres et se rendit ensuite à Baréquizéméto, près la rivière Tucuyo, où il fonda la ville de *Nuestra-Señora de la Concepcion del Tucuyo* (1) (*Tucujum*), dans la belle vallée du même nom. Ensuite il laissa ses soldats, au nombre de deux cents, commettre tous les crimes. Lui-même ayant rencontré de Urre, il lui fit trancher la tête, après lui avoir juré amitié (2).

1546. Le licencié Juan *Perez de Tolosa*, nommé juge pour la province de Vénézuéla, arriva à Coro, où soixante-dix soldats, craignant Carvajal, s'étaient retranchés dans l'église. Bien résolu de délivrer le pays de ce fléau, il marcha contre lui avec quarante hommes, comptant sur les trente qui accompagnaient de Urre, dont il ignorait la mort. Après trois jours de marche, il rencontra dix-sept cavaliers, envoyés par Carvajal pour reconnaître la force du juge. Celui-ci ayant montré sa commission royale, ils firent tous leur soumission, et l'informèrent que leur chef était à une place appelée *Quiboré*, avec soixante-dix hommes. Le juge, profitant de cet avis, marcha toute la nuit, tomba sur Carvajal à la pointe du jour, et s'en empara, ainsi que de son lieutenant Juan de Villégas; et Carvajal, ramené à Tucuyo, y fut pendu (3).

Fondation de Loja, dans la province de Quito, par le capitaine *Alonso de Mercadillo* (4).

---

(1) Lat., 9° 33' N.; long., 70° 30' O. de Paris; dans la province de Vénézuéla, à vingt lieues N. de Truxillo, à vingt-deux de Coro, et à quatre-vingt dix lieues S.-O. de Caracas. Sa première population était de cinquante-neuf Espagnols; Philippe II lui donna le titre de ville loyale, le 22 avril 1563. Elle possédait autrefois deux couvents. Population actuelle, environ dix mille habitants. Piedrahita écrit Tocuyo.

(2) Voyez de la Calle, cap. 1, §. 31. — Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 16. — Oviédo dit de Urre, *Digno por cierto de mejor fortuna.*

(3) Herréra, décad. VII, lib. X, cap. 15 et 16; décad. VIII, lib. II, cap. 18.

(4) Loja, dit de Ulloa, a été autrefois une des principales

1547. *Hostilités avec les Indiens de la province de Guane.* Le licencié Miguel Diaz de Armendariz, ayant reçu l'avis que les habitants de cette province avaient pris les armes, fit marcher contre eux un détachement de quatre-vingts fantassins et vingt cavaliers, sous les ordres de son cousin Pédro de Ursua, qui, ayant rencontré un corps de quatre mille de ces Indiens prêts à combattre, l'attaqua et le mit en déroute. Malgré cet échec, ils revinrent plusieurs fois à la charge, jusqu'à ce qu'enfin leur chef étant tombé dans une embuscade, ils demandèrent à faire la paix. L'exemple des Guanes fut suivi par les Chancones et les Chalalaès (1).

Reconnaissance des Sierras-Névadas par Alonzo Pérez de Tolosa, frère du gouverneur Tolosa. Cet officier, à la tête d'un corps de cent hommes, et accompagné du capitaine Pédro de Limpias et de Diégo de Losada, partit de Tucuyo, et traversant la *Serrania* et la rivière de Guanaguanare (alors connue sous le nom de *Zazaribacoa*), il arriva aux pieds des *Sierras-Névadas*, sur les bords de l'Apure, où il resta quelques jours afin de reconnaître le pays. Les naturels, voyant les Espagnols si peu nombreux, vinrent les attaquer; mais ils furent repoussés avec perte. Les Espagnols eurent un des leurs tué et quelques blessés. Après un court délai occasioné par cette attaque, de Tolosa continua sa marche, et ses provisions étant épuisées, il détacha le capitaine Roméro avec quarante hommes pour s'en procurer; mais celui-ci, attaqué par les Tororos, et blessé dans la mêlée, fut forcé de rejoindre le reste de l'expédition. De Tolosa s'avança alors dans la vallée, surprit de nuit le *puéblo de las Auyamas*, qu'il détruisit, après avoir tué presque tous les habitants; plusieurs Espagnols furent blessés dans cette affaire, et six chevaux moururent percés de flèches. Ne trouvant ni or ni argent dans la vallée de Santiago, il entra dans celle de Cucuta, s'avança jusqu'au *Rio de Sulia* appelé alors *Rio de las Batatas*, et de là à la *Serrania* de *Carates*. Toutes ses recherches ne lui valurent aucune prise importante, et il se décida à revenir à Tucuyo (2).

Découverte de la belle vallée de Corpus-Christi. Le capi-

---

villes de cette province; mais aujourd'hui sa population n'excède pas mille habitants.

(1) Piédrahita, lib. XI, cap. 2.

(2) Piédrahita, lib. XI, cap. 2 et 4.

taine Francisco Nuñez Pédroso, à la tête de cinquante hommes, traverse la province de Pantagoros, et, passant à Tocaïma le Rio-Grandé de la Magdaléna, s'avance dans la province du même nom, jusqu'aux sources du Guaciro et au Rio de la Miel, où il découvre une vallée riche et agréable à laquelle il donna le nom de *Corpus-Christi*. Le pays environnant possédait plusieurs mines d'or (1).

1550. L'empereur, en ordonnant l'établissement d'une chancellerie à Santa-Fé, donna aussi des instructions pour les couvents de Santo-Domingo et de San-Francisco. Frère Joseph de Roblès fut nommé supérieur du premier, et frère Francisco Victoria, du second. Tous deux firent voile de San-Lucar, et, étant débarqués à Cartagéna, ils furent bientôt suivis par deux cent cinquante religieux de chacun de ces ordres (2).

Fondation de la ville de los Réyès dans la province de Santa-Marta. Pendant sa résidence à Santa-Marta, Miguel Diaz de Armendariz avait pris par lui-même des renseignements sur la fameuse vallée d'Upar et ses nombreux habitants. Le souvenir des hostilités récentes entre les Espagnols et les Allemands lui fesant sentir tout l'avantage d'un établissement dans cette vallée, il avait laissé des ordres à ce sujet (en 1546) au *justicia mayor* de Santa-Marta, le capitaine Juan de Cespédès. Celui-ci, ayant levé un corps de cavalerie et d'infanterie, en donna le commandement au capitaine *Santa-Ana*, qui après une légère résistance, se rendit maître de presque toute la vallée, et fonda sur les bords du Guatapuri un village qui prit le nom de *ciudad de los Réyès* (3).

1551. Découverte de riches mines d'or sur un *Paramo* élevé et désert, dans le voisinage de Pamplona (4).

1549. *Fondation de la ciudad de Pamplona* (5) (*Pampejopolis Nova, Pampelo*) par don Pédro Ursua, aidé par Ortun de Vélasco, dans la plaine de Espiritu-Santo, 60 l. S. de Maracaïbo, et 60 l. N.-E. de Santa-Fé. Lat., 7° 1' N.; long., 74°

(1) Piédrahita, lib. XI, cap. 5.

(2) Piédrahita, lib. XI, cap. 6.

(3) *Ibid.*, Lat., 10° 6' N., à cinquante lieues de Santa-Marta.

(4) Piédrahita, lib. XI, cap. 7.

(5) Ainsi nommée de la ville de Pamplona en Espagne, patrie de don Pédro Ursua.

41' O. de Paris (Alcédo). Le nombre des premiers habitants (*pobladores*) fut de cent trente-six, dont soixante tirés des Encomiendas de Indios (1).

Fondation de Zamora (*Zamora, ou Sarabris Nova*), ville de la province de Bracamoros, dans le Quito, par Alonso de Mercadillo, entre les rivières de Zamora et de Yamquambi (2).

Fondation de Valladolid (*Vallisoletum Novum*), ville du royaume de Quito, dans le gouvernement de Juan de Bracamoros, par Juan de Salinas (3), par lat. 4° 35' S. long., 81° 34' O. de Paris (Alcédo), à 38 milles S. de Loxa (4).

Fondation de Zaruma, Saruma ou Sarima, ville de la province de Loxa, dans le royaume de Quito, par le capitaine Alonso de Mercadillo, sur le bord de l'Amarillo, par lat. 3° 37' aust., long. 81° 53' O. de Paris (Alcédo), à 700 toises environ d'élévation au-dessus du niveau de la mer, et à 30 milles N.-O. de Loxa (5).

26 mai. *Fondation de la ciudad de Nuestra - Señora de la Concepcion de la Borburata* par Villégas, d'après les ordres de Pédro Alvarez. (*Oviedo, auto de fundacion* 24 feb. 1548) (6).

---

(1) Le 3 août 1555, elle reçut le titre de cité (Florez de Ocariz, 67, pag. 123). Coléti se trompe en disant que cette ville fut fondée, en 1558, par Miguel Diaz de Armendariz.

Cette ville possédait autrefois trois couvents, un monastère de religieux, un hôpital et un collége dirigé par les jésuites. Elle souffrit beaucoup du tremblement de terre de 1644.

(2) On la transféra, en 1663, sur le bord de la première, par lat. 4° 2' S., et long. 81° 10' O. de Paris (Alcédo), à quatre-vingt-dix lieues S.-O. de Quito. Elle renfermait autrefois une église et un couvent; en 1555, elle eut le titre de cité.

(3) Coléti dit que Valladolid fut fondée en 1541.

(4) Elle était autrefois opulente et bien peuplée d'Espagnols; mais en 1743, lorsque La Condamine la visita, il la trouva réduite à un hameau d'Indiens.

(5) Elle avait autrefois de la célébrité à cause de ses mines, aujourd'hui abandonnées. Alcédo dit qu'elle était la résidence de plusieurs familles nobles, et que sa population est actuellement réduite à six mille âmes.

(6) Cette ville, nommée aussi Burburata, est située entre Puerto-Cabello et la montagne d'Ocumare. Elle fut souvent dépeuplée par des épidémies engendrées par les miasmes qui émanent des pro-

Fondation de Juan de Bracamoros (1), sur le confluent de la Chencipe et du Marañon, dans la province de Chacaynga (Quito), par Diégo Palomino (2).

Expédition du capitaine Pédro de Ursua pour découvrir le Dorado et la Maison du Soleil (Casa del Sol), et fondation de Pamplóna. Miguel Diaz de Armendariz, espérant faire des découvertes dans la province des Chitaréros, prépara une expédition dans ce but, et en confia le commandement à son cousin Pédro de Ursua; elle comptait cent trente-six hommes, dont les officiers (3) étaient distingués par leur bravoure et leur expérience. Ursua partit de Tunja, et, après huit jours de marche, arriva à Chicamocha; traversant ensuite les provinces des Paypas, Duytamas, Cérincas, Satibas et Chitagotos, il parvint sur les bords du Rio-Sogamoso, rivière rapide qu'il ne traversa qu'après dix jours de travail et de fatigue, au moyen de cordes et de machines appelées *tarabita*. Il passa ensuite à travers la province des Chitaréros, occupant quarante lieues d'étendue entre celles de Tunja et de Mérida, s'avança jusqu'à Malaga; située sur les *quebrados* de Tòquia, et gagna les *paramos* de *Servita*, *Icota* et *Cacota*, dont les habitants s'enfuirent à son approche. Le mestre-de-camp Ortun de Vélasco, s'étant détaché à la tête de trente fantassins et dix cavaliers, découvrit, la veille de la Pentecôte, une plaine riante et bien habitée, qu'il nomma pour cette raison *Espiritu-Santo*. Les habitants opposèrent en vain de la résistance : quelques jours suffirent aux Espagnols pour s'emparer des territoires de *Chopo*, *Theguaraguache*, *Arcoguali*, et de ceux environnants; et pour soumettre les Surataès, Cachiras, Cacheguas, Ochomas, Rabichas, Camias, Bocalémas, Chébas et Ogamoras, vers les confins de Cucuta. Enfin, après avoir conquis le *Lomas del Viento*, ils pénétrèrent jusque dans

---

ductions végétales marines, dont la côte voisine est couverte. En 1541, elle fut saccagée par des corsaires français.

(1) Par les 5° 25' de lat. australe sous le méridien de Quito, selon de Ulloa. On y compte, dit cet auteur, jusqu'à trois ou quatre mille âmes, dont la plupart métis.

(2) Le pays de Juan fut découvert et conquis, en 1538; par Pédro de Vergara, à qui Hernando Pizarro avait confié cette commission. Voyez Herréra, décad. VIII, lib V.

(3) Piédrahita donne leurs noms.

la vallée de Santiago. De Ursua ayant pacifié toutes ces peuplades, revint à Espiritu-Santo, où il jeta les fondements de la ville de *Pamplona* (1).

1550. *Révolte des noirs de Vénézuéla et de Santa-Marta.* Les noirs, devenus nombreux dans ces provinces et familiarisés avec l'usage des armes, résolurent de secouer le joug de la servitude et d'aller vivre au milieu des Indiens. S'étant réunis au nombre de deux cent cinquante, ils s'organisèrent en compagnies, nommèrent des capitaines et élurent un *roi*, qui leur persuada qu'ils s'enrichiraient facilement en détruisant les Espagnols et en emmenant leurs femmes qu'ils se partageraient entre eux. On fit des préparatifs secrets pour les attaquer : les habitants de Tucuyo envoyèrent du secours à la Nouvelle-Ségovie, qui était le point menacé. Les noirs ne tardèrent pas à l'attaquer et tuèrent cinq ou six habitants et un prêtre; mais, repoussés avec une perte considérable, ils battirent en retraite. Bientôt le capitaine *Juan de Losado* arriva avec quarante hommes de Vénézuéla, et s'étant joint à ceux de la Nouvelle-Ségovie, il marcha contre les noirs, qui s'étaient retranchés dans une montagne, les mit en déroute et les passa tous au fil de l'épée, n'épargnant que leurs femmes et les femmes indiennes.

Établissement de la colonie de los Réyès. Cette même année (1550), *Hernando de Santa-Ana*, l'un de ceux qui avaient combattu contre les noirs, étant arrivé dans la vallée de Upar (2), ses gens, qui trouvèrent la situation agréable, résolurent d'y demeurer et établirent la colonie de *los Réyès, la ciudad de los Reyes del vallée de Upar* (*Regium*) par l'ordre du président Miguel Diaz de Armendariz (3).

14 octobre. *Fondation de la ciudad de San-Bonifacio de Ybaguè* (*Ibacium*), dans la vallée de las Lancas, par Andrès Lopez de Galarza, que l'audience royale de Santa-Fé

(1) Piédrahita, lib. XI, cap. 5. (Voyezpage 261.)

(2) Ainsi appelée du nom du puissant cacique qui en était seigneur. (Voyez Herréra, déc. VIII, lib. VI, cap. 12.)

(3) Elle fut ainsi nommée, à cause de la fête de l'Épiphanie. Lat. N., 6° 10'; long. O., 73°50'; sur les bords de la rivière Guatapori, affluent de la rivière César ou San-Sebastian, appelée par les Indiens du nom de *Pompatao*, ou seigneur de toutes les rivières; à cinquante lieues S.-O. de Santa-Marta, et trente du Rio de la Hacha. — Herréra, décad. VIII, lib. VI, cap. 13. — Piédrahita, lib. XI, cap. 6.

y avait envoyé à cet effet. Le 6 juin de l'année suivante, elle fut transférée à huit lieues de la première situation, où (1) elle s'élève actuellement près les rivières de Chipalo et de Combeyma (2).

Fondation de la ciudad de la Conception del vallée de Neyba (*Nibia*) par le capitaine Juan Alonso, à l'endroit qu'occupe aujourd'hui l'établissement de Villa-Viéja. En 1569, elle fut entièrement détruite par les Indiens Pijaos, et rétablie, en 1612, par don Diégo de Hospina, gouverneur de Neyba, à huit lieues de son ancien emplacement, sur les bords de la Magdaléna, par lat. 3° 11' N., à vingt lieues de Tocaïma et à cinquante-deux de Santa-Fé (3).

1551. *Fondation de la Nuéva-Ségovia*, ou *Baréquizéméto* (*Segobria, Segobriga, Segontia mayor, Barichisemeta*), dans la vallée du même nom, sur les bords de la Buria (4) ou San-Pédro, par le capitaine Juan de Villégas. Elle eut à soutenir, dès son origine, plusieurs attaques des Indiens Giraharas : cette considération, l'insalubrité du lieu et le manque de provisions décidèrent le gouverneur Villazinda à la transporter à deux lieues de Tucuyo. Cette situation n'étant pas non plus jugée convenable, Pablo Collado, nommé gouverneur, en conduisit les habitants à un endroit situé entre les rivières de Turbio et de Claro, et la ville prit le nom de *Nirua del Collado*; elle fut de nouveau transférée à son emplacement actuel, dans les *llanuras* ou plaines élevées, par le gouverneur Manzanédo (5).

---

(1) Par lat. 4° 27' N., et long. 77° 40' O. de Paris (Oltmanns); à vingt lieues E. de Tocaïma, et trente-cinq de Santa-Fé.

(2) Piédrahita, lib. VI, cap. 6. — Florez de Ocariz, 68, pag. 123.

(3) Piédrahita, lib. XI, cap. 6. Cet auteur écrit : *Barequizimeto*.

(4) Lat., 9° 40' N.; long., 71° 54' O. de Paris; à douze lieues N.-E. de Tucuyo, quatre-vingt O.-S.-O. de Caracas, et cent cinquante N.-N.-E. de Santa-Fé.

(5) Voyez Pédro Simon, *quinta noticia*, cap. 21. — De la Calle, cap. 1, §. 29. — Oviédo, lib. III, cap. 8. — Piédrahita, lib. XI, cap. 7, et lib. XII, cap. 2. En 1592, Philippe II lui donna le titre de *muy noble y leal*, lequel fut confirmé, en 1687, par Charles II. Cette ville fut pillée par les flibustiers en 1654 et 1688.

Selon Piédrahita, Baréquizéméto fut fondée en 1551; Alcédo dit en 1552. Cet auteur a estimé sa population à trois mille trois

Fondation de la ville de San-Sébastian de la Plata, dans la vallée de Cambis (1) (*Argentiacum*), province de los Pantagoros, et à sept lieues de la villa de Timana, par le capitaine *Sébastian Quintéro*, d'après les ordres des oidors de Santa-Fé. Elle se trouvait située dans le pays des Indiens Yalconès, qui firent quelque résistance contre les Espagnols au nombre de soixante. La ville fut d'abord nommée San-Bartolomé de los Cambis; mais reconstruite, en 1552, par Bartolomé Ruiz, elle prit le nom de la Plata, en raison des mines d'argent trouvées dans ce district. Le 17 juin 1577, les Indiens Pijaos la détruisirent entièrement. Elle fut rétablie, en 1653, par don Diégo de Hospina, gouverneur de Neyba (2).

Fondation de la ville de San-Sébastian de Mariquita (3) (*Mariolum* ou *Marichisia*), dans la province de Marquitonès du nouveau royaume de Grenade, par le capitaine *Francisco Nuñez Pédroso*. Elle fut transférée, en janvier 1553, à son emplacement actuel, dans une plaine arrosée par le Rio-Guali, à trois lieues de son confluent avec la Magdaléna, et à trente lieues S.-E. de Santa-Fé (4).

Fondation de la villa Tudéla. Malgré le peu de succès qu'avaient eu les expéditions contre les Muzos, les oidors de Santa-Fé ordonnèrent au capitaine Pédro de Ursua de marcher contre eux avec cent quarante hommes d'infanterie et vingt cavaliers (5) bien armés. Les Muzos, aidés par les Nauras,

cents habitants, qui s'est augmentée depuis à environ douze mille habitants.

(1) Lat. N., 2° 24'; 78° 12' long. O. de Paris.

(2) Piédrahita, lib. VI, cap. 7.

(3) Par lat. 5° 13' N., long. 77° 22' O. (Oltmanns), province de Mariquita.

(4) Cette ville renfermait une population nombreuse avant qu'on eût abandonné l'exploitation des riches mines des environs, et aujourd'hui on n'y compte guère que trois cents familles. Elle possédait une fonderie, plusieurs couvents et ermitages, et elle avait reçu pour armes, de Charles V, un faisceau de flèches liées ensemble, et dont le fer était tourné en haut. Le conquérant Quésada mourut dans cette ville. — Florez de Ocariz, 74, pag. 124. — Piédrahita, lib. XI., cap. 7. Cet auteur place Mariquita en l'année 1551; Alcédo, en 1550. M. Mollien observe (vol. X, pag. 74) que presque tous les habitants de Mariquita ont des goîtres.

(5) Selon Piédrahita; Herréra dit deux cents hommes.

avaient rassemblé plus de cinq mille *gandules* les plus guerriers pour empêcher l'invasion de leur province. De Ursua évita le combat, mais afin de mieux les subjuguer. Il jeta sur leur territoire les fondements de la villa *Tudéla* (1) (*Tubellà Nova*) sur les bords du Rio-Zarbi; mais les Indiens ayant réussi à lui couper les vivres, la position ne fut pas tenable : plusieurs Espagnols sont tués, et, quarante jours après, le commandant abandonna la colonie et partit pour faire des découvertes dans le *Dorado* (2).

20 octobre. *Fondation de la villa de San-Miguel* (*Fanum Sancti Michaelis*) par Antonio de Olalla, dans la province de los Panches, à douze lieues N. de Santa-Fé (3).

Fondation de la villa de Almaguer (4) (*Almacheria, Almacherium*), par le capitaine Alonso de Fuenmayor, d'après les ordres du licencié Briseño, sur une hauteur au milieu de la vallée de Guachicono, entre Popayan et la villa de Pasto, à environ sept lieues au sud de la première ville (5).

1552, 20 octobre. *Fondation de la ville de Léon* (*Legium Novum*), dans la vallée de la Paz, province de Guane, par Bartolomé Hernandez de Léon, natif de Léon en Espagne, d'après les ordres des nouveaux oidors de Santa-Fé (6).

Fondation de San-Antonio de Gibraltar (7) (*Calpe Nova*), ville du gouvernement de Mérida et port de la lagune de Maracaïbo, par *Gonzalo de Pina Liduéña* (8).

---

(1) En mémoire de sa ville natale du même nom dans le royaume de Navarre.

(2) Herréra, décad. VIII, lib. I, cap. 15, 16 et 17. — Piédrahita, lib. XI, cap. 8.

(3) Piédrahita, lib. XI, cap. 8.

(4) Lat., 1° 54' N.; long. O. de Paris, 79° 15' (Humboldt.)

(5) Piédrahita, lib. XI, cap. 8. Cet auteur et Florez de Ocariz placent cette ville en 1551, Alcédo en 1556; mais c'est une erreur.

(6) Piédrahita, lib. XI, cap. 9 Dépeuplée quelques années après, elle fut rebâtie, en 1586, par le capitaine Bénito Franco. --Florez de Ocariz, p. 123.

(7) Par lat. 9° 11' N., et long 72° 57' O. de Paris (Alcédo).

(8) Dépeuplée peu de tems après, elle fut rebâtie par Juan de Chazarréta. Détruite de nouveau, en 1600, par les Indiens Motilones, elle le fut encore par le pirate français L'Olonais, en 1665, et trois ans après, par John Morgan.

Fondation de la ciudad de San-Juan de Giron (1) (*Hiro, Fanum S. Joannis ad Hironem*), capitale du district de son nom, dans la province de Vénézuéla, par Pédro Mantilla de los Rios, sur la rive orientale d'un ruisseau qui lui donne son nom (2).

1543. *Fondation de la ciudad d'Ontiveros* (*Onthiberia* ou *Basiliopolis*) par Luis Diaz Melgaréjo, près la rivière Parana, à quatre-vingt-une lieues de l'Assomption (3).

Expédition du capitaine Pédro de Ursua contre les Tayronas. Étant entré en possession de la *justicia mayor* de Santa-Marta, vers la fin de l'année 1551, de Ursua se prépara à faire la conquête des Tayronas, nation nombreuse et guerrière, et la seule, dans le nouveau royaume, qui possédât une fonderie de métaux. Il comptait s'emparer des richesses qu'on disait renfermées dans leurs tombeaux, ainsi que des ornements d'or ou d'argent qu'ils portaient, tels que serpents, crapauds, aigles, pendants d'oreilles, demi-lunes, paillettes, etc. Les Tayronas, informés de son projet ainsi que de sa réputation militaire, coururent aux armes, et appelèrent à leur secours les Giribocas, les Bodiguas, les Zacas et les Bondas, qui, étant menacés du même danger, firent cause commune avec eux. Ursua partit de Santa-Marta avec quarante fantassins et douze cavaliers, munis de provisions pour trois mois. Il traversa la Guayra, et se dirigea sur Posigueyca, l'une des principales places des Tayronas; le cacique lui ayant envoyé un messager avec des présents, pour l'inviter à entrer dans la ville, où il serait reçu en ami, l'Espagnol accéda à cette proposition et fut satisfait de l'urbanité des habitants. De cette place, il prit la route de la *Sierra-Névada de los Arnacos*, afin de pénétrer dans la vallée de Tayrona, et arriva sans obstacle près des sources du *Rio de Piédras* (4), où, se voyant attaqué par la fièvre, et ses gens épuisés de fatigue, il résolut de retourner à Santa-Marta en suivant le cours de la rivière, et laissant la route à Giriboca. Le cacique de Posigüeyca, instruit de ce dessein

---

(1) Par lat. 7° 13' N., et long. 75° 21' O. de Paris (Alcédo).

(2) C'est un établissement très-pauvre.

(3) Herréra, *Descripcion de las Indias occidentales*, cap. 24.

(4) Cette rivière, qui vient du nord, se jette dans la mer, à l'est du cap de San-Juan de Guia.

par ses espions, choisit un millier de guerriers (*gandules*) pour attaquer les Espagnols dans les défilés de *Passos de Origuo* (1), tandis que deux mille Bondas et Bodiguas, cachés dans les montagnes, devaient couper la retraite. Malgré une force si supérieure et les difficultés du terrain, bordé d'un côté par des précipices, et de l'autre par des rochers élevés, Ursua résolut à se frayer un passage, et rentra à Santa-Marta avec douze hommes seulement. La perte des Indiens fut évaluée à cinq cents combattants (2).

1553. *Fondation de la villa de Salazar* (3) *de las Palmas* (*Salicæa*, *Palma*), ensuite appelée *Nirua* par *Diégo de Montès*, pour protéger les mines de San Pédro; mais elle ne tarda pas à être détruite par les Indiens, de concert avec les noirs esclaves qui travaillaient aux mines. Les habitants se sauvèrent et se retirèrent à Baréquizémeto (4).

Fondation de la ciudad del Espiritu-Santo del Caguan (*Cagunnum*), sur les bords de la Magdaléna, dans la province des Indiens Ajès, par Gaspar Gomez, d'après les ordres de Juan Lopez de Herréra (5).

Fondation de San-Antonio del Toro (*Taurum*, *Tauria*), dans la province de Cartagéna, par Pédro Alvarado (6).

---

(1) Ou *Passos de Rodrigo*, ainsi nommé en l'honneur du gouverneur de Santa-Marta, Rodrigo Bastidas, qui le premier découvrit ou franchit ce défilé.

(2) Piédrahita, lib. XI, cap. 9.

(3) Nom de la rivière Sulia qui la baignait, et qui y traversait un beau bois de dattiers (*un hermoso palmar*). Voyez Piédrahita, lib. XII, cap. 2. — Oviédo, lib. III, cap. 9: *Levantose los Indios Giraharas nacion tan valiente como altiva*, etc. — Coléti dit, par erreur, que Salazar fut fondée, en 1561, par Alonso Rangel.

(4) Repeuplée, en 1555, par le capitaine Diégo de Parada avec vingt-cinq hommes; Las Palmas prit le nom de Nirua, de la rivière sur le bord de laquelle on la transféra. Les Espagnols furent encore forcés d'évacuer cette ville peu de tems après; et, en 1583, elle fut rebâtie sur son emplacement actuel par Estedem Baugel, mestre-de-camp du gouverneur Francisco de Cacérès. Toutefois, ce ne fut qu'après l'extinction de tous les Indiens Niruas et Giraharas que les habitants furent complètement en sûreté. Elle est située à seize lieues N.-N.-O. de Pamplona, et renfermait autrefois, suivant Alcédo, quatre cents familles.

(5) Ocariz dit que cette ville fut fondée le 24 mars 1590.

(6) Toro fut connue aussi sous le nom de *pueblo de los Bravos*,

Fondation de la ciudad de Victoria par le sergent-major *Hernando de Salinas*, à douze lieues de Mariquita, nouveau royaume de Grenade, entre le Rio-Miel et le Guariño, au milieu d'un bois et au pied d'une montagne où l'on exploita quelque tems des mines d'or (1). Victoria fut ainsi nommée à cause de la victoire gagnée par le même Salinas sur les guerriers de la vallée de las Lanças, secondés par les Coyaymas. La force espagnole consistait en cent cinquante fantassins et vingt cavaliers. Dans ce combat (*batalla de la Colina*) plus de deux cents Indiens furent tués ou blessés, et seulement quinze Espagnols.

1555. *Fondation de San-Juan de los Llaños* (2) (*Fanum Sancti Joannis in campis*), par le capitaine *Juan de Avillanéda*, sur les bords de la rivière de Cunimia, près de celle d'Ariari, sur le site occupé précédemment par l'établissement de Nuestra-Señora, qu'y avait formé Jorgè de Speir, et par celui de Fragua, fondé par Nicolas de Féderman. Dans l'espace de quelques mois Avellanéda subjugua les nations Magnanès, Curabanès, Camaxaguas, Opérignas et Guaménès, qui occupaient le pays à la distance de sept lieues autour de la ville; et à vingt lieues de là il découvrit les Sarayès et la nation féroce des Bayonanças (3).

1556. *Rétablissement de la ciudad de N.-S. de Alta-Gracia de Tipacoro*, dans le gouvernement de Mérida, par *Juan Sanchez Osorio* (4).

---

ou ville des Bras, à cause de la jonction de quatre rivières qui se réunissent vis-à-vis d'elle.

(1) L'établissement fut abandonné peu après, et les habitants se retirèrent dans une plaine voisine; mais des démêlés particuliers survenus entre les familles des Hospinas et des Salcédos, mirent fin à la nouvelle ville, et les habitants s'en réunirent à ceux de Mariquita. Voyez Piédrahita, lib. XII, cap. 2. — Florez de Ocariz, 75, pag. 124. Quelques auteurs disent que Victoria fut fondée par Diégo Assensio de Salinas; mais Piédrahita affirme qu'il était seulement *poblador*.

(2) Par lat. 3° 11", et long. 76° 21' O. de Paris, à quarante lieues de Santa-Fé.

(3) Piédrahita, lib. XII, cap. 4. On exploitait autrefois, près de *los Llanos*, de riches mines d'or. La population actuelle se compose d'environ cinquante familles pauvres.

(4) La fondation de cette ville est incertaine : on sait qu'elle fut détruite par les Indiens, en 1656. Voyez Ocariz, 118, pag. 127.

Fondation de Nuéva-Valencia (1) (*nueva ciudad de Valencia del Rey*) (*Valentia Nova*), à une demi-lieue du lac du même nom (appelé Tacarihua par les Indiens), par Alonso Diaz Moréno, après qu'il eut vaincu les Indiens que l'abondance du poisson avait attirés sur les bords de ce lac (2). Ce fut par ordre du licencié Villasinda, gouverneur de la province de Vénézuéla.

Expédition de Pédro de Ursua contre les Palenquès et les esclaves noirs fugitifs. Plus de six cents nègres, commandés par un guerrier nommé Bayano, s'étaient retirés chez les Palenquès, habitant les montagnes qui s'étendent depuis Playon jusqu'à Pacora, et de là fesaient des excursions depuis Panama jusqu'à Nombre-de-Dios, pillant les grandes routes et les maisons isolées, et inspirant une terreur si grande, qu'on ne pouvait trouver les moyens d'arrêter leurs brigandages. Enfin, sur la proposition du vice-roi, Pédro de Ursua fut envoyé contre eux, avec deux cents hommes bien armés et bien équipés. Ce vaillant capitaine partit de Nombre-de-Dios, pénétra dans les montagnes, où les noirs s'étaient réfugiés, et leur livra un grand nombre de combats, dans lesquels ils perdirent beaucoup de monde. Après une guerre d'escarmouche d'environ deux années, Bayano étant tombé dans une embuscade, le reste fut forcé de se soumettre au vainqueur. Les deux partis firent une convention par laquelle Bayano devait être envoyé à Panama, et de là, embarqué pour l'Espagne; la rivière sur les bords de laquelle il s'était établi prendrait son nom, et les enfants des noirs, nés pendant la guerre, seraient libres; enfin les Palenquès s'engageaient à ne plus recevoir d'esclaves. La paix, conclue

---

(1) Lat., 10° 10" N.; long., 70° 33' O. de Paris (Humboldt); à soixante lieues S.-E. de Corq, vingt-cinq de Caracas, dix de Puerto-Cabello et sept de Burburata.

(2) Piédrahita, lib. XII, cap. 2. — Oviédo, lib. III, cap. 9. — Fr. Pédro Simon, not. VII. Le premier place la fondation de cette ville en 1556; les autres en 1555; Coléti en 1573.

Valencia fut le principal théâtre des cruautés de Lopez de Aguirre. En 1677, elle fut saccagée par des pirates français; en 1814, elle souffrit par un incendie. Sa population, en 1801, n'était que de six mille cinq cents habitants; en 1810, elle excédait dix mille. Sa population actuelle, environ quinze mille habitants.

Le 15 avril 1823, le congrès de Colombia décréta l'établissement d'un collége à Valencia.

à ces conditions, dura plusieurs années. Après cette expédition, de Ursua revint à Panama, et se rendit ensuite à Lima (1).

Fondation de la ciudad de Truxillo (*Truxillum Novum, Pax Truxillensis*), dans la province de Vénézuéla, à Escuque, dans le pays des *Cuycas* (2), sur le sommet d'une colline bornée par la rivière *Motatan*. Cette ville fut fondée par le capitaine *Diégo Garcia de Parédès*, à la tête de soixante fantassins et dix ou douze cavaliers, et bon nombre des Indiens Yanaconas. Quelques-uns des premiers habitants ayant commis des excès envers les femmes d'Indiens du voisinage, ceux-ci les attaquèrent de nuit, et en massacrèrent un grand nombre. Ceux qui survécurent à ce désastre se retirèrent, en 1557 et 1558, dans une autre position, et transportèrent ensuite leurs habitations successivement dans deux endroits différents.

La ville fut rétablie par Francisco Ruiz, en 1559, sous le nom de *Mirabel;* mais elle reprit celui de Truxillo. Enfin, en 1570, les Espagnols se fixèrent dans la place (3) qu'elle occupe aujourd'hui (4).

1557. *Fondation de Santa-Ana de Cuenca* (5), de la province de Cuenca, département de Asuai, par Gil Ra-

(1) Piédrahita, lib. VII, cap. 4.

(2) La province de las Cuycas fut découverte, en 1549, par le contador Vallejo, d'après les ordres du gouverneur Tolosa.

(3) Lat., 8° 53' N.; long., 72° 14' O. de Paris; à quatre-vingts lieues S. de Coro, vingt-sept O. de Tucuyo, et dix-huit du lac de Maracaibo.

Cette ville fut surprise et pillée, en 1678, par le pirate français Grammont, qui avait débarqué à la distance de quatre-vingts lieues de là. Elle possédait autrefois deux couvents, deux monastères de femmes et un ermitage. Sa population, en 1807, montait à douze mille habitants.

(4) Piédrahita, lib. XII, cap. 5 et 7. — De la Calle, cap. 1, § 32. — Coléti dit par erreur que Truxillo fut fondée en 1559.

(5) Lat., 2° 53' S., et à 0° 26' à l'ouest du méridien de Quito (de Ulloa); long., 81° 31' O. de Paris (Humboldt); à soixante lieues de Quito. Avant sa dernière révolution, Cuenca possédait cinq couvents, deux monastères et un collège des jésuites. Population, environ vingt mille habitants. Le 18 septembre 1822, un *consulado* ou tribunal de commerce fut établi à Cuenca, par un décret du libérateur Bolivar.

mirez Davalos (1). Elle est située dans une grande plaine arrosée par quatre rivières. Les rues sont droites, les maisons bâties de briques crues et couvertes de tuiles.

1558-1559. *Expédition du capitaine Luis Lanchéro contre les Muzos, et fondation de la ville de leur nom.* Les Muzos, guidés par leur général Quirinaca, continuaient leurs ravages sur les frontières, égorgeant tous les Espagnols qui tombaient entre leurs mains, et dévorant les malheureux Moscas des Encomiendas. La guerre que leur avait faite, en 1551, Pédro de Ursua, n'avait eu aucun résultat décisif; et ils méditaient alors la conquête de la province d'Ubati. Les Conseils de Santa-Fé, de Tunja et de Vélez, effrayés de ces hostilités, envoyèrent demander aux officiers royaux les moyens de réduire ce peuple féroce. Il fut en même tems décidé, dans une assemblée générale composée de prélats, de religieux et d'autres personnes notables, que la guerre contre ces cannibales était juste, et qu'il fallait faire marcher contre eux une force respectable sous un commandant habile. On choisit à cet effet le capitaine Luis Lanchéro. Celui-ci s'adjoignit comme lieutenant *Francisco Morcillo*, qui avait servi dans les guerres civiles du Pérou, partit de Vélez avec soixante Espagnols et trois cents Yanaconas, et gagna bientôt les frontières des Muzos.

Cependant, le général Quirinaca avait convoqué tous les caciques du pays, pour aviser aux moyens de défense, et en peu de tems vingt mille guerriers étaient accourus se ranger sous ses drapeaux. Le cacique *Nayman*, le premier qui s'avança contre les Espagnols, à la tête de quatre mille archers, fut repoussé avec une perte considérable. Les Espagnols n'eurent que trois morts et vingt blessés. Lanchéro jugea à propos de se fortifier pour laisser prendre du repos à ses troupes, et se préparait à une nouvelle campagne l'année suivante (1559), lorsqu'il fut joint par le capitaine *Juan de Ribéra* et trente-cinq hommes d'infanterie et de cavalerie. Le cacique Nayman, ayant reçu de son côté de nombreux renforts, voulut de nouveau tenter la fortune des armes; mais ne voyant aucune chance de succès, il opéra sa retraite, et ses guerriers, poursuivis par les chiens, furent déchirés d'une cruelle manière. Peu après, le corps de Ribéra fut assailli à une lieue du camp, par plus de quatre mille Indiens

(1) Voyez Herréra, déc. V, lib. X.

aux ordres de Quirimaca, et leur mit cinq cents hommes hors de combat. Après ce succès, les deux capitaines résolurent de porter la guerre au cœur de la province. Ayant rencontré l'ennemi, qui s'était posté sur le penchant d'une colline, ils n'hésitèrent pas à l'attaquer, et après un combat de plus de trois heures, dans lequel Quirimaca perdit la fleur de son armée, et plus de deux mille *gandulès*, ils le jetèrent dans une déroute complète. Ce chef, désespérant alors de pouvoir soustraire son pays au joug espagnol, l'abandonna pour se retirer dans le Carare, sur les bords de la Magdaléna; et ceux de ses gens qui ne purent l'y suivre, furent impitoyablement déchirés par les chiens. Dix Espagnols et un grand nombre de Yanaconas, percés de flèches empoisonnées, moururent de leurs blessures. Lanchéro fut lui-même blessé d'une de ces flèches, qui traversa son armure, laquelle était garnie de coton, et de quatre pouces d'épaisseur.

Lanchéro, jaloux de réprimer l'audace de ces sauvages, et de protéger les mines d'émeraudes, chargea son lieutenant Morcillo d'aller jeter les fondements de la ville de *Muzo* (*la Santissima Trinidad de los Muzos*) (1), ce que celui-ci exécuta le 20 février 1560. Il s'y rendit ensuite lui-même pour y promulguer des règlements, et assister au partage des naturels entre ses officiers; et, après y avoir séjourné quelques mois, il en nomma Morcillo gouverneur, et partant avec une vingtaine d'hommes, il se rendit d'abord à la ville de Vélez, et de là à celle de Tunja, où il succomba à une cruelle maladie (2).

1559. *Fondation de la ville de Mérida* (*ciudad de Mérida*) (*Emerita Nova*) *dans la province du même nom.* Cette province, y compris *las Sierras-Névadas*, avait une étendue de quatre-vingts lieues, et renfermait différentes

(1) Cette ville dépendait du corrégimiento de Tunja, et fut long-tems le siège du gouvernement, qui fut enfin transféré à Tunja. Elle possédait autrefois trois couvents. Sa population se composait d'environ deux cents familles, toutes occupées à l'exploitation des mines d'émeraudes du voisinage.

(2) Voyez Herréra, déc. VIII, lib. I, cap. 15, 16 et 17. — Piédrahita, lib. XII, cap. 6. Coléti prétend que le premier espagnol qui pénétra dans ces contrées fut Bernardo de Fuentès, qui les visita en 1547, et en cela il est en opposition avec ces deux auteurs.

nations nombreuses dont chacune fut gouvernée par ses propres caciques : c'étaient les Jaricaguas, les Mucunchès, les Escagueyès, Miyusès, Tricaguas, Tapanos, Mocobos, Mombunès, Mucuchiès, Iquinos, Tostos et Timotos. Le capitaine *Christoval Rodriguez Xuarès*, avec un corps de soixante-quatre hommes, entra dans la province de Mérida, sur le *Rio de las Azéquias*, où il jeta la fondation de la ville de Mérida (1), à onze lieues de la *Sierra*, et quarante au nord de la ville de Pamplona. Il lui imposa le nom de *Santiago de los Caballéros de Mérida*, en l'honneur de sa ville natale, en Estramadura (2).

Fondation de Baeza, capitale du gouvernement de *Quixos*, par Gil Ramirez Davalos (natif de Baéça, en Castille), d'après les ordres du vice-roi du Pérou (3).

Fondation de la ciudad de Nuestra-Señora de los Rémédios, dans la vallée de Corpus-Christi (4), province de Mariquita, par le mestre-de-camp *Francisco Martinez de Hospina*, à la tête de quatre-vingts fantassins et quelques cavaliers, devant lesquels les caciques Puchina et Motambe s'enfuirent. Son fondateur la transféra, le 15 dé-

(1) Par lat. 8° 10' N., et long. 73° 24' O. de Paris.

(2) Piédrahita, lib. XII, cap. 7. Coléti dit que Mérida fut fondée, en 1562, par Juan de los Pinos; Alcédo dit en 1558; Piédrahita en 1559.

Mérida souffrit considérablement du tremblement de terre de 1644, et de celui qui détruisit Cuenca. En 1782, elle fut érigée en archevêché, d'abord suffragant de San-Domingo, et ensuite de Santa-Fé. Avant sa révolution, elle possédait un collége, un séminaire, trois couvents, un hôpital, et d'autres établissements publics. En 1801, le vice-régent du collége fut envoyé à Caracas demander l'établissement à Mérida d'une université, où les habitants pussent prendre leurs degrés sans être obligés d'aller droit à Santa-Fé ni à Caracas; mais il ne put l'obtenir. Cette ville, qui renfermait une population de onze mille habitants, fut ruinée par le tremblement de terre du 26 mars 1812; elle est à vingt-cinq lieues S.-E. de Varinas, quatre-vingts S. de Maracaïbo, et cent quarante S.-E. de Léon de Caracas.

(3) Herrera, déc. V, lib. X. Baéça, suivant de Ulloa, n'est plus qu'un hameau de huit ou neuf maisons de paille. Lib. VI, cap. 4.

(4) A trente lieues de Victoria. La vallée de Corpus-Christi fut découverte par les capitaines Pédroso et Cépéda. Voyez pag. 261.

cembre de l'année suivante, à son emplacement actuel (1), près de la rivière de Miel (2).

1560. *Fondation de la ville de Nuestra-Señora de la Palma* par *don Antonio de Toledo*, dans le pays des Indiens *Culimas* (3), corrégimento de Tunja, nouveau royaume de Grenade. Le corps de Toledo était composé de quatre-vingts fantassins, quelques cavaliers et des chiens; avec ce corps il assujettit toute la province. Palma fut transférée, en 1563, à l'emplacement (4) qu'elle occupe aujourd'hui, par le capitaine don Guttière de Ovallé, lequel l'appela *Nuestra-Señora de la Palma de Ronda*, de sa ville natale, en la Alta-Andaluzia, nom qu'elle porta quelque tems (5).

Fondation de la ville de Collado (*villa de el Collado*), sur le bord de la mer, dans la province de Vénézuéla, par Francisco Taxardo, natif de l'île de Sainte-Marguerite. Après avoir éprouvé une forte résistance de la part des habitants de la vallée de Caracas, il fit la paix avec les *Toquès*, *Taramaypas* et *Chagaragotos*, et jeta les fondements de cet établissement, auquel il donna le nom de Collado, en l'honneur du gouverneur Pablo Collado (6). Faxardo découvrit en même tems les mines situées dans le pays des Toquès (*las minas de los Toques*).

1560-61. *Dernière expédition de Pédro de Ursua, et ré-*

---

(1) Par lat. 7° 10' N., et long. 77° 16' O. de Paris (Restrépo); à vingt lieues de Honda, et cinquante S.-O. de Santa-Fé. Population, environ cinq cents habitants.

(2) Voyez Piédrahita, lib. VII, cap. 7.

(3) Piédrahita; Herréra écrit Colimas.

(4) Située par lat. 5° 8' N., et long. 77° 12' O. de Paris (Alcédo); à quinze lieues N.-O. de Santa-Fé. Selon Alcédo, elle comprenait six cents familles. Coléti place la fondation de cette ville en 1512, et son établissement par Ovallé en 1572.

(5) Piédrahita, lib. VII, cap. 7.

(6) Selon Alcédo, cette ville fut premièrement fondée, en 1553, par des fuyards de la ville de las Palmas. Elle fut ensuite rebâtie près les mines de Villa-Rica, et il n'en restait que le nom lorsqu'elle fut établie par Faxardo. Lat. 10°; long. 71° 10' O. de Paris; quarante-huit lieues de Caracas.

Depons estime la population à trois mille deux cents habitants; dont la plupart sont des *Sambos* de race mêlée de nègres et d'Indiens.

volte de Lopé de Aguirre. Vers la fin de l'année 1560, Pédro de Ursua, que le vice-roi du Pérou avait encouragé d'aller chercher le fameux lac d'or de Parimé et la ville de Dorado, partit de Cuzco et se rendit au Rio de los Motilonès, où il prépara une armada, ayant à bord quatre cents Espagnols bien équipés, un grand nombre d'Indiens et quarante chevaux. Ayant fait voile d'Astilléro dans le Marañon, il descendit ce fleuve environ sept cents lieues; arrivé près d'un village dans la province de Machifaro, des simptômes de mécontentement éclatèrent parmi les principaux officiers, en raison des maladies et du manque de vivres. Plusieurs d'entre eux étaient des vétérans des armées du Pérou, d'un caractère mutin et turbulent, particulièrement le capitaine Lopé de Aguirré, Biscaïen, de petite taille et boiteux, mais d'une bravoure éprouvée. S'adressant à ses camarades et aux soldats, il leur demandait quel avantage ils espéraient rencontrer dans ces déserts? « Si vous voulez des richesses, » ajoutait-il, « vous les trouverez au Pérou : la conquête en est » facile; car le pauvre peuple se joindrait aux soldats contre » l'oppression des Espagnols. » Dans cette vue, il forma un complot contre Pédro de Ursua, qui fut assassiné pendant son sommeil, ainsi que son lieutenant-général, *don Juan de Vargas. Don Fernando de Gusman,* de Séville, l'un des principaux conspirateurs, qui éprouva une violente passion pour la femme de Ursua, fut élu général; Lopé de Aguirré, mestre-de-camp, et les autres conjurés, se partagèrent les grades inférieurs. Après s'être avancés douze lieues plus loin, ils mirent à mort *Juan Alonso de la Vandéra*, et quelques autres qui n'avaient pas adhéré à leur projet, et proclamèrent de Guzman prince souverain du Pérou. En même tems, Lopé de Aguirré proposa au nouveau chef d'abandonner tous les Indiens péruviens, ainsi que les Espagnols malades, hommes et femmes; mais celui-ci ne voulut point y consentir. Continuant leur route, ils arrivèrent, après soixante lieues de navigation, à une île ou un *puéblo* nommé *Mataca*, où Lopé de Aguirré fit périr son général, *don Fernando*, à qui il venait de jurer obéissance, et huit personnes de distinction. (Piédrahita en donne les noms.) S'emparant alors du commandement, et laissant derrière lui la plupart des principaux officiers et les malades, il met à la voile avec deux brigantins, plusieurs canots et pirogues; et, entraîné par le courant du Marañon jusqu'à son embouchure, il débarque dans la plus déserte des deux

cents îles qui s'y trouvent, et fait périr le comendador Juan de Guévara, plusieurs Espagnols et un grand nombre d'Indiens Yanaconas avec leurs enfants. Il entre ensuite dans la mer du Nord (1er. juin 1661), débarque à Margarita deux cents arquebusiers, sur deux cent trente qui lui restaient, s'empare du gouverneur de cette île, *don Juan de Villandrando*, qui l'avait reçu comme un officier du roi, le fait mettre à mort, ainsi que plusieurs de ses officiers qui lui résistèrent (1), et pille la ville et le trésor royal. En même tems, il adresse une proclamation à ses soldats, portant que le salut des Indes exige la mort de tous les évêques, vice-rois, présidents, gouverneurs, oidors et religieux, ces mercenaires qui veulent opprimer les soldats et empêcher un bon gouvernement de s'établir dans les Indes. Aguirre part de Margarita, et, après une traversée de huit jours, arrive à Burburata, à la tête de cent cinquante hommes, quatre pièces d'artillerie légère, trois chevaux et un mulet, prétendant que ces forces lui suffisaient pour conquérir les Indes. Il ravagea les côtes des Caraças, aborda à l'île de Santa-Marta, et pénétra de là dans le nouveau royaume. Afin d'arrêter ce chef audacieux, le gouverneur de Vénézuéla, l'audience royale de Santa-Fé, les gouverneurs de Cartagéna, Santa-Marta et Popayan, réunirent une force de quinze cents hommes, dont deux cents chevaux, et en donnèrent le commandement au maréchal *don Gonzalo Ximénès de Quésada*, avec ordre de livrer bataille dans la vallée de Cérinca, à douze lieues de la ville de Tunja, que Aguirre devait traverser. Ce dernier, après avoir commis de nouvelles cruautés, forcé d'accepter le combat, fut vaincu et obligé de fuir. Cerné de toute part et voyant sa perte inévitable, dans son désespoir il poignarda sa fille qu'il destinait au trône. Ce forcené fut conduit peu après à l'île de la Trinidad, où il fut écartelé. On rasa sa maison et l'on sema du sel dans l'emplacement qu'elle occupait (2).

Fondation de la villa de San-Christoval (*S. Christo-*

(1) Le capitaine Gonzalo Guiral de Fuentes, Sancho Pizarro, Diégo Alvarez, etc., etc.

(2) Pedro Simon, not. VI, cap. 30-39. — Piedrahita, lib. VII, cap. 8. — *Purchas' Pilgrims*, vol. IV, lib. VII, cap. 11. *The historie of Lopez Vaz a Portugal*. Voyez Acuña, cap. 9 et 10. — Pagan, cap. 39.

phori Fanum) sur les bords d'une petite rivière, à vingt lieues nord-est de Pamplona, du gouvernement de Maracaïbo, par le capitaine *Juan Maldonado*. Les habitants, épouvantés par les chevaux et les chiens et vingt fantassins bien armés, se retirèrent (1).

Fondation de Nuestra-Señora de Caraballéda, dans le Vénézuéla, sur la côte de la mer, à deux lieues du port de la Guayra, par le capitaine Francisco Faxardo (2).

Fondation de San-Francisco, à l'est de la ville de San-Carlos, province de Vénézuéla, par le capitaine Francisco Faxardo (3).

Défaite des Indiens. Établissement de la villa de San-Francisco. Juan Rodriguez entra dans la province de Caracas d'après les ordres du gouverneur. Les Indiens recommençaient la guerre sous le chef Caycopuro ou Guaycapuro. Rodriguez, nommé lieutenant de cette province, marcha avec trente-cinq hommes de Tucayo dans le pays des Toquès, et les défit avec grande perte après cinq attaques dirigées successivement contre les gens des mines. Après ces succès, Rodriguez passa dans le territoire des Marichès, qui firent leur soumission. Caycapuro, aidé de Paramaconi, cacique des Indiens *Taramaynas*, voulut se venger de sa défaite; mais il fut vaincu de nouveau par un corps d'Espagnols sous les ordres de Julian de Mendoza, dans un combat nommé *batalla de los Taramaynas*, et tous les Indiens furent contraints de se soumettre au vainqueur.

Rodriguez jeta alors les fondements de la *villa de San-Francisco* (*Fanum S. Francisci*) dans la vallée du même nom, près la ville de San-Carlos. Il en nomma les alcades et régidors, et partagea les terres entre les habitants (4).

1563. *Paez* (*la ciudad de San-Vincenté*) (*Castrum S. Vincentii ad Paetios*), dans la province de Popayan, fut fondée, le 3 janvier 1563, par le capitaine Domingo Lozano, sur les confins de cette province, dans la vallée de

(1) Voyez Pédro Simon, not. V, cap. 16, n° 4. — Piédrahita, lib. VII, cap. 7. — Alcédo, qui donne 1560 pour la date de sa fondation, dit qu'elle comptait environ quatre cents familles.

(2) De la Calle, cap. 1, § 34. — Piédrahita, lib. VII, cap. 8.

(3) Piédrahita, lib. XII, cap. 5. — Alcédo place cette ville en 1560.

(4) Oviédo, *Historia de Venezuela*, lib. III, cap. 13.

S. Saldaña, près de la Magdaléna, à soixante lieues de la ville de San-Juan de los Llanos. Les Pijaos la détruisirent en 1572. (Florez de Ocariz, 83, p. 124.)

Angélès (*la ciudad de los*) (*Angelopolis*), dans la province de Popayan, fut fondée par le même Lozano, à vingt lieues de Tocayma et à neuf de Néiva (1). Elle est aujourd'hui dépeuplée.

1566. *Les Caracas se défendant contre l'invasion des Espagnols.* Le gouverneur don Poncé de Léon se déterminant d'achever la conquête des Caracas, confia l'exécution de ce dessein à Diégo de Losada. Cet officier partit avec son corps d'armée de Tucuyo par Baréquizéméto avec cent cinquante hommes, dont vingt cavaliers (2). Le 20 janvier, il célébra dans son camp la fête de Saint-Sébastien; qu'il adopta comme patron et défenseur contre les flèches empoisonnées des Indiens. Poursuivant sa marche, il arriva au passage nommé *Sitio de Marques,* ainsi nommé en l'honneur du capitaine du même nom qui y fut tué. De là, il passa à Guaycapuro, où il rencontra une foule d'Indiens armés de flèches, de dards et de pierres, qu'ils lancèrent avec fureur contre les Espagnols qui furent contraints de se retirer à la vallée de *Pasqua* (3). Ce combat fut nommé *batalla de San-Pédro.*

1567. Diégo Losada, après avoir essayé inutilement de faire la paix, marcha dans la vallée de San-Francisco, où il reçut des provisions des Tamas, par l'entremise du gouverneur, et ensuite pénétra dans la province de los *Marichès,* qu'il défit dans un combat nommé *batalla de la Québrada.* Profitant de ces succès, Losada se hâta (1567) de jeter les fondements d'une ville dans la vallée de San-Francisco, qu'il nomma *Santiago de Léon de Caracas* (4) (*Caracasia, Leopolis*).

---

(1) Piédrahita, lib. XII, cap. 9. Cet auteur finit son histoire l'année 1565.

(2) Oviédo en donne les noms.

(3) Ainsi nommée à cause de la semaine sainte. Cette vallée a quatre lieues en longueur, et à peu près autant de largeur. *En un hermoso vallée, tan fertil como alegre, y tan ameno como delectable.*

(4) Lat., 10° 30'; long., 69° 25' O. de Paris (Humboldt); à trois lieues de la Guayra. Les rues sont larges et se coupent à angles

1568. Les Indiens se préparèrent à attaquer la ville de Caracas. Losada sortit à leur rencontre et les obligea à se retirer. Cette même année, la cité de Burburata est abandonnée par les habitants.

Expédition de don Malavez de Silvia. Cet officier fit voile de Pernambuco, en 1568, avec six cents Espagnols, et, ayant été poussé vers le nord le long de la côte, il entra dans le fleuve des Amazones. Il alla ensuite aborder à Santa-Margarita, où il obtint des gens d'Orellana des renseignements sur les projets de leur capitaine. Silvia passa en Portugal, et s'y fit accorder la permission de former un établissement dans le pays d'Orellana. Il partit en conséquence avec trois navires et deux caravelles; mais tous, à l'exception de la caravelle qu'il montait, se perdirent sur les bas-fonds. Silvia retourna à Lisbonne, et se rendit de là dans l'Inde, d'où, après un séjour de vingt-cinq ans, il revint dans sa patrie avec le produit de son travail, dans l'intention d'aller tenter un établissement dans la capitainerie de Maranham. Il s'embarqua à bord d'un navire nommé *le San-Francisco;* mais on n'a jamais pu savoir ce qu'il était devenu.

8 septembre. *Fondation de Nuestra-Señora de Caravalledo* par Diégo Losada (1). Il y laissa trente-neuf habitants.

---

droits. L'évêché de Coro y fut transféré en 1636, et en 1803 elle devint le siége d'un archevêché. Pour armes, un lion gris rampant sur champ d'argent, tenant entre ses pattes une coquille d'or avec la croix de Saint-Jacques, le tout surmonté d'une couronne à cinq pointes. Par une cédule de Charles II, les alcades de cette ville étaient autorisés à gouverner la province s'il n'y avait pas de gouverneur. Par une autre cédule de Philippe V, une compagnie de commerce des Biscaïens fut établie, mais elle fut abolie en 1778. Cette ville fut saccagée, en 1566, par le chevalier Francis Drake, et par les Français en 1679. Avant la dernière révolution, Caracas possédait plusieurs couvents, monastères et ermitages. Il y avait un collége et un séminaire. L'historien Oviédo, dans son tems, estimait la population espagnole à mille habitants; le reste était composé de quelques nègres et mulâtres. Population en 1812, près de cinquante mille habitants, dont douze mille blancs et vingt-sept mille gens de couleur libres, avant le tremblement de terre du 26 mars, qui en fit périr près de douze mille. Les événements de la guerre ont depuis réduit cette population à environ vingt mille habitants.

(1) Oviédo, part. I, lib. IV, cap. 5. Cette ville fut bâtie à

Il marcha ensuite vers le *Sitio de Salamança*, dans la vallée de los Locos, traversa la province de los Marichès, et, dans l'espoir de s'emparer de Guaycapuro, il envoya un corps de quatre-vingts hommes sous Francisco Infanté; mais le cacique s'étant retiré pour mieux se défendre, le combat s'engagea, et Losada, qui était venu commander en personne, fut blessé mortellement.

1569. *Expédition de Cristobal Cobos et Gaspard Pinto, pour pacifier les Chagaratos.* L'un meurt, et l'autre se retire sans avoir réussi (1).

Sous prétexte de faire la paix, les Marichès cherchèrent à surprendre la ville de Santiago. Leur complot ayant été découvert, les principaux chefs, au nombre de vingt-trois caciques et capitaines, furent pris et empalés (2).

Garcia Gonzalez vint avec quatre-vingts hommes au secours de la ville de Santiago.

Les Indiens Caribes de l'île de Granada, avec quatorze pirogues, font une tentative contre Caravallédo; mais, ayant éprouvé de la résistance, ils se retirèrent avec perte.

Expédition de don Pédro de Silva. Ayant obtenu la permission de faire la conquête de el Dorado, il partit du port de la Burburata pour tenter cette découverte par *los Llanos*; mais, abandonné par ses soldats, il se retira à Baréquizéméto; de là, il passa au Pérou, et ensuite en Espagne; et à son retour, il finit par mourir sous les coups des Indiens Caribes (*Indios Carivès*) (3).

Don Diégo de Cerpa parvint, avec quatre cents hommes sous ses ordres, à pacifier les Indiens *Cumanagotos*. Ensuite il peupla la ville de los Cavallèros; mais, en poursui-

l'endroit où on avait placé celle de Collado, en 1560. En 1586, Caravallédo fut abandonnée par ses habitants, à cause de l'abus du gouverneur Louis de Roxas, qui les avait privés du droit de nommer des alcades annuels par des régidors, privilége dont jouissaient toutes les villes qu'on fondait alors. Les habitants se retirèrent à Valencia et à Caracas, et refusèrent de rentrer dans leurs foyers, et Caravallédo devint le repaire des reptiles et des oiseaux de proie. On fit de la Goayre le port de mer pour cette partie de la province. (Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, chap. 2.)

(1) Oviédo, lib. VI, cap. 6.

(2) Oviédo, part. I, lib. IV, cap. 12.

(3) Oviédo, lib. VI, cap. 1 et 5.

vant sa conquête, il fut tué par les Indiens, ainsi que la plus grande partie de ses gens.

1570. *Rodas (ciudad de San-Juan de)*, fondée en 1570 par le gouverneur Gaspar de Rodas, dans la province de Paramillo, à deux lieues de la rivière Cauca, dans le district d'Antioquia. Elle fut rebâtie en 1582; mais, en 1584, on se servit de ses matériaux pour construire la ville de San-Géronimo de Monté, à deux jours de marche de la rivière Cauca. (Florez de Ocariz, 88, 125.)

1571, 20 janvier. *Maracaïbo*, ou *Nouvelle-Zamora (ciudad de la Nueva-Zamora de Nuestra Señora de la Laguna de Maracaïbo)* (*Maracaïbum*), fondée sur les bords du lac du même nom par le capitaine Alonso Pachéco, à six lieues de la mer et environ cent quarante lieues de Caracas, Lat., 10° 39′ N.; long., 74° 3′ O. de Paris (Purdy) (1).

1572, 19 janvier. *Carora (San-Bautista del Portillo de)* (*Carora*), ville de la province de Vénézuéla, fondée par Diégo de Montès, lieutenant-général de Mazariégo. Partant de Tucuyo avec soixante-dix hommes, il traversa une partie de la province de Cararigua, et arriva à Baraquigua, où il établit cette ville sur la rivière la Moréré, à quinze lieues à l'est du lac de Maracaïbo, à douze lieues N. de Tucuyo, à quinze N.-O. de Baréquizéméto, à quatre-vingt-dix O. de Caracas, et trente S. de Cora (2).

---

(1) En 1668, cette ville fut saccagée par les flibustiers français L'Olonais; l'année suivante, par le capitaine anglais Morgan, à la tête de cinq cents hommes, qui démolirent le fort à l'embouchure du golfe. Avant la révolution, Maracaïbo possédait quatre couvents, quatre monastères et un hôpital. Cette ville dépendait du district de Caracas jusqu'en 1678, époque à laquelle elle fut incorporée à celui de Mérida; ensuite elle devint la capitale de la province. La population, en 1801, fut de vingt-deux mille habitants; elle fut ensuite augmentée par des réfugiés de Saint-Domingue. En 1807, elle contenait environ vingt-cinq mille habitants, dont cinq mille esclaves; mais actuellement elle n'excède pas vingt mille.

Le port est bon et commode pour la construction des navires. Il est protégé par le château de San-Carlos.

(2) Lat., 9° 50′. Population, suivant Depons, six mille deux cents habitants. Coléti commet encore une erreur en disant qu'elle fut fondée en 1566, ainsi qu'Alcédo, qui donne pour son fondateur le capitaine Juan de Salamanca. Le révérend P. Simon

1572-73. Le célèbre capitaine anglais *Francis Drake* arriva, avec un navire nommé le *Dragon* et une pinasse, à Nombre-de-Dios, où il débarqua avec cent cinquante hommes. En ayant laissé soixante-dix dans un fort, il se dirigea sur la ville avec le reste de son monde, y pénétra dans la nuit du 20 juillet, et se rendit droit à la place du marché, où il fit faire une décharge générale et sonner de la trompette. Les troupes du fort répondirent de la même manière. Les habitants effrayés s'enfuirent dans les montagnes, excepté quatorze ou quinze, qui, s'étant approchés des Anglais, firent feu sur eux et tuèrent le trompette. Ceux qui étaient restés dans le fort, n'entendant plus ce signal, s'enfuirent vers la pinasse, et leur exemple fut suivi par ceux qui étaient dans la ville. Drake, désappointé, alla se refaire dans l'isthme de Darien, où il rencontra quelques nègres *Marons*, qui lui donnèrent avis d'un convoi de mulets chargés d'or et d'argent, se rendant de Panama à Nombre-de-Dios. Il se mit en embuscade, avec cinquante hommes, sur la route qu'il devait prendre, et s'empara d'autant de métal qu'il pût en emporter à travers les montagnes. Deux jours après, il arriva à la *Maison des Croix*, où il tua six ou sept marchands, et il incendia les magasins contenant pour plus de 200,000 ducats de marchandises. A peine était-il retourné à son bord, que trois cents Espagnols armés parurent sur la côte.

1572. *Fondation de la villa de Nuestra-Señora de Leyba ou Leiva* (*Lebia*), le 12 juin et le 15 décembre 1572, par Francisco Ximénès Villalobos et Juan de Otalora, dans la province de Tunja, d'après les ordres de don Pédro Diaz Vénéro de Leyba, président de Santa-Fé, en l'honneur duquel la ville fut appelée Leyba, à cinq lieues O. de Tunja, et onze de Chiquinquira (1).

1572. *Fondation de la ciudad d'Ocaña ou Santa-Ana* (*Olcada*, *Olcadis Nova*) (26 juillet), dans le gouvernement de Santa-Marta, par Francisco Hernandez, sous le nom de Santa-Ana. En 1576, elle prit celui d'Ocaña. (Florez de Ocariz, 91, p. 125.)

dit (not. 7, cap. 8) qu'elle fut fondée en 1570, sous le gouverneur Juan de Chavès. (Voyez Depons, tom. III, pag. 158-9.)

(1) Cette ville possédait autrefois deux couvents et un monastère.

1576. *Fondation de la ciudad de Barinas*, ville de la province du même nom, département de Apuré, par Juan-Andres Varéla, à 16 lieues E. de Mérida; lat. 7° 25', long. 72° 35' (Alcédo); sur le sommet d'une montagne, où la rivière San-Domingo prend sa source (1).

1573. *Établissement de Puéblo el Réal de Mines de Nuestra-Sénora*, dans la province de los Toquès, par Gabriel de Avila, qui y mena soixante-dix hommes.

1574-1575. *Expédition de John Oxenham ou Oxnam, anglais.* La mésintelligence qui régnait à cette époque entre les Cours de Londres et de Madrid, décida plusieurs aventuriers anglais à faire des tentatives contre les établissements des Espagnols en Amérique. De ce nombre fut *John Oxenham*, qui avait accompagné Francis Drake dans sa fameuse expédition aux Indes occidentales, en 1572, en qualité de soldat, de marin et de cuisinier. Oxenham partit de Plymouth avec un navire de cent quarante tonneaux et de soixante-dix hommes d'équipage, et débarqua sur la côte de l'isthme de Darien, où il apprit des Indiens *Symerons* que le trésor royal était, conformément à une nouvelle ordonnance, escorté d'un fort détachement de troupes. Il résolut de l'intercepter, alla aborder à l'endroit où Drake avait relâché, cacha son bâtiment avec des branches d'arbres, et enterra tous ses canons, à l'exception de deux qu'il emporta avec lui; il prit aussi bon nombre de fusils et les munitions nécessaires, et ayant choisi pour guides dix noirs marons qu'il rencontra, il arriva, après douze lieues de marche, à une rivière qui se jette dans la mer du Sud; il s'y arrêta pour construire une pinasse de quarante-cinq pieds de long, sur laquelle il s'embarqua avec ses hommes et les nègres, descendit le fleuve jusqu'à la mer, et passa de là aux îles des Perles, à vingt-cinq

(1) Cette ville fut d'abord appelée Altamira de Cacérès, en l'honneur du gouverneur Francisco de Cacérès; ensuite transportée sur le bord méridional de la rivière, sur un plateau nommé *Moromy*, où elle prit celui de Barinas, d'après la dénomination du territoire. Les habitants, tourmentés par les insectes, changèrent encore de position, et s'établirent dans une plaine unie, à un quart de lieue de la rivière; ce qui fut approuvé par lettres-patentes du roi datées de 1760 (Alcédo). (Florez de Ocariz, 96, pag. 126.) En 1787, population, douze mille habitants. En 1814, elle fut incendiée par les Espagnols.

lieues de Panama. Dix jours après, il s'empara d'une barque venant de Quito, qui avait à bord 60,000 pésos en or, et d'une autre de Lima, qui portait 100,000 pésos d'argent en barre, avec quantité de vivres. Il plaça son butin sur la pinasse, abandonna ses prises et fit voile pour la rivière par laquelle il était descendu, après avoir relâché à une ville de l'une des îles de cet archipel. Des nègres étaient allés donner avis à Panama de ce qui se passait; le gouverneur envoya à la poursuite des Anglais quatre barques, montées de cent soldats et de quelques Indiens aux ordres de Juan de Ortéga. Celui-ci partit pour les îles des Perles, où il s'assura de la route qu'Oxenham avait prise, le suivit à la rivière, et y trouva la pinasse, gardée seulement par six hommes; l'un d'eux fut tué, et les cinq autres gagnèrent le rivage. Ortéga ayant laissé vingt hommes pour veiller à la sûreté des barques, aborda avec le reste de son monde. Après avoir marché une demi-lieue, il découvrit l'endroit où le trésor était caché, et se mit en mesure de le porter vers le rivage. Les flibustiers toutefois l'attaquèrent, mais furent repoussés avec perte de onze hommes et de sept prisonniers; les Espagnols eurent seulement deux hommes tués et quelques blessés. Ortéga retourna à Panama avec le trésor et les prisonniers, et le gouverneur transmit immédiatement ordre à celui de Nombre-de-Dios de saisir le navire d'Oxenham, ce qui avait déjà été exécuté. Les Anglais, privés de tout moyen de retraite, après avoir erré dans les bois et les montagnes, s'arrêtèrent au nord de la côte de l'isthme, où ils travaillèrent à la construction d'une barque dans laquelle ils espéraient pouvoir s'échapper, lorsqu'ils furent surpris par un détachement de cent cinquante Espagnols expédié contre eux par le vice-roi du Pérou. Conduits à Panama, ils y furent tous mis à mort, à l'exception de cinq enfants, à qui l'on pardonna à cause de leur âge, et d'Oxenham, du maître et du pilote, qui furent exécutés peu après à Lima. Tel fut le résultat de la première tentative des Anglais dans la mer du Sud (1).

1574. *Francisco Infanté*, ayant avec lui soixante Espa-

(1) Hakluyt, tom. III, p. 526. *The Voyage of John Oxnam of Plimmouth to the West India, and over the straight of Darien into the south sea.*

gnols et mille Indiens des nations alliées, parvint à pacifier la province de Salamanca.

1574. *Fondation de la ciudad de San-Angel (Angelopolis)*, dans la province de Chiméla, gouvernement de Santa-Marta, par Antonio Cordéro, ensuite dépeuplée. (Florez de Ocariz, 93, p. 125.)

1574. *Fondation de la ciudad de Agueda*, par P. Gonzalez Ximénès de Quésada, à sept lieues de Mariquita, ensuite dépeuplée. (Florez de Ocariz, 94, p. 125.)

1575. *Juan Pasqual et Diégo Sanchez*, et ensuite *Francisco Carrico*, sont envoyés avec des troupes contre les Indiens de la vallée de *Tacata*, sans pouvoir les subjuguer. L'année suivante, *Garcia Gonzalez de Silva* pénétra dans cette vallée et parvint, par les moyens de douceur, à soumettre ces peuples (1).

1576. *Fondation de la ciudad del Espiritu-Santo de la Grita* (*Grita*) par Francisco de Cacérès, près les sources de la rivière du même nom, sur la route royale entre Pamplona et Mérida, à quarante lieues de la première et un peu moins de la seconde. Lat. N., 7° 58'; long., 73° 59' O.

1576. *Pacérès (ciudad de San-Augustin ou San-Martin del Puerto de)*, dans la province d'Antioquia, fondée, en 1576, par Gaspar de Rodas, près la *Matanza* de Valdivia; elle changea plusieurs fois de situation à cause du mauvais climat. En 1588, Francisco Rédondo l'établit dans l'endroit qu'elle occupe actuellement sur le penchant d'une colline, à une lieue de Cauca. Lat., 7° 48' N.; long., 77° 41' (Restrépo).

1577. Les Indiens de Salamanca, les capitaines Infanté et Gonzalez, se défendent avec courage et sauvent leurs compagnons d'une mort presque certaine.

Sancho Garcia est envoyé avec cinquante soldats et quelques Indiens Toquès, pour punir les Indiens de Salamanca, qui s'étaient révoltés.

1579. *Don Juan Pimentel* prit possession de son gouvernement, et envoya Garcia Gonzalez avec quarante-sept cavaliers à la conquête de Cumanagotos. Ce dernier livre un combat aux Indiens de *Chacotapas* et *d'Unare*, qu'il met en déroute sans pouvoir les forcer à se soumettre (2).

(1) Oviédo, lib. VI, cap. 10.
(2) Oviédo, lib. VII, cap. 2.

1581. *Zaragoza* (*la ciudad de Zaragoza de las Palmas*) (*Cæsar-Augusta Nova*), fondée, en 1581, par le gouverneur Gaspar de Rodas, dans la vallée de Virué, entre les rivières Cauca et Magdaléna, sur le bord du Nechi, dans un climat malsain, réduite à deux cents maisons. (Alcédo.)

1583. Les Caribes attaquent la cité de Valencia. Garcia Gonzalez marche contre eux avec six hommes d'infanterie, vingt cavaliers et cent Indiens Arbacos, sous la conduite du cacique Quérépana, et les défait à Guarico, qui donna son nom à cette rencontre.

Fondation de la ciudad de San-Juan de la Paz (*Pax*), dans le pays de Quiriquirès, par Sébastian Diaz, natif de San-Lucar.

1584. *Fondation de la ville de San-Sébastian de los Reyes* (*Regium*), dans la province de Vénézuéla, par le même Diaz, sur le bord septentrional du Guarico, à cinquante lieues de Santiago (1).

Portobélo (2) (*Formiosus Portus*), ainsi nommée, en 1502, par Christophe Colomb, à cause de son havre grand et commode, à onze lieues de Panama et quatre-vingts de Cartagéna, fut peuplée, d'après les ordres du roi Philippe II, par les habitants de Nombre-de-Dios; ce qui fut exécuté par don Inigo de la Mota Fernandez, président de Panama (3).

---

(1) Oviédo, lib. VII, cap. 6. Selon Alcédo, la population était composée de deux mille neuf cent sept individus, dont sept cent vingt-deux blancs; le reste, mulâtres, Indiens ou nègres.

(2) Lat., 9° 34' 35", selon les observations de Ulloa, et par les 82° 10' de long. O. de Paris.

(3) Cette dernière ville ayant été ruinée par les Indiens de l'isthme de Darien. Les trésors et les marchandises du Chili et du Pérou étaient autrefois transportés de Panama sur la mer du Sud, à Portobélo, d'où ils étaient envoyés en Europe à bord des galions espagnols. En 1740, cette communication cessa; les navires chargés de ces richesses prirent la route du cap Horn, et ces deux villes perdirent leur importance. Portobélo est environnée de montagnes fort élevées, appartenant à des branches des Cordilières qui se prolongent dans l'isthme.

Portobélo fut prise et saccagée un grand nombre de fois: en 1596, par le chevalier Francis Drake; en 1601 (9 février), par le capitaine Parker; en 1668 et 1669, par le flibustier Morgan, et en 1678 par le capitaine Croxon; en 1739, par l'amiral Vernon, qui détruisit les forts élevés pour sa défense par l'ingé-

1585-1586. *Prise de Cartagèna par le capitaine anglais François Drake.* Le roi d'Espagne, mécontent de la reine Élisabeth pour avoir conclu un traité avec les Provinces-Unies des Pays-Bas, autorisa l'arrestation de tous les navires anglais qui se trouveraient dans son pays. En conséquence, Drake fut expédié pour faire la guerre contre les colonies espagnoles avec une flotte de vingt navires de différentes grandeurs, ayant à bord deux mille trois cents marins et soldats. Sortant de Plymouth, le 15 septembre, il s'approcha des côtes d'Espagne, où il fit plusieurs prises. De là il fit voile vers les Indes occidentales; et le 16 novembre, arriva à Santiago, qu'il surprit et saccagea. De là il alla à Hispaniola (le 1er. janvier). Après avoir pris et racheté la ville de San-Domingo, il fit voile pour Cartagèna. Se trouvant devant ce port, il l'attaqua à la fois avec ses navires et une force de terre, qui la prit d'assaut. Il en tint possession pendant six semaines, brûla une partie et rançonna le reste pour une somme de 106,000 pésos de la caisse royale. Les habitants, avertis de son arrivée, avaient caché ce qu'ils avaient de précieux dans les montagnes. Il s'empara aussi de l'artillerie et des munitions de guerre (1).

1585. La nation de Cumanagotos est subjuguée par un corps de cent soixante-dix Espagnols et trois cents Indiens de la côte, sous les ordres de *Christobal Cobos.* Le cacique Cayaurima avait commencé l'attaque avec deux mille hommes et la renouvela avec huit mille. Le combat prit le nom de *batalla de Macaron.*

1586. Des expéditions militaires qui avaient été jugées nécessaires pour la conquête et la pacification de cette province cessent cette année. Don Diégo Osorio est envoyé pour la gouverner.

1587. *Rétablissement de la ciudad de N.-S. de Consolacion de Toro* (*Taurum, Tauria*) par Melchior Vélasquez, gouverneur de Choco, qui la fit transporter à vingt-cinq lieues de la première situation, par l'ordre du gouvernement de Popayan.

---

nieur Juan-Baptisto Antonéli; en 1680, par John Spring; en 1702, par deux bâtiments de guerre anglais et trois bélandres: enfin, le capitaine W. Kinhills la prit en 1745, après y avoir lancé près de cinq mille boulets. Sa population est évaluée à neuf mille habitants. Voyez de Ulloa, lib. II, cap. 3.

(1) Voyez Hakluyt, part. III, p. 534.

1588. *Fondation de la ciudad de Guadalajara de Buga* (*Buga*), dans la province de Popayan, à environ une lieue de la Cauca, par le capitaine Domingo Lozano, à quinze lieues N.-E. de Popayan (1).

Le licencié *Diégo de Leguisamon* est envoyé par l'audience de Santo-Domingo pour examiner la conduite des Espagnols envers les Indiens, et d'indiquer les meilleurs moyens pour en faciliter la conquête.

1588-1590. Simon de Bolivar est envoyé par la province en Espagne en qualité de procurador pour obtenir, 1°. l'enregistrement des *alcavalas* faits en faveur des cités; 2°. la faculté d'introduire cent *toneladas de négros* sans payer les droits royaux. Après le retour de Bolivar, Osorio s'applique à consolider la forme du gouvernement, à partager les terres, établir des archives, faire des ordonnances et répartir les Indiens en *pueblos* et *partidos*.

1588. *Etablissement de Puerto de la Guayra* (*Guaræa*), dans la province de Vénézuéla, par le gouverneur D. Diégo Osorio, à cinq lieues de la ville de Léon; lat. 10° 36', long. 69° 27' (Humboldt). On peut le considérer comme l'entrepôt du commerce de Caracas (2). Le port de Caravalledo est abandonné.

1591. *Fondation de la ciudad de N.-S. de Pédraza*, petite ville de la province de Maracaibo, par Gonzalo de Pina Lidueña, qui l'appela ainsi du nom de sa ville natale en Estramadura, située aux pieds des montagnes qui sépa-

(1) Lat. N., 3° 55'; long., 78° 42' O. de Paris (Humboldt). Elle possédait autrefois deux couvents et un collége des jésuites.

(2) La ville repoussa deux attaques qui furent faites contre elle, en 1739, par trois vaisseaux de ligne anglais, et, en 1743, par dix-sept navires sous le commodore Knowles.

La Guayra est plutôt une rade qu'un port; la mer y est constamment agitée par l'action du vent, les lits des marées, le mauvais ancrage et les tarets (*labroma ou teredo navalis*). En 1821, dix-neuf bâtiments y firent naufrage par un vent nord-est.

Les maisons, qui ne forment que deux rues, sont adossées à un mur de rochers escarpés. Il reste à peine entre ce mur et la mer un terrain uni de cent à cent quarante toises. Elle est dominée par la batterie du *Cerro-Colorado*, et ses fortifications du côté de la mer sont bien disposées et bien entretenues. Population en 1807, sept mille habitants, y compris huit cents hommes de garnison. (Humboldt, lib. IV, cap. 2.) Cette ville fut presque détruite par le tremblement de terre de 1812.

rent les plaines de Varinas de la province de Maracaïbo (1).

1592. *Fondation de Nuéva-Cordoba* (*Corduba Nova*), près Santa-Marta, établie par don Pédro de Carcamo. (Ocariz, 108, p. 126.)

Fondation de la ciudad de San-Juan de Yeyma par Juan Lopez de Herréra, le 9 mars 1592. (Ocariz, 107, p. 126.)

Fondation de Nuéva-Sévilla, en 1592, par Pédro de Carcamo (2). (Non mentionnée dans Alcédo.)

1593. *Fondation de la ciudad de Guanare*, près de la rivière du même nom, et à vingt lieues S.-E. de la ville de Tucuyo et quatre-vingt-treize S.-O. de Caracas, par le capitaine *Juan Fernandez de Léon*, d'après les ordres de don Diégo de Osorio (3).

1594. *Fondation de la ciudad de Bezerril de Campos* par le capitaine Bartolomé Annibal (4).

Fondation de la ciudad de N.-S. de los Rémédios del Rio de la Hacha, capitale de la province de la Hacha, et située à l'embouchure de la rivière de ce nom; à trente lieues N.-E. de Santa-Marta, et soixante de Coro; lat. 11° 30′ N. (5).

1595-1596. *Expédition angloise contre les villes espagnoles des Indes occidentales et les ports du continent américain.* Cette expédition, qui consistait en vingt-six navires ayant à bord deux mille cinq cents hommes sous le commandement des chevaliers Francis Drake et John Hawkins, partit de Plymouth le 28 août, arriva aux Canaries le 27 septembre, et ayant fait une tentative infructueuse contre la principale de ces îles, fit voile pour celle de Dominica, où elle arriva le 29 octobre. De là elle passa à Puerto-Rico avec le dessein

---

(1) Elle fut détruite, en 1614, par les Indiens *Giraharas*, et rebâtie ensuite par le capitaine Diégo de Luna. Population en 1807, trois mille habitants.

(2) Ocariz, 108, p. 126. Cette ville n'existe plus.

(3) Oviédo, lib. VII, cap. 9. Lat., 8° 14′ N.; long., 71° 35′ (Alcédo). Population, douze mille trois cents habitants. Oviédo finit avec l'année 1609.

(4) Ocariz, 110, 127. Non mentionnée dans Alcédo.

(5) Cette ville fut commencée par Nicolas Féderman, qui lui donna le nom de *N.-S. de las Nievas*. Elle fut prise et brûlée en partie par la flotte du capitaine Drake, et si souvent saccagée par les flibustiers, que les Espagnols l'abandonnèrent en 1682.

Avant la révolution, il y existait une église et deux couvents, ainsi qu'une citadelle appelée le fort San-Jorge. (De la Calle, cap. 1, §. 39.)

d'attaquer la ville du même nom, mais elle fut repoussée avec perte après un combat opiniâtre. Le même jour Hawkins mourut subitement du chagrin que lui causa la défaite. Quittant cette rade, la flotte fit voile pour la Terra-Firma, et abordant à la Hacha, les commandans brûlèrent cette ville le 1er. décembre, quoique les habitants voulussent la sauver en payant une rançon de 34,000 ducats. Plusieurs villages éprouvèrent le même sort. Le 19, ils s'emparèrent de la ville de Santa-Marta qu'ils incendièrent ainsi que Nombre-de-Dios, avec tous les navires qui se trouvaient dans ce port. Un détachement de sept cent cinquante soldats, sous les ordres du chevalier Thomas Baskerfield, fut expédié par terre pour attaquer Panama; mais après deux jours de marche il éprouva une résistance si forte, qu'il fut obligé de rebrousser chemin et de rejoindre l'escadre le 2 janvier 1596. Drake résolut alors de passer à l'île d'Escudo, et de là à Portobélo; mais il mourut dans ce trajet (lat. N. 9° 31', long. 81° 51' O. de Paris) le 28 du même mois, et la flotte revint en Angleterre (1).

1595. *Expédition anglaise contre les Indes occidentales sous le commandement des capitaines Amias Preston et George Somers.* Cette flotte, composée de quatre navires, après avoir pris et pillé l'île de Puerto-Santo, proche de Madéra, et ensuite, le 19 mai, celle de Coché, située entre Margarita et le continent, se présenta, le 21, devant Cumaña, que les habitants rachetèrent. Une partie des gens de l'équipage pénétrèrent par une route très-difficile à Santiago de León, qu'ils prirent le 29 mai, et y restèrent jusqu'au 3 de juin. Ne pouvant pas s'accorder avec les habitants concernant la rançon de la ville, ils la brûlèrent ainsi que plusieurs villages voisins, et regagnèrent leurs navires sans avoir perdu un seul homme (2).

Voyage de sir Walter Raleigh sur les côtes de Vénézuéla et aux bouches de l'Orénoco, en 1595. Raleigh avait envoyé le capitaine *Whiddon* à la Guiane, l'année précédente, et les renseignements qu'il en avait obtenus lui donnèrent une haute idée de la grandeur et de l'opulence du pays. Le bruit se répandit aussi à cette époque qu'il existait au centre de la Guiane, sur les bords du lac de Parima, une ville bâtie en

(1) Hakluyt, lib. III, p. 583-590. *The Voyage truly discovered, made by sir Francis Drake et sir John Hawkins.*

(2) Voyez Hakluyt, part. III, p. 578.

or, appelée *Manoa del Dorado*. Raleigh apprit que les Espagnols établis à l'île de Margarita soupiraient après la découverte de cette riche contrée, et que Diégo de Palamèque avait obtenu du roi d'Espagne le titre de gouverneur de la Guiane, du Dorado et de l'île de la Trinidad. Il n'en fallut pas davantage pour le déterminer à s'y rendre, et il intéressa dans son entreprise plusieurs personnes riches qui lui fournirent les moyens de l'exécuter. Il partit de Plymouth avec plusieurs navires, le 6 janvier 1595, aborda à la Trinidad le 22 mars, et s'y arrêta un mois pour attendre le capitaine Preston, qui s'était séparé de lui. S'étant assuré qu'il ne pouvait remonter l'Amazone qu'avec des barques, et craignant que ses gros navires ne tombassent au pouvoir des Espagnols, il marcha avec une centaine d'hommes contre le fort de San-Joseph, dont il passa la garnison au fil de l'épée. Il brûla ensuite la ville et conduisit à bord de son vaisseau le gouverneur Antonio de Berréo, qui avait enlevé l'année précédente huit hommes au capitaine Whiddon. Raleigh laissa ses bâtiments à la Trinidad et remonta le fleuve avec une centaine d'hommes, sur une distance de quatre cents milles (1); mais le débordement des eaux le força de rétrograder, n'ayant découvert qu'une montagne qui, de loin, lui parut être d'argent ou de cristal, et qui n'était autre chose que du pyrite (2).

1596. L'année suivante, Raleigh envoya, à ses frais, une deuxième expédition, composée de deux navires, sous la

---

(1) Le père Gilii dit (lib. I, cap. 2) : *Ma* (Raleigh) *non oltre passò la guajana o citta di S. Tommaso, fondata circa questo tempo dagli Spagnuoli sulla destra ripa del Orinoco.*

(2) Hakluyt's *Voyages. The discoverie of the large, rich, and beautiful empire of Guyana, with a relation of the great and golden citie of Manoa (which the Spaniards call el Dorado) and the provinces of Emeria, Aromaia, Amapaia; and other countries, with their rivers adjoining, performed in the year 1595, by sir Walter Raleigh, knight, etc.* (vol III, p. 627-666). London, 1600.

Les Caribes, dit Bancroft, qui font souvent des incursions hostiles sur les établissements espagnols de l'Orénoco, rapportent qu'un chef anglais qui débarqua autrefois dans leur pays, encouragea leurs pères dans leur inimitié contre les Espagnols, et leur promit de venir s'établir parmi eux. Ce chef est vraisemblablement sir Walter Raleigh. (*Essay on the natural history of Guiana*, letter III, London, in-8°., 1789) — Purchas, I, 828.

conduite du capitaine *Laurence Keymis*, qui ne fut pas plus heureuse. Keymis chercha vainement la prétendue ville del Dorado, qu'on plaçait sur les bords de l'Oyapoc, à vingt lieues de son embouchure. Il reconnut néanmoins la rade de Caïenne, qu'il nomma port *Howard*, et que les Anglais prétendaient avoir été visitée auparavant par Harcourt. Keymis donne le dénombrement de toutes les tribus indigènes de la Guiane et le nom des fleuves, des rivières et de tous les endroits importants de la côte. Les Français allaient déjà y chercher des bois de teinture (1).

1597. Raleigh fit partir une troisième expédition, composée de la pinasse le *Watte*, commandée par *Léonard Berrie*, qui mit à la voile le 27 décembre 1596, et retourna le 28 juin 1597 (2).

1596-1599. *Fondation de San-Agustin de Avila* (*Abula Nova*), dans le pays des Chocoès, par Pédro Martin de Avila, à cinq lieues de la baie de Acla, attaquée par les Indiens l'année suivante (3).

1596. *Fondation de San-Sébastian de los Reyes* (*Regium*), par D. Sébastian Diaz, dans les plaines de Vénézuéla, sur le bord septentrional de la rivière Guarico, vingt-quatre lieues S. de Caracas; lat. N. 9° 57′, long. 69° 45″ O. de Paris. Pop. selon Alcédo, deux mille neuf cent sept habitants, dont sept cent vingt-deux blancs; le reste composé de mulâtres, d'Indiens et de nègres. (Voyez Pédro Simon, *Set. noticia*, cap. 9.)

1595. *Voyage d'Antonio de Berrio*, gendre et l'unique héritier de Gonzalo Ximénès de Quésada. Après avoir passé les Cordilières et descendu par le Rio-Casanare, le Méta et l'Orénoco, à l'île de Trinidad, il fit préparer une expédition en Espagne pour conquérir le Dorado. Elle consistait en deux mille hommes, dont douze religieux observantins et dix ecclésiastiques séculiers, se dirigeant vers le Rio-Paragua, affluent du Carony. Tous y périrent par le manque de vivres, les maladies et les coups des indigènes, à l'exception d'une trentaine qui retournèrent au poste de San-Tomé (4).

(1) Hakluyt, III, p. 667-691. — M. Laurence Keymis, *Traffiques and Discoveries*. — *Oldy's life of Raleigh*, 89.

(2) Hakluyt, III, 693-697. Le récit de cette expédition a été écrit par M. Thomas Masham. — *Oldy's life of Raleigh*, 108.

(3) Ocariz, 111-127. Non mentionnée par Alcédo.

(4) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. VIII, ch. 24.

1597. *Fondation de San-Miguel de Ibarra* (1), dans une belle plaine arrosée par les rivières Tagnando et Ajavi, province de Quito, par don Alvaro de Ibarra, *oidor* de l'audience de Lima (2).

1601. *Prise de Portobélo par une expédition anglaise.* Cette expédition, sous le commandement du capitaine *William Parker*, consistait en deux petits navires, une pinasse et deux bâtiments, qui entrèrent, le 7 février, dans la rivière devant cette ville. Le capitaine fit croire, par ses interprètes espagnols, qu'il venait de Cartagéna, et obtint la permission de jeter l'ancre devant le château. Une heure après, il débarqua trente hommes à la petite ville voisine de Triana, qu'ils brûlèrent, et par ce moyen ils pénétrèrent dans celle de Portobélo; mais ils trouvèrent une résistance si forte vers le trésor public, que la plupart furent tués à l'arrivée de cent vingt hommes des pinasses, qui réussirent néanmoins à s'emparer de la ville. Ils y restèrent deux jours et prirent un butin considérable; mais le trésor ne renfermait que 10,000 ducats. Parker fit voile pour Plymouth avec deux belles frégates qu'il trouva dans le port (3).

1604. Quelques Français, sous la conduite de la Rivardière, se fixèrent dans l'île de Caïenne (4).

1605. *Expédition contre les Picaos.* Les Picaos, Indiens anthropophages, descendaient fréquemment de leurs montagnes dans la vallée des Lances, et dans les villes de Ibague et de Leyba, où ils portaient la désolation malgré les efforts des capitaines espagnols. Le conseil royal se décida enfin à envoyer contre eux une expédition assez forte pour les châtier et mettre fin à leurs hostilités. Juan de Borgia, nommé gouverneur et capitaine-général du pays, en reçut le commandement. Étant arrivé à Santa-Fé, le 2 octobre 1605, il y réunit les troupes espagnoles disponibles, et bon nombre d'Indiens, parmi lesquels se trouvaient les Culimas et les

---

(1) Lat., 0° 21' N.; long., 80° 39' (Humboldt); à vingt et une lieues de Quito et 49 de Pasto.

(2) Ibarra possédait autrefois quatre couvents, un collége des jésuites et un monastère. On estime sa population à environ douze mille habitants.

(3) Harris' *Collection*, vol. I, p. 747. — Purchas, vol. IV, p. 1243.

(4) *Relation de Jean Moquet.* Voir l'année 1633.

Coyamas, dont les guerriers avaient déjà fait preuve de courage dans les divers combats qu'ils avaient livrés aux Picaos, leurs voisins, pour s'opposer à leurs incursions. Borgia se mit en marche et arriva bientôt en présence de l'ennemi, commandé par un chef redoutable nommé *Calarca*. Le combat qui s'ensuivit fut des plus sanglants, et la victoire resta indécise. Calarca, toutefois, se retira dans une position avantageuse, et se proclama vainqueur. Le gouverneur reçut un nouveau renfort de troupes de Tunca, et le chef indien, de son côté, appela à lui toutes les recrues des montagnes. Les Espagnols, sans cesse exposés à une nuée de flèches empoisonnées et embrasées qui consumèrent leurs tentes et leurs bagages, furent réduits à chercher sous les arbres un abri contre la chaleur du jour et le froid de la nuit. Borgia, croyant qu'il y aurait plus de sûreté pour lui en rase campagne, quitta sa position. L'ennemi le suivit. Un nouveau combat s'engagea; mais Calarca ayant été tué d'un coup de lance par Baltazar, capitaine des Coyamas, les Picaos prirent la fuite. Les Espagnols les poursuivirent et en firent un grand carnage. Le gouverneur partit ensuite pour la ville d'Ibagué, et déposa dans son église la lance de Baltazar avec de riches dépouilles. Les habitants des villes par où il passa le reçurent avec joie, et ceux de Santa-Fé clouèrent aux murs du palais les têtes des principaux officiers Picaos qu'il leur avait apportées (1).

1606-1607. Des pères de la compagnie de Jésus, excités par le désir de la conversion des sauvages, partirent de Quito et pénétrèrent dans la province de *Cofanes*, près des sources de la rivière de Coca, où le père Rafaël Ferrèr fut tué et les autres mis en fuite (2).

1608. *Voyage de Robert Harcourt, anglais.* Robert Harcourt partit pour la Guiane, du port de Darmouth, le 23 mars, avec trois petits navires, montés par trente-sept marins, soixante gentilshommes et autres, et deux Indiens. Le 17 mai suivant, il aborda à la baie d'*Uriapoco*, où il reçut un bon accueil des naturels, qui lui accordèrent la permission d'y fonder une colonie. Il pénétra dans l'intérieur, à l'effet d'y chercher de l'or; mais, n'y en trouvant pas, il

(1) Zamora, p. 350. — Touron, *Histoire générale de l'Amérique*, sixième partie, liv. III.

(2) *Relation d'Acuña*, cap. 11.

exécuta un voyage de découverte dans l'Uriapoco, qu'il remonta jusqu'à la montagne de Gomoribo dont il prit possession. En même tems, son frère côtoya l'espace d'environ cent lieues, vers l'embouchure de l'Arrawary, et il remonta cette rivière l'espace de cinquante lieues. Après avoir pareillement pris possession de ce dernier pays, Robert Harcourt s'embarqua pour l'Europe le 18 août, et aborda en Irlande le 29 novembre suivant. Il se rendit de là à Londres, et obtint des lettres-patentes pour toute la côte de la Guiane, comprise entre le fleuve des Amazones et celui d'Esséquèbe. Michel, son frère, qu'il avait laissé avec vingt hommes, sur le bord du Wéapoco, pour commander en son absence, s'y maintint durant trois ans, et ne perdit que six des siens.

Robert, de retour à la Guiane, prit possession du pays compris entre l'Orellana et l'Orénoco, au nom de Jacques Ier. qui lui céda tout le territoire situé entre le premier de ces fleuves et l'Esséquèbe. Toutefois, le plan de colonisation qu'il avait formé resta sans effet (1).

1611. *Gnamoco* (*la ciudad de San-Francisco de Nuestra Señora de la Antigua del*) (*Guamocum Amotium*), dans la province de Antioquia, fut établie en 1611 sur le Rio Alara, par Juan Pérez Garabito, par lat. 7° 9′ N., et long. 77° 17′ O. de Paris (Alcédo), à trente-deux milles N.-E. d'Antioquia. Elle est bien déchue depuis l'épuisement des mines d'argent du voisinage.

1616. *Découverte du pays des Maynas.* Vingt soldats espagnols de la ville de Santiago-de-las-Montaños, dans la province de Yaguarsongó, poursuivant quelques Indiens qui avaient commis un meurtre dans cette ville, s'embarquèrent sur le Marañon dans des canots, et, se laissant aller au courant, arrivèrent à la nation Maynas, qui les reçut comme amis. De retour à Santiago, ils firent un rapport de cet accueil, et le vice-roi du Pérou, don Francisco de Borja, qui

(1) *A relation of a Voyage to Guiana, describing the climate, situation, fertility, provisions, and commodities of that country, containing seven provinces and other seigneuries within that territory, together with the manners of the people; performed by Robert Harcourt esq.; the patent for the plantation of which country, his majesty hath granted*, etc., in-8°., London, 1613. — Purchas, vol. IV, lib. VI, cap. 16. — Harris' *Collection*, part. I, p. 715.

fit nommer, en 1618, don Diégo Baca de Véga, gouverneur du pays de Maynas et du Marañon (1).

1617. *Victoria* (*Santa-Maria de la Victoria del Prado de Talavéra de Nirua*), dans la province de Vénézuéla, fut bâtie en 1617, par Pédro Gutierrez de Lugo, par ordre du gouverneur don Francisco de la Hoz Berrio. Elle est située dans la vallée d'Aragua, province des Indiens Téques, à six lieues de Tulméro, sur la route de cette ville à Caracas (2).

La dernière expédition du chevalier Walter Raleigh, eut lieu en 1617. Après une captivité de treize ans dans la tour de Londres, il recouvra la liberté, et obtint la permission d'aller former un établissement à la Guiane. Avec le secours de ses amis, il équipa une flotte de douze navires, et partit de Plymouth vers la fin de juin. Forcé par une tempête de relâcher à Cork, en Irlande, il n'arriva sur la côte de la Guiane que le 12 novembre. Il chargea Laurence Keymis d'aller avec cinq navires remonter l'Orénoco, et s'assurer de l'existence d'une mine sur laquelle il avait des renseignements. Les Espagnols, informés de son intention, l'attaquèrent, mais ne purent l'empêcher de débarquer et de se rendre maître de San-Tomé. Les Anglais saccagèrent et brûlèrent cette ville, qui renfermait alors cent quarante maisons, mais dont la prise coûta la vie au fils aîné de Raleigh. Keymis, ne jugeant pas prudent de pénétrer jusqu'aux mines à travers les bois où l'ennemi se tenait caché, revint sur ses pas, non sans opposition de la part des Espagnols. La flotte de Raleigh fut dispersée peu après par une tempête, et il ne lui resta plus que quatre navires avec lesquels il entra au port de Kinsale, en Irlande. S'étant rendu de là en Angleterre, il y fut arrêté le 10 août, et décapité le 29 octobre 1618, dans la soixante-sixième année de son âge, en vertu d'un jugement prononcé quatorze ans auparavant

---

(1) De Ulloa, lib. VI, cap. 5, *Relacion del viage, etc.*

(2) Les premiers habitants furent des Indiens, qu'y amenèrent les missionnaires. Victoria possède plusieurs beaux édifices et une église ornée de colonnes d'ordre dorique. Les habitants, dont le nombre est d'environ sept mille, se distinguent par leur industrie commerciale. Ils ont plusieurs fois sollicité le titre de *villa* pour leur ville, et le droit de choisir eux-mêmes leur cabildo ou municipalité; mais ces deux demandes leur furent constamment refusées par la Cour. (*Voyage de M. de Humboldt*, lib. V, cap. 15.)

(1603), et qui le condamnait pour avoir conspiré contre le roi Jacques en faveur de sa cousine lady Arabella Stuart (1).

1620. Après la mort du chevalier Walter Raleigh, le roi Jacques accorda à Roger North une commission pour établir une colonie près de la rivière des Amazones dans la Guiane; mais l'ambassadeur espagnol s'y opposa, et North fut rappelé par une proclamation datée du mois de mai 1620 (2).

1619. Les Indiens *Gyrianos* ou *Gyros* prirent les armes en 1619, massacrèrent tous les Espagnols et les indigènes alliés qu'ils rencontrèrent, et brûlèrent leurs demeures, leurs moissons et toutes leurs plantations. Le père Joseph Solis, qui travaillait alors à instruire le peuple d'Aricagua, eut le bonheur de s'échapper avec quelques noirs et un petit nombre d'Indiens dévoués, et de gagner l'*Assiento de los Guriries*, sur la rivière de Chama (3).

Etablissement de San-Francisco de Borja ou Nuestra-Señora de la Conception (Borgia), chef-lieu de la province de Maynas, et premier établissement des Espagnols

(1) Il était alors question d'un mariage entre le jeune Charles, prince de Galles, et l'infante d'Espagne, et Raleigh fut sacrifié. Il trouva, dans le cabinet du gouverneur de San-Tomé, le plan original de son expédition qu'il avait communiqué au roi Jacques, lequel l'avait remis à Gondémar, ambassadeur espagnol à Londres. Raleigh intercepta pareillement, à bord d'un vaisseau qu'il prit, une lettre écrite par le roi d'Espagne à Diégo de Palaméca, gouverneur et capitaine général de la Guiane, del Dorado et de la Trinidad, pour le mettre en garde contre Raleigh. — *Hazard's Collection*, vol. I, p. 85 et 86. — Rymer's Fédéra, tom. XVI, pag. 798, et tom. XVII, pag. 92, qui renferme la proclamation du roi Jacques contre Raleigh, en date du 11 juin 1618. *Proclamatio concernens Walterum Rawleigh, militem, et viagium suum ad Guianam.* — *Raleigh's History of the world abridged*, troisième édition. London, 1702. A la fin de cet ouvrage se trouve : *An apology for the unlucky Voyage to Guiana, and an account of the authors life, trial and death; published by Philip Raleigh, esquire, the only grandson of sir Walter.* — *Oldy's life of Raleigh.*

La narration de Raleigh est défigurée par de véritables contes, tels que celui des Euaipanoas, nation d'Acéphalis, ayant des yeux au menton et une bouche à la poitrine; la corne blanche de l'armadillo servant de trompette aux naturels; les plaques d'or dont les soldats pourraient se payer eux-mêmes, etc.

(2) Rymers' Fédéra, XVII, 215. — *Oldys' life of Raleigh.*

(3) Le P. Zamora, pag. 264.

dans ce pays (royaume de Quito), par le capitaine Diégo Baca de Véga, gouverneur de Maynas et de Marañon sur le bord oriental du fleuve du même nom, à quatre lieues de Santiago de las Montañas, et reçut le nom de Borja, en l'honneur de don Francisco de Borja, vice-roi du Pérou (1).

1621. *Pablo Durango Delgadillo*, nommé gouverneur d'Atacamès et de Rio de las Esméraldos, avait contracté un engagement avec le vice-roi du Pérou, pour ouvrir un chemin entre la ville de San-Miguel de Ibarra et la rivière de Santiago, qui traverse le pays de ce gouvernement; mais après bien du travail il n'a pu réussir. Ses successeurs n'étaient pas plus heureux.

Vincent de los Réyès de Villalobos, sergent-major, gouverneur et capitaine-général du pays de Quixos, avait résolu de tenter une expédition sur le fleuve des Amazones, au moment où il reçut l'ordre de quitter son gouvernement par ordre de Philippe IV.

Alonso Miranda, qui eut le même dessein, mourut avant de pouvoir l'exécuter,

Le général *Joseph de Villa-Mayor Maldonado*, gouverneur de la même province de Quixos, avait un peu auparavant consommé tout son bien, pour s'établir parmi les peuples qui habitent les bords du fleuve des Amazones (2).

1624. *Expédition hollandaise contre Guayaquil.* Cette ville est prise et brûlée par les équipages de deux navires de la flotte de Nassau, sous J. Wilhelm Verschoort, qui perdit vingt-cinq hommes dans le débarquement. N'ayant pas assez de monde pour y tenir garnison, il mit le feu à la ville, détruisit une grande quantité de marchandises et quelques navires marchands. Environ un centaine d'Espagnols périt dans la défense de cette place, et dix-sept prisonniers furent jetés à la mer près la pointe de l'île de Puna, sous prétexte qu'ils avaient conspiré.

---

(1) Elle fut transférée, en 1634, à son emplacement actuel, près de la source de la Pastaza, et vis-à-vis de l'embouchure du Cahuapanas. Cette ville eut pour premiers habitants les conquérants des indigènes de Marañon. (Voyez Rodriguez, *el Marañon*, lib. II, cap. 4.) Elle est située par les 4° 28' de lat. australe, et 1° 54' à l'est du méridien de Quito. (De Ulloa, *Relacion del viage*, lib. VI, cap. 5.) Selon Alcédo, par lat. 4° 2' S., et long. 78° 44' O. de Paris.

(2) *Relacion d'Acuña*, cap. 11.

1626. *Bonito Macul*, gouverneur de Para, reçut une commission du roi d'Espagne, à l'effet d'explorer le fleuve des Amazones; mais il fut rappelé pour venir à Pernambuco (1).

La partie de la Guiane comprise entre le fleuve Marañon et la rivière de Paria ou Orénoco, fut visitée par les Français, qui la nommèrent la *France-Equinoxiale*, parcequ'elle était située en partie sous l'équateur. Plusieurs marchands de Rouen y envoyèrent, sous les ordres de MM. Chantail et de Chambaut, une compagnie de vingt-six hommes, pour fonder, avec l'autorisation du gouvernement, une colonie sur les bords de Sinamari, dont l'embouchure est par 4° 12' de lat. N. En 1628, le capitaine Hautépine conduisit quatorze hommes à la Guiane, qui s'y établirent sur les bords de la rivière Conanama, 5° 45' de lat. Le capitaine y laissa son lieutenant La Fleur, pour commandant de la colonie. En 1631, une autre compagnie formée à Rouen, fit partir une expédition sous les ordres de Charles Poncet, seigneur de Brétigny, qui fut nommé lieutenant-général du pays du Cabo del Norté, qu'on supposait comprendre les rivières d'Orellana et d'Orénoco avec la contrée adjacente. Il emmena trois ou quatre cents hommes pour peupler Caïenne, Surinam et Berbice : mais ses gens s'étant mutinés, les Indiens profitèrent de leurs divisions pour attaquer ces établissements, tuèrent Poncet, et chassèrent les Français à l'exception d'une quarantaine qui parvinrent à s'échapper (2).

1634. *Fondation de Barcelona* (3) (*Barcinona Nova*), capitale du district de la Nouvelle-Barcelone, située sur la rive gauche de la Névéri, à une lieue de son embouchure (4).

---

(1) *Relation d'Acuna*, cap. 12.

(2) Voyez Paul Boyer, 137, 231. — Dutertre, 3, 11. — Des Marchais, vol. III, chap. 3.

(3) Lat., 10° 6' N.; long., 67° 4' O. de Paris (Hamilton).

(4) Voyez Herréra, déc. V, lib. IX, cap. 7. En 1558, Lucas Faxardo fonda la ville de San-Christobal de los Cumanagotos, peuplée d'Indiens venus des salines d'Apaicacore. L'année 1634, don Juan de Urpin construisit celle de Barcelona avec des Catalans et des habitants de Cumanagoto, ce qui a fait confondre ces deux villes.

En 1671, ces habitants changèrent encore de position, et vinrent habiter l'endroit qu'occupe la ville actuelle, à douze

Le roi d'Espagne (1) donna ordre, en 1634, à *Francisco Carvallo*, gouverneur et capitaine-général de la ville et forteresse de Para, d'aller explorer le fleuve des Amazones; mais celui-ci ne crut pas devoir s'éloigner de son gouvernement, à cause des fréquentes descentes que fesaient les Hollandais dans le Brésil.

1635. Les Français s'établirent à Caïenne. En même tems, les Portugais du Brésil passèrent le fleuve des Amazones du côté de la Guiane, et y construisirent des forts (2).

1635-1636. *Expédition du capitaine Juan de Palacios pour reconnaître le fleuve des Amazones.* Palacios partit de Quito, en 1635, accompagné de trente soldats espagnols, et de six religieux franciscains du couvent de cette ville qui allaient convertir les naturels des bords du Marañon. Après une marche longue et pénible, il arriva à la province des Indiens de Aluario. Toutefois, après avoir vainement cherché à s'y établir, plusieurs de ses gens retournèrent à Quito, et les autres périrent dans les combats à l'exception de six, et de deux religieux, *Domingo de Britto* (3) et *Andres de Toledo*. Ces derniers, ayant perdu tout espoir de pouvoir regagner le Pérou, se mirent dans une espèce de pirogue, et, se laissant aller au gré du courant, ils furent entraînés jusqu'à l'embouchure du Marañon. Ils se rendirent de là à la ville de Parà, à quarante lieues de là, dans la capitania del Marañon, et firent au gouverneur, Jacomé Reymundo de Noroña, le récit de cette navigation extraordinaire (4).

---

lieues de Cumana et seize de Cumanagoto. Barcelona, qui n'avait que dix mille âmes en 1790, en comptait en 1800 plus de seize mille. Population actuelle, quatre mille habitants. *Noticia sobre la geografia, etc.*; Londres, 1825.

Son port, dit M. de Humboldt, dont le nom est à peine connu sur nos cartes, fait un commerce très actif depuis 1795. C'est par ce port que s'écoulent en grande partie les produits de ces vastes steppes, qui s'étendent depuis le revers méridional de la chaîne côtière jusqu'à l'Orénoco, et qui abondent en bétail de toute espèce, presque comme les pampas de Buénos-Ayres. L'industrie commerçante de ces contrées se fonde sur le besoin qu'ont les grandes et petites Antilles de viande salée, de bœufs, de mulets et de chevaux.

(1) Acuña, cap. 12.

(2) Voir l'*Histoire de la Guiane française*.

(3) De Ulloa écrit de *Brieda*.

(4) Acuña, cap. 13. — De Ulloa, *Relacion de viage*, lib. VI, cap. 5.

1638. *Fondation de la ciudad de la Nuéva-Tarragona*, ville de la province de Cumana, fondée par Juan de Urpin, pour protéger la saline de Unaré contre les Hollandais, sur les bords de l'Uchiré.

1637, 1638 et 1639. *Expédition de don Pédro de Texeyra, capitaine-major de Parà.* Le gouverneur du Brésil don Pédro de Noroña, sur le rapport de deux cordeliers, résolut de faire explorer le cours de l'Amazone, entre le Brésil et le Pérou, de former en même tems une alliance avec les naturels, et d'empêcher les Hollandais d'approcher du Potosi. Dans ce dessein, il équipa une flotille de canots, à bord desquels il plaça soixante-dix soldats portugais, douze cents Indiens alliés pour ramer et combattre en cas de besoin, des femmes et des esclaves; en tout deux mille individus, dont il confia le commandement à don Pédro de Texéyra. Ce capitaine partit de Para le 28 octobre 1637; mais la difficulté qu'il éprouva à remonter le fleuve à cause de la violence du courant, le manque de vivres et le mécontentement des Indiens le retardèrent dans son voyage, qu'il mit sept mois à exécuter. Il arriva enfin, le 24 juin de l'année suivante, à l'entrée de l'affluent Payamino, dans la juridiction de Quixos, et y débarqua son monde. Il établit un camp retranché à l'angle formé par le fleuve et son affluent; et en ayant confié le commandement aux capitaines Pédro Dacosta Favetta et Pédro Bajon, il continua à remonter, avec les deux religieux et six soldats, jusqu'à un endroit où le lit du fleuve se trouve obstrué par des rochers. Texeyra traversa de là un pays montagneux de quatre-vingts lieues d'étendue, et arriva à Quito, où il adressa à l'audience un récit de son voyage. Malheureusement le voisinage du lieu où il avait formé son camp était occupé par les Indiens qui avaient tué Palacios, et qui, irrités des mauvais traitements qu'ils avaient reçus des Castillans, étaient devenus leurs ennemis irréconciliables: aussi, pendant les onze mois que dura son absence, ses gens furent-ils constamment harcelés par eux dans les sorties qu'ils étaient obligés de faire pour se procurer des vivres; la situation en était d'ailleurs fort insalubre, et les maladies en emportèrent un grand nombre (1).

Le vice-roi du Péron, comte de Chinchon, donna ordre,

(1) Acuña, cap. 14, 15 et 16. — De Ulloa, lib. VI, cap. 5.

le 10 novembre 1638, au président de Quito, don Alonso de Salazar, de renvoyer le général Texeyra par la même route, à l'effet de déterminer plus particulièrement la navigation de ce fleuve; de lui fournir tout ce dont il aurait besoin pour son voyage, et de le faire accompagner de deux Espagnols de considération, qui seraient chargés d'en dresser un rapport fidèle pour Sa Majesté. Salazar nomma en conséquence le père jésuite *Francisco Christoval de Acuña*, recteur du collége de Cuenca, et le père *Andrès de Artieda*, professeur de théologie au même collége. Texeyra partit de Quito avec ces deux religieux, le 16 janvier 1639, franchit de hautes montagnes et arriva heureusement à son camp. Il y resta plusieurs mois pour venger la mort de ses soldats qui avaient été tués par les *Encabellados*, ou Indiens à longs cheveux, et construire les canots dans lesquels il s'embarqua. Il apprit au confluent de la Parana-Méri, ou petite rivière, avec le Rio-Négro, qu'il y avait près de là des Indigènes qui portaient des vêtements et des chapeaux, et Acuña se procura des renseignements sur la communication entre l'Orellana et l'Orénoco (1). En remontant le fleuve, Texeyra avait reçu des naturels du pays quelques ornements en or, qu'il porta à Quito, et qui y furent jugés de vingt-trois carats, et il avait donné au village où il se les était procurés le nom de *village d'Or*. A son retour, il y planta une borne le 26 août 1639, et en prit possession pour la couronne de Portugal, par un acte qui se conserve dans les archives de Para, où M. de La Condamine l'a vu (2). Cette pièce, signée de tous les officiers de l'expédition, porte que la cérémonie eut lieu sur une terre haute, vis-à-vis des bouches de la rivière d'Or; mais tout a disparu, dit La Condamine, comme un palais enchanté, et sur tous les lieux on en a perdu jusqu'à la mémoire. Dans ce voyage,

(1) Les naturels de la province de Caribana, comprise entre le Rio-Négro et le fleuve des Amazones, possédaient, dès l'année 1638, des haches, des couteaux et autres instruments de fer, qu'ils disaient avoir acheté aux Indiens des parties maritimes. Ceux-ci se les étaient procurés de personnes blanches de visage, vêtues comme les Portugais, armées d'épées et de mousquets, qui demeuraient sur les bords de l'Océan-Atlantique. C'étaient probablement des Anglais ou des Hollandais qui avaient navigué dans l'Orénoco. (De Pagan, *Rivière des Amazones*, cap. 26.)

(2) Voyez page 98 de son *Voyage*.

qui dura dix mois, Texeyra reconnut le fleuve dans tout son cours, et Acuña en a publié une relation très circonstanciée; il estima le trajet, depuis le hameau de Napó jusqu'à Para, à mille trois cent cinquante-six lieues espagnoles, qui équivalent, dit La Condamine, à plus de mille cinq cents lieues marines, ou plus de mille neuf cents de nos lieues communes. La flotille arriva, le 12 décembre 1639, au grand Para, d'où les jésuites se rendirent en Espagne pour donner au Conseil des Indes les renseignements qu'ils avaient recueillis sur cet immense pays (1).

1643. *Établissement de la villa de San-Bartolomé de Honda ou Onda (Onthia)*, ville du Popayan (province de Mariquita), qui s'élève sur le bord occidental de la Magdaléna, non loin du confluent du Guali, par lat. 5° 11′ N., et long. 77° 13′ O. de Paris (Humboldt), à trois lieues de Mariquita et à cinquante-six lieues N. de Santa-Fé (2).

1643. *Nouvelle colonie française à Caïenne*. La compagnie de Rouen, sous la direction du sieur Poncet de Brétigny, envoya plusieurs petits détachements à Caïenne, qui s'y maintinrent à l'aide d'une forteresse. Le sieur de Royville, chef d'une nouvelle compagnie, s'embarqua pour cette destination, avec douze des sociétaires et sept cents hommes; mais les colons l'assassinèrent, et après leur débarquement, ils périrent, sous les coups des Indiens, de faim et de maladie; un petit nombre seulement put gagner la colonie anglaise de Surinam.

1644. *Établissement de la ciudad de San-José de Cravo (Cravia)* par le gouverneur de la province de los Llanos, don Adrien de Vargas, dans le district de Santiago de las Atalayas. (Florez de Ocariz, 122-127.)

Établissement de la Nueva Cantabria, ou Trionfo de la Cruz, par Juan Ochoa de Agrésalo y Aguirré, à l'embouchure du Rio-Guarino, dans la province de la Serpa. (Florez de Ocariz, p. 121-127.)

(1) Acuña, cap. 17 et 18.

(2) Honda était un petit établissement en 1643, lorsqu'il fut érigé en ville. Il comptait avant la révolution une église et trois couvents, et un collége des jésuites dans le voisinage. Population, quatre à cinq mille âmes; cinq cents périrent lors du tremblement de terre de 1807.

1652. Une autre colonie, composée d'environ cinq cents personnes, éprouva le même sort que celle de Royville (1).

Le 3 décembre 1655, le corsaire anglais *Gauson* livra au pillage la ville de Santa-Marta, pour se dédommager de l'échec qu'il avait éprouvé à Saint-Domingue. Il y entra presque sans résistance; il enleva tous les objets précieux, et jusqu'aux vases sacrés des églises. Il s'arrêta quatorze jours dans la ville, et pendant cet intervalle il fit ravager la campagne par ses troupes jusqu'à la peuplade de Mazinga et à la ville de Cordoue. Il ménagea les Indiens, mais enleva un grand nombre de noirs et d'Espagnols. Il transporta les premiers à Saint-Christophe, où il les vendit comme esclaves, et envoya les autres à Londres (2).

1660. *Expédition de L'Olonais, flibustier, contre les villes de Maracaibo et de Gibraltar, dans le golfe de Vénézuela.* Cet aventurier était né en Poitou dans la ville des sables d'Olonne, d'où son nom est tiré. S'étant emparé d'une frégate espagnole sur la côte de l'île de Cuba, il aborda à celle de la Tortue, où il trouva un de ses compagnons, Michel Lebasque, qui avait aussi fait quelques prises. Ils se réunirent alors pour tenter une expédition contre Maracaïbo, et il fut convenu que L'Olonais commanderait sur mer, et Lebasque l'armée de terre. Leur flotte, montée par quatre cents hommes, était composée de cinq à six petits navires, dont le plus fort portait dix pièces de canon. En doublant la pointe orientale de Saint-Domingue, ils s'emparèrent de deux bâtiments espagnols, dont un chargé de munitions de guerre, garni de seize pièces et monté par cent vingt hommes. Cette prise leur valut plus de 180,000 livres et fit monter le nombre de leurs vaisseaux à sept, avec quatre cent quarante hommes d'équipage armés chacun d'un fusil, de deux pistolets et d'un sabre. Après cette affaire, L'Olonais fit voile pour le lac de Maracaïbo, et étant arrivé la nuit en vue du fort qui en défendait l'entrée, il fit débarquer son monde et s'en empara, malgré la résistance de la garnison forte de 250 soldats et de quatorze pièces de canon.

---

(1) Voyez l'article *Caïenne*.

(2) Voyez le P. Zamora, pag. 282. *En aquellos*, dit-il, *contornos quemaron estancias, rancherias y pueblos de Indios con sus iglesias. Robò quanto pudo de negros y hazienda de todos los vezinos, en catorce dias que durò aquella feroz tempestad.*

Ayant fait enclouer l'artillerie et détruire les retranchements, il marcha sur Maracaïbo, qui en était à six lieues et dont les habitants s'étaient réfugiés à Gibraltar avec leurs effets les plus précieux.

L'Olonais, ayant laissé quinze jours de repos à ses troupes, résolut d'attaquer cette dernière ville, devant laquelle il arriva après trois journées de marche. Les approches en étaient défendues par un petit fort en forme de terrasse et par des gabions le long du rivage; les Espagnols avaient en outre encombré toutes les avenues par des amas de grands arbres, et le pays était presque entièrement inondé. Enfin, il ne restait qu'un seul chemin praticable, où l'on pouvait passer à peine six de front, et défendu par une batterie de vingt pièces. Malgré ces obstacles et marchant sur un terrain fangeux, où ils enfonçaient jusqu'aux genoux, les flibustiers forcèrent le passage et contraignirent les Espagnols à demander quartier; de six cents qu'ils étaient, ces derniers eurent quatre cents tués et cent blessés : la perte des vainqueurs fut d'une centaine d'hommes, tant morts que blessés. Après cet exploit, L'Olonais fit donner la question à plusieurs prisonniers pour leur faire déclarer l'endroit où étaient leurs richesses, et ordonna aux habitants de lui apporter une rançon, s'ils voulaient éviter la destruction de la ville. Les notables ayant refusé de la payer, il fit embarquer les captifs et le butin, incendia la place et revint à Maracaïbo, qu'il mit de même à contribution et dont il pilla les églises. De là il se rendit à Saint-Domingue, pour faire le partage du butin. Il montait à 360,000 écus, non compris les ornements enlevés aux églises, évalués à plus d'un million d'écus, une cargaison de tabac estimée 500,000 livres, et les prisonniers qui furent vendus à l'encan.

De retour à l'île de la Tortue, L'Olonais ne tarda pas à tenter de nouvelles excursions. Il résolut cette fois de piller les villes et villages de la baie de Honduras. Étant arrivé avec sa flotte en vue de Puerto-Cabello, il s'empara d'un bâtiment espagnol de vingt-quatre canons, et entra dans la ville, qu'il brûla. S'étant ensuite procuré des guides, il marcha avec trois cents hommes sur la petite ville de San-Pédro, dont il se rendit maître, après avoir perdu un certain nombre des siens dans deux embuscades et un combat meurtrier sous les murs de cette place. Le butin qu'il y fit était peu considérable, et il quitta ce lieu, après l'avoir incendié, pour se remettre en mer, où il captura un riche navire de

sept à huit cents tonneaux qui allait annuellement d'Espagne au golfe de Honduras. Cet exploit fut l'un des derniers de ce hardi flibustier, qui fut pris et mangé par des sauvages de la côte de Darien (1).

1662. *Etablissement de la ciudad de San-Fantino de los Rios* par Antonio de los Rios Ximénès, gouverneur de los Chinatès, à douze lieues de San-Christoval. (Florez de Ocariz, 125-7.)

1663. Au mois d'octobre furent expédiées des lettres-patentes pour l'établissement de la compagnie de la France-Équinoxiale en Terre-Ferme d'Amérique, depuis le fleuve des Amazones jusqu'à celui de l'Orénoco. M. de Tracy est nommé lieutenant-général pour conduire et commander une flotte de six navires ayant à bord plus de mille hommes, colons et soldats, qui arrivent à Caïenne le 22 décembre.

1664. Le 11 mai, Caïenne fut prise et dévastée par les Anglais; mais elle fut rétablie par les Français sous le gouvernement de M. de La Barre, qui avait pris possession du pays pour les compagnies des Indes occidentales.

1666. Le 26 janvier, Louis XIV déclara la guerre aux Anglais en faveur des Hollandais, et les établissements français à Caïenne furent pillés par une escadre anglaise; mais la colonie fut rétablie par de La Barre. L'année suivante, elle fut saccagée de nouveau par les Anglais, qui l'évacuèrent bientôt après (2).

1668-1669. *Expédition du flibustier anglais le capitaine Henri Morgan contre Portobélo, et prise de cette ville.* Après s'être emparé du Port-au-Prince de l'île de Cuba, cet aventurier se vit à la tête d'une flotte de neuf navires et d'un équipage de quatre cent soixante-dix hommes presque tous anglais et français. Avec ses forces il résolut d'attaquer Portobélo, guidé par un de ses compatriotes qui y avait été prisonnier. Étant arrivé dans la soirée à *Puerto-del-Ponton*, qui n'en est éloigné que de quatre lieues, il fit mettre ses gens dans les canots et s'avança jusqu'à un lieu nommé *el Estero de Longalemo*. Vers minuit, ses troupes débarquent et se mettent en marche contre la ville où elles arrivent à la pointe du jour, après avoir fait sauter une redoute

(1) Exquémélin, *Histoire des Flibustiers*, tom. II, chap. 6-9.
(2) Voyez l'article *Caïenne*.

avec tous les soldats qui y étaient retranchés. Les Espagnols s'étant retirés dans les forts, les flibustiers montent à l'assaut au moyen d'échelles portées par des prêtres et des femmes, et se rendent maîtres des retranchements après une vigoureuse résistance, surtout de la part des officiers, qui presque tous sont tués. Morgan, en possession des forts, fit entrer sa flotte dans la rade et pilla la ville : mais, au bout de quinze jours, les vivres commençant à manquer, on fut obligé de se nourrir de chevaux et de mules. D'un autre côté, les débauches auxquelles se livraient ces aventuriers, et les émanations qui s'exhalaient des cadavres mal ensevelis, causèrent des maladies dont plusieurs moururent subitement.

Le président de Panama, don Juan Pérez de Gusman, s'était mis en marche pour secourir la ville avec un fort détachement; mais il s'arrêta à un défilé gardé par cent hommes bien armés. Morgan déclara qu'il ne quitterait ce port que moyennant une rançon de 100,000 écus. Cette somme lui ayant été payée en barres d'argent, le capitaine se hâta de se rembarquer, après avoir encloué l'artillerie des forts, et il fit voile pour Cuba et de là pour la Jamaïque. Le butin en or et en argent fut évalué 260,000 écus (1).

1669. *Nouvelle expédition de Morgan contre Maracaïbo et Gibraltar.* Après l'affaire de Portobélo, plusieurs chefs de flibustiers s'empressèrent de joindre leurs forces à celles de Morgan, qui se trouva à la tête d'une flotte de quinze navires, ayant à bord neuf cent soixante hommes, tant anglais que français. Il fait voile avec ces bâtiments de l'île de Saone près celle de Saint-Domingue, touche à l'île d'Oruba et arrive à l'embouchure du lac de Maracaïbo. Là il embarque ses gens dans les canots, afin d'attaquer le fort qui est évacué par les Espagnols, et où il trouve trois mille livres de poudre, quatorze bouches à feu, quatre-vingts mousquets et trente piques. Ayant détruit l'artillerie et les fortifications, il s'avance contre la ville de Maracaïbo, où il entre sans résistance, les habitants l'ayant abandonné avec leurs effets et marchandises et s'étant retirés à Gibraltar. Morgan se dirige à travers les bois vers cette place, y pénètre sans obstacle, la met au pillage et la rançonne. Après un séjour de trois semaines, il revient à Maracaïbo, dans l'intention de repasser à la Jamaïque, lorsqu'il est attaqué dans les eaux du lac

(1) Exquémelin, *Histoire des Flibustiers*, tom. II, cap. 4.

par trois frégates espagnoles sous les ordres de *don Alonso del Campo de Espinosa*. Le 24 avril 1669, Morgan incendie l'un de ces navires au moyen d'un brûlot, et prend les autres sans perdre un seul homme; il revient ensuite à Maracaïbo pour faire le partage du butin, qui se montait à 2,500 piastres; sans y comprendre les marchandises de toiles et les étoffes, et se rend ensuite à la Jamaïque (1).

1670. *Autre expédition de Morgan contre Panamá, et prise de cette ville.* Cette expédition était composée de trente-sept navires grands et petits, le vaisseau amiral monté de vingt-quatre canons, et elle était forte de deux mille deux cents hommes bien armés. Morgan, à la tête de cette flotte, part du cap de Tiburon de Saint-Domingue le 16 décembre 1670, et se rend à l'île Sainte-Catherine (*Santa-Catalina*) pour y prendre des guides qui devaient le conduire à Panama. Il s'empare de cette île sans résistance, quoiqu'elle fût défendue par dix forts et une garnison de cent quatre-vingt-dix hommes, fait démolir les batteries et encloner les canons, et conduire à bord une charge de trente milliers de poudre trouvés dans un magasin. S'étant procuré pour guides trois forçats de la Terre-Ferme, deux Indiens et un mulâtre, qui connaissaient l'espagnol, il détache quatre navires et une barque avec quatre cents hommes, pour s'emparer du fort Saint-Laurent, bâti sur une hauteur, à l'embouchure de la rivière de Chagre. Ce détachement débarque à Naranjas, et, conduit par les guides, gagne une éminence située au-dessus du fort; mais, n'ayant point d'artillerie, il est obligé de gagner la plaine. Là, les flibustiers, exposés à découvert au feu des batteries, et ne pouvant forcer les retranchements, songeaient à faire retraite, quand un Français, avec la même flèche qui venait de le blesser, réussit à mettre le feu à l'une des maisons du fort, couvertes avec des feuilles de palmier. Cet exemple ayant été suivi avec succès, l'incendie se communique aux palissades, et le fort est emporté, malgré le courage des assiégés, dont il ne resta que trente hommes sur trois cent quatorze. Les assiégeants eurent cent dix tués et quatre-vingts blessés. On trouva dans ce fort beaucoup de munitions et de bouches à feu, et on le remit en bon état de défense. Morgan y arriva avec toute la flotte, ayant à bord le

(1) Exquémelin, tom. II, chap. 6.

gouverneur et la garnison de Santa-Catalina ; il les y laissa avec cinq cents flibustiers, confia la garde des vaisseaux à cent cinquante autres, et, ayant fait embarquer treize cents hommes d'élite sur deux petites frégates légères, deux navires à plats bords et plusieurs canots, il se dirigea sur Panama.

Parti le 18 janvier 1671, il arrive le lendemain à La Cruz de Juan-Galliégo, où les eaux étaient si basses et tellement encombrées par des arbres, que les frégates ne purent y passer. Il continue sa route, tantôt dans les canots et tantôt par terre, et, le 24, il arrive à La Cruz, huit lieues de Panama. Là, ses canots ne pouvant plus lui servir, il ordonne à soixante hommes de les reconduire au lieu où étaient restés les navires ; et, le lendemain, il marche contre la ville à la tête de onze cents hommes. Le 27, en approchant de Panama, les flibustiers rencontrent l'armée espagnole, forte de deux mille hommes d'infanterie, quatre cents de cavalerie et six cents Indiens, et ayant en tête deux mille taureaux animés, destinés à porter le désordre dans les rangs de l'ennemi. Morgan, profitant alors du terrain, fait contre la cavalerie une attaque si prompte et si furieuse, qu'elle est mise en pleine déroute après deux heures de combat. Les animaux effrayés se tournent contre ceux qui les conduisent et entraînent l'infanterie espagnole, qui se disperse et prend la fuite, laissant environ six cents hommes tués ou blessés. Les flibustiers n'eurent que deux morts et deux blessés.

Après cette affaire, Morgan entre sans résistance dans la ville, et pénètre jusqu'à la grande place, où il est accueilli par une décharge d'artillerie qui lui tue une trentaine d'hommes. Il fait charger sur ces pièces qui sont bientôt emportées, et il devient maître de la ville qu'on incendie par ses ordres.

Morgan revint à Chagre chargé de dépouilles qui furent évaluées 443,200 livres. La distribution inégale des pierreries ayant excité des murmures, il craignit le ressentiment des mécontents, partit secrètement pendant la nuit, suivi de quatre navires, dont les capitaines lui étaient dévoués, et passa à la Jamaïque. Il y fut créé dans la suite chevalier par Charles II, épousa la fille d'un des principaux officiers de l'île, et fut nommé commissaire de l'amirauté (1).

Juillet. *Traité entre la Grande-Bretagne et l'Espagne,*

---

(1) Exquemelin, tom. II, cap. 1.

pour mettre fin à la flibusterie, et ajuster tous les différends entre les sujets des deux nations en Amérique.

1674. *Caïenne.* Le roi de France, voyant le désordre des affaires de la compagnie qu'il avait établie en 1664, réunit à son domaine toutes les colonies, supprima la compagnie des Indes, et les fit gouverner par des officiers et des intendants. L'île de Caïenne est pillée par les Anglais; elle fut encore prise, le 20 décembre 1676, par une escadre de onze vaisseaux hollandais, qui y mirent une garnison de quatre cents hommes. Elle se rendit à discrétion à une force navale sous le comte d'Estrées.

1679. *Pillage de Portobélo par les flibustiers.* Portobélo est surprise par trois navires boucaniers, dont deux français et un anglais. Deux cents d'entre eux débarquèrent à une si grande distance de la ville, qu'il leur fallut trois nuits pour y arriver. Le jour, ils se cachaient dans les bois. Ils étaient presqu'aux portes lorsqu'ils furent découverts par un nègre qui courut donner l'alarme; mais les habitants n'eurent pas le tems de se mettre en défense; et, ignorant le nombre de leurs ennemis, ils prirent la fuite, laissant la ville à la merci des boucaniers qui la pillèrent pendant deux jours et deux nuits, et retournèrent à leurs vaisseaux avec 160 piastres pour chaque homme.

1680. *Autre expédition des flibustiers à travers l'isthme d'Amérique.* Le 5 avril 1680, trois cent trente et un de ces pirates abordèrent à Darien. S'étant munis chacun de quatre biscuits, d'un fusil, d'un pistolet et d'un marteau, ils partirent sous les ordres de leurs différents chefs, dont *Bartholomew Sharp* était le principal, et accompagnés de plusieurs Indiens qui leur fournirent des fruits de plantain et autres, et du gibier en abondance. Ils leur donnèrent en échange des haches, des couteaux, etc. Ces Indiens obéissaient à deux chefs, dont l'un se nommait le capitaine *André*, et l'autre le capitaine *Antoine*. Après un trajet de dix jours, exécuté tantôt par terre et tantôt par eau, Sharp arriva au fort de Santa-Maria, formé de palissades, et dont il s'empara sans perdre un seul homme. Il tua vingt-six Espagnols et en blessa seize, et d'autres furent poignardés par les Indiens dans les bois environnants. La garnison, à la nouvelle de l'approche des flibustiers, en avait fait sortir le trésor, de sorte que ceux-ci n'y trouvèrent que vingt livres d'or et un peu d'argent. Trompés dans leur attente, ils résolurent de descendre dans leurs canots jusqu'à la mer du Sud, par le canal de la rivière de Santa-Maria, qui s'y jette

par le golfe de San-Miguel, sur le bord oriental de la baie de Panama. Ils s'y embarquèrent, le 17 avril, avec une trentaine de prisonniers espagnols, et arrivèrent, le 19, à l'embouchure de la rivière, où ils surprirent un bâtiment de trente tonneaux. Le lendemain, ils s'emparèrent d'une barque. Les Espagnols ayant équipé à la hâte trois navires montés par deux cent cinquante hommes, le 23, il se livra un combat qui se termina par leur défaite. Les flibustiers en enlevèrent deux à l'abordage, et forcèrent l'autre à prendre la fuite. Le commandant espagnol y trouva la mort avec un grand nombre des siens. De leur côté, les vainqueurs eurent dix-huit hommes tués et plus de trente blessés. Ils ne tentèrent point de débarquement, mais se contentèrent de prendre les bâtiments qui se trouvaient dans la rade. Vers le 21 mai, ils attaquèrent *Puéblonuévo*, et furent repoussés avec perte. Sharp ayant péri dans le combat, ses gens se formèrent en plusieurs bandes, dont les unes allèrent aux Indes occidentales, et d'autres au Pérou (1).

1687. *Prise de Guayaquil par trois cents flibustiers sous Grogniet et Hutt* ou *Hout*. Le 17 avril, ils entrèrent dans la rivière de Guayaquil, et, le 20, ils débarquèrent à quelque distance de la ville, située sur une éminence et défendue par trois forts. Ils en chassèrent les Espagnols au milieu du jour, et entrèrent dans la place avec une perte de neuf hommes et douze blessés. Ils trouvèrent 92,000 dollars en argent monnayé, et une quantité considérable de bijoux, d'argent et de marchandises, et quatorze navires marchands à l'ancre. Ils firent sept cents prisonniers, au nombre desquels étaient le gouverneur et sa famille, et le vicaire général. Le même jour, ce gouverneur consentit à payer un million de piastres et à fournir quatre cents sacs de farine pour racheter la ville, les forts, les navires marchands et les prisonniers. Dans la nuit du 21, le feu ayant pris à une maison, se communiqua avec une telle rapidité, qu'un tiers de la ville fut détruit avant qu'on pût se rendre maître de l'incendie. Les corps d'un grand nombre d'Espagnols tués dans l'assaut étaient restés sans sépulture, et les flibustiers, craignant qu'il en résultât quelque maladie, s'embarquèrent sur les bâtiments qui étaient dans la rade, avec leur butin et cinq cents prisonniers, et, le 25, ils descendirent la rivière jusqu'à l'île Puna, où ils s'établirent pour

(1) Burneys' *Voyages*, vol. IV, chap. 9.

attendre la rançon promise qu'on devait amener de Quito et payer le 5 mai. Plusieurs jours s'étant écoulés sans que rien annonçât l'exécution du traité, un officier espagnol fut chargé de porter au lieutenant-gouverneur les têtes de quatre prisonniers, en annonçant que, si, à la fin du quatrième jour, la rançon n'était pas soldée, on lui en enverrait cinq cents autres. Le 23, une partie fut apportée, consistant en 20,000 piastres et cinquante sacs de farine, et, le lendemain, le lieutenant-gouverneur offrit de payer 22,000 piastres en plus pour le rachat des prisonniers, en disant que, si cette offre n'était point acceptée, il les laissait à leur disposition. Les flibustiers ayant tenu Conseil, la majorité fut d'avis qu'il valait mieux recevoir cette somme que de massacrer tant de prisonniers. En conséquence, elle fut payée le 26 mai. Cent des principaux prisonniers ayant été retenus, il fallait encore négocier, et on proposa pour cet effet la pointe de Sainte-Hélène. Sur ces entrefaites, le chef Grogniet, étant mort des suites des blessures qu'il avait reçues à l'attaque de Guayaquil, fut remplacé par le Picard. L'ancien commandant Édouard Davis vint le joindre avec un navire de trente-six canons et quatre-vingts hommes d'équipage, et le reste des forces des flibustiers ne consistait qu'en un petit navire et une barque longue, les navires capturés ayant été envoyés, pour les mettre à l'abri, dans des eaux peu profondes. Dans la matinée du 27, les Espagnols et les boucaniers se rencontrèrent dans l'île Sainte-Claire. Après sept jours de manœuvres et de combat de tirailleurs, les prisonniers se retirèrent dans la nuit du 3 juin. Pendant tout ce tems, les flibustiers n'eurent que deux ou trois blessés, et ne perdirent pas un seul homme (1).

1695. *Colonie écossaise établie à Darien*. Le parlement d'Écosse obtint du roi Guillaume III, au mois de juin 1695, l'autorisation pour les sujets de ce royaume, de former des sociétés ou compagnies, à l'effet de fonder des établissements commerciaux chez les nations, ou dans les pays inhabités de l'Asie, de l'Afrique et de l'Amérique, ou en tout autre endroit, du consentement des naturels ou habitants, pourvu que ces pays n'appartinssent à aucun prince ou état européen. On leur permit aussi d'y porter des canons et des munitions de guerre, pour protéger leur commerce, leurs

(1) Burney's *Voyages*, vol. IV, chap. 23.

établissements et leurs plantations, user de représailles et se faire indemniser de leurs pertes.

En conséquence de ces priviléges, une société de négociants et de riches capitalistes obtint une charte intitulée *Compagnie écossaise pour le commerce de l'Afrique et des Indes*, et dans laquelle il était dit que les marchandises et effets lui appartenant seraient exemts de toutes charges, prohibitions, droits de douane et taxes quelconques, durant l'espace de vingt et un ans, pourvu que la moitié des capitaux fût la propriété de sujets nés en Écosse.

Cette entreprise paraissant devoir être très-lucrative, la compagnie ne tarda pas à recevoir des souscriptions pour plus de 400,000 livres sterling, avant même d'avoir fait connaître publiquement ses intentions. Le plan d'établir une colonie sur l'isthme de Darien, à l'effet de commercer avec le Japon, la Chine et les îles des Épiceries, proposé par M. Paterson (1), natif d'Écosse, fut adopté par les directeurs. Ce projet ne fut pas plus tôt connu, qu'il jeta l'alarme parmi les négociants intéressés dans le commerce de l'Inde, qui protestèrent contre la légalité d'une entreprise, qui, disaient-ils, était un empiétement sur les droits de la couronne d'Espagne, et pouvait occasioner une guerre. Le parlement anglais s'interposa en faveur de ceux-ci, et, dans une adresse qu'il vota au roi, il exposa que l'acte du parlement d'Écosse portait préjudice au commerce de l'Angleterre, et invitait S. M. à empêcher les sujets anglais de souscrire à cette compagnie. Le roi se repentit de lui avoir donné son assentiment, mais il ne put revenir sur sa décision. Toutefois, cette circonstance décida plusieurs souscripteurs à retirer leurs noms de la liste, ce qui ne découragea pas la compagnie. Elle s'occupa activement de la construction des navires dont elle avait besoin, et, le 17 février 1698, une escadre de cinq voiles, formée de *la Calédonia*, de cinquante canons, du *Saint-André* et de *l'Unicorn*, de quarante chacun, et de deux *tenders* ou pataches, ayant à bord douze cents hommes, partit du détroit d'Édimbourg pour l'Amérique, et arriva à l'entrée du golfe de Darien le 27 octobre suivant.

Les naturels du pays, qui étaient alors en guerre avec les

(1) M. Paterson avait résidé quelques années en Amérique. Lionel Wafer fournit aussi à la société des renseignements sur l'isthme.

Espagnols, accueillirent favorablement les Écossais, et, le 30 novembre, leur chef, nommé le capitaine *André*, se rendit à bord et conclut un traité par lequel il s'engageait à être leur ami en paix comme en guerre. De leur côté, les Écossais promirent de protéger les Indiens.

Les colons choisirent alors un emplacement commode sur un promontoire de la côte occidentale du golfe, et dans un endroit appelé *Acla* ou *Acta*, par lat. N. 9° 30′, et long. O. 79° 56′, où ils bâtirent un fort destiné à protéger l'établissement. Celui-ci reçut le nom de *Nouvelle-Édimbourg*, et une partie du pays environnant celui de *Calédonia*. Plusieurs centaines d'esclaves fugitifs s'y étant rendus, cherchèrent à persuader aux Écossais d'aller attaquer Portobélo. Mais le gouverneur de cette place, instruit de leurs menées, signa un traité d'amitié avec les colons, qu'il reconnaissait libres et indépendants.

Au mois de mai 1699, l'ambassadeur d'Espagne à Londres remit au roi d'Angleterre un mémoire dans lequel il exposait que la colonie de Darien se trouvant sur le territoire du roi d'Espagne, il serait forcé de regarder son établissement comme un acte d'hostilité. Guillaume III, tout mécontent qu'il était de la colonie, ne voulut cependant point reconnaître à l'Espagne le droit qu'elle prétendait avoir sur toute l'isthme de Darien; mais il transmit à tous les gouverneurs des Indes occidentales anglaises l'ordre de ne favoriser ni soutenir les Écossais de Darien. En conséquence, celui-ci publia une proclamation par laquelle il défendait de fournir des secours à la colonie. De leur côté, les négociants anglais ne cessèrent de faire des remontrances au gouvernement à leur égard, et, en février 1700, la chambre des lords se vit dans la nécessité de présenter au roi une adresse dans laquelle elle se plaignait du détriment causé au commerce des plantations anglaises par la colonie écossaise de Darien. Ces attaques réitérées firent baisser la valeur des actions; la compagnie ne reçut plus de nouvelles souscriptions, une partie des anciennes ne fut pas soldée, et plusieurs colons découragés se retirèrent aux Indes occidentales. Pour surcroît de malheur, le chef de Darien étant dans un état d'ivresse, tomba du pont à fond de cale, à bord du *Saint-André*, et se tua. Sa mort priva la colonie d'un ami puissant. Attaquée peu après par un corps d'armée espagnol aux ordres du gouverneur de Cartagéna, elle se trouva trop faible pour lui résister, et de-

manda l'autorisation d'abandonner tranquillement l'établissement. Le général ennemi la leur ayant accordée, ils s'embarquèrent avec tous leurs effets pour la Jamaïque, où leurs navires furent saisis par le gouverneur. La chute de cette colonie ruina un grand nombre d'Écossais, bien qu'il fût accordé une indemnité à la compagnie par le quinzième article de l'acte d'union des deux royaumes, en 1706 (1).

Après la paix de Ryswick (1697), plusieurs anciens flibustiers vinrent s'établir à Darien et s'y marièrent.

1697. *Prise et pillage de la ville de Cartagéna* par une expédition composée de Français et de flibustiers de Saint-Domingue aux ordres du baron de Pointis, officier distingué de la marine française. M. Du Casse, capitaine de vaisseau et gouverneur des établissements français de Saint-Domingue, fournit à cet effet douze cents hommes et s'embarqua à leur tête. Les flibustiers ayant demandé qu'on spécifiât leur part de l'argent de prise et du butin, on leur promit, à eux et aux colons, une part égale à celle des troupes à bord des vaisseaux du roi. L'armement consistait en sept gros vaisseaux et onze frégates, plusieurs transports et autres petits bâtiments, à bord desquels il y avait six mille hommes. La flotte arriva en vue de Cartagéna le 13 avril, et, le 15, quatre mille hommes furent débarqués. On ne pouvait approcher la ville que par le port, dont l'entrée étroite, appelée *Boca-Chica*, était défendue par un fort. On dressa aussitôt une batterie qui ouvrit un feu très-vif, tandis qu'un corps de noirs opérait son débarquement, et le lendemain 16, le fort capitula. Le 17, les assiégeants s'emparèrent de l'église de Nuestra-Señora de la Ponpa, qui commandait, du côté de l'est, toutes les approches de la ville. Celle-ci se rendit le 3 mai. Il fut convenu que toutes les propriétés et comptes du gouvernement seraient remis aux Français; que les négociants leur représenteraient leurs livres, et leur livreraient l'argent et les marchandises qu'ils avaient en dépôt pour leurs correspondants; que les habitants seraient libres

(1) Voyez, 1°. *History of Caledonia, or the Scots colony in Darien*, London, 1699; 2°. *Miscellanea Curiosa*, vol. III, pag. 414, London, 1727; 3°. *Enquiry into the causes of the miscarriage of the colony at Darien*, Glascow, 1700; 4°. *Just and modest vindication of the Scots' design in establishing a colony at Darien*, 1699, by Fergusou; 5°. Burney's *Voyage*, vol. IV, pag. 359.

de quitter la ville ou d'y rester; que ceux qui désireraient en sortir seraient préalablement obligés de faire la remise de leurs biens aux capteurs; que ceux qui y resteraient feraient une déclaration exacte, sous peine de confiscation du tout, de l'or, de l'argent et des bijoux qu'ils possédaient, et dont la moitié leur était garantie, et enfin qu'ils seraient traités comme sujets français. Les vainqueurs s'engagèrent à protéger toutes les maisons religieuses. Du Casse, nommé gouverneur de la ville, voulut, en cette qualité, prendre connaissance de tout l'argent apporté par les habitants. De Pointis s'y opposa. Du Casse se retira alors dans une maison des faubourgs. Les soldats, témoins de leur démêlé, pillèrent les églises et les maisons particulières, et de Pointis fit porter à bord de la flotte tout l'argent qu'il avait reçu, et qui, suivant son rapport, s'élevait à 8 ou 9 millions (1). Cent dix mulets chargés d'or étaient sortis de la ville dans l'espace de quatre jours.

De Pointis, ayant terminé cette opération, déclara qu'attendu l'insalubrité de l'endroit, qui lui avait fait perdre plus d'hommes que ne lui en avait coûté le siége, il ne laisserait point de garnison à Cartagéna. Il donna ordre de transporter les canons du château à bord de ses vaisseaux et de raser les fortifications, et, ayant envoyé à Du Casse l'état du butin qui revenait aux colons et aux flibustiers, lequel ne montait qu'à 40,000 écus, il embarqua ses troupes le 25 mai, et se dirigea avec la flotte vers l'entrée du port.

Les flibustiers, furieux de ce qu'il ne leur était accordé qu'une si petite part du butin, résolurent de donner l'abordage au *Sceptre*, vaisseau de quatre-vingt-quatre canons, que montait de Pointis; mais ils renoncèrent ensuite à ce projet, et se vengèrent sur les malheureux habitants. Du Casse essaya en vain de les calmer en leur promettant de s'interposer pour eux auprès du roi de France, et informa de Pointis de leur intention à l'égard de la ville. Le 1er. juin, la flotte fit voile pour la France, et Du Casse retourna à Saint-Domingue, laissant Cartagéna à la merci des flibustiers. Ceux-ci, devenus maîtres, arrêtèrent tous les hommes qu'ils purent trouver et les renfermèrent dans l'église. Ils accusèrent le commandant français de perfidie, et déclarè-

(1) Du Casse estime le butin à 20 millions de livres, non compris les marchandises.

rent qu'ils pilleraient la ville, si on ne leur payait cinq millions de livres. Les habitants étant parvenus à ramasser cette somme, les flibustiers refusèrent d'accorder aux colons employés dans les troupes de terre une part égale du butin. Toutefois une barque, qui arriva sur ces entrefaites de la Martinique, leur apprit qu'une flotte anglaise et hollandaise venait d'aborder aux Barbades. Cette nouvelle mit fin à leurs contestations; le partage eut lieu; chaque homme reçut près de mille écus, et on réserva les noirs et les marchandises, dont la valeur était plus considérable encore, pour un nouveau partage, lorsqu'ils seraient de retour à Saint-Domingue. Cependant la flotte alliée, ayant eu connaissance du sort de Cartagéna, cingla de ce côté. Elle aperçut l'escadre de de Pointis qu'elle ne put atteindre, et, le 3 ou 4 juin, elle rencontra neuf vaisseaux des flibustiers qui se dispersèrent à son approche. Deux des plus richement chargés furent pris, et deux autres échouèrent sur les côtes. L'équipage d'un de ces derniers, pris auprès de Cartagéna, fut employé à en reconstruire les fortifications; les cinq autres arrivèrent à l'île aux Vaches.

Les flibustiers et les colons, ayant intenté en France un procès à de Pointis et aux armateurs, obtinrent une indemnité de 1,400,000 livres; mais la majeure partie de cette somme fut absorbée par les frais de procédure et par l'infidélité des agents chargés de leurs intérêts. La paix de Ryswick, conclue au mois de septembre de la même année, mit un terme à la guerre et aux déprédations des flibustiers, et Louis XIV envoya à Cartagéna tous les ornements d'argent qui avaient été enlevés des églises (1).

1709. Le capitaine *Woodes Rogers*, dans son voyage autour du monde, s'empara de Guayaquil (avril 1709), où il fit en argent et en marchandises un butin de 20,000 liv. sterling, outre 27,000 dollars, pour le rachat de la ville et des vaisseaux en rade, une grande quantité de provisions et un certain nombre de nègres, pour renforcer son équipage.

1711. *Établissement de Nuestra-Señora del Socorro*, situé sur le penchant d'une montagne, province de Tunja, dans le nouveau royaume de Grenade, à quarante-cinq lieues

(1) Relation de l'expédition de Cartagéna faite par les Français en 1697, composée par M. de Pointis, commandant de l'escadre. Amsterdam, 1698.

nord-est de Santa-Fé. Il reçut, en 1811, le titre de ville, du président de Santa-Fé, mais il ne lui fut pas confirmé par le roi. Population, près de 12,000 habitants. (M. Mollien, *Voyage*, vol. 1, p. 136.)

1713. L'Espagne accorde à l'Angleterre la permission d'expédier tous les ans un navire de cinq cents tonneaux à Portobélo; elle s'engage en même tems à ne donner à aucune autre nation des priviléges pour le commerce des Indes, et à n'aliéner aucune de ses possessions coloniales.

1717. *Fondation de Cumanacoa.* Située dans une plaine nue, presque circulaire, environnée de hautes montagnes, à environ cent quatre toises au-dessus du niveau de l'Océan, elle fut fondée par Domingo Arias, au retour d'une expédition qu'il fit pour détruire un établissement de flibustiers : elle fut d'abord appelée San-Baltazar de las Arias (1).

1718. *Établissement de la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade*, à laquelle fut annexée la province de Quito, comme partie de sa juridiction; on supprima l'audience de cette dernière ville, et les appointements de ses membres furent assignés au nouveau vice-roi. On abolit aussi l'audience de Panama de Tierra-Firmé, quoique ce royaume restât toujours sous la dépendance du vice-roi de Lima. Par cette suppression, les affaires étaient portées à Lima et à Quito, ce qui entraînait des frais immenses aux habitants de Panama et de Quito; on s'aperçut bientôt que ce qu'on avait gagné par l'abolition de deux audiences ne suffisait pas pour soutenir la dignité du vice-roi, et les choses furent rétablies dans leur ancien état dès l'année 1722 (2).

1726. Pendant les différends entre la Grande-Bretagne et l'Espagne, une escadre anglaise de sept vaisseaux de guerre, sous le commandement du vice-amiral Hosier, arrive, le 6 juin, devant Portobélo et bloque ce port; le 13 juillet, il

(1) Lat., 10° 16' N.; long., 66° 18' (Humboldt). En 1753, elle ne comptait que six cents maisons construites en bois. Sa population (suivant M. de Humboldt) s'élève à peine à deux mille trois cents habitants.

(2) De Ulloa, *Relacion del viage*, etc., lib. VI, cap. 1.
En 1739, on rétablit la vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, sans supprimer les audiences. Don Sébastian de Eslava est nommé lieutenant-général, avec juridiction sur toute l'étendue de Terre-Ferme et sur toute la province de Quito.

ancre à la hauteur de Cartagéna avec neuf vaisseaux de guerre ; les Espagnols s'emparent d'une frégate et de quatre paquebots, avec les effets de la compagnie de la mer du Sud.

1728. *Compagnie de Guipuscoa.* Cette compagnie, établie par une cédule de Philippe V, en 1728, se composait de Biscaïens qui pouvaient, y est-il dit, se livrer au commerce sans déroger en aucune manière à la noblesse. Il lui était permis d'envoyer tous les ans à Vénézuéla deux vaisseaux de quarante à cinquante canons, chargés de productions espagnoles qui devaient être débarquées au port de la Guayra. Les premiers qu'elle y expédia partirent du port du Passage, en 1728 et 1730, époque à laquelle le colonel don Sébastian Garcia de La Torré était gouverneur de la province, et le señor don Martin de Zardizabal, commandant général. Le roi les autorisait à croiser depuis l'embouchure de l'Orénoco jusqu'au Rio de la Hacha, à s'emparer de tous les bâtiments qu'ils rencontreraient sur cette côte occupés à faire la contrebande, et à renforcer les croisières des bâtiments capturés, si on le jugeait convenable. En 1734, la compagnie obtint la permission d'envoyer au Vénézuéla autant de navires qu'il lui plairait, et d'effectuer ses chargements, soit à San-Sébastian, soit au Passage; mais les retours devaient avoir lieu par Cadix pour y payer les droits. La compagnie avait les deux tiers du produit des prises pour fait de contrebande, et l'autre tiers allait à l'équipage du navire capteur; les marchandises acquittaient les droits d'entrée à Caracas, et s'y vendaient. Les cargaisons de cacao devaient s'expédier pour l'Espagne; mais, si les bâtiments ne pouvaient pas tout emporter, il était permis aux facteurs d'envoyer le reste à la Véra-Cruz. La compagnie s'engageait à approvisionner, non-seulement la province de Vénézuéla, mais encore Cumana, la Marguerite et la Trinité. Le gouverneur de Cumana, en sa qualité de juge conservateur, avait le droit de décider sur tout ce qui concernait la compagnie; mais celle-ci pouvait appeler de ses décisions au Conseil des Indes. Elle se fit donner, en 1742, le monopole du commerce de Caracas, et en 1752 celui de Maracaïbo; toutefois ces priviléges excitèrent un mécontentement si général, que le gouvernement crut devoir y apporter des modifications. On convoqua une assemblée composée à nombre égal de membres de la compagnie et de cultivateurs du pays, présidés par le gouver-

neur général, à l'effet de fixer le prix du cacao. Ceux qui refusaient d'en disposer au taux convenu avaient le droit d'envoyer en Espagne, sur les navires de la compagnie, le sixième de leur récolte, pour y être vendu à leur compte.

Le Mexique, Santa-Fé, Saint-Domingue, Porto-Rico, Cuba et les îles Canaries, eurent, comme auparavant, la liberté de tirer de Vénézuéla le cacao nécessaire à leur consommation; le gouverneur de la province devait avoir approuvé préalablement les prix des articles venant d'Europe.

La compagnie employait, pour empêcher la contrebande, dix navires armés de quatre-vingt-six canons, et montés par cinq cent dix-huit hommes et cent deux gardecôtes, dont l'entretien et la paye lui coûtaient annuellement 200,000 piastres fortes.

Sous son influence, la culture du cacao prit un grand accroissement dans la province. La récolte de cette denrée fut évaluée, en 1735, à 65,000 quintaux, et en 1763, à 110,659. Vers cette époque, la compagnie, au mépris de ses devoirs, ayant fait le commerce avec les étrangers et la contrebande avec les Hollandais de Curaçoa, ce désordre en amena la dissolution, et peu après le ministère espagnol unit les ports de l'Amérique au commerce de la Péninsule (1).

Établissement de Puerto-Cabello par la compagnie de Guipuscoa. Ce port est situé dans une presqu'île, à vingt-quatre lieues de la Guayra et à trente lieues nord-est de Caracas, lat. 10° 25′ N., et 70° 37′ O. de Paris (Humboldt). La calle ou entrée du port a deux cent trente pieds de long sur trente de large; l'aqueduc qui conduit les eaux du Rio-Estevan à la ville a cinq mille *varas* en longueur, et a coûté plus de 30,000 piastres. Le feu d'un fort situé sur un îlot au nord-est de la ville se croise avec ceux des forts construits à l'ouest, sur le revers oriental d'une haute montagne. Une escadre anglaise, qui l'attaqua le 27 avril 1743, fut repoussée avec perte par l'artillerie qui était servie par des Biscaïens.

On dispute à Puerto-Cabello (dit M. de Humboldt) si le nom du port est dû à la tranquillité des eaux qui ne dérangeraient pas un cheveu (*cabello*) ou, comme il est plus

(1) Par les règlements du 12 octobre 1778, et les ordres royaux du 9 juin 1779, du 27 juillet 1783 et du 27 février 1794.

probable, si ce nom dérive d'Antonio Cabello, un des pêcheurs avec lequel les contrebandiers de Curaçoa avaient établi des liaisons intimes à l'époque où le premier hameau se formait sur cette plage à demi déserte. (Voyez *Voyage de M. de Humboldt*, lib. V, cap. 16.) Depons estime la population de Puerto-Cabello à sept mille cinq cents habitants.

Etablissement de la ville de Calaboso dans la province de Vénézuéla, par la compagnie de Guipuscoa; elle fut d'abord entièrement composée d'Indiens, et reçut dans la suite le nom de ville (1).

1739-1740. *Prise de Portobélo par les Anglais.* Le cabinet d'Angleterre, ayant résolu d'attaquer les Espagnols dans leurs possessions américaines, y envoya deux escadres sous le vice-amiral Vernon et le commodore Anson. L'amiral, de concert avec le gouverneur de la Jamaïque, forma le projet d'attaquer la riche ville de Panama en débarquant ses troupes à Portobélo, et en le fesant marcher à travers l'isthme de Darien. L'amiral partit de la Jamaïque, le 5 août 1739, avec six vaisseaux de ligne, ayant à bord deux cent quarante soldats de cette île, et le 21, il arriva devant le château de Portobélo, qu'il attaqua avec succès, et le lendemain il capitula. L'amiral fit démolir les forteresses, fit clouer quatre-vingts canons de fer, en enleva quarante de bronze, dix pièces de campagne et autres. Il y avait dans la rade vingt-trois navires.

Le commodore Anson, envoyé pour coopérer avec Vernon sur l'isthme de Darien, arrive dans ces mers avec cinq vaisseaux de ligne, une frégate et deux navires de transport, avec environ mille quatre cents hommes, pendant la mauvaise saison. Son équipage est attaqué du scorbut, sa flotte est dispersée, et il gagne l'île de Fernandez; il y est joint par un navire et une frégate, avec lesquels il se dirige vers la côte du Chili, et y brûle la ville de Peytà.

---

(1) Elle est située par lat. 8° 56′ N., et par long. 70° (Humboldt), entre les rivières de Guanco et d'Orituco, à cinquante-deux lieues S. de Caracas, et à peu près la même distance au nord de l'Orénoco. Calaboso, et les cinq villages qui en dépendent, renfermaient, en 1786, mille six cent quatre-vingts blancs, mille cent quatre-vingt-six Indiens libres non tributaires, trois mille trois cent un hommes de couleur, et neuf cent quarante-trois esclaves. Population de la ville, en 1804, quatre mille huit cents habitants.

De là il traverse le grand Océan-Pacifique pour rencontrer un des riches galions qui font le commerce entre les îles Philippines et le Mexique. Il aborde à l'île de Tinian, où il rafraîchit ses hommes, et en revenant il rencontra et prit le galion; avec ce trésor il retourna en Angleterre après un voyage de trois ans et demi.

1740. *Voyage de découverte de Nicolas Horstman, chirurgien hollandais.* Ayant obtenu du gouverneur d'Esséquébo plusieurs Indiens pour l'accompagner dans un voyage de découverte qu'il se proposait de faire dans l'intérieur du pays, et qui avait principalement pour but la découverte du Lac d'or de Parima, il remonta la rivière d'Esséquébo l'espace de trois cents milles, jusque près de sa source. Après avoir traversé des lacs et une contrée immense, tantôt traînant, tantôt portant son canot, avec des peines et des fatigues incroyables, il arriva enfin au Rio-Blanco des Portugais ou Parima des Hollandais, qu'il descendit jusqu'au Négro, par où il se rendit à l'Amazone (1).

1741-1742. *Expédition anglaise contre Cartagéna.* Une flotte nombreuse, destinée à pousser la guerre avec vigueur dans les Indes occidentales, fut assemblée à Portsmouth; elle consistait en vingt-neuf vaisseaux de ligne, vingt-deux frégates et treize bâtiments de transport, ayant à bord quinze mille marins et mille deux cents soldats. Le commandement en fut confié à l'amiral Vernon et au chevalier Chaloner Ogle, et celui de l'infanterie au lord Cathcart. Au commencement d'octobre, cette flotte fit voile de Spithead; mais à la hauteur de la baie de Biscaye, elle fut surprise par une tempête et dispersée. Une partie de la flotte se réunit à Saint-Domingue, et tandis qu'on s'y occupait à s'approvisionner de bois et d'eau, lord Cathcart fut emporté par une dissenterie, et remplacé dans son commandement des forces de terre par le général Vanworth. La flotte passa à la Jamaïque, lieu fixé pour le rendez-vous général, où Vernon se détermina à mettre à exécution l'attaque qu'il méditait depuis long-tems contre Cartagéna. Le 4 mars, il se présenta devant cette ville; mais l'extrême étendue des fortifications et la mésintelligence qui régnait entre l'amiral et le général firent échouer l'entre-

(1) *Voyage de La Condamine*, pag. 130; Paris, 1745. — Bancrofts', *Guiana*, pag. 14 et 15.

prise et perdre tout espoir de réduire la ville; le seul résultat fut la prise du fort de Boca-Chica. De mille deux cents hommes qui furent débarqués pour opérer contre les fortifications qui dominaient la ville, cent soixante-dix-neuf furent tués, quatre cents cinquante-neuf blessés et six prisonniers. En même tems une maladie épidémique enleva plus de trois mille de ceux à bord des navires, et l'amiral se crut obligé de se retirer; le 12 mai, la flotte partit pour la Jamaïque.

1743. *Expédition anglaise contre La Guayra et Puerto-Cabello.* Une flotte anglaise, composée de huit vaisseaux de ligne et de trois caravelles, ayant à bord deux mille sept cents marins et soldats, et commandée par l'amiral Knowles, vint mettre le siége devant Puerto de la Guayra; mais après avoir abattu quelques églises, démoli des fortifications et brûlé un magasin, l'escadre éprouvant de fortes avaries, fut forcée de lever l'ancre et d'aller se refaire à Curaçoa. L'amiral se rendit ensuite à Puerto-Cabello, distant de vingt lieues de La Guayra; et, dans la nuit du 15 avril, il fit débarquer mille deux cents hommes sous les ordres du major *Lucas*, qui fut repoussé par le feu des batteries de la Punta-Brava, et contraint à se rembarquer. Le 24, l'amiral tenta une attaque générale entre la citadelle et les batteries; l'action dura dix heures; mais au bout de ce tems la plupart de ses vaisseaux ayant usé leurs munitions, et tous ayant été plus ou moins maltraités, il effectua sa retraite. La garnison qui défendait cette ville comptait mille cinq cents marins et soldats, et quatre mille Indiens noirs envoyés par le gouverneur de Caracas (1).

1743. *Voyage de M. de La Condamine.* Le 11 mai 1743, il partit de Tarqui, à cinq lieues de Cuença, et passa par Zaruma (3° 40' de lat. S.). Il y découvrit, par la hauteur du baromètre qui monta à 24 pouces 2 lignes, que le terrain de cette ville était élevé d'environ 700 toises au-dessus du niveau de la mer. Il se rendit ensuite à Loxa, qu'il trouva moins élevée que Quito d'environ 350 toises, et recueillit dans le voisinage huit à neuf jeunes plants de quinquina destinés pour le jardin du roi. En traversant la dernière chaîne des Cordilières, il apprit qu'il y pleut tous les jours pendant onze et quelquefois les douze mois de l'année. Il passa par

(1) Rolts, *South America*, p. 478.

les villes de Loyola et de Valladolid, jadis opulentes, et qui ne sont plus que de pauvres hameaux occupés par des Indiens et des métis : Jaën conservait encore son titre de ville. Dans sa route il rencontra plusieurs rivières qui, en se réunissant, forment le Chinchipi, plus large que la Seine à Paris; il le descendit en radeau pendant cinq lieues, jusqu'à sa jonction avec le Marañon, qui y reçoit la rivière de Chachapayas. A la rencontre de ces trois rivières (5° 30′ de lat. S.) est situé le village indien de Tomépenda, en vue de Jaën. Au-dessous de ce point se trouve le *Saut du Marañon*. Le voyageur est obligé d'aller s'embarquer sur la petite rivière de Chuchunga pour descendre dans le Marañon, au-dessous des chutes.

Le quatrième jour depuis son départ de Jaën, de La Condamine passa vingt-une fois à gué, et une dernière fois en bateau, le torrent de Chuchunga. Le village du même nom (par lat. aust. 5° 21′) était composé de dix familles indiennes. Il apprit par le baromètre, plus bas de 16 lignes qu'au bord de la mer, que 235 toises au-dessus de son niveau il y a des rivières navigables sans interruption.

Le 4 juillet, il s'embarqua dans un petit canot précédé d'un radeau pour porter ses instruments et son bagage, et déboucha le lendemain matin dans le Marañon, à l'endroit où il commence à être navigable. Il mesura la largeur, la profondeur, la vitesse et la pente de ce fleuve. Le 10, il arriva à *Santiago de las Montañas*, hameau situé à l'entrée de la rivière du même nom; il profita d'un séjour forcé dans ce village pour prendre les angles nécessaires à la confection d'une carte topographique du fameux Pongo ou détroit de Mansériché, creusé par les mains de la nature, et où le courant de l'eau se précipite par un canal taillé en talus dans le roc.

Le même jour 10, il toucha à Borja, deux lieues de Santiago, par 4° 28′ lat. S. « Je me trouvai », dit M. de La Condamine, « dans un nouveau monde, éloigné de tout » commerce humain, sur une mer d'eau douce, au milieu » d'un labirinthe de rivières, de lacs et de canaux, pénétrant en tout sens une forêt qu'eux seuls rendent accessible. Je rencontrais de nouvelles plantes, de nouveaux » animaux, de nouveaux hommes; mes ieux, accoutumés » depuis sept ans à voir des montagnes se perdre dans les » nues, ne pouvaient se lasser de faire le tour de l'horizon, » sans autre obstacle que les seules collines du Pongo, qui

» allaient bientôt disparaître à ma vue. A cette foule d'ob-
» jets variés, qui animent les campagnes cultivées des en-
» virons de Quito, succédait l'aspect le plus uniforme : de
» l'eau, de la verdure et rien de plus. »

Le 14 juillet, notre voyageur quitta Borja, et le 15 il arriva à la *Laguna*, principale mission des Maynas, composée de plus de mille Indiens armés. Le 23, il partit accompagné de don Pédro Maldonado, gouverneur de la province d'Esméraldas, avec deux canots de quarante-deux à quarante-quatre piés de long sur trois piés de large, formés chacun d'un seul tronc d'arbre; et bientôt après il toucha à Napo par 3° 24′ de lat. S.

Le 23 août, il entra dans le Rio-Négro, qu'il remonta deux lieues jusqu'au fort Portugais (3° 9′ lat. S.). L'endroit le plus étroit qu'il mesura avait mille deux cent trois toises; il s'assûra que cet affluent court de l'est à l'ouest, et non du nord au sud, comme l'indiquent les cartes du P. Fritz et de Delille. En même tems il recueillit des renseignements positifs sur la communication par la rivière Noire, entre l'Orénoco et le fleuve des Amazones (1). « L'année précédente,
» des Portugais du camp volant de la rivière Noire, ayant
» remonté de rivière en rivière, rencontrèrent le supérieur
» des jésuites des missions espagnoles sur les bords de l'O-
» rénoco, et revinrent avec lui par le même chemin et sans
» débarquer, jusqu'à leur camp de la rivière Noire, qui
» forme la communication de l'Orénoco avec l'Amazone. »

Continuant sa navigation, de La Condamine entra le 28 août dans le détroit de Pauxis, à plus de deux cents lieues de la mer, et où, malgré cette distance, son flux et son reflux sont sensibles par le gonflement des eaux du fleuve.

Le 4 septembre, il commença à voir distinctement des montagnes du côté du nord, à douze ou quinze lieues dans les terres. Pendant un trajet de deux mois, depuis le Pongo, il n'avait pas vu un seul côteau. Le 9, il arriva à Curupa, où le flux et le reflux se font également sentir, et le 19 à Para (1° 28′ de lat. S.). Là il s'embarqua pour Caïenne, à bord d'un canot fourni par le général, toucha, dans les premiers jours de janvier 1744, aux îles de Marajo ou de Joannès, passa ensuite à Macapa, doubla le Cap-Nord,

(1) Cette communication était regardée comme impossible par l'auteur de l'*Orinoco illustrado*, publié à Madrid en 1741.

aborda à Caïenne le 26 février, deux mois après son départ de Para.

Il y fit des expériences sur la pesanteur, sur la vitesse du son, sur les flèches empoisonnées, etc. Après un séjour de six mois à Caïenne, il fit voile pour Surinam, où il débarqua le 27 août après un trajet de soixante heures, se rendit à Amsterdam, et de là à Paris, où il arriva le 23 février 1745, près de dix ans après en être parti (1).

1744. *Expédition du père Roman, supérieur des missions espagnoles.* Les Portugais allaient chercher des esclaves par le Rio-Négro et le Cassiquiare, dans le Haut-Orénoco, sans le connaître. De leur camp volant, composé de la troupe de rachat (*tropa de rescate*), ils excitaient les naturels à la guerre entre eux, afin d'acheter les prisonniers au parti vainqueur. Ces incursions devinrent fréquentes à partir de l'année 1737. Les Guipunarès prenaient part à ces guerres, et avaient pénétré, sous la conduite de leur fameux chef Macapu, des bords de l'Inirida au confluent de l'Atabapo et de l'Orénoco, où ils vendaient les prisonniers qu'ils ne mangeaient pas. Le père Roman, encouragé par les jésuites du Bas-Orénoco, forma la résolution de les visiter. Il partit de Carichana, sans escorte de soldats, le 4 février 1744, s'avança jusqu'au confluent de Guaviare, de l'Atabapo et de l'Orénoco, et rencontra une grande pirogue remplie de gens vêtus à l'européenne. C'étaient des Portugais marchands d'esclaves du Rio-Négro; ils prirent à bord le père Roman, et le conduisirent par le Cassiquiare aux établissements brésiliens sur cette rivière. Celui-ci retourna ensuite par la même route chez les Indiens Salivas de Pararama, le 15 octobre 1744, après sept mois d'absence (2).

Fondation de Concepcion de Pao (*Fanum Conceptionis ad Paos*), ville du gouvernement de Barcelona, par des habitants de la Marguerite et de la Trinité, pour servir d'en-

(1) Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guiane, par M. de La Condamine; Paris, 1745.

En 1769, madame Godin des Odonais descendit le Marañon, pour aller rejoindre son mari. Voir *Lettre de M. Godin à M. de La Condamine.*

(2) *Voyage de M. de Humboldt*, lib. VIII, ch. 23. — Gili, tom. I, pag. 31.

trepôt de commerce entre Nuéva-Barcelona et Angostura. Elle est située à la source de la rivière de son nom, par lat. 8° 37′ N., long. 69° 84′ O. de Paris, à 152 milles S.-E. de Caracas, et 92 S.-O. de Barcelona. Population, deux mille trois cents habitants (1).

1747. *Établissement du gouvernement d'Atacamès.* En 1741, don Pédro-Vincent Maldonado, gouverneur de ce pays, fit ouvrir un chemin depuis Quito jusqu'à la rivière des Émeraudes. En 1746, il passa en Espagne pour demander les récompenses qui lui avaient été promises, et, l'année suivante, il obtint des lettres-patentes pour établir formellement Atacamès en gouvernement. Ce pays, qui avait été conquis par Sébastian de Bélalcar, resta jusqu'alors inculte et en partie inconnu (2).

1748. De nombreuses troupes de contrebandiers réussirent, pendant quelque tems, à se maintenir sur la côte du golfe de Parita (3) et à faire un commerce patent avec les Anglais, qui leur fournissaient des armes et des munitions, et même de l'artillerie. Ainsi soutenus, ils bâtirent un fort pour leur défense, et mirent en déroute un détachement du régiment de Grenade, dont ils tuèrent le chef, don Alonso de Murga. Mais ils ne tardèrent pas à recevoir un châtiment exemplaire du président don Dionisio de Alcédo.

1749. *Etablissement de Santa-Cruz de Cachipo* (*Crucipolis Nova*), province de Barcelona, par des missionnaires qui y réunirent cinq cents Caribes; ne renfermait, cinq ans après, que cent vingt de ces Indiens. (Caulin, lib. III.)

1759. *Fondation de Corona-Real* (*Regium*); ville de la province de Guiane, gouvernement de Cumana, fondée sur le bord de l'Orénoco par le vice-amiral don José de Iturriaga, et peuplée des vagabonds des provinces de Barcelona, de Vé-

(1) Don Juan de La Cruz a placé à tort cette ville dans la province de Vénézuéla, au sud de la ville de Valencia. M. de Humboldt observe que Alcédo, La Cruz, Alnédilla et autres géographes l'ont confondue avec celle des llanos de Barcelona, de San-Juan Bautista del Pao de llanos de Caracas, ou avec le Vallé del Pao de Zarato (p. 25.). Voyez Caulin, lib. III, cap 28. — Depons, tom. III, pag. 209.

(2) De Ulloa, *Relacion del viage, etc.*, lib. VI, cap. 3.

(3) Environ quarante lieues de Panama.

nézuéla et de Margarita ; fut détruite par les Indiens Caribes. (Alcédo.) Lat., 8° N.; long., 67° S.

1764. *Fondation de San-Tomé de Angostura* (*Fanum S. Thomæ*), capitale de la Guiane, sur la rive droite de l'Orénoque, à plus de soixante-dix lieues de son embouchure (lat., 8° 8′ N.; long., 66° 26′ du méridien de Paris); à 10° E. de Bogota, par le gouverneur P. Joaquin Moréno de Mendoza, sous le nom de *San-Tomé de Nuéva-Guyana* ou *Angostura* (1).

1765. *Voyage de don Apollinario Diez* (*Laguna del Dorado*), envoyé pour découvrir les sources de l'Orénoco, qu'il trouva à l'est de l'Esméralda, où le fleuve était rempli d'écueils. Il n'apprit rien de l'existence d'un lac; et manquant de vivres, il retourna chez lui (2).

Le 1er. juin, le peuple de Quito, mécontent de l'administration préposée à la perception de l'*alcabala* et à celle des droits sur les esprits, mit le feu aux bâtiments où elle était située. Le 24 du même mois, les mutins vinrent attaquer le corrégidor et les Espagnols européens ou *chapetones*, comme ils les appelaient, et quatre cents personnes périrent dans cette sanglante affaire, qui fut définitivement apaisée par l'intervention de l'évêque et du clergé : on obtint de l'*audiencia*, au nom du roi, une amnistie générale (3).

1776. *Soulèvement des Indiens.* Don Antonio Santos et

---

(1) Trois villes ont porté le nom de Saint-Thomas de la Guiane. La première fut placée vis-à-vis l'île de Faxardo, au confluent du Caréni et de l'Orénoque, et détruite en 1579 par les Hollandais, sous le commandement du capitaine Adrien Janson.

La deuxième fut fondée par Antonio Barréo en 1591 *, à douze lieues E. de l'embouchure du Caréni.

Les rues de *San-Tomé* sont bien alignées, et la plupart parallèles au cours de la rivière. Les maisons en sont élevées, et la plupart en pierre **. Population en 1768, cinq cents habitants; en 1780, mille cinq cent treize; en 1800, six mille six cents ***.

(2) *Voyage de M. de Humboldt*, lib. VIII, cap 24, pag. 580.

(3) *Révolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, tom. II, année 1765.

* Et non en 1586, comme le disent la plupart des auteurs.

** Caulin, pag. 175. — Depons, tom. III, pag. 254.

*** De Humboldt, pag. 635 et 647.

le capitaine Barêto avaient établi, avec l'aide des Maquiritares, un cordon de postes militaires sur la ligne de l'Éméralda au Rio-Crévato; c'étaient tout simplement des bâtiments à deux étages (*casas fuertes*) garnis de pierriers. Les soldats, abandonnés à eux-mêmes, exerçaient toutes sortes de vexations sur les naturels (Indiens paisibles) qui avaient leurs cultures autour des *casas fuertes*; et comme ces vexations étaient moins méthodiques, c'est-à-dire plus mal combinées que celles auxquelles les Indiens s'accoutument peu à peu dans les missions, plusieurs tribus se liguèrent, en 1779, contre les Espagnols. Dans une même nuit, tous les postes furent attaqués sur une étendue de cinquante lieues, et livrés aux flammes, et la plupart des soldats égorgés; un très petit nombre dut son salut à la pitié des femmes indiennes. On parle encore avec effroi de cette expédition nocturne; et depuis cette époque on n'a pas songé à rétablir le chemin de terre qui conduit du Haut au Bas-Orénoco (1).

1776. *Établissement du puéblo de San-Sébastian de Buéna-Vista* (*Alacria*), sous l'invocation de San-Géronimo, dans la province de Cartagéna, district de Tolu, fondé en 1776 par le gouverneur don Juan Pimiento, sur le bord de la Magdaléna, à quatre lieues de la ville de Maria (Alcédo).

Fondation de Santiago (*Jacobopolis*), située dans la province de Cartagéna, près de la rivière Cauca, quatre lieues à l'ouest de la ville de San-Bénito, par le gouverneur don Francisco Pimiento, qui y réunit les habitants de deux petits établissements.

1776. *Fondation de la ville de San-Cristoval*, sur les bords de la rivière Pichelin, dans la province de Cartagéna, district de Sinu, par le gouverneur don Juan Pimiento.

1776. *Fondation de la ville de San-Francisco*, dans les montagnes du district de la ville de Maria, dans la province de Cartagéna, par le gouverneur don Juan Pimiento.

1779-1787. *Révolte de Socorro et de plusieurs autres provinces.* Cette année, le gouvernement espagnol forma le projet d'augmenter les revenus publics (*rentas reales*) de la Nouvelle-Grenade. Mécontent de l'administration fiscale du vice-roi don Manuel-Antonio Florez, il nomma don

(1) De Humboldt, liv. VIII, chap 24, pag. 575.

Juan Gutierrez de Piñérez régent de l'audience de Santa-Fé, et inspecteur général des *rentas*, et ordonna au vice-roi de ne rien faire à cet égard sans avoir obtenu le consentement de Piñérez. Ce dernier, qui ne songeait qu'à remplir le trésor royal, commença par établir l'*estancos* ou monopole du tabac et des liqueurs spiritueuses, et des droits sur divers autres articles. Ces exactions portèrent la ruine dans plusieurs familles. Cependant, la guerre venant à éclater entre l'Espagne et l'Angleterre, le vice-roi fut obligé de se rendre à Cartagéna pour pourvoir à la défense des côtes, et à l'exécution des ordres de la Cour de Madrid. Dans son absence, Piñérez mit à exécution son nouveau sistème financier, et couvrit la Grenade de ses nombreux agents. Indigné de leurs vexations, le peuple des provinces de Socorro, Simacota, Mogotès et de Charala, leva l'étendard de la révolte et se donna pour chefs *don Francisco Berbéo*, *don Salvador Plata*, *don Francisco Rosillo*, et *don José-Antonio Monsalvé*, qui prirent le titre de capitaines-généraux. Ces chefs, investis chacun d'une autorité égale, formaient le Conseil suprême de la guerre (*supremo consejo de guerra*). L'exemple de Socorro fut bientôt suivi par les habitants des provinces de Tunja et de Pamploña, et ceux des llanos ou plaines de Casanare et de Maracaïbo jusqu'aux confins de Truxillo : on déposa les gouverneurs, les corrégidors et agents royaux dans toutes les cités, villes et villages, et on leur substitua des capitaines-généraux et autres officiers élus par le peuple et subordonnés au *généralissimo* de Socorro. Vers ce tems, la nouvelle de l'insurrection de l'inca Tupac Amaru, qui avait été proclamé roi du Pérou dans le puéblo de Silos, près de Pamplona, et par les naturels de la province de Casanare, vint donner une nouvelle impulsion à la révolte. *Don Joaquin de la Barréra*, capitaine de la garde du vice-roi, et l'oidor *don José Osorio*, partirent de Santa-Fé avec une centaine de soldats et deux cents fusils destinés à armer les fidèles vassaux du roi qu'ils rencontreraient sur leur route. Les habitants de Socorro, informés de leur approche, envoyèrent à leur rencontre mille cinq cents hommes armés de piques, de frondes et de bâtons, sous les ordres de *don Ignacio Calviño* et *don Antonio-José Araqué*. Ceux-ci étant arrivés en présence des troupes de Barréra, dans la paroisse de *Puenté-Réal*, le sommèrent de se retirer ; son armée, saisie d'épouvante, mit bas les armes le 8 mai, et fut conduite à

Chichinquira, où l'oidor mourut peu après de ses infirmités, et Barréra recouvra la liberté.

Cette nouvelle répandit la terreur à Santa-Fé, dont on avait retiré toutes les troupes pour renforcer la garnison de Cartagéna, que les Anglais bloquaient alors par mer. Les autorités décidèrent donc, le 12 mai, que Piñérez se retirerait à Cartagéna, qu'on réduirait certains droits, et qu'on en abolirait d'autres; et l'archevêque de Santa-Fé, les oidors et alcades ayant été suppliés d'employer leur influence pour pacifier les *communéros*, se rendirent à Zipaquira. Berbéo, généralissime de ces derniers, se trouvait alors à la tête de quatre mille hommes au *puéblo d'Encmocon*, où il reçut les propositions pacifiques de l'archevêque et des autres commissaires; les ayant communiquées à ses principaux subordonnés et aux capitaines de Tunja, il transporta son camp dans le voisinage de Zipaquira, à huit lieues de la capitale, où le nombre de ses partisans s'éleva en peu de jours à seize ou dix-huit mille, tous armés de piques, de bâtons et de frondes; deux ou trois cents seulement avaient des fusils et quelques munitions. Après de longues contestations, Berbéo et ses compagnons acceptèrent la capitulation offerte par l'archevêque, et l'on signa de part et d'autre, le 7 juin 1781, un traité en trente-cinq articles (1), dans lequel furent stipulées l'expulsion du régent Piñérez, l'abolition de sa charge et la suppression de tous les droits vexatoires.

Ce traité fut ratifié, de la manière la plus solennelle, par le serment des chefs et des capitaines du puéblo, et par celui de l'archevêque et des commissaires; l'on chanta un *Te Deum* en mémoire de l'événement, et l'on délivra copie du traité à chacun des soixante capitaines du puéblo qui y prirent part. L'archevêque et six missionnaires capucins partirent ensuite pour le Socorro, avec Berbéo, à l'effet d'apaiser l'esprit révolutionnaire qui y régnait.

Sur ces entrefaites, le vice-roi, qui se trouvait à Cartagéna, détacha mille cinq cents hommes de la garnison de cette place, aux ordres du colonel don *José Pernet*, pour les envoyer au secours de la capitale; toutefois, au moment où

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, etc; *Documentos*, tom. VIII; *Capitulaciones exigidas por los comuneros de la Nueva Granada al gobierno español, en 7 de junio de 1781.*

cette expédition allait mettre à la voile, il reçut avis de la capitulation de Zipaquira. Sachant que les *communéros* manquaient d'armes, il fit dire au cabildo de Socorro qu'il désapprouvait le traité, parce que plusieurs de ses articles étaient dérogatoires à la souveraineté. Cette résolution ne fut connue des *communéros* que deux mois après la dispersion de leurs troupes; néanmoins, de nouvelles commotions eurent lieu dans la province de Socorro et sur divers autres points, et les habitants, transportés de fureur, demandèrent à grands cris un chef pour les conduire à Santa-Fé : il ne tarda pas à s'en présenter un redoutable.

José-Antonio Galan, natif de Charala, avait toujours tenu la campagne. Après avoir soulevé les provinces de Mariquita et de Neira, il se mit à parcourir les pueblos du nord, et serait parvenu à y allumer la guerre, sans l'influence de l'archevêque Gongora, qui avait pacifié le Socorro, le Tunja et le Casanare, et publié, le 20 octobre, un pardon général pour tous les crimes commis pendant l'insurrection, à condition que les *communéros* mettraient bas les armes et resteraient paisiblement dans leurs foyers. L'arrestation de Galan et de quelques-uns de ses partisans, qui eut lieu vers la fin de l'année, dans le voisinage d'Onzaga, calma momentanément le tumulte. Traduits devant l'audience, le 30 janvier 1782, ils furent déclarés coupables de trahison et condamnés à être pendus. On coupa leurs corps par quartiers, et on envoya leurs têtes, leurs bras et leurs jambes à Socorro, Charala et Mogotès, pour y être exposés sur les places publiques. On confisqua leurs biens, on rasa leurs maisons et on déclara leur postérité infâme. D'autres allèrent terminer leurs jours dans les présides d'Afrique.

Cependant le rétablissement des monopoles éprouva de la résistance sur plusieurs points; et le docteur Pérédo, lieutenant-gouverneur de Popayan, qui se rendit à cet effet à Pasto, y fut assassiné dans un soulèvement populaire. Le cabinet de Madrid, tout en approuvant les actes et la conduite de l'archevêque, de l'audience royale, se réserva le droit de punir de mort les auteurs de l'insurrection. On n'accorda la vie qu'à Berbéo, auquel on se contenta de retirer le titre de *mestre-de-camp*, qu'il avait obtenu par la capitulation.

La Cour ôta la vice-royauté à Florès pour la donner, le 20 mars, au maréchal-de-camp *don José Pimiento*, gou-

verneur de Cartagéna, qui mourut à Santa-Fé quatre jours après son arrivée. L'audience royale prit alors les rênes du gouvernement, de concert avec Piñérez; mais, par un décret royal du 15 juin, l'archevêque don Antonio Caballéro y Gongora fut investi provisoirement de l'autorité militaire, ecclésiastique et civile. Pendant l'administration active de ce prélat, des mineurs furent introduits dans le pays, une chaire de mathématiques fut fondée dans l'université, et il chargea d'une expédition botanique le célèbre naturaliste *José-Célestino Mutis*, qui reçut ensuite la sanction de la Cour de Madrid, laquelle lui conféra le titre de *director de la espedicion botanica de la America septentrional*. Peu de tems après, il partit pour Cartagéna (1784), à l'effet de défendre les provinces maritimes contre les attaques des Anglais, et réduisit la côte de Darien, sur une étendue de quarante lieues, depuis le golfe de ce nom ou d'Urabá, jusque près de Portobélo. Les Indiens avaient détruit tous les établissements espagnols dans ces parages, et le vice-roi fut forcé d'envoyer contre eux plusieurs expéditions aux ordres du maréchal *Arevalo*. Celui-ci les soumit, et y forma les colonies (*poblaciones*) de *Carolina*, de *Caïman*, de *Concépcion* et de *Mandingallas*. Une nouvelle révolte des naturels fut réprimée peu après, et les principaux caciques, s'étant rendus à Cartagéna le 21 juin 1787, jurèrent fidélité au roi d'Espagne, et signèrent des traités avec le vice-roi. Ces établissements toutefois ne prospérèrent point, tant à cause de l'insalubrité du climat que des hostilités continuelles des indigènes (1).

1788. *Sédition des moines* (*alboróto de los frailes*). Les religieux franciscains établis dans la Guïane ayant conçu le projet de se rendre indépendants du collége de Piritú, à Nueva-Barcelona, cinq ou six moines du Haut-Orénoco, du Cassiquiare et du Rio-Négro partirent pour San-Fernando de Atabapo, à l'effet de pourvoir au remplacement du nouveau président des missions de Saint-François Guttierrez de Aguiléra. Ils firent en même tems arrêter l'ancien et le conduisirent à Esméralda, où ils le jetèrent en prison. Toutefois, un des révoltés craignant de ne pas réussir à former

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, lib. I, cap. 1. Ce soulèvement eut lieu au moment même où les Américains du nord secouaient le joug de l'Angleterre.

une république à part, alla secrètement à Piritù, révéla l'intention de ses confrères et fut chargé de les arrêter. Les deux principaux chefs furent embarqués à Angostura pour être jugés en Espagne; mais le navire à bord duquel ils se trouvaient ayant relâché à l'île de la Trinidad, le gouverneur s'intéressa en leur faveur et les renvoya à leurs missions (1).

1789. *Fondation de San-Fernando de Apure*, sur la rivière du même nom, par des habitants de la ville de Guanare, dans la province de Vénézuéla. La situation en est avantageuse pour le commerce, et, durant la saison des pluies, de gros bâtiments peuvent y remonter depuis l'Angostura et par le Rio-Santo-Domingo jusqu'à Torunos, port de la ville de Barinas. Population, six mille âmes.

1794. Plusieurs jeunes gens de familles distinguées de Santa-Fé de Bogota (2) avaient formé entre eux une sorte d'association secrète, dont le but était d'établir l'indépendance de leur pays; mais leur opinion ayant été connue du gouvernement, ils furent arrêtés et envoyés en Espagne. L'un d'eux, don A. Nariño (3), réussit à s'évader de Cadix, se rendit à Paris, et de là à Londres, où il arriva en 1796, dans le tems où le ministre Pitt s'occupait sérieusement des moyens d'émanciper les colonies espagnoles. Nariño revint à la Nouvelle-Grenade, afin de mettre ce projet à exécution; mais il fut saisi et jeté en prison.

1797. *Conspiration de Vénézuéla.* Trois prisonniers d'État espagnols, qui avaient été déportés à Caracas à cause de leurs principes révolutionnaires, furent débarqués à La Guayra pour être renfermés le reste de leurs jours dans les casemates de cette ville. L'un d'eux, nommé *Picornel*, était doué d'une éloquence remarquable, et avait été surnommé par ses compatriotes le *Mirabeau espagnol*. Les deux autres étaient aussi des hommes d'un rare mérite. Les officiers commis à leur garde eurent pitié d'eux, et leur permettaient de sortir de leurs cachots, où le thermomètre de Réaumur se soutenait ordinairement à 30°, pour prendre l'air. De son

(1) *Voyage de M. de Humboldt*, liv. VIII, chap. 24, pag. 545.

(2) Duran, Cabal, Cortès, Umaña, Nariño, Zea (depuis ministre auprès de plusieurs Cours d'Europe); et autres.

(3) Le même qui a joué un rôle important dans la révolution.

côté, le gouverneur, ne voyant aucun inconvénient à ce qu'ils reçussent la visite des habitants, n'y mettait aucun obstacle, et finit même par leur donner le fort pour prison. Il en résulta que les prisonniers acquirent bientôt l'estime générale, et que, découvrant dans les bourgeois, les prêtres et les moines mêmes, une opposition bien prononcée contre l'administration de la colonie, ils les déterminèrent à la renverser, à y substituer un gouvernement républicain, et à inviter les autres provinces à suivre leur exemple.

Deux habitants natifs de Caracas, l'un, nommé *Joseph de España*, corrégidor de Macuto, et l'autre, *Manuel Gual* (1), capitaine du génie, se chargèrent de révolutionner le pays. Ces conjurés étaient des hommes recommandables par leur naissance, leur fortune et leurs vertus. Ils ne voulaient que s'emparer des chefs du gouvernement et les traiter avec égard. Ils savaient que le capitaine général Pédro Carbonell s'était prononcé avec force contre les criantes exactions auxquelles la colonie avait été en proie, et ne devaient lui faire aucun mal. L'élargissement des prisonniers fut le premier objet dont s'occupèrent les conjurés, et ils y réussirent d'autant plus facilement, que leurs gardiens étaient entrés dans le complot. Le 14 juillet 1797 fut le jour fixé pour lever l'étendard de l'indépendance; mais, le 13 au soir, un des conjurés, saisi de crainte, dénonça la conspiration au gouvernement, qui arrêta aussitôt tous ceux qui étaient soupçonnés d'y avoir pris part, tant à la Guayra qu'à Caracas. España et Gual, qui étaient à la Guayra, furent avertis à tems pour s'évader. Ils se sauvèrent dans une barque à Caracas, et passèrent de là à la Trinidad, où se trouvaient déjà les trois prisonniers d'État, dont l'un, devenu fou, y mourut.

Le nombre des personnes emprisonnées pour cette conspiration fut de soixante-douze. Le gouverneur expédia un aviso en Espagne pour la faire connaître au roi, qui ordonna d'user de clémence envers les coupables et de les envoyer en Espagne. Les administrateurs, toutefois, craignant qu'ils n'y révélassent leurs exactions, firent traîner le procès en longueur, sans s'inquiéter des ordres du roi.

Cependant Joseph de España, ne pouvant supporter plus long-tems l'éloignement de sa femme et de ses enfants, par-

(1) Fils de don Mathéo Gual, qui défendit la Guayra avec tant de bravoure en 1743.

tit secrètement pour Caracas, où il resta quelque tems caché chez un ami. Sa retraite néanmoins ne tarda pas à être découverte, et il fut pris. Sur ces entrefaites, un nouveau capitaine-général, Miguel Guévarra de Vasconcellos, arriva à Caracas, et fit reprendre le procès d'España. Ceci excita une grande fermentation dans le pays. Mais Vasconcellos, cédant à l'influence de perfides conseillers, et surtout de l'auditeur de guerre Juan Jurado, redoubla de sévérité. Sept des accusés furent condamnés à mort, l'un d'eux par contumace. Cinq subirent leur peine à la Guayra, dans les premiers jours de mai 1799, et Joseph de España fut écartelé à Caracas le 8 du même mois. Conduit au supplice, dit M. de Humboldt, il vit approcher la mort avec le courage d'un homme né pour exécuter de grandes choses. Trente-trois autres conjurés furent condamnés aux galères pendant un terme plus ou moins long, et les trente-deux autres, contre lesquels il n'existait pas de preuves suffisantes, furent déportés en Espagne, où le roi Charles IV les amnistia, en 1802, à condition qu'ils ne retourneraient plus dans le Vénézuéla, leur conservant néanmoins les grades et emplois qu'ils y possédaient. Sur ces soixante-douze conjurés, il y avait vingt-cinq Européens et quarante-sept créoles, ou trente-neuf blancs et trente-trois hommes de couleur, savoir : treize officiers, sous-officiers et soldats de ligne, vingt-huit officiers de milice, six employés dans les finances, vingt-trois bourgeois et artisans, et deux ecclésiastiques, dont un curé. Gual mourut à la Trinidad, en 1801, et le fils d'España passa à la Guadeloupe et de là en France (1).

Révolution de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade. Vers le tems de la contestation entre l'Espagne et l'Angleterre, concernant l'entrée de Nutka (2), le ministre anglais Pitt commença ses projets de révolutionner les colonies espagnoles dans l'Amérique. Le général *Francisco de Miranda* (3), qui avait servi

(1) Voyez Depons, *Voyage à la Terre-Ferme*, tom I, pag. 225 et suiv. — Le *Voyage aux îles de Trinidad, de Tabago, de la Marguerite et de Vénézuéla*, par J.-J. Dauxion Lavaysse, t. II, pag. 108 et suiv.

(2) Voyez l'article *Californie*, vol. X, pag. 56.

(3) Francisco de Miranda appartenait à une famille distinguée de Caracas. Il obtint le brevet de capitaine dans l'armée espagnole, à l'âge de dix-sept ans, et fit, avec les Français, la cam-

en France, y concerta le plan d'émanciper son pays avec plusieurs députés du Mexique et d'autres provinces, envoyés pour cet objet. Miranda passa à Londres, chargé de faire au ministre anglais les propositions suivantes : 1°. de faire une communication par le moyen d'un canal entre l'Océan-Atlantique et la Mer-Pacifique ; 2°. de céder les Florides aux États-Unis, et de stipuler avec leur gouvernement pour le secours de dix mille hommes pour aider à établir l'indépendance de l'Amérique du sud ; 3°. le gouvernement britannique s'engagerait à fournir des vaisseaux, des troupes et des munitions. Le ministre Pitt accueillit ce projet, et proposa de lui fournir des navires et de l'argent. Miranda partit alors pour les États-Unis, où il espérait de se procurer des hommes ; il en demanda dix mille au président Adams ; mais celui-ci n'ayant pas jugé à propos de lui répondre, ce projet n'eut pas de suite.

Le 7 avril 1797, M. Dundas, ministre des affaires étrangères d'Angleterre, transmit au chevalier Thomas Picton, gouverneur de l'île de la Trinité, une note officielle qui fut

---

pagne d'Amérique. Frappé de l'analogie existante entre la situation politique des colonies anglaises et celles de sa patrie, il y conçut l'idée de son émancipation. S'étant retiré du service à la fin de la guerre, il visita la Grande-Bretagne et presque tous les pays du continent. En Russie, il fut présenté, par le prince Potemkin, à l'impératrice, qui l'invita fortement à rester à sa Cour. Miranda s'en excusa et lui confia le plan qu'il avait formé pour la libération de sa patrie. Cette princesse lui témoigna, dit-on, le plus vif intérêt pour le succès de son entreprise. Miranda retourna alors à Paris, et peu après partit pour Londres, où il fut présenté à M. Pitt, par son ami, le gouverneur Pownal. Il demanda le secours de ce ministre pour l'affranchissement de son pays; mais l'Espagne, ayant acquiescé aux exigences de l'Angleterre, cette démarche n'eut pas de suite. Miranda revint alors en France, dans l'espoir d'être plus heureux auprès de son gouvernement, auquel il demanda du service. Il lui proposa le projet de révolutionner l'Espagne et ses colonies, qu'il embrassa, mais qui fut abandonné sous Robespierre. Miranda, arrêté et emprisonné par ce dernier, recouvra la liberté après sa mort. Il fit à cette époque la rencontre de plusieurs députés du Mexique et d'autres provinces de l'Amérique espagnole, et retourna en Angleterre adresser de nouvelles propositions au ministère de ce pays. Miranda fut ensuite arrêté à Montaverva, dans la province de Vénézuéla, d'où il fut envoyé en Espagne et enfermé dans les cachots de Cadix. Il y mourut en 1816. Voyez la *note C.*

publiée le 7 juin suivant, sous la forme d'une proclamation, aux îles adjacentes; elle accordait aux ports de la Trinidad le commerce direct avec ceux de la Grande-Bretagne, et remettait les relations commerciales entre les habitants de cette île et ceux de la Terre-Ferme, sur le même pied où elles étaient avant la reddition de cette île. Ceux-ci y trouvaient un entrepôt de toutes sortes de denrées, qui les mettaient à même de résister à leur gouvernement : on leur offrit en même tems des secours de toute espèce, en argent, en armes et en munitions, et on leur donnait à entendre que S. M. n'avait d'autre but que d'avancer et d'assurer leur indépendance (1).

1801. Sous l'administration de lord Sidmouth, le projet de révolutionner les colonies espagnoles fut de nouveau reproduit; on fixa même le plan des opérations militaires et la forme du gouvernement le plus convenable à ces provinces, quand la paix d'Amiens (le 25 mars 1802) vint en arrêter l'exécution (2).

Ce projet fut encore renouvelé en 1804 par M. Pitt, chef du ministère, d'accord avec sir Thomas Popham et lord Melville; mais la nouvelle direction qu'avaient prise les affaires d'Europe les mit dans la nécessité d'y renoncer. Miranda, n'espérant plus aucun secours d'Angleterre, se rendit encore aux États-Unis, qui étaient alors en litige avec l'Espagne pour la Louisiane; mais, à son arrivée, il trouva toutes les difficultés aplanies entre ces deux puissances.

---

(1) En 1800, sous l'administration du vice-roi don Pédro Mendinuéta, il éclata une conspiration ourdie par des noirs libres, de Cartagena, qui devaient s'emparer du fort San-Lazaro, assassiner le gouverneur et faire main basse sur le trésor royal.

Vers le même tems, il y eut aussi une émeute dans le *corrégimiento de los Pastos*. Le corrégidor Clavijo et le receveur des douanes furent barbarement assassinés auprès de l'autel d'une église dans laquelle ils s'étaient réfugiés.

Une autre révolte d'un caractère grave eut lieu dans le district de Riobamba, dans la province de Quito; mais elle fût réprimée par les autorités, et les auteurs furent punis de mort *.

(2) *Voyez* M. Waltons', *Expose on the dissensions of Spanish America*. London, 1814. *Colombia (by M. Walker)*, vol. II, chap. III.

* *Revolucion de la Colombia*, lib. I, cap. 1, par M. Restrepo.

Miranda, voyant qu'il ne devait compter sur l'aide d'aucun gouvernement, communiqua son projet à deux négociants de New-York, le colonel *Smith* et M. *Ogden*; ceux-ci armèrent un navire, *le Léandre*, dont ils donnèrent le commandement au capitaine *Lewis*, et firent voile pour Saint-Domingue avec deux cents volontaires : un autre navire, armé de trente canons, nommé *l'Empereur*, devait suivre ce dernier; mais le capitaine, qui était frère de Lewis, voyant que le gouvernement des États-Unis, à l'instigation de la Cour d'Espagne, avait ordonné des poursuites contre MM. Ogden et Smith, ne crut pas devoir se rendre à sa destination.

Miranda n'avait pour une si grande entreprise que 800 livres sterling et quelques traites pour une somme peu considérable, dont le paiement n'était pas même garanti. Il avait acheté *le Léandre*, avec les munitions, pour la somme de 70,000 piastres; les agents de cette affaire furent traduits devant la Cour des États-Unis pour violation des lois, mais ils furent acquittés par le jury (1).

Miranda se rendit alors à la Trinidad, où l'amiral Cochrane, qui commandait dans ces parages, lui fournit quelques goëlettes et chaloupes canonnières. Ayant réuni quinze voiles et cinq cents volontaires, il partit, le 24 juillet 1806, pour la côte de Caracas, et arriva le 2 août suivant à la Véla de Coro, où il débarqua. Cinq cents hommes de troupes espagnoles et le même nombre d'Indiens se retirèrent après une légère résistance, et les deux forts et une batterie de vingt canons destinés à protéger le port, tombèrent au pouvoir de Miranda. Les habitants de la ville se montrant favorables à son dessein, il résolut de se rendre à Coro, qui n'était éloignée que de quinze milles, et qui comptait douze mille habitants; mais un corps considérable de troupes s'étant avancé contre lui, il gagna la côte et envoya demander du secours aux amiraux anglais *sir* Eyre, Coote et Dacres, qui étaient de station à la Jamaïque; ceux-ci lui répondirent qu'ils n'avaient aucune instruction de leur gouvernement à ce sujet. Miranda partit alors pour Oruba dans l'intention de s'emparer du fort de Rio de la Hacha, et de s'y maintenir jusqu'à l'arrivée de nouveaux renforts qu'il attendait de la Jamaïque.

(1) *History of Mirandas' attempt to effect a revolution in south America, by James Biggs; London*, 1809.

Peu de tems après, arrivèrent un vaisseau de ligne et deux frégates que l'amiral Cochrane lui envoyait pour lui promettre de nouveaux secours; mais ayant été informé que des préliminaires de paix avaient été signés à Paris par le lord Lauderdale, Miranda jugea que l'amiral ne pourrait lui tenir parole, et partit pour la Trinidad.

L'expédition dirigée par le général Whitelocke (1) contre Buénos-Ayres diminua la confiance que Miranda et ses compatriotes avaient placée dans le gouvernement de la Grande-Bretagne, et ils se sentirent peu disposés à profiter de l'invasion de la mère-patrie par Napoléon. Les provinces d'Espagne où les Français n'avaient pas encore pénétré, formèrent des assemblées appelées *juntes*, qui exerçaient l'autorité suprême; celle de Séville prit le titre de *junta suprema y gobernativa de España y de Indias*, et envoya des députés dans toutes les parties de l'Amérique du sud pour y faire reconnaître son autorité. La régence établie à Madrid par le roi Ferdinand, avant son départ pour Bayonne, envoya aussi des députés dans le même dessein : la junte des Asturies demanda également à être reconnue.

Au mois de juillet 1808, un brick, sous pavillon français, arriva avec des dépêches de Bayonne. Le capitaine *Beaver*, envoyé par le chevalier Alexandre Cochrane, arriva, presque en même tems, pour annoncer la cessation des hostilités entre la Grande Bretagne et l'Espagne. Le capitaine-général prétendit que les dépêches anglaises n'étaient pas officielles, et rendit public l'avénement de Joseph Buonaparte au trône d'Espagne. A cette nouvelle, les habitants de Caracas, au nombre de dix mille, vinrent assiéger sa maison, et demandèrent qu'on proclamât Ferdinand VII roi d'Espagne; on promit de le faire le lendemain, mais le peuple ne voulut pas attendre, et le fit proclamer le soir même par des hérauts d'armes. Les Français, publiquement insultés, furent obligés de se retirer. La populace demanda au gouverneur la tête du capitaine du brick, et accueillit le capitaine anglais comme libérateur (2).

1808-1809. L'élévation de Joseph Buonaparte à la souve-

(1) Voyez l'*Histoire de la république argentine* dans l'*Art de vérifier les dates*.

(2) Lettre du capitaine Beaver à sir Alex. Cochrane, le 19 juillet 1808.

raineté de l'Espagne et des Indes, l'établissement de la junte suprême de Séville, l'abdication de Charles IV et l'occupation de ses États par les Français, furent annoncés au mois d'août 1808, à Cartagéna, par don *Juan-José San-Llorenté*, capitaine de frégate, que la junte de Séville y avait envoyé à cet effet; il apporta aussi la nouvelle de l'insurrection générale de l'Espagne, de l'armistice conclu avec l'Angleterre, du résultat de la bataille de Baylen et de la capitulation du général Dupont.

L'envoyé de la junte étant arrivé à Santa-Fé, le vice-roi Amar convoqua aussitôt (le 5 septembre), dans son palais, une junte composée des membres des tribunaux civils, militaires et ecclésiastiques, des chefs des corporations et des notables de la capitale, pour leur soumettre les dépêches apportées par San-Llorenté. Il appela surtout leur attention sur une pièce du 17 juillet, où la junte retraçait les principaux événements de la révolution d'Espagne, et invitait la Nouvelle-Grenade à faire cause commune contre Napoléon, à proclamer Ferdinand VII, et à envoyer des secours en argent à son nouveau gouvernement. Le vice-roi, après avoir lu cette pièce, proposa d'adhérer à son contenu, comme le plus sûr moyen de maintenir la paix dans le pays. Les oidores et le reste de l'assemblée se rangèrent de cet avis, bien que plusieurs vissent une insulte dans le titre usurpé par la junte, sans oser cependant en hasarder la remarque, de crainte d'être accusés de trahison. Les principes de la junte de Séville étant ainsi reconnus, on expédia sur-le-champ don *Rafaël Burman* à Popayan et à Quito, avec une mission semblable à celle de San-Llorenté. Les résolutions prises par l'assemblée des notables furent bientôt rendues publiques, le peuple les accueillit avec de grandes démonstrations de joie; et des souscriptions, ouvertes sur divers points, produisirent en peu de jours 500,000 pésos, que San-Llorenté fut chargé d'offrir à la junte.

Cependant on apprit bientôt après les succès des armées françaises en Espagne, l'entrée triomphante de Napoléon à Madrid, la translation à Séville de la junte centrale d'Aranjuez, qui se composait de trente-six membres des juntes provinciales, et l'impossibilité où elle se trouvait de chasser les Français. Quelques-uns des citoyens les plus distingués de la Nouvelle-Grenade crurent l'occasion favorable de déclarer son indépendance; les Européens, au contraire, pensaient que l'Amérique du sud devait toujours rester unie à l'Espagne.

Le capitaine *don Juan Salinas*, accusé à Quito d'avoir conçu un plan de gouvernement pour les provinces méridionales, dans le cas où la métropole serait subjuguée par les Français, y fut arrêté au mois de février 1809, avec plusieurs des principaux habitants de cette ville, par ordre du président *don Manuel Urriez*, le comte *Ruiz de Castilla*. Toutefois, comme il n'existait point de preuves contre eux, on les remit peu après en liberté; ils ne sortirent de prison que plus exaspérés et plus décidés à opérer une révolution. Leur projet fut soutenu par le docteur *don Juan de Dios Moralès*, ancien secrétaire de la présidence de Quito; par le docteur *don Manuel Quiroga*, *don Juan de Larréa*, le marquis de *Selva Alègre* et son frère, *don Pédro Montufar*, *don Francisco Xavier Ascasabi*, *don Pablo Arénbs*, et *don Antonio Bustamente*. Moralès proposa un plan pour l'établissement d'une junte suprême de gouvernement, et Salinas ayant communiqué l'acte constitutif de la nouvelle administration à deux compagnies de vétérans en garnison à Quito, celles-ci l'approuvèrent et se prêtèrent à l'arrestation du président Ruiz de Castilla, des oïdores et de plusieurs autres officiers.

La révolution s'effectua ainsi le 10 août, sans répandre une seule goutte de sang. La junte suprême de gouvernement, dont l'autorité devait s'étendre à tout le royaume de Quito et aux provinces de Guayaquil, Popayan et Panama, fut formée des membres suivants, savoir : *don Juan Pio Montufar*, marquis de *Selva Alègre*, président; le marquis de *Solanda*, *Villa Orellana*, *Miraflorès*, *don Manuel de Larréa*, *don Manuel Sambrano*, *don Manuel Matéo*, *don Melchor Bénavidès*, et *don Juan-José Guerréro*. Don Juan de Dios Moralès fut élu ministre des relations extérieures et de la guerre; le docteur don Manuel Rodriguez Quiroga fut appelé au département de la justice, et don Juan Larréa à celui des douanes. Le lendemain, l'évêque de Quito, *don José Cuéro*, américain; et *don Andrès de Quintana*, évêque de Cuença, furent nommés membres de de la junte, et *don Vicenté Alvarez* en fut choisi secrétaire particulier. Cette assemblée prit dès lors le titre de *magestad* ou de majesté, le président celui d'*altesse sérénissime*, et les membres celui d'*excellences*. Les honoraires du président furent fixés à 6,000 pésos, et ceux de chaque membre à 2,000. On institua en même tems que la junte un sénat revêtu d'une haute autorité judiciaire, et destiné à remplacer l'ancienne audience royale. Il se composait de deux

chambres, l'une civile et l'autre criminelle, ayant chacune un président, aux appointements de 2,000 pésos, et quatre sénateurs et un fiscal, à ceux de 1,500. On décréta aussi la formation d'un corps de troupes appelé *phalange*, qui devait consister en trois bataillons, et dont *Juan-Salinas* reçut le commandement.

Le serment prêté par la junte, l'armée et les corporations, était ainsi conçu : « Je jure obéissance et fidélité à » Ferdinand VII, et adhère aux principes de la junte cen- » trale ; je ne reconnaîtrai jamais l'autorité de Buonaparte ; je » maintiendrai pure et intacte la religion catholique, aposto- » lique et romaine, et je m'engage à faire tout le bien pos- » sible à la nation et au pays, et à observer la constitution ». Ce serment, approuvé unanimement par le peuple en *cabildo abierto*, et par la corporation de Quito, fut prêté solennellement dans la cathédrale de cette ville le 16 août 1809 (1).

Le premier soin de la junte fut d'envoyer des proclamations et des lettres circulaires aux diverses provinces de la présidence de Quito, et aux vice-royautés de Santa-Fé et du Pérou, pour les inviter à suivre son exemple. Les autorités des corrégimientos d'Ibarra, de Latacunga, d'Ambato, de Guaranda, de Riobamba et d'Alausi, formant la province de Quito, s'empressèrent d'obéir à l'invitation du nouveau gouvernement ; mais il n'en fut pas de même des gouverneurs de Cuença et de Guayaquil, les colonels *don Melchor Aymerick* et *don Bartolomé Cucalon*, et de l'évêque de Cuença, qui déclarèrent leur opposition.

Le vice-roi *don Antonio Amar*, convoqua, le 4 septembre, une nouvelle assemblée des notables, composée des mêmes membres que la première, pour délibérer sur la révolution d'Espagne et la situation difficile des affaires. Le parti espagnol fut d'avis qu'on renversât le gouvernement de Quito, et qu'on employât la force s'il le fallait ; mais cette fois les défenseurs de l'indépendance américaine osèrent élever la voix : ils déclarèrent approuver la révolution qui venait de s'opérer, et recommandèrent l'établissement, dans la capitale, d'une junte formée de députés élus libre-

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrepo, tom. VII, pag. 74, n°. 4. *Actas de instalacion de la primera junta de Quito y otros documentos que ella circulo.*

ment par le peuple de chaque province. Les membres qui se distinguèrent le plus dans cette occasion, furent les docteurs *Camilo Torrès*, *Frutos Guttierrez*, *José-Maria Castillo*, *don José Acévédo* et *don José Grégorio Guttierrez*. L'assemblée se sépara sans rien décider; mais la délibération avait suffisamment instruit le vice-roi des intentions des Américains, et il résolut à tout prix de renverser le gouvernement révolutionnaire de Quito. Il transmit immédiatement au colonel *don José Dupré* l'ordre de se mettre en campagne avec trois cents fusiliers vétérans qu'il commandait, et de concerter ses opérations avec *don Miguel Tacon*, gouverneur de Popayan. Les indépendants de Santa-Fé formèrent le projet de surprendre cette troupe, et de s'emparer de ses armes; mais ils échouèrent dans l'entreprise. Amar chargea, en même tems, le marquis de San-Jorge, *don José-Maria Losano*, d'aller porter des propositions de paix au gouvernement de Quito. Plusieurs membres, voyant que les provinces voisines refusaient de les soutenir, recommandèrent le rétablissement du gouverneur; mais Moralès, Salinas et Quiróga s'y opposèrent, et ne songèrent plus qu'à lever des troupes et à se procurer des armes et des munitions pour se défendre. Ils envoyèrent cent quatorze fusils et six pièces de canon sur la route de Pasto pour servir à l'attaque de cette ville, et appelèrent aux armes mille cinq cents hommes d'infanterie et cent trente de cavalerie dans l'Otabalo, l'Ibarra et divers autres *puéblos* ou villages. Le commandement de cette force fut d'abord confié à *don Francisco Javier Ascasubi*, avec le titre de lieutenant-colonel, et peu après *don Manuel Sombrano* en fut nommé général. Ce dernier, ayant réuni sa petite armée au *puéblo* de Fulcan, entra sur le territoire de Pastos, et s'avança jusqu'au Rio Guaytara. La milice de Pasto, aux ordres de *don Grégorio Angulo*, s'approcha aussi du pont de cette rivière, et s'y tint sur la défensive. Les troupes de Quito en firent autant de leur côté.

Telle était la situation des affaires dans les premiers jours d'octobre, lorsqu'on découvrit une conspiration contre la junte. Le commandant d'Alausi, *don Antonio Péña*, intercepta des lettres de *don Pédro Calisto*, régidor de Quito, dans lesquelles il demandait des secours à Aymerick pour renverser le gouvernement révolutionnaire. Les corrégidors de plusieurs villes se prononcèrent en faveur de l'ancien régime, et le 9 octobre, une contre-révolution eut lieu dans

toute la partie méridionale du royaume. La junte, toutefois, tint ferme, bien que plusieurs membres fussent d'avis qu'elle cessât ses fonctions, et entre autres le président marquis de *Selva Alègre*, qui se démit de sa charge. *Don José Guerréro* le remplaça. Sur ces entrefaites, on apprit à Quito la défaite de l'expédition contre Pasto. Cent quarante hommes, qui défendaient le défilé de Tunès avec trois canons, quatorze fusils, quelques pistolets et des lances, furent surpris par deux cents ennemis commandés par *don Miguel Niéto Polo*, qui tuèrent plusieurs soldats et en prirent plus de cent avec leurs armes et leurs munitions; les autres furent alors saisis d'une terreur panique : les royalistes les poursuivirent, les dispersèrent complètement et s'emparèrent de leur chef Ascasubi.

Dans cet état de choses, la junte crut devoir se dissoudre; mais auparavant son président Guerréro signa une convention avec le comte Ruiz, en vertu de laquelle il devait reprendre le gouvernement, mais à la condition de recréer la junte, et d'intercéder auprès du roi et du vice-roi pour que les auteurs de la révolution ne fussent inquiétés ni dans leurs personnes, ni dans leurs emplois, ni dans leurs propriétés. Toutefois, à peine le comte fut-il rétabli, qu'appelant les troupes à son secours, il résolut de punir les insurgés, et ordonna des poursuites contre tous ceux qui avaient pris part à la révolte (4 décembre). L'oidor *Fuertès* fut nommé juge, et *Aréchaga* fiscal ou accusateur. Moralès, Salinas, Quiroga et plus de soixante autres personnes furent arrêtés et entassés dans d'affreux cachots avec les plus grands criminels; en peu de tems la procédure comprit plus de quatre cents familles. Aréchaga prononça la peine de mort et de confiscation contre les principaux auteurs de la révolte, et celle de la prison contre les autres, et transmit sa décision à Santa-Fé, pour qu'elle reçût l'approbation du vice-roi.

Cependant Fuertès et Aréchaga, soutenus d'environ mille cinq cents hommes arrivés de Lima, le 22 juillet 1810, sous la conduite de *don Manuel Arredondo*, tenaient les habitants de Quito dans des alarmes continuelles par le récit de prétendues conspirations ayant pour but la délivrance des détenus, et le capitaine espagnol *don Fernando Barrantès* ordonna de mettre à mort quiconque oserait l'entreprendre. Malgré cette menace, trois hommes déterminés, armés seulement de couteaux, attaquèrent, dans la nuit du 2 août,

la garde de la ville, qui se composait de six hommes, d'un capitaine et d'un autre officier de Lima, en tuèrent un et en blessèrent un autre; et, ouvrant les portes de la prison, rendirent la liberté aux militaires qui avaient pris part à la révolution du 10 août 1809. Il s'ensuivit un tumulte affreux, dans lequel les soldats de la garnison eurent le dessus : ivres de sang, ils se répandirent dans les cachots, égorgèrent Moralès, Salinas, Quiroga, Ascasubi et vingt-quatre autres prisonniers, et les ayant dépouillés, exercèrent sur leurs corps toutes sortes d'indignités; ils parcoururent ensuite les rues les armes à la main, assassinèrent tous les habitants qu'ils rencontrèrent, sans distinction de sexe ni d'âge, livrèrent au pillage les maisons des riches, et brisèrent tout ce qu'ils ne purent emporter. On estima le butin qu'ils firent à plus de 300,000 *pésos*. *Don Luis Cifuentès* et *don Manuel Bonilla* en perdirent chacun 50,000. Les habitants du quartier San-Roque attaquèrent les troupes avec des lances, des bâtons et des pierres, et en tuèrent un bon nombre.

Cependant, le récit exagéré des assassinats et du pillage de Quito, répandu à dessein dans la province, excita l'indignation des habitants, qui jurèrent vengeance contre les autorités de la ville qui avaient souffert les désordres du 2 août. Le président et l'audience jugèrent alors convenable de convoquer, pour le 4 août, une assemblée générale des autorités civiles et ecclésiastiques, et des notables citoyens, pour délibérer sur les moyens de rétablir la tranquillité publique. Il y fut convenu de remettre en possession de leur liberté, droits et honneurs, tous ceux qui avaient pris part à la révolte du 10 août 1809, de poursuivre les auteurs ou instigateurs des massacres du 2 août, d'expulser sur-le-champ les troupes de Lima, et de reconnaître don Carlos Montufar en qualité de commissaire d'Espagne. Ces résolutions reçurent toute la publicité possible, et l'évêque et le clergé employèrent tous leurs efforts à calmer l'effervescence populaire (1).

Les affaires de Quito, les arrestations arbitraires de personnages distingués, sur plusieurs points de la Nouvelle-Grenade, et les actes et l'adresse de la junte d'Espagne,

---

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrepo, lib. I, cap. 2, et *Docum.*, n°. 5.

détruisirent la confiance du peuple pour les autorités; et les feuilles publiques démontrèrent avec beaucoup d'habileté la nécessité d'établir des juntes. Ce fut le docteur *Camilo Torrès* qui donna la première impulsion à ce mouvement, en fesant voir l'injustice de n'accorder qu'un seul député pour tout le royaume (1).

La junte centrale de l'Espagne avait décrété (1er. janvier) qu'on choisirait parmi les créoles, résidant alors dans ce royaume, des membres suppléants jusqu'à l'arrivée de véritables représentants. Mais, tandis que l'Espagne devait nommer cent députés, il n'y en avait que vingt-quatre pour l'Amérique, et élus par les cabildos ou corporations (2).

Le vice-roi avait reconnu l'autorité de la régence, comme représentant de Ferdinand VII. Vers ce tems, arrivèrent à Cartagéna (mai) don *Antonio Villavicencio* et don *Carlos Montufar*, envoyés par cette assemblée avec le titre de commissaires royaux, pour soutenir son autorité dans la Nouvelle-Grenade. Le premier était natif de Santa-Fé, et l'autre, de Quito, et fils du marquis de Salva Alègre. L'esprit public était alors vivement excité à Cartagéna par les différends du cabildo et du gouverneur chef de l'escadre, don *Francisco Montès*, qui voulait rétablir la tranquillité au moyen de la terreur. Le syndic procureur-général, don *José Antonio Ayos*, proposa de former une junte provinciale à l'instar de celle de Cadix. Cela donna lieu à de nouvelles dissensions, et le cabildo décida enfin qu'en vertu d'une loi des Indes (3), toutes les fois que le pays était en danger, le pouvoir appartenait au gouverneur et au cabildo. On nomma deux députés ou adjoints au gouverneur: c'étaient don *Antonio Narvaez*, représentant de la junte centrale, et l'Européen don *Tomas Andrès Torrès;* et les autorités civiles, le corps de la milice et la marine prêtèrent serment de fidélité au nouveau gouvernement. Montès,

(1) *Revolucion de la Colombia*, tom. VIII, *Documentos*, no. 6: *Representacion que formó el doctor Camilo Torres, para que la dirigiera el cabildo de Santa-Fe de Bogotá á la junta central de España, y que los miembros del ayuntamiento no se atrevieron á firmar; noviembre de* 1809.

(2) Voyez *Real decreto del consejo de regencia de España, é Indias; dada en la isla de Leon, á* 14 *de febrero de* 1810.

(3) *Ley* 2o., *título* 7o., *libro* 4o.

toutefois, ayant refusé d'y souscrire, le cabildo, aidé du peuple et des troupes, l'arrêta avec son secrétaire don *Antonio Mellano*, et les embarqua pour la Havane, sans qu'il y eût ni mouvement populaire, ni effusion de sang.

Sur ces entrefaites, deux jeunes gens de la province de Socorro, don *José-Maria Rosillo* et don *Vicenté Cadéna*, et don *Carlos Salgar*, de la ville de Jiron, s'étant rendus dans les *llanos* de Casanare, pour y opérer une révolution, furent attaqués par les troupes du roi et mis en fuite. Le gouverneur Bobadilla les ayant arrêtés, les condamna à mort, et envoya leurs têtes à Santa-Fé.

Dans la province de Pamplona, le corrégidor espagnol, don *Juan Bastus*, fut déposé par le cabildo, le 4 juillet, à la suite de démêlés qu'il eut avec quelques-unes des premières familles du pays, et il fut remplacé par une commission de six personnes de confiance, chargées d'exercer le gouvernement au nom du vice-roi.

Le corrégidor européen de Socorro, don *José Valdez*, ayant menacé du dernier supplice plusieurs citoyens recommandables, et dressé, à l'aide de ses alcades, des listes de proscription, ne tarda pas à éprouver le même sort. Le 9 juillet, plusieurs paysans qui passaient dans les rues près de la maison du corrégidor, furent attaqués par les soldats de la garde, qui tuèrent dix de ces malheureux. Le lendemain, Valdez et sa petite troupe se renfermèrent dans le couvent des capucins, où ils furent bientôt assiégés par un rassemblement de plus de huit mille individus. Au moment où ceux-ci se disposaient à l'escalade, il se rendit à discrétion avec deux officiers et quatre-vingts soldats. Le cabildo s'adjoignit alors un Conseil, composé de six des principaux habitants de la province, adressa à l'audience un exposé des motifs qui avaient nécessité la révolution, et recommanda, comme le plus sûr moyen de prévenir de nouvelles calamités, d'établir une junte du gouvernement dans la capitale et une autre dans chaque province (1).

Le 20 juillet, une expression indiscrète, proférée par l'espagnol don *José Llorenté*, occasiona son arrestation et

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, tom. VIII; *Documentos*, nº. 7º. : *Representacion que la primera junta revolucionaria del Socorro dirigió á la real audiencia de Santa-Fé de Bogotá*; 15 *de julio de* 1810.

excita un mouvement insurrectionnel dans la ville de Santa-Fé. Les habitants, s'étant réunis sur la place publique, demandèrent la convocation d'une assemblée générale (*cabildo abierto ó general de todos los padres de familia*), et envoyèrent à cet effet une députation au vice-roi Amar, qui s'y refusa d'abord; mais, cédant ensuite à la crainte, il consentit à la tenue d'un cabildo extraordinaire. Les débats qui eurent lieu dans cette assemblée furent marqués par une tendance toute révolutionnaire. Plus de six mille citoyens, un régiment d'infanterie, dit auxiliaire, et une compagnie d'artillerie, qu'ils avaient appelés à leur secours, passèrent la nuit sur la *plaza mayor* ou grande place; et le lendemain, le vice-roi, qui avait à sa disposition un millier de bonnes troupes, souscrivit à la demande du peuple, et ordonna l'installation immédiate d'une junte suprême du royaume. Don José Acévédo et don Miguel Montalvo obtinrent que la nomination de ses membres fût faite par les citoyens, et le vice-roi fut élu président. Le 26 juillet, la junte entra en fonctions, et reçut le serment des troupes et des autorités.

Cependant le peuple, fier de son affranchissement et du titre de souverain (*soberano*) qu'il se donna, procéda à l'arrestation de l'oidor *Alba*, du fiscal Frias, et de plusieurs autres Espagnols. Amar occupait toujours le palais vice-régal. Tout à coup le bruit se répandit qu'il méditait une contre-révolution, que les fusils de sa garde d'honneur étaient chargés à balles, et qu'il y avait un dépôt d'armes et même des canons dans son palais. A l'instant trois pièces d'artillerie furent braquées contre cet édifice, et les chefs demandèrent l'arrestation d'Amar et de sa femme, qui leur fut accordée par la junte. Trois de ces membres le conduisirent à la maison occupée par le bureau des comptes, et l'y laissèrent sous une bonne garde, et deux ecclésiastiques, également membres de cette assemblée, menèrent la vice-reine, doña *Francisca Villanova*, au couvent de Santa-Gertrudis. Le même jour, on arrêta le secrétaire du vice-roi, *Leyva*, et l'assesseur *Bierna*. La junte reconnut Ferdinand VII, et proclama son union à la couronne d'Espagne; mais elle désavoua la régence de l'île de Léon, et lui refusa toute autorité sur la Nouvelle-Grenade. Elle reçut en même tems, à titre d'*illustres enfants du pays*, les commissaires don Antonio Villavicencio et Montufar, qui avaient manifesté des sentiments favorables à la révolution. Cette assemblée, formée alors de trente-six

membres, ayant été jugée trop nombreuse pour l'expédition des affaires, fut répartie en six sections : 1°. des affaires diplomatiques et exécutives ; 2°, des affaires ecclésiastiques ; 3°. de la justice et du gouvernement ; 4°. de la guerre ; 5°. des douanes ; 6°. du commerce (1).

Le 29 juillet, la junte adressa une circulaire aux députés des provinces pour les inviter à former un gouvernement provisoire, et à maintenir l'union de la Nouvelle-Grenade. Elle recommanda aussi à la junte des représentants des provinces, la convocation d'une assemblée générale des cortès de tout le royaume, pour aviser aux moyens de conserver leur religion, leur roi et leur patrie. Chaque province devait y envoyer un député, et le nombre en fut porté à vingt-deux, bien qu'il n'y eût guère que dix-huit ou dix-neuf provinces (2).

Le gouvernement, jaloux d'apaiser les inquiétudes du peuple, envoya, le 1er. août, comme otages à Cartagéna, les oidores *Herréra*, *Càrrion* et *Mancilla*. Alva et Frias furent relégués à Socorro, où ils furent détenus pendant plusieurs mois, et bannis ensuite de la Nouvelle-Grenade. Dans tous les mouvements populaires de la capitale, aucun

---

(1) La première section se composait du vice-président don *José-Miguel Pey*, don *José Acévédo*, don *Miguel Pombo*, don *Frutos Guttierrez*, secrétaire, et de don *Camilo Torrez*, secrétaire ; la deuxième, de l'archidiacre doctor *Juan-Bautista Pey*, du doctor *Andrès Rosillo*, du chanoine don *Martin Jil*, du frère *Diègo Padilla*, de don *Francisco-Javier Gomez*, du doctor *Juan-Népomucéno Azuéro*, et de don *Nicolas Omaña*, secrétaire ; la troisième, des docteurs *Tomas Ténorio*, *Joaquin Camacho*, *Emigdio Bénitez*, *Ignacio Herréra*, *Antonio Moralès*, secrétaire, don *Luis Caycédo* et don *Jéronimo Mendoza* ; la quatrième, du colonel don *José-Maria Molédo*, du capitaine don *Antonio Baraya*, don *Francisco Moralès*, et don *José Santa-Mariá*, secrétaire ; la cinquième, de don *Manuel-Bernardo de Alvarez*, don *Pèdro Groot*, don *Manuel-Pombo*, don *José Paris*, et don *Luis Azuola*, secrétaire ; la sixième, de don *Juan Gomez*, don *Justo Castro*, don *Fernando Benjumen*, don *José Ortéga*, don *Juan-Manuel Torrijos*, don *Sinforoso Matias* et don *José-Maria Dominguez*, secrétaire. Les membres don *Juan-Népomuceno Lago* et don *Francisco Suezcun* furent nommés alcades ordinaires.

(2) Voyez *Revolucion de la Colombia*, tom. VIII ; *Documentos*, n°. 8° ; *Documentos sobre la revolution de Santa-Fé de Bogotà ; Convocatoria circular à las provincias de la Nueva-Granada. Santa-Fè, 29 de julio de 1810.*

Espagnol ne perdit la vie. Une dispute, qui eut lieu, à cette époque, entre un paysan et un garde du roi, occasiona un violent tumulte. Le peuple alla chercher le vice-roi et son épouse, et les conduisit en prison. Dans le trajet, cette dernière, grossièrement insultée par un attroupement de femmes, fit preuve de beaucoup de courage et de fermeté; et si son mari, dit l'historien Restrépo, en eût montré autant, la révolution ne se fût pas accomplie si facilement. Le lendemain 14, se tint une assemblée (*cabildo abierto*) des notables et des pères de famille de la ville. On y désapprouva l'emprisonnement d'Amar et de doña *Francisca*. Ramenés à leur palais, la junte les fit partir sous escorte, le jour suivant, pour Cartagéna, où ils s'embarquèrent pour l'Espagne.

La nouvelle du massacre des indépendants du midi plongea toute la ville dans le deuil. Le peuple résolut d'éterniser la mémoire de Moralès, Salinas, Quiroga, Ascasubi, et des vingt-quatre autres martirs de la liberté; et la même résolution fut prise par les indépendants de Caracas.

Cependant, la nouvelle de la révolution de Santa-Fé et la déposition du vice-roi et des principales autorités se répandit avec la rapidité de l'éclair dans toutes les provinces. Cartagéna s'empressa d'établir une junte indépendante, semblable à celle de la capitale.

Alors la junte désavoua l'autorité de la régence de Cadix, et publia un manifeste invitant les provinces de la Nouvelle-Grenade à envoyer des représentants à Bogota, pour former un congrès et établir un gouvernement durant la captivité du roi. Les provinces de Tunja, Pamplona, Casanare, Cartagéna, Socorro, Antioquia, Citara ou Choco, Néiva et Mariquita, accédèrent au nouvel ordre de choses. Santa-Marta montra d'abord la même disposition, mais le parti royaliste ayant excité un mouvement populaire, réussit ensuite à établir une junte opposée à la révolution.

1810. Le vice-roi Cisnéros, informé de l'invasion de l'Andalousie par les Français, et de la dissolution de la junte centrale, crut devoir convoquer un congrès à l'effet de prendre des mesures de précaution. Alors un grand nombre d'habitants de Caracas adressèrent une pétition au capitaine-général *Casas*, pour demander l'établissement d'une junte à l'instar de celle d'Espagne. Bien que les principes énoncés dans la pétition fussent conformes aux lois existantes, et que les signatures appartinssent aux familles les plus respectables de

la ville, ils furent arrêtés, mais on ne tarda pas à les relâcher (1).

Le 19 avril, jour du Jeudi-Saint, il éclata une insurrection à la tête de laquelle se plaça l'évêque de Sarragosse. Les troupes firent cause commune avec le peuple. Le capitaine-général, don *Vicenté Emparan*; fut arrêté, au moment où il allait entrer à l'église, et forcé de se rendre au milieu des membres du cabildo réunis en assemblée, et d'y résigner son commandement. Une junte suprême fut instituée, avec le titre de *junte suprême pour la conservation des droits de Ferdinand VII dans les provinces de Vénézuéla*. Elle publia un manifeste, le 29 avril, décréta l'abolition de l'*alcabala* ou droit sur les denrées de première nécessité, tribut payé par les Indiens, qu'elle déclara aussi exempts de la taxe de capitation. Elle supprima la traite des noirs, et déclara libre le commerce et l'agriculture (2).

A l'exemple de la capitale, les autres villes nommèrent chacune une junte. Maracaïbo et Coro furent les seules qui s'y refusèrent. Le gouverneur de cette première ville, don *Fernando Miyarès*, ne se contenta pas de refuser toute participation aux actes de la junte de Caracas, mais il maltraita les députés qu'elle lui envoya; ces derniers furent ensuite emprisonnés par *Cévallos*, commandant de Coro, et de là envoyés à Porto-Rico, où ils furent rendus à la liberté à la demande de sir Alexandre Cochrane.

En même tems, la junte députa don *Télesforo Orea* aux États-Unis, et don *Luis-Lopez Mendez* et don *Simon Bolivar* en Angleterre, pour réclamer l'appui de ces deux puissances, et faire avec elles des traités de commerce. Le gouvernement britannique promet de garder une exacte neutralité entre l'Espagne et l'Amérique insurgée, à condition que les nouveaux gouvernements qui venaient de s'organiser agiraient au nom de Ferdinand VII. A sa restauration, ce monarque conclut avec le prince régent d'Angleterre un traité par lequel ce dernier s'engageait à ne pas aider les indépendants, et à ne pas permettre à ses sujets de leur donner du secours.

(1) C'était le marquis del Toro, le marquis de Casa-Léon, le comte de Tobar, le comte de Saint-Xavier et autres.

(2) Voyez la proclamation et les remontrances adressées aux cortès par les députés d'Amérique, au mois d'août 1811.

La junte suprême, conservatrice des droits de Ferdinand VII, à Caracas, adressa, le 10 mai, une réponse au ministre d'Espagne, contenant des plaintes amères contre cette Cour.

La même junte écrivit une lettre, le 1er. juin, au roi d'Angleterre, pour lui demander de la recevoir sous sa protection (1). Le ministre anglais, dans sa réponse, le 9 juin, au gouverneur de Curaçoa, qui avait demandé des instructions concernant l'affaire de Vénézuéla, assura que l'objet de S. M. Britannique était d'aider de tous ses moyens les efforts d'un peuple brave, loyal et généreux, contre l'usurpation tyrannique de la France, et d'étendre, s'il était possible, l'indépendance de la monarchie espagnole dans toutes les parties du monde (2).

La junte suprême de Caracas, dont les actes furent rendus au nom de Ferdinand VII, instruisit la régence d'Espagne de tout ce qui s'était passé, et offrit en même tems de l'aider à chasser les Français d'Espagne (3).

5 août. La junte (4) formée à Cartagéna (5) reconnut l'autorité suprême de la régence d'Espagne, à condition que le gouvernement intérieur du pays serait confié aux naturels.

La régence d'Espagne considéra ces innovations comme des actes de rébellion, et déclara (10 août) en état de blocus le plus rigoureux tous les ports de Caracas, excepté Maracaïbo, et envoya don *Antonio-Ignacio de Cortabarria*, membre du Conseil des Indes, en qualité de commissaire royal, à Porto-Rico, pour réduire à l'obéissance la province de Vénézuéla. Cette ordonnance ne servit qu'à augmenter

---

(1) *Exposé de Walton; appendice*, doc. F.

(2) Lettre de lord Liverpool, adressée au gouverneur de Curaçoa, pour engager les habitans de Caracas à reconnaître l'autorité de la régence d'Espagne. Voyez *Correo del Orinoco*, n°. 7. *Propuestas hechas por los comicionados de Venezuela, en Londres con las respuestas respectivas del ministerio britanico.*

(3) Lettre au marquis de Las Hormazas, ministre d'Espagne. Les colonies de l'Amérique méridionale avaient déjà fourni plus de 90,000,000 de piastres pour subvenir aux frais de la guerre.

(4) Elle se composait des membres de la municipalité et des députés élus par le peuple et envoyés par les autres municipalités de la province

(5) La population de la province était de deux cent dix mille habitants, et celle de la ville, de seize mille.

l'esprit d'hostilité manifesté contre la mère-patrie, et de hâter la déclaration d'indépendance et de confédération de Vénézuéla. Elle eut lieu le 31 août, comprenant les provinces de Caracas, Cumana, Barinas, Margarita, Barcelona, Mérida et Truxillo.

La junte de Cartagéna, assurant que la révolution de Bogota avait rompu les liens qui unissent les provinces à leur capitale, publia un manifeste, le 19 septembre, pour inviter les provinces de la Nouvelle-Grenade à former un gouvernement fédéral, reconnaissant à chacune le droit d'établir le gouvernement qui lui plairait. Ceci décida plusieurs villes des provinces à se constituer en provinces distinctes. De ce nombre furent San-Gil, chef-lieu du département de Socorro; Giron, de la province de Pamplona; et Mompox, dans celle de Cartagéna. Cette dernière ville ayant nommé une junte, et envoyé des députés au congrès de la Nouvelle-Grenade, le gouvernement de Cartagéna fit marcher contre elle *D. N. Ayas*, avec quelques troupes, et cette ville fut bientôt forcée de reconnaître la suzeraineté de Cartagéna.

Le 15 octobre, l'assemblée des cortès, par un décret daté de l'île de Léon, confirma et sanctionna la déclaration de la junte centrale, que les colonies espagnoles dans les deux hémisphères ne formaient qu'une seule et même monarchie, et que les natifs des diverses parties de cette monarchie, soit en Europe, soit dans le Nouveau-Monde, ont tous les mêmes droits.

Vers la fin de ce mois, le commissaire royal Cortabarria arriva à Porto-Rico, à l'effet de pacifier Vénézuéla. Il y trouva trois commissaires envoyés par la junte de Maracaïbo; ce qui l'engagea à suspendre le blocus, et à ouvrir, par l'entremise de l'amiral anglais, sir Alexandre Cochrane, des communications avec les insurgés.

Le gouverneur de Maracaïbo fut nommé capitaine-général par la régence. La junte suprême, craignant d'être inquiétée par Miyarès, envoya contre lui des troupes sous les ordres de del Toro. Le général entra sur le territoire de Coro, le 10 novembre, mais le manque de vivres le força bientôt de retourner sur ses pas.

Dans le mois de décembre, le congrès se réunit à Bogota; la divergence d'opinion des députés élus par les départements, qui veulent devenir provinces indépendantes, empêcha d'abord les délibérations; et sur l'avis du secrétaire don A. Nariño, la session fut ajournée.

1811. Au commencement de cette année, le gouverneur espagnol de la province de Popayan, don *N. Tacon*, fit assembler les principaux habitants, qui demandèrent la formation d'une junte populaire : il la fit dissoudre. Ensuite il marcha contre le nouveau gouvernement de Santa-Fé; il rencontra un corps armé, sous les ordres de don *A. Baraya*; celui-ci le défit dans un combat qui eut lieu sur les bords de la rivière Palace, à trois lieues de la ville de Popayan. Ce dernier s'était sauvé à Los Bastos; mais, ne pouvant y réunir des forces suffisantes pour résister à l'armée envoyée de Santa-Fé, il donna la liberté à tous les esclaves qui abandonneraient leurs maîtres pour suivre ses drapeaux.

Une assemblée de trente-quatre députés élus par les habitants de Cartagéna rédige une constitution particulière. La junte de cette ville fait (1er. février) une adresse aux cortès d'Espagne. La junte de Bogota (le 22 février), affiliée avec celle de Caracas, annonce sa résolution de ne pas abandonner la cause de la liberté.

Le 2 mars 1811, le congrès général, composé de cinquante députés nommés par les colléges électoraux à raison de un par vingt mille habitants, ouvrit sa session, et, le 5 juillet suivant, il proclama son indépendance.

Le 5 juillet, *acte d'indépendance des provinces unies de Caracas, Cumana, Barinas, Margarita, Barcelona, Mérida et Truxillo, formant la confédération américaine de Vénézuéla* (1).

Les représentants, réunis en congrès, établirent que, depuis le 19 avril 1810, ils sont en pleine et absolue possession de leurs droits, en raison des événements de Bayonne et de l'occupation du trône d'Espagne par droit de conquête et de l'établissement d'une nouvelle dinastie constituée sans leur consentement. Sans faire ici la longue énumération des calamités, des injures et des privations de toute espèce qui ont accablé les descendants des anciens conquérants de l'Amérique, pendant les trois cents années de la domination espagnole, nous nous bornerons aux faits authentiques et patents. Il est contraire à toute idée d'ordre que tant de contrées, d'une étendue aussi immense et d'une population si considérable, dépendent d'une péninsule re-

(1) Coro et Maracaïbo, encore au pouvoir des royalistes, ne fessient point partie de la confédération.

léguée à l'un des coins de l'Europe. Les traités et abdication de Bayonne, les révolutions de l'Escurial, et les ordres du lieutenant du roi, le duc de Berg, envoyés en Amérique, suffisent pour remettre en vigueur des droits qui, jusqu'à présent, avaient été sacrifiés au désir de maintenir l'intégralité de la monarchie espagnole. Vénézuéla fut la première à reconnaître, à défendre cette intégralité et à ne pas abandonner la cause de ses frères, tant qu'il resta quelque espérance de salut. Mais l'Amérique, appelée à un nouvel ordre de choses, pouvait et devait se charger du soin de régler sa propre destinée.

Malgré nos protestations, la modération et la générosité de nos demandes et l'inviolabilité de nos principes, nous avons été déclarés rebelles. Nos ports sont bloqués; la guerre est allumée contre nous, des agents sont envoyés dans notre sein pour y fomenter les discordes civiles, et s'efforcent de nous discréditer chez les autres nations européennes, en mendiant leur secours pour nous opprimer. En conséquence, nous, les représentants des provinces de Vénézuéla, prenant l'Être suprême à témoin de la justice de notre cause et de la droiture de nos intentions, implorons sa divine protection, et déclarons à la face de l'univers qu'à partir de ce jour ces provinces forment un État souverain et indépendant, dégagé de toute obéissance et soumission envers l'Espagne, et qu'en cette qualité d'État libre et constitué, elles ont le pouvoir de se donner la forme de gouvernement qu'elles jugeront le plus convenable au bonheur des citoyens, et d'agir comme toutes les autres nations souveraines et indépendantes. Donné au palais fédéral de Caracas. Signé par Juan Antonio-Rodriguez Dominiquez, président; Luis-Ignacio Mendoza, vice-président; Francisco Isnardy, secrétaire, et trente-huit députés.

Le général espagnol don *Vicente Emparan*, étant arrivé à Caracas, où il avait été envoyé en qualité de capitaine-général de Vénézuéla, d'abord par le roi Joseph et ensuite par la junte centrale, s'occupait de faire reconnaître la nouvelle dinastie dans son commandement.

Les habitants de Valencia, aidés de quelques troupes espagnoles, se déclarèrent contre le gouvernement de Caracas. Les royalistes voulurent former une province séparée de Valencia, éloignée de trente-huit lieues de Caracas. Le nouveau gouvernement fit marcher contre eux des troupes, sous le commandement du marquis del Toro, qui fut bientôt

remplacé par Miranda. Ce général, s'étant approché de Valencia, le 13 août, à la tête de deux mille six cents hommes, défit les postes avancés et la flotille sur le lac, força la citadelle qui dominait la ville, battit les Valenciens près de leurs postes et vers la grande place où ils perdirent le reste de leur artillerie; mais il fut ensuite repoussé à son tour et forcé de se retirer à Mariana, quatre lieues de Caracas, abandonnant les canons qu'il avait pris, à cause du feu meurtrier dirigé sur lui des toits et des croisées des maisons. Cependant, ayant doublé ses forces, il attaqua la ville une seconde fois et la força de capituler. La garnison était forte de sept cents hommes de troupes régulières.

En même tems, le colonel *Bolivar* (1) et *Mentino* s'emparèrent de Puerto-Cabello, et forcèrent le capitaine-général à se retirer dans le petit fort de la presqu'île de Coro. Ces succès déjouèrent le plan que le général espagnol avait formé de marcher avec quatre mille hommes contre la ville du même nom.

Le 20 septembre, le commissaire royal Antonio-Ignacio de Cortabarria publia une adresse aux habitants des provinces de Caracas, Bariñas, Cumana et Nuéva-Barcelona, pour faire voir l'injustice de l'acte du 5 juillet dernier (2).

Le 11 novembre, la junte de Cartagéna proclame son indépendance, et annule le tribunal de l'inquisition.

Le congrès assembla une deuxième fois (le 27 novembre), et conclut un pacte fédéral à Santa-Fé de Bogota, signé par

---

(1) Simon Bolivar est né à Caracas, le 24 juillet 1783, et appartient à une famille fort distinguée. Lorsqu'il eut terminé son éducation, il se rendit en Europe, et épousa, à Madrid, la fille de don N. Toro, oncle du marquis de Toro, de Caracas. Sa femme étant morte peu après son retour en Amérique, il visita de nouveau l'Europe, et se trouvait à Paris à l'époque où Napoléon fut élevé au trône impérial. Après l'installation de la suprême junte de Vénézuéla, il fut nommé colonel du corps de don Luis López Mendéz, et envoyé à Londres pour négocier avec le gouvernement anglais. N'ayant pas réussi dans cette mission, il retourna à Caraças pour coopérer à établir l'indépendance absolue de sa patrie.

(2) *Documentos relativos á la vida publica del libertador*, tom. I; *Documentos preliminares*, pag. 78-114; *Manifiesto del comisionado regio para la pacificacion de las provincias de Venezuela, con motivo de la declaracion de independencia que los representantes de estas hicieron, el dia 5 de julio de 1811, etc.*

convencion, et présidée par *José-Maria del Real*. Son premier soin fut de lever des subsides pour soutenir la guerre contre Santa-Marta; elle ordonna l'émission de papier-monnaie pour la valeur de 300,000 pésos, en fit frapper 10,000 en cuivre, et appropria pour garantie du paiement 450,000 pésos provenant des deniers publics. Sur ces entrefaites, le brigadier don *Benito Pérez*, nommé vice-roi de Santa-Fé par la régence de Cadix, arriva à Portobélo de la Havane le 19 février, et partit pour Panama, où l'audience tenait ses séances. Le gouverneur de la province de Santa-Marta, aidé d'une escadre qui lui avait été envoyée de Cuba et du bataillon espagnol d'Albuéra, mit sur pied quinze cents hommes, et forma une ligne depuis Ocaña jusqu'à la ville de Santa-Marta, et battit les patriotes à Ténérife et sur plusieurs autres points.

Le 26 mars, jour du Jeudi-Saint, un violent tremblement de terre qui dura une minute 50 secondes, détruisit la ville de Caracas avec environ douze mille habitants, San-Félipe avec 6,000, La Guayra avec 8,000, Mérida et Mayquétia. Celles de Baréquisiméto, de Valencia, La Victoria et plusieurs autres, furent sensiblement endommagées.

Le clergé fit croire que ce désastre était un châtiment du ciel, une manifestation de la colère de Dieu contre la constitution; et les moines chassés de leurs couvents suscitèrent une guerre civile. Afin de détruire cette impression, les indépendants, qui avaient établi le siége du gouvernement à Valencia, engagèrent quatre archevêques de cette province à publier un mandement pour annoncer que la justice divine n'avait eu en vue que la punition des crimes et des désordres qui se commettaient, et que ce tremblement de terre n'avait aucun rapport avec les réformes établies dans le Vénézuéla.

Les divisions sur le mode de gouvernement étaient toujours dans la même force. Le président Nariño parvint avec beaucoup de difficulté à faire signer à Ibagué, le 18 mai, un traité d'union par les docteurs Frutos Guttierrez et José-Maria Castillo, représentants de Pamplona et de Tunja, et par ceux de Cundinamarca. Il y fut résolu de convoquer un congrès et une grande convention de la Nouvelle-Grenade. Cet acte excita du mécontentement dans le Casanaré, et le brigadier don Antonio Baraya, chef de la deuxième expédition du Cundinamarca, se détacha du gouvernement, et fit connaître sa résolution par une proclamation datée de So-

gamoso, le 25 mai (1). Il s'ensuivit une guerre civile entre le Tunja et le Cundinamarca, dont les limites que nous nous sommes imposées ne nous permettent pas de faire connaître les détails (2).

Événements militaires. Après le tremblement de terre, un million de papier-monnaie, créé par le congrès de Vénézuéla, avait éprouvé un discrédit considérable, ce qui contribua beaucoup au succès des armes des troupes royales du général *don Domingo Montéverdé.* Le congrès, reconnaissant combien l'opinion lui était contraire, ne vit d'autre moyen de sauver la république qu'en nommant le général Miranda généralissime de l'armée et en l'investissant de la dictature.

Un corps de trois mille hommes, sous les ordres du général Moréno, était stationné sur les bords de l'Orénoco, et prêt à traverser le fleuve pour aller attaquer les royalistes dans Angostura. En même tems, le colonel *Xalon*, avec un bataillon de Baréquisémèto, était resté en observation pour surveiller Coro. Les royalistes de cette dernière ville l'attaquèrent avec succès, et prirent d'assaut Carora, quoique défendu par une garnison de mille hommes. Leur force consistait seulement en trois cents hommes d'infanterie, quatorze cavaliers et trente archers indiens.

Les troupes du commandant-général don Domingo de Montéverdé s'étant avancées de Coro dans la province de Vénézuéla, le général Miranda eut ordre de marcher contre lui, à la tête de deux mille hommes; mais on avait envoyé des troupes de Barinas, de Cumana et de Caracas contre Angostura, et le général espagnol s'empara de Baréquisémèto sans éprouver aucun obstacle, et d'Araure et de San-Carlos, après une légère résistance. Ces deux dernières, situées dans les montagnes de Vénézuéla, commandaient de vastes plaines d'où elles tiraient toutes leurs provisions de bétail. Il y eut une grande désertion dans les rangs des indépen-

(1) Voyez *Revolucion de la Colombia*, por M. Restrépo, t. IX; *Documentos*, nº. 14: *Acta por la cual el brigadier Baraya y sus oficiales se separaron del gobierno de Cundinamarca.*

(2) Voyez Restrépo, tom. IX; *Documentos*, nº. 15: *Oficio de los diputados para el congreso al presidente Nariño y su contestacion*; et nº. 16: *Tratados entre el supremo poder ejecutivo de Cundinamarca y los comisionados que nombró la diputacion general de las provincias, residente en Ibagué.*

dants, et les troupes envoyées contre Angostura se retiraient dans le plus grand désordre et découragées, à la veille même du triomphe. Miranda jugea prudent d'évacuer Valencia et de concentrer ses forces dans la passe de Cabréra, près du lac de Valencia, pour couvrir Caracas du côté de l'ouest. Les habitants, effrayés par le tremblement de terre, se déclarèrent en faveur des royalistes, et découvrirent à don Domingo de Montéverdé un passage par lequel il pouvait éviter ce défilé. Miranda fut alors forcé, vers la fin de juin, d'abandonner cette position et de faire sa retraite sur la Victoria, seize lieues de Caracas. Les royalistes attaquèrent son avant-garde, mais ils furent repoussés avec une perte considérable.

En même tems, la forteresse de Puerto-Cabello tomba au pouvoir des royalistes par la trahison de l'officier de garde. La défense de cette importante place avait été confiée au colonel Bolivar. Ne pouvant résister sans compromettre le salut de la ville, il fut obligé de capituler, et se retira avec la garnison à La Guayra, de là à Curaçoa, d'où il fit voile pour Cartagéna. Puerto-Cabello ouvrait une communication par mer avec Coro et Puerto-Rico, de sorte que les Espagnols purent se procurer des munitions qu'ils avaient été obligés de faire venir à grands frais de cent cinquante lieues de distance.

Montéverdé feignit un mouvement sur Valencia, et marcha sur Caracas dont les insurgés défendirent pied à pied les approches. Miranda proposa alors, le 25 juillet, une capitulation avec le général espagnol, en vertu de laquelle le fort de La Guayra et les villes de Caracas et de Barcelona furent livrés. Il fut arrêté, 1°. que la constitution des cortès d'Espagne serait aussi celle de Caracas; 2°. que personne ne serait inquiété pour ses opinions politiques; 3°. que les propriétés particulières seraient respectées; et 4°. que tous ceux qui voudraient quitter le Vénézuéla pourraient le faire librement (1). Miranda devait être transporté aux États-Unis. Il se rendit à La Guayra, afin de s'embarquer pour Cartagéna; mais, au mépris de la capitulation, il fut arrêté, emprisonné et conduit à Porto-Rico, où il recouvra momentané-

(1) Voyez *Documentos relativos á la vida publica del libertador*, tom. I, *Documentos preliminares*, p. 28 54. Caracas; 1826.

ment sa liberté par l'influence d'un officier anglais; de là il fut envoyé à Cadix (1).

En vertu de cette capitulation, Cumana et Barcelona reconnurent l'autorité de Montéverdé. Les royalistes de Maracaïbo défirent, de leur côté, les républicains, sous don Jon-Antonio Parédès, dans la vallée de Cucuta, et purent ainsi occuper les départements de Mérida et de Truxillo.

Opérations militaires dans les provinces de Cartagéna, Santa-Marta, Popayan et Quito. Le capitaine de frégate don Domingo Montéverdé, profitant des divisions de la Nouvelle-Grenade et de la consternation dans laquelle le tremblement de terre du 26 mars avait jeté le peuple de Vénézuéla, partit de Coro avec seulement trois cents hommes, pour attaquer la partie occidentale de la province de Caracas. La trahison d'un officier subalterne, nommé *Reyes Vargas*, le rendit maître des troupes, de l'artillerie et des munitions du quartier-général de Siquisique. Il marcha de là contre San-Carlos et Valencia, et soumit l'importante province de Barinas, et celle de Truxillo et de Mérida. Les officiers et soldats patriotes qui échappèrent, se rallièrent à Cucuta, au mois de mai, et s'étant réunis aux milices et aux troupes de Pamplona, ils formèrent une division d'un peu plus de six cents hommes mal armés et indisciplinés. Attaqués, le 13 juin, par les Espagnols de Maracaïbo, aux ordres de *Ramon Corréa*, sur les hauteurs voisines de San-Antonio, où ils avaient pris position pour couvrir les vallées de Cucuta, ils furent complètement battus. Deux cents prisonniers, le même nombre de fusils et de lances et huit pièces d'artillerie furent le résultat de cette victoire.

La constitution de Cartagéna fut promulguée le 1er août, et les autorités entrèrent dans l'exercice de leurs fonctions

---

(1) Il y mourut dans un cachot, au commencement de 1816. On y envoya, en même tems, quatre Américains, *P. José Cortès Madariaga*, *P.-J. Roscio*, *J. Ayala* et *R. Castillo*, et quatre Espagnols au service de la république, *Ysnardi*, *Ruiz*, *Mirès* et *Barrosa*. Les premiers, condamnés par les cortès à une détention perpétuelle dans *los presides* de Ceuta, s'en échappèrent en 1814, et se refugièrent à Gibraltar; mais ils furent remis aux Espagnols par le gouverneur de cette place, et relâchés, en 1818, par l'intervention du gouverneur anglais. Les quatre Espagnols restèrent long-tems à Ceuta.

sous les auspices les plus défavorables. Le pays, déchiré par des discordes intestines, était en guerre avec la province de Santa-Marta, et l'ennemi, maître du cours de la Magdaléna, empêchait tout commerce avec l'intérieur, excepté du côté d'Antioquia et des sabanas del Corozal. Pour comble de malheur, il y eut une dépréciation subite du papier-monnaie, dont 100 pésos ne valaient plus que 16 en or. Le président Toricès proposa un projet qui avait pour but d'encourager les étrangers à venir se fixer dans le pays. Il fut adopté. On accorda des terres à quelques-uns, et des lettres de marque à d'autres.

Sur ces entrefaites, un parti anti-indépendant se forma dans les sabanas del Corozal. Profitant de la faiblesse des troupes de Cartagéna et excité par le nouveau corrégidor, don Ignacio Muñoz, les royalistes résolurent de faire insurger les Sabanas en faveur du roi, de s'emparer de Mompox, et de marcher de là sur Cartagéna. Les curés de Simí et de Sampuez, don *Jorge* et don *Pédro-Antonio Vasquez*, furent les deux chefs de cette conspiration. La ville de Sincéléjo jura la première obéissance au roi (16 septembre); les autres imitèrent son exemple, et, en moins de quinze jours, l'autorité de Ferdinand VII fut reconnue dans tous les établissements des Sabanàs, depuis Ayapel et Lorica, jusqu'à Tolu et au fort de Zispata, situé à l'embouchure du Sinu, que le gouverneur don Juan Rosado livra aux insurgés. Le commandant espagnol, don *Pédro Dominguez*, instruit de ce mouvement, leur envoya une soixantaine de fantassins, quarante fusils et un canon. Ils s'avancèrent alors vers Cartagéna, devant laquelle ils établirent une espèce de blocus, et interceptèrent toutes les provisions qui y arrivaient par le Rio-Sinu. Dans cet état de choses, la convention députa des commissaires auprès du vice-roi Pérez, à Panama, pour lui demander un armistice et lui proposer quelques règlements commerciaux, sous la protection de sir Charles Sterling, vice-amiral de la station anglaise à la Jamaïque. Cette démarche toutefois n'eut point de succès.

Montéverdé se disposait à occuper Caracas et à détruire la confédération, lorsque les débris de quelques troupes régulières aux ordres du colonel Simon Bolivar, des deux carabaños Miguel et Fernando, et du colonel espagnol *Manuel Costez Campomanès*, arrivèrent à Cartagéna, et ranimèrent le courage de ses habitants. Ce dernier reçut le commandement d'une colonne, destinée à pacifier les Sabanas;

les carabaños marchèrent contre le fort Zispata ou Sapote, et Bolivar remonta la Magdaléna.

Le 19 octobre, un corps espagnol de deux cent soixante fusiliers, aidé de neuf petits bâtiments de guerre aux ordres de don *Estéban* de Léon, ancien capitaine du Fijo de Cartagéna, attaqua l'importante ville de Mompox, mais fut repoussé avec perte, après un combat qui dura près de deux heures. La législature, pour récompenser les habitants du courage qu'ils avaient déployé dans cette occasion, décerna à Mompox le titre de *cité valeureuse*.

Le 10 septembre, le peuple et une partie des officiers de l'armée, assemblés sous la présidence de Castro, élevèrent don Antonio Nariño au pouvoir suprême, dans le Cundinamarca. Les troupes de ce dernier furent battues à Palo-Blanco, dans la province de Socorro, par l'armée du congrès, sous Barraca. Cette défaite détacha de son parti les provinces de Mariquita et de Néiva.

Le 4 octobre, après deux années de contestations violentes avec le gouvernement de Cundinamarca, le congrès de Santa-Fé se réunit dans la petite ville de Leyba. Il se composait de onze délégués (tous avocats à l'exception de deux) des provinces d'Antioqnia, Cartagéna, Casanare, Cundinamarca, Pamplona, Popayan et Tunja (1). Cette assemblée déclara qu'il n'y avait d'autre autorité suprême dans la Nouvelle-Grenade que celle du congrès formé de ses députés, et qu'elle maintiendrait intacte la religion catholique, apostolique et romaine. Le docteur Camilo Torrès en fut nommé président, le docteur Juan Marimon, vice-président, et le docteur Crisanto Valenzuéla, secrétaire. Cette confédération prit le nom de *Provincias unidas de la Nueva Granada* (2).

Le 8 octobre, le congrès refusa de reconnaître Nariño

(1) C'étaient don *Joaquin de Hoyos* et don *José-Maria Davila*, pour la province d'Antioquia; don *Juan Marimon y Enriquez*, pour Cartagéna; don *Juan-José de Leon*, pour le Casanare; don *Manuel-Bernardo Alvarez* et don *Luis-Eduardo Azuola*, pour le Cundinamarca; don *Camilo Torres* et don *Frutos-Joaquin Guttierrez*, pour le Pamplona; don *Andres Ordoñez y Cifuentes*, pour le Popayan; don *Joaquin Camacho* et don *José-Maria del Castillo*, pour le Tunja.

(2) Voyez *Revolucion de la Colombia*, t. IX, n°. 17 : *Documentos sobre la instalacion del congreso de las provincias unidas de la Nueva-Granada.*

comme dictateur du Cundinamarca, et, résolu de forcer cet état à adopter le pacte d'union, il transmit ses instructions et ses ordres au *gouvernement de Cundinamarca* (*al gobierno de Cundinamarca*). Le 16, quelques troupes entrèrent à Leyba, aux cris de *mort au tyran Nariño!* Ce dernier jouissant d'une grande influence dans la Nouvelle-Grenade, la guerre civile éclata bientôt de toutes parts. Les forces de l'union consistaient en sept cents fusiliers aux ordres du maréchal-de-camp Baraya et du brigadier Joaquin Ricaurté. On les destina d'abord à marcher contre le colonel espagnol Corréa dans le Cucuta; mais, dans les circonstances actuelles, on pensa que leurs services seraient plus utiles contre Nariño, et on les fit partir avec les milices armées. Le 2 novembre, le congrès publia une proclamation aux habitants de la Nouvelle-Grenade. Le 25, il rendit un décret, dans lequel il exposait les motifs qui l'obligeaient à employer la force contre don Antonio Nariño, et proclamait ce général usurpateur et tyran de la province de Cundinamarca, et tous les individus de son parti ennemis de l'union et de la liberté de la Nouvelle-Grenade (1).

Cependant le congrès, voulant pourvoir à sa sûreté et à celle du gouvernement de l'union, partit de Leyba pour Tunja, sous la protection des troupes de cette ville et de celles de Socorro. Nariño, informé de tout ce qui venait de se passer, marcha de son côté contre Tunja, à la tête de quinze cents hommes, dont quatre-vingts seulement de troupes régulières, sous la conduite du brigadier don José de Leyva et de quelques autres officiers espagnols. Il passa par Zipaquira, Enemocon, Choconta, et par le pueblo de Ventaquémada, près duquel il rencontra, le 2 décembre, l'armée de l'union, dans un endroit appelé *Alto de la Virgen*. Cette dernière, aux ordres du brigadier Ricaurté, était forte de quinze cents hommes, et se composait de trois cent cinquante fusiliers, et le reste de cavalerie et de lanciers, avec cinq pièces de canon. Après deux heures et demie de combat, les troupes de Nariño lachèrent pied, et se retirèrent vers Ventaquémada, laissant sur le champ de bataille une quarantaine de tués, cinquante prisonniers, dix

(1) Voyez *Revolucion de la Columbia*, t. IX, n°. 18 : *Decreto del congreso de la Nueva-Granada declarando á don Antonio Nariño, usurpador y tirano.*

canons, des fusils, etc. Ricaurté ne put poursuivre l'ennemi à cause du petit nombre et de la fatigue de ses soldats ; mais huit jours après, s'étant réuni au général Baraya, il marcha contre le Cundinamarca, et y installa une commission nommée par le congrès (1).

Nariño concentra ses forces dans la capitale, dont il fit fortifier les principales portes, sous la direction d'un Français nommé *Bailli* et du brigadier Leyva, et posta deux cents hommes sur la colline de Monserate, qui commande Santa-Fé. Baraya entra en pourparlers avec Nariño ; mais n'ayant pu en obtenir la reddition de la place, il résolut de la cerner (24 décembre) et de la prendre par famine et sans effusion de sang. Toutefois, après plusieurs escarmouches, le lieutenant-colonel *Atanacio Girardot* attaqua et enleva l'importante position de Monserate, avec trois cents soldats de ligne, et fit un bon nombre de prisonniers. Ceci jeta la consternation dans la ville ; et plusieurs officiers principaux de la garnison, entre lesquels était Perty, anglais, désertèrent aux assiégeans. Nariño craignant que Santa-Fé ne fût prise d'assaut, proposa, le 6 janvier 1813, une capitulation que Baraya et Rovira refusèrent d'accepter. Le 9, ceux-ci attaquèrent la ville, avec environ trois mille hommes, la plupart de milice, mal armés. Nariño n'en avait que quinze cents à leur opposer. Après un combat de deux heures, l'artillerie de la ville, ayant pris les troupes de l'union en flanc, tira sur la colonne principale qui s'avançait par la rue du couvent des Capucins, et y mit le désordre. La déroute fut bientôt complète, et mille soldats, vingt-quatre officiers, Niño, gouverneur de Tunja, et Ordonez, député du congrès, tombèrent entre les mains de Nariño, avec vingt-six canons, trois cents fusils et une grande quantité de munitions. Girardot, qui occupait la position de Monserate avec ses trois cents hommes, ne recevant pas d'ordres de Baraya, resta tranquille à son poste durant le combat. Après la défaite, il partit pour Tunja, afin de veiller à la sûreté du congrès, et peu de tems après, les fuyards s'y réunirent au nombre d'environ quinze cents. De part et d'autre on nomma des commissaires, qui, après de longues conférences, signèrent, le 30 mars, un traité de paix et d'amitié, qui termina la

(1) Elle se composait de Baraya, Ricaurté, Niño et Rovira, et des députés Andrès Ordoñez, ecclésiastique, et Joaquin de Hoyos.

seconde guerre civile. Le congrès adressa ensuite une proclamation aux habitants des diverses provinces, pour les inviter à s'armer contre l'ennemi commun (1).

Le 17 avril, la province de Cundinamarca protesta contre les résolutions prises par la junte de Santa-Fé et convoqua une assemblée de députés, qui, sous le nom de *colegio electoral constituyente*, rédigea une constitution qui fut ratifiée par une commission spécialement nommée à cet effet.

Sur ces entrefaites, D. N. Molina, nommé par la régence d'Espagne président de la junte de Quito, se présenta à la tête des troupes de Lima. La junte reconnut l'autorité de la régence, mais refusa de recevoir Molina comme président, et lui signifia l'ordre de ne pas avancer s'il ne licenciait son corps d'armée qui était sorti de Quito après le massacre du 2 août 1810. Molina, en ayant averti les cortès, reçut ordre de recourir à la force, mais il se démit du commandement.

En même tems, la junte de Quito avait levé des troupes pour se défendre contre les royalistes de Cuenca qui marchaient, ayant en tête l'évêque et plusieurs prélats, portant des drapeaux noirs et se fesant appeler les *soldats de la mort*. Les troupes de la junte, commandées par Carlos Montufar, furent complètement battues par les royalistes de cette ville. Don Toribio Montès, successeur de Molina, entra à Quito le 6 novembre, envoya des troupes à la poursuite des vaincus, et mit à mort le cinquième des habitants qui étaient restés pour garder la ville (2).

Le colonel Bolivar, ayant obtenu des autorités de Carthagéna le commandement de Barranca, sous les ordres de Labatut, tandis que cet officier poussait ses positions contre Santa-Marta (septembre), marcha contre Ténérife, dont la garnison entravait la navigation de la Haute-Magdaléna. Les Espagnols l'abandonnèrent à son approche pour se retirer dans la vallée de Dupar; leur artillerie et leurs barques tombèrent au pouvoir des indépendants (23 décembre) (3).

(1) *Revolucion de la Colombia*, lib. I, cap. 7.

(2) Voyez la lettre de Montès au gouverneur de Guayaquil, du 11 novembre 1812.

(3) *Documentos relativos á la vida publica del libertador*, tome I, *Documentos preliminares*, page 66. *Acta de la villa de Tenerife, celebrada en 24 de diciembre de 1812, con motivo de haber tomado esta plaza el coronel de ejercito, comandante en*

1813 Après la prise de Ténérife, Bolivar se dirigea sur Mompox, et dispersa plusieurs partis qui infestaient la rive orientale de la Magdaléna. Le général Labatut n'ayant point approuvé cette expédition, demanda que Bolivar fût traduit devant un Conseil de guerre; mais le gouvernement de Cartagéna refusa d'y consentir.

Les Espagnols occupaient alors Guamal, Banco et Puerto-Réal de Ocaña, dans le district de la Haute-Magdaléna; Bolivar résolut de les en chasser. Un renfort qu'il reçut de Mompox porta le nombre de ses troupes à quinze cents hommes. Le 1er. janvier 1813, il attaqua l'ennemi à Chiriguana, et le mit en fuite; il s'empara de son artillerie et de quatre bâtiments de guerre, qui y avaient été introduits par le Rio-César. Il entra ensuite sans résistance à Puerto-Réal et à Ocaña, où il fut parfaitement accueilli par les habitants. Tel fut le résultat de la campagne de Santa-Marta : quinze cents prisonniers, cent pièces de canon, des armes et des munitions de toute espèce tombèrent au pouvoir du gouvernement de Cartagéna; la navigation de la Magdaléna fut rouverte, et le commerce de l'intérieur rétabli. Les royalistes n'occupaient plus, dans la province de Santa-Marta, que la vallée de Dupar et la ville de Rio-Hacha, où plusieurs officiers s'étaient renfermés avec l'intention de continuer la guerre.

Dans le midi de la Nouvelle-Grenade, Tacon, gouverneur de Popayan, tenta vainement d'enlever la ville d'Iscuande (29 janvier), et les indépendants étaient maîtres de Tumaco, de Barbacoas et du reste de la côte de l'Océan-Pacifique; mais les habitants de Patia, encouragés par les prêtres, opposaient toujours une résistance opiniâtre. Toute la population mâle de Popayan à Suanambu était sous les armes, et la capitale, où l'on comptait beaucoup de mécontents, n'était défendue que par environ trois cents hommes aux ordres de *don José-Maria Cabal* (1). Le courage des indépendants commençait à se relever; les habitants, indignés de la sévérité des Espagnols, redoublèrent d'efforts pour reconquérir leur liberté. Don N. Mariño, avec un corps levé dans la province de Cumana, avait pris la ville

gefe de las fuerzas de Magdalena, C. Simon Bolivar con en el discurso que el mismo hizo á los ciudadanos y empleados in aquella.

(1) Cabal avait autrefois professé la chimie à Paris.

de Maturin et repoussé les Espagnols dans deux attaques successives, dont la dernière avait été dirigée par Montéverdé en personne.

Bolivar, à la tête d'un corps des troupes fournies par le congrès de la Nouvelle-Grenade, traversa les Andes, se dirigeant sur Tunja et Pamplona, et s'approcha de la rivière Tachira. Le 28 février, une division espagnole de huit cents hommes aux ordres de Corréa, qui avait entrepris de reconquérir le Vénézuéla, fut complètement défaite par Bolivar sur les hauteurs de la villa de San-José de Cucuta, après un combat qui dura quatre heures. Toute l'artillerie ennemie, des fusils, des munitions et une quantité considérable de marchandises, furent les fruits de cette victoire.

Bolivar, voulant affranchir les belles vallées de Cucuta, forma le projet de chasser de Vénézuéla le général espagnol Montéverdé, qui y commandait une armée de six mille hommes. Il instruisit le congrès de ses intentions (1); et celui-ci, pour reconnaître ses services, l'éleva, le 21 mars, au rang de *brigadier dans l'armée de l'union*, et lui conféra le titre de *citoyen de la Nouvelle-Grenade*. Bolivar n'avait alors à sa disposition qu'un corps d'environ mille hommes.

Le 27 avril, quinze cents Patianos, conduits par don Antonio Téhério, régidor du cabildo de Popayan, vinrent camper sur les collines d'Égido, au sud de la ville; le lendemain, ils l'attaquèrent et furent repoussés avec perte. Les assiégeants s'emparèrent toutefois des *puntos de Chune* et du pont du Cauca, et coupaient ainsi la retraite des indépendants. Sur ces entrefaites, *Alexandre Macauley*, jeune ci-

(1) Voyez *Oficio del comandante en gefe Simon Bolivar, al gobernador presidente del estado de Cartagena, cuartel general de Cucuta, 2 de marzo de 1813. — Proclama del mismo á los ciudadanos venezolanos de la villa de San-Antonio, 1ro de marzo de 1813. — Proclama del mismo á los soldados de Cartagena y de la union, 1ro de marzo de 1813 :* « *Soldados*, dit-il, *vuestro valor ha salvado la patria surcando los caudalosos rios del Magdalena y del Zulia : transitando por los páramos y las montañas; atravesando los desiertos; arrostrando la sed, el hambre; la insomnia; tomando las fortalezas de Tenerife, Guamal, Banco y Puerto de Ocaña : combatiendo en los campos de Chiriguaná, Alto de la Aguada, San-Cayetano y Cucuta, reconquistando cien lugares, cinco villas y seis ciudades en la provincias de Santa-Marta y Pamplona.* » Voyez *Documentos, etc.*, t. I, page 4.

toyen des États-Unis, qui venait d'arriver à Popayan, apercevant le désordre qui régnait parmi les Patianos, dont la plupart n'étaient armés que de lances, proposa à Cabal de surprendre leur camp. Son offre fut acceptée, et le lendemain 23 mai, à cinq heures du matin, il sortit de la ville à la tête de quatre cents hommes, et dispersa complètement l'ennemi; il marcha ensuite contre la division qui occupait le pont du Cauca, la culbuta et poursuivit les fuyards jusqu'à Tambo. Les Patianos eurent trente hommes tués et quatre-vingt-treize prisonniers. Cependant la ville de Pasto tenait toujours pour les royalistes, et don Juan-José Caycédo, qui y commandait, venait d'obtenir par une victoire la soumission de la province. Le gouvernement de Popayan ordonna à Cabal et à Macauley de marcher de ce côté; ceux-ci, étant arrivés à la montagne de Ménésès, à trois heures de Pasto, apprirent que la ville s'était rendue à Caycédo huit jours auparavant; ils retournèrent alors sur leurs pas, et le 1er. juillet ils perdirent trente-sept hommes en passant le Rio Juanambu.

Le 4 mai, *Antonio-Nicolas Briceño*, natif de Truxillo, forma un corps de cavalerie indépendante, dans la province de Barinas, composée d'étrangers, promit la liberté aux esclaves qui tueraient leurs maîtres, et fit une guerre d'extermination aux Espagnols. Attaqué près de Guadalito par un corps de quinze cents hommes, tous ses gens furent tués ou pris, à l'exception d'une vingtaine qui parvinrent à gagner San-Cristobal. Briceño, seize de ses officiers et huit personnes des plus respectables de Barinas, furent fusillés dans cette ville comme traîtres, par ordre du commandant espagnol don Antonio Tiscar (1).

Bolivar, ayant laissé des forces suffisantes dans les vallées de Cucuta pour les garantir de l'invasion des troupes de Maracaïbo, partit de San-Cristobal le 13 mai, avec un peu plus de quinze cents hommes, et prit possession du département de Mérida, après avoir battu l'ennemi à la Grita. Les habitants de Mérida l'accueillirent comme un libérateur, et consentirent à rétablir le gouvernement républi-

(1) Voyez *Revolucion, etc*, t. IX; *Documentos*, n°. 19; *Oficios* (du 4 mars, 8 avril, 1er et 8 mai) *del general Bolivar al congreso de la Nueva-Granada y al presidente de Cundinamarca, sobre la campaña de Venezuela*, en 1813.

cain de la province sur le pied où il était avant l'arrivée de Montéverdé (1).

L'avant-garde de Bolivar, commandée par le lieutenant-colonel *Atanacio Girardot*, entra sans résistance à Truxillo, et les faibles débris de la division de Corréa s'embarquèrent à Moporo pour Maracaïbo. Il y avait encore dans le Carache environ quatre cents fantassins et cinquante cavaliers aux ordres de l'Espagnol *Cañas*; Girardot marcha contre lui, le défit complétement à Agua de Obispos, lui prit cent prisonniers, des fusils, toutes ses munitions et son artillerie; le reste s'enfuit dans les bois. Cette victoire affranchit entièrement les provinces de Truxillo et de Mérida. De son côté, Bolivar, avec une force qui s'accroissait à chaque instant, marcha sur Caracas en traversant le département de Truxillo et la province de Barinas. Arrivant à Niquitao le 2 juin, il y battit les Espagnols, leur prit quatre cent cinquante hommes, un grand nombre de fusils, toute leur artillerie et leurs munitions. Ceux qui échappèrent au carnage périrent de faim ou de froid sur les sommets glacés des Andes. La défaite de la division de Tiscar, commandée par Yanez, Bovès et autres chefs, qui occupaient les plaines élevées de Vénézuéla, suivit de près celle de Niquitao, et il en résulta pour les indépendants une occasion de force considérable (2). Cependant, Bolivar ayant été informé du malheureux sort de Briceño et de ses compagnons, et des cruautés exercées par les Espagnols, rendit les deux terribles décrets, l'un à Mérida le 8 juin, l'autre à Truxillo le 15 juillet, par lesquels il déclara guerre à mort (*guerra à muerte*) à tous les Espagnols ennemis de la république qui tomberaient entre ses mains (3); mais cette menace ne fut réalisée que dans quelques circonstances.

Dans une de ces dernières affaires, la cavalerie de Montéverdé passa aux indépendants; le général se retira avec les débris de ses troupes dans Puerto-Cabello. Bolivar avança

(1) *Proclama del congreso de la Nueva-Granada, con motivo de la expedicion sobre Venezuela, al mundo del general Bolivar. Tunja, 20 de mayo de* 1813. *Camilo Torres, presidente.*

(2) *Proclama del general en gefe del ejercito libertador de Venezuela à los Venezolanos de Trugillo, 15 de junio de* 1813.— *Proclama à los Españoles y Canarias, 28 de junio de* 1813.

(3) *Voyez* Restrépo, *Hist.*, tome IX. — *Documentos, etc.*, n°. 20.

alors rapidement sur Caracas. Le gouverneur de cette ville, incapable de la défendre, convoqua une assemblée ou junte composée des membres de l'*audiencia*, du clergé et des officiers de la garnison, laquelle consentit à préparer une capitulation qui fut acceptée. Bolivar s'engagea à ne rechercher personne pour ses opinions, et à laisser à tout le monde la liberté de quitter Vénézuéla avec ses propriétés. Le gouverneur, sans même attendre la ratification du traité, s'embarqua pour La Guayra, emportant avec lui le trésor public et laissant quinze cents Espagnols à la merci du vainqueur. La capitulation fut envoyée à Montéverdé, toujours retiré dans Puerto-Cabello; mais il refusa de la signer, disant qu'il était indigne de la nation espagnole de traiter avec des rebelles. Le 4 août, Bolivar fit son entrée publique dans la ville de Caracas au milieu d'une brillante réception (1).

Mariño, poursuivant le cours de ses succès, avait obtenu plusieurs avantages dans les provinces orientales, et toutes celles de Vénézuéla étaient de nouveau au pouvoir des indépendants, à l'exception de Puerto-Cabello, où Montéverdé tenait encore. Bolivar envoya proposer à ce dernier un échange de prisonniers, qu'il refusa. Le général espagnol, ayant reçu un renfort de douze cents hommes venant de la Péninsule, attaqua les indépendants à Aqua-Caliente; mais il fut complètement défait: un grand nombre d'Espagnols furent pris ou tués. Montéverdé ayant lui-même été blessé, revint à Puerto-Cabello, qui tenait toujours pour l'Espagne.

Le commandement des troupes royales fut alors confié à *Salomon*, qui fit saisir un prêtre, nommé *Salvador Garcia*, envoyé par Bolivar comme parlementaire, et le retint dans les cachots de la forteresse. Salomon ayant été remplacé par *Iztuéta*, ce dernier fit placer les prisonniers de manière à ce qu'ils fussent exposés au feu des assiégeants. Les indépendants usèrent de représailles. Le siége de Puerto-

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tome I[er]. pag. 17-41. *Capitulacion concluida entre el general en gefe del ejercito de la union, y los enviados por el gobierno de Caracas y su cuerpo capitular y mision relativa à su aprobacion por el general don Domingo Monteverde.* — *Manifiesto del general en gefe del ejercito libertador á sus conciudadanos. Caracas*, 9 de agosto de 1813. — *Proclama excitando á los Venezolanos al sostenimiento de la guerra con sus bienes y personas*, 11 de agosto de 1813.

Cabello fut alors poursuivi avec activité par terre et par mer; on parvint à s'emparer de la plus grande partie de la ville, mais la citadelle continua à se défendre.

Bolivar publia une proclamation, le 16 août, pour inviter les étrangers de toutes les nations à venir s'établir dans les provinces de Vénézuéla, où ils jouiront de la protection du gouvernement; ceux qui s'enrôlaient pour sa défense devenaient citoyens de droit, et leurs services devaient être récompensés (1).

Sur ces entrefaites, Montès, président de Quito, réunit dans le Pasto un corps de quinze cents fusiliers, bien pourvu d'artillerie, qu'il destinait à la conquête de la Nouvelle-Grenade. Le brigadier *don Juan Samaño*, qui en prit le commandement, partit dans les premiers jours de juin pour Popayan, où se trouvaient trois cents hommes mal armés, aux ordres du colonel *José-Ignacio Rodriguez* (2). Samaño lui offrit une capitulation qu'il rejeta, aimant mieux évacuer la ville et se retirer dans la vallée de Cauca. Les Espagnols s'emparèrent de Popayan et poursuivirent les patriotes jusqu'à Candélaria, où ceux-ci se dispersèrent, et laissèrent Samaño maître de Cali, Buga et plusieurs autres villes de la province.

Un corps de cent cinquante hommes, commandé par un Français, le lieutenant-colonel *Manuel de Servier* (3), qui avait marché contre Samaño, fut défait et dispersé dans les montagnes de Pologordo. Samaño prit alors possession de la province de Popayan (8 août), et se dirigea ensuite sur Cartago; les chefs indépendants se réfugièrent à Antioquia et à Santa-Fé.

Bataille de Calivio. Nariño, nommé général des patriotes, s'avança vers le midi, et réunit en son camp de Bajo Palace environ dix-huit cents hommes. Au mois de janvier, il attaqua, à Calivio, l'armée de Samaño, qui était forte de deux mille hommes; et, après un combat de trois heures, la défit et la dispersa. Trois cent soixante soldats et huit of-

---

(1) *Invitacion á los extrangeros de cualquiera nacion que sean, para que vengan à establecerse en la provincia de Venezuela.*

(2) Dit Mosca, parce qu'il était indigène du plateau de Bogota.

(3) Ancien noble et émigré français qui était allé offrir son épée aux indépendants.

ficiers ennemis restèrent sur le champ de bataille, et quatre-vingt-six, dont six officiers, furent faits prisonniers. Assin, second général espagnol, y fut tué. Huit canons, deux cents fusils et toutes sortes de munitions tombèrent au pouvoir du vainqueur, qui eut seulement cinquante hommes hors de combat; Samaño s'enfuit à Pasto pour réunir de nouvelles forces (1).

Cabal, appelé à la présidence de la junte de Popayan en remplacement de Caycédo, réunit six cents hommes, dont trois cent cinquante fusiliers bien pourvus d'artillerie et de munitions, aux troupes qui revenaient des bords de l'Océan-Pacifique, et en confia le commandement à Macaulay. Celui-ci se mit en marche dans la direction de Pasto, le 6 juillet, enleva le formidable passage de Juanambu, et se disposait à donner l'assaut à l'Egido de Pasto, lorsqu'on lui proposa un armistice et un échange de prisonniers, qu'il accepta à la suggestion de Caycédo, que les royalistes avaient remis en liberté. Macaulay leva son camp et prit la direction de Popayan; mais environné à Catambuco par un corps nombreux de l'ennemi, sur l'invitation de Caycédo, il proposa une capitulation qui fut agréée. Cependant, le commandant de Pasto, don Francisco Delgado, informé de la situation des indépendants, tomba sur eux à l'improviste au mépris de la suspension d'armes, en tua cent quatre-vingts dans leur camp et fit quatre cent cinquante prisonniers, parmi lesquels se trouvaient le président Caycédo et tous les officiers. Macaulay, qui était parvenu à se sauver, fut arrêté deux jours après par les Indiens de Buésaco, et mis à mort par les royalistes de Pasto (2).

Le 27 août, les indépendants de Popayan, ayant appris que trois mille hommes de Pasto marchaient contre eux, abandonnèrent la ville et se retirèrent dans la vallée de Cauca. La junte se transporta à Quilichao, où elle nomma *Masuéra* dictateur. Cabal, appelé au commandement en chef de l'armée, établit son quartier-général à Ohéjas; et, le 9 octobre, le colonel Rodriguez reprit la capitale avec environ trois cents hommes.

Dans le midi, le président Molina leva à Cuenca un corps de dix-sept cents hommes pour opérer contre Quito, et en

(1) *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, lib. I, cap. 9.
(2) Voyez la *note D*.

donna le commandement au lieutenant-colonel Valle. La junte de cette ville envoya à leur rencontre une armée supérieure en nombre, aux ordres de don Francisco Caldéron. Les deux partis en vinrent aux mains à Atar ou Verdélonia, le 26 juin : les troupes de Cuenca battirent d'abord en retraite; mais ayant tué, dans le désordre, une cinquantaine de soldats de Quito, ceux-ci perdirent courage et abandonnèrent leurs officiers, laissant sur le champ de bataille dix-sept canons, des munitions et tout leur bagage.

Vers ce tems, le maréchal-de-camp *don Toribio Montès*, nommé président et commandant-général des provinces de Quito par la régence de Cadix, arriva de Guayaquil à Lima; il en partit aussitôt pour Guaranda, le 9 juillet, avec six cents miliciens de Guayaquil, et plus de trois cents vétérans du corps royal de Lima. De son côté, la division de Cuenca, commandée par don Juan Samaño, s'avançait sur Riobamba. Les patriotes de Quito, ayant voulu arrêter l'avant-garde de Montès au puéblo de San-Miguel, furent repoussés avec perte; ils se retirèrent alors sur Ambato et Mocha, où ils concentrèrent leurs forces à l'embouchure des deux routes qui conduisent de Guaranda et de Cuenca à Quito. Montès, après sa jonction à Riobamba avec la division de Cuenca, se trouvait à la tête de deux mille hommes, dont quinze cent cinquante d'infanterie, et quatre cent cinquante dragons, avec onze pièces de canon. Les indépendants comptaient à peine mille hommes armés de fusils; ils avaient un nombre assez considérable d'Indiens à pied et à cheval, armés de lances, et présentaient un effectif d'environ six mille hommes, postés dans une situation excellente et garnie de six batteries. Montès, toutefois, n'hésita pas à les attaquer (2 septembre), les chassa de leur position, leur tua soixante-cinq hommes, et leur prit sept canons et quantité de munitions de guerre et de bouche. Les fuyards gagnèrent les forts de Jalupana et de Santa-Rosa, dont les remparts avaient été à dessein hérissés d'artillerie pour couvrir la capitale.

Le 23 octobre, Montès partit de Latacunga, et se mit en marche sur Quito. Pour éviter ces forts, il quitta la route royale et prenant son chemin à travers les Cordilières, il passa par le puéblo de Saguisili, le cabo Alaosi et Chisinché; suivit ensuite le penchant des montagnes neigeuses, pénétra dans le Marchaché, longea le cratère du volcan de Ninahuilca, et établit son camp sur les hauteurs de Bélen ou de

Turubamba, non loin de Pichincha. Cette marche à travers des déserts et d'affreux précipices, et qui dura neuf jours, ne peut se comparer qu'au passage des Alpes par l'armée française.

Les patriotes avaient concentré toutes leurs forces dans la capitale. Elles montaient à plus de six mille hommes, dont une grande partie de cavalerie, avec une artillerie nombreuse, mais mal servie. Ils avaient aussi bien fortifié le *cerro* de Panécillo à San-Sébastian et le détour qu'y décrit la Magdaléna. Montès, s'étant avancé jusqu'au pont de la *Calzada*, envoya sommer la ville de se rendre. Le colonel Carlos Montufar (1), qui y commandait, ayant répondu qu'elle se défendrait jusqu'à la dernière extrémité, Montès l'attaqua sur trois points (3 novembre), et s'empara, après trois heures de combat, des positions de Panécillo, de la Magdaléna et de San-Sébastian. La perte des indépendants fut de cinquante-trois tués, et celle des royalistes de quinze tués et de soixante quinze blessés. Vingt-cinq pièces de canon, cent fusils, trois cents paires de pistolets et beaucoup de lances et d'effets, tombèrent au pouvoir de ces derniers. Le lendemain, l'armée royale entra dans la ville, où il n'était pas resté un seul habitant. Les troupes, aux ordres de Montufar et de Caldéron, opérèrent leur retraite sur Ibarra, ville située au nord de la capitale, où se retirèrent aussi la plupart des membres du gouvernement, l'évêque et une foule d'autres personnes. Le colonel don Juan Samaño, qui les poursuivit avec une colonne de quinze cents fantassins, de cent cavaliers et deux canons, les culbuta d'abord à San-Antonio et ensuite à la ville d'Ibarra, où il fit prisonniers les principaux chefs. Les indépendants perdirent dans ces deux combats une centaine d'hommes tués, douze pièces d'artillerie, quatre cent six fusils, et une quantité d'autres armes et de munitions. Ce fut ainsi que la vaste province de Quito, où l'on comptait plus de trois cent cinquante mille âmes, fut conquise par une armée de deux mille hommes (2).

Le 7 novembre, un Français, nommé *Pédro Labatut*, à la tête de deux cents miliciens, la plupart de Barranquilla,

---

(1) Ce jeune officier américain, fils du marquis de Selva Alègre, avait fait la guerre en Espagne.

(2) *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrepo, lib. I, cap. 5.

et secondé de deux *lanchas* et autres petits bâtiments, prit d'assaut les fortes positions de Sitio-Nuévo, Palmar et Sitio-Viéjo, et s'empara de seize pièces de canon, d'une quantité considérable de munitions et de quatre *bongos* armés. Enflé par ce succès, il attaqua, le 18, et enleva, avec trois cent quarante hommes, l'importante position de Guamuro, où les Espagnols abandonnèrent leur artillerie, des munitions, quatre *bongos* armés et une *lancha*. Ces victoires valurent à Labatut le gouvernement de la province et le commandement en chef de la Magdaléna.

De son côté, Miguel Carabaño, étant arrivé à l'embouchure du Sinu avec cent cinquante hommes et quelques petits navires, attaqua par terre et par mer le fort de Zispata, qui se rendit le 26 novembre. Après cet événement, les habitants de Sinu reconnurent de nouveau l'autorité de Cartagéna.

Labatut, poursuivant le cours de ses succès, chassa les royalistes du *cerro* de San-Antonio et d'autres positions fortes et avantageuses dans la Basse-Magdaléna. Il marcha ensuite contre Santa-Marta, où il fut joint par les indépendants de cette province; et le gouverneur, désespérant de pouvoir tenir la place, s'embarqua avec les autorités et la garnison à bord de quelques vaisseaux de guerre et de transports qui s'y trouvaient, et firent voile pour Portobélo. Labatut entra à Santa-Marta sans résistance et accorda une amnistie générale aux habitants. Ainsi, en moins de deux mois, la capitale et la majeure partie de la province furent délivrées par une colonne d'un peu plus de quinze cents hommes.

Le 6, le général Bolivar décréta la peine de mort contre les traîtres; et le 20, il publia à Valéncia une exposition de la conduite du commandant espagnol Montéverde durant l'année de sa domination dans la province de Vénézuéla (1).

Le 2 octobre, la régence d'Espagne désapprouva les mesures rigoureuses de Montéverde; mais le ministre de la guerre, don Juan O'Donoju, dans son rapport aux cortès sur la situation des colonies espagnoles, se plaignait au contraire de l'indulgence montrée aux insurgés de Caracas.

Le 14, le titre de *libertador* est conféré au brigadier C. Simon Bolivar, par les autorités et la municipalité de Cara-

(1) *A las naciones del mundo.* — Voyez *Documentos*, etc., t. I, pag. 61-79.

cas (1). Le 22, institution de l'ordre militaire du libérateur de Vénézuéla.

Les royalistes de Coro, renforcés par quelques troupes de Puerto-Rico, entrèrent en campagne, sous le commandement de Céballos, et ayant pénétré sur le territoire de Caracas, ils mirent en déroute, le 10 novembre, un corps d'indépendants à Baréquisiméto; mais Bolivar ne leur permit pas de profiter de leur victoire; il les battit, le 5 décembre, à Vigirima, Barbuta et Araure, et fut salué du nom de *el libertador de Venezuela*.

Le 26 décembre, la municipalité de Caracas s'adresse au congrès de la Nouvelle-Grenade pour recommander l'union entre cette république et Vénézuéla.

Le 4 septembre, le gouverneur de Curaçoa, J. Hodgson, s'adresse au général Bolivar en faveur des Espagnols européens enfermés dans la prison de La Guayra et de Caracas; le général lui répond, le 2, de son quartier-général de Valencia. Il commence par développer les causes qui devaient justifier la conduite qu'il tient malgré lui à l'égard des Espagnols. Il rappelle qu'en 1810, le gouvernement de la Péninsule étant renversé par les Français, Vénézuéla fut la première province qui institua une junte pour conserver les droits de Ferdinand VII, et qui offrait aux émigrés un asile contre les troubles qui déchiraient la mère-patrie; que la révolution s'opéra par la force des choses, sans effusion de sang et sans aucun acte de vengeance, qui n'eût été qu'une juste représaille des outrages et de la tirannie sous lesquels l'Amérique gémit pendant trois siècles. Comment cette modération a-t-elle été reconnue? Lorsqu'en 1812 une capitulation assurait aux Espagnols la possession de tout le territoire indépendant de Vénézuéla, et que le peuple annonçait, par sa tranquille soumission, qu'il renonçait à ses droits politiques; lorsque Montéverdé lui-même fesait devant les Vénézuélians assemblés le serment d'accomplir les engagements qu'il avait pris, l'infraction la plus atroce était évidente. Les villes étaient pillées et les habitations brûlées, le sexe outragé, la population presque entière

(1) *La gratitud de los pueblos desencadenados aclama por capitan general de los ejercitos de Venezuela con el sobrenombre de* libertador, *al brigadier Simon Bolivar, general en gefe de las armas libertadoras.* — *Documentos*, etc., t. I, page 99.

plongée dans des cachots infects, et exposée à la brutalité d'une soldatesque effrénée et des agents les plus vils; des victimes sans nombre étaient envoyées à la mort, sans qu'aucun crime leur fût imputé. «Cependant,» continue Bolivar, «quand les troupes de la Nouvelle-Grenade vinrent sous mon commandement pour venger la nature et l'humanité si indignement violées, j'avais défendu d'exercer le droit de représailles contre tant de cruautés; la rage de nos ennemis s'étant accrue par l'impunité, j'ai dû, pour sauver mon pays, faire taire une sensibilité imprudente, et recourir aux moyens extrêmes. Je recommande à Votre Excellence la lettre du féroce Zervéris, l'idole des Espagnols de Vénézuéla, au général Moutéverdé (1); vous y verrez à découvert le plan d'extermination qui devait s'effectuer : c'est alors que je résolus de faire une guerre à mort à nos tirans; pour les priver de la supériorité qu'ils devaient à leur sistème de destruction.

» A l'ouverture de la campagne, dans la province de Barinas, le colonel Antonio-Nicolas Briceño et d'autres officiers de distinction ayant été faits prisonniers, ils furent lâchement fusillés au nombre de soixante. De pareils actes se répétaient à Calabozo, Cumana, et dans d'autres provinces, accompagnées de circonstances si barbares, qu'on ne peut les répéter.

» Votre Excellence peut avoir une idée de la cruauté des Espagnols dans le numéro 4 de la gazette de Caracas, où on lit les détails du massacre général ordonné par Zuazola, dans la paisible ville d'Aragua. San-Juan de los Morros, peuplée d'habitants tranquilles et agricoles, offrit un spectacle semblable par les ordres d'Antoñanzas et de Boves... Vénézuéla n'a pas été le seul théâtre de ces boucheries; le Mexique, Buénos-Ayres et le Pérou peuvent être comparés à de vastes cimetières. Le père Vicenté Marquétich assure que le fer des royalistes a immolé plus de douze mille Américains en une seule année, et il assure que la gloire de l'officier de marine, *Rosendo Portier*, consiste, dans son principe, de ne donner aucun quartier, même à des saints, s'ils se présentaient sous l'habit des insurgés.

» Les horreurs récemment commises surpassent tout ce que l'imagination peut se figurer. Dans les vallées de Tuy et de Tácata, et dans les villes de l'ouest, où l'on aurait pu croire

(1) Rapportée dans la gazette de Caracas, n°. 3.

que la guerre civile n'étendrait jamais ses ravages, tout a été massacré et horriblement mutilé sans égard pour l'âge et le sexe.. Vous solliciteriez donc vainement, en faveur des Espagnols détenus dans nos prisons, des passeports pour Curaçoa ou pour tout autre point de Vénézuela. Nous avons déjà éprouvé les fatales conséquences de cette mesure : la plupart de ceux qui ont obtenu cette grâce n'ont pas manqué, au mépris de leurs serments, d'aller grossir les rangs de nos ennemis. »

Bolivar termine en laissant à juger si les Américains doivent se laisser patiemment exterminer, ou s'ils peuvent user de tous les moyens contre une race acharnée à leur destruction.

L'amiral anglais à la Jamaïque proposa au gouvernement de Cartagéna d'entrer en arrangement avec *don Bénito Pérez*, vice-roi de la Nouvelle-Grenade, qui se trouvait alors à Panama; il l'avertit en même tems qu'en cas de refus, Cartagéna serait attaquée par les Espagnols. Le gouvernement envoya donc deux agents, nommés *del Real* et *Piuerez*, pour traiter avec le vice-roi. Celui-ci les fit arrêter comme espions à leur arrivée, les retint prisonniers pendant deux mois, et leur rendit la liberté à la demande de l'Angleterre.

Le gouvernement de la Nouvelle-Grenade, voyant que l'Angleterre s'était déclarée neutre, résolut de renouveler ses instances auprès des États-Unis d'Amérique, et en cas de refus, de s'adresser au gouvernement français. Cette mission fut confiée à *don M. Palacio Faxar*. M. Madison, président des États-Unis, répondit que son gouvernement était en paix, mais non en alliance avec l'Espagne, et qu'il ne pouvait aider les indépendants, bien qu'il désirât le succès de leur cause. L'envoyé s'adressa alors à l'ambassadeur de France aux États-Unis. Napoléon avait pris toutes les mesures nécessaires pour envoyer des secours aux Américains, lorsque la bataille de Leipsick en décida autrement.

1814. Le 2 janvier, Bolivar convoqua une assemblée générale composée de magistrats, de fonctionnaires publics, d'ecclésiastiques, d'officiers municipaux, de chefs de collége de commerçants, et de dépositaires; il leur rendit compte de ses opérations dans le Vénézuéla, et abdiqua le commandement suprême. Il fut toutefois invité à le reprendre en qualité de libérateur, et à le conserver jusqu'à la

réunion des provinces de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade (1).

Les Espagnols, ne pouvant réduire la province de Caracas, firent révolter contre leurs maîtres les esclaves, dont le nombre montait de soixante mille à soixante-dix mille ; elle ne présenta bientôt qu'un vaste champ de carnage et de désolation : depuis l'embouchure de l'Orénoque jusqu'à la ville de Caracas, un espace de quatre cents lieues fut dévasté par le fer, par le feu et par la famine. Les chefs espagnols *Boves*, *Yañez*, *Rosete*, *Puy* et le noir *Palomo*, reçurent des armes et des munitions des gouverneurs de Coro, d'Angostura, de Puerto-Cabello et de Maracaïbo. Bolivar ayant marché contre eux, Puy se retira à Barinas, où il fit arrêter cinq cent soixante-quatorze individus, et fusiller cinq cents d'entre eux sans aucune forme de procès ; le reste ne dut son salut qu'à l'approche des indépendants. Bovès et Rosette marchèrent des bords de l'Orénoco à travers les vallées de Tuy et d'Aragua, détruisant tout ce qui refusa de se joindre à eux dans un espace de plus de quatre cents milles ; ils réunirent ainsi huit mille hommes, parmi lesquels il n'y avait que cinquante Européens ou habitants des Canaries, et quelques mulâtres. Bovès se rendit maître de la Victoria, et Rosette d'Ocumare, où beaucoup d'habitants furent massacrés, dont trois dans une église ; ils s'avancèrent, l'un à dix lieues, et l'autre à quatorze de Caracas. Yanez et Puy quittèrent (février) Barinas pour venir les joindre, après avoir tué beaucoup d'habitants de cette ville. Bolivar marcha contre Bovès et le défit à La Victoria ; le colonel Rivas battit Rosette sur les bords de Tuy, et Yanez fut battu et tué à Ospinos. Bovès et Rosette, ayant rallié leurs troupes et reçu des renforts, s'avancèrent de nouveau contre Caracas. Les royalistes furent vaincus à San-Matéo par Bolivar, et à Boca-Chica, par Mariño et Tornal Menilla qui arrivait de Cumana pour se réunir à Bolivar. Ces revers déterminèrent les généraux espagnols Cévallos et Cabrada à lever le siége de Valencia. Bovès se replia sur *Los Llanos*, et Cévallos, qui dirigeait les opérations de ce siége, à San-Carlos. Ces victoires des indépendants furent achetées par la perte d'un tiers des troupes (2).

---

(1) Voyez *Documentos*, t. I, pag. 110–130. *Acta popular celebrada en Caracas el dia 2 de enero de 1814, en la iglesia del convento de religiosos franciscanos.*

(2) Voyez *Documentos*, etc. *Proclama á los soldados del ejer-*

Mariño ayant attaqué Cévallos, le 16 avril, fut repoussé et obligé à se retirer sur Valencia.

Cagigal, qui venait de succéder à Montéverdé en qualité de capitaine-général de Vénézuéla, était arrivé de Coro avec des renforts; s'étant réuni aux divisions de Cévallos, de Calzada et autres, il marcha contre Valencia.

Bataille de Carabobo. Les deux armées se trouvant en présence, le 28 mai, dans les plaines de Carabobo, un combat s'engagea, dans lequel les royalistes, mis en déroute, perdirent cinq cents hommes tués, blessés ou faits prisonniers, et une grande quantité d'armes et de munitions.

Les Espagnols tenaient toutes leurs provisions de Coro et de Llanos. Bolivar envoya Urdanéta contre la première de ces villes avec cinq cents hommes; et Mariño marcha avec un corps de même force contre San-Fernando de Apure, dans le Varinas. Bolivar retint auprès de lui le reste de ses troupes pour surveiller les mouvements de Bovès; mais celui-ci l'ayant attaqué à la Puerta, près la ville de Coro, à cinquante lieues de Caracas, avec un corps nombreux de cavalerie qui n'avait pas assisté à l'affaire de Carabobo, le força à la retraite. De son côté, Mariño, assailli par le corps de Cagigal et de Calzada, fut aussi contraint de se retirer à Cumana, et Urdanéta n'ayant pu secourir Caracas, fut contraint de concentrer ses forces à Cucuta, sur les frontières de la Nouvelle-Grenade.

Les habitants de *Los Llanos* se déclarèrent aussitôt en

---

cito vencedor en la victoria, en 13 *de febrero de* 1814, tom. I, pag. 152-150. *Manifiesto que hace el secretario de estado, Antonio Muños Tebar, por orden de S. S. el libertador de Venezuela.*

« *El general Simon Bolivar, natural de Caracas, no vió con indiferencia las cadenas que la barbaridad española puso por segunda vez á su patria; concibió el atrevido proyecto de redimirla y agregándose á este estado, logro entrar en la empresa. La republica de Cartagena lo vió con placer entre sus hijos, y le confió el mando de sus armas desde las orillas del Magdalena hasta los muros de la Guayra corrio con gloria este heroe americano. La republica tiene el orgullo de llamar su hijo benemerito al libertador de Venezuela.* »

Acto del cuerpo legislativo del estado de Cartagena de Indias, en que declara al general Bolivar hijo benemerito de la patria y que su nombre sea colocado en letras de oro en el archivo de la legislatura. Dado en el palacio del supremo poder ejecutivo del estado de Cartagena de Indias, á 15 *de marzo* 1814, *año* 4°.

faveur des royalistes, à cause de l'exécution de plusieurs de leurs concitoyens, que D. J. Campo Elias, l'un des capitaines de Bolivar, avait ordonnée. La défection de la ville de Los Llanos et la levée du siége de Porto-Cabello vinrent ajouter à la consternation générale; les troupes qui y étaient occupées furent embarquées pour Cumana, où Bolivar se rendit par terre avec le reste de son armée, et y fut suivi par une bonne partie de la population de Caracas. La Guayra et Valencia se rendirent par capitulation; les indépendants de Barcelona furent défaits par Bovès à Araquita, et le commandant de la flotille vénézuélienne refusa d'obéir aux ordres de Bolivar. Ce dernier, croyant que tout était perdu, s'embarqua pour Cartagéna avec quelques-uns de ses officiers les plus dévoués.

Les traités ou promesses faites par les Espagnols ayant été violés, il fut convenu que la capitulation de Valencia serait ratifiée pendant un service divin, qui serait célébré en présence des deux armées; et là, chaque parti ayant juré sur l'hostie sacrée d'observer religieusement les conventions arrêtées, les clefs de la ville furent remises. Bovès invita aussitôt à un bal et à un festin les principaux personnages des deux sexes, qui consentirent à y assister, et portèrent la vaisselle nécessaire au service; mais, au milieu des danses et des jeux, les portes furent enfoncées et une foule de soldats furieux se précipitèrent dans les salles et firent un massacre général. Quelques officiers seulement, qui n'avaient pris aucune part à cette atrocité, en ayant hautement témoigné leur indignation, furent exécutés par ordre de Bovès (1). Aymeric, nommé pour remplacer Samaño, amena aux vaincus des troupes fraîches de Quito; de son côté Nariño organisa un gouvernement populaire à Popayan, et marcha sur Pastos. Sur sa route il attaqua et prit *el alto de Juanambu*, après une résistance opiniâtre; il s'empara aussi de Los Tacines et d'Aranda, mais après des actions sanglantes, où il perdit plusieurs officiers. Il approchait de Pastos, lorsqu'il fut attaqué, battu et fait prisonnier dans les plaines d'Azuazu, le 8 juin. *Don José-Maria Cabal*, qui prit le commandement, fut vivement poursuivi par les troupes d'Aymeric, et réussit difficilement à faire sa retraite jusqu'à Popayan.

(1) Duanès, *Visit to Colombia*, chap. 12.

Le congrès de la Nouvelle-Grenade, en apprenant ce désastre, reçut aussi la nouvelle des avantages remportés par Bovès sur les indépendants de Vénézuéla, la restauration de Ferdinand VII et la chute de Napoléon.

Le 4 juin, le roi d'Espagne rendit une ordonnance pour enjoindre aux colons de mettre bas les armes; et, pour l'appuyer, une expédition partit de Cadix.

Le congrès rendit un décret, le 13 juillet, pour inviter les étrangers à venir s'établir dans les provinces fédérées, et enjoignit en même tems aux Espagnols de quitter le territoire jusqu'à l'établissement définitif de l'indépendance, leur laissant toutefois la disposition de leurs propriétés; il rendit aussi plusieurs décrets pour encourager les manufactures, les arts et les sciences.

Combat d'Urica. Rivas et Bermudez, restés à Cumana avec le reste des troupes, se rendirent à Maturin, où ils furent joints par un grand nombre d'individus qui s'étaient soustraits à la vengeance des Espagnols. Ils remportèrent d'abord quelques succès sur les royalistes; mais battus à *Urica* par une force supérieure, le 5 décembre, Rivas fut fait prisonnier et fusillé, et sa tête envoyée à Caracas : Bermudez s'embarqua avec quelques hommes pour l'île Margarita.

Dans cette sanglante guerre, les prisonniers royalistes, à Caracas et à La Guayra, étant entrés dans une conspiration contre le gouvernement, sur quatorze cents, huit cents furent exécutés. Les indépendants prisonniers à Puerto-Cabello furent massacrés par voie de représailles.

Ricaurté, jeune officier d'une famille distinguée de Bogota, avait été chargé de la garde d'un magasin à poudre. Un fort détachement espagnol s'approchant pour s'en emparer, Ricaurté s'aperçut que toute résistance était inutile; en conséquence, il ordonna à ses soldats de rejoindre l'armée, et étant resté seul dans le magasin, il y mit le feu au moment où les ennemis s'en rendirent maîtres, et sauta en l'air avec eux.

Le congrès de la Nouvelle-Grenade, siégeant à Tunja, informé, le 1er septembre, de la retraite de Cabal, de la victoire de Bovès sur les républicains de Vénézuéla, de la rentrée de Ferdinand VII dans ses États et de la chute de Napoléon, publia une proclamation pour appeler le peuple à l'indépendance, et lui annoncer le départ d'un commissaire pour réclamer l'appui de l'Angleterre, de ce gouvernement

protecteur des libertés de l'Europe, et qui, disait la proclamation, nous a plus d'une fois invités à secouer le joug de l'Espagne.

Dans cette conjoncture critique, *don Bernardo Alvarez*, qui avait remplacé Nariño dans la présidence de Cundinamarca, refusa d'accéder à la confédération; toutefois il fut forcé par la voix publique d'envoyer des délégués pour traiter avec le congrès de la réunion de la province de Santa-Fé. Ceux-ci conclurent un traité qu'il refusa de ratifier; il proposa alors au congrès une alliance à laquelle il ne voulut pas entendre : cette assemblée tenait alors ses séances à Tunja, où Bolivar, après sa défaite à Puerto, arriva en décembre.

La province de Cundinamarca entra dans la capitulation. Le congrès se transporta à Santa-Fé, et établit, le 12 décembre, le gouvernement de *las provincias libres de Nueva-Granada*.

Le pouvoir exécutif fut confié à trois personnes choisies par cette assemblée, savoir : Manuel Rodriguez Toricès, Garcia Rovira et Miguel Rey. L'administration des départements des finances et de la guerre leur fut affectée de concert avec l'assemblée fédérale qui se composait de deux députés de chaque province, dont les gouverneurs devaient agir comme délégué du gouvernement général.

1815. *Soumission de Santa-Fé de Bogota au congrès, et marche de Bolivar sur Cartagéna.* Les membres composant les diverses juntes étaient partagés sur la question de gouvernement, les uns préférant le système fédératif, les autres voulant un gouvernement central. Dans le congrès de Santa Fé, composé des représentants des provinces de Pamplona, Tunja, Néiva, Antioquia, Cartagéna et Cundinamarca, il y eut des débats très-vifs à ce sujet.

La cause des indépendants paraissait entièrement perdue, lorsqu'une expédition de cinquante bâtiments de transport, ayant à bord dix mille hommes, et escortés par deux frégates, arriva de Cadix sous les ordres du général Morillo. Ayant laissé deux mille hommes pour tenir garnison dans les places sur la côte de Vénézuéla, Morillo quitta Puerto-Cabello (juillet), avec le reste de l'expédition et quelques détachements qui vinrent le joindre pour aller assiéger Cartagéna. Bolivar, qui y avait passé après la bataille de la Puerta, se rendit de là à Tunja, où le congrès avait établi

le siége de ses séances. Cette assemblée le chargea de forcer Bogota à reconnaître son autorité; et ayant réussi dans cette opération, il fut envoyé dans un but semblable, avec trois mille hommes, dans la province de Santa-Marta. Cartagéna devait fournir des troupes et des armes. Bolivar s'étant arrêté à Mompox, sur la Magdaléna, fit signifier aux autorités de Cartagéna les ordres du congrès; mais, à l'instigation de don M. Castillo, gouverneur militaire, cette demande fut écartée, et l'attaque sur Santa-Marta échoua de la sorte. Bolivar marcha bientôt sur Cartagéna pour la contraindre à se soumettre, et ce fut le signal de guerre civile entre les deux partis qui divisaient cette ville.

Pendant ce tems, les royalistes prenaient possession de Mompox et d'autres places sans défense. Cependant, à la nouvelle de l'arrivée de l'expédition sous Morillo, Bolivar se rendit à la Jamaïque (1), laissant ses troupes à Cartagéna sous les ordres du gouverneur Castillo, pour coopérer à sa défense avec la garnison. Morillo se trouva alors maître d'une grande partie de la Nouvelle-Grenade; mais les Vénézuéliens ne se laissant point abattre par ce revers, se formèrent en *guérillas* sous *Monagas*, *Saraza*, *Llanos* et autres, qui occupaient le nord des provinces d'Angostura, Cumana, Barcelona, Caracas et Varinas, et ne cessèrent de harceler les Espagnols, dont ils battaient souvent les détachements. On envoya *don Pédro Gual* à Washington pour demander du secours au gouvernement; et dans une assemblée générale, tenue le 13 octobre, il fut convenu qu'on mettrait les provinces sous la protection de l'Angleterre. On expédia à cet effet des dépêches à Londres et au duc de Manchester, gouverneur de la Jamaïque : celui-ci refusa, faute d'instruction de sa Cour.

Vers le commencement de décembre, la disette de vivres se fit sentir à Cartagéna, à tel point qu'il y mourut cent personnes par jour. Le gouverneur *don Juan de Dios Amador* résolut alors de l'évacuer, et, le 5 décembre, les habitants et la garnison, au nombre de deux mille, s'embarquèrent sur treize navires, sous les ordres du commodore Aury, français de naissance, et s'échappèrent en pénétrant à travers l'escadre de l'ennemi, d'une force supérieure.

(1) Voyez *Oficio del general Bolivar al gobierno general de la Nueva-Granada. Kingston, 10 de julio de 1815. Documentos*, tom. I, pag. 152-173.

Le lendemain, le général Morillo y entra avec l'armée espagnole. « Mes troupes, » dit-il, « occupèrent aussitôt la » place; son aspect fut pour moi le spectacle le plus dou- » loureux de ma vie : ce n'était plus qu'un vaste cimetière » où l'on voyait errer quelques spectres encore animés; des » cadavres, amoncelés dans les maisons et dans les rues, ré- » pandaient au loin une odeur pestilentielle qui augmentait » l'horreur et témoignait la férocité et les crimes des bour- » reaux de cette malheureuse cité. » Bientôt il força toute la province à reconnaître l'autorité royale: « Mes colonnes, » dit-il, « parcoururent simultanément, avec une rapidité » sans exemple, l'espace de cinq cents lieues, depuis les im- » menses déserts du Casanare jusqu'à l'embouchure de l'A- » trato et au port de San-Buenaventura, et depuis les rives » malsaines de Santa-Marta et de Cartagéna jusqu'auprès des » montagnes de Popayan. » Il déclara en état de blocus tous les ports, depuis Santa-Marta jusqu'à la rivière Atrato, n'en exceptant que celui de Portobélo.

1816. Le général don Pablo Morillo était précédé par un corps d'armée, sous les ordres du général La Torré, qui prit la route d'Ocaña vers Pamplona, et battit les troupes indépendantes sous le général Rovira. Le combat de Cachiri ouvrit à l'armée espagnole le chemin de Bogota, où elle fit son entrée le 6 mai. Le général Servier avait opéré sa retraite jusqu'aux plaines de Casanare, et le président Madrid, sur Popayan.

Le général Morillo, dans un rapport (de 7 mars) adressé de Mompox au ministre de la guerre d'Espagne, qui fut intercepté par un corsaire de Buénos-Ayres, et publié dans la gazette (1) de cette ville, lui expose le caractère de la révolution américaine, et fait voir les difficultés qu'il faudra vaincre avant de pouvoir l'arrêter (2). Ce général exerça de terribles vengeances dans son passage. Il fusilla et pendit cent vingt-cinq des citoyens les plus distingués de la Nouvelle-Grenade (3), et confisqua leurs biens; il en jeta d'autres dans

(1) *Gaceta extraordinaria de Buenos-Ayres*, le 6 octobre 1816.

(2) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, t. X; *Documentos*, etc., n°. 45; *Oficio del general don Pablo Morillo al ministro de la guerra en España*.

(3) Voyez *Revolucion*, etc., tom. X; *Documentos*, etc., n°. 45; *Lista de los patriotas que sufrieron la pena de ultimo suplicio*

les prisons; celles de Santa-Fé de Bogota en renfermaient plus de six cents. Morillo, dans une autre pièce (1), accuse les femmes de cette ville de mener la vie la plus licencieuse. Il employa aussi un autre moyen de punir les habitants de la Nouvelle-Grenade; c'était de les faire travailler à paver des routes, dans des endroits écartés et malsains, loin de leurs familles, sans leur donner autre chose que des rations journalières (2). Un tribunal de purification, composé de quelques officiers, dépouillait les citoyens les plus riches, qui se trouvaient forcés d'accepter en échange des certificats de bonne conduite politique. M. Restrépo, dans le chapitre 14 de son *Histoire de Colombie*, trace un tableau affreux des cruautés exercées par ces officiers.

Le 30 mai, pour célébrer la fête de son monarque, le général Morillo publia une amnistie de son quartier-général de Santa-Fé de Bogota, pour tous les officiers de l'armée rebelle qui ne sont coupables ni de sédition, ni d'assassinat, ni d'incendie; qui n'ont point oppressé les peuples par des violences ou des exactions; qui n'ont point égaré l'opinion par des écrits ou des discours subversifs; qui n'ont ni proclamé ni soutenu l'indépendance avec ténacité. Ne sont compris dans cette amnistie, ni les Espagnols, ni les étrangers, ni ceux qui avaient antérieurement obtenu des emplois de S. M. Ce général forma en même tems, dans la capitale, un tribunal ou junte de purification et un Conseil de guerre,

---

durante la residencia de Morillo en la Nueva-Granada, año de 1816. Parmi ces victimes se trouvaient les botanistes don J. Caldas et don Jorge Lozano, le chimiste don José Cabal et d'autres hommes distingués par leurs talents et leurs connaissances.

(1) Voyez *Documentos, etc.*, n°. 47; *Carta con que los Españoles desterraron á las principales señoras de Santa-Fé de Bogota.*

(2) Voyez *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrépo, c. 15. Le général Morillo cite, comme monument de la fureur des insurgés, la proclamation d'Antonio-Nicolas Briceño, datée de Cartagéna, le 16 janvier 1813, dans laquelle il est dit que le but principal de cette guerre est de détruire, à Vénézuéla, la race maudite des Espagnols d'Europe; et que, pour avoir droit à une récompense ou à un grade, il suffira de présenter un certain nombre de têtes d'Espagnols d'Europe ou d'insulaires des Canaries. Il fait rappeler aussi l'ordre du 8 juin 1814, qui condamnait à mort huit cents Espagnols d'Europe, et qui furent exécutés le 14, le 15 et le 16.

devant lesquels ils seront tenus de se présenter. Les habitants de chaque ville, bourg ou village, sont tenus de remettre, dans le délai de huit jours, au commandant militaire ou chef politique, toutes les armes, tous les fonds-hipothèques, effets précieux, machines, livres, enfin toute espèce de biens, meubles ou immeubles, appartenant au fisc, qu'ils auraient reçus à titre de dépôt ou de toute autre manière, et de dénoncer et remettre à l'autorité tous les revenus, propriétés, effets précieux, esclaves, et en général tous les biens meubles et immeubles, tous les titres, toutes les actions appartenant aux rebelles et aux émigrés, soit dans l'intérieur du royaume, soit à l'étranger; ainsi que tous les bulletins, proclamations, livres, exemplaires de la constitution, enfin tous les écrits imprimés par les rebelles et publiés par leur permission. Il était défendu à tous les habitants de recevoir aucun hôte chez eux sans en instruire le commandant militaire(1).

« Pour éviter le plus léger soupçon de fraude et de déprédation, je fis publier l'état actuel de ce que chacun donnait ou prêtait. On prit tous les moyens de faire renaître la confiance publique. De nouveaux chemins furent ouverts, les anciens réparés; des ponts et des chaussées furent construits. L'industrie éleva des hôtelleries sur les routes. Je fis établir des colonnes pour désigner les distances. Je propageai dans tous les cantons la vaccine, don précieux de la munificence de S. M., qui s'était presque perdu dans les derniers troubles. »

Le brigadier *Don Juan Samaño*, qui remplaça Morillo, suivit, dit M. Restrépo, le même sistème et établit un Conseil de guerre permanent. Les persécutions devinrent moins violentes après la translation de l'audience royale de Cartagéna à la capitale (27 mai), et le vice-roi *Montalvo* publia peu après (18 juin) une amnistie générale, accordée par Ferdinand VII, au mois de janvier précédent, à l'occasion de son mariage avec la princesse de Portugal. Toutefois, l'insurrection de Casanare ranima encore l'esprit de vengeance des chefs espagnols, et la victime la plus intéressante de leur fureur fut la jeune *Policarpa Salavarrieta*, qui s'était fait remarquer par son enthousiasme pour la liberté et l'indépendance de sa patrie, que les royalistes fusillèrent par

(1) Voyez la proclamation du général Morillo, du 9 juillet 1816, à ceux qui suivent les bannières des rebelles, ainsi que sa proclamation du 6 juin.

derrière, le 14 novembre, avec six autres, sur la place publique de Santa-Fé. Samaño y fit fusiller trente-un patriotes pendant les deux ans et huit mois qu'il commanda (1).

Dans sa dépêche au gouvernement espagnol (du 6 janvier), le général Morillo se vantait de n'avoir pas laissé en vie, dans le royaume de la Nouvelle-Grenade, un seul individu capable de se mettre à la tête de la révolution. Néanmoins le décret du roi Ferdinand, rendu au mois de juin 1814, dans lequel il était ordonné aux Américains de mettre bas les armes, produisit un effet tout contraire à celui qu'on en attendait; car la plupart de ceux qui, jusqu'alors, avaient soutenu les intérêts de l'Espagne, voyant qu'il n'y avait d'autre alternative que l'esclavage ou la liberté, se rangeaient sous l'étendard de l'indépendance.

Le commodore *Brown*, amiral de Buénos-Ayres, ayant battu l'escadre de Montévidéo, fit une expédition sur la côte de l'Amérique du sud; il se présenta, le 9 février, devant Guayaquil, et s'étant avancé pour attaquer une batterie, son vaisseau fut laissé à sec par la marée, et tomba au pouvoir de l'ennemi; le reste de l'escadre, composé de deux grandes corvettes, de deux goëlettes et de quelques navires capturés, se tint à l'ancre dans la rade de Puna. *La Consequencia*, une de ces prises, avait à bord 800,000 piastres. Le gouverneur espagnol ayant refusé de changer l'amiral contre les prisonniers qui se trouvaient à bord de l'escadre, le commandant en second fit feu sur la ville, et Brown fut rendu à la liberté moyennant la remise des prisonniers, la restitution de quatre navires et le paiement d'une certaine somme en argent.

Sur ces entrefaites, le général Arismendi s'empara de l'île de la Margarita, après avoir battu la garnison espagnole. Afin de soutenir ce mouvement, Bolivar concerta une expédition avec Brion, natif de Curaçoa, et aux frais de ce dernier, qui eut le commandement naval. Elle consistait en deux vaisseaux de guerre et treize navires de transport, ayant à bord des émigrants de Vénézuéla et mille hommes de troupes de la garnison qui avait évacué Cartagéna. Cette expédition partit du Port-aux-Cayes (Jamaïque) sur la fin de mars; elle arriva à Margarita au commencement de mai, après avoir capturé sur leur route deux vaisseaux de guerre

(1) *Revolucion de la Colombia*, par M. Restrepo, cap. 16.

espagnols, après un vif combat. Cette île fut évacuée alors par les royalistes, qui laissèrent seulement garnison dans la citadelle de Pampatar (1). Brion longea ensuite les côtes de Cumana, et débarqua dans le voisinage de la ville de ce nom, où ayant été renforcé par quelques guérillas, il remit à la voile pour Ocumare, port situé sur la même côte et plus à l'ouest, où il prit terre le 6 juin 1816. Bolivar fit voile pour Carupano, à cinq lieues au nord de Cumana, dont il se rendit maître le 6 juillet. Renforcé par plusieurs corps de guérillas, il se rembarqua pour Ocumare, d'où il adressa une proclamation aux esclaves pour leur offrir la liberté : il déclare, en même tems, la cessation de la guerre à mort (2). Il débarqua son avant-garde à Choroñi, et le reste de ses troupes à Ocumare, la première aux ordres de sir Grégor. Mac Grégor s'empara de Maracay et de La Cabréra, et marcha sur La Victoria pour secourir Caracas; mais Bolivar, attaqué par les troupes de Moralès, fut contraint de regagner sa flotte après avoir perdu environ deux cents hommes, y compris quelques-uns de ses meilleurs officiers. En conséquence de cette action, Mac Grégor se dirigea vers Barcelona, poursuivi par Moralès. Un combat eut lieu à Alacran, dans lequel ce dernier fut repoussé, et ensuite complètement battu à Juncal. Mac Grégor entre alors à Barcelona, et se mit en relation avec les généraux des indépendants qui commandaient dans les provinces de Cumana et d'Angostura. Les Espagnols ayant menacé le fort de Pampatar, le 2 novembre, le général Arismendi vint se réunir aux indépendants de Barcelona.

Après la défaite d'Ocumare, Bolivar retourna aux Cayos; il en partit avec des renforts pour la Margarita, et arriva dans cette île au mois de décembre; il adressa de là une proclamation aux habitants de Vénézuéla, pour les inviter à former un congrès général, et se rendit à Barcelona, où il fut joint par Mac Grégor.

(1) Voyez *Proclama al arribo del libertador á la isla Margarita con la expedicion nombrada de los Cayos*, quartier-general *de la villa del Norte*, 8 *de mayo de* 1816.

(2) *Proclama declarando haber cesado la guerra á muerte, y ofreciendo á los que sirvan á la causa de Venezuela las mas justas recompensas. « La desgraciada porcion de nuestros hermanos que ha gemido bajo las miserias de la esclavitud ya es libre. La naturaleza, la justicia, y la politica piden la emancipacion de los esclavos. »* De son quartier-général d'Ocumare, 6 juillet 1816.

Campagne de 1817. Le général Morillo arriva, vers le milieu de janvier, à Vénézuéla, où il eut des renseignements de l'attaque contre le général Torré par le corps de Paez, à la Mucuritas, au passage de l'Apure. « Quatorze attaques consécutives contre mes bataillons fatigués m'apprirent, » dit le général espagnol, « que je n'avais pas affaire à » quelques lâches aventuriers, comme on me l'avait assuré. »

Le général Bolivar ayant attaqué les royalistes à Cumana, fut forcé de battre en retraite sur Barcelona, où les premiers entrèrent le 10 février; mais ils furent bientôt attaqués et battus avec une perte de mille hommes. Le lendemain, l'attaque fut renouvelée avec un égal succès; mais Bolivar ne put défendre la ville, qui tomba en leur pouvoir le 7 avril suivant. Les royalistes sont encore battus à San-Fernando de Apure par le corps du général José-Antonio Piar, ce qui lui donna les moyens de bloquer les forteresses de Augostura et de Guyana; elles se rendirent en juillet et en août. La prise de ces places donna aux indépendants le commandement de tout le cours de l'Orénoco et des pays de l'intérieur, de Guyana, de Varinas et d'une partie de Cumana, de Caracas et de Barcelona. Les royalistes étaient bornés à l'occupation de deux places, de Barcelona et de Caracas, et au pays situé au nord, le long de la côte. Angostura capitula, le 17 juillet, après avoir été bloquée depuis le 17 avril par Bolivar et Piar (1), et par l'escadre de l'amiral Brion.

Morillo se rendit à San-Fernando pour faire une tentative sur l'île de Margarita (2), fesant partie de Vénézuéla. Il y débarqua le 30 juillet, et s'empara de l'Ascension, la capitale, après une forte résistance; trois cents des indépendants furent tués et plusieurs blessés; le reste se retira aux montagnes. Le général espagnol croyait que l'occupation de cette île allait terminer la campagne, lorsqu'il reçoit des nouvelles de l'évacuation de la Guiane par le général Torré, et de sa retraite dans l'île de Granada. Il résolut alors de se

(1) Voyez ses instructions sur leur discipline, datées de son quartier-général, le 9 septembre 1817.

(2) Dans sa dépêche du 7 mars 1818, ce général fesait remarquer combien la conservation de cette île était importante; car si les insurgés parvenaient à s'y fortifier, leurs pirates ne tarderaient pas à intercepter le commerce avec le golfe du Mexique. (*Correo de l'Orinoco*, n°. 405. 18 et 25 juillet 1818.)

porter rapidement, avec une partie de ses troupes, sur la capitale de Vénézuéla. Il aborda à Cumana le 18 août, et le 28 à La Guayra; laissant quelques troupes dans chacun de ces ports, il se rendit à Puerto-Cabello, et de là à Caracas (septembre), où il demeura le tems nécessaire pour pourvoir à l'approvisionnement des troupes (1). Pendant son séjour dans cette ville, arrive l'amnistie accordée par S. M. à l'occasion de son mariage avec dona Maria-Isabel de Bragance, qu'il publia de la manière la plus solennelle le 21 septembre. Cette amnistie, qui offrit un oubli général pour tous les individus compromis dans les insurrections passées et présentes, tant jugés que non jugés, absents comme présents, « fut reçue », dit le général, « avec arrogance et mépris » par la plupart des dissidents, et je rejoignis les divisions de » l'armée pour ouvrir aussitôt la campagne ». Ses divisions, au nombre de cinq, occupaient Calvario, Sombréro et les environs, la rive de l'Apure, Nutrias et les environs, et la Nouvelle-Grenade; le quartier-général était à Calabozo.

Bolivar occupait la Guiane avec un corps nombreux d'infanterie et quelques petits détachements de cavalerie, et menaçait San-Diégo et même San-Fernando par le cours de la rivière; Paez se tenait entre les rivières d'Orénoco et d'Apura; Zaraza, Infantès et autres partisans occupaient la rive gauche de l'Orénoco.

Une colonne espagnole, commandée par le colonel *don Francisco Ximénès,* marcha sur la ville de Guayra et la prit d'assaut avec la perte de douze morts et de vingt-sept blessés; celle des indépendants était de trois cents hommes, dont le colonel commandant. En même tems, la ville de Cumanacoa fut brûlée par un autre corps sous le commandement du major *don Vicenté Bausa.*

Le 2 décembre, le général *Zarazu,* qui était en marche pour joindre Bolivar, fut attaqué et battu dans les provinces de la Hogaza, par le corps du brigadier La Torré. Selon le rapport du premier, la perte, dans ce combat, monta des deux côtés à cinq cents hommes. Le général Morillo dit que

(1) Le général Piar forma ensuite le projet de tuer tous les blancs; et étant convaincu des crimes de lèse-patrie, de conspiration et de désertion, il fut fusillé. Voyez *Proclama dada con motivo de la ejecucion del general Manuel Piar.* Angostura, 17 octobre 1817. Bolivar.

le corps de Zamarn était de cent fantassins et d'autant de cavaliers, et que toute l'infanterie resta sur le champ de bataille avec plus de deux cents hommes de cavalerie; on s'empara de deux pièces d'artillerie de campagne, d'un parc considérable, de douze cents fusils, quatre drapeaux, dix-huit caissons, cinquante mille cartouches; la perte espagnole se borna à onze soldats tués et quatre-vingt-dix-huit blessés (1).

Le 3 décembre, il y eut une autre action près de Cariaco, entre Mariño et les postes avancés de Morillo; les royalistes furent mis en déroute; mais Mariño fut blessé, et manquant de munitions, il fut obligé de rétrogader vers la première position de Cumanacoa. Les forces des royalistes, engagés dans cette affaire, montaient à neuf cents hommes, dont quatre cents restèrent, dit-on, sur le champ de bataille; celle des indépendants fut estimée à six cents, dont cent cinquante furent tués. Après leur retraite, les Espagnols tentèrent de s'échapper par l'Orénoco, et furent interceptés par la flotte de Brion, qui s'empara de quatorze de leurs plus grands navires, contenant des troupes, la caisse militaire et les provisions.

Le 8 décembre, le général Morillo publia encore une autre proclamation, de son quartier-général de Guadarrama, à ceux qui suivent, les armes à la main, le parti révolutionnaire, mais sans produire aucun résultat.

Le 10 novembre, installation du Conseil d'État de la Vénézuéla dans la cité de Santo Tomas de Angostura (2).

Pendant cette année, six expéditions différentes partirent du port de Londres pour Vénézuéla, afin d'y introduire la tactique et la discipline de l'Europe; mais, ayant été obligés de relâcher à quelques-unes des îles des Indes occidentales, les officiers qui en fesaient partie furent retenus par les préposés des douanes pour de certaines contraventions. Plusieurs d'entre eux, dégoûtés de ce début, se retirèrent. D'autres ne tardèrent pas à suivre cet exemple, tant à cause de leur ignorance du caractère et de la langue du peuple qu'en raison des privations et des fatigues qu'ils essuyèrent et de la mésintelligence qui régnait entre eux et les officiers du pays.

(1) Mémoires du général Morillo.

(2) *Acta de instalacion del consejo de estado de la republica de Venezuela.* Voyez *Documentos, etc.*, tom. I, pag. 189-200.

Événements politiques de 1818. Baptiste Irving est reçu à Angostura en qualité d'envoyé des États-Unis.

Le 3 juillet, il est décrété, par le chef suprême de la république de Vénézuéla, que le gouvernement politique des provinces n'exercera d'autres fonctions que celles attribuées au tribunal de première instance par le décret du 6 octobre 1817. La haute police et la police municipale des provinces appartiendront aux gouverneurs qui sont présidents des municipalités (1).

Un autre décret, du 7 juillet, exemte les étrangers du service dans la milice nationale (2).

Avant de partir pour l'armée, Bolivar tient un Conseil d'État à Angostura. Il nomme une commission composée du général de division Urdanéta, du directeur-général Roscio et de l'intendant Pénalvez, pour diriger les affaires pendant son absence. Il décide aussi qu'une assemblée générale des députés sera convoquée, le 1er. janvier 1819, à Léon de Caracas ou à Guyana, afin de donner une forme stable au gouvernement. Dans sa proclamation aux habitants de Vénézuéla, le 22 octobre, Bolivar disait : « L'île d'Haïti m'a reçu avec hospitalité. Le magnanime président Pétion m'a pris sous sa protection, et j'ai formé, sous ses auspices, une expédition de trois cents hommes égaux en courage et en patriotisme, comme ils le sont en nombre, aux compagnons de Léonidas » (3).

Campagne de 1818. Le général Morillo, à la tête d'environ neuf à dix mille hommes, dont les deux tiers de milices créoles, occupait Calabozo, Barinas et Santa-Fé. Les indépendants, forts de douze à quatorze mille, occupaient toute la campagne et étaient divisés en différens corps sur l'Orénoco depuis la Guiane jusqu'à San-Fernando de Apure. L'armée navale, sous les ordres de l'amiral Brion, composée de trente-cinq à quarante navires, portant huit cent pièces de canon et plus de sept cents hommes, bloquait toute la province de Caracas depuis Puerto-Cabello jusqu'à Cumana,

(1) *Decreto atribuendo la alta policia y la municipal á los gobernadores comandantes generales de provincia.*

(2) *Decreto eximiendo á los extrangeros del servicio de la milicia nacional. Documentos, etc.*, tom. I, 224 et 226.

(3) *Proclama del libertador, gefe supremo, convocando el segundo congreso de Venezuela. Cuartel general de Angostura*, 22 *de octubre de* 1818.

Le général Bolivar ayant concentré ses troupes, consistant en vingt-cinq mille hommes d'infanterie et deux mille de cavalerie, sortit de son quartier-général d'Angostura, le 31 décembre, pour effectuer sa jonction avec Paez, qui était posté sur l'Apure avec deux mille cavaliers et huit cents fantassins, dans le dessein d'attaquer ensuite les royalistes en plaine, s'ils attendaient son approche, ou, s'ils fuyaient, de les forcer à se renfermer dans les plaines maritimes alors bloquées par la flotte, sous le commandement de l'amiral Brion. Le 17 janvier, Bolivar effectua sa jonction avec Cédéño, et, le 3 février, avec Paez à San-Juan de Payara. Le 6, il traversa l'Apure à San-Fernando; et, après avoir fait trois cents lieues en quarante-deux jours, il arriva devant Calabozo, ville située à cent vingt milles S. de Caracas, dans laquelle le général Morillo avait établi son quartier-général. Le 12, la ville et le fort furent investis par l'armée de Vénézuéla. Morillo, ayant voulu tourner la gauche de l'ennemi, eut son aile droite culbutée et toutes ses troupes mises en fuite, après trois actions sanglantes qui occupèrent les journées des 12, 13 et 14 février. Le 16 et le 17, on en vint aux mains à Sombréro, ville située sur un affluent du Guarico, à environ cinquante milles au nord de Calabozo, et il y eut une perte de mille hommes dans une action très-meurtrière, dont les deux partis réclamèrent l'avantage (1); cependant les royalistes battirent en retraite et gagnèrent la vallée d'Aragua, et furent ensuite contraints de se réfugier dans Valencia à environ douze lieues de Puerto-Cabello. Le 10 mars, Bolivar fit occuper cette vallée, et il poussa des postes avancés jusqu'à la première ville. Les royalistes se retirèrent dans les places maritimes. Bolivar, profitant de ses succès, envoya Paez pour mettre le siége devant San-Fernando de Apure, île bien fortifiée dans l'Orénoco. Cette position, outre qu'elle protége Angostura, commande la navigation du fleuve, et facilite la communication avec la Nouvelle-Grenade. Elle était défendue par cinq cents Espagnols qui furent forcés de se rendre le 6 mars.

Le général Morillo, informé de la marche de Paez, se mit

(1) Voyez proclamation de Bolivar aux habitants de *Los Llanos*, datée de Sombrero, le 17 février 1818 : « *Todo vuestro territorio está libre de tiranos. Desde el centro de la Nueva-Granada hasta Maturin y Bocas del Orinoco, las armas republicanas han triunfado gloriosamente de los Españoles* ».

à la tête de la garnison de Valencia et de toutes les forces qu'il put ramasser, et marcha contre Bolivar qui était arrivé, après vingt jours de marche, à San-Victoria, à la tête du corps principal, réduit à douze cents hommes de cavalerie et cinq cents d'infanterie, dont la plupart armés de lances seulement. Surpris, le 13 mars, par Morillo, par une marche inattendue, à cinq ou six lieues de Caracas, dans plusieurs rencontres à Cabrera, à Sémen et à Maracay, il perdit deux cents hommes tués, un certain nombre de blessés, vingt chariots de bagage et une grande quantité de munitions de guerre (1).

Le 17, Bolivar attaqua avec toutes ses forces la position de Morillo à La Puerta, mais il fut repoussé avec une perte de huit cents hommes tués et de neuf cents blessés; neuf cents prisonniers, seize cents fusils et trois cents chevaux et mulets tombèrent dans les mains des Espagnols. Morillo, blessé à la cuisse dans l'action par un coup de lance, fut remplacé dans le commandement par le général La Torré. Cette victoire, dit le général Morillo, nous coûta assez cher, car nous perdîmes neuf officiers et cent cinquante soldats. Le nombre de blessés fut en proportion (2).

L'armée royale séjourna, le 17, à San-Juan de los Morros, et en partit dans la soirée, pour occuper Ortiz et Parapara. Les indépendants gagnèrent Calabozo, et se relevèrent de cet échec, par la jonction des corps des généraux Paez et Cédeño. Le premier avait été renforcé par un corps de volontaires anglais (3). Le 20 mars, l'armée fut passée en revue par Bolivar. Le 26, il reprend l'offensive pour attaquer La Torré, qui était campé sur les hauteurs d'Ortiz qui dominent le Guarico. Cette position fut emportée après un combat fort opiniâtre, où les assaillants perdirent cinq à six cents hommes. Morillo se retira à Valencia, Bolivar resta dans

(1) La perte des rebelles, selon le général Morillo, monta à plus de cent hommes, quarante-deux caissons, plus de deux mille chevaux et mulets et la totalité de leurs équipages. Voyez *Mémoires, etc.*

(2) Voyez ses *Mémoires*, etc., pag. 149.

(3) Voyez la proclamation du 6 mars, adressée par Francisco à Zéa, président *ad interim* du Conseil du gouvernement, aux officiers et soldats anglais qui étaient venus défendre la cause de l'indépendance. Ils formaient quatre cadres de régiment.

les environs de Calabozo pour réorganiser son infanterie, et campa ensuite à *El Rincon de los Toros*. Le colonel Lopez le poursuivit avec une force formidable par Hato-Viéjo et Los Tisnados, pour empêcher sa jonction avec Paez; et approchant de son camp, un prisonnier lui soumit des détails sur sa position et même sur le lieu où il se reposait à demi-lieue de Tisnados. Il détacha le lieutenant-colonel Révolalès avec quelques fantassins pour le surprendre; mais il parvint à s'échapper en chemise, et atteignit avec beaucoup de peine un lieu de sûreté, tous ceux qui l'accompagnaient ayant été tués ou blessés par le feu des Espagnols.

Bolivar, ayant rejoint ses troupes, fut attaqué de nouveau, le 17 avril, par Lopez, à une lieue environ de Tisnados où il avait pris position, à la tête de sept cents hommes de cavalerie et de trois cents cinquante d'infanterie. Il fut forcé de battre en retraite. Ayant recommencé le combat à la pointe du jour, ses troupes prirent la fuite. Il eut quatre cents tués, cent cinquante hommes faits prisonniers, et perdit toutes ses munitions, quatre cents lances et deux drapeaux (1). Les royalistes prétendirent que leur perte n'excédait pas quarante hommes, parmi lesquels se trouvait le colonel Lopez.

Le général La Torré arriva le 23 à San-Carlos, et le 25 Paez se présente, mais il se retire à la savane d'Onéto, sur la rive du *Coxédès*, où un combat opiniâtre eut lieu le 2 mai. Les deux partis s'attribuèrent la victoire; mais, si l'on en juge par le résultat, elle a dû appartenir aux royalistes. Quoique le combat cessât de lassitude, selon le général Morillo cinq cents hommes de Paez restèrent sur le champ de bataille, et il perdit deux drapeaux, plusieurs caissons, huit cents fusils et beaucoup de chevaux. La perte de l'armée royale était d'environ une centaine de tués et autant de blessés, parmi lesquels le commandant général. Elle se retira à San-Carlos, et Paez resta maître du champ de bataille. Il estima la perte des royalistes à mille hommes, tant tués que prisonniers, outre une grande quantité d'armes, de munitions et de provisions. Après cette affaire, les indépendants occupèrent San-Fernando de Apure, Calabozo et San-Carlos, tandis que les royalistes étaient dans Sombréro, Valencia et Caraças.

(1) Le général Morillo dit : Plus de six cents cadavres restèrent sur le champ de bataille; l'armée royale fit cent huit prisonniers, dont cinq chefs et trois officiers. Voyez ses *Mémoires*, pag. 157.

Le 4 mai, le général Morillo publia de nouvelles offres d'amnistie aux habitants de la province de Barinas, de son quartier-général de Valencia; et, le 16, il fit les mêmes offres aux habitants de Calabozo. « L'obstination, » dit-il, « avait tellement aveuglé les rebelles, que ce langage ne » produisit aucun effet sur leur esprit. »

Le 11 mai, il y eut une autre action très-sérieuse à dix-neuf lieues environ de San-Carlos, dans laquelle les royalistes eurent l'avantage, en essuyant toutefois une perte considérable. Quatre cent vingt hommes, y compris vingt officiers, périrent dans le combat; et Paez, qui avait dix mille hommes, en perdit la moitié.

Le brigadier Moralès, qui avait pris le commandement de la division du lieutenant-colonel Lopez, battu par les forces qui couvraient la ville de Cura, envahit les plaines de Calabozo; et, le 28 au matin, pénétra jusqu'à Guayabal; mais son camp ayant été surpris par les gardes d'honneur du général Paez, il perdit trois cents hommes, outre un bon nombre de prisonniers, de chevaux et de munitions, et fut forcé de se retirer avec le reste de son corps à Sombréro (1).

Le 29 mai, le général Bermudez, qui s'était établi avec neuf cents hommes au fort de la Madéra, à une lieue et demie de Cumana, pour harceler les troupes espagnoles de cette place, fut attaqué avec avantage par ces dernières qui en tuèrent cent huit. Les troupes royales perdirent vingt-huit soldats et deux officiers. (*Morillo.*)

Le général Mac Grégor remonte l'Orénoque, avec un renfort d'officiers et de soldats venus d'Angleterre et de secours en munitions, fusils, et une grande quantité d'effets militaires propres à la cavalerie et à l'infanterie.

L'amiral Brion, ayant dispersé la flotille espagnole, s'empara de plusieurs navires, où il trouva dix mille fusils, de l'artillerie, et des équipements dont les indépendants avaient grand besoin. Le 24 août, il s'empara de La Guayra par surprise; les royalistes l'avaient démantelée auparavant. La prise de cette place finit la campagne.

---

(1) Bulletin du chef d'état-major, Carlos Soublette, daté d'Angostura, le 16 juin. *Correo, etc.*, n°. 1.

Le général Morillo dit que Moralès donna bataille entre Calvario et Calabozo; que l'ennemi perdit, dans cette journée, environ quatre cents cavaliers et trois cents fantassins. Voyez ses Mémoires, pag. 165.

Il y eut à Saint-Barthélemi, entre la flotte des indépendants et celle des Espagnols, un engagement dans lequel celle-ci aurait été fort maltraitée, si le commandant Brion eût été secondé par le commodore Aury; mais ce chef, ayant abandonné la flotte des insurgés, se rendit maître de l'île de la Providence, qui était un lieu de relâchement pour avoir des vivres, et le dépôt naval d'un armement destiné à aider une insurrection dans le royaume de la Nouvelle-Grenade.

Bolivar, voulant obtenir quelques places maritimes, avait fait commencer le siége de Cumana, au mois d'avril, par le général Bermudez.

Dans sa proclamation aux Granadinos, du 15 août, Bolivar dit que l'armée de Morillo n'existe plus, que le sang de vingt mille Espagnols arrose la terre de Vénézuéla (1).

Marino, ayant formé le projet de bloquer cette ville par terre et par mer, se présenta, le 31 octobre, à la tête de quinze cents hommes devant Cariaco; mais il fut repoussé avec perte par la garnison et autres forces, sous les ordres du commandant don Agustin Noguéras. « L'ennemi, » dit le général Morillo, « perdit quatre cents hommes restés morts » sur le champ de bataille, et cinquante prisonniers; six cents » fusils, un drapeau, un canon, neuf caissons, et tous les che- » vaux des vaincus tombèrent en notre pouvoir. Dix morts » et vingt-quatre blessés furent toute notre perte (2). »

Le bulletin du sous-chef d'état-major, Francisco P. Santander, en date du 13 mai, portait : « Après huit combats successifs, les deux armées ont conservé leurs positions respectives : les Espagnols, principalement forts en infanterie, couvrant les hauteurs, et nous occupant avec notre cavalerie les plaines et tout l'intérieur du Vénézuéla. Les Espagnols ont perdu des généraux et des officiers de différents grades, des troupes européennes, trois mille soldats du pays, toutes leurs provisions et leur cavalerie. Nous avons à regretter, il faut l'avouer, plus de mille hommes d'infanterie et quinze cents de cavalerie, quelques braves officiers, des armes et des munitions » (3).

---

(1) *Proclama á los Granadinos*, *Angostura* : « *Ya no existe el ejercito el Morillo.* » — « *Mas de 20,000 Españoles han empapado la tierra de Venezuela con su sangre.* » *Documentos*, etc., t. I, pag. 227.

(2) Voyez les *Mémoires du général Morillo*, pag. 79.

(3) *Correo del Orinoco*, n°. 1.

Dans son bulletin du 8 mai, daté de son quartier-général de Guatapara, et adressé aux gouverneurs des possessions anglaises aux Antilles, le général Morillo disait « que les traîtres Bolivar et Paez ayant, en conséquence de l'occupation de la Guiane, réuni leurs forces près de San-Fernando, et pénétré par Calabozo dans l'intérieur des provinces, avaient d'abord défait quelques détachemens; mais qu'ils avaient été successivement battus dans sept brillantes affaires, à Sombréro, Maracay, La Puerta, Rincon de los Torros, San-Carlos et Sabana de Cogédé, où ils ont perdu la majeure partie de leurs officiers et soldats. « Ils ont perdu dans ces différents combats plus de trois mille cinq cents hommes, tant tués que prisonniers; deux mille cinq cents fusils, douze drapeaux, quatre canons, deux cents caissons, deux mille chevaux et mille mulets » (1).

En réponse à ce bulletin, Bolivar adressa d'Angostura, le 1er. septembre, au capitaine-général de l'île de Barbade, une lettre où il fesait remarquer que, lors de la défaite de Morillo à Calabozo, l'armée indépendante, de l'aveu même de ce général, comptait deux mille hommes de cavalerie et quinze cents d'infanterie. Nous ne pouvons donc avoir perdu trois mille cinq cents hommes et deux mille cinq cents fusils; car, dans ce cas, il ne serait pas resté un seul homme de notre armée, et on nous aurait pris plus de fusils que nous n'en possédions réellement. L'armée ennemie, au contraire, a perdu à Calabozo, plus de cinq mille hommes en morts blessés et prisonniers (2).

Le 19 septembre, le général Bermudez, à la tête de quatre cents hommes, et soutenu par une petite flotille sous le capitaine Antonio Diaz, reprit le brigantin *Colombia* dans le port de Guayra, et seize chaloupes, dont huit avec de l'artillerie et des munitions. Il s'empara, en même tems, du fort appelé de la *Plaza* de *Guiria*, où l'on trouva six pièces d'artillerie démontées, trois cents trente-une cartouches, quatre-vingt-quatorze canons, et autres armes. Les royalistes eurent dans cette affaire mille hommes tués ou blessés. Les indépendans

(1) *Correo del Orinoco*, n°. 1, 5 septembre 1818.

(2) *Correo del Orinoco*, n°. 11, 5 septembre 1818. Voyez aussi *Documentos, etc.*, tom. I, pag. 229. *Nota del gefe supremo á S. E. el capitan general de la isla de Barbada.*

eurent sur terre un officier mort et quatre hommes blessés, et deux marins tués et neuf blessés (1).

Le général Morillo, n'étant pas capable d'engager une action avec les indépendants sur un pareil terrain, se détermina à porter ses quartiers d'hiver de l'autre côté de l'Apure. Bolivar, persuadé qu'une armée sans paie, ni habillement, ni nourriture, ne pourrait rester dans l'inaction pendant la mauvaise saison des pluies, résolut de porter le théâtre de la guerre dans la Nouvelle-Grenade, et de se procurer par ce moyen des secours en hommes, en argent et en munitions.

20 novembre. *Déclaration de la république de Vénézuéla.* La junte nationale, composée de la haute Cour de justice, du vicaire-général et de toutes les autorités civiles et militaires, déclare qu'après un examen réfléchi de la conduite du gouvernement espagnol, on est certain qu'il n'a jamais pensé à une réconciliation franche et sincère. « Car c'était en proposant la paix, qu'il fesait bloquer nos ports, marcher des troupes contre nous, fomenter des conspirations pour nous détruire; la capitulation la plus solennelle a été violée par lui aussitôt que ratifiée, et une guerre d'extermination continuée sans égard au sexe, à l'âge ou à la condition des individus. D'après ces considérations, le gouvernement de Vénézuéla, interprète de la volonté nationale, décide que la république est, de droit divin et humain, affranchie du joug de l'Espagne, et forme un État libre, souverain et indépendant; qu'elle ne tentera plus aucune voie de conciliation auprès de son ancienne métropole, et ne traitera plus avec elle que de puissance à puissance!.... » Depuis 1810, ajoute le manifeste, « le peuple de Vénézué la a combattu pour » ses droits, et il a juré de s'ensevelir sous les ruines de sa pa» trie, plutôt que de rentrer sous la domination espagnole ».

1819, 17 décembre. *Loi fondamentale décrétée par le souverain congrès de Vénézuéla, pour la réunion des républiques de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla sous le titre de république de Colombie* (*ley fundamental de la républiça de Colombia*) (2).

---

(1) Rapport du général Soublette. *Correo del Orinoco*, 10 octobre 1818. Tom. I, n°. 12.

(2) Voyez *Discurso del libertador al segundo congreso general*

Les républiques de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade se réunissent en une seule, sous le titre glorieux de *républi- que de Colombie* (*republica de Colombia*). (Art. 1.)

Son territoire comprendra la ci-devant capitainerie générale de Vénézuéla et la ci-devant vice-royauté de la Nouvelle-Grenade, contenant une étendue de cent quinze mille lieues carrées, dont les limites seront ci-après fixées. (Art. 2.)

Les dettes contractées séparément par les deux républiques sont reconnues *in solidum*, comme dette nationale de la Colombie, à l'amortissement de laquelle on affectera les domaines de l'État et les principaux produits du revenu. (Art. 3.)

Le pouvoir exécutif sera exercé par un président, et à défaut par un vice-président, nommés *pro tempore* par le congrès actuel. (Art. 4.)

La république de Colombie sera divisée en trois grands départements, Vénézuéla, Quito et Cundinamarca, qui comprendront les provinces de la Nouvelle-Grenade, dont le nom est pour toujours supprimé. Les capitales de ces départements seront Caracas, Quito et Bogota (dite Santa-Fé). (Art. 5.)

Chaque département aura une administration supérieure,

---

de Venezuela, reunido en Angostura en 1819, *presentando el proyecto de constitucion. Documentos*, tom. II, pag. 1-45.

Proclama del libertador á los Granadinos. Santa-Fé, 8 septembre.

Decreto del libertador estableciendo un gobierno provisorio para las provincias libres de la Nueva-Granada. Bogotá, 11 septembre.

1819. *Discurso del libertador al congreso de Angostura manifestando que las provincias de la Nueva-Granada, anhelan por reunise á las de Venezuela, para formar una nueva republica de estas dos naciones, en cuya virtud se decreto la ley fundamental de la republica de Colombia.* 14 décembre.

1819. *Oficio del libertador al vice presidente de Cundinamarca trasmitiendole ley fundamental.* Angostura, 20 décembre.

1820, 17 janvier. *Convocatoria para el proximo congreso general de la republica de Colombia.*

—— 8 mars. *Proclama del libertador manifestando que la republica de Colombia, proclamada por el congreso de Venezuela, y sancionada por los pueblos libres de Cundinamarca es el selo de la independencia, de la prosperidad y de la gloria nacional.* Voyez *Documentos*, etc., tom. II, pag. 115-130.

et un magistrat principal ayant le titre de vice-président, et qui sera nommé, pour le présent, par le congrès actuel (Art. 6.)

Une nouvelle ville, portant le nom du libérateur Bolivar, sera la capitale de la Colombie. Le plan et la situation en seront déterminés par le premier congrès général, qui aura égard aux besoins des peuples des trois départements, et à la grandeur que la nature a assignée à cette riche contrée. (Art. 7.)

Le congrès général de Colombia s'assemblera, le 1er janvier 1821, dans la ville de Rosario de Cucuta, laquelle, à tous égards, est la plus convenable à cause de sa situation centrale. La convocation en sera faite par le président, le 1er janvier 1820. Le mode d'élection sera déterminé par un comité, sous l'approbation du présent congrès. (Art. 8.)

La constitution de la Colombie sera décrétée par le congrès général, d'après ces mêmes bases, et selon les principes consacrés par l'expérience des nations libres. (art. 9.)

Les armoiries et le pavillon de Colombie seront déterminés par le congrès général; en attendant, on se servira de ceux de Vénézuéla. (Art. 10.)

Le congrès actuel se séparera le 15 janvier 1820, afin qu'on procède aux nouvelles élections des membres du congrès général. (Art. 11.)

Une commission de six membres, ayant un président, et investie des pouvoirs nécessaires, remplacera le congrès pendant sa séparation. (Art. 12.)

L'établissement de la république de Colombie sera solennellement proclamé aux citoyens et aux troupes, avec des fêtes et réjouissances publiques, qui auront lieu dans cette ville, le 25 décembre, en commémoration de la Nativité du *Sauveur du monde*, dont la protection a amené la régénération de l'État par cette réunion. (Art. 13.)

L'anniversaire de cette régénération politique sera perpétuellement célébré par une fête nationale, où la vertu, le courage et les talens, comme autrefois aux jeux olympiques, seront honorés et récompensés. (Art. 14.)

La présente loi fondamentale de la république de Colombie sera promulguée dans tous les établissements et aux armées, insérée dans les papiers publics, et déposée dans les archives des *cabildos* ou municipalités, des corporations religieuses et des autorités civiles.

Fait au palais du congrès souverain de Vénézuéla, dans la

ville de Saint-Thomas de Angostura, le 17 décembre 1819, neuvième année de notre indépendance.

Signé Francisco Antonio Zéa, président.

Diégo Vallenilla, secrétaire.

Juan-German Roscio, Diégo-Bautista Urbaneja,
Manuel Cédéño, Juan-Vicenté Cardoso,
Juan-Martinez, Ignacio Muñoz,
José España, Onofré Basalo,
Luis-Thomas Péraza, Domingo Alzuru,
A. M. Briceño, José-Tomas Machado,
Eusébio Afanador, Ramon Garcia Cadix.
Francisco Condé,

Campagnes de 1819. A l'ouverture de cette campagne, l'armée royaliste était maîtresse de trois points: Santa-Fé, Varinas et Calabozo. Elle était forte de sept régiments d'infanterie, deux de cavalerie, et d'une nombreuse artillerie, en tout trois mille cinq cents hommes. Le général Morillo quitta Valencia, le 1er. janvier, avec son état-major; et soutenu par les trois divisions des généraux La Torré, Moralès et Calzada, marcha sur San-Fernando de Apure. Paez, qui y commandait et n'avait avec lui que deux à trois mille hommes de cavalerie, n'étant pas capable de soutenir un siége, évacua la place, dont le général Latorré prit possession. Le 26 janvier, le général Morillo passa une revue de ses troupes, et, le 1er, février, se mit en marche sur San-Juan de Payara. Deux cents cavaliers, qui l'occupaient, se retirèrent à son approche et repassèrent l'Arauca avec les divisions de l'armée. Celle de Morillo campa sur ses bords. Le 3 février, un gué fut reconnu, et les 7 et 8, avec six petits canots, il effectua le passage, malgré plusieurs charges de cavalerie dirigées par Paez, dont les forces montaient à mille hommes de cavalerie et environ quinze cents d'infanterie; cette rivière profonde et rapide avait des bords escarpés et presque à pic, et était large de 120 *vares* (37 pouces castillans). La passe de Caujaral était gardée par deux batteries. l'une de sept canons et l'autre de douze. Le général regardait ce passage comme son plus beau fait d'armes. Peut-être même l'histoire militaire de tous les tems, dit-il, n'a-t-elle rien d'égal à lui opposer. «Celui du Danube, dans la guerre de 1803, a été particulièrement admiré; mais le passage de l'Arauca présente, sans aucun doute, quelque chose de plus héroïque et de plus merveilleux» (1). Le 4, il offrit encore la paix aux

(1) Voyez ses Mémoires, page 192.

habitants de l'Apure et de l'Arauca, de son quartier-général de Nuévo-Paso del Rey. Morillo, continuant sa marche, entra le 7 dans les savanes, et arriva le lendemain à Caujaral, que Paez avait abandonné. Le général Morillo, ne pouvant faire subsister ses troupes dans un pays abandonné par ses habitants, détacha, pour se procurer des vivres, six cents hommes, qui furent battus et dispersés par Paez, le 11 (1). A la même époque, le général Morillo reçut des nouvelles de l'arrivée aux Cayes de Saint-Louis (St.-Domingue) de l'expédition anglaise de quatre mille hommes destinée à combattre contre lui, ainsi que du projet de Donato Pérez d'attaquer la province de Barinas par le Haut-Apure. Il voyait aussi que l'ennemi avait pour but de forcer ses troupes à s'épuiser par des marches pénibles sur les rives brûlantes de l'Arauca. En conséquence, il jugea à propos de rétrograder jusqu'à Caujaral, où il arriva le 14. De là il se rendit avec l'armée à Mérécure, et passa sur l'autre rive de l'Arauca. Continuant sa marche sur Achaguas, il y arriva le 8 mars, et s'y cantonna, afin de rester maître de l'Apure. Le 26, il publia une adresse aux chefs, officiers et soldats anglais au service des insurgés, et qui avaient combattu avec lui en Espagne sous les ordres du général Hill.

En même tems, le général Bolivar arriva avec quelques renforts de la Guiane, et ayant fait sa jonction avec Paez, il passa l'Arauca avec deux mille cinq cents hommes, dont quatre cents anglais, et occupa la droite de la rivière. Le 3 avril, six escadrons se présentèrent devant le camp espagnol établi près de Las Cocuizas, ce qui l'engagea à rentrer dans ses cantonnements d'Achaguas. La saison des pluies commençait à inonder ce pays. Bolivar se posta avec des forces considérables vers la province de Barinas, et un de ses corps, passant par Orichuna, intercepta la communication entre San-Fernando et Calabozo, où étaient les magasins espagnols. Le général Morillo quitta Achaguas le 30 avril; le 2 mai, il passa l'Apure, et son armée poursuivit sa marche jusqu'à Punta-Braba, et de là à Calabozo, où elle arriva le 12.

30 avril, *Combat de Quéséras del Médio*. Le général José-Antonio Paez, avec cent cinquante cavaliers seulement, attaqua et dispersa un détachement de cavalerie ennemie,

(1) Le général Morillo dit que l'ennemi fut mis en déroute et poursuivi jusqu'à Cunabiche, sans pouvoir le forcer à un engagement.

composé de deux cents hommes, à *Quéséras del Médio* (1) et ensuite le corps principal, fort de mille combattants, qui se retira précipitamment en laissant quatre cents des siens. Les indépendants n'eurent que deux tués et quatre blessés. Pour récompenser cette action, il fut décrété que tous les officiers et soldats qui y avaient pris part seraient membres de l'ordre des libérateurs (*miembros del orden de los libertadores*) et porteraient une médaille destinée à rappeler cette brillante journée (2).

L'armée royale, réunie au puéblo de Morcote par le colonel Barreiro, se composait de deux mille trois cents hommes. Le 5 avril, il se mit en marche vers Poré, capitale du Casanare, que ses habitants abandonnèrent à son approche; il y entra le 9. Continuant sa route à travers la Québrado-Colorado, il aperçut, à la distance d'une demi-lieue, un corps indépendant dont il évalua la force à mille hommes de cavalerie et autant d'infanterie. Les chevaux espagnols étant harassés de fatigue et manquant de fourrages, il se replia sur Poré. Dans sa retraite, vingt dragons et la majeure partie des soldats de Vénézuéla passèrent du côté des indépendants. Ceci décida Barreiro à retourner sur ses pas; et dans sa marche, il perdit encore de deux à trois cents hommes par la désertion ou dans des escarmouches d'arrière-garde, et la presque totalité de ses chevaux. Dans les quinze jours qu'il resta dans les *llanuras* ou plaines, pas un habitant ne se rangea sous l'étendard royal. Le géné-

(1) Voyez *Decreto del libertador presidente de la republica, concediendo premios à los que se distinguieron en el combate nombrado de las Queseras. Documentos*, tom. II, p. 44.

Paez, maintenant âgé de quarante ans, est né dans les plaines de Barinas, où il fut d'abord propriétaire de bestiaux. Il devint ensuite chef d'une bande de cavaliers fesant le métier de partisan. Paez faillit être victime d'un lâche attentat dans les plaines de Calabozo. Des assassins, qui étaient parvenus à s'approcher de sa tente, furent découverts par un enfant nommé *Antonio*, et saisis au moment où ils allaient pénétrer dans l'endroit où reposait le général. Ils subirent le sort réservé aux traîtres. Antonio, devenu fils adoptif de Paez, est maintenant, avec ses deux propres fils, à l'école militaire de Westpoint, aux Etats-Unis.

(2) *Correo del Orinoco*, tom. II, n°. 28, 24 avril 1819. On y voit les noms de ces cent cinquante cavaliers. (*Lista de los 150 heroes que se batieron con todo el exercito español en las orillas del Arauca, etc.*)

ral Santander, qui dirigea les opérations de cette campagne, conduisit son monde sur une seule colonne à travers les Cordilières, et les royalistes, obligés de diviser leurs forces pour en défendre les différents passages, essuyèrent des défaites continuelles.

Le général Morillo, ayant déjà perdu beaucoup d'hommes dans cette campagne, forma le projet de prendre et détruire Angostura, où le congrès de Vénézuéla était assemblé. Il détacha, pour cet objet, quinze cents hommes de ses meilleures troupes sous le commandant Arana. A quelques jours de marche de sa destination, il rencontra Marino (le 12 juin), qui avança aussitôt, avec treize cents hommes, au secours de cette ville, du côté de Cumana. Il s'ensuivit un combat acharné, à Cantaura, près San-Diégo. Les indépendants furent d'abord repoussés; mais, animés par l'exemple de leur chef, ils chargèrent à la baïonnette avec une telle impétuosité, qu'ils mirent en déroute les Espagnols, avec perte de la plus grande partie de leur artillerie et de leur bagage. D'après le rapport de Marino, mille Espagnols y périrent.

Selon le rapport du général Morillo, « Arana, qui ne pouvait vaincre que par surprise un ennemi supérieur en nombre et réuni à San-Diégo de Cabruta, au milieu d'une plaine immense, forma le projet d'attaquer Pao, dépôt des indépendants; mais ce poste fut abandonné avant son arrivée, et voulant rétrograder jusqu'à Chaparro, il rencontra un escadron ennemi. Il réussit à opérer sa retraite jusqu'aux bords du Guère, où il retrancha son infanterie. Un combat aussi opiniâtre que sanglant eut lieu, et dura sept heures. Enfin, les rebelles ne pouvant forcer la position, battirent en retraite sous la protection de leur cavalerie ». Leur perte fut considérable: cent soixante-deux hommes restèrent sur le champ de bataille, quatre-vingt-onze furent blessés. Arana réussit à regagner le cantonnement d'Onoto. Ces succès, dit le général, couronnèrent la campagne de 1819 (1).

Le deuxième congrès de Vénézuéla, composé de trente députés, s'installa, le 15 février, à Angostura. Bolivar assista à l'ouverture, pour presser l'union de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla en un seul gouvernement. Il se démit de l'autorité suprême, se réservant seulement le commandement de l'armée, alors concentrée sur l'Apure; mais il céda ensuite

(1) *Mémoires du général Morillo.*

aux vœux du congrès, qui le réélut président de la république. Le 26 février, il partit pour prendre le commandement de l'armée destinée à agir contre le général Morillo dans la Nouvelle-Grenade.

Expédition anglaise sous les ordres de Mac Grégor. Cet officier, qui avait déja servi avec distinction dans les rangs des indépendants, leva un corps de six cents hommes composé d'Anglais, pour le service du gouvernement de la Nouvelle-Grenade, de concert avec l'agent *don José Réal* à la tête de cette troupe. Il fit voile pour Saint-Domingue, et attendit aux Cayes l'arrivée d'un renfort qui devait venir le joindre, sous les ordres du colonel *Macéroni*. Pendant ce temps ses vivres s'épuisèrent, et ne pouvant s'en procurer, il envoya ses gens à l'île San-Andrès, tandis qu'il se rendit à Port-Royal de la Jamaïque. Mais il en revint sans provisions ni argent, et rejoignit son corps déjà réduit à quatre cent soixante-dix hommes. Dans cette extrémité, il se décida à attaquer un port espagnol, et ayant choisi Portobélo, il y arriva avec cinq navires et une chaloupe canonnière ayant à bord cinq cents hommes. Les débarquant à *l'ensenada de Buenaventura*, il obligea le commandant espagnol, *Van-Hersch*, à se replier sur Panama (le 11 avril) avec environ quatre-vingt-dix hommes, après une légère résistance. Mac Grégor prit possession de la place et en nomma un gouverneur. Il y avait cent treize canons, beaucoup de munitions et plus de quatre cents hommes de garnison. Cependant le commandant général de l'isthme, sir *Alexandre Hore*, instruit de cet événement, fortifia le château de Chagré à l'embouchure du Rio-Crucès, et s'étant mis à la tête de quinze cents hommes composés en partie des soldats du bataillon de Cataluña et des milices du pays, résolut de surprendre Mac Grégor. Il s'avança à marches forcées, et, à la faveur des bois épais qui environnent Portobélo, il forma ses troupes en deux colonnes, attaqua la ville le 29 avril, à six heures du matin, et s'empara de la maison du gouverneur, qui commande la batterie de San-Jéronimo. Il y eut soixante Anglais hors de combat, et les officiers du fort signèrent une capitulation. Mac Grégor et un petit nombre des siens sautèrent par la fenêtre de leur chambre à coucher, gagnèrent le principal navire qui était à l'ancre dans le port, et partirent pour San-Andrès. Hore envoya les prisonniers, au nombre d'environ quatre cents, à Panama. Le vice-roi transmit, le 2 juin,

l'ordre de les fusiller, en vertu d'une circulaire du cabinet de Madrid qui prononçait la peine de mort contre tous les étrangers au service des indépendants. Leur exécution toutefois n'eut pas lieu, et on se contenta de les condamner aux travaux publics (1). En vertu de la capitulation, ils devaient être conduits dans quelqu'une des possessions anglaises; mais retenus prisonniers, ils furent enchaînés comme des criminels et employés à dessécher des marais près de la ville et à nettoyer les rues. Les officiers, au nombre de vingt, furent relégués dans un endroit malsain sur la côte de Darien; et deux mois après, sous le prétexte qu'ils avaient tenté de s'échapper, ils furent tous fusillés, à l'exception d'un seul. Ceux qui étaient à Panama furent relâchés, au bout de dix-huit mois, par l'intercession du gouvernement anglais; mais il n'en survécut que trente-cinq, dont quatre officiers.

Après avoir quitté Portobélo, le général Mac Grégor revint aux Cayes, où il trouva les trois cents hommes du colonel Macéroni. Voulant tenter une nouvelle expédition, il débarqua avec eux à Rio-Hacha où, ayant été attaqué par les troupes espagnoles, ils furent faits prisonniers au nombre de deux cent cinquante et fusillés sur le champ de bataille, et leurs cadavres devinrent la proie des bêtes féroces et des vautours. Ainsi périt près d'un millier des meilleurs soldats qui aient été levés en Angleterre pour le service de l'Amérique du sud, et qui étaient pour la plupart vétérans de la guerre d'Espagne.

La Cour de Madrid s'étant plainte de cette expédition comme d'une infraction au système de neutralité adopté par la Grande-Bretagne, le bill prohibant les enrôlements à l'étranger fut présenté au parlement; mais, avant son adoption, une nouvelle expédition avait quitté l'Angleterre.

Passage des Cordilières et campagne de la Nouvelle-Grenade. Morillo n'osa pas attaquer Bolivar dans les plaines, à cause de l'infériorité de sa cavalerie. Celui-ci se trouvait dans l'impossibilité de tenir tête à son adversaire sur les terres hautes de Vénézuéla, parce que son infanterie était peu nombreuse et manquait d'armes et de munitions. Ce fut dans ces circonstances que Bolivar entreprit la belle opéra-

(1) *Historia de la Colombia*, por M. Restrepo, tom. X; *Documentos*, n°. 61 : *Decreto del Virey Samaño, mandando fusilar á todos los prisioneros hechos en Portobello*. Santa-Fé, 2 juin 1819.

tion qui décida du sort de la guerre. Informé de l'état critique de la Nouvelle-Grenade, il résolut de s'y rendre à la tête de son infanterie, composée des divisions des généraux Anzoátegui et Santander et de la légion anglaise sous les ordres du colonel *Rook*. Laissant Paez avec la majeure partie de la cavalerie et toute l'artillerie pour surveiller et inquiéter l'ennemi, et profitant de l'inondation annuelle des plaines, il traversa l'Arauca le 4 juin, et marcha à la rencontre de la division de Santander, forte de trois à quatre cents hommes, qu'il atteignit dans un petit village situé au milieu de la plaine de Casanare. Les deux troupes s'étant réunies, et ayant ramassé une grande quantité de bétail, cinq cents chevaux et mulets, se mirent en devoir de traverser la chaîne de montagnes qui sépare Casanare de la Nouvelle-Grenade, en prenant une route en mauvais état et peu fréquentée. Ce corps d'armée n'excédait pas quinze cents hommes, y compris cent cinquante Anglais, restant de trois cents qui composaient d'abord le bataillon. Plusieurs qui s'écartèrent de la ligne de marche périrent de besoin; d'autres, par les morsures des poissons appelés *carib* et *raya* (1), qui, dans le passage des rivières, s'attachaient aux jambes et aux cuisses des marcheurs et en arrachaient des parties. Quelques-uns, attaqués par des ulcères causés par la mauvaise nourriture et les insectes, ou harassés par des marches à travers des plaines couvertes de plantes épineuses (*cactus*) qui leur déchiraient les pieds et les jambes, furent obligés de rester dans de misérables villages sans chaussure et presque sans vêtements. Les deux tiers de ces malheureux virent périr en un seul jour le reste de leurs compagnons sur le sommet des Andes, ou *Paramo de Pisba* des Cordilières, d'un mal subit occasioné par le changement d'air : ceux qui en sont atteints sont appelés *emparamados*. Cinquante Anglais, deux officiers et cent hommes des troupes indigènes en furent les victimes. Sur cinq cents chevaux et mulets, il n'en resta pas assez pour transporter les munitions, qui furent

(1) Le premier porte à sa tête une espèce de harpon; l'autre, très-petit, a beaucoup de dents très-aiguës. Le poisson caraïbe (le *palometa* ou *guacarito* de Gumilla) est ainsi nommé à cause de son goût pour la chair humaine. Quelques tribus des bords de l'Orénoque, qui conservent les ossements de leurs morts dans des corbeilles, exposent pendant une nuit les cadavres dans le fleuve, et le lendemain on ne retrouve plus que les squelettes.

chargées sur le dos des Indiens demeurant de l'autre côté du *Paramo*, et dont chacun portait jusqu'à cent cinquante livres pesant. Après quarante-trois jours d'une marche aussi pénible et par une pluie continuelle, l'armée, réduite à neuf cents fantassins et deux cents cavaliers, entra dans le royaume de la Nouvelle-Grenade.

Action de Gaméza. Le général Bolivar arriva, le 6 juin, à Locha. Un corps de huit cents royalistes, sous le général Barreiro, avait pris une position formidable près la Peña de Topaga; mais, à l'approche des divisions de Santander et d'Anzoátegui, il battit en retraite et traversa le Rio de Gaméza. Se voyant vivement poursuivi, Barreiro revint sur ses pas et reprit sa première position. Ce mouvement fut suivi par les indépendants, qui traversèrent le pont sous un feu meurtrier et attaquèrent les Espagnols, qui, après huit heures de combat, abandonnèrent leur retranchement et gagnèrent une position plus formidable au Molinos de Topaga. Les vainqueurs campèrent à Gaméza, n'ayant perdu que douze tués et soixante-seize blessés. Les Espagnols eurent trois cents hommes tués, blessés ou prisonniers (1).

15 juillet. *Combat del Pantano de Vargas.* Après l'affaire de Topaga, Bolivar marcha vers le district de Santa-Rosa, dans le but d'occuper ce pays fertile et de commander la vallée de Sogamoso. Cette manœuvre força le général Barreiro à abandonner sa position de Topaya et à se retirer au Molinos de Bonza dans le voisinage de la ville de Tunja. Le 20 juin, le libérateur arriva en vue des retranchements ennemis défendus par des fossés et des palissades. Le 5 juillet, il se dirigea sur *Salitre de Paipa*, afin de tourner cette position et de l'attaquer par derrière. Ayant traversé le Rio de Sogamoso le 10, il se trouva, après deux jours de marche, en présence de toutes les forces espagnoles de la Nouvelle-Grenade, qu'il mit en déroute, malgré leur supériorité numérique et les avantages du terrain. Les royalistes perdirent dans cette circonstance, en tués, blessés et prisonniers, cinq cents de leurs meilleurs soldats, la caisse militaire et deux drapeaux du régiment des dragons de Granada. Le libérateur eut cent quatre hommes tués ou blessés. Cette ac-

(1) *Boletin del ejercito libertador de la Nueva-Granada, de dio de julio de* 1819; signé M. Manrique. Voyez *Documentos*, tom. II, pag. 54.



tion le rendit maître de toute la province de Tunja, à l'exception de la capitale, tandis que Socorro et Pamplona étaient aussi entièrement libres et que le reste du pays était en pleine insurrection (1).

L'armée libératrice qui occupait, le 3 août, Corralès de Bonza, attaque l'avant-garde des Espagnols, près le *puéblo de Paipa*. Ceux-ci gagnèrent une hauteur à la jonction des routes de Tunja et de Socorro, laissant les patriotes prendre possession du puéblo, traverser le pont de Paipa et s'établir sur la rive droite du Sogamoso. Bolivar repassa le pont, se dirigeant sur Tunja par la route de Toca; arriva, le 5, au puéblo de Chibata, après une marche de six lieues, et entrant dans la ville avec sa cavalerie, il en prit possession après avoir fait la garnison prisonnière de guerre. On trouva dans cette place six cents fusils et une grande quantité d'effets et de munitions. Les troupes royales, ayant continué leur marche par le *Paramo de Combita*, entrèrent, le 6, dans le *puéblo de Motabita*, à une lieue et demie de Tunja (2).

1819. *Expédition contre la ville de Barcelona.* Le général Arismendi avait été nommé par le congrès commandant de la légion britannique, à Margarita, lorsque le général Urdanéta obtint du général Bolivar le même commandement, mais en restant soumis toutefois aux ordres du premier, qui était l'idole des habitants de cette île. Urdanéta, se prétendant investi de l'autorité suprême, accusa Arismendi de trahison, le fit arrêter pendant la nuit et l'envoya pour être jugé à Angostura, où il fut acquitté par le congrès et nommé vice-président de ce corps à la session suivante. A la nouvelle de son arrestation, cinq cents habitants de Margarita, sur huit cents qui s'étaient enrôlés, refusèrent de servir. Le 14 juillet, Urdanéta mit à la voile avec la légion anglaise commandée par le général English, et arriva deux jours après en vue de Barcelona, située à une demi-lieue de la mer, qui était défendue par un fort muni d'une bonne artillerie et gardé par treize cents hommes. Le 17, il

(1) *Boletin del ejercito libertador de la Nueva-Granada; del dio de 15 de julio 1819. — Batalla de Vargas. Parte del general José-Maria Barreiro al virey, el 26 de julio.* — Voyez *Documentos*, tom. II, pag. 56-60 et 71-4.

(2) *Boletin del ejercito libertador*, n°. 3, 6 aug. Tunja. — Voyez *Documentos*, etc., tom. II, pag. 61.

fut emporté d'assaut et la garnison passée au fil de l'épée. Les vainqueurs entrèrent ensuite dans la ville, que les habitants et deux mille soldats avaient abandonnée, pour se retirer à Spiritu, située à quinze lieues de distance, où un renfort de mille hommes venait d'arriver de Caracas. Quarante-trois jours après l'occupation de Barcelona, un corps d'Espagnols d'environ mille hommes entra dans la ville; mais il en fut chassé avec perte de quatre cents tués. Les indépendants n'en eurent que vingt-sept. La flotte quitta ensuite Barcelona pour se rendre à la baie de Cumana.

8 août. *Bataille de Boyaca.* Cependant le général Barreiro avait pris la route de Samaca, dans le dessein de traverser le port de Boyaca et d'ouvrir une communication directe avec la capitale. Ses principales forces, au nombre de trois mille hommes, avaient pris position à une lieue du pont. Le libérateur résolut d'arrêter la marche des Espagnols et de les forcer à accepter la bataille. Le général Anzoategui commandait le centre et la droite; Santander dirigeait l'aile gauche. L'attaque eut lieu instantanément sur tous les points de la ligne, et l'armée royale fut bientôt mise en déroute. Plus de seize cents hommes restèrent prisonniers, et parmi eux, le général en chef, le colonel Ximénès, commandant en second, presque tous les officiers et sous-officiers des différents corps. A peine cinquante hommes, y compris quelques chefs supérieurs et officiers de cavalerie, réussirent à s'échapper. On leur prit toutes leurs armes, leurs munitions, leur artillerie et leurs chevaux. L'armée libératrice n'eut à regretter que treize tués et cinquante-trois blessés. Le chef rendit un décret le même jour, « pour perpétuer la glorieuse journée de Boyaca et récompenser les braves dont la valeur et la discipline ont donné un si beau lustre aux armes de la république ».

Le libérateur, ayant réuni tous les corps de son armée à Choconta, se mit, le 9, en marche avec toute l'infanterie, et le 10, en arrivant au pont del Comun, il apprend que la capitale a été abandonnée, le 8 au matin, par le vice-roi Samano, par l'*audiencia*, avec la garde d'honneur et le régiment d'Aragon, ainsi que par tous les fonctionnaires civils et militaires. Ce rapport fait hâter la marche de Bolivar, qui, le même jour (le 10), fait seul son entrée dans Santa-Fé, aux acclamations de la multitude. C'est ainsi qu'après une marche de soixante-quinze jours, depuis le puéblo de Mantécal, dans la province de Barinas, l'armée libératrice

occupa la capitale du nouveau royaume, ayant vaincu et détruit des troupes d'une force numérique trois fois supérieure (1).

On trouva dans l'hôtel de la Monnaie plus d'un demi-million de pésos en espèces, et, dans les magasins publics, tout l'attirail nécessaire à l'équipement et à l'armement d'une nombreuse armée. Le général Bolivar, dans son rapport, estimait à un million de pésos en espèces la valeur des propriétés confisquées (2). Les royalistes qui s'enfuirent de Santa-Fé firent leur retraite, les uns sur Cartagéna avec le vice-roi Samano, les autres sur Pasto et Quito, sous les ordres du général Calzada, et furent constamment harcelés, jusqu'à la rivière Naré et vers Popayan, par le général Anzoátegui et le colonel Plaza.

1820, 3 janvier. Décret du congrès assemblé dans la capitale de la Guyana, approuvant et confirmant l'acte de l'assemblée des notables de Santa-Fé de Bogota, en date du 9 septembre, qui accorde des distinctions particulières aux vainqueurs de Boyaca et les honneurs du triomphe au héros libérateur Bolivar, déclarant aussi que ladite assemblée a bien mérité de la patrie par le zèle et l'intérêt qu'elle a montrés en faveur de ses libérateurs, et que tous ceux qui se sont distingués en concourant à l'affranchissement des provinces de la Nouvelle-Grenade, recevront par un décret spécial des marques de la reconnaissance nationale (3).

Le 6 janvier, décret du même congrès accordant des récompenses nationales au général en chef et à l'armée de Cundinamarca : 1°. le général Bolivar portera désormais le

(1) *Boletin*, nº. 4 : *Batalla de Boyaca*. Ventaquemada, 8 aug. — *Oficio del libertador al vice presidente de la republica participando la jornada de Boyaca*; 14 aug. — *Acta de la provincia de Cundinamarca en que se designan premios, honores y recompensas tanto al libertador como á los demas guerreros de la batalla de Boyaca*. Santa-Fé, 13 septembre. — *Decreto para perpetuar la memoria y recompensas á los bravos de Boyaca*. Ventaquemada, 8 aug.

(2) *Los propriedades de los opresores y mal contentos fugitivos*. — *Boletin, etc.*, nº. 5. — Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 66-68.

(3) Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 115 : *Decreto del congreso de Venezuela aprobando lo acordado y determinado por la asamblea de notables de Bogota*.

titre de *libérateur*, au lieu de celui de président, dans tous les actes émanés de l'autorité. Son portrait sera placé dans la salle du congrès, avec l'inscription suivante en lettres d'or : *Bolivar, libertador de Colombia, padre de la patria, terror del despotismo* ; et au-dessous en petits caractères : *Decreto del congreso en Angostura, à 6 de enero de 1820.* 2°. Seront considérés comme libérateurs de Cundinamarca, non-seulement les vainqueurs de Boyaca, mais encore toute personne des deux sexes appartenant à l'armée, qui aura pris une part active dans cette mémorable campagne. Leurs noms seront inscrits, suivant leur mérite, sur la colonne triomphale de Boyaca, décrétée par l'assemblée de Bogota. 3°. Chaque libérateur portera une médaille avec son nom et ces mots : *Cundinamarca libertada,* 1819. 4°. Les veuves des militaires morts dans cette campagne porteront la décoration de leur mari décédé. 5°. Enfin les noms des libérateurs de Cundinamarca seront proclamés au bruit des salves d'artillerie et de la musique militaire, dans les principales places fortes du département (1).

1819. Le 14 août, Bolivar adressa une lettre au vice-président de la république pour lui faire part de ses opérations. Pendant que ceci se passait à la Nouvelle-Grenade, Paez ne cessa d'inquiéter l'ennemi dans le Vénézuéla (2).

La province de Neyva, située au sud de Santa-Fé, et celle de Mariquita au nord, proclamèrent leur indépendance. Le 28 août, il partit une division pour Popayan, une autre pour Santa-Marta, et un corps d'armée se rendit sur l'Apure par la vallée de Cucuta où Paez l'attendait. Bolivar, résolu de pousser la guerre avec vigueur, consacra 200,000 dollars à acheter des fusils pour armer la population d'Angostura. Paez eut le commandement de l'armée de l'ouest sur l'Apure ; Marino, de celle de l'est ; et Bermudez, qui commandait en second, fut chargé de conduire des troupes de Margarita à Maturin.

Le 11 septembre, le général Bolivar nomma le général Santander vice-président, avec des instructions pour lever

(1) Voyez *Documentos, etc.*, pag. 116 : *Decreto del mismo congreso concediendo al general Bolivar el titulo de libertador y otros con varios premios y recompensas á los vencedores de Boyaca.*

(2) Voyez sa lettre à Bolivar, du quartier-général du village de la Cruz, le 21 juillet 1819.

et organiser une armée pour la défense de la Nouvelle-Grenade du côté du sud et de l'ouest, et il retourna en hâte vers Vénézuéla pour y combattre son redoutable ennemi.

29 septembre. *Affaire de San-Juanito.* La division colombienne composée de mille hommes de la milice de Cauca, dont sept cents cavaliers, deux cents lanciers et fantassins, et cent fusiliers, commandée par le général Joaquin de Ricaurte, marcha contre un corps d'Espagnols fort de trois cent cinquante hommes de troupes de ligne, retranchés dans les plaines de San-Juanito. Ceux-ci furent complètement battus et laissèrent cent quatre-vingt-onze prisonniers, tant officiers que soldats, deux cents lances, quatre-vingt-dix fusils, etc. La perte des indépendants ne fut que de trois tués et dix blessés (1).

Le 11 octobre, Juan Bautista Arismendi, vice-président de la république, publia un décret par lequel toutes les troupes étrangères enrôlées par les commissaires du chef suprême, qui étaient arrivées à Vénézuéla, étaient admises à faire partie de l'armée de la république et à jouir des mêmes droits et priviléges que les indigènes. Elles devaient aussi avoir part à la distribution des propriétés nationales décrétée le 10 octobre 1817. On vota une gratification de 500 dollars pour chaque soldat et une somme proportionnelle pour les officiers de tous grades. Le 23 novembre, Arismendi publia une adresse à la légion britannique, et le 14 décembre, le général Bolivar en publia une à la légion irlandaise (2).

Morillo avait laissé environ cinq cents hommes dans le fort de San-Fernando de Apure, et sur la rivière un navire de dix canons. Le commodore Diaz s'empara de ce navire après une attaque vigoureuse, le 30 septembre; et, le 15 octobre, Paez prit possession de San-Fernando qui avait été évacué en toute hâte par les Espagnols. Dans cette campagne, les royalistes furent chassés de toutes les positions qu'ils occupaient au commencement, à l'exception de Cumana. Paez, avec environ quatre mille hommes, occupait Barinas et

(1) Rapport de Joaquin de Ricaurte, adressé de son quartier-général de Buga au ministre de la guerre de la république. (*Correo del Orinoco*, n°. 46, 11 déc. 1819.)

(2) *Proclama del libertador á los bravos soldados de la legion irlandesa. Documentos, etc.*, tom. II, pag. 95. Voyez la *note E.*

Guanara. Marino et Saraza avaient pris position près des côtes avec environ cinq mille hommes du pays et de la légion irlandaise.

La force du général Morillo, dont une grande partie créole, n'excédait pas dix mille hommes. Il demanda des secours d'Espagne et y envoya son aide-de-camp. le colonel Léon Orterga, pour cet objet. Celui-ci arriva à sa destination pour être témoin de la révolution de 1820.

Une expédition destinée pour l'Amérique méridionale fut préparée à Cadix, au printems de cette année. Elle se composait de vingt-deux à vingt-trois mille hommes. Trois cents navires de transport anglais, hollandais et français avaient été frétés pour les embarquer, et une flotte russe devait leur servir d'escorte. Le 8 juillet, les troupes s'étant révoltées, une partie fut envoyée à la Havane et le reste fut mis en cantonnement ou incorporé dans d'autres régiments. On fesait de grands efforts pour effectuer de nouvelles levées, lorsqu'une maladie épidémique, qui se déclara à bord des bâtiments, s'étendit à l'île de Léon et ensuite à Cadix, et moissonna cinq mille personnes. L'expédition fut alors abandonnée ; mais, vers la fin de novembre, la maladie ayant cessé ses ravages, on embarqua de nouveau les troupes, mais il éclata une conspiration qui décida du sort de l'expédition.

1820. *Événements politiques*. Le 11 janvier, le souverain congrès, assemblé à Angostura, nomma une commission composée de trois membres destinés à fixer toutes les réclamations faites à partir du 19 avril 1810, ainsi que celles des individus qui avaient servi la république depuis la campagne de 1816 jusqu'à l'installation du congrès en février dernier (1). Le même jour, cette assemblée publia un décret concernant la liberté des esclaves (2). Le 12, elle accorda une amnistie générale à tous les déserteurs de l'armée républicaine, excepté à ceux qui se seraient rendus coupables d'espionnage, de conspiration, de meurtres (3). Le 13, elle rendit un autre décret portant que, pendant la session du

(1) Voyez *Correo del Orinoco*, tom. III, n°. 53 : *Decreto sobre la liquidacion y reconocimiento de la deuda nacional.*

(2) Voyez *Correo, etc.*, n°. 51. 5 de febrero de 1820. *Decreto sobre la libertad de los esclavos.*

(3) Voyez *Correo, etc.* 12 de febrero. *Indulto general.*

congrès, il y aurait une députation permanente composée d'un président et de six membres choisis dans l'assemblée et chargés de l'expédition des affaires. Le même jour, le président *Francisco-Antonio Zéa* publia un manifeste au peuple de Colombie (1). Le 17, le congrès publia des règlements pour l'élection des députés du congrès général de la Colombie (2) Le 12 février, la loi fondamentale de la république de Colombie est reconnue et publiée par les autorités civiles, militaires et ecclésiastiques de la Nouvelle-Grenade (3). Le 11 avril, le roi Fernando VII publia un manifeste aux habitants d'outre-mer (4), pour prévenir ses sujets de son adhésion à la constitution rédigée par les cortès en mars 1812. D'après le décret du 8 septembre 1810, il n'y avait que deux membres *suppléans* pour représenter la vaste capitainerie générale de Caracas (5). Le 31 juillet, le congrès publia un décret pour la répartition des biens nationaux (6). Le 13 novembre, il transféra le siége du gouvernement de Colombie à la villa del Rosario de Cucuta, d'après la loi fondamentale de la république (7).

---

(1) Voyez *Correo, etc.*, nº. 50. 29 *de enero.*

(2) Voyez *Réglamento para las elecciones de los diputados que han de formar el congreso general de Colombia en la villa del Rosario de Cúcuta, el* 1º. *de enero de* 1821, *conforme á la ley fundamental de la republica.*

(3) Voyez *Correo, etc.* 20 abril 1820. *Union de Venezuela y Nueva-Granada.*

(4) Voyez *Correo, etc.*, nº. 69. 1 de julio de 1820. *Manifiesto del rey Fernando á los habitantes de Ultramar;* avec des notes. *Don Fernando VII, por la gracia de Dios rey de las dos Sicilias, de Jerusalem, de Cerdeña, de Corcega, de los Algarves, de Gibraltar, de las Indias orientales y occidentales, é islas del mar Oceano; archiduque de Austria; duque de Borgoña, de Brawante et de Milan; conde de Aspurg, Flandes y Tirol, etc., etc.*

(5) Voyez *Correo, etc.* 1 de julio de 1820. *Decreto convocatório de cortes, expedido por Fernando VII.*

(6) Voyez *Correo, etc.*, nº. 74. 5 de agosto. *Reparticion de bienes nacionales.* Voyez aussi *Correo, etc.* 18 mars. *Ley sobre reparticiones de bienes nacionales entre los servidores de la patria.*

(7) *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 185. *Decreto de translacion del gobierno supremo de la republica á la villa del Rosario de Cúcuta.*

Campagne de 1820. Bolivar, maître de la Nouvelle-Grenade, se détermina à réduire les places qui tenaient encore sur les côtes de la Colombie, particulièrement Caracas, Santa-Marta et Cartagéna. Ayant rencontré des forces à San-Fernando, il s'avança jusqu'à Calabozo; mais d'autres soins le rappelèrent et lui firent ajourner cette entreprise. Il rentra alors dans la Nouvelle-Grenade, et força les royalistes à se retirer devant lui. Il résolut cependant de pousser le siége de Santa-Marta et de Cartagéna, dont il confia les soins à son lieutenant Urdanéta, qui devait être assisté dans cette opération par un corps de neuf cents Irlandais, sous le général *Devereux*, citoyen des États-Unis.

Vers la fin de 1819, les troupes espagnoles qui occupaient Cartagéna et Pasto, essayèrent de rentrer en possession des provinces dont elles avaient été chassées quatre mois auparavant; mais elles échouèrent complètement, malgré des opérations bien combinées. Le vice-roi Samano, qui se trouvait à Cartagéna, envoya le colonel Walléta avec huit cents hommes d'infanterie pour s'emparer de la province d'Antioquia. Une flotille ayant à bord le même nombre d'hommes remonta la Magdaléna, afin de marcher sur Bogota; une autre flotille, composée de quatre transports et deux chaloupes canonnières, devait entrer au Choco par l'Atrato, avec des renforts pour le général Calzada, qui avait ordre de prendre l'offensive dans la province de Popayan. Par cette combinaison, on devait opérer sur une ligne d'environ trois cents lieues; mais la flotille espagnole dans la Magdaléna fut complètement détruite à Barbacoas par la flotille indépendante, sous les ordres du colonel Maïs. Sur l'Atrato les indépendants n'avaient point de flotille; mais, par le moyen d'un fort construit en hâte par les noirs esclaves des mines (1), et défendu par soixante soldats sous les ordres du lieutenant *Joaquin Acosta*, on réussit à repousser les Espagnols, qui pendant trois jours entreprirent de le forcer. Les troupes destinées pour opérer contre la province d'Antioquia se trouvaient découragées et ne dépassèrent pas la ville de Remédios. Le général Calzada parvint, le 20 janvier, à surprendre la garnison de Popayan; mais il fut contraint de se retirer.

Le général Devereux avait visité Cartagéna en 1815, pour

(1) Ces esclaves, qui s'offrirent volontairement pour ce travail, retournèrent paisiblement à celui des mines.

des motifs de commerce. A son retour en Europe, il conçut l'idée de lever un corps de troupes pour seconder les indépendants. Les officiers qu'il s'attacha avaient servi pour la plupart dans l'armée anglaise. Suivant les articles de leur engagement, ceux qui étaient commissionnés devaient avancer une somme d'argent proportionnée à leur grade, pour subvenir à une partie de l'équipement; on devait pourvoir au reste par différents moyens, et le tout devait être remboursé par les gouvernements de Vénézuéla et de la Nouvelle-Grenade d'après un arrangement fait avec leurs agents.

Au commencement de 1820, neuf cents hommes de cette expédition, sous le colonel *Elmer*, firent voile d'Irlande pour l'île de Margarita, où, après une réception amicale de l'amiral Brion, ils passèrent à bord de son escadre et débarquèrent à Rio-Hacha, sous la conduite du colonel Montilla. Celui-ci, voulant opérer sa jonction avec les indépendants dans l'intérieur de la Nouvelle-Grenade, s'enfonça d'abord dans les bois; mais sa marche fut arrêtée par un corps de deux mille cinq cents Espagnols partis de Santa-Marta, sous le commandement de Sanchoz Lima. Les Irlandais réussirent d'abord à repousser l'ennemi avec perte; mais la nature du terrain et le défaut de cavalerie les empêchèrent de profiter de leur avantage, et Montilla revint à Rio-Hacha. Là, ses troupes se mutinèrent et demandèrent le paiement de leur solde arriérée; en même tems ils voulurent aller attaquer Santa-Marta par mer. Les commandants parvinrent à les faire embarquer sur des navires anglais qui les conduisirent à la Jamaïque, et elles furent ensuite transportées aux établissements du Canada aux frais de la corporation de Kingston. Il n'en resta que cent avec Montilla, qui le suivirent à Savanille et ensuite au siége de Cartagéna, où ils se distinguèrent dans une sortie que firent les assiégés après la dispersion totale de l'armée des indépendants. Le peu d'entre eux qui survécurent à cette affaire furent incorporés dans le bataillon de Carabobo.

Le général Devereux, avec son état-major, était arrivé à l'île Santa-Margarita deux mois après le départ de ses troupes pour Rio-Hacha. Il fit voile pour ce port, comptant les y trouver; mais, n'en ayant eu aucune nouvelle, il se rendit à la Jamaïque, où il apprit le triste résultat de son expédition (1). Il alla alors à Colombia, où toutes ses réclamations

(1) Voyez *Representacion de los gefes y oficiales de la legion*

pour les dépenses et les frais de son armement furent admises.

Les 13 et 16 mars, proclamation de Mariano Montilla, datée de son quartier-général, sur le Rio de la Hacha, portant que la ville ayant été abandonnée par les autorités espagnoles, la direction des affaires est confiée au citoyen *Ramon Ayala*, qui prendra le titre de gouverneur politique et militaire (1).

Le 21 mars, autre proclamation du même général prononçant la confiscation des biens des Américains convaincus de conspiration contre la république et même contre ceux qui l'auraient excitée.

28 avril. *Combat à la Plata*. Le bataillon anglais, qui prit le nom d'*Albion*, étant complété par ordre du général Bolivar, et dirigé vers le sud, rencontra l'avant-garde des Espagnols à la Plata, qu'il défit entièrement; sept seulement parvinrent à s'échapper. Paez récompensa la valeur de ces Anglais: les officiers et soldats furent faits membres de l'ordre des *Libérateurs*, l'honneur le plus grand qui pût être décerné dans le pays.

Les 3 et 10 mai, un conseil de guerre, qui se formait d'après les ordres du général Morillo, condamna à la peine de mort ou à la déportation hors du territoire espagnol plusieurs habitants des deux sexes de Valencia, comme convaincus du crime d'espionnage ou d'avoir parlé contre la cause de la nation espagnole. *Doña Francisca Sandoval* et ses filles, *doña Joséfa Zavaléta* et autres dames, furent condamnées à la déportation, pour avoir fait de leur maison le foyer des réunions séditieuses. « Mais ensuite, » dit le général Morillo, « je crus devoir marquer l'époque de notre changement de forme de gouvernement, par des actes de générosité et de bienfesance. Tous les individus exilés pour avoir » suivi la cause de Rosalès, furent rendus à leurs foyers, excepté dona Zavaléta, qui préféra rester à Curaçoa avec son » mari. Ceux qui avaient été mis en prison, par suite des » troubles de Grenade, furent mis en liberté. » (2)

---

britanica y de parte de la Irlandesa que se hallan en Apure á S. S. Simon Bolivar, libertador, presidente y general en gefe de los ejercitos de Colombia. Achagnas, 26 aug. 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 154.

(1) *Proclama á los habitantes del Rio de la Hacha.* — Voyez *Correo, etc.*, tom. III, nº. 66. 11 de junio de 1820.

(2) Voyez les *Mémoires du général Morillo*, p. 241 la proclama

Sur ces entrefaites, le comte de Carthagène, général en chef de l'armée de la Côte-Ferme, venait de recevoir l'ordonnance royale du 11 avril, qui lui enjoignait d'employer tous ses moyens à la pacification de ce pays. En conséquence, Morillo écrivit, le 17 suivant, de son quartier-général de Caracas, aux généraux et chefs des indépendants ainsi qu'au gouverneur de la Marguerite, pour annoncer que le roi, toujours occupé du bien-être de ses sujets chéris, venait de renoncer de son propre mouvement au pouvoir dont ses prédécesseurs avaient joui pendant trois siècles; qu'il avait juré d'observer la constitution politique de la monarchie, sanctionnée par les cortès le 18 mars 1812, et généralement désirée par la nation. Comme une suspension d'armes devenait indispensable, le comte donna ordre aux commandants des différentes divisions de son armée et des forces navales, d'interrompre toute hostilité pendant un mois, à dater du jour de la réception de sa lettre. En même tems, il envoya deux députés (1) auprès du congrès siégeant à Angostura, et deux autres (2) à Cucuta, où se trouvait le président du gouvernement de Colombie, chargés de faire des ouvertures de conciliation. Les premiers s'embarquèrent sur la Guayra; un des derniers, G. de Linarès, partit, vers le milieu de juillet, pour les vallées de Cucuta. Dans cet intervalle, les chefs des indépendants répondirent qu'ils avaient interrompu les hostilités, mais que leurs opérations dépendaient des ordres du gouvernement. Les commissaires, don *Tomas de Cirès* et don *José-Domingo Duarte*, arrivèrent à Guyana, ville située à quarante lieues d'Angostura, où le commandant militaire leur signifia que, s'ils n'étaient pas autorisés à reconnaître l'indépendance du pays, ils ne pourraient continuer leur voyage. Ils se rembarquèrent pour retourner au point de leur départ.

---

tion à ses troupes, du 8 juin; et son adresse, du 12, aux émigrés de Costa-Firme. *Correo del Oricono*: 22 de julio de 1820. Tom. III, n°. 72 et 82.

(1) Le brigadier don Tomas de Cirès, gouverneur de Cumana, et don José-Domingo Duarte, intendant de l'armée et surintendant-général des finances.

(2) Don Juan Rodriguez de Toro, premier alcade constitutionnel de Caracas, et don Francisco Gonzalez de Linarès. La mauvaise santé du premier ne lui permit pas d'accompagner l'autre.

Gonzalez de Linarès et le colonel don José-Maria Herréra, qui lui avait été adjoint, arrivèrent, par une route difficile, de plus de deux cents lieues, à San-Cristobal de Cucuta, le 20 août. Le même jour, ils communiquèrent aux deux délégués (1) du gouvernement de Colombie une note contenant la proposition faite par le comte de Carthagène d'adopter la constitution espagnole et d'envoyer en conséquence des députés aux cortès, et que, dans ce cas, il promettait de confirmer les autorités exécutives dans leurs fonctions, et les chefs indépendants dans leurs emplois pour un tems limité. Les commissaires de Colombie répondirent, le même jour, qu'ils ne pouvaient entendre aucune proposition qui n'aurait pas pour base la reconnaissance de la souveraineté et de l'indépendance de la Colombie. Ce refus était accompagné d'un manifeste du gouvernement, du 13 juillet, énumérant tous les affronts que la nation avait reçus de l'Espagne, les cruautés de ses généraux, où l'on se plaignait surtout de la conduite des cortès de Cadix et du peu de représentation accordée aux Américains par la constitution qui n'alloue que trente députés pour l'Amérique méridionale, tandis que l'Espagne en a cent quarante-neuf. Rien qu'une indépendance entière, y disait-on, ne peut satisfaire trois millions d'hommes, quand ils ont acheté cette liberté par tant de sacrifices. Les commissaires espagnols, n'ayant pas d'instructions à cet égard, sont renvoyés et ils retournent à Caracas (2).

---

(1) Le général de division Rafael de Urdanéta et le colonel don Pédro Briceño Mendez.

(2) Voyez *Carta de don Miguel de Latorre, comandante general de la tercera division del ejercito expedicionario de Costa-Firme á S. S. el presidente de Colombia*, Bailadores, 2 julio de 1820. *Documentos*, etc., tom. II, pag. 133.

Contestacion del libertador, etc., al señor don Miguel Latorre. San-Cristoval, 7 juillet 1820. *Documentos*, etc., tom. II, p. 134.

Oficio del general en gefe del ejercito expedicionario de Costa-Firme, D. Pablo Morillo, al presidente del congreso de Guayana y general en gefe de sus tropas. Valencia, 22 juin 1820. Voyez *Documentos*, tom. II, pag. 136.

Otro oficio del general Latorre à S. S. el presidente D. S. Bolivar. Pueblo de Bailadores, 21 juillet 1820. Voyez *Documentos*, etc., tom. II, pag. 138.

Propuesta del libertador presidente al oficio del general Mo-

Le général Morillo fit ses préparatifs pour ouvrir la campagne à l'ouest de Vénézuéla, lorsque le général Bolivar revint à San-Cristobal des bords de la Magdaléna. Le 21 septembre, il adressa une lettre au général Morillo, dans laquelle il dit « qu'un armistice, sans la moindre reconnaissance de notre gouvernement, serait préjudiciable aux intérêts de la république, au moment où elle se flatte d'un triomphe décisif et complet. La continuation des hostilités doit nous valoir l'occupation du reste de Vénézuéla et de Quito, et nous débarrasser en même tems des frais énormes d'une armée trop nombreuse pour la Colombie. » Le président propose d'entrer en communication avec le général Morillo concernant l'armistice, et l'avertit que, vers la fin d'octobre, il portera son quartier-général à San-Fernando de Apure. Partant à la tête de sa division, il se dirigea sur Mérida et Truxillo, et força à la retraite un corps de huit cents hommes sous le colonel don Juan Tello, qui se retira jusqu'à Tocuyo.

En même tems, le comte de Carthagène adressa une copie de la lettre de Bolivar à la junte de conciliation (1), et trois commissaires (2), chargés de cette mission, eurent ordre de

---

rillo. El Rosario, 23 juin 1820. Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 141.

Proclama del libertador á las tropas españolas. Rosario de Cucuta, 1er. juillet 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 141.

Oficio del gefe superior politico de Cartagena al libertador. 20 juillet 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 141.

Oficio contestacion del libertador al gefe superior politico de Cartagena. Baranquilla, 23 aug. 1820.

Otro oficio del mismo gefe superior politico al libertador. Cartagéna, 28 aug. 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 146.

Contestacion del libertador al anterior. Turbaco, 27 aug. 1820.

Otro oficio del gefe superior politico y militar de Cartagena al general en gefe de los ejercitos disidentes de la Nueva-Granada. Cartagéna, 28 aug. 1820. Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 149.

Contestacion ultima dada por el ayudante general, etc. Turbaco, 28 aug. 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 151.

(1) Composée de don Francisco del Pino, don Ignacio-Xavier de Uzelay, du docteur don Manuel-Vicenté de Maya, et de don Félipe-Firmin de Paul.

(2) Le brigadier don Ramon Correa, chef politique par *interim*, et premier alcade constitutionnel de Caracas; don Juan Rodriguez de Toro et don Francisco Gonzalez de Linarès.

se rendre à Calabozo, pour recevoir des instructions du maréchal-de-camp don Miguel de La Torré. La dépêche du général Morillo, datée de San-Carlos, le 20 octobre, et adressée au général Bolivar, annonçait les instructions données à ces commissaires. Le général Bolivar, après avoir successivement occupé Bailadorès, Mérida, Truxillo et Caracas, adressa une lettre de son quartier-général dans cette dernière ville, le 26 octobre, au général Morillo dans laquelle il l'avertit qu'une maladie du général Urdanéta l'a empêché de se rendre à San-Fernando, et il lui propose les bases d'un armistice ainsi qu'il suit :

1°. Il y aura un armistice général pour quatre ou six mois; 2°. l'armée colombienne conservera les positions qu'elle occupera lors de la ratification du traité; 3°. la division de la côte prendra possession des villes de Santa-Marta, Rio-Hacha et Maracaïbo; 4°. la division de l'Apure aura pour ligne de démarcation la rivière Portuguésa depuis la branche du Biscucuy jusqu'à l'Apure; 5°. la division de l'Est conservera le pays qu'elle occupera au moment de la ratification du traité; 6°. la division du Sud conservera le territoire qu'elle a laissé derrière elle dans sa marche sur Quito et les positions qu'elle occupera au moment de la ratification du traité. Le comte de Carthagène, dans sa lettre du 29 octobre, datée de son quartier-général de Baréquisiméto et adressée au président de la Colombie, déclare qu'aucune de ces propositions ne peut convenir aux intérêts de la nation espagnole, mais que les commissaires les discuteraient (1). Bolivar, dans sa réponse

---

(1) *Proposiciones de armisticio hechas al general Morillo por el libertador*. San-Cristoval, 21 septembre 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 164.

Detalles oficiales sobre la ocupacion de Merida y Trugillo contenidos en el oficio del subgefe del estado mayor general, al Exmo vice presidente de Venezuela. San-Cristoval, 6 octobre 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 166-169.

Proclama del libertador con motivo de la ocupacion de las provincias de Merida y de Trugillo por las armas de la republica. Caracas, 14 octobre. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 173.

Oficio del general D. Pablo Morillo á S. S. el libertador presidente en contestacion al de 21 de setiembre. San-Carlos, 20 octobre. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 183.

Oficio del libertador proponiendo al general Morillo las bases del armisticio. 26 octobre 1820. *Documentos*, tom. II, pag. 185.

du 3 novembre, datée de Caracas, cherchait à engager le comte à conclure un traité qui dégagerait la guerre des horreurs et des crimes dont la Colombie a été le théâtre. Le général Sucre et le colonel Ambrosio Plaza, chargés de négocier l'armistice désiré, se rendirent au quartier-général de Morillo, à Humucarobujo, le 11 novembre, et lui remirent une dépêche de Bolivar, datée de Truxillo, le 9, dans laquelle il jure que si, après l'heureuse réformation du gouvernement espagnol, on veut encore le forcer à la guerre; si le sort des armes continue à nous être favorable, nos projets embrasseront l'Amérique entière. Le général Morillo, dans sa réponse du 12, dit: « Déposons les armes et entamons des négociations qui ramènent la paix, mais n'exigez pas l'impossible: je ne puis enfreindre la constitution politique de la monarchie; et consentir à la moindre cession du territoire serait lui porter atteinte ». Le général Morillo continua alors sa marche à Caracas; le général Bolivar se replia sur Truxillo.

Le 19 novembre, les commissaires espagnols se rendirent à Caracas, et les bases de l'armistice furent déterminées d'après l'ordonnance royale du 11 avril 1820. Le 22, les commissaires échangèrent leurs pouvoirs respectifs à Truxillo, et le 25, ils arrêtèrent et signèrent un *traité d'armistice* en quinze articles, réglant la manière dont se continueront les hostilités. Tous les prisonniers faits sur le champ de bataille par les deux partis, seront traités comme prisonniers de guerre et échangés. L'armistice est de six mois, à dater du jour de sa ratification. Des députés des deux partis doivent se rendre en Espagne pour traiter de la paix (1).

---

(1) *Audienciales de los comisionados del general Morillo cerca de S. S. el libertador presidente. Don Pablo Morillo, conde de Cartagena, marques de la Puerta, caballero gran cruz de las reales ordenes americana de Isabel la catolica y militar de San-Fernando, caballero de la de S. Hermenegildo, y condecorada con diez cruces de distincion por diferentes batallas, teniente general de los ejercitos nacionales y en gefe del expedicionario de Costa-Firme, etc.* Valencia, 20 juin 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 156. Voyez aussi *Correo del Orinoco*, tom. III, n°. 83.

Nota de los comisionados realistas á los de S. S. el libertador presidente; San-Cristoval, 2 de agosto de 1820. D. Francisco Gonzalez de Linarès, D. José-Maria Herrera. Documentos, etc., tom. II pag. 167.

Armisticio conduido entre el presidente de Colombia y el ge-

Le 27 novembre, entrevue du libérateur avec le général Morillo à Santa-Ana.

Le 17 décembre, ce dernier fit voile pour l'Espagne, et don Miguel de La Torré lui succède comme général en chef de l'armée d'expédition de la Côte-Ferme.

Le 21 décembre; le général Bolivar adressa une dépêche au général Morillo, datée de Barinas, pour le prévenir qu'il ne pouvait envoyer des députés en Espagne avant la réunion du congrès à Cucuta, qui doit durer tout le mois de janvier, et par conséquent il propose à la Cour de Madrid l'alternative d'envoyer des plénipotentiaires en Amérique, ou d'autoriser les généraux qui se trouvent à Vénézuéla à traiter avec lui. Dans sa réponse du 24, datée de Caracas, le général Torré dit qu'il ne pouvait se dispenser d'envoyer des commissaires auprès du gouvernement le plus juste et le plus libéral; que ces commissaires feront plus en un jour à Madrid qu'ils ne pourraient faire ici en un mois; que la meilleure corvette de guerre est prête à les porter en Espagne, mais qu'elle attendra les envoyés de Colombie. En même tems il adressa une note au colonel Plaza pour l'engager à faire partir aussitôt de Barinas un nouveau bataillon que Bolivar y avait établi (1).

Avant d'expédier cette dépêche, le général Torré apprend l'arrivée d'Europe des commissaires du roi (2) pour la pacification de Vénézuéla et la Nouvelle-Grenade. Il communique cette nouvelle au général Bolivar, et celle de l'arrivée à La Guayra de quatre bâtiments de guerre, les frégates *Viva*

---

neral en gefe del ejercito español. Trugillo, 25 novembre 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 189-197.

Tratado sobre la regularizacion de la guerra concluido entre el libertador presidente de Colombia y el general en gefe del ejercito español, 26 novembre 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 197-207. Voyez aussi *Correo del Orinoco*, tom. III, nº 90.

Contestacion de los comisionados del libertador á los del general Morillo; San-Cristoval, 20 aug. 1820. *Rafael Urdaneta, Pedro Briceño Mendez. Documentos, etc.*, tom. II, p. 158-60.

(1) *Correo del Orinoco*, nº. 90, 23 décembre 1820.

Bulletin du gouvernement de Cundinamarca, daté de Caly, en novembre 1820.

Mémoires du général Morillo, pag. 306 375. *Précis des négociations qui ont en lieu en* 1820.

(2) Don José Sartorio, brigadier de l'armée nationale, don

et *Ligera*, la corvette *Aretusa* et les brigantins *Hiena* et *Hercules*, destinés à relever l'ancienne station de Puerto-Cabello.

Les commissaires de Vénézuéla s'adressèrent, le 24 décembre, au président de la Colombie pour l'avertir qu'ils étaient partis de Cadix le 11 novembre dernier, avec ordre de S. M. le roi constitutionnel des Espagnes de venir traiter avec lui l'important sujet de la pacification de ces vastes contrées; qu'ils avaient pris aussitôt connaissance des traités d'armistice et de régularisation de guerre, conclus à Truxillo et publiés dans cette capitale (Caracas), et vu avec la satisfaction la plus pure les voies de la paix ouvertes, les armes déposées. « Nous célébrerons toujours, » disaient-ils, « cette mémorable journée du 26 novembre, où, après de » longues années de fureurs et de discordes civiles, la voix de » la raison a été enfin entendue. Notre satisfaction serait inex» primable, s'il voulait profiter de cette occasion pour faire » partir ses commissaires avec ceux d'Espagne (1). Ce gouver» nement, élevé à l'école de l'infortune, a établi, en 1808, l'em» pire de l'indépendance, en 1820 celui de la liberté; il porte » ses regards vers les contrées américaines, et ne désire rien » tant que leur paix et leur prospérité. » Le 25 décembre, les commissaires de la Nouvelle-Grenade s'adressèrent au général Bolivar dans le même sens; mais ils firent entendre que la reconnaissance de l'indépendance de ces provinces par la mère-patrie était impossible. En effet, les cortès, dans leur réponse à l'adresse du roi (le 10 juillet de cette année), s'exprimèrent ainsi : « Notre union intime avec V. M., le rétablissement de la constitution, l'exécution fidèle des promesses qui privent la malveillance de tout prétexte, faciliteront la pacification des provinces d'outre-mer, qui se trouvent dans un état d'agitation et de dissension. De leur côté, les cortès ne négligeront aucune occasion favorable pour proposer et pour adopter les mesures nécessaires

---

Francisco Espélius, capitaine de frégate pour Vénézuéla; et don Tomas Urrecha, capitaine de vaisseau, et don Juan Barry, capitaine de frégate pour la Nouvelle-Grenade.

Voyez *Diputacion del España cerca del presidente de Colombia*, Caracas, 24 décembre 1820. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 219-22.

(1) Don Francisco Gonzalez de Linarès et don Pédro-José Mijarès, désignés par la junte de Caracas.

à l'exécution de la constitution et au rétablissement de la tranquillité dans ce pays-là, afin que l'Espagne des deux mondes ne constitue qu'une seule et heureuse famille (1). »

(1) Voici le tableau des troupes mises sous les ordres des cortès d'Espagne, en 1820, selon le *Mémorial du marquis de las Amarillas*:

Pour la Nouvelle-Espagne :

8,448	troupes d'infanterie de la Péninsule.	
10,620	vétérans de la campagne.	
21,968	milice.	
41,036		

Pour Vénézuéla :

5,811	infanterie.	Troupes de la Péninsule.
426	cavalerie.	Troupes de la Péninsule.
6,080	infanterie.	Vétérans de la campagne.
6,000	cavalerie.	Vétérans de la campagne.
125	milice.	
18,442		

Pour la Nouvelle-Grenade :

1,828	infanterie. —	Troupes de la Péninsule.
243	infanterie. —	Vétérans de la campagne.
2,810	infanterie. —	Milice.
4,880		

Pour Quito :

1,085	vétérans du pays.	
104	infanterie.	Milice.
104	cavalerie.	Milice.
1,293		

Pour Panama :

508	infanterie de la Péninsule.	
249	infanterie. —	Vétérans.
1,189	infanterie. —	Milice.
1,946		

Pour le Pérou :

3,762	infanterie.	Troupes de la Péninsule.
148	cavalerie.	Troupes de la Péninsule.
2,437	infanterie.	Vétérans du pays.
238	cavalerie.	Vétérans du pays.
6,585.	Total.	74,182

1821, 12 juillet. *Loi fondamentale (ley fundamental de la union de los pueblos de Colombia.)* Nous, les représentants du peuple de la Nouvelle-Grenade et du Vénézuéla, réunis en congrès général, après avoir examiné attentivement la loi fondamentale de la république de Colombie, du 17 décembre 1819, avons, au nom et sous la protection de l'Être suprême, décrété sa ratification solennelle dans les termes suivants :

« Les peuples de la Nouvelle-Grenade et du Vénézuéla se réunissent en un corps de nation, sous la condition expresse que le gouvernement en sera populaire et représentatif. (Art. 1er.) Cette nouvelle nation prendra et recevra le titre de république de Colombie. (Art. 2.) La nation colombienne sera à jamais et irrévocablement indépendante de la monarchie espagnole, et ne sera jamais le patrimoine d'aucune famille ou individu. (Art. 3.) Le pouvoir national suprême sera partagé en législatif, exécutif et judiciaire. (Art. 4.) Le territoire de la république de Colombie se composera de l'ancienne capitainerie générale de Vénézuéla, de la vice-royauté et capitainerie générale du nouveau royaume de Grenade ; quant à la délimitation précise, on la réglera à une époque ultérieure. (Art 5.) Pour faciliter l'administration de la république, le territoire sera divisé en six départements, ou en un plus grand nombre si on le juge convenable ; lesquels porteront un nom distinct, et seront régis par une administration particulière dépendante du gouvernement général. (Art. 6.) Le congrès actuel de Colombie rédigera la constitution de la république conformément à la base déjà convenue et aux principes libéraux consacrés par l'usage des autres nations. (Art. 7.) Seront reconnues *in solidum*, comme dette nationale de la Colombie, les dettes que les deux peuples ont contractées respectivement, et dont seront grévées les propriétés de la république. (Art. 8.) Les branches les plus productives du revenu public seront appliquées par le congrès au rachat de ladite dette, au moyen d'une caisse d'amortissement. (Art. 9.) Lorsque les finances de la république le permettront, il sera élevé une nouvelle ville qui portera le nom du libérateur Bolivar, et sera la capitale de la république de Colombie ; le plan et la situation en seront désignés par le congrès. (Art. 10.) Les armes de la Nouvelle-Grenade et le pavillon actuel de Vénézuéla sont maintenus jusqu'à ce que le congrès en décrète d'autres. (Art. 11.) La ratification de l'établissement de la république

de Colombie et de sa constitution sera célébrée par des fêtes et des réjouissances publiques. (Art. 12.) Il y aura, chaque année, une fête nationale de trois jours en l'honneur : 1°. de l'émancipation et de l'indépendance absolue du peuple colombien; 2°. de son union en une seule république, et de la promulgation de sa constitution; et 3°. des grands triomphes et des victoires immortelles qui lui ont valu ces bienfaits; cette fête nationale aura lieu les 25, 26 et 27 décembre, et chaque jour sera consacré à la commémoration d'un de ces glorieux événements. (Art. 13.) Le présent pacte fondamental d'union de la nation colombienne sera solennellement promulgué en présence du peuple et de l'armée, inscrit dans les registres publics, et déposé dans les archives des *cabildos* et des corporations.

1. José y Marquez, président.
2. Antonio M. Bricéño, vice-président.
3. Dr. Félix Restrépo.
4. José-Cornélio Valencia.
5. Francisco de P. Orbégozo.
6. Lorenzo Santander.
7. Andrès Rojas.
8. Gabriel Bricéño.
9. José-Prudencio Lanz.
10. Miguel de Tovar.
11. José A. Mendoza.
12. Sinforoso Mutis.
13. Ildefonse Mendez.
14. Vicenté A. Borréro.
15. Mariano Escovar.
16. Diégo B. Urbanéja.
17. Francisco Condé.
18. Cerbellon Urbina.
19. Fernando de Pẽnalver.
20. José-Ignacio Valbuéna.
21. J. Francisco Péreira
22. Miguel Dominguez.
23. Manuel Baños.
24. Manuel-Maria Quijano.
25. Casimiro Calvo.
26. Carlos Alvarez.
27. Juan-Bautista Estevez.
28. Bernardino Tovar.
29. Luis-Ignacio Mendoza
30. José-Manuel Restrépo.
31. José-Joaquin Borréro.
32. Vicenté Azuéro.
33. Domingo B. y Bricéño.
34. José-Gabriel de Alcalá.
35. Francisco Gomez.
36. Dr. Miguel Peña.
37. Manuel Bénitès.
38. José-Maria Hinestroza.
39. Ramon-Ignacio Mendez.
40. Joaquin-Fernandez de Soto.
41. Pédro F. Carvajal.
42. Miguel Ybañès.
43. Diégo F. Gomez.
44. José-Antonio Yañès.
45. J. Antonio Parédès.
46. Joaquin Plata.
47. Francisco-José Otéro.
48. Salvador Camacho.
49. Nicolas Ballen de Guzman.
50. J.-F. Blanco.
51. Miguel de Zarraga.
52. Pédro Gual.
53. Aléjandro Osorio.
54. Policarpo Uricoéchéa.
55. Pacifico Jaime.
56. Juan Rondéros.
57. Miguel Santamaria, député et secrétaire.
58. Francisco Soto, député et sécrétaire (1).

(1) *Documentos*, tôm. III, p. 10.

Evénements politiques de 1821. Le 1er. janvier, le congrès général de Colombia s'assemble à San-Rosario de Cucuta. Le général Bolivar en est président, le général Santander vice-président. La province de Cuenca se déclare indépendante, son exemple est suivi par les districts d'Hambuto, de Riobamba et de Guaranda; et vers le même tems, la province de Rio de la Hacha fut réunie à la république. Le 28, la cité de Maracaïbo déclara son indépendance par un acte solennel signé par le commandant-général de la province, Francisco Delgado, et le lendemain elle fut occupée par une colonne de troupes colombiennes.

6 mai. *Acte de l'installation du premier congrès général de Colombia* à Rosario de Cucuta, d'après la loi fondamentale du 17 décembre 1819. Le nombre des députés est de cinquante-sept. Des trente-six provinces composant alors la république, quatorze étant occupées par l'ennemi, ne purent envoyer de représentants; mais il fut décidé que la majorité des membres présents ferait loi (1).

Les seigneurs *José-Rafael Révenga* et *José-Tiburcio Echéverria* sont nommés, par le congrès, plénipotentiaires de Colombie pour se rendre en Espagne. Ils s'embarquèrent à La Guayra à bord de la corvette de guerre *l'Aréthusa*, le 24 mars, débarquèrent à Cadix le 14 mai, et arrivèrent à Madrid le 30 du même mois. Au lieu de voir reconnaître l'indépendance des anciennes colonies, ils apprirent qu'une nouvelle amnistie avait été promulguée et que le général Miguel Latorré, qui avait remplacé Morillo, demandait de nouveaux renforts, ainsi qu'il était prouvé par sa correspondance avec le ministre des colonies en février et mars; enfin, que la Cour de Madrid ne laissant entrevoir aucun désir d'accommodement, les hostilités avaient recommencé le 28 avril (2). Le 4 juin, les cortès annoncèrent le triomphe des armes de la métropole et la soumission des colonies. Les plénipotentiaires n'eurent qu'une seule entrevue, le 5 juin, avec M. Azara, secrétaire d'État. Le 24, les députés proposèrent

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, p. 163.

(2) *Proclama del libertador presidente á las tropas españolas*, *Barinas*, 25 *abril* 1821. *Es el gobierno español el que quiere la guerra. Se le ha ofrecido la paz por medio de nuestro enviado en Londres bajo de un pacto federal y el duque de Frias por orden del gobierno español ha respondido : que es absolutamente inadmissible. Documentos*, *etc.*, tom. II, p. 257.

d'aborder franchement la question ; mais les ministres empêchèrent la discussion en proposant un plan de régence. Les plénipotentiaires transmirent alors au gouvernement, suivant leurs lettres d'instruction, copie de la loi fondamentale. Le 30 juin, les cortès d'Espagne furent dissoutes, la déclaration royale portant que les Espagnols des deux hémisphères pouvaient être assurés que S. M. maintiendrait l'intégrité de la monarchie dans les deux mondes.

Le 3 juillet, le comité de législation (1) du congrès général de Colombia lui présenta le plan de la constitution (2). Elle fut signée dans la ville de Rosario de Cucuta, par le président, le vice-président et cinquante-huit députés. Un décret du 20 septembre en détermina le mode de publication et le serment que devaient prêter les fonctionnaires publics. Cette constitution fut reçue par tous les départements et provinces, à l'exception de Caracas, dont le corps municipal protesta contre le serment. On promulgua et fit circuler, en même tems, toutes les lois et tous les décrets rendus par le premier congrès général de Cucuta.

Le 14 septembre, le congrès rendit une loi concernant la liberté de la presse. En vertu du cent cinquante-sixième article de la constitution, tout habitant de Colombia a le droit d'écrire, d'imprimer et de publier ses pensées ; mais l'abus de cette liberté est regardé comme un crime. Sont également passibles des peines portées par les lois, les auteurs ou éditeurs de tout ouvrage contraire aux dogmes établis de la religion catholique ou à la morale, ou d'écrits tendant à exciter à la révolte, ou à troubler la tranquillité publique, ou portant atteinte à la réputation d'autrui. Les auteurs ou éditeurs de pareils écrits encourent l'amende et l'emprisonnement. Les peines les plus fortes sont réservées pour les outrages contre la religion, etc. Toutes les causes de cette nature sont jugées par le juri, et il y a appel à la Cour supérieure.

Le 28 septembre, le congrès voulant tenir compte aux défenseurs de la république des promesses qui leur furent faites par le congrès, le 10 octobre 1817 et le 6 janvier 1820, vota 25,000 dollars au général en chef, 20,000 aux généraux de division, 15,000 à ceux de brigade, 10,000 aux colonels,

(1) José-Manuel Restrépo, Luis-Ignacio Mendoza, Vicenté Aznéro, Diégo Ferando Gomez, José-Coruélio Valencia.

(2) *Documentòs preliminares, etc.*, tom. III, p. 17.

9,000 aux lieutenants-colonels, 8,000 aux majors, 6,000 aux capitaines, 4,000 aux lieutenants, 3,000 aux sous-lieutenants, 1,000 aux sergents, 700 aux caporaux et 500 aux soldats. Le congrès affecta au paiement de cette dette sacrée toutes les terres confisquées en vertu des lois existantes, et si celles-ci étaient insuffisantes, on devait l'acquitter en terres incultes ou en toute autre propriété, meuble ou immeuble, ou enfin des deniers de la république. Pour avoir droit à ces récompenses, il fallait avoir servi au moins deux ans dans l'armée, dans l'intervalle de 1816 au 15 février 1819, que le congrès fut transféré de Vénézuéla à Angostura. Les étrangers qui étaient venus combattre pour l'indépendance de la république, et qui étaient arrivés dans un de ses ports avant le 6 mai 1820, avaient droit aux mêmes récompenses.

Le 1er. octobre, le général Bolivar donna encore sa démission comme président du congrès. « Je suis l'enfant des camps, » dit-il, « les combats m'ont porté à la magistrature » où la fortune m'a soutenu; mais un homme comme moi est » dangereux dans un gouvernement populaire : je préfère le » titre de citoyen à celui de libérateur, et je n'aspire qu'à mé» riter le titre de bon citoyen ! »

Le 8 octobre, le congrès constituant de Colombia, installé dans la ville de Cucuta, rendit un décret pour la translation du siége du gouvernement à Bogota.

Le même jour, le congrès général arrête, ainsi qu'il suit, le traitement des officiers civils et militaires de la république : A partir du 1er. janvier 1822, chaque sénateur et représentant recevra 9 pésos ou dollars par jour pendant la durée des sessions, et un péso et demi par chaque lieue qu'ils feront pour se rendre du lieu de leur résidence au siége du congrès (1) : le président de la république recevra par an 39,000 pésos; le vice-président, 18,000; les secrétaires d'État, 6,000; leurs premiers commis, 1,800; les intendants de départements, 6,000; leurs assesseurs, 2,000, et leurs secrétaires, 1,200; les gouverneurs des provinces de Santa-Marta, de Cartagéna, d'Antioquia, de Choco, de Sororro, de Barinas et de Guyana, 4,000 chacun; ceux de Mariquita, de Néiva, de Pamploua, de Mérido, de Truxillo et de Coro, 3,000; ceux de Barcelona, de Margarita, de Casanare et de Rio-Hacha, 2,000. Les

(1) Je doute fort, dit le capitaine Cochrane, si les habitants de Barcelona et de Cumana ne pouvaient faire un pélerinage à la Mecque avec plus de facilités que de se rendre à leur métropole.

assesseurs des premiers recevront 1,500 pésos; ceux des seconds 1,200, et ceux des derniers 800, outre les frais de bureau; le trésorier-président, 2,600; chaque trésorier général, 2,400; chaque membre de la haute Cour de justice, 4,000; et ceux de la Cour supérieure, 3,600. La solde d'un général en chef est de 500 pésos par mois; celle d'un général de division, 400; d'un général de brigade, 300; d'un colonel, 200; d'un lieutenant-colonel, 150; d'un major, 100; d'un capitaine, 70; d'un lieutenant, 40; d'un sous-lieutenant, 30; d'un chirurgien, 50; d'un chapelain, 40, et d'un soldat, 10. Les fonctionnaires publics ne peuvent cumuler deux traitements.

Le 9, il autorisa le président à commander l'armée en personne en lui accordant des pouvoirs extraordinaires (1).

Le 14, cette assemblée termina ses travaux; mais avant de se dissoudre, elle adressa une proclamation au peuple et vota des remercîments à lord Holland; à l'abbé de Pradt, ancien évêque de Malines; à Henri Clay, ancien président de la chambre des représentants des États-Unis; au colonel William Duane, éditeur du journal de Philadelphia, *l'Aurore;* et à MM. Margatt et sir Robert Wilson, membres du parlement d'Angleterre, pour leurs efforts dans la cause de l'indépendance colombienne.

Don Fr. Zéa, vice-président de Colombie, est envoyé en mission dans les îles des Indes occidentales, pour y acheter des armes; et de là, en Angleterre pour négocier et arranger les affaires du gouvernement.

Note du gouvernement colombien adressée à celui des États-Unis. Le 30 novembre, don Manuel Torrès, ministre du gouvernement colombien, fit une communication au secrétaire d'État des États-Unis, tendant à faire reconnaître par cette puissance l'indépendance de la Colombie. Dans cette note, il fesait le tableau suivant de l'état de son pays.

« Le congrès général, composé des représentants des dix-neuf provinces libres de la Nouvelle-Grenade et de Vénézuéla, s'est assemblé, le 6 mai 1821, à Rosario de Cucuta, et a sanctionné à la pluralité des votes l'union de ces provinces sous un gouvernement populaire représentatif.

(1) *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 24-27. *Decreto del congreso autorizando al presidente con facultades extraordinarias, y para mandar las armas en persona.*

» . . . . . La puissance espagnole dans le territoire de Vénézuéla a été complètement détruite par la bataille de Carabobo (le 24 juin), où son armée a perdu toute son artillerie et son bagage, et de six mille hommes qu'elle comptait, à peine un très-petit nombre a-t-il pu se réfugier dans les murs de Puerto-Cabello; les formidables forteresses de Cartagéna et de Cumana sont tombées en notre pouvoir; enfin les seuls points encore occupés par les Espagnols sur le vaste territoire de la Colombie, sont Puerto-Cabello et l'isthme de Panama. Les Colombiens, après onze années d'une guerre aussi injuste que meurtrière, guidés par le génie de leur libérateur président, et sans l'aide d'aucune puissance étrangère, ont achevé le grand œuvre de leur indépendance. . . . .

» On ne peut douter que la Colombie ne soit capable de maintenir sa liberté, si l'on considère, d'un côté, sa population excédant trois millions six cent mille habitants, sa situation, l'étendue de son territoire et le nombre de ses ressources naturelles et artificielles, et de l'autre, les talents militaires déployés par ses généraux et officiers, la discipline et la valeur des soldats, qui ont particulièrement éclaté dans les célèbres batailles de Boyaca et de Carabobo, par la prise de Santa-Marta que défendaient dix-sept batteries extérieures toutes enlevées d'assaut, et par la réduction des places de Cartagéna et de Cumana.

» On peut se faire une idée de la puissance et de la prospérité futures de la nouvelle république, en jetant les ieux sur l'espace qu'elle occupe dans le centre du monde, ayant une étendue de côte de douze cents milles le long de l'Océan-Atlantique, depuis l'Orénoco jusqu'à l'isthme de Darien, et de sept cent milles le long de l'Océan-Pacifique, depuis Panama jusqu'à la baie de Tumbez; en songeant qu'on n'y éprouve en aucune saison ces ouragans furieux qui causent de grands ravages aux Antilles, dans le golfe du Mexique et autres endroits; que les grands canaux formés par l'Orénoco et ses affluents, par la Zulia avec le lac Maracaïbo, la Magdaléna et le Cauca, tous se jetant dans l'Océan, rendent la Colombie le pays du globe le plus favorisé pour la navigation intérieure. Enfin elle unit par des canaux prolongés deux mers que la nature avait séparées, et, par sa proximité avec les États-Unis et avec l'Europe, elle semble avoir été destinée à devenir le point central de la grande famille humaine.

» Renfermant dans son sein tous les climats, elle réunit en abondance les productions des trois règnes de la nature; l'agriculture y est plus avancée qu'en aucune autre partie de l'Amérique ci-devant espagnole. Les produits qu'elle exporte, principalement le cacao, le café, l'indigo, le tabac de Barinas et le coton, sont, à l'exception de ce dernier article, supérieurs à ceux du même genre des autres pays.

» C'est d'après ces motifs que la nouvelle république a pris rang parmi les nations libres, souveraines et indépendantes, et que j'ai l'honneur de solliciter de nouveau (1) le gouvernement des États-Unis de la reconnaître comme telle. Cette mesure, qui vous est commandée par l'humanité et la justice, est entièrement dans vos intérêts. Il ne peut exister entre les États-Unis et la Colombie aucune rivalité de commerce, d'agriculture ou de navigation; car la nouvelle république ne possède point de marine marchande, et elle n'en aura pas avant plusieurs années. D'un autre côté, les produits du sol qu'elle exporte sont entièrement différents de ceux des États-Unis : elle achète annuellement de ces derniers vingt mille barils de farine et autres provisions, qu'elle paie en café, en indigo, en peaux et en argent.

» Les événements politiques du Pérou et du Mexique rendent urgente la reconnaissance de l'indépendance de la Colombie, en même tems qu'elle encourageait ces pays à établir des gouvernements représentatifs. Toute l'Amérique du sud, contenant plus de onze millions d'habitants, est maintenant émancipée; mais il existe un projet d'établir une monarchie au Mexique, pour favoriser les vues de la sainte-alliance sur le Nouveau-Monde. C'est un motif de plus pour former une ligue américaine, capable de défendre nos institutions républicaines contre les desseins des puissances de l'Europe. »

1821. 25 janvier. *Evénements militaires.* Le président de Colombie, dans la lettre du 25 janvier, datée de Bogota, et adressée au général Bolivar, lui propose de demander un nouvel armistice qu'il considérait comme nécessaire en raison de la lenteur des négociations à Madrid et des souffrances de son armée dans les pays qu'elle occupait. Des personnes dignes de foi, dit-il, nous écrivent conti-

(1) Il avait déjà adressé une note sur le même sujet, le 20 février.

nuellement d'Angleterre et de Gibraltar que le gouvernement espagnol ne pense qu'à gagner du tems pour continuer la guerre. Il pourrait recevoir d'un moment à l'autre un renfort de huit ou dix mille hommes, si un traité ne termine pas nos discordes. Nos troupes de l'est meurent de faim; celles de l'Apure succombent à l'influence d'un climat pernicieux pour les Anglais et les Grenadins. Cartagéna remplit ses magasins de vivres, et Maracaïbo jouit de l'état le plus florissant; notre marine se détériore, et leur commerce agit librement sans la crainte de nos corsaires. En conséquence, Bolivar exigea, à titre d'indemnité, Rio-Hacha et le reste des provinces de Cumana et de Maracaïbo.

L'occupation de Maracaïbo par une garnison colombienne, le 28 janvier (1), fut regardée par le général espagnol comme une infraction de l'armistice. Bolivar, dans la lettre qu'il lui adressa de Cucuta, le 19 février, prétendit que Maracaïbo n'appartenait plus à la domination espagnole; que le droit des gens autorisait la Colombie à l'admettre à partager son sort et ses lois, et il demanda si, dans le cas où cette ville ne serait pas rendue, les hostilités recommenceraient sans attendre la fin de l'armistice.

Le général de Latorré répond, le 13 mars, que jamais l'armistice ne pourra être rompu par lui sur de légers prétextes; et que, s'il est obligé d'en venir à cette dure extrémité, fidèle à ses engagements, il exécutera religieusement l'article 12 du traité de Truxillo, qui prescrit un délai de quarante jours, à compter de l'instant de la notification qui devra être communiquée, par *duplicata*, à tous les généraux commandants des divisions. Bolivar, dans sa réponse datée de Bocono de Truxillo, le 10 mars, dit que ses officiers attribuent le manque de bestiaux à l'armistice, qui a livré ce genre de commerce aux habitants de l'Apure, et qu'il est impossible que son armée résiste à un séjour plus long dans la province de Barinas, « entre le résultat douteux d'une campagne et le sacrifice certain de l'armée par la famine et les maladies. Il n'y a pas à balancer : il est donc de mon devoir de faire la paix ou de combattre. Si le gouvernement espagnol désire notre amitié, il a eu le tems de se déterminer à des mesures pacifiques, en autorisant les seigneurs

(1) *Acta del cabildo de Maracaïbo, etc. Documentos, etc.*, tom. II, p. 217-19.

Espélius et Sartorio à traiter de la paix d'après la seule condition admissible que le monde entier connaît depuis dix ans : l'*indépendance*. « Si ce gouvernement n'a fait que redemander un armistice qui lui avait été refusé d'une manière si solennelle, j'y vois une nouvelle preuve de sa persévérance dans ses principes politiques et de son obstination à repousser des demandes énergiques et justes. Nous voici donc dans le cas prévu par l'article 12 du traité d'armistice, et je vous notifie avec douleur sa cessation, à dater du jour où cette dépêche vous sera parvenue. » L'ayant reçu le 19, le général Latorré répond « que les opérations militaires devront, conformément à l'article 12 du traité d'armistice, commencer le 28 avril prochain » ; et, le 23 mars, il annonce aux habitants de ces provinces qu'ils devaient, pour leur sûreté, exécuter l'article 292 de la constitution de la monarchie ; que la campagne actuelle ne sera ni moins active ni moins énergiquement soutenue que celles de 1814 et de 1818. En même tems, il dit à ses soldats : « De nouveaux lauriers vous attendent sur le champ de bataille, où, guidés par la justice, vous allez défendre l'honneur national et votre honneur particulier outragé par une intempestive déclaration de guerre (1) ».

---

(1) *Mémoires du général Morillo*, pag. 380–452. Précis de la conduite loyale et généreuse tenue par le gouvernement espagnol envers les chefs des dissidents de Vénézuéla, par don Miguel de Latorré.

Renovacion de la guerra, oficio del Libertador al general don Miguel de Latorre en gefe del ejercito expedicionario. Boconó de Trugillo, 10 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 223.

Contestacion del general Latorre, capitan general del ejercito expedicionario de Costa-Firme. Caracas, 21 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom II, p. 224.

Otro oficio del libertador presidente al mismo general Latorre. 28 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 225.

Oficio del general Latorre á S. E. el libertador. Caracas, 23 février 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 233

Oficio del libertador al general Latorre. San-José de Cúcuta, 19 février 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 234-9.

Proclama del general Latorre á los habitantes de estas provincias. Caracas, 23 mars 1821. *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 240.

Proclama del mismo general Latorre á los soldados. Caracas, 23 mars. *Documentos, etc.*, tom. II, p. 242.

Les généraux Latorré et Moralès concentrent leurs forces dans les environs de Valencia et de Calabozo, laissant Caracas sans défense. Le général José-Francisco Bermudez, chef de l'armée de l'est, marcha contre cette ville avec treize cents hommes. Il culbuta un parti de trois cents hommes, et ayant ensuite rencontré le gouverneur avec six cents autres, il le força à se retirer dans Caracas. Celui-ci convoqua la junte principale, à l'effet de capituler avec les indépendants, ce qui eut lieu le 14 mai. Le lendemain, les partisans de l'Espagne, le gouverneur et les troupes de La Guayra firent voile pour Puerto-Cabello. Corréa, gouverneur de Coro, s'embarqua aussi avec ses troupes pour Curaçao; mais le 25, les royalistes reprirent Caracas, et le lendemain, La Guayra. Le 27, Moralès se rendit à Valencia auprès de Latorré, et laissa le colonel Péreira avec quinze cents hommes pour défendre la capitale contre Bermudez, qui, le 23, avait été repoussé dans une attaque.

Le 4 mai, la flotille colombienne, composée de trente chaloupes canonnières et commandée par le colonel Padillo, s'introduit dans le port de Cartagéna par la passe de Cavallos, et intercepte la communication entre cette ville et Boca-Chica, qui la mit à l'abri contre les attaques par mer.

1821, 25 juin. *Bataille de Carabobo*. Les trois divisions de l'armée des indépendants ayant opéré leur jonction dans les plaines de Tinaquillo, le 23 juin, marchèrent sur l'ennemi qui s'était concentré dans celle de Carabobo. La première division, composée du bataillon anglais (1) fort de trois cents hommes, le *bravo de Apure*, et de quinze cents cavaliers, était sous les ordres du général Paez. La seconde, comprenant la seconde brigade des gardes, le bataillon des *tirailleurs* de Boyaca et de Vargas et l'escadron sacré (*escuadron sagrado*) commandé par le colonel Arismendi, marchait sous le général Cédéño. Enfin la troisième, formée par la première brigade des gardes, carabiniers, les grenadiers, le vainqueur de Boyaca, l'Anzoatégui et le régiment de cavalerie du brave colonel Roudon, était commandée par le colonel Plaza.

Cette armée, forte d'environ six mille hommes, ayant,

(1) Nommé *bravo batallon britanico*.

Correo extraordinario del Orinoco, tom. IV. 23 et 28 juin 1821. *Batalla de Carabobo.*

par une marche rapide et bien concentrée, franchi les défilés, arriva le 24, à onze heures du matin, en vue de l'ennemi, qui occupait, en nombre à peu près égal, une position élevée presque inaccessible. Le général Paez, à la tête de deux bataillons de sa division et du régiment de cavalerie de l'intrépide colonel Muñoz, ayant pénétré par un étroit ravin, tomba sur la droite de l'ennemi avec une telle impétuosité, qu'en moins d'une demi-heure les royalistes furent mis en déroute complète par les indépendants, dont un cinquième au plus avait pris part à l'action, laissant plus de la moitié des leurs tant tués que blessés et prisonniers. Le reste parvint à se sauver en se formant en carré, manœuvre qui fut commandée par le général Moralès. Ils se jetèrent dans la forteresse de Puerto Cabello. L'armée victorieuse ne perdit que deux cents hommes tués ou blessés; parmi les premiers, le général Cédéño, le commandant Héras et le colonel Plaza (1).

(1) *Nota del libertador al presidente del congreso general de Colombia, participando el triunfo obtenido por las armas de la republica en la batalla del Carabobo.* 25 juin 1821. Voyez *Documentos, etc.*, tom II, p. 274-7.

Parte del ministro de guerra y marina de la batalla de Carabobo. Caracas, 29 juin 1821. Voyez *Documentos, etc.*, tom. II, pag. 279-287.

Le 20 juin. *Decreto del congreso constituyente de Colombia concediendo gracias y honores á los vencedores en la batalla de Carabobo* (Rosario de Cúcuta, 20 juin 1821), ou décret accordant des honneurs et récompenses aux vainqueurs de Carabobo.

Afin de transmettre à la postérité le souvenir de cette glorieuse journée, il sera élevé, dans la plaine de Carabobo, une pirámide portant sur la face principale l'inscription suivante :

24 junio, año 18.
Simon Bolivar Vencedor,
aseguró la existencia de la republica de Colombia.

Sur les trois faces seront inscrits les noms des généraux des trois divisions de l'armée et ceux de chaque régiment ou bataillon, avec les noms de leurs commandants respectifs. Sur le côté réservé à la deuxième division, on inscrira en outre :

El general Manuel Cedeño, honor de los bravos de Colombia.
Murio venciendo en Carabobo.
Ninguno mas valiente que él.
Ninguno mas obediente al gobierno.

Le 30 juin, Péreira effectua sa retraite sur La Guayra, que Bolivar investit, le 30 juin, avec quatre mille hommes. La garnison, forte de neuf cents hommes, commençait à éprouver de grandes privations, quand le vice-amiral Jurien, commandant l'escadre française dans ces parages, vint mouiller dans la rade. Péreira informa l'amiral de sa résolution de mourir plutôt que de se rendre, et il fut signé une capitulation en vertu de laquelle la garnison espagnole s'embarqua sur l'escadre française, qui la transporta à Puerto-Cabello (1).

20 août. *Bataille de Yaguachi.* La division espagnole de Cuenca, forte de mille hommes aux ordres du colonel Gonzalez, destinée à faire l'invasion de la province de Guayaquil, est défaite par le corps du général Sucre, avec la perte de six cents prisonniers dont douze officiers, de cent cinquante-deux tués et soixante-seize blessés. Celle de l'armée libératrice ne fut que de dix-huit tués et vingt-un blessés (2).

Défaite d'une flotille espagnole à la hauteur de Ténérife (lat. N. 9° 48', long. O. 77° 6' de Paris, *Oltmanns*). Cette ville, située sur les bords escarpés de la Magdaléna, était occupée par Moralès. La colline couronnant la place dominait le cours de la rivière où se trouvait aussi une flotille composée de vingt-sept navires (*flecheras*), servie d'une nombreuse artillerie et qui interceptait les communications. Le général Mariano Montilla, intendant du département de Cartagéna, résolut de chasser l'ennemi de ce poste important. Il réunit onze *flecheras* portant des canons de divers calibres, dix-huit *champans* des plus grands et des mieux équipés, et les meilleures barques (*bogas*) des environs, ayant des pilotes adroits

---

Sur celui de la troisième division, on lira :

El intrepido joven general Ambrosio Plaza,
animado de un heroismo eminente, se precipito
sobre un batallon enemigo.
Colombia llora su muerte.

(1) *Correo extraordinario del Orinoco.* 31 mai 1821. *Ocupacion de Caracas por las armas de Colombia.*

(2) *Oficio de la junta de gobierno de Guayaquil al vice presidente de Cundinamarca, participandole el triunfo que las armas de la republica obtuvieron en Babahoyo y Yaguachi.* José de Olmédo. Voyez aussi *Boletin de la division del sur del dia 20 de agosto de 1821. Documentos preliminares, etc.*, tom. III, p. 12 et 13.

et expérimentés. Une indisposition l'empêchant de commander en personne, il confia le soin de cette expédition au colonel Cordova (1), qui fit ses dispositions pour attaquer la flotille espagnole. Ayant placé la moitié de son monde sur les *champans* dans la *Caña de Plato*, il disposa ses barques de manière à couvrir son mouvement, et remonta la rive gauche dans la nuit, afin de redescendre avec le courant et de pouvoir faire face sur toute la ligne en même tems. N'étant pas inquiété par les batteries de la place, qui ne pouvaient tirer à cause de la position des bâtiments espagnols, Cordova les attaqua à l'abordage et les prit tous. Ayant aussitôt disposé son monde sur les *champans* qu'il avait en réserve et sur les bâtiments capturés, il ouvrit un feu général et obligea les Espagnols qui étaient sur le rivage à rentrer dans la ville. Les maisons étant presque toutes de bois, furent bientôt incendiées. Cordova fit alors débarquer ses troupes et après un combat sanglant il remporta une victoire complète (2).

Après le désastre de Rio-Hacha, l'amiral Brion et Montilla, avec le peu de forces qui leur restaient, débarquèrent à Savanille, située à l'embouchure de la Magdaléna et sur la rive occidentale; et remontant cette rivière jusqu'à Baranquilla, environ vingt milles, ils y prirent position pour préparer une expédition destinée à chasser les Espagnols de Santa-Marta. En même tems, un corps de volontaires aux ordres de Massa, officier de partisans, réussit à prendre ou détruire, à Ténérife, quatorze chaloupes canonnières espagnoles armées de pièces de quatorze et portant deux cent cinquante soldats. Ces volontaires étaient descendus de Santa-Fé dans huit canots, dont un seul portait une pièce de quatre. Par ce moyen, tout le cours de la rivière, entre ces deux points, fut libre, et Cartagéna, qui tenait toujours pour les Espagnols, fut investie par Montilla et Garcia. Vingt-cinq Irlandais seuls tinrent ferme. Les assiégeants se dirigèrent ensuite sur Turbaco que Bolivar venait de quitter pour se rendre à Cucuta, surprirent et tuèrent cinquante soldats et environ cent habitants.

L'expédition dirigée par l'amiral Brion mit à la voile,

(1) Le même qui fut fait depuis général sur le champ de bataille d'Ayacucho

(2) Colonel Duane, *Visit to Columbia*.

ayant à bord douze cents hommes, sous le colonel Caréño. Cet officier ayant battu un corps ennemi envoyé contre lui, arrive à un grand village indien, appelé *Cunéga*, sur la Magdaléna qui avait été fortifiée avec soin pour couvrir la capitale. Aidé par une flottille, sous les ordres du général Padillo, Caréño l'emporta d'assaut le 11 octobre, et y passa au fil de l'épée six cent quatre-vingt-dix Espagnols. Le lendemain, la ville de Santa-Marta se rendit à la première sommation. Ces victoires donnèrent aux indépendants tout l'intérieur de Vénézuéla et la partie de la Nouvelle-Grenade, comprise dans l'audience de Santa-Fé. Puerto-Cabello était le seul point de la côte occupé par les Espagnols depuis l'embouchure de l'Orénoro jusqu'aux frontières du Mexique. Alors les créoles commencèrent à abandonner la cause de l'Espagne; trois cents cavaliers du corps de Latorré ayant déserté aux indépendants, ce général fut contraint de se retirer à Caracas.

Le 20 novembre, armistice entre *Carlos Tolrá*, second chef de l'armée espagnole de Quito, et le général colombien Antonio-José de Sucre, signé à Babahoyo, et ratifié le jour suivant par le gouvernement de Guayaquil (1).

Combat de Naguanagua (2). Le général Moralès, ayant reçu secrètement l'avis que la garnison de Valence avait été affaiblie par des détachements envoyés à Caracas, résolut de marcher sur cette première ville avec douze cents hommes de ses meilleurs troupes, et arriva sans obstacle jusqu'aux hauteurs près Naguanagua, à quatre milles environ de la place. Le colonel Urslar (3), qui y commandait, n'avait avec lui que trois cents hommes de troupes régulières; mais secondé par les habitants, il fit bonne contenance; et après trois jours de fausses manœuvres, il fit croire au général ennemi que Paez était près de là. Les Espagnols descendirent dans la plaine, où ayant été attaqués en flanc et en arrière, ils furent complètement battus; trois cents morts ou blessés restèrent sur le champ de bataille, et deux cents

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 45-50.

(2) Entre Valencia et Puerto-Cabello.

(3) Le colonel Urslar avait servi dans l'armée française. Il arriva à Angostura en 1817, et fut nommé major par Bolivar, et prit part aux actions les plus importantes de la guerre. Colonel Duane, *Visit to Colombia*, chap. 6.

furent faits prisonniers. Morillo se retira avec le reste de ses forces à Puerto-Cabello; et depuis cette action, aucune autre tentative ne fut faite sous les royalistes.

Le 5 octobre, l'importante place de Cartagéna se rendit aux troupes de Colombia sous le général Mariano Montilla. La garnison fut transportée à Cuba (1), une partie du corps de blocus fut répartie dans le département de la Magdaléna, et l'autre rejoignit l'expédition de Panama. Le 9, Bolivar remet ses pouvoirs à Santander pendant qu'il va marcher à la tête de l'armée. Le Guayaquil se place sous la protection de la république, et la ville de Cumana, après une forte résistance de six ans, se rendit par capitulation au général J. Francisco Bermudez. Le 15 octobre (2), la garnison, forte de quinze cents hommes, fut embarquée pour Porto-Rico. Le département d'Orénoco est libre; mais la province de Coro se déclare en faveur des Espagnols. Le deuxième corps ne pouvant pas réduire Puerto-Cabello, prit sa première position sur les sommets de Carabobo et de Valencia Le général en chef José-Antonio Paez réprime les entreprises des Espagnols dans le département de Vénézuéla.

Le 22 novembre, armistice conclu entre les chefs des armées espagnole et colombienne. Les provinces de Quito et de Cuenca furent assignées à la première, et la province de Guayaquil à la division républicaine du sud (3). Le 28, les habitants de Panama (4) proclament leur indépendance. Le

---

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 20-24. *Convenio acordado entre los dos comisionados por parte del señor gobernador de la plaza de Cartagena y general en gefe del ejercito de la costa de Colombia para arreglar las bases de la capitulacion que deberán sancionar los respectivos gejes de las partes comitentes.*

(2) *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 30. *Oficio del general en gefe de la division del oriente participando la ocupacion de la ciudad de Cumana, por las tropas de la republica, á virtud de las capitulaciones celebradas con los gefes españoles.*

(3) *Suplemento á la Gaceta del gobierno*, n°. 49.

(4) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 40-43. *Acta de Panama. Independencia de Panama.* Signé par le colonel espagnol José de Fabréga, José Iginio, évêque de Panamá, Juan-José Martinez, doctor Carlos Icaza, Manuel-José Calvo, Mariano de Arosémena, Luis Laso de la Véga, José-Antonio Cerda, Juan Herréra y Torres, Juan-José Calvo, Narciso de Urriola, Rémigio Lazo de la Véga, Manuel de Arce, José de Alba, Grégorio Gomez, Luis-

1er décembre, la province de Véragua imite cet exemple qui est suivi par ceux de Portobélo. Le 5 décembre suivant, tout l'isthme est libre.

Le gouvernement donna aussitôt une nouvelle destination au corps d'expédition dont une partie forma les garnisons du nouveau département, et l'autre renforça les deux armées destinées contre Quito. Une forte colonne mobile se dirigea par la Zulia dans la province de Coro, dont l'insurrection devint sérieuse.

Moralès, devenu général en chef des forces espagnoles en l'absence de Latorré, nommé gouverneur de Puerto-Rico, se rendit à Curaçoa pour se procurer les fonds nécessaires à la continuation de la guerre. De retour à Puerto-Cabello, il marcha contre Coro et s'en empara.

Le 24 décembre, le général Bolivar quitte de nouveau Angostura pour aller combattre les ennemis de la Colombie. L'armée de l'est, sous Arismendi et Bermudez, se rend à Calabozo pour opérer sa jonction avec Bolivar et Paez.

Campagne de 1822. Les Espagnols, maîtres de Quito, menaçaient d'envahir les provinces de Guayaquil et Popayan qui étaient protégées par deux corps d'armée sous les généraux Sucre et Valdez. Vers la fin de l'année précédente, la division de Guayaquil, sous le premier de ces officiers, marcha contre les Espagnols, et, après quelques succès à Jaguachi, fut presque entièrement détruite à Guachi. Celle de Popayan, envoyée pour la renforcer, avait éprouvé un sort semblable par le climat meurtrier des déserts arides de Patia et les difficultés de pénétrer par les hauteurs de Juanamba et de Guaitara. En même tems, le général espagnol Murgeon entrait dans Quito avec des troupes presque entièrement composées de vétérans ayant à leur tête des officiers expérimentés, pourvues abondamment d'armes et de munitions. Le 22 février, les hostilités ont été reprises. Bolivar réussit cependant à renforcer, par Panama et Buénaventura, la division de Guayaquil avec des troupes de Colombie et avec une colonne du Pérou qui joignit le général Sucre à Cuenca, tandis que la

---

Salvador Duran, José-Maria Herréra, Manuel-Maria de Ayala, Victor Beltran, Antonio Bermejo, Antonio Plana, Juan Dio Victoria, doctor Manuel Urriola, José Vallarino, Manuel-José Hurtado, Manuel Garcia de Parédès, doctor Manuel-José de Arce, José-Maria Calvo, Antonio Escovar, Gaspar Aroséména.

division de Popayan reçut aussi un secours assez considérable de vétérans presque tous du corps de Santa-Marta. Le général espagnol Murgeon, ne voulant pas en venir aux mains avec l'un ou l'autre de ces deux corps, se concentra sur les rochers escarpés de Pasto et sur les hauteurs de Quito, afin de contenir les habitants de Pasto et de Patia, et de détruire les troupes colombiennes en les obligeant à traverser des pays déserts et malsains. Le 9 janvier, capitulation du port de la Véla de Coro (1).

Une expédition, composée de mille hommes de troupes de Maracaïbo et de la légion irlandaise forte de deux cents cinquante hommes et dirigée par le major Ferrier, traversa le golfe d'Alta-Gracia, au mois de mars, et marcha contre Coro; mais elle fut repoussée par trois mille hommes aux ordres de Moralès. Le général, maître de la ville d'Alta-Gracia, débarqua, le 22 avril, cinq cents hommes au-dessous de celle de Maracaïbo, et, la nuit suivante, quatre cents hommes au-dessus. Les derniers, attaqués, le 24, par le régiment créole de *tiradores*, furent presque tous tués, et les cinq cents autres, informés de ce désastre, se rendirent prisonniers de guerre. Ils furent embarqués pour la Jamaïque (2).

Le général Bolivar, à la tête d'une colonne, attaque le général Murgeon sur les hauteurs de Cariaco, le met en déroute, et s'empare de beaucoup de prisonniers et d'une partie des munitions et équipages. Le général espagnol meurt deux jours après. En même tems le général Sucre, chargé d'opérer contre Quito, du côté de Guayaquil, attaqua et détruisit un autre corps, et se rendit maître de l'importante ville de Riobamba (3), après un engagement des plus vifs.

Bataille de Pichincha. Le 24 mai, les royalistes furent complètement battus à quelques lieues au nord de Quito : outre onze cents soldats et cent soixante officiers faits prisonniers, quatre cents tués, cent quatre-vingt-dix blessés, ils

---

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom III, p. 56. *Proclama del libertador presidente de Colombia á los Pastianos, Pastusos y Españoles en Quito.*

(2) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 117. — *Tratado de capitulacion, etc.* Périja, 29 avril.

(3) Située dans le voisinage du volcan du même nom, à cent milles au sud de Quito.

perdirent quatorze pièces d'artillerie, dix-sept cents fusils, leurs drapeaux, leur caisse et leurs bagages. Tous mirent bas les armes: la plupart se réunirent aux indépendants, et le reste s'engagea à ne pas servir contre la république. Les indépendants perdirent seulement deux cents hommes de tués et cent quarante de blessés. Cette victoire amena la capitulation de Quito (le 25) et de Baruéca ; elle assura la liberté du midi (1).

Néanmoins les habitants de Pastos se montrèrent ennemis de la cause de l'indépendance. Une insurrection, suscitée par un officier espagnol échappé de prison, fut étouffée après trois engagements; un autre complot, qui éclata à Coro, fut de même comprimé, et une amnistie fut publiée. Vers la fin de mai, Bolivar arrive devant la capitale de cette province; la garnison espagnole de deux mille hommes capitula le 8 juin, et se rangea sous les drapeaux des indépendants. Le même jour, Bolivar annonça cette nouvelle par une proclamation au peuple de Colombie. L'indépendance du département de Quito fut ainsi effectuée, malgré l'influence du climat et les obstacles de tout genre (2). Le 29 mai, cette province fut incorporée avec la Colombie par un acte de la cabildo et des corporations de Quito (3).

Tribut de reconnaissance accordé aux vainqueurs de Pichincha. Le gouvernement de la Colombie, plein de reconnaissance envers les chefs, officiers et soldats de l'armée du Pérou, décréta, le 18 juin, que le colonel don Andrès Santa-Cruz, commandant la division du Pérou, élevé au rang de brigadier-général, a bien mérité de la Colombie. (Art. 1 et 2.) Les chefs et officiers seront récompensés suivant leur mérite et les services qu'ils ont rendus. (Art. 3.) Les chefs, officiers et soldats de la division du Pérou porteront

(1) Lettre du général Sucre au président, du quartier-général de Quito, le 28 mai 1822. *Detal de la accion de Pichincha, etc.*

(2) Lettre de J.-G. Pérez, secrétaire-général de Bolivar, au secrétaire du département de la guerre, le 8 juin 1822. *Participando la feliz terminacion de la campaña del Sur por las capitulaciones de Pasto y Quito.* Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 129-152

Memoria del secretario de estado y del despacho de la guerra al primo congreso constitucional de Colombia, en el año 1823.

(3) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 165-173. *Acta de las corporaciones y personas notables de Quito.*

une médaille avec cette inscription : *Libertador de Quito en Pichincha*; sur le revers : *Gratitud de Colombia á la division del Péru*. (Art. 4.) Chaque individu fesant partie de la division du Pérou sera reconnu dans la Colombie comme bon citoyen. (Art. 5.) Le premier escadron de *granaderos* du Pérou prendra le titre de *granaderos de Riobamba*, si le gouvernement péruvien les croit dignes de ce glorieux titre. Signé Simon Bolivar, libérateur, président de la Colombie, quartier-général de Quito, le 18 juin 1822 (1).

Le 17 mai, le fort d'observation appelé *Mirador de Solano*, qui commande la ville de Puerto-Cabello, se rend au général Paez, qui s'empara aussi d'un convoi se rendant à Puerto-Rico (2).

Le 7 juin, Moralès remporta un avantage sur les indépendants et fit prisonnier le colonel *Peñango* qui commandait du côté de Coro; mais ne pouvant se maintenir dans cette province, où il éprouvait de grandes difficultés à se procurer des provisions, il embarqua ses troupes sur une frégate, *la Ligeria*, un brick de guerre, *l'Hercule*, et neuf navires de transport, et fit voile pour Puerto-Cabello, la seule ville alors au pouvoir de l'Espagne. Ce général infatigable marcha, le 3 août, de ce port contre Valencia et Caracas, à la tête de deux mille hommes; mais il fut complètement battu par le général Paez, sur les hauteurs de Bigirima.

Le 5 août, un parti de quatre cents Espagnols, qui débarqua à Ocumare, fut attaqué par les indépendants. Après un combat opiniâtre dans lequel les premiers perdirent deux cents hommes; le reste capitula.

Le seul revers éprouvé par la Colombie fut dans le département de Zulia. L'armée dans la province de Coro, après avoir gagné plusieurs avantages, entre autres la bataille de Carabobo, fut obligée de capituler, tant par l'effet du climat que par l'indiscipline; et aussi parce que des troupes envoyées de Santa-Marta à Coro se dirigèrent sur Maracaïbo, au lieu de se rendre à leur destination.

L'ouest de Vénézuéla se trouvant très-menacé, on organisa une nouvelle colonne pour marcher au secours de Coro,

(1) *Documentos*, *etc.*, tom. III, p. 176-178. *Decreto del libertador para premiar los servicios de la division del Péru.*

(2) *Documentos*, *etc.*, tom. III, p. 178; *Capitulacion propuesta por el capitan comandante del fuerte de la vigia de Puerto-Cabello*, *etc.*

tandis que celle de Maracaïbo se portait vers le sud. Les indépendants eurent d'abord l'avantage, mais le défaut de concert entre les opérations des deux colonnes laissa aux Espagnols le tems de se retirer à Puerto-Cabello.

Le général espagnol Francisco Tomas Moralès, qui venait de remplacer le général Latorré (1), voulant se rendre maître du centre de la province de Vénézuéla, essaya de percer l'armée qui bloquait Puerto-Cabello et qui était très-affaiblie, mais il fut repoussé avec perte.

Cependant, à peine les Espagnols avaient ils été battus à Carabobo et repoussés sur Ocumare, qu'ils reparurent tout à coup sur les côtes de La Guayra, et occupèrent la ville et la province de Maracaïbo. Cette perte entraîna celle du fort de La Bara, qui se rendit aux Espagnols et leur donna la faculté de menacer les trois départements de Vénézuéla, Boyaca et Magdaléna. Pour les défendre, le gouvernement, prenant les mesures extraordinaires auxquelles il est autorisé par l'article 128 de la constitution et la loi du 9 novembre, organisa trois corps d'armée pour couvrir les points menacés. Ils auraient sans doute repris Maracaïbo, si l'insurrection de quelques communes de Santa-Marta n'eût fait diversion en obligeant une grande partie de l'armée à les réduire (2).

Le 24 décembre, le général Sucre annonce au libérateur l'occupation de Pasto, après un combat dans lequel les Pastusos perdirent plus de trois cents hommes, et les indépendants seulement quarante, dont huit de tués (3).

Le général Moralès, ayant tenté en vain de faire lever le siége de Puerto-Cabello et de surprendre Caracas, se retira dans la province de Maracaïbo, où il s'empara, sans coup férir, de la ville du même nom. Ensuite il défit une division colombienne près de la Guardia de Garabuya, et, ayant reçu des renforts, il déclara la côte de Vénézuéla en état de blocus. Enfin, pour inspirer la terreur, il publia un décret (15 septembre) (4), de Maracaïbo, prononçant la peine de mort et

---

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 225. *Proclama del general Morales de Cerro de la Guardia.* 14 août 1822.

(2) *Memoria del secretario de estado, etc.*

(3) *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 243. *Oficio del general Sucre al secretario general del libertador participando la ocupacion de Pasto.*

(4) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 231. *Decreto del general Morales, estableciendo varias penas contra los extrangeros exis-*

la confiscation des biens contre tout individn trouvé dans les rangs des indépendants ou employé de quelque manière que ce fût à la défense de leur canse, et soumettant à trois ans de travaux forcés et à la confiscation tous les étrangers qui débarqueraient dans le pays pendant son occupation par l'ennemi, leur accordant seulement huit jours pour quitter Maracaïbo et le territoire espagnol, avec défense d'y reparaître sous peine de mort.

Ces mesures violentes furent fortement désapprouvées par les commandants des forces navales britanniques et des États-Unis (le 10 novembre et le 5 décembre), et le gouvernement anglais insista ensuite sur la restitution des propriétés qui pouvaient avoir été saisies en vertu de ce décret (1).

1822. *Evénements politiques.* Le 13 février, les cortès d'Espagne demandèrent au roi Ferdinand VII d'envoyer des agents dans les nouveaux États d'Amériqne; mais ce monarque répondit par un manifeste adressé aux Cours d'Europe, déclarant que l'Espagne considérait comme une infraction aux traités la reconnaissance des nouvelles républiques. Le 28 juin suivant, les cortès autorisèrent les gouverneurs à prendre les mesures convenables pour ramener les colonies et à conclure avec elles des arrangements provisoires. Les plénipotentiaires restèrent à Madrid jusqu'au 2 septembre. A cette époque, ils reçurent leurs passeports, avec une note datée du 30 août, dans laquelle on accusait la république d'avoir violé les traités. Trente-six heures après, ils quittèrent la capitale et arrivèrent le 14 à Baïonne. Là, ils répondirent par un exposé des faits, établissant que les hostilités n'avaient recommencé que vingt-six jours avant la cessation de l'armistice autorisé par l'article 14 du traité.

Francisco-Antonio Zéa, envoyé en Europe pour négocier un emprunt et tâcher de faire reconnaître la nouvelle république,

---

tantes ó que vengan á Colombia. Voyez aussi son décret du 22 octobre, p. 233.

(1) Voyez la lettre du commodore américain Biddle sur ce sujet, et celle de l'amiral anglais Rowley, commandant en chef des forces de S. M. Britannique.

Voyez aussi la lettre adressée par quatre-vingt-quinze étrangers au président de la république, le 22 novembre.

Et voyez *Nota del secretario de marina y guerra al general Morales, con motivo de los decretos anteriores.* Palais de Bogotá, le 28 novembre 1822. *Documentos, etc.*, tom. III, p. 236-248.

arriva à Paris au commencement du printems, et demanda cette reconnaissance, en se fondant sur le rapport fait au congrès des États-Unis. Le 8 avril, il remit une note (1) au ministre des affaires étrangères à Paris, dans laquelle il exposait que la république de Colombie était constituée, et son gouvernement en pleine activité. L'Espagne, disait-il, ne possède plus une seule place dans toute l'étendue du territoire de la république, dont une armée de soixante mille hommes et une réserve de la même force assurent l'inviolabilité.

La Colombie reconnaît tous les gouvernements existants, quelles que soient leur origine ou leur forme; mais elle n'entretiendra de relations qu'avec ceux qui l'auront formellement reconnue. Elle garantit à ceux-ci la faculté de commerce dans ses ports, et liberté et protection aux personnes qui viendraient dans le pays, dont elle interdit l'entrée aux citoyens et sujets des gouvernements qui la méconnaissent. Le délai de l'admission dans ses ports sera proportionné à celui de la reconnaissance, et elle adoptera les mesures les plus efficaces pour en exclure les marchandises des pays qui ne la traiteraient pas d'égal à égal (2).

M. Zéa ne reçut d'autre réponse, sinon que le gouvernement français enverrait des agents pour observer le véritable état des choses.

M. Zéa, retournant à Londres, y contracta un emprunt de deux millions avec des capitalistes anglais, et il était coté à 95 quand on apprit que le ministre colombien n'avait pas les pouvoirs nécessaires, ceux qui lui avaient été donnés par Bolivar, le 24 décembre 1819, ayant été révoqués. Il envoya cependant à Caracas le montant de cet emprunt en argent, armes et équipements, afin d'engager le congrès à annuler sa décision, et il mourut peu de tems après à Bath.

En 1822, le libérateur, en sa qualité de président de la république de Colombie, invita les gouvernements du Mexique, du Pérou, du Chili et des provinces unies de Rio de la Plata, à envoyer des députés à l'isthme de Panama, à l'effet d'y cimenter une alliance durable. Le congrès devra servir de Conseil dans les grands débats, de point de ralliement dans le danger commun, de fidèle interprète des traités publics

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 107. *Circular del ministro plenipotenciario de Colombia á los gabinetes de Europa.*
(2) Voyez le Tableau du commerce de la Colombie, *note F.*

et de conciliateur dans les différends qui pourraient survenir entre les républiques confédérées (1).

1822. *L'indépendance de la Colombie reconnue par le gouvernement des États-Unis.* Dans le mois de février, le congrès des États-Unis autorisa le président à reconnaître l'indépendance de la république de Colombie et à y envoyer des agents diplomatiques, comme cela se pratique à l'égard des autres États indépendants. Le président, M. Monroé, s'exprime en ces termes, dans son message adressé à la chambre des représentants, le 8 mars 1822 : « Si l'on considère la longueur » du tems qu'a duré cette guerre, les succès qui l'ont cou- » ronnée, les efforts des provinces, l'état actuel des partis et » l'impossibilité où est l'Espagne d'y effectuer aucun change- » ment, on est forcé de convenir que leur sort est assuré, et » que les provinces qui ont proclamé leur indépendance et en » jouissent doivent être reconnues par les États-Unis comme » nations indépendantes ». Le 19 mars suivant, le comité chargé de dresser l'acte de reconnaissance déclara que la république de Colombie avait un gouvernement bien organisé, établi avec la participation de ses citoyens, et qu'elle exerçait toutes les fonctions de la souveraineté, n'ayant plus rien à craindre de ses ennemis de l'intérieur ou du dehors. Le comité conclut donc, conformément à l'opinion émise par le président, à la reconnaissance des provinces américaines espagnoles qui ont proclamé leur indépendance et en jouissent. « Dans cette discussion, » dit-il, « il n'est pas nécessaire d'examiner le droit des peuples de l'Amérique espagnole, de dissoudre les liens politiques qui les unissaient à une autre nation, et de prendre, parmi les puissances de la terre, cette position égale et séparée à laquelle les lois de la nature et de Dieu leur donnent un titre légitime. Ce droit de changer les institutions politiques de l'État a été exercé également par l'Espagne et par ses colonies. Nier le droit des Espagnols d'Amérique à l'indépendance, ce serait nier les principes sur lesquels notre propre indépendance est fondée, et par conséquent nous forcer à y renoncer. »

Le 21 juin, la municipalité de Quito, composée de onze membres, félicita le libérateur comme premier président de la Colombie (2).

Le 11 juillet, Bolivar fut reçu comme libérateur à Gua-

(1) Voyez la fin de cet article à la *note G*.
(2) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 207-210.

yaquil (1). Le 25, le général San-Martin, protecteur du Pérou, y débarqua et consentit à ce que Guayaquil fît partie de la représentation colombienne, et, le 31, eut lieu l'incorporation de cette ville; et il fut décidé qu'il y aurait alliance offensive et défensive entre la Colombie et le Pérou, et que Bolivar fournirait à ce dernier État un secours de trois mille hommes. Au moyen de cette incorporation, la population de la nouvelle république monta à deux millions six cent cinquante mille habitants, et le congrès se composa de quarante-quatre sénateurs et de quatre-vingt-quinze représentants.

Le 5 août, le général Gascoyne présente une pétition à la chambre des communes, de la part des habitants les plus notables de Liverpool, pour se plaindre de ce que le gouvernement ne reconnaissait point l'indépendance de la Colombie, avec laquelle on pouvait faire un commerce avantageux.

1822. *Traité d'union, ligue et confédération perpétuelle entre la Colombie et le Pérou, signé à Lima le 6 juillet.* La république de Colombie et le Pérou forment une ligue et une confédération soit en paix ou en guerre, pour défendre, de tous leurs moyens et de toutes leurs forces de terre et de mer, leur indépendance contre l'Espagne ou toute autre domination étrangère; et afin d'assurer, après la reconnaissance de leur indépendance, la prospérité, l'harmonie et la bonne intelligence entre leurs citoyens respectifs et avec les États qui entretiendront des relations avec les deux parties contractantes. (Art. 1.)

Dans ce but, la république de Colombie et l'état du Pérou concluent un traité d'alliance et d'amitié perpétuelle pour la défense commune de leur liberté et de leur indépendance,

---

(1) Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, p. 182-190 En face du palais on éleva un arc triomphal, sur les fronts duquel on lisait l'inscription suivante : « *A Simon Bolivar, libertador presidente de la república de Colombia, el pueblo de Guayaquil.—A Simon Bolivar, al rayo de la guerra, al Iris de la paz, el pueblo de Guayaquil* ».

Voyez *Documentos, etc.*, tom. III, pag. 187. *Representacion que las cabezas de familia de la ciudad de Guayaquil dirigieron á su ayuntamiento*, signée par deux cent vingt-six pères de familles et personnes les plus notables de Guayaquil, *acta de incorporacion de Guayaquil á Colombia y oficio del presidente de la asamblea electoral al secretario general del libertador*, signée par environ cinquante électeurs, p. 193. *Entrevista de los libertadores Bolivar et San-Martin en Guayaquil*, p. 199.

s'engageant à repousser toute attaque ou invasion qui menacerait leur existence politique. (Art. 2.)

En cas d'urgence, les deux parties pourront opérer contre l'ennemi sur le territoire de l'État attaqué, en se conformant aux lois, statuts et ordonnances. Les dépenses nécessitées par cette circonstance seront réglées par une convention spéciale et acquittées un an après la fin de la guerre. (Art. 3.)

Les citoyens de la Colombie et du Pérou jouiront de droits égaux à ceux des citoyens de l'un ou de l'autre État, ou en d'autres termes, les citoyens de Colombie au Pérou seront regardés comme Péruviens, et ceux-ci seront considérés comme Colombiens dans la république, sauf les amplifications ou restrictions du pouvoir législatif concernant les qualités nécessaires pour exercer la magistrature suprême. (Art. 4.)

Les sujets et citoyens des deux parties contractantes auront la liberté d'entrée et de sortie dans les ports et territoires respectifs, et jouiront de tous les droits civils et privilèges de commerce, d'accord avec les droits, impôts et restrictions établies à l'égard de leur commerce, de leurs bâtiments et des productions territoriales. (Art. 5 et 6.)

Les parties contractantes s'engagent réciproquement à secourir les vaisseaux de guerre ou marchands qui entreront dans les ports de l'une d'elles pour réparer des avaries. (Art. 7.)

Pour empêcher les dommages causés par les corsaires au commerce national et à celui des neutres, la juridiction des Cours maritimes des deux États sera applicable à leurs corsaires et à leurs prises indifféremment, si on ne pouvait constater le port d'où ils sont partis et lorsqu'ils seront soupçonnés d'avoir attaqué des bâtiments neutres. (Art. 8.)

La ligne de démarcation des territoires des deux parties sera fixée par une convention particulière. (Art. 9.)

En cas de troubles ou de révoltes dans l'un ou l'autre État, les deux parties s'obligent à s'aider mutuellement pour rétablir l'ordre et l'autorité des lois, et à se livrer réciproquement tous les coupables, ainsi que les déserteurs de terre et de mer. (Art. 10 et 11.)

Signé *Bernardo Monteagudo*, conseiller et ministre des affaires étrangères du Pérou.

Joaquin Mosquéra, membre du sénat de Colombie (1).

(1) *El Colombiano*. 8 octobre 1823.

1822. *Traité additionnel d'union, ligue et confédération perpétuelle entre la Colombie et le Pérou, signé à Lima le 6 juillet.* Au nom de Dieu, souverain maître de l'univers, le gouvernement de la république de Colombie et celui du Pérou, désirant sincèrement mettre un terme aux calamités de la guerre qu'ils ont été forcés de soutenir contre le roi d'Espagne, et résolus à déployer tous leurs moyens et leurs forces de terre et de mer pour défendre leur liberté et leur indépendance; désirant, en outre, que cette ligue soit commune à tous les États de l'Amérique, ci-devant colonies espagnoles, pour se garantir mutuellement une entière indépendance, ont nommé des plénipotentiaires pour discuter, établir et conclure un traité d'union, ligue et confédération générale. (Art. 1er.)

Les deux parties contractantes s'engagent à faire des démarches auprès des autres États de l'Amérique qui ont appartenu à l'Espagne, pour les amener à coopérer à ce traité. (Art. 2.)

Aussitôt cet objet important rempli, un congrès général de tous les États sera formé et composé de leurs plénipotentiaires, avec des pouvoirs pour arrêter les bases des relations intimes qui seront établies entre tous ces États et chacun d'eux. Ce congrès servira de Conseil dans les grandes occasions, de point de réunion en cas de danger commun, de fidèle interprète des traités publics en cas de difficultés, et d'arbitre dans les disputes et différends. (Art. 3.)

L'isthme de Panama étant une partie intégrante de la république de Colombie, et l'endroit le plus favorable pour la réunion d'une assemblée, la république s'engage à fournir tous les secours que demande l'hospitalité envers des peuples amis, et à respecter le caractère d'ambassadeurs dans les envoyés qui formeront ce congrès. (Art. 4.)

L'État du Pérou prend la même obligation dans le cas où les événements de la guerre ou la volonté de la majorité des États amènerait le congrès sur son territoire. (Art. 5.)

Ce traité n'influe nullement sur l'exercice de la souveraineté nationale de l'une des parties contractantes, sous le rapport de ses lois et des formes de son gouvernement, ainsi que de ses relations extérieures; mais elles s'engagent expressément et irrévocablement à n'accéder à aucune demande de tribut ou d'impôt que le gouvernement espagnol pourrait proposer, comme compensation de la perte de son autorité sur ces États, ou toute autre puissance en son nom; s'enga-

geant en même tems à ne faire aucun traité qui porterait préjudice à leur indépendance. (Art. 6.)

La république de Colombie, afin de maintenir les stipulations ci-dessus, s'oblige à avoir sur pied une force de quatre mille hommes armés et équipés, et à employer sa marine nationale. (Art 7.)

Le Pérou coopérera à l'exécution des mêmes conventions par un même nombre de troupes et par ses forces maritimes. (Art. 8.)

Signé : Bernardo Montéagudo,
Joaquin Mosquéra.

Ratifié à Bogota, le 12 juillet 1823, par le président de la république colombienne, de Santander (1).

1822, 31 octobre. *Traité d'union, ligue et confédération perpétuelles entre la Colombie et le Chili, signé à Santiago de Chili, le* 31 *octobre* 1822 (2). Les parties contractantes s'unissent en ligue et confédération perpétuelles, en paix comme en guerre, pour défendre de tous leurs moyens, avec leurs forces de terre et de mer, leur indépendance contre la nation espagnole ou toute autre autorité étrangère, et assurer l'harmonie et la bonne intelligence entre leurs citoyens respectifs et les États avec lesquels elles sont en relations. (Art. 1er.)

Dans ce but, elles contractent volontairement l'une avec l'autre un traité d'alliance et d'amitié constante pour leur défense commune, pour assurer leur indépendance et leur liberté, s'obligeant à se secourir réciproquement et à repousser toute attaque ou invasion, quelle qu'elle soit, qui menacerait leur existence politique. (Art. 2.)

A cet effet, elles s'engagent à fournir le contingent de troupes de terre et de mer qui sera fixé par les plénipotentiaires. (Art. 3 et 4.)

Les autres articles sont semblables à ceux du traité conclu, le 6 juillet 1822, entre la Colombie et le Pérou, et dont on a donné ci-dessus la substance.

1823. *Événements politiques.* Le 20 janvier, le général Santander, vice-président de la république, investi par *in-*

(1) *El Colombiano*. 8 octobre 1823.

(2) *Iris de Vénézuéla.* 17 octobre 1823. Voyez aussi *British and foreign papers.* 1823-1824.

terim du pouvoir exécutif, rendit un décret pour interdire l'entrée des ports de Colombie aux provenances de l'Espagne. Les administrateurs ou employés des douanes qui toléreraient ou permettraient directement ou indirectement leur importation, perdront leurs places et paieront en outre au trésor public le double de la valeur des articles saisis.

Le 8 mars, traité d'amitié et d'alliance entre la Colombie et Buénos-Ayres, qui fut ratifié le 8 mai (1). Dans un rapport du 17 avril, le ministre des affaires étrangères établit que toute l'Europe, à l'exception de l'Espagne, s'est engagée envers la Colombie à conserver la plus étroite neutralité, malgré les instances du cabinet de Madrid pour engager les puissances à s'armer contre la république. Le pouvoir exécutif a fondé ses relations politiques sur trois principes : 1°. alliance et confédération perpétuelles avec les pouvoirs engagés dans cette guerre; 2°. uniformité de conduite envers les neutres; 3°. emploi de tous les moyens offensifs et défensifs contre l'ennemi.

Le 8 mai, le général Moralès, de son quartier-général de Maracaïbo, signifie au contre-amiral anglais Rowley le décret du 21 décembre 1822, des cortès d'Espagne, pour la levée du blocus établi par le gouvernement de Puerto-Cabello sur les côtes de Colombie. Il était toutefois défendu aux aventuriers d'aller s'enrôler dans l'armée des indépendants, et d'y introduire des armes et des munitions.

Le 18 juin, décret du gouvernement de Colombie pour encourager l'*établissement des étrangers* dans le pays, en leur accordant deux ou trois millions de *fanegadas* de terres. La *fanegada* forme un carré de 145 mètres.

Le 3 octobre, traité de ligue et de confédération entre Colombia et Mexico (2).

Le 1er. septembre, Bolivar ayant débarqué à Callao, en venant de Guayaquil, fit son entrée solennelle à Lima, où il fut accueilli par le plus vif enthousiasme et investi de l'autorité suprême, tant civile que militaire. Le marquis de Torré Taglé, nommé précédemment président du Pérou, conserva son titre. L'ex-président Riva-Aguerro, qui s'était retiré à Truxillo, étant parvenu à lever et équiper trois

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 140. 20 juin 1824.

(2) *Gaceta de Colombia*. 11 juin 1824. *Tratado entre Colombia y Mejico*. (Dix-huit articles.)

mille recrues dans ce département, convoqua un nouveau congrès composé de ceux qui l'avaient suivi de Callao, mais ne tarda pas à le dissoudre. Bolivar se mit en devoir de marcher contre lui, et à son arrivée à Pativilia, le 17 septembre, il tenta d'abord, mais en vain, de lui faire reconnaître le gouvernement dont Torré Taglé était le chef nominatif. Riva-Aguerro fut livré par ses propres troupes, le 25 novembre, traduit devant le congrès, et condamné à mort comme traître; mais sa peine ayant été commuée en un bannissement perpétuel, il s'embarqua pour l'Europe (1).

Campagne de 1823. Le général Moralès, ayant reçu des secours de Curaçoa et de Puerto-Rico, sortit de nouveau de Puerto-Cabello avec environ cinq cents hommes qu'il débarqua près des lagunes de Maracaïbo. L'officier qui commandait San-Carlos pour les indépendans, ayant trahi leur cause, Moralès s'empara, sans perdre un seul homme, de la ville et des forts. En même tems, il fut joint par les Indiens Goagira, habitant la province de Rio-Hacha. Avec ces secours et au moyen de quelques levées dans le pays et de nouveaux renforts envoyés de Puerto-Rico, il se vit à la tête de trois mille hommes. Il resta dans cette position jusqu'à ce que le général Padilla, ayant traversé les lagunes malgré le feu des batteries, prit position sur le bord oriental avec dix gros navires et douze barques. Avec cette flottille, il battit complètement, le 24 juillet, celle des Espagnols forte de quinze gros navires et dix-sept petits. Onze navires et une barque furent capturés dans cette action; huit cents Espagnols, trois cent soixante-neuf marins et soldats et soixante-neuf officiers restèrent prisonniers. Les indépendants eurent huit officiers et trente-six marins et soldats tués, et quatorze officiers et cent cinq soldats blessés. Le général espagnol capitula sous la condition de pouvoir se retirer avec les troupes européennes sous ses ordres, et sous la promesse de ne point servir contre la Colombie pendant toute la durée de la guerre. Le lendemain de cette action, Padilla se retira avec son escadre et ses prises dans le port d'Alta-Gracia pour s'y refaire.

Après cet événement, Maracaïbo capitula (2). Les Espa-

(1) *Memoirs of general Millar*, chap. 21.

(2) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 288. *Detal de la gloriosa accion naval del 24 de julio. — Tratado de capitulacion*, p. 286-297. 3 août.

gnols n'occupèrent plus que la ville de Puerto-Cabello, devant laquelle les indépendants resserrèrent le siége.

Le 18 mars, le commissaire du gouvernement de Lima supplia le libérateur de passer au Pérou pour y diriger la campagne (1).

Le 5 mai, décret du congrès du Pérou, pour voter des emercîments au libérateur, président de Colombie.

Le 4 juin, le congrès de la république de Colombie accorde au libérateur la permission de diriger la guerre en personne (2).

Le 3 août, capitulation d'après laquelle l'armée royale de Maracaïbo se rend à l'armée colombienne. La ville de Maracaïbo, la forteresse de San-Carlos de la Barra et le territoire occupé par les Espagnols seront remis aux assiégeants, ainsi que tous les navires armés qui se trouveront dans la rade. Les sous-officiers et soldats nés en Amérique pourront s'enrôler sous les drapeaux colombiens ou retourner chez eux; ceux qui voudraient rester fidèles au gouvernement espagnol, ainsi que les marins, sont reconnus prisonniers de guerre. Il sera permis aux chefs et officiers de quitter le territoire de la Colombie, en s'engageant à ne pas prendre les armes avant l'échange des prisonniers. On accorde la même faculté au commandant de la colonne de Zulia, à celui de Cabimas, ainsi qu'à tous les officiers faits prisonniers dans le combat du 24. On leur fournira des transports pour Cuba, ainsi qu'à ceux des habitants qui désireraient s'expatrier. Tout individu fesant partie de l'armée espagnole qui, sans avoir été échangé, sera pris en combattant contre la Colombie, sera puni de mort. Signé et approuvé par Francisco-Tomas Moralès, Manuel Manrique et José Padilla.

Le 2 septembre, le congrès constituant du Pérou autorise le libérateur président à terminer les différends qui agitent le pays.

Le 3, le libérateur assiste au congrès, qui le complimente et lui présente son épée (3).

---

(1) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 253. (*La presencia sola del libertador Simon Bolivar quitará el eclipse que padece el hermoso sol del Perú.*)

(2) *Documentos, etc.*, tom. III, p. 284. *Decreto, etc.*

(3) Dans cette occasion, le député don Carlos de Pédémonté dit : *El verdadero dia de nuestra libertad ha llegado. Si el*

Par un autre décret du 10 du même mois, le même congrès confère au libérateur l'autorité suprême, militaire et politique directoriale qu'exige le salut de la patrie.

1823, 11 novembre. *Capitulation et prise de Puerto-Cabello par le général en chef José Antonio Paez.* Ce général, ayant appris que la place était approvisionnée pour trois mois, et que la garnison s'obstinait à la défendre, résolut de l'emporter d'assaut. Il fallait, pour y arriver, traverser un lac, et les assiégeants manquaient de petits bateaux. On se détermina à le passer à gué. En conséquence, le 7 novembre, à dix heures du soir, quatre cents hommes du bataillon d'Anzoatégui et cent lanciers du régiment d'Honneur, sous les ordres du major Manuel Cala et du lieutenant colonel José-Andrès Élorza, entrèrent dans le lac, et après avoir parcouru huit carrés (*quadras*) à la faveur de la nuit, arrivèrent sur les deux heures du matin sur la rive opposée et se rendirent maîtres des bastions *la Princesa* et *el Principe*, dont les défenseurs se firent tuer plutôt que de se rendre. En moins d'une demi-heure, les batteries de Ceuta et de la Constitution et toutes les fortifications de la place tombèrent au pouvoir des assiégeants, après une vive résistance de la garnison. Les forces navales s'étant alors approchées du bastion *el Principe*, ouvrirent un feu terrible sur la place; qui, attaquée sur trois points différents, fut obligée de se rendre. Les vainqueurs y trouvèrent soixante pièces de canon de divers calibres, six cent vingt fusils, etc. La perte des Espagnols fut de cent cinquante-six tués, dont huit officiers. On fit prisonniers un lieutenant-colonel, sept capitaines, sept lieutenants, douze sous-lieutenants, deux chirurgiens, cinq aides-chirurgiens, deux cent treize soldats; ainsi que tous les officiers publics et les membres de la municipalité. Les assiégeants eurent quatre soldats tués et vingt-trois blessés, dont trois officiers. La garnison de la citadelle de San-Félipe, où commandait don José-Maria Isla, capitula le 10 suivant; elle obtint d'être embarquée, le 15, à bord de l'escadre colombienne, pour être transportée à Cuba (1).

---

ilustre libertador de Colombia, si el immortal Simon Bolivar nos engaña, renunciemos para siempre el tratar con los hombres. »

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 117. — *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 32-48. *Ocupacion de Puerto-Cabello.* — *Boletin del*

Ainsi, après treize années d'une lutte sanglante et acharnée, les Espagnols furent entièrement expulsés du territoire de la Colombie.

A la fin de cette année, sur six mille sujets de la Grande-Bretagne, qui avaient abandonné leur patrie pour venir combattre dans ces contrées, il n'en restait que cent soixante environ.

« La vérité est, » dit le colonel Duane, « que les troupes européennes ne sont pas propres à faire un service essentiel et durable dans ces contrées à quarante milles de l'Océan. Elles ne peuvent supporter le climat, et, à une distance plus grande, elles doivent lutter avec la faim et sont forcées de revenir sur leurs pas ou de périr de besoin. Les Colombiens, au contraire, ne peuvent supporter un climat froid et ont justement les qualités nécessaires pour bien défendre leur pays. Ils seront toujours invincibles quand ils se conduiront comme ils l'ont fait jusqu'à présent (1). »

1823. *Entrée triomphale de Bolivar à Lima.* Le 1[er] septembre, il débarqua à Callao, et le 3, il fit son entrée triomphante à Lima. Jamais héros d'Athènes ou de Rome ne fut accueilli avec plus d'enthousiasme. Il fut reçu au son des cloches, au bruit de l'artillerie et au milieu des cris et des acclamations des citoyens. Une députation du souverain congrès vint le féliciter au nom du peuple péruvien. Le président de la république, les chefs et les principales autorités l'accompagnèrent à la messe, au milieu des applaudissements continuels de la multitude. « On adressa au ciel des prières pour l'éternelle alliance des quatre grands États de l'Amérique du sud; partout éclataient l'admiration envers le héros de la Colombie, l'amour pour le chef du Pérou et la haine pour nos tirans. » Dans une assemblée tenue immédiatement, l'autorité suprême militaire fut conférée à Bolivar, avec le titre glorieux de libérateur.

Le 10 septembre, le congrès de Lima conféra au général Bolivar, sous le titre de *libertador* ou libérateur, l'autorité suprême militaire du territoire de la république. Le même jour, Bolivar adressa un message au souverain congrès, qu'il terminait en déclarant que les vaillants soldats qui

---

ejercito sitiador. — *Capitulacion.* — Le 7 décembre, une médaille fut accordée par le congrès au général Sucre.

(1) Duane, *Visit to Colombia.*

étaient accourus des bords de la Rivière-Plate, de la Naule, de la Magdaléna et de l'Orénoco, pour délivrer le Pérou, ne retourneraient dans leur patrie que couverts de lauriers, passant sous des arcs de triomphe et emportant comme trophées les étendards de Castille. « *Ils laisseront le Pérou libre, ou ils auront cessé de vivre.* Je le promets en leur nom. »

Le président, dans sa réponse, s'exprimait ainsi :

« Vous avez été choisi par le ciel pour combler votre pays de bonheur, et votre personne de gloire. A la voix du Pérou en proie à tous les maux, vous êtes accourus; et votre épée triomphante a dispersé les ennemis extérieurs, comme vos vertus ont désarmé les ennemis intérieurs. Donnez à l'Amérique cette liberté sage qui, appuyée sur les lois, est unie avec l'ordre, la paix, la justice et la morale; mais repoussez de son sein cette autre liberté qui amène l'anarchie et la tirannie, et qui, se nourrissant de haine et de soupçons, s'entoure d'exécutions et de victimes..... Libérateur, vous devez beaucoup à votre patrie et à votre nom; acquittez cette dette nationale et sacrée. Déjà un millier de pages glorieuses est rempli du récit de vos exploits; que celles qui vous sont encore destinées portent de même l'empreinte de l'immortalité (1). »

Le 3 octobre, traité d'union, ligue et confédération perpétuelle entre la Colombie et le Mexique, signé à Mexico. La république de Colombie et la nation mexicaine s'unissent en ligue et confédération perpétuelle, en paix comme en guerre, pour défendre de tous leurs moyens, par leurs forces de terre et de mer et autant que les circonstances le permettront, leur indépendance contre l'autorité de l'Espagne ou toute autre nation étrangère, et assurer la reconnaissance de cette indépendance, leur prospérité mutuelle,

(1) *Gaceta del gobierno de Lima*, de 10 de setiembre. — *Documentos*, etc., tom. IV, p. 16-24. *Banquete dado en Lima en obsequio del libertador, y brindis memorable de S. E.—Entrada en Lima el libertador*, etc.

Le libérateur répondit : « *Porque los pueblos americanos no consientan jamas elevar un trono en todo su territorio : que asi como Napoleon fué sumergido en la inmensidad del Oceano, y el nuevo emperador Iturbide derrocado del trono de Mejico, caigan los usurpadores de los derechos del pueblo americano, sin que uno sólo quede triunfante en toda la dilatada extension del Nuevo Mundo.* »

ainsi que l'harmonie et la bonne intelligence entre leurs pays, sujets et citoyens et avec les puissances amies. (Art. 1er.)

En conséquence, les deux parties contractantes s'engagent à concourir à leur défense commune, en fournissant le nombre de troupes de terre qui sera déterminé par une convention spéciale et le secours de leur marine. (Art. 2, 3 et 4.)

Dans le cas d'urgence, les forces d'une partie pourront agir contre l'ennemi, sur le territoire de l'autre, en observant ses lois, statuts et ordonnances. (Art. 5.)

Elles s'engagent à donner tous les secours possibles aux bâtiments de guerre ou marchands de l'une des deux nations que des avaries forceraient à se réfugier dans les ports de l'autre, et à étendre la juridiction de leurs Cours maritimes aux corsaires portant pavillon des deux États et à leurs prises indistinctement. (Art. 6 et 7.)

Les deux parties contractantes se garantissent mutuellement l'intégrité de leurs territoires respectifs, tels qu'ils existaient avant la guerre actuelle, reconnaissant, comme partie intégrante de chaque État, toute province qui, quoique gouvernée d'abord par une autorité entièrement indépendante des ci-devant vice-royautés de Mexico et de la Nouvelle-Grenade, peut avoir consenti ou consentira d'une manière franche et légale à être incorporée à l'une des deux parties contractantes. La dénomination spéciale de toutes les parties composant lesdits territoires sera fixée par une convention particulière aussitôt que le congrès du Mexique aura décrété la constitution de ce pays. (Art. 8 et 9.)

Les déserteurs de terre et de mer seront mutuellement échangés. (Art. 10.)

Chacune des deux parties nommera deux ministres plénipotentiaires suivant les usages et formalités observées dans la nomination de pareils agens auprès des puissances étrangères. (Art. 11.)

Elles s'engagent aussi à faire des démarches auprès des États de l'Amérique, ci-devant colonies espagnoles, pour les faire acquiescer au présent traité. (Art. 12.)

Un congrès général de ces États, composé de leurs plénipotentiaires respectifs, s'assemblera à l'isthme de Panama. (Art. 13 et 14.)

Cette convention ne doit influer en rien sur la souve-

raineté nationale de chacune des parties contractantes, etc.

Signé : Miguel Santa-Maria,
Lucas Alaman.

Le 10 octobre, M. Canning, premier ministre d'Angleterre, annonça au secrétaire du gouvernement de la Colombie la résolution de S. M. de prendre des mesures qui pourraient avoir pour résultat éventuel l'établissement des relations amicales avec le gouvernement de la Colombie; et qu'il avait nommé le colonel *Campbell* et *James Henderson* ses agents confidentiels pour remplir cette mission (1).

Le 9 décembre, proclamation du gouvernement de la Colombie aux habitants, pour leur annoncer l'entière expulsion des troupes espagnoles du territoire de la république. « Colombiens, votre pays est entièrement délivré des ennemis qui ont voulu si obstinément s'opposer aux décrets immuables de la Providence. Le drapeau espagnol, qui flottait encore sur les murailles de Puerto-Cabello, vient d'être renversé par les vaillants soldats de la république, et l'étendard aux trois couleurs a été arboré à sa place. Il ne nous reste plus un seul ennemi à combattre. Le territoire de la Colombie est intact. Le code du bonheur et de l'égalité protége tous ceux qui habitent la patrie de Bolivar. Habitants de la Colombie, recevez les félicitations du gouvernement sur l'occupation de cette forteresse importante; ainsi se termine la guerre qui devait remettre la Colombie sous le joug de l'Espagne, etc. »

Signé Francisco de Paula de Santander (2).

Le 16 décembre, *Richard C. Anderson*, qui avait été nommé, le 27 mai, ministre plénipotentiaire des États-Unis près la république de Colombie, est reconnu dans cette qualité à Bogota (3).

1824. *Événements politiques*. Le 10 février, le congrès du Pérou fit un décret pour conférer l'autorité suprême politique et militaire au libérateur Simon Bolivar.

Le 6 mars, les commissaires anglais ont leur première entrevue avec le vice-président de la Colombie. L'un d'eux, le colonel *Hamilton*, s'exprime en ces termes : « Si la France voulait aider l'Espagne à reconquérir la Colombie,

(1) *Gaceta de Colombia*, n°. 16. 14 mars 1824.
(2) *El Colombiano*, le 4 février 1824.
(3) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 24.

cette attaque ne serait pas à craindre, car l'Angleterre sera toujours votre amie fidèle. »

Le 11 mars, proclamation du libérateur, pour expliquer les motifs qui l'obligent à accepter l'odieuse autorité dictatoriale, datée de son quartier-général de Truxillo.

Le 6 avril, message du vice-président de la Colombie, à l'ouverture du congrès. Après avoir rappelé au congrès que le territoire colombien est enfin délivré de ses ennemis, et que la période qui va s'ouvrir offre toutes les apparences du calme et de la tranquillité, l'orateur commence par établir l'inutilité des efforts tentés pour se rapprocher de l'Espagne, sous la condition expresse que cette puissance reconnaîtrait l'indépendance de la république. Tous les actes émanés de S. M. C. prouvent clairement son intention de recommencer la guerre pour recouvrer son ancienne suprématie.

Passant aux relations avec les États de l'Amérique, il fait espérer que la présence du libérateur au Pérou éteindra les discordes civiles et terminera heureusement la guerre dans ce pays. Les divers traités faits avec le Pérou, le Chili, Buénos-Ayres et Mexico seront soumis à la sanction de l'assemblée. Ces traités complètent la confédération américaine que le gouvernement colombien a entrepris de former, pour donner la stabilité et la force aux nouveaux États indépendants.

Le renversement de la puissance d'Iturbide au Mexique donne l'assurance que le gouvernement de ce pays sera populaire et représentatif comme ceux des autres États de l'Amérique.

La résidence, dans cette capitale, d'un ministre plénipotentiaire des États-Unis, et la réception faite au ministre colombien, à Washington, assûrent la continuation des relations amicales entre les deux gouvernements.

La Grande-Bretagne ne s'est pas montrée moins favorable à la cause de l'Amérique du sud, et nos relations commerciales avec cette puissance prennent chaque jour de l'étendue et de l'activité. Le gouvernement ne négligera aucune occasion d'entretenir des rapports semblables avec les autres nations, dont l'alliance serait avantageuse à la république.

Le vice-président fixe ensuite l'attention des représentants sur les objets d'administration intérieure qui ont besoin d'amélioration, principalement l'instruction publique, qui manque d'écoles et de professeurs, et l'administration de la

justice, qui demande une réforme générale. En attendant que les circonstances permettent de donner des lois définitives sur ces objets, il propose divers moyens d'encouragement et d'amélioration.

Les lois relatives à la naturalisation des étrangers, aux priviléges de navigation et à l'aliénation des terres en friche, ont déjà reçu un commencement d'exécution. En vertu de la loi du 7 juin, on a aliéné plus de quatre mille cent *fanegadas* de terre dans les diverses provinces. Le pouvoir exécutif met sous les ieux du congrès les demandes qui sont faites pour établir des bâtiments à vapeur sur le lac de Maracaïbo, à l'embouchure de la rivière Guayaquil et sur la côte de l'Océan-Pacifique. Les avantages qui en résulteront pour notre commerce ne laissent aucun doute.

L'orateur propose ensuite divers plans sur l'administration des finances, pour faciliter la perception des revenus publics, sur les taxes directes et indirectes et sur l'entretien des routes. Il annonce que le pouvoir exécutif espère terminer heureusement l'affaire de l'emprunt de mars 1822 et en négocier un autre sur des bases avantageuses.

La ville de Maracaïbo nous a été rendue le 6 août, après plusieurs affaires, où les troupes de la république ont toujours eu l'avantage, principalement après le combat naval du 24 juillet. La capitulation de Puerto-Cabello fait aussi le plus grand honneur à l'armée du département de Vénézuéla et à son chef. L'occupation de ce poste important a rétabli la tranquillité et mis fin à la guerre actuelle.

Signé F. Paula de Santander (1).

Décrets du congrès. Le 11 mai, décrets du congrès général pour lever une force additionnelle de cinquante mille hommes et augmenter la force auxiliaire du Pérou.

Le 20, loi pour organiser l'administration des finances (*hacienda nacional*) (2).

Le 23 juin, loi pour diviser le territoire de la Colombie en douze départements (3).

---

(1) *Gaceta extraordinaria de la Colombia.* 27 avril 1824. *Mensaje del vice presidente de Colombia.*

(2) Cent articles. Voyez *Gaceta de Colombia*, n°. 154-6.

(3) *Documentos, etc.*, 4 juillet 1824.

Le 1er. juillet, loi déclarant que les élections constitutionnelles seront faites dans l'année 1825 (1).

Le 15, loi concernant les attributions des consuls, vice-consuls et agents commerciaux (2).

Le 22, loi déclarant que la république de Colombie doit continuer l'exercice des droits de patronage que les rois d'Espagne s'arrogeaient sur les églises métropolitaines, cathédrales et paroisses, dans cette partie de l'Amérique (3).

Le 29, loi concernant la confiscation, au profit de la république, des biens appartenant aux sujets espagnols (4).

Le 3 octobre, convention générale de paix, d'amitié, de navigation et de commerce, entre les États-Unis d'Amérique et la république de Colombie. (31 *articles.*)

5 août. *Événements militaires. Combat de Junin.* Un gros corps de cavalerie, commandé par le général Canterac, rencontra la division colombienne du général Olméta dans les plaines de Junin. Dans l'engagement qui s'ensuivit, le premier fut complètement battu, laissant sur le champ de bataille deux cent trente-cinq morts, parmi lesquels dix officiers, plus de quatre-vingt prisonniers et un grand nombre de blessés. Les vainqueurs s'emparèrent de trois cents chevaux bien équipés et chargés de butin. Leur perte n'excéda pas vingt hommes tués ou blessés (5).

9 décembre. *Capitulation de l'armée espagnole*, sous don José Canterac, dans les plaines d'*Ayacucho*, après la victoire remportée par les Colombiens sous les ordres de don Antonio-José de Sucre. Les royalistes perdirent dans cette affaire dix-huit cents tués, sept cents blessés, et en prisonniers deux cents soldats, deux lieutenants-géné-

(1) *Gaceta de Colombia*, no. 152. 19 septembre.

(2) *Idem.*

(3) *Idem*, no. 165, 168 et 171.

(4) *Gaceta de Colombia*, 8 de agosto de 1824. *Ley declarando confiscables en favor de la republica los bienes existantes en su territorio, pertenecientes à los subditos españoles.*

(5) *Documentos*, tom. IV, p. 94. *Oficio del secretario general del ministro general de los negocios del Perú, avisando la accion ganada en Junin.* Reyes, 7 août. — *Proclama à los Peruanos despues de la accion de Junin, por Bolivar.* Huancao, le 13 août.

raux, trois maréchaux, dix généraux de brigade, seize colonels, soixante-huit lieutenants-colonels, quatre cent quatre-vingt-quatre officiers. Les indépendants n'eurent que trois cent soixante-dix hommes tués et six cent neuf blessés (1).

1825, 1er. janvier. *Evénements politiques.* Proclamation de Bolivar, datée de Chuquisaca, portant qu'il regarde comme un devoir sacré la résolution de convoquer le congrès du Pérou pour rendre compte de sa conduite et abdiquer la dictature.

Le 2, message du vice-président de Colombie et installation du congrès.

Le même jour, le cabinet d'Angleterre reconnaît l'indépendance de la république de Colombie (2).

Le 10 février, le général Bolivar assemble à Lima les députés du Bas-Pérou et dépose le pouvoir dictatorial, qu'il reprend ensuite à leur demande jusqu'à la première réunion du congrès, le 10 février 1826 (3).

Le 18, le libérateur Bolivar est nommé, pour la troisième fois, président de la Colombie, par le sénat et la chambre des représentants, à la majorité de cinq cent quatre-vingt-trois voix sur six cent huit. « La paix du Pérou, » disait-il dans son message au sénat, « que nous avons conquise par la victoire la plus glorieuse qu'ait remportée le Nouveau-Monde, a mis fin à la guerre sur le continent américain. La Colombie voit maintenant son territoire et celui des républiques voisines libres enfin de tout ennemi » (4).

Le 1er. mars, acte de la municipalité de Caracas, ordonnant l'érection d'une statue équestre du libérateur sur la

(1) *Parte oficial de la jornada de Ayacucho.* — *Supplemento á la Gaceta de Colombia*, n°. 192. — *Documentos, etc.*, tom. IV, pag. 109, 114, 120 et 130. Décret du congrès national de la Colombie, décernant les honneurs du triomphe au libérateur et aux vainqueurs de Junin et d'Ayacucho. — *Proclama á los soldados del ejercito vencedor en Ayacucho, por Bolivar.* Lima, 25 décembre.

(2) Le 14 novembre suivant, le señor Manuel-José Hurtado, premier ministre de la Colombie, fut présenté à sa majesté britannique. Voyez *Gaceta extraordinaria.* 4 mars 1825. *Colombia reconocida en nacion soberana por la Gran Bretaña.*

(3) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 191-194.

(4) Message au président du sénat, daté de Lima. *Gaceta oficial*, 20 février 1825.

place de Saint-Jacinte, qui portera désormais le nom de *plaza de Bolivar* (1).

Le 11 mars, décret concernant l'organisation et le régime politique et économique des départements et provinces de la république (127 articles) (2).

Le 15 mars, traité d'union, ligue et confédération entre la Colombie et les provinces unies du centre de l'Amérique, afin de maintenir leur indépendance contre la nation espagnole et toute autre puissance étrangère (22 articles) (3).

Le 10 avril, le libérateur annonce aux habitants de Lima son départ pour le sud. Partant de cette ville, il visite Aréquipa, Cuzco, La Paz et Potosi, où il arrive le 5 octobre. Ce voyage ne fut pour lui qu'un triomphe continuel (4).

Le 4 juillet, note du secrétaire-général du libérateur, datée de Cuzco, déclarant qu'il n'a reçu aucune communication directe ou indirecte du gouvernement de Buénos Ayres, tendant à former un seul État de toute l'Amérique du sud (5).

1826. *Evénements politiques. Accusation portée par le congrès contre le général Paez.* Le sénat, sur l'accusation portée par la chambre des représentants contre le général José-Antonio Paez, commandant-général du département de Vénézuéla, au sujet des mesures par lui prises pour l'enrôlement de la milice, considérant 1°. qu'en vertu du quatre-vingt-dixième article de la constitution, tous les officiers publics doivent être accusés devant le sénat pour inconduite dans l'exercice de leurs fonctions; 2°. que le commandant-général de Vénézuéla, José-Antonio Paez, est prévenu d'avoir, le 6 janvier précédent, et sans en informer les autorités civiles, envoyé des partis de soldats dans les rues de Caracas, à l'effet d'arrêter et de conduire au bâtiment servant de caserne aux bataillons d'Anzoátegui et d'Apure tous les hommes qu'ils rencontreraient, quels que fussent leur âge et leur profession; 3°. que cette accusation résulte de l'exposé fait par la municipalité de Caracas à la chambre des représentans, le 16 janvier de la présente année, et de celui qui a été adressé, le même mois, au pouvoir exécutif par l'intendant de Vénézuéla,

(1) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 289.
(2) *Messagero argentino*, n°. 6. 2 décembre 1825.
(3) *Gaceta de Colombia*, p. 179-185.
(4) Voyez *Memoirs by general Miller*, cap. 20.
(5) *Documentos, etc.*, tom. IV, p. 256.

a résolu que ladite accusation contre le commandant-général de Vénézuéla serait admise, et qu'en conséquence, et conformément aux cent articles de la constitution, il y avait lieu de suspendre ledit commandant-général de ses fonctions, et de le contraindre à comparaître devant la commission chargée de conduire les procédants, pour répondre aux charges portées contre lui. Donné à Bogota, le 30 mars 1826. Signé Luis A. Baralt, président; Luis V. Téjada, secrétaire (1).

Dans sa lettre du 19 mai, adressée aux habitants de Vénézuéla, il dit : « La loi suprême d'un État est sa propre conservation, c'est elle qui nous a dicté les mesures que nous avons adoptées. Nous sommes déterminés à accélérer l'époque de la grande convention, qui avait été annoncée pour l'année 1831. Le président libérateur sera notre arbitre, notre médiateur, et il ne sera pas sourd aux clameurs de ses compatriotes. Notre situation particulière nous impose le devoir de nous armer. Le pouvoir que vous m'avez confié n'est pas destiné à vous opprimer, mais à vous protéger et à assûrer votre liberté. »

Le général Bolivar, dans sa lettre du 4 juin, adressée au vice-président Santander, dit : « J'ai été chef suprême pendant six années, et huit années président. Ma réélection est donc une violation manifeste de la loi fondamentale. D'ailleurs, je ne veux plus commander : j'ai accompli toutes les tâches que m'ont imposées mes devoirs et mon dévouement; j'ai mené à fin toutes mes entreprises. »

Le 25 mai, le libérateur présente le projet d'une constitution au congrès de la république de Bolivia (2).

Bolivar, dans sa réponse, datée de son quartier-général de Caracas, le 19 juin, s'exprime ainsi : « Colombiens, vos ennemis menacent la Colombie : il est de mon devoir de la sauver. Pendant quatorze années, j'ai été à votre tête par le vœu unanime du peuple. A toutes les époques de gloire et de prospérité j'ai résigné le commandement suprême avec le désintéressement le plus vrai. Mon plus vif désir était de

(1) *Voyez* la lettre du général Paez, adressée au général Bolivar, et datée de Caracas, le 25 mai 1826 (*Mensagero argentino*, n°. 111. 25 octobre 1826.), et celle du 29 mai, adressée au vice-président de la république, et son discours devant la municipalité de Caracas, après avoir prêté serment de fidélité aux autorités civiles et ecclésiastiques. *Documentos, etc.*, tom. VI, p. 255.

(2) *Documentos, etc.*, tom. V, p. 197-251.

quitter le pouvoir, instrument d'une tirannie que je déteste plus que le déshonneur. Mais, dois-je vous abandonner à l'heure du danger; cette conduite serait-elle d'un soldat et d'un citoyen? Non, Colombiens; je suis résolu à tout faire pour repousser l'anarchie. Comme citoyen, libérateur et président, mon devoir m'impose la glorieuse nécessité de me sacrifier pour vous. Je marche, à cet effet, à l'extrémité septentrionale de la république, pour risquer et ma vie et ma gloire, afin de vous délivrer de traîtres qui, après avoir foulé aux pieds les serments les plus sacrés, ont levé l'étendard de la rébellion et envahi les départements les plus fidèles et les plus dignes de votre protection. Colombiens, la volonté nationale est comprimée par de nouveaux prétoriens qui veulent dicter des lois à ceux à qui ils devraient obéir. Ces hommes se sont arrogé l'autorité suprême de la nation. Ils ont violé la loi de l'État. Des troupes colombiennes auxiliaires du Pérou sont retournées dans leur pays, avec l'intention d'établir un gouvernement nouveau et étranger sur les ruines de la république qu'ils ont outragée plus fortement que ses anciens oppresseurs. Colombiens, j'en appelle à votre gloire et à votre patriotisme : ralliés autour de l'étendard national qui a marché de triomphe en triomphe de l'embouchure de l'Orénoco au sommet du Potosi, veillez-le fermement, et la nation conservera son indépendance, et le vœu national se fera entendre librement. La grande convention est demandée par le cri général de la Colombie. C'est le plus grand désir de la patrie. Le congrès la convoquera sans doute, et je m'engage à remettre dans les mains de cette assemblée le bâton et l'épée que la république m'a confiés comme président constitutionnel et ensuite comme revêtu d'une autorité suprême extraordinaire. Je ne tromperai point l'espoir de mon pays. Vous avez obtenu la liberté, la gloire et des lois en dépit de vos anciens ennemis, et vous conserverez ces avantages en dépit de l'anarchie.

Signé Bolivar.

Le 6 juillet, acte de la municipalité de Guayaquil pour la révision et la réforme de la constitution (1).

Le 14 juillet, acte de la municipalité de Quito pour le même objet (2).

---

(1) *Documentos, etc.*, tom. VI, p. 256-262.

(2) *Idem, idem*, p. 263-4.

Le 22, acte de la municipalité de Maracaïbo pour recommander la réunion d'une grande convention (1).

Le 8 août, acte de la municipalité de Puerto-Cabello, pour recommander la fédération de Vénézuéla (2).

Le 21 août, acte de la municipalité de Caracas, qui se déclare contre les prétentions de Puerto-Cabello (3).

Proclamation de Simon Bolivar, libérateur de la Colombie et du Pérou, datée du quartier-général de Lima, le 1er. septembre 1826. Conformément aux pouvoirs qui lui ont été donnés par le décret du souverain congrès péruvien, le 10 février 1825, il appelle au gouvernement suprême le grand maréchal Andrès Santa-Cruz. Il nomme également les secrétaires d'État, et ordonne que, lorsqu'il sera jugé convenable, la vice-présidence du Conseil exécutif sera conférée à un des membres du Conseil, tiré au sort.

3 septembre. *Adieux du libérateur aux Péruviens.* « Je ne vous quitte pas entièrement, » leur dit-il, « car je vous laisse mon affection dans le président et le Conseil exécutif, dignes dépositaires de l'autorité suprême; je vous laisse ma confiance dans les magistrats qui vous gouvernent; je vous laisse mes opinions politiques dans la constitution que je vous ai donnée, et je vous laisse enfin l'indépendance dans les héros d'Ayacucho. L'année prochaine, la législature rendra permanents, par la sagesse de ses lois, les bienfaits de la liberté. »

Le 12 septembre, le libérateur arriva à Guayaquil, et, le 18, il adressa une proclamation aux Colombiens, dans laquelle il dit : « Je suis maintenant sur le sol de la république; cessez vos outrages scandaleux, votre discorde criminelle; qu'il n'y ait plus de Vénézuéliens ou de Cundinamarcains. Nous sommes tous Colombiens, ou la mort s'étendra sur vos déserts et détruira ce que l'anarchie a épargné. »

Le 13 septembre, dépêche du *ministre de la marine française* au commissaire du Havre, pour laisser entrer les navires américains dans les ports de France.

Le 22 septembre, *décret du gouvernement colombien,*

---

(1) *Documentos, etc.*, tom. VI, p. 270-4.

(2) *Idem, idem*, p. 291.

(3) *Idem, idem*, p. 294.

ordonnant que les armées de terre et de mer porteront le deuil pendant trois jours, en l'honneur de *John Adams* et de *Thomas Jefferson*, ex-présidents des États-Unis, décédés le 4 juillet 1826, comme ayant été constamment les soutiens de la déclaration d'indépendance des nouveaux États de l'Amérique du sud.

Le 28 septembre, le commissaire général de la marine à Bordeaux est autorisé à accorder la même permission aux navires de la Colombie.

8 octobre. *Dépêche de José-Manuel Restrépo, secrétaire au département de l'intérieur, à l'intendant du département de el Equator,* concernant les actes de Guayaquil et de Quito, du 28 août et du 6 septembre. Ces actes étant contraires aux principes politiques du code de la Colombie, ne peuvent être reconnus par le pouvoir exécutif. Celui de Quito est une violation de l'art. 10 de la constitution, qui restreint les actes émanés de la souveraineté du peuple aux époques des élections primaires. Il transgresse aussi les articles qui confèrent au congrès les droits d'étendre l'autorité du gouvernement en tems de guerre ou dans des circonstances urgentes; enfin, il jette de la défaveur sur toutes les lois qui ont posé de justes limites à l'autorité des intendants, des Cours de justice, des commandants en chef, des municipaux et autres officiers publics qui n'ont point d'existence représentative.

Le 9 novembre, les habitants de Cumana, ayant refusé de reconnaître l'autorité du général Bermudez, commandant de la province, et ayant adopté le sistème fédéral, la milice et les troupes de ce général ayant été défaites, il fut obligé de se retirer sur Barcelone. Les troupes fédérales se composaient d'environ mille hommes, celles du général Bermudez ne montaient qu'à quatre cents, dont beaucoup ayant été enrôlés de force passèrent sous les drapeaux du parti fédéral.

1826, 13 novembre. Proclamation de José-Antonio Paez, chef civil et militaire de l'Etat de Vénézuéla, convoquant une assemblée générale d'électeurs pour le 10 décembre, afin d'établir la constitution de l'union et de nommer leurs représentants, qui devront s'assembler le 15 janvier suivant.

Le 23 novembre, le général Bolivar adresse aux Colombiens la proclamation suivante : « Il y a cinq ans que j'ai quitté cette capitale, pour marcher à la tête de l'armée li-

bératrice, des bords du Cauca au sommet du Potosi. Un million de Colombiens, deux républiques sœurs et amies ont établi leur indépendance, et le continent de Colomb a cessé d'être espagnol.

» Vos infortunes m'ont rappelé dans la Colombie. J'accours, plein de zèle, me dévouer à la volonté nationale, qui sera toujours mon code, parce qu'elle est infaillible. La voix de la nation m'oblige à reprendre le commandement suprême. Je l'abhorre mortellement depuis qu'on en a profité pour m'accuser d'ambition et de projets monarchiques. Quoi! me croit-on assez insensé pour aspirer à me dégrader moi-même? Et le titre de libérateur n'est-il pas plus glorieux que celui de souverain? Colombiens, je reviens pour déposer le fardeau insupportable du pouvoir; car, dans un moment de danger, ma démission eût été lâcheté au lieu de modération; j'ai dû exercer l'autorité jusqu'à ce que la loi ou le peuple eût recouvré sa puissance. Permettez-moi donc de vous servir comme un franc soldat, un vrai républicain, comme un citoyen armé pour défendre les plus beaux trophées de votre gloire, c'est-à-dire vos droits.

» Signé Bolivar. »

1826, 23 novembre. *Décret de Simon Bolivar, président libérateur de la Colombie.* Considérant, dit-il, 1°. que l'état d'agitation de la république provient des événements de Vénézuéla, et de ce que les citoyens sont partagés d'opinion au sujet de l'administration politique, et alarmés dans la crainte d'une guerre civile et d'une invasion étrangère tentée par l'ennemi commun; 2°. qu'il existe des motifs bien fondés d'appréhender que le gouvernement espagnol ne recommence les hostilités avec les forces qui se réunissent dans l'île de Cuba; 3°. que la majorité des départements a déclaré qu'il était urgent d'investir le président de la république de pouvoirs extraordinaires, indispensablement nécessaires pour rétablir la tranquillité nationale et garantir la Colombie d'une guerre civile et étrangère; et 4°. que, le pouvoir exécutif s'est déclaré dans le cas prévu par l'art. 128 de la constitution, et a, en conséquence, convoqué le congrès; me réunissant à l'avis du Conseil du gouvernement, je décrète :

1°. Qu'à partir de ce jour, je suis président de la république, en vertu de l'art. 128 de la constitution, et revêtu de tous les pouvoirs extraordinaires qui en émanent, soit pour rétablir la tranquillité intérieure, soit pour garantir la répu-

blique de l'anarchie et de la guerre extérieure; 2°. que durant mon absence de cette capitale, le vice-président de la république, chargé du pouvoir exécutif, exercera lesdits pouvoirs extraordinaires sur tous les points du territoire où ils ne pourraient l'être par moi; 3°. qu'à l'exception des affaires ou matières reconnues être de la compétence du dépositaire de ces pouvoirs extraordinaires, la constitution et les lois demeurent, du reste, en pleine force; et 4°. qu'il sera rendu compte, au premier congrès, de tout ce qui aura été fait en vertu de ce décret et des dispositions dudit article 128 de la constitution.

Une quarantaine d'officiers et soldats, aux ordres de Bénavidès, reste de l'armée espagnole de Los Pastos, furent pris, au mois de novembre 1826, par le colonel José M. Obando, gouverneur de cette province, et condamnés à mort pour les crimes qu'ils avaient commis dans ce district.

Le général Bolivar voulait qu'on donnât plus d'extension au pouvoir exécutif; le général Santander s'opposait à cette prétention; et, de son côté, le général Paez se prononçant contre le sistème fédératif, et, refusant de comparaître devant le sénat, s'était fait proclamer chef civil, politique et militaire de Vénézuéla.

Bolivar traversa les districts insurgés jusqu'à Puerto-Cabello; étant ensuite parti pour Bogota, il y reprit les rênes du gouvernement pendant deux jours, à l'effet d'introduire un sistème d'économie dans plusieurs départements de l'administration, et particulièrement dans celui de la marine. Il s'engagea solennellement par un décret, qu'il y publia, à maintenir intacte la constitution, jusqu'à ce qu'elle pût être amendée par des moyens légitimes, et à faire exécuter strictement les lois de l'État, tant que les dangers de la patrie n'exigeraient point leur suspension. A peine se fut-il présenté dans le Vénézuéla, que Puerto-Cabello abandonna le parti du général Paez, qui y avait exercé une autorité usurpée depuis le 30 avril. Barinas était occupé, le 26 décembre, par une colonne de six cents insurgés commandés par le colonel Cala, officier entièrement dévoué à ses intérêts, mais qui crut devoir évacuer cette position à l'approche du libérateur. Un parti de cavalerie de Paez, envoyé contre le Mantécal, canton qui s'était prononcé en faveur de la constitution, fut repoussé par le colonel *Inchaus*, qui gouvernait ce district, celui de Guadalito et plusieurs autres villes de l'Apure. Les cantons de Tocuyo, Ba-

réquisiméto et Araure se déclarèrent spontanément pour Bolivar, et d'autres se soumirent aux troupes de Rafael Urdanéta.

Le libérateur, s'étant arrêté à Maracaïbo, y annonça, par un décret, la cessation des hostilités; et étant arrivé à Puerto-Cabello le 31 décembre, le lendemain, 1er. janvier 1827, il publia une amnistie générale, s'engagea à ne rechercher ni les actes, ni les opinions de ceux qui avaient trempé dans la révolte, et continua à Paez le commandement civil et militaire du Vénézuéla, et au général Santiago Mariño celui de Maturin. Paez accepta immédiatement cette amnistie, de son quartier-général de Valencia, et envoya sa soumission au président, lui déclarant qu'il n'avait jamais eu de vues opposées aux siennes; qu'il reconnaissait son autorité, mais qu'il réclamait pour lui et les siens une garantie que nul de son parti ne serait inquiété pour ses opinions depuis le 30 avril 1826. Bolivar accepta cette soumission, qui fut publiée, le 3 janvier 1827, par Paez lui-même; et, le lendemain, il se rendit à Valencia, escorté seulement de son état-major. Il rencontra le général sur le sommet d'une montagne située mi-chemin des deux villes. Tous deux s'embrassèrent avec effusion. Paez s'écria : « Nous effaçons en ce moment tous les malheurs de la Colombie ». Le libérateur répondit que ce jour était glorieux pour lui, parce qu'il sauvait le pays des horreurs de la guerre civile. Ce dernier ayant renoncé à l'intention qu'il avait de convoquer une assemblée extraordinaire de la nation, Paez, de son côté, rapporta son décret du 13 décembre, par lequel il avait invité les Vénézuéliens à tenir une convention à Valencia. Le général Mariño reconnut aussi l'autorité du président, dans le gouvernement de Maturin; et, le 8 janvier, le libérateur proclama, de son quartier-général de Puerto-Cabello, la suppression complète de l'insurrection. Peu après, il eut une entrevue avec Paez et lui rendit sa confiance et son amitié. Il se dirigea ensuite vers Caracas, où il entra le 26 janvier, et reçut les félicitations des habitants. Delà, il adressa, le 6 février, une lettre au président du sénat, dans laquelle il annonce résigner pour jamais le poste de président de la république. « Élevé, » dit-il, « au gouvernement suprême, je me suis rendu dans la capitale, d'où j'ai été bientôt forcé de partir pour le Vénézuéla. Dans mon trajet de Bogota à Caracas, j'ai publié les décrets importants qu'exigeait une impérieuse nécessité. Votre Exc. voudra bien appeler l'attention du

congrès sur ces actes. Si j'ai excédé mes pouvoirs, que j'en encoure le blâme : je suis prêt à sacrifier mon innocence même au salut de la patrie. C'est le seul sacrifice que je ne lui aie point fait, et elle peut compter que je ne reculerai pas devant cette nouvelle obligation que je contracte.

« J'ai été quatorze ans chef suprême et président de la république. Les périls des tems m'ont forcé à remplir cette charge ; aujourd'hui que ces dangers n'existent plus, je puis me retirer pour jouir des douceurs de la vie privée ». Après avoir retracé l'état actuel de la Colombie : « Quant à moi, » continue Bolivar, « les soupçons d'une usurpation tirannique qu'on fait planer sur moi, ébranlent mon esprit et diminuent la confiance des Colombiens. Les républicains zélés ne peuvent me regarder sans une crainte secrete, parce que l'histoire leur révele que la plupart des hommes placés dans des circonstances semblables à celles où je me trouve ont été des ambitieux. J'ai beau me prévaloir de l'exemple de Washington ; quelques exceptions ne peuvent rien contre l'expérience du monde entier toujours opprimé par les dépositaires du pouvoir. Je balance entre les désordres où peuvent tomber mes concitoyens et le jugement de la postérité. Je ne me sens pas exempt de toute ambition, et, pour ma propre gloire, je désire me priver des moyens de satisfaire cette passion, ôter à mes compatriotes toute crainte et m'assûrer après ma mort un souvenir digne de la liberté. C'est dans ces sentimens que je renonce pour jamais à la présidence, et que j'implore du congres et du peuple la faveur de demeurer un simple citoyen. » Cette proposition, soumise au sénat, le 6 juin, fut rejetée à la majorité de cinquante votants contre vingt-quatre, et à la chambre des représentans, de soixante-dix contre quatre (1).

Lorsque Bolivar se décida à cette démarche, il ignorait la joie excitée à Bogota par la nouvelle de l'abolition de son autorité à Lima, le 26 janvier, et par les éloges dont on avait comblé Santander et les officiers colombiens au Pérou. La troisième division quitta Lima, le 15 mars, et s'embarqua au Callao. Bustamenté dirigea une partie des troupes sous la conduite du colonel Juan-Francisco Élizalde, tandis qu'il conduisit l'autre dans les départements de l'Asuay et de l'Équador, avec l'intention, disait-on, d'y opérer une

(1) *Gaceta de Colombia*, nos. 288 et 295. 22 avril et 10 juin.

contre-révolution. Le 24 avril, Élizalde aborda à Guayaquil, et de concert avec la garnison, il abolit la constitution bolivienne et annula les votes qui conféraient la dictature au libérateur. On obligea les officiers-généraux à remettre les vaisseaux de guerre et à partir pour Panama à bord de bâtiments de transport. Le général José de Lamar, qui arriva sur ces entrefaites, en se rendant au congrès péruvien, dont il était membre, avait été invité à prendre provisoirement la direction des affaires. Il entra aussitôt en relation avec le gouvernement de Bogota, et protesta en son nom et en celui de la municipalité, de la manière la plus solennelle, que Guayaquil n'avait nullement l'intention de rompre les liens qui l'unissaient à la Colombie; qu'il observerait ses lois et obéirait toujours à son chef suprême, et supplia le gouvernement de pardonner à Élizalde et à ses complices.

Cependant Bustamente ayant débarqué à Colan, marcha sur Cuença, protestant partout, sur son passage, de son attachement à la constitution. Il y entra le 24 avril, et convoqua la municipalité, pour le 5 mai, à l'effet d'en obtenir l'annulation de ses actes anti-constitutionnels; mais s'étant querellé, dans l'intervalle, avec Bravo, un de ses officiers subalternes, celui-ci, aidé d'un bataillon, l'arrêta avec ses principaux officiers. Ils furent délivrés peu après par le général Florez, qui commandait dans l'Équador; et les vainqueurs d'Ayacucho se soumirent au général Ovando, que le pouvoir exécutif leur assigna pour commandant.

15 mai. *Message du vice-président Santander au congrès général de Colombie, le 12 mai 1827.* « Nos relations avec les puissances étrangères, » dit-il, « ont continué à s'étendre. Le roi des Pays-Bas a nommé un consul général et un vice-consul à la résidence de Bogota, et un consul à celle de La Guayra. L'agent supérieur du commerce français a reçu le titre d'inspecteur commercial à Bogota et ses dépendances, titre que lui a conféré le ministre des affaires étrangères. Les rois de Danemarck, de Prusse et de Bavière ont montré des dispositions à établir des relations permanentes avec la république.

» Le libérateur président a employé la force armée pour réduire sous l'autorité du gouvernement national les villes qui s'y étaient soustraites. Des secours de toute espèce ont été envoyés de Boyaca, Maracaïbo et de Cartagéna. Le général Urdanéta s'est dirigé vers l'ouest du Vénézuéla, et le libérateur a pris le chemin de Puerto-Cabello, qui s'était

déjà séparé du parti rebelle. Les villes se sont empressées d'envoyer leur soumission au président, et les autorités révoltées du Vénézuéla ont déposé les armes et se sont soumises avec le reste. Le précieux sang des Colombiens avait déjà coulé à Cumana, le canon fratricide avait tonné à Puerto-Cabello; un désastreux conflit se préparait dans l'Apure entre ces mêmes soldats qui avaient vaincu les Espagnols; la haine, la vengeance et la division menaçaient de plonger la république dans le trouble et la désolation. Mais grâce à l'influence du président, dont tous les actes ont été marqués par la douceur et l'indulgence, le flambeau de la guerre civile a été éteint, l'ordre légal a succédé à la confusion, et la paix à la guerre. »

Santander insiste fortement sur la révision des lois organiques qui régissent les écoles. L'organisation actuelle de l'instruction publique n'étant que provisoire, sa réforme et les améliorations qu'elle pourra subir dépendent des changements heureux qui seront apportés à ces lois, et que l'expérience indiquera.

« Quant aux finances, il est, » dit-il, « satisfaisant pour moi de vous annoncer que les revenus publics pour l'année dernière, du 1er. juillet 1825 au 30 juin 1826, ont surpassé ceux de l'année précédente, et que les dépenses présumées de l'année courante sont tellement réduites, qu'elles n'égaleront pas à beaucoup près les recettes.

« Il n'est rien arrivé d'important relativement à l'armée, si ce n'est le mouvement insurrectionnel qui a eu lieu à Lima, le 26 janvier, parmi les troupes de la division auxiliaire du Pérou. Dans cette journée, les soldats ont privé du commandement les officiers nommés par le libérateur. Les chefs provisoires de cette division ont renouvelé solennellement leur premier serment de fidélité et d'obéissance à nos lois constitutionnelles. »

Le 5 juin, le congrès promulgua un décret d'amnistie générale et d'oubli pour tous les actes commis depuis le 27 avril 1826, et un autre, le 19 juin, pour le rétablissement de l'ordre politique sur le pied où il se trouvait avant l'insurrection de Valencia. Le 5 août, parut le décret de convocation de la grande Convention, à Ocaña, le 2 mars 1828, à l'effet d'examiner et de réformer la constitution.

Le 7 juin, Francisco-Paulo Santander adressa au général Bolivar la lettre qui suit : « Votre démission de la présidence de la république de la Colombie n'a pas été acceptée

par le congrès, et je présume que le président du sénat vous aura prévenu de cette détermination. Vous êtes donc obligé de vous soumettre à la volonté de la nation, qui exige que vous gardiez la présidence en l'exerçant conformément aux lois que le peuple souverain a dictées et dictera dans la suite par l'organe de ses représentants. Le vice-président de la Colombie, chargé du gouvernement, espère que vous ne tromperez pas les espérances de la patrie, et que, sous votre autorité, elle sortira triomphante et glorieuse des dangers qui l'environnent. Je félicite d'avance la Colombie d'un si heureux événement. » En conséquence de cette décision, le général Bolivar conserva l'autorité et prêta serment à la constitution.

« Je regrette que le congrès n'ait pas exaucé la prière (le 26 avril) que je lui avais adressée de m'écarter de la vice-présidence; l'assemblée m'a fait la faveur de croire mes services encore utiles dans ce poste. La volonté nationale ainsi exprimée, les circonstances antécédentes et l'entière liberté avec laquelle la représentation colombienne a agi, en me conservant les chaînes du pouvoir, me font un devoir de continuer à consacrer à la cause publique mes faibles talents. Cependant comment pourrais-je la bien servir, si votre expérience, vos lumières et votre patriotisme ne viennent à mon aide?

» Je ne puis vous offrir qu'un cœur libre de tout préjugé et qui appartient en entier à la Colombie. Mon dévouement absolu à la cause de la liberté et mon profond respect pour les lois ne se sont jamais démentis. Je n'ai pas besoin de vous déclarer mes intentions. Vous savez que vous trouverez toujours en moi la fidélité, l'amour du bien, un ferme appui pour la défense de la liberté colombienne et un désir sincère de coopérer efficacement à la gloire de votre gouvernement. Ces sentiments sont unis avec le respect le plus profond pour votre autorité, vos vertus et vos éminents services. » Bogota, palais du gouvernement, le 7 juin 1827.

Signé Paulo Santander.

Cependant Santander, alarmé de tous ces mouvements, écrivit, le 30 avril, à Bolivar, pour lui apprendre la situation alarmante des départements du sud, et l'inviter à reprendre ses fonctions de président. Le libérateur lui fit répondre, le 19 juin, par son secrétaire Revenga, que ces nouvelles dissensions ayant totalement changé sa situation, il se hâterait, en sa double qualité de simple citoyen et de

président, de prévenir le démembrement de la république et la violation de ses lois, et qu'il partirait immédiatement pour la capitale pour marcher de là contre les traîtres. Le même jour, il adressa une proclamation aux Colombiens, dans laquelle il dit : « Vos ennemis ont juré la perte de la Colombie ; mon devoir est de la sauver. Depuis quatorze ans que j'ai été placé à votre tête par le vœu presque unanime du peuple, je n'ai cessé, à toutes les époques de gloire et de prospérité de la république, d'offrir de résigner le pouvoir suprême. Je ne désirais rien tant que de me dépouiller d'une autorité, instrument de tirannie que j'abhorre encore plus que la honte même. Cependant, dois-je vous abandonner au moment du péril ? Une telle conduite serait-elle digne d'un soldat et d'un citoyen ? Non, Colombiens, j'ai résolu d'affronter tous les dangers, plutôt que de voir l'anarchie usurper la place de la liberté, ou la rébellion celle de la constitution. »

Bolivar rendit ensuite un décret de Caracas, par lequel il nommait le général Paez chef supérieur de Vénézuéla, qui comprenait les trois départements de Maturin, d'Orénoco et de Vénézuéla, et l'investit de l'autorité civile et militaire.

Le congrès, qui aurait dû s'assembler le 2 janvier, ne se réunit qu'au mois de mai. Le vice-président Santander, accusé d'être le rival et l'ennemi de Bolivar, offrit à la législature la démission de cette charge, qu'elle refusa d'accepter. La renonciation à la présidence, envoyée par Bolivar, donna lieu à une discussion des plus vives au sein de l'assemblée. Gomez, Sotn, Uribe et Francisco Soto en pressèrent l'acceptation à cause de sa constitution bolivienne, de son titre de dictateur, et de la jalousie qu'il excitait au Pérou, au Chili et dans le Buénos-Ayres. Vingt-quatre membres du congrès, dont dix-huit représentants et six sénateurs, votèrent en faveur de la renonciation, et le reste ou la grande majorité se prononça contre. Le vice-président s'empressa de communiquer (7 juin) à Bolivar la décision du congrès, dans une lettre qu'il reçut à Cartagéna le 12 juillet.

4 juillet. *Proclamation du général Bolivar aux habitants de Vénézuéla et de Caracas.* « Vénézuéliens, » dit il, « vos suffrages m'ont appelé dans la Colombie pour y rétablir l'ordre et l'union. Mon devoir le plus cher fut toujours de me dévouer au service du pays où je suis né. Pour détruire vos ennemis, j'ai pénétré dans les provinces les plus reculées de l'Amérique. Tous mes actes ont eu pour but la liberté et

la gloire de Vénézuéla et de Caracas. Cette préférence était juste, et je l'avoue hautement, j'ai servi la Colombie et l'Amérique, parce que votre sort était lié à celui du reste de l'hémisphère de Colomb. Ne croyez pas que je vous quitte avec des vues ambitieuses. Je ne vais pas dans les autres départements de la république pour augmenter mon autorité; mais pour empêcher que la guerre civile qui les désole n'étende jusqu'à vous ses ravages. Je m'engage, dès que la grande Convention sera assemblée et s'occupera de votre bonheur, à revenir dans le pays de mes pères, au milieu de mes frères, de mes amis, et de vous aider à vaincre les calamités publiques résultant de la guerre et de la révolution.

» Habitants de Caracas, né citoyen de votre ville, ma plus grande ambition sera toujours de conserver ce premier titre. La vie privée au milieu de vous, voilà mon désir; ma gloire est la seule vengeance que mes ennemis doivent attendre de moi. » Signé S. Bolivar.

Le 25 juillet, le corps municipal de Guayaquil se déclare en faveur d'un gouvernement fédéral (1).

Bolivar ayant appris à Cachira, le 24 août, l'insurrection de Guayaquil et le décret pour la réduction de l'armée, protesta hautement contre cette mesure. Le 10 septembre, il fit son entrée dans la capitale, où il fut parfaitement accueilli des autorités et prêta le serment d'usage; et, le 24, le congrès décréta que les règlements établis par le libérateur, président des départements de l'Est, étaient et demeuraient en vigueur.

Le 10 septembre, une nouvelle tentative révolutionnaire fut faite à Guayaquil par José Arriéta, un des principaux officiers de la troisième division. S'étant mis à la tête du parti favorable aux Péruviens, il s'empara de l'artillerie, rendit la liberté aux prisonniers et demanda la déposition d'Élizalde. La municipalité et le bataillon d'Ayacucho

(1) *Patriota de Guayaquil*, n°. 8. — *Acta de la Municipalidad y vecindario de Guayaquil*; signé par douze membres, savoir : Miguel de Ansoatégui, Diégo Noboa, Antonio Élizalde, José-Maria Caamaño, Juan-Pablo Moréno; José-Félix Aguira, Manuel Mariscal, Antonio Boloña, Luis Saunniégo, Claudio Diaz, Matias Élizalde, Martin Santiago de Icaza, Jéronimo Zerda, Miguel Isusi, etc.

s'étant opposé à ses projets, cette révolte n'eut point de suite.

Le 11 septembre, le général Bolivar leur adresse la proclamation suivante : « Guayaquiliens, le torrent des discordes civiles vous a entraînés dans la situation critique où vous vous trouvez. Vous souffrez d'un malheur que vous vous êtes efforcés d'éloigner par tous les sacrifices. Vous n'êtes point coupables, les peuples ne le sont jamais ; car le peuple ne demande que la justice, le repos et la liberté. C'est à ceux qui les commandent qu'il faut généralement attribuer les desseins dangereux et funestes. Voilà les véritables auteurs des calamités publiques. Au reste, je vous connais : vous me connaissez, nous ne pouvons cesser de nous entendre. Laissons donc se consumer en inutiles efforts ceux qui cherchent à nous désunir, depuis que nous sommes de nouveau réunis comme des frères sous l'égide des lois et du nom de la Colombie. »

Adresse du libérateur au congrès, après avoir prêté serment. « Lorsque j'acceptai la présidence, je promis de défendre la constitution de tout mon pouvoir, c'est-à-dire en soldat. Engagé dans la guerre de l'indépendance, je marchai vers le midi de notre territoire et je délivrai tout ce pays de la domination espagnole. La république fut alors entièrement constituée. Je répondis à l'appel du Pérou, qui demandait le secours de notre armée et mettait ses destinées en mes mains. On me nomma dictateur ; et bientôt, ayant triomphé de nos ennemis, le drapeau de la Colombie vint ombrager deux sœurs républicaines, le Pérou et Bolivia. Cependant la discorde divisait les Colombiens : les provinces du nord voulaient briser nos lois fondamentales. Déjà le canon parricide avait tonné : j'accourus pour apaiser ce désordre, et le décret du 2 janvier rétablit la paix et l'union. Le congrès a entendu le cri unanime de la nation demandant impérieusement une réforme. La grande Convention a été convoquée, et par cette mesure le congrès a sauvé la république. »

Dans sa réponse au libérateur, le président du sénat, Vincenté Barréro, s'exprimait ainsi : « C'est à vous principalement, Monsieur, qu'appartient la tâche difficile de retremper la république, en consolidant ses institutions, réunissant ses parties démembrées, apaisant la fureur des factions, concentant sur un seul point toutes les opinions divergentes,

en assurant enfin le bonheur et la liberté à nos concitoyens, qui nous tendent les bras, en nous demandant de les sauver du naufrage. Nous n'avons pas oublié que c'est à votre fermeté, à votre valeur et à vos sacrifices que nous devons et notre indépendance et les avantages dont elle nous fait jouir. »

Insurrection de Guayaquil. L'État paraissant alors jouir de la tranquillité intérieure et n'avoir rien à redouter des attaques du dehors, le congrès rendit une loi, le 8 août, en vertu de laquelle l'armée était mise sur le pied de paix et réduite à neuf mille neuf cent quatre-vingts hommes.

De nouveaux troubles éclatèrent toutefois à Guayaquil. Le 26 juillet, les citoyens se déclarèrent en faveur du sistème fédératif, et nommèrent Diégo Novoa intendant, et Antonio Élizalde commandant général du département. Le général Pérez, qui avait occupé ce poste, supposant que Guayaquil voulait se réunir au Pérou, invita le général Florez à marcher contre cette ville.

1828. Vers le courant de mars, les troupes stationnées à Cartagéna se mirent en insurrection par l'influence du général Padilla, commandant en second du département; mais ce projet ayant échoué, il quitta la ville avec les soldats qu'il avait séduits. L'ordre fut bientôt rétabli par les soins du général Montilla.

3 juillet. *Proclamation de Bolivar aux Colombiens.* « La perfidie du gouvernement péruvien, » dit-il, « a passé toutes limites. Sans motif et sans déclaration de guerre préalable, ses troupes marchent contre nous. Colombiens du sud! courez aux armes, volez sur les frontières du Pérou, ma présence parmi vous sera le signal du combat. »

Le 27 août 1828, décret organique de Bolivar. Les premier et deuxième articles reconnaissent le pouvoir du libérateur.

De l'administration de l'État et du Conseil des ministres. Ce Conseil est composé d'un président et des ministres secrétaires d'État, savoir : 1°. ministre de l'intérieur et du gouvernement; 2°. de la justice; 3°. de la guerre; 4°. de la marine; 5°. des finances; 6°. des affaires étrangères. Le libérateur peut confier deux portefeuilles à la même personne. Chaque ministre est l'organe immédiat du pouvoir suprême, et aucun décret ne peut être exécuté sans son autorisation. Il

est responsable pour l'exécution de ses devoirs. En cas d'indisposition, d'absence ou de mort du président de l'État, le président du Conseil des ministres sera chargé du gouvernement, et il doit sur-le-champ convoquer l'assemblée nationale, dans un délai qui ne peut excéder cent cinquante jours (Chap. 2.)

Conseil d'État. Il est composé du président du Conseil des ministres et des secrétaires d'État, et au moins d'un conseiller pour chacun des départements de la république. Le président du Conseil des ministres peut remplacer le libérateur comme président du Conseil. Les fonctions du Conseil d'État consistent, 1°. à préparer les décrets et les règlements; 2°. à faire un rapport au gouvernement, dans le cas de déclaration de guerre, de préliminaires de paix ou de ratification de traités avec les autres nations; 3°. à faire un rapport sur la capacité et le mérite des candidats aux emplois de préfets, de gouverneurs de province, de juges et de conseillers aux divers tribunaux, d'archevêques, d'évêques, de dignités canonicales et de places dans les églises cathédrales ou métropolitaines. (Chap. 3.)

De l'organisation et de l'administration du territoire de la république. Le territoire est divisé en préfectures. Les préfets sont les chefs politiques supérieurs de leurs départements respectifs et les agents immédiats du chef de l'État. Leurs fonctions et leurs devoirs sont les mêmes que ceux des intendants. Les intendances sont supprimées. Chaque province est administrée par un gouverneur dont les fonctions et les devoirs sont déterminés par les lois et par un décret spécial. (Chap. 4.)

De l'administration de la justice. La justice sera administrée par une Cour suprême, des Cours d'appel et des juges de première instance, des tribunaux de commerce, des Cours de l'amirauté et des tribunaux militaires. (Ch. 5.)

Dispositions générales. Tous les Colombiens sont égaux devant la loi, et conséquemment admissibles à tous les emplois ecclésiastiques et militaires. Personne ne sera arrêté, excepté dans les cas déterminés par les lois et sur une enquête préliminaire du fait ou un ordre écrit de l'autorité compétente. L'infamie attachée à un châtiment ne s'étendra jamais à d'autres individus qu'au criminel. Tout citoyen a le droit de publier ses opinions et de les faire imprimer sans aucune censure préalable. Toute espèce de propriété est in-

violable, et la cession ne pourra s'en effectuer que dans une nécessité urgente, exigée par le bien public et moyennant une juste indemnité. Les Colombiens peuvent exercer toute branche d'industrie, excepté dans les cas prévus par les lois et pour des avantages publics. Les Colombiens ont le droit de pétition, conformément aux reglements sur ce sujet. La religion catholique, apostolique, étant celle du pays; elle sera maintenue et protégée par le gouvernement. — Donné au palais du gouvernement, à Bogota, le 27 août 1828. Signé Simon Bolivar; par le libérateur, président de la république, José-Maria Restrépo, ministre de l'intérieur; Stanislas Vergara, ministre des affaires étrangères; Raphael Urdanéta, ministre de la guerre, et Nicolas M. Tanco, ministre des finances.

Conspiration à Bogota. Dans la nuit du 26 septembre, une conspiration éclata à Bogota, dans le but de changer le gouvernement, après avoir tué Bolivar. Les conspirateurs avaient gagné la brigade d'artillerie de la garnison, qui commence par faire l'assaut du palais. La garde est taillée en pièces, et les assaillants ayant pénétré jusqu'à la chambre à coucher du président, celui-ci, qui n'avait aucun moyen de résistance, saute par un balcon dans la rue, traverse une partie de la ville et se réfugie sous un pont sur lequel l'artillerie passa criant : *Meure le tiran Bolivar;* mais bientôt ayant rallié quelques troupes, il marche contre les révoltés et les met en déroute. Les généraux Santander et Padilla furent impliqués dans cette affaire. Bolivar fit distribuer 20,000 fr. au corps qui avait défendu le palais, et donna au commandant le grade de colonel. Le même jour, il publie un décret pour mettre en vigueur l'autorité que lui a conférée le vœu national dans toute l'extension que les circonstances rendent nécessaires. Un autre décret suspendit celui du 8 août, qui limitait les forces militaires à neuf mille neuf cent quatre-vingts hommes, pour en porter le nombre à quarante mille.

1828. *Convocation et dissolution de la Convention d'Ocaña.* La Convention nationale d'Ocaña, convoquée pour le 2 mars 1828, se réunit le 9 avril suivant, au nombre de soixante-quatre membres. La Commission nommée par le congrès pour décider s'il était nécessaire de réformer la constitution, s'étant déclarée pour l'affirmative, une grande division éclata dans l'assemblée. Les uns, connus sous le nom de *fédéralistes* et suivant l'influence de Santander, voulaient une constitution purement et simplement semblable à celle

des États-Unis. Les autres, appelés *unitaires*, adoptant le plan de Bolivar, demandaient un sistème qui accordât plus d'extension au pouvoir exécutif; ces derniers s'appuyaient sur l'ignorance politique de la plupart des habitants, le défaut d'union entre les départements, les menaces de l'Espagne, les contestations avec le Pérou; ils fesaient ressortir la différence de la situation actuelle de la Colombie avec celle des États-Unis, à l'époque de leur émancipation. Après plusieurs semaines de discussions orageuses, une vingtaine de membres jugèrent à propos de se retirer; et l'assemblée, ne se trouvant plus en nombre suffisant, se sépara sans rien décider, le 12 juin 1828.

Les députés dissidents publièrent l'exposé des motifs qui les avaient déterminés à quitter l'assemblée. Nous en citerons les passages les plus remarquables :

« Pendant le cours, » disaient-ils, « des années 1822, 1823 et 1824, une suite continuelle de succès et l'exercice de pouvoirs extraordinaires accordés au gouvernement par la constitution des lois contribuèrent puissamment à former l'esprit national. Le calme qui suivit la suspension des hostilités, l'année suivante, offrit l'occasion d'apporter des améliorations et des réformes dans nos institutions, qui avaient souffert des dissensions politiques et de la turbulente assemblée réunie à Valencia le 3 avril 1826. La présence du président libérateur ramena la confiance publique dans les départements du nord; à son retour dans la capitale, il proposa sa démission au congrès, qui la refusa à une grande majorité et décréta la convocation d'une grande Convention qui se réunirait à Ocaña le 2 mars 1828. La minorité se montra vivement opposée à ces deux mesures, qui devinrent le sujet des discussions publiques.

» Nous établissons comme une vérité incontestable que le but exclusif du parti opposant était de dépriser le mérite éclatant du libérateur, de le forcer à résigner son autorité et de le placer dans une situation dans laquelle il ne pourrait plus rendre aucun service à la république, ou de le faire passer pour un tiran aux ieux du monde. C'est dans cette intention que fût élaboré un projet de constitution qui laissait le pouvoir exécutif sans force et sans moyens, et dont l'adoption aurait plongé la nation dans les désordres et les horreurs d'une guerre civile. Favorisés par le résultat des élections, les meneurs manifestèrent leurs intentions lors de la réunion de la junte préparatoire de la grande Conven-

tion, dans la nuit du 17 mars. Le directeur Soto communiqua une dépêche du général Padilla, qui donnait avis des troubles de Cartagéna, d'un complot ayant pour but de dissoudre la grande Convention par la force, et de l'intervention du même général Padilla, qui, malgré qu'il eût à souffrir de la prépondérance du parti favorable à la tirannie, s'était mis à la tête des amis des lois et de la représentation, afin de rétablir l'ordre; enfin on ajoutait que le général Montilla, influencé par le libérateur, était à la tête des agitateurs qui voulaient renverser la république et rétablir sur ses ruines le trône du despotisme. Dans cette circonstance, le directeur représenta le général Padilla comme digne de la confiance et de la gratitude nationale, et il proposa de lui voter des remercîments pour sa conduite aux 5, 6 et 7 mars, et pour les services qu'il avait rendus à la Convention. Cette motion ayant été appuyée par le général Santander et autres, le directeur déclara que Padilla méritait des actions de grâces éternelles en ses différentes qualités de député, de général et de vice-président de la république. »

Suit dans l'exposé des motifs le récit des moyens employés par le directeur et ses partisans pour exclure de la Convention tous ceux qui ne s'uniraient point à eux. Afin de mieux réussir dans leurs desseins, ils ont représenté le premier citoyen de la Colombie, le président libérateur, comme le plus dangereux obstacle à la liberté, et le plus formidable ennemi de son pays qu'il veut opprimer. Les exposants prétendent que les présidents et secrétaires de la Convention, à l'exception d'Aranzara, ont tous été élus par l'influence de ce parti, et ils entrent dans des détails sur la manière de procéder de l'assemblée, sur la Commission chargée d'établir les bases de la réformation et sur les motifs qui les ont déterminés à se retirer.

Ils concluent ainsi : « D'après tout ce qui précède, il résulte que notre présence dans une pareille assemblée serait injurieuse pour nos commettants, offrirait à nos adversaires les moyens de triompher, et deviendrait la cause indirecte de la ruine de notre patrie. Dans des tems meilleurs, quand la vérité se placera au-dessus des passions et que les intérêts de la république seront à découvert, alors on pourra entreprendre l'œuvre de la réforme constitutionnelle. Jusque-là, continuons à vivre sous les lois en vigueur, et que le libérateur placé à la tête du gouvernement, jouissant de la confiance de la nation, préserve la république des maux

auxquels elle est exposée par les menées des factieux et les piéges d'un ennemi habile et implacable. »

Après la dissolution de la Convention d'Ocaña, les municipalités de Bogota, Cartagéna, Caracas et de plusieurs autres villes, craignant l'anarchie qui pouvait résulter de cet événement, supplièrent Bolivar de rester à la tête du gouvernement. Il y consentit, et, le 27 août, rendit un décret organique, instituant : 1°. un Conseil des ministres, dont le président sera celui de la république, en cas de maladie, d'absence ou de mort du libérateur; 2°. un Conseil d'État, composé au moins d'un conseiller pour chaque département, pour préparer les lois, règlements, etc.; 3°. une administration départementale; 4°. un ordre judiciaire.

Bolivar convoqua en même tems, pour le 2 janvier 1830, un nouveau congrès ou Convention nationale, pour refaire la constitution de la Colombie. Les commissaires auxquels ce travail est confié sont : les généraux Briceño Mendez et Salon, M. Pédro Gual, ancien secrétaire d'État, et M. Arando, célèbre jurisconsulte. Voici leur manifeste :

« 1°. Attendu que l'instabilité de nos institutions provient de la faiblesse de la constitution politique de la république, et que des circonstances particulières exigent souvent que le gouvernement soit investi de pouvoirs extraordinaires, il est à désirer que le gouvernement soit constitué de manière à avoir toute la vigueur et l'énergie nécessaires pour préserver la constitution et les lois de la plus légère atteinte, tout en maintenant la forme du gouvernement représentatif populaire;

» 2°. Attendu que le court espace de tems pour lequel les hauts officiers de l'État sont nommés a produit de l'incertitude sur la nature des lois à rendre, n'a pas permis d'établir un sistème uniforme de législation et a empêché les fonctionnaires publics de s'occuper avec soin du perfectionnement des règlements utiles, il est nécessaire que les fonctions de ces hauts officiers de l'État soient d'une plus longue durée qu'elles ne l'ont été jusqu'à ce jour;

» 3°. Attendu qu'il est manifeste que la liberté de la presse est une des plus fortes garanties des gouvernements représentatifs, et que, pour jouir de ses avantages, il est nécessaire que les écrivains se fassent un devoir de consacrer leurs talents à défendre ce qui peut améliorer le bien public, cette liberté doit être assurée et reconnue comme un droit inviolable, dont l'exercice doit néanmoins être toujours

réglé par la loi, afin que jamais il ne puisse devenir un moyen d'offenses ni servir à l'esprit de parti;

» 4°. Pour faciliter l'émigration des étrangers dans notre pays, de manière à ce qu'en même tems que la population en sera augmentée, l'agriculture, le commerce et les arts en soient améliorés, il faut adopter des mesures qui encouragent les émigrants à venir s'établir dans la Colombie, sans qu'ils aient rien à craindre pour le libre exercice de leur religion;

» 5°. Les revenus du gouvernement seront sous la responsabilité de l'administration seule, qui pourvoira à toutes les dépenses de la nation sans avoir recours à des taxes;

» 6°. La sûreté des personnes et des propriétés sera garantie, et toute violation de la constitution et des lois sera sévèrement punie.

Août 1828. *Manifeste publié par le gouvernement de Colombia pour faire connaître les motifs qui l'ont forcé de faire la guerre à celui du Pérou.* Il n'est pas besoin de rappeler les services des Colombiens pour établir, par le secours de leurs armes, l'indépendance du Pérou. Le premier congrès de cet État exprima sa profonde reconnaissance de notre intervention, et l'implora de nouveau, afin de délivrer le pays de l'anarchie où il se trouvait par les intrigues d'une faction qui avait usurpé le pouvoir. La Colombie y consentit et envoya une division auxiliaire pour rétablir la tranquillité publique. Oubliant ces bienfaits, le gouvernement péruvien encouragea ces troupes à la révolte et à déposer leur commandant. Profitant ensuite de ces désordres, il conçut le projet d'enlever à la Colombie ses trois départements du sud et d'employer à ce projet ses propres troupes. On organisa en secret l'expédition, et afin de cacher son embarquement, le port de Callao fut fermé. Après avoir débarqué à Guayaquil une partie de la division, les bâtiments de guerre et de transport restèrent quelques jours en vue de ce port pour attendre le résultat de cette entreprise, qui a complètement manqué.

Contre le droit des gens, le représentant de la Colombie, qui avait protesté contre ces mesures hostiles, a été arrêté et emprisonné et ensuite chassé de la république.

Les traîtres colombiens, qui avaient troublé l'ordre dans le département du sud et qui se réfugièrent au Pérou, y ont été accueillis comme amis, tandis que ceux des officiers qui

avaient refusé d'agir contre leur pays ont été honteusement chassés.

Un officier colombien, porteur des dépêches à Bolivia, arrêté dans un port du Pérou et forcé de se rendre à Callao, jeta à la mer les dépêches qu'on voulut lui enlever, et il fut incarcéré long-tems à Lima.

Un aide-de-camp du vice-président de la Colombie, envoyé pour présenter au président de Bolivia l'épée qui lui avait été décernée par le congrès, fut aussi détenu au Callao et ensuite obligé de s'arrêter à Lima, et y laissa et l'épée et les lettres dont il était porteur.

Nourrissant encore l'espoir de pouvoir enlever une portion du territoire de la Colombie, le gouvernement du Pérou s'occupa de la formation d'un corps d'armée sur les frontières, tandis qu'il envoyait son ministre auprès de son gouvernement pour lui donner satisfaction pour les injures dont il pouvait se plaindre, mais sans pouvoirs ni instructions suffisans. Il déclara même qu'il en manquait concernant le remboursement de la dette contractée pour fournitures, ainsi qu'au sujet de la restitution de la province de Jaen et d'une portion de Mainas, et il désavoua la convention d'après laquelle le Pérou s'engageait de tenir au complet le corps des troupes colombiennes.

En même tems, le gouvernement du Pérou refusa passage sur une partie de son territoire aux troupes colombiennes pour retourner de Bolivia dans leur pays, à ces mêmes soldats qui avaient combattu pour son indépendance. A ce refus et à la séduction préalable des soldats doit être attribué le malheureux mouvement qui eut lieu à La Paz le 25 décembre dernier, et dont le gouvernement péruvien témoigna sa joie dans une pièce officielle.

Maintenant uni avec la Colombie par les liens de l'amitié, ce même gouvernement, sans déclaration de guerre, envahit l'État de Bolivia, adressé par son général une proclamation aux troupes colombiennes pour les séduire, dépêche une escadre pour bloquer le port de Guayaquil, et fait marcher sous les ordres de son président une armée contre la Colombie. Déjà même un détachement est arrivé dans son territoire à la ville de Zaposillo, où il a déployé ses drapeaux.

Ainsi la guerre que la Colombie a voulu empêcher est devenue inévitable. Elle ne se plaint point des Péruviens, mais de son gouvernement, contre lequel seulement elle va

marcher. Son plus grand désir est de voir la paix rétablie aussitôt qu'elle pourra le faire avec honneur.

Dans le manifeste que le gouvernement péruvien publia de son côté, on lisait que, dès le commencement de la révolution, le Pérou avait épousé la cause de la Colombie et avait contribué à son indépendance, en envoyant à son aide une forte division avant la bataille de Pichincha; que, par un principe de réciprocité, la Colombie avait fourni un corps de troupes en 1822; mais qu'après la victoire d'Ayacucho, Bolivar, nommé dictateur par l'assemblée, imposa une constitution et gouverna en monarque absolu. Le congrès de 1825 ne voulait plus d'une armée colombienne comme auxiliaire, mais seulement le séjour de son général, dans l'espoir qu'il établirait un sistème conforme à la constitution. Bolivar n'aurait donc pas dû laisser ses soldats, lorsqu'il fut rappelé dans son pays par l'anarchie qui y régnait. Ces troupes se soulevèrent contre leurs chefs, sans être ni seduits ni encouragés par le Pérou; et, lorsqu'elles se retirèrent, les vaisseaux qui les transportèrent à Guayaquil eurent ordre de s'éloigner de la côte, aussitôt le débarquement opéré.

Les rédacteurs du manifeste prétendaient qu'on n'avait ordonné au général Sucre et à l'agent Arméro de quitter le territoire que parce qu'ils cherchaient à détacher les départements méridionaux du Pérou pour se constituer en république; ils donnaient aussi des explications sur l'imputation d'avoir violé le droit des gens dans la personne des deux officiers colombiens envoyés en mission auprès de la république.

Enfin le gouvernement péruvien n'avait assemblé des troupes sur ses frontières qu'en raison des mauvaises dispositions de Bolivar à son égard, et en même tems il avait envoyé un agent diplomatique pour le maintien de la paix, qui n'a été troublée que par des prétentions inadmissibles de la part du gouvernement colombien.

Quant au passage des troupes sur le territoire péruvien demandé par le président de Bolivia, elles ont eu la permission de s'embarquer à Arica.

Ce manifeste se terminait en affirmant que le Pérou n'avait commencé les hostilités que pour maintenir son intégrité et son indépendance, et qu'il ne refusait pas d'entrer en négociation pour rétablir la paix et la bonne intelligence.

1828, 24 décembre. *Décret relatif aux élections des membres du congrès convoqué pour le 2 janvier 1830.* Les députés seront nommés dans toutes les provinces, dans la proportion d'un pour quarante mille habitants, et il y aura un député en plus dans celles où la fraction de population excédera vingt mille. Chaque province a le droit de nommer un député, quel que soit le nombre de ses habitants. On se servira du recensement fait pour les élections de 1827, qui a donné 2,462,050 individus, 37 provinces, 67 députés. Les deux tiers des membres présents suffiront pour former le congrès. Aucun citoyen né hors de la Colombie ne peut être nommé député s'il ne justifie d'une résidence de huit années et d'un fonds de dix mille pésos (1).

1829. *Guerre entre la Colombie et le Pérou. Bataille de Tarqui. Traité préliminaire.* Le 21 janvier, le général Antonio-José de Sucre, en vertu des ordres du président libérateur (datés du 28 octobre précédent), partit pour prendre le commandement de l'armée du Sud. Le 27, il arriva à Cuença, où le général Florez avait réuni les différents corps de troupes formant ensemble trois mille huit cents fantassins et six cents cavaliers; et, le lendemain 28, le nouveau général en chef fut reconnu par les principaux officiers. Il se mit aussitot en marche contre l'armée péruvienne, qui occupait la province de Loja et était échelonnée jusqu'à Nabon, à treize lieues de Cuença. Cette armée, qui avait envahi les frontières de la Colombie vers la mi-novembre, comptait quatre mille cinq cents hommes et reçut en janvier un renfort de trois mille deux cents soldats tirés des départements du sud du Pérou.

Les Colombiens s'avancèrent sur Nabon par les routes de Combe et de Juna; à leur approche, les ennemis se replièrent sur Oña, et de là sur Saraguro, position regardée comme inexpugnable. Dans cette marche, une légère escarmouche s'engagea, dans laquelle les Péruviens eurent le désavantage.

Le même jour 28 janvier, le général Lamar, président du Pérou et commandant en chef l'armée d'invasion, fit connaître qu'il était autorisé à entrer en arrangement concernant les différends entre les deux pays; en conséquence, le général Florez et le colonel O'Leary furent envoyés pour se concerter avec les commissaires péruviens.

(1) *Gaceta de Colombia*, 21 et 22 février 1829, nos. 400 et 401.

Le 4 février, l'armée colombienne était arrivée à Paquichapa. Le général Sucre y reçut une lettre du libérateur, datée du 14 décembre, qui l'engageait à ne pas risquer une bataille contre des forces supérieures et à attendre un renfort de troupes alors occupées à pacifier Pasto.

Les négociations continuèrent jusqu'au 12 et cessèrent aussitôt qu'on apprit qu'un détachement péruvien avait détruit l'hôpital de Cuença, malgré une vive résistance de la part des convalescents, soutenus par l'intendant-général.

Le 14, le général colombien marcha sur Nabon et arriva le 16 à Jiron. Le plan du général péruvien était d'entrer en communication avec les forces qui étaient à Guayaquil et avec les mécontents du département de l'Écuador et de Pasto, en même tems que par sa position il pouvait donner ou refuser une bataille, étant maître des ponts de Riscaï et d'Achillabamba. Le commandant en chef colombien, voulant observer ses mouvements, résolut d'occuper la plaine de Tarqui, et, le 18, il porta son quartier-général à Guagua-Tarqui. Le 21, les Péruviens s'étaient concentrés à San-Fernando et poussaient des reconnaissances jusqu'à Banos, à une lieue de Cuença.

Le général Sucre résolut alors de livrer bataille, et, le 27, il arriva à la tête de trois mille six cents hommes effectifs à trois lieues de *Portete de Tarqui*, éminence très-élevée, défendue d'un côté par un ravin et de l'autre par un bois épais. Malgré ces obstacles, les Colombiens parvinrent au pied de la position, et, après un combat de deux heures, ils remportèrent une victoire complète. Les Péruviens eurent plus de deux mille cinq cents tués, blessés ou dispersés, et perdirent presque toutes leurs munitions; quinze cents restèrent morts sur le champ de bataille. Ainsi, de huit mille quatre cents hommes qui avaient envahi le territoire colombien, deux mille cinq cents seulement se retirèrent par Giron; et attendu l'indiscipline et le découragement, on peut supposer qu'il n'en resta pas plus d'un millier en corps, après une campagne de trente jours. La perte des Colombiens ne s'éleva qu'à cent cinquante-quatre tués et deux cent six blessés.

Après cet événement, le général Sucre, en conformité de ses instructions, fit proposer des conditions de paix au général Lamar, d'après les bases posées à Oña au commencement de février. Le général Florez et le colonel O'Leary se réunirent aux généraux péruviens Gamarra et Orgébozo, qui trouvèrent d'abord les propositions trop dures, mais

finirent ensuite par les accepter et signèrent le traité de paix préliminaire (1).

Le 18 avril, M. Bresson a présenté au gouvernement colombien ses lettres de créance, en qualité de commissaire (*comisionado*) de S. M. le roi de France. Le président du Conseil, en l'absence du libérateur, félicite à cette occasion la république des relations amicales qui vont s'établir entre la France et la Colombie (2).

27 février. *Convention entre la Colombie et le Pérou, signée deux jours après la bataille de Tarqui.* Les forces militaires de chaque nation sur les frontières sont réduites à trois mille hommes. (Art. 1.)

Des commissaires seront nommés pour établir la ligne de démarcation entre les deux pays (art. 2), ainsi que pour régler le paiement de la dette que le Pérou doit à la Colombie. (Art. 3.)

L'indépendance de la république bolivienne est reconnue; et il est convenu que ni l'un ni l'autre ne s'immiscera dans les affaires de son voisin. (Art. 6.)

A cause de la défiance mutuelle qui reste entre les deux puissances, elles ont décidé de s'adresser au gouvernement des États-Unis comme médiateur et garant du traité. (Art. 8.)

La Colombie ne pouvant jamais consentir à un traité de paix tant qu'il y a des forces hostiles sur son territoire, il est convenu que l'armée péruvienne doit se retirer au sud de Macara, et, afin d'aplanir tous les différends, chaque parti s'engage d'envoyer des plénipotentiaires pour cet objet à Guayaquil, au mois de mai. En même tems, il n'y aura qu'une faible garnison dans les villes frontières. (Art. 9.)

Le gouvernement du Pérou doit restituer la corvette *Pinchinca* et payer la somme de cent cinquante mille dollars, dans l'espace d'un an, afin de s'acquitter de la dette contractée par son escadre au département d'Asuay et Guayaquil, ainsi que de celle due aux particuliers à cause des dommages qu'ils ont éprouvés. (Art. 10.)

L'armée péruvienne doit commencer sa retraite du territoire colombien, le 2 mars, par le chemin de Luxa, et l'évacuation en aura lieu le 20 juin. (Art. 11.)

Les Colombiens et les Péruviens seront considérés comme natifs dans les deux États. (Art. 12.)

(1) *Gaceta de Colombia*, 19 avril 1829, n°. 409.
(2) *Suplemento à la Gaceta de Colombia*, 26 avril 1829, n°. 410.

Ce traité préliminaire doit être considéré comme préparatoire à une alliance définitive et perpétuelle des deux États contre toute invasion étrangère. (Art. 14.)

D'après un décret du général Sucre, une colonne de jaspe sera élevée sur le champ de bataille. Sur un des côtés seront inscrits les noms des régiments de l'armée victorieuse; à l'opposé, ceux des officiers généraux; sur le troisième, les noms des morts et blessés; et en face du camp de l'ennemi sera gravé en lettres d'or : « L'armée péruvienne, forte de huit mille hommes, fit une invasion dans le pays de ses libérateurs, et fut vaincue par quatre mille braves Colombiens, le 27 février 1829 (1).

Malgré cette convention, l'officier péruvien commandant à Guayaquil refusa d'évacuer cette place; et, le 22 mars, il adressa une proclamation aux habitants et à la garnison, annonçant l'intention de rester encore quarante-cinq jours avec les troupes sous ses ordres, pour attendre la détermination des chefs de son gouvernement (2).

Sur ces entrefaites, de nouveaux changements arrivèrent au Pérou. Le 6 juin, le général Lamar fut forcé de renoncer à la présidence et au commandement en chef de l'armée, et se retira dans l'Amérique centrale. Le même jour, le vice-président, chargé du pouvoir exécutif, résigna son autorité devant la junte administrative de Lima. Le 8, le général Gamarra adressa deux proclamations, l'une au peuple et l'autre à l'armée, pour annoncer les événements survenus. Ce général fut confirmé dans son commandement, et reçut l'ordre d'entrer en communication avec le général colombien.

Le 15 juillet, par une convention préliminaire signée à Biujo, quartier-général de Bolivar, le département et la forteresse de Guayaquil sont mis à la disposition du gouvernement colombien, et des négociations sont ouvertes pour traiter d'une pacification définitive (3).

D'après les dispositions du libérateur et les changements arrivés dans le gouvernement du Pérou, la paix ne peut tarder à être conclue entre les deux États. Maintenant la félicité de la Colombie et l'affermissement de son indépen-

(1) *El ejercito peruano de ocho mil soldados, invadia la tierra de sus libertadores; fue vencido por quatro mil bravos de Colombia.*

(2) *Gaceta de Colombia*, 26 avril 1829, n°. 410.

(3) *Idem*, 17 mai 1829, n°. 413.

dance dépendent de la sagesse et surtout de l'union des membres qui composeront la nouvelle législature convoquée pour le commencement de 1830.

Note A, page 30. — Le dénombrement qui précède est celui qui a été publié récemment dans la Gazette officielle. Mais le secrétaire d'État au département de l'intérieur fit observer, en présentant au congrès l'état de la population, « que, suivant ce document, le nombre des habitants de la Colombie s'élevait à 2,379,888 ; mais que les intendants des départements avaient fait savoir que ce chiffre était trop faible, parce que les habitants craignant que ce recensement n'eût pour objet la perception de contributions ou la levée de recrues, refusaient de se faire enregistrer ». D'après cette circonstance, on peut évaluer ce dénombrement à 2,800,000 âmes, non compris les Indiens indépendants ou sauvages, au nombre de 203,835.

On peut conclure de ce qui précède que la population entière de la Colombie s'élève à 3,000,000 d'individus.

L'état suivant donne le nombre de députés pour chaque province de la Colombie en raison de sa population, suivant le recensement opéré pour les élections au congrès de 1827, et en vertu du décret du 24 décembre 1828 (1).

PROVINCES.	Population.	Députés.	PROVINCES.	Population.	Députés.
Guayana	16,310	1	*Report*	1,461,046	39
Cumana	35,174	1	Mompos	40,180	1
Margarita	14,690	1	Santa-Marta	44,395	1
Barcelona	36,147	1	Biohacha	11,925	1
Apure	22,333	1	Cartajéna	143,645	4
Barinas	87,179	2	Panama	66,119	2
Caracas	166,966	4	Véragua	33,966	1
Carabobo	159,874	4	Choro	17,250	1
Trujillo i Maracabbo	57,595	1	Popayan	87,519	2
Coro	21,678	1	Buénaventura	17,684	1
Mérida	41,687	1	Pasto	27,325	1
Casanare	19 080	1	Pichincha	133,169	3
Pamplona	66,126	2	Imbabura	59,025	1
Socorro	135,081	3	Chimborazo	115,420	3
Tunja	189,682	5	Cuença	76,423	2
Bogota	188,695	5	Loja	34,471	1
Neiba	47,157	1	Jaen i Mainas	20,000	1
Mariquita	51,34[illegible]	1	Guayaquil	56,038	1
Antioquia	104,253	3	Manabi	17,450	1
A reporter	1,461,046	39	Total	2,462,050	67

(1) *Gaceta de Colombia.* Bogota, 22 février 1829.

Note B, *p.* 72. — 1827. Ignacio Téjada, ministre colombien à Rome, mécontent de sa réception, revint à Florence. Cette circonstance donna lieu à des explications très-vives de la part du ministre Restrépo, qui déterminèrent le pape Léon XII à accéder aux demandes du gouvernement de la Colombie, et à nommer aux évêchés vacants de cette république. Le 19 juillet 1827, on célébra l'installation de *Fernando Carcédo*, comme archevêque de Bogota; de *Ramon Ignacio Mendez*, pour Caracas, et de *José-Maria Esteves*, évêque de Santa-Marta, en présence d'un grand nombre de membres du clergé et de fonctionnaires publics. Le serment fut reçu par le secrétaire d'état.

Note C, *p.* 339. — Au commencement de la révolution française, Miranda, qui était alors en Russie, arriva à Paris où, par la protection de Pétion, il obtint le grade d'officier-général, et fut envoyé en Champagne sous Dumouriez, qu'il accompagna ensuite en Belgique. En septembre 1792, il commanda en chef le corps d'armée de Flandre, en l'absence de ce général. Il mit le siège devant Maëstricht, au commencement du printems de 1793, mais il fut obligé de l'abandonner après vingt jours de bombardement, à cause de la défaite du général Lanoue à Aldenhoven. Le 18 mars, à l'affaire de Nerwinde, Miranda commandait l'aile gauche de l'armée de Dumouriez, qui fut mise en déroute, et abandonna le champ de bataille. Après la défection du général en chef, il fut arrêté pendant sa retraite, envoyé à Paris pour y être jugé et acquitté (en mai) par le tribunal révolutionnaire, qui attribua la perte de la bataille à la trahison de Dumouriez et de ses partisans. Vers la fin du même mois de mai, il fut incarcéré de nouveau, et n'obtint sa liberté qu'à la chûte du parti de la Montagne. En octobre 1795, Miranda prit parti pour la Convention contre les sections; fut encore arrêté le 27 de ce mois et condamné à sortir de France. Étant parvenu à s'échapper, il chercha à faire revoir sa sentence par le directoire, mais ses démarches n'eurent aucun succès; il fut compris ensuite dans la grande proscription du 18 fructidor, passa à Londres et de là à New-York.

Suivant Dumouriez, Miranda était un homme capable et instruit, meilleur théoricien qu'aucun des autres généraux français, mais peu versé dans la pratique, et il lui avait été d'une grande utilité dans ses campagnes contre les Prussiens.

D'après l'opinion du général Moreau, la conduite de Miranda à Nerwinde ne fut point le résultat de la trahison ni de la lâcheté. Il n'avait pas été consulté sur le plan de cette bataille qui fut entreprise contre toutes les règles de l'art militaire (1).

Note D, *p.* 376. — 1812. Le colonel *Macaulay*, officier de

(1) *Letter XXVII of the history of don Francisco de Miranda's attempt to effect a revolution in south America.*

l'armée des États-Unis, ayant donné sa démission en 1811, s'embarqua pour la Colombie. Arrivé à Bogota en mars 1812, il proposa à la junte de cette ville de lever l'étendard de la révolte contre l'Espagne; et son projet n'ayant pas été goûté du président Antonin Nariño, il se rendit dans le Popayan, réussit à sauver Pasto et à forcer la passe de Juanambu. Il fut pris par trahison et mis à mort par Montès au mois d'août 1812.

Note E, p. 419. — 14 décembre 1819. *Proclamation adressée d'Angostura, par le président Bolivar à la légion irlandaise.*

Irlandais! vous avez abandonné votre patrie pour suivre l'élan des sentiments généreux qui distinguent votre nation des autres nations européennes; et j'ai maintenant la gloire de vous compter au nombre des enfants adoptifs de Vénézuéla, et des défenseurs de la liberté colombienne.

Irlandais! vos sacrifices sont au-dessus de tous éloges, et Vénézuéla peut à peine vous récompenser suivant votre mérite; mais le peu de moyens dont elle dispose sera toujours à la disposition de nobles étrangers qui consacrent leur vie à la défense de notre naissante république. Les promesses que le brave général d'Évereux vous a faites, comme condition de votre incorporation à l'armée libératrice, seront religieusement observées par le gouvernement et le peuple de Vénézuéla. Soyez certain que nous préférerions faire le sacrifice de nos propriétés plutôt que de vous priver d'aucun de vos droits.

Généreux Irlandais! vous trouverez la plus juste comme la plus belle récompense dans les pages de notre histoire, et les bénédictions des peuples du Nouveau-Monde.

Note F, p. 455. — COMMERCE DE LA COLOMBIE EN 1828.

Douane de La Guayra, 23 janvier 1829.

IMPORTATIONS.

POINTS de départ.	NOMBRE DES Navires.	Bricks	Goelettes.	Total des bâtimens.	VALEUR des cargaisons.	DROITS.
Angleterre	»	11	3	14	517,514 02	101,905 91
France	»	9	»	9	166,922 89	60,415 49
Allemagne	1	12	3	16	838,109 84	186,494 98
États-Unis	1	24	12	37	452,703 48	135,081 33
Iles	»	5	23	28	160,382 66	51,552 37
Confiscations	»	»	»	»	512 11	185 61
Totaux	2	61	41	104	2 136,145 00	535,635 69

VALEUR DES IMPORTATIONS.

Première classe	43,677 85	1,919,622 77
Deuxieme	1,322,576 70	
Troisieme	165,673 82	
Quatrieme	153,947 22	
Cinquième	126,836 52	
Sixieme	39,326 75	
Septième	32,679 62	
Articles ne payant aucun droit	34,904 29	
Articles qui ont payé des droits particuliers.		
Provisions	106,160 89	216,529 23
Liqueurs, eau-de-vie, vins, etc.	73,290 06	
Divers articles	37,078 28	
Total		2,136,152 00

EXPORTATIONS.

DESTINATION.	Vaisseaux	Bricks	Goélettes.	Total	VALEUR des cargaisons.	DROITS.
Angleterre	»	4	4	8	137,661 94	11,538 59
France	»	8	»	8	208,408 48	20,035 54
Allemagne	»	10	2	12	189,758 75	1,588 90
États-Unis	»	20	10	30	399,875 90	26,739 12
Iles	»	1	22	23	75,128 71	5,687 80
Véra-Cruz	»	1	1	2	42,080 77	4,208 07
Totaux	»	44	39	83	1,052,909 55	69,798 02

QUANTITÉS ET VALEUR DES EXPORTATIONS.

Indigo	265,426 liv. pesant évaluées à	382,016 75
Cacao	18,966 fan. 18 liv.	320,540 30
Café	4,762,318 liv.	333,362 25
Cuirs	6,673 en nombre	13,346 00
Coton	199 quintaux	1,592 00
Salsepareille	2,878 liv.	378 88
Corne	15,919 —	159 19
Peaux de chèvre	321 —	80 25
Bois de Campêche	19 quintaux	19 00
Doublons	60 —	1,080 00
Divers petits articles	» —	334 92
Total		1,052,909 55

TABLEAU COMPARATIF

DES IMPORTATIONS ET EXPORTATIONS PENDANT LES ANNÉES 1827 ET 1828.

IMPORTATIONS.			EXPORTATIONS.		
LIEUX de départ.	1827.	1828.	DESTINATION.	1827.	1828.
Angleterre......	606,695	517,514	Angleterre..	185,330	137,662
France.......	209,308	166,939	France.....	267,222	208,403
Allemagne...	427,584	833,110	Allemagne..	197,757	189,759
États-Unis...	423,509	452,703	États-Unis..	413,636	399,876
Iles.........	178,251	160,383	Iles........	186,93,	75,128
			Véra-Cruz..	»	42,031
	1,845,411	2,135,640			
Confiscations, prises, etc.	95,900	512			
Totaux...	1,941,311	2,136,152		1,250,879	1,052,909

MONTANT ET VALEUR DES PRINCIPAUX ARTICLES EXPORTÉS.

	1827.		1828.	
	MONTANT.	VALEUR.	MONTANT.	VALEUR.
Indigo.......	393,675 l. p.	604,391	265,426 liv.	382,016
Café.........	5,062,893	359,018	4.762,318	333,360
Cacao.......	fan. 12,357 48 l.	259,939	fan. 18,966 18 l.	320,542

Note G, *p.* 456. — 1824. Le 7 décembre, le libérateur de Colombia, investi du commandement suprême de la république du Pérou, adressa une lettre aux gouvernements des autres républiques de l'Amérique pour les inviter à envoyer des représentants à l'isthme de Panama, pour y former une assemblée générale « Il semble, » dit-il, « que si l'union devait choisir sa métropole, il proposerait l'isthme de Panama situé au centre du globe, regardant l'Asie d'un côté, de l'autre l'Afrique et l'Europe, et à une égale distance de ces deux extrémités »(1).

(1) *Documentos*, *etc.*, tom. IV, pag. 175. *Confederation americana circular*, *etc.*

1825. Le congrès des plénipotentiaires des États de l'Amérique réunis à Panama, est d'avis à l'égard des parties belligérantes avec l'Espagne, 1°. de former et renouveler solennellement le pacte d'union, ligue et confédération perpétuelle des nouveaux États de l'Amérique entre eux, contre l'Espagne ou toute autre puissance qui aiderait S. M. C. dans ses desseins contre eux; 2°. de publier au nom des membres du congrès un manifeste énergique sur la justice de leur cause, et sur leur sistème politique à l'égard des puissances chrétiennes; 3°. de contracter ou renouveler un traité de navigation et de commerce commun à tous, comme alliés et confédérés; 4°. de décider si au moyen de leurs forces combinées ils doivent délivrer les îles de Porto-Rico et de Cuba du joug de l'Espagne, et quel sera le contingent à fournir, par chaque État, pour cette expédition; 5°. d'employer en commun tous les moyens propres à porter la guerre dans les mers et sur dix-huit côtes de l'Espagne; 6°. de décider si par les mêmes moyens on peut attaquer les Canaries et les Philippines. A l'égard des neutres, il proposa, 1°. de prendre des mesures pour faire exécuter la déclaration du président des États-Unis au congrès, relative à la résolution d'empêcher aucune nouvelle colonisation du continent et toute intervention dans nos affaires intérieures; 2°. d'établir en commun les principes des droits des nations qui sont susceptibles de contestation, principalement dans le cas où une des parties est en guerre, et l'autre neutre; 3°. de fixer les relations politiques et commerciales des parties de notre continent qui, comme Haïti, se sont séparées de la métropole, sans être reconnues par aucune puissance américaine ou européenne (1).

1826. Les républiques de Colombie, du Mexique et de l'Amérique du centre, ayant invité le gouvernement des États-Unis à envoyer des représentants au congrès de Panama, cette demande fut acceptée, et MM. *Richard. C. Anderson et Jean Sergeant* furent accrédités auprès de ce congrès en qualité d'envoyés extraordinaires et de ministres plénipotentiaires. Par leurs instructions, en date du 8 mai 1826, ils étaient autorisés à traiter avec les ministres de toutes les puissances américaines, ou de chacune d'elles en particulier, les questions d'amitié, d'alliance, de commerce, de navigation, de guerre ou de neutralité; en un mot, toutes les matières intéressant le continent américain. Ils devaient considérer le congrès de Panama comme un corps diplomatique entièrement différent de toutes les réunions politiques antérieures, et regarder chaque État comme libre d'agir suivant ses intérêts particuliers, et comme n'étant lié par aucun traité ou acte auquel il ne voudrait point souscrire. La politique pacifique et neutre des États-Unis devait être maintenue : toute question relative à la continuation des hostilités

(1) L'Argos de Buénos-Ayres, n°. 176; 13 août 1825.

avec l'Espagne devait être écartée ; mais dans le cas où les puissances de l'Europe, connues sous la dénomination de *sainte-alliance*, feraient une tentative, soit pour aider l'Espagne à reconquérir ses anciennes colonies, soit pour forcer les nouvelles républiques à adopter un sistème plus conforme aux vues de cette alliance, le congrès serait alors invité à contracter un traité offensif et défensif. Dans une pareille hipothèse, il serait de l'intérêt et du devoir des États-Unis d'intervenir d'une manière active.

En traitant ces divers objets qui intéressaient également toutes les nations du nouveau continent alors en paix ou en guerre, les envoyés étaient chargés, 1°. de démontrer en toute occasion la nécessité de terminer la guerre existante, et de chercher les moyens les plus propres à maintenir la bonne intelligence des nouveaux États entre eux et avec le reste du monde.

2°. De proposer le respect des propriétés des particuliers et des non-combattants sur l'Océan, la limitation du blocus et la fixation de quelques principes généraux qui seraient généralement applicables à toutes les puissances de l'Amérique, dans l'intérêt du commerce et de la navigation ; comme, par exemple, de décider qu'aucun État américain n'accordera à aucune autre puissance de l'un ou de l'autre continent, de priviléges commerciaux ou maritimes qui ne soient également acquis aux autres États de l'Amérique ; que tout objet d'importation ou d'exportation transporté par les bâtimens d'une nation, puisse l'être également par ceux de toute autre puissance américaine, en payant les mêmes droits et les mêmes charges.

Le premier de ces principes fut reconnu dans un traité conclu entre les États-Unis et les républiques de la Colombie et de l'Amérique du centre ; et les autres États semblent pencher vers son adoption, quoique le Mexique eût refusé de le reconnaître. Les envoyés devaient employer tous leurs efforts à faire prévaloir également le second principe, et dans le cas d'une opposition manifeste, proposer de les restreindre aux productions et aux objets manufacturés de tous les États américains, y compris les îles des Indes occidentales. Enfin, s'il était fait encore des objections, le même principe s'appliquerait entre deux nations américaines qui l'adopteraient, à leur navigation réciproque, quand elle aurait pour but de transporter les produits de leur sol et de leurs manufactures.

3°. Un autre principe sur lequel on devait insister, était qu'aucune puissance européenne ne pourrait former de nouvelles colonies sur le continent américain. Ce principe, d'abord proclamé par le président des États-Unis, en décembre 1823, ne regardait point les colonies européennes préexistantes. Un nouvel établissement colonial ne pouvait être formé sans blesser les droits de quelque nation américaine, attendu que depuis les limites nord-est des États-Unis de l'Amérique septentrionale, jusqu'au cap

Horn dans l'Amérique du sud, pour l'Océan-Atlantique (à une ou deux légères exceptions près); et depuis ce même cap jusqu'au 51e. degré de lat. nord pour l'Océan-Pacifique, toutes les côtes et contrées appartiennent en souveraineté aux autorités américaines qui y résident. En conséquence, toute tentative pour établir une colonie dans cette démarcation doit être regardée comme une prétention inadmissible. Afin de prévenir toute atteinte semblable, les envoyés proposeront de rédiger une déclaration collective, par laquelle chaque État s'engagera à empêcher l'établissement de nouvelle colonie, dans l'étendue de son territoire.

4°. A l'égard de l'île de Cuba, le gouvernement des États-Unis ne désirait aucun changement dans la situation politique de cette île, et il ne verrait pas avec indifférence cette possession passer de l'Espagne à quelque autre puissance européenne, ou devenir la conquête de l'une des nouvelles républiques. S'il était impossible d'amener le Mexique ou la Colombie à renoncer à leurs desseins sur Cuba et Porto-Rico, les envoyés devaient engager ces deux États à les ajourner jusqu'au résultat de l'intervention de l'empereur de Russie et de ses alliés pour mettre un terme à la guerre.

5°. Un autre point que le congrès devait prendre en considération, était le canal de communication entre les deux mers. L'achèvement de ce grand ouvrage intéresse toutes les nations du globe, mais plus particulièrement celles du nouveau continent, telles que la Colombie, le Mexique, la république du Centre, le Pérou et les États-Unis. Déjà le 8 février 1825, M. Canaz, ministre de la république du Centre, avait adressé au cabinet de Washington une note à ce sujet, contenant des offres et des vues très-libérales. Si ce projet était exécuté de manière à livrer aux gros vaisseaux le passage de l'une à l'autre mer, chaque nation participerait à ses avantages en contribuant à la dépense dans une proportion équitable.

6°. Quant à ce qui touche l'île d'Haïti, le président des États-Unis ne peut encore se prononcer sur la question de savoir si en raison de sa condition politique et de ses derniers arrangements avec la France, cette île peut être regardée comme État indépendant.

Les nouvelles républiques étant des puissances souveraines et indépendantes, ainsi qu'il résulte de la forme de leur gouvernement, étant en outre reconnues de fait par les États-Unis et la Grande-Bretagne et ayant contracté des traités ou actes avec des nations étrangères, ont des droits positifs et bien établis. N'ayant plus à craindre aucune attaque combinée de la part de la sainte-alliance, les nouveaux États de l'Amérique s'aviliraient eux-mêmes, en s'en laissant imposer par les menées secrètes ou les menaces ouvertes d'un cabinet européen, aujourd'hui qu'ils jouissent de la liberté, premier des biens de la condition humaine.

7°. Enfin les envoyés devaient déclarer que le gouvernement des États-Unis garderait la plus stricte neutralité dans la guerre entre la république de la Plata et l'empereur du Brésil.

Ces instructions, dont il ne vient d'être donné qu'une courte analise, furent communiquées au congrès des États-Unis, sous le titre de *Documents de Panama* (*Panama documents*), le 3 mars 1829, par le président John Quincy Adams, et ont été publiés par une décision de ce même congrès.

Le 16 mars 1827, MM. *John Sergeant* et *J.-B. Poinsett* avaient été nommés envoyés extraordinaires et ministres plénipotentiaires des États-Unis au congrès assemblé à Tacubaya. En leur communiquant les instructions ci-dessus, le secrétaire d'état, M. Clay, leur écrivait «que les différents rapports qui lui avaient été faits des intentions et des vues ambitieuses de Bolivar avaient beaucoup diminué les espérances qu'on devait concevoir des résultats d'un congrès général des nations de l'Amérique».

L'assemblée de Panama tient ses séances à Tacubaya. Elle est composée des représentants de Rio de la Plata, Bolivia, de Brésil et les États-Unis.

Le 22 juin, don Manuel Lorenzo de Vidaure, président de la Cour suprême de la république péruvienne et ministre plénipotentiaire à la grande diète américaine, prononça devant les envoyés des autres États un discours remarquable, dont voici quelques passages: «Ce jour,» dit-il, «peut être appelé le jour de la renaissance de l'Amérique. C'est de ce jour que les États de cet hémisphère jouissent pleinement des droits politiques et de la liberté individuelle conformes à leur existence sociale; tous jurent de réunir leurs efforts communs contre l'oppression de l'étranger, ou de quiconque voudrait leur ravir les biens qu'ils ont recouvrés. — Aujourd'hui, le grand congrès américain, qui doit être fidèle interprète des traités, conseiller dans les cas difficiles, médiateur dans les querelles intestines, et qui doit régler les nouveaux rapports avec les États étrangers, est investi de tous les pouvoirs nécessaires à l'accomplissement de la noble tâche qu'il est appelé à remplir. — L'existence d'un peuple dépend de son organisation politique. Tenons donc aux droits et aux égards que nous pouvons exiger de toutes les nations; n'admettons parmi nous que les étrangers qui se présenteront suivant les formes régulières et usitées; que nos ports soient fermés au pavillon de toute puissance qui ne reconnaîtrait pas le nôtre; proclamons la liberté du commerce et de la circulation; formons-nous un code digne de l'admiration des peuples civilisés; et que l'injure faite à un des États de l'union soit commune à tous les autres. — En un mot, que nous puissions résoudre le problème du meilleur gouvernement possible. — Bien loin de conseiller la réduction de nos forces, je propose leur accroissement sur terre et sur mer, afin de porter un coup mortel à cette puissance qui s'obstine à vouloir conserver une souveraineté qu'elle a perdue sans retour.»

1827. Le 22 juin, l'assemblée américaine installée à la ville de Panama, et composée des ministres plénipotentiaires de la république de Colombia, des États de l'Amérique du centre, du Pérou et du Mexique, continua, jusqu'au 15 juillet, ses conférences ayant pour objet de former des traités d'union, ligue et confédération perpétuelles, de régler les conventions relatives au contingent à fournir par chacun des États confédérés pour la défense commune. Elle détermina la réunion annuelle de l'assemblée en tems de guerre, et fit connaître les déclarations des divers traités conclus par la Colombia avec les gouvernements des républiques représentées au congrès de Panama. Il y avait à cette assemblée un commissaire anglais dûment autorisé, mais qui ne prit aucune part aux conférences, ainsi qu'un agent du roi des Pays-Bas. Un ministre des États-Unis de l'Amérique septentrionale, envoyé pour assister à ce congrès, mourut à Cartagéna en se rendant à Panama. L'assemblée jugea convenable de transférer le siége de ses séances à Tacubaya, près la ville du México, en vertu de son pouvoir de changer le lieu de sa résidence et avec l'agrément du pouvoir exécutif. Un des plénipotentiaires de Colombia, un autre de l'Amérique du centre, un du Pérou, deux du Mexique et un commissaire du roi des Pays-Bas, se rendirent à Tacubaya (1).

PRÉSIDENTS, VICE-ROIS ET CAPITAINES-GÉNÉRAUX DU NOUVEAU ROYAUME DE GRENADA.

1. Don *Alonzo-Luis de Lugo*, premier gouverneur de cette province, élu à l'époque de la conquête, par l'influence de son père, don Pédro-Fernandez de Lugo, mourut avant l'entière soumission du pays.

2. Le licencié *Miguel-Diaz de Armendariz*, natif de Navarra, nommé visiteur en 1547, fut remplacé en 1551, par

3. Le licencié *Juan de Montaño*, dont le véritable nom était *Lavado*, nommé en qualité de résident auprès de Armendariz et des oidores de Santa-Fé. Il commit tant de cruautés, qu'il fut renvoyé en Espagne en 1558, condamné et exécuté à Valladolid.

4. Le doctor *Andres-Dias Venero de Leiba*, premier président. Il réunit les Indiens dans des établissements, fit bâtir plus de quatre cents églises, rendit des ordonnances sur les mines, ouvrit des routes, construisit des ponts, encouragea les missionnaires; en un mot, il créa l'administration de ce pays, dont il fut regardé comme le père. Leiba retourna en Espagne en 1574, où il siégea au Conseil des Indes.

5. Le licencié *Francisco Briceño* passa, en 157?, de la prési-

(1) Voyez *Expedicion que el secretario de estado en el despacho de relaciones esteriores de la república de Colombia han al congreso de 1827, sobre los negocios de su departamento. Bogota, 1827.*

dence de Guatémala à celle de Santa-Fé, qu'il garda très-peu de tems, étant mort la même année.

6. Don *Lopez-Diaz de Armendariz*, troisième président, gouverneur et capitaine général, quitta, en 1578, la présidence de Charcas pour celle du nuevo reyno, qu'il conserva jusqu'en 1585, époque à laquelle il fut suspendu de ses fonctions. Il mourut cette même année.

7. Le doctor don *Antonio Gonzales*, du Conseil des Indes, entra en charge avec différentes commissions en 1590, gouverna sept ans et revint en Espagne, après avoir déposé son autorité.

8. Don *Francisco de Sande*, chevalier de l'ordre de Santiago, quitta Guatémala pour Santa-Fé, en 1597. Son administration fut si dure et arbitraire, qu'on l'appela le docteur Sangre (sanguinaire), au lieu de Sande. Ses fréquentes disputes avec l'archevêque don Bartolomé Lobo Guerrero, nécessitèrent l'envoi d'un juge résident.

9. Le licencié don *Nuño-Nuñez de Villavicencio*, d'abord visiteur de l'audience de Santa-Fé et ensuite président en 1605, mourut d'accident en 1607.

10. Don *Juan de Borja*, natif de Valencia, chevalier de Santiago, fils naturel de Fernando de Borja, fut le premier président de *Capa* et *Espada* (qui porta la cape et l'épée), gouverna vingt-deux ans avec capacité et fit beaucoup de bien à la province. Sa mort arriva en 1628.

11. Don *Sancho Giron*, marquis de *Sofraga*, commandeur de l'ordre d'Alcantara, était corrégidor de Burgos, lorsqu'il fut nommé à la présidence de Santa-Fé, qu'il occupa en 1630 jusqu'à sa mort, arrivée en 1635.

12. Don *Martin de Saavedra y Gusman*, chevalier de Calatrava, natif de Cordoba, baron de Prado, etc., etc., ayant une réputation militaire bien connue, fut nommé gouverneur en 1637, et après une administration longue et orageuse, il revint à Madrid.

13. Don *Juan-Fernandez de Cordoba y Calla*, chevalier de Santiago, marquis de Miranda, de Auta, etc., etc., commandant général de Ceuta, fut promu à la présidence de Santa-Fé en 1645. Il se distingua tellement pendant les huit années qu'il occupa cette charge, par sa douceur, sa piété et son désintéressement, qu'ayant demandé à revenir en Espagne, sa pétition fut refusée en raison de son mérite. Il mourut en 1662.

14. Don *Diego de Egues et Beaumont*, chevalier de Santiago, né à Séville; il était page du roi, capitaine d'infanterie, amiral en chef de la flotte de Nuéva-España, conseiller d'état, etc., lorsqu'il fut nommé président, cette même année 1662; mort en 1664.

15. Le doctor don *Diego del Corro Carrascal*, président gouverneur et capitaine général Il avait été inquisiteur de Cartha-

gène des Indes, ensuite de Mexico; passa président à Santa-Fé en 1666, et à Quito en 1667.

16. Don *Diego de Villalva y Toledo*, chevalier de Santiago, avait servi pendant plus de vingt ans; il passa par tous les grades, et devint, de simple soldat général d'artillerie, gouverneur de la Havane, et en dernier lieu capitaine général du nuévo reyno de Granada, où il arriva en 1667; mais il ne gouverna que peu de tems, des plaintes réitérées ayant été élevées contre lui, par les oidores et le fiscal. Il fut remplacé par l'évêque de Popayan en 1671.

17. Cet évêque, *don Melchor de Linán y Cisneros*, après avoir occupé diverses fonctions sacerdotales en Espagne, avait été nommé *calificador* du saint-office, présenté à l'archevêché de Santa-Marta et promu à celui de Popayan. Il resta au gouvernement de nuévo reyno jusqu'en 1674, où il fut pourvu de l'archevêché de Charcas.

18. Don *Gil de Cabrera y Davalos*, de l'ordre de Calatrava, né à Lima.

19. Le doctor don *Alvaro de Ibarra*, aussi natif de Lima, fiscal de l'audience du Chili, inquisiteur apostolique de Lima, etc, fut élu, pendant sa présidence, évêque de Truxillo.

20. Le doctor don *Nicolas de las Infantas y Venegas*, de l'ordre de Saint-Jacques, né à Lima, fiscal, inquisiteur et visiteur, venait d'être promu au gouvernement, lorsqu'il mourut à peine âgé de trente-quatre ans, universellement regretté pour ses talents et ses connaissances.

21. Don *Francisco Cossio*, archevêque du royaume, fut nommé président par *intérim*, après la mort de Vénégas.

22. Fray don *Francisco del Rincon*, moine de l'ordre des Minimes de Saint-François-de-Paule, quoiqu'archevêque, fut nommé gouverneur et capitaine-général jusqu'en 1718.

23 Don *Jorge de Villalonga*, comte de la Cuéva, chevalier de San-Juan, fut le premier vice-roi du nuévo reyno, quand ce pays fut érigé en vice-royauté établie; mais ayant été remis en présidence l'année 1721, le gouvernement passa à

24. Don *Diego de Cordoba Laso de la Vega*, qui administra depuis 1722 jusqu'en 1730.

25. Don *Rafaël de Esclava*, colonel d'infanterie, chevalier de Santiago, entra en fonctions en 1737 et y resta pendant peu de tems, étant retourné en Espagne pour faire rétablir la vice-royauté. Pendant l'*intérim*, le gouvernement fut confié à

26. Don *Sebastian de Esclava*, seigneur d'Éguillon, chevalier de Santiago, précepteur de l'infant don Félipe, homme très-recommandable et très-estimé. Il arriva à Carthagène en 1739, et ne put se rendre à Santa-Fé, la navigation étant interceptée par les Anglais. Il revint en Espagne en 1749.

27 Fray don *Joseph-Alfonzo Pizarro*, marquis de Villar, chevalier de San-Juan, lieutenant-général de l'*armada* royale,

arriva à Santa-Fé, en 1750, et resta en possession de la vice-royauté jusqu'en 1753 ; à cette époque, il donna sa démission et retourna en Espagne.

28. *José de Solis Folch de Cardona*, chevalier de l'ordre de Montésa, brigadier des armées royales. Il exerça l'autorité de 1753 à 1761. Son successeur étant arrivé cette dernière année, il entra immédiatement comme simple frere-lai dans un couvent de Franciscains.

29. Fray don *Pédro Mesia de la Cerda*, marquis de la Véga de Armijo, de l'ordre de San-Juan, etc., gouverna avec habileté de 1761 à 1771, et revint dans la Péninsule.

30. Don *Manuel Guérior*, chevalier de San-Juan, lieutenant-général, se concilia tous les suffrages par son administration sage et paternelle. Il passa à la vice-royauté du Pérou, en 1775.

31. Don *Manuel-Antonio de Florez*, commandeur de l'ordre de Santiago, lieutenant-général, lui succéda jusqu'en l'année 1783, qu'il obtint la permission de revenir en Espagne.

32. Don *Antonio Caballéro et Gongora*, archevêque métropolitain, auquel ses talents et ses qualités firent conférer la double qualité de chef politique et religieux, dont il exerça simultanément les fonctions (1).

GOUVERNEURS ET CAPITAINES GÉNÉRAUX DE CARACAS OU VÉNÉZUÉLA.

1. *Ambrosio de Alfinger*, nommé premier gouverneur, et élu par les négociants Weltzers. Il dressa les articles de sa stipulation avec l'empereur pour la conquête de Vénézuéla, fonda la ville de Coro, prit possession de son gouvernement en 1528, et le garda jusqu'à sa mort en 1531. Il fut tué par les Indiens exaspérés par ses cruautés.

2. *Juan Aleman*, parent des Weltzers, prit le titre de gouverneur, tandis que la place était vacante, et la garda jusqu'à l'arrivée du véritable possesseur.

3. *Jorge de Spira*, chevalier allemand, nommé par les Weltzers, en 1533, mourut en 1540, laissant le titre de gouverneur provisoire au

4. Capitaine *Juan de Villégas*, qui ne jouit de ce titre que peu de jours; car l'audience de Santo-Domingo, sur la nouvelle de la mort de Spira, nomma

5. L'évêque don *Rodrigo de Bastidas*, qui gouverna jusqu'en

(1) *Diccionario geografico historico de las Indias occidentales ó america, por el coronel don Antonio de Alcedo*, article *nuevo reyno de Granada, presidentes, virreyes, y capitanes generales que habido en el nuevo reyno de Granada.*

1541. Ayant été promu à l'évêché de Puerto-Rico, le gouvernement fut dévolu à

6. *Diégo Boica*, gentilhomme portugais, chevalier de l'ordre du Christ. Sa nomination fut confirmée par l'audience de Santo-Domingo; mais peu de tems après il fût remplacé par

7. *Enrique Rembolt*, allemand de nation. Les plaintes que ses vexations excitèrent de la part des habitants de Coro, le firent bientôt remplacer par

8. Le licencié *Juan Pérez de Tolosa*, natif de Ségovia, homme sage et instruit, qui fut choisi par l'empereur pour réparer les désordres qu'avait occasionés l'administration des Weltzers. Il fit son entrée à Coro, en 1546, et avant d'avoir accompli les trois années de sa commission, il fut, à cause de ses talents, continué dans ses fonctions, pour trois autres années, et mourut en 1548.

9. *Juan de Villégas*, fut nommé par son prédécesseur gouverneur provisoire jusqu'à l'arrivée du titulaire.

10. Le licencié *Villacinda*, nommé par la princesse *dona Juana*, qui gouvernait en Castille, pendant l'absence de l'empereur son père : il administra sa colonie depuis 1554, jusqu'à sa mort en 1557.

11. L'alcade *Guttierez de la Pena*, nommé provisoirement par l'audience de Santo-Domingo, entra en fonction en 1557 et y resta jusqu'en 1559.

12. Le licencié *Pablo Collado* gouverna jusqu'en 1562, époque à laquelle un réquisitoire fut rendu contre lui par l'audience de Santo-Domingo, qui envoya un juge-instructeur, afin de lui faire rendre ses comptes, et lui ordonner de se rendre en Espagne. Ce fut le licencié Bernaldez, qu'on appelait l'œil d'argent (*ojo de plata*) (1), qui le destitua et prit la direction des affaires jusqu'à l'arrivée du fonctionnaire nommé par le roi, en 1563.

13. Don *Alonso de Manzanédo*, qui gouverna peu de tems, étant d'un âge fort avancé, tomba malade et mourut en 1564.

14. Le licencié *Bernaldez*, qui s'était acquis un grand crédit par son exactitude, son affabilité et la justice avec laquelle il avait administré provisoirement la colonie, fut désigné une seconde fois par l'audience de Santo-Domingo, avec l'approbation de tous les habitants. Il gouverna jusqu'à l'année suivante, 1565.

15. Don *Pédro Ponce de Leon*, de la branche de l'illustre maison des ducs de Arcos, ci-devant alcade de Conil, prit le gouvernement cette même année 1565, et mourut en 1569.

16. Don *Juan de Chaves*, natif de Truxillo dans Extramadura, lui succéda. Il vivait à Santo-Domingo, en simple particulier, quand il fut nommé, par l'audience, gouverneur provisoire,

(1) Ainsi nommé parce qu'il avait un œil artificiel.

aussitôt qu'elle eût été informée de la mort de l'once de Léon, il gouverna jusqu'en 1572.

17. *Diégo Mazanégo*, arriva a Coro cette même année, et gouverna jusqu'en 1576.

18 Don *Juan Pimentel*, descendant des comtes de Bénavente, chevalier de l'ordre de Santiago, fut le premier gouverneur qui établit sa résidence dans la ville de Santiago. Il administra jusqu'en 1582.

19. Don *Luis de Roxas*, natif de Madrid, arriva à Caracas, en 1583, et gouverna jusqu'en 1587.

20. Don *Domingo de Osorio*, commandant des galères, et officier en chef des douanes de l'île de Santo-Domingo où il résidait lorsqu'il reçut l'ordre d'aller prendre les rênes de l'administration qu'il dirigea avec habileté. Il fut promu, en 1597, à la présidence de Santo-Domingo.

21. *Gonzalo de Piña Liduéña*, gouverna jusqu'en 1600, et mourut d'une attaque d'apoplexie. L'audience de Santo-Domingo le remplaça par

22. *Alonso Arias Baca*, habitant de Coro, et fils de l'illustre don Bernaldez, qui avait été deux fois gouverneur. Il prit possession de l'administration cette même année.

23. *Sancho de Alquiza*, capitaine d'infanterie, qui entra dans ce gouvernement en 1601, et y resta jusqu'en 1610, eut pour successeur

24. Don *Martin de Robles Villafañate*, qui conduisit les affaires avec habileté jusqu'à sa mort.

25. Don *Francisco de la Hoz Berrio*, natif de Santa-Fé, prit le gouvernement en 1616, et le conserva jusqu'en 1622. Il se noya en revenant en Espagne, sur l'un des navires de la flotte, qui se perdit sur les Caios de Matacumbé, près de la Havane.

26. Don *Francisco Nuñez Mélian* lui succéda, et gouverna jusqu'en 1632.

27. Don *Ruis Fernandes de Fuenmayor*, depuis cette époque jusqu'en 1638.

28. Don *Marcus Gelder de Calatayud*, chevalier de l'ordre de Calatrava, quitta le gouvernement de Santa-Marta pour prendre celui de Vénézuéla, en 1639, et le conserva jusqu'en 1644, époque de sa mort.

29. Don. . . . . — 30. Don. . . . .

31. Don *Pédro de Porras y Tolédo* fut nommé gouverneur en 1660, et resta en charge jusqu'en 1665.

32. Don. . . . . — 33. Don . . . .

34. Don. . . . . — 35. Don. . . . .

36. Don *Joseph Francisco de Cañas*, colonel d'infanterie et chevalier de l'ordre de Santiago, arriva à Caracas en 1716, chargé

d'une commission particulière, et devint gouverneur provisoire par la mort du titulaire.

37. Don *Francisco Portales*.

38. Don *Lope Carrillo*.

39. Don *Sébastian Garcia de la Torré*, colonel d'infanterie, resta en place de 1730 à 1733.

40. Don *Martin de Lardizábal*, de l'audience royale d'Aragon, fut envoyé avec une commission pour prendre connaissance des plaintes de la province contre la compagnie Guipuzcoana.

41. Le brigadier général don *Gabriel de Zuloaga*, comte de Torré-Alta, capitaine des grenadiers des gardes espagnoles, gouverna depuis 1737 jusqu'en 1742.

42. Don *Luis de Castellanos*, brigadier général et capitaine au régiment des gardes, depuis cette dernière année jusqu'en 1749.

43. Don fray *Julian de Arriaga y Ribera Bailio*, de l'ordre de San-Juan, vice-amiral de la flotte royale, gouverna jusqu'en 1752, qu'il obtint la charge de président du commerce.

44. Don *Felipé Ricardos*, lieutenant-général des armées royales.

45. Don *Felipé Ramirez de Esteñoz*, brigadier-général.

46. Don *Francisco Solano*, capitaine de vaisseau de la flotte royale, administra jusqu'en 1771, et quitta à cette époque, pour la présidence de Santo-Domingo.

47. Le brigadier-général, le marquis de la Torré, chevalier de l'ordre de Santiago, arriva à Caracas en 1771, et gouverna jusqu'en 1772, qu'il fut appelé au gouvernement de la Havane.

48. Don *Joseph Carlos de Aguéro*, chevalier de l'ordre de Santiago, avait servi en Italie. Il était gouverneur de Nueva-Biscaya. Sa probité et son désintéressement le firent envoyer à Caracas, en 1777, mais il revint bientôt en Espagne.

49. Don *Luis de Unzaga y Amezaga*, colonel d'infanterie, quitta le gouvernement de la Louisiane pour celui de Vénézuéla, qu'il administra jusqu'en 1784 où il fut nommé gouverneur de la Havane.

50. Don *Manuel Gonzalez*, chevalier de l'ordre de Santiago, brigadier dans l'armée royale, nommé gouverneur provisoire.

51. Le colonel don *Juan Guillelmi*, qui avait servi dans le corps de l'artillerie, fut promu en 1785 (1).

---

(1) *Diccionario geografico historico de las Indias occidentales ó America, por el coronel don Antonio de Alcedo.* Article *Caracas. Gobiernadores y capitanes generales de la provincia de Caracas ó Venezuela.*

LISTE DES PRINCIPAUX OUVRAGES CONSULTÉS POUR CET ARTICLE.

Les anciens ouvrages de P. Martyrus, Gomara, Las Casas, Charlevoix, De Laet, et les collections de Grynæus, Hakluyt et Purchas.

Piedro Ciega de Leon, Crónica del Peru. Sevilla, 1553.

Relation of a voyage to Guiana, etc. By Robert Harcourt. In-12. London, 1613.

Tratado verdadero del viage y navegacion desde año de 1622, que hizo la flota de Nueva-España y Honduras, almirante don Antonio de Liri. Autor Fr. Antonio Vasquez de Espinosa; in-12. Malaga, 1623.

Letras añuas de la compañia de Jesus de la provincia del nuevo reyno de Granada, desde el año 1638, hasta el año 1643. Petit in-4°. En Zaragosa. 1645.

Memorial y noticias sacras, y reales del imperio de las Indias occidentales, comprehende lo eclesiástico, secular, político y militar, que por su secretaria de la Nueva-España se proveer : presidios, gente y costas, valer de los encomiendas de Indias y otras cosas curiosas. etc., escribiale por el año de 1646, Juan Diez de la Calle, oficial secundo. de la misma secretaria. 172 feuillets.

Genealogias del nuevo reyno de Granada, por don Juan Florez de Ocariz. 2 vol. in-fol. Madrid, 1674 y 1676.

El Marañon y Amazona, historia de los descubrimientos, entradas, y reduccion de naciones, trabajos malogrados de algunos conquistadores y dichosos de otros, asi temporales, como espirituales en las delatadas montañas y mayores rios de la América, escrita por el padre. Manuel Rodriguez, de la compañia de Jesus, procudar general de las provincias de Indias en la corte de Madrid; en Madrid, 1684, in-fol., p. 444. Compendio historial é indice chronológico peruano y del nuevo reyno de Granada.

Historia general de las conquistas del nuevo reyno de Granada, per el doctor D. Lucas Fernandez Piedrahita, chantre de la iglesia metropolitana de Santa Fe de Bogota, calificador del santo oficio por la suprema y general inquisicion y obispo electo de Santa Marta. In-fol., 599 p. Amberes, 1688.

Relation de l'expédition de Carthagène, faite par les Français en 1697. Un vol in-12, 192 p. Amsterdam. L'auteur de cet ouvrage est Jean-Bernard Desjeans, sieur de Pointis, commandant de l'expédition.

History of Caledonia or the Scots' colony in Darien. London, in-8, 1699.

Historia de la conquista y poblacion de la próvincia de Vene-

zuela, escrita por don Jose de Oviedo y Baños. Prim. parte, in-4°. Madrid, 1723.

Historia general de los hechos de los Castellanos en las islas y Tierra Firme del mar Oceano, por Antonio de Herrera. 4 tom. in-4°. Madrid, 1730.

Historia de la provincia de la Compañía de Jesus, por el P. Joseph Cassani. Madrid, in-fol., 1741.

Original papers relating to the expedition to Carthagena, Panama and Cuba. London, in-8°., 1744.

Relation abrégée d'un voyage fait dans l'intérieur de l'Amérique méridionale, depuis la côte de la mer du Sud jusqu'aux côtes du Brésil et de la Guiane, en descendant la rivière des Amazones, lue à l'assemblée publique de l'Académie des sciences, le 25 avril 1745, par M. de la Condamine, avec une carte du Marágnon; ou de la rivière des Amazones, revue par le même. Paris, in-8°., 1745.

Relacion histórica del viage á la América meridional, por don Jorge Juan et don Antonio de Ulloa. 5 tom. in-4°. Madrid, 1748.

Real compañia Guipuscoana de Caracas: noticias historiales practicas de los succesos y adelantamientos de esta compañía desde su fundacion año de 1728, hasta el de 1764, por todos los ramos que comprehende su negociacion. Dispuesto todo por la direccion de la misma real compañía, año de 1765, in-4°., 183 p. Madrid, 28 de junio. Par don José de Yturriaga, premier directeur de la compagnie.

Historia corografica de la Nueva-Andalucia y vertientes del Rio-Orinoco, por el P. Caulin. 1779.

Saggio di storia americana o sia storia naturales civile e sacra de regni, e delle provincie spagnuole di Terra-Ferme, nell' America meridionale descritta dall' abate Filippo Salvadore Gilii. 5 tom. in-8°. Roma, 1780.

Mémoires par M. Leblond, contenant les résultats généraux de ses voyages, lus à l'académie des sciences, en 1785.

Diccionario geografico-histórico de las Indias occidentales ó América, por el coronel D. Antonio de Alcedo. 5 tom. in-8°. Madrid, 1786.

Translation of the said worqk, by M. Thompson, with large additions and compilations. 6 vol. in-4°. London, 1812.

La Perla de la America, provincia de Santa-Marta, reconocida, observada y expuesta en discursos históricos, por el sacerdote don Antonio Julian. Madrid, 1787, 280 p., in-8°.

Voyage à la partie orientale de la Terre-Ferme, dans l'Amérique méridionale, fait pendant les années 1801, 1802, 1803 et 1804, contenant la description de la capitainerie générale de Ca-

racas, par F. Depons, ex-agent du gouvernement français à Caracas. 3 vol. in-8°. Paris, 1806.

Semanario del nuevo reyno de Granada, etc., por Joseph de Caldas. Santa-Fe, 1808.

The History of don Francisco de Mirandas' attempt to effect a revolution in South America, by James Biggs. in-8°. London, 1809.

A history of the revolution of Caracas, etc., by major Flinter. in-8°. London, 1809.

Interesting official documents, relating to the united provinces of Venezuela. in-8°. London, 1812.

Maritime geography, by captain Tuckey. 4 vol. in-8°. London, 1815

Spanish America, by captain Bonnycastle. 2 vol. in-8°. London, 1818.

Correo del Orinoco, 1818-1821.

Narrative of the expedition to South America which sailed from England at the close of 1817, for the service of the Spanish patriots, by C Brown, late captain, etc., in-8°. London, 1829.

Constitution de la république de Colombie; de l'imprimerie de Morean, in-8°. Paris, 1822.

Colombia, being a geographical, statistical, agricultural, commercial and political account of that country adapted for the general reader, the merchant and the colonist. 2 vol gr. in-8°. London, 1822.

Journal of an expedition 1400 miles up the Orinoco and 300 up the Arauca, by J. H. Robinson, late surgeon, etc. In-8°. London, 1822.

Voyage dans la république de Colombie, en 1823, par G. Mollieh, 2 vol. in-8°. Paris, 1824.

Voyage de Humboldt et Bonpland, Relation historique. Tom. I, in-4°., 1814; tom. II, 1819; tom. III, première partie, 1825.

Noticia sobre la geografía política de Colombia proporcionada para la primera enseñanza de los niños en este importante ramo de su educacion. Londres, imprenta española de M. Calero, n° 17, Frederick place, Goswell road, in-18, 109 p., 1825.

Journal of a residence and travels in Colombia during the years 1823 and 1824, by captain Charles Stuart Cochrane of the royal navy. in 2 vol. 8°. London, 1825.

Noticias secretas de América sobre el estado naval, militar y político de los reynos del Peru y provincias de Quito, costas de Nueva Granada y Chile: gobierno y regimen particular de los pueblos de Indios: cruel opression y extorsiones de sus corregidores y curas: abusos escándalosos introducidos entre estos habitantes por los missioneros; causas de su origen y motivos de su continuacion por el espacio de tres siglos, etc., por don José

Juan y Antonio de Ulloa, sacadas á luz, etc., por don David Barry. Londres, in-4°., 1826.

Histoire de la Colombie, par M. Lallemant. In-8°. Paris, 1826.

Coleccion de documentos relativos á la vida pública del libertador de Colombia y del Peru, Simon Bolivar, para servir á la historia della independencia del sur America. 6 tom. in-8°. Caracas, 1826-1827.

A visit to Columbia in the years 1822 and 1823, by Laguayra and Caracas over the Cordillera to Bogota and thence by the Magdalena to Cartagena, by Col. W. Duane of Philadelphia. gr. in-8°., 1826.

The present state of Columbia; containing an account of the principal events of its revolutionary war, its constitution, finance, agriculture, mines, etc., with a map, by an officer late in the Columbian service. 336 p. in-8°. London, 1827.

Exposicion de los sentimientos de los funcionarios públicos así nacionales como departamentales y municipales y demas habitantes de la ciudad de Bogotá hecha para ser presentada el libertador presidente de la república, reimpresa en New-York, 1827, 26 p. in-8°.

Travels through the interior provinces of Columbia, by col. J. P. Hamilton, late chief commissioner from His Britannic majesty to the republic of Columbia. 2 vol. in-8°., with engravings. London, 1827.

Notes on Columbia taken in the years 1822 and 1823, with an itinerary of the route from Caracas to Bogota, and an appendice, by an officer of the United States army. In-8°. Philadelphia, 1827.

Observaciones sobre las reformas políticas de Colombia, por J. M. Salazar, L. L. D., 54 p. in-8°. Filadelfia, 1828; with an english translation by Edward Barry.

Exposicion de los motivos que tuvieron los disputados que suscriben para separarse de la gran convencion. Bogota, año de 1828, 58 p. pet. in-4°.

Recollections of a service of three years during the war of extermination in the republics of Venezuela and Columbia, by an officer of the Columbian navy. In 2 vol. London, 1828.

Connaissance des tems, publiée par le bureau des longitudes. Paris.

Tables des principales positions géonomiques du globe, par Ph.-G. Coulier. Un vol. in-8°., 1828.

Revolucion de la Colombia, por M. Restrepo. 8 vol. in-12, avec atlas. Paris, 1828.

Gaceta de Colombia, 1824-1829.

Meditaciones Colombianas, Ier et II, 96 p. in-12. Bogota, 1829.

Revista política de Venezuela y Nueva-Granada hasta fines

de 1819. — Consideraciones sobre la marcha de la República de Colombia hasta mediados de 1828.

Plusieurs Colombiens distingués, parmi lesquels je citerai MM. le capitaine Acosta, Gomez, Palacio et Salazar, m'ont communiqué des pièces officielles et des renseignements précieux sur leur pays avec une bonté dont je m'empresse de leur témoigner ici ma reconnaissance. Le premier a eu l'extrême obligeance de revoir mon manuscrit et de me procurer la collection complète du *Correo del Orinoco*, la seule, peut-être, qui se trouve à Paris. Le docteur Roulin, qui a fait un long séjour dans la Colombie, a bien voulu mettre à ma disposition sa *Coleccion de documentos, etc.* J'ai aussi de grandes obligations à M. Brown, ancien ministre plénipotentiaire des États-Unis à Paris, qui m'a donné sur l'Amérique un recueil considérable de documents officiels, et à MM. les conservateurs et bibliothécaires des bibliothèques de Paris, pour la complaisance qu'ils ont eue de me confier les ouvrages qui manquaient à ma collection.

TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES

DANS CE DOUZIÈME VOLUME.

FIN DE LA TABLE DU DOUZIÈME VOLUME.

